A. 10-02

NAF 28604 (3)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome III

Manuscrit autographe

401 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Bd III

1750 - 1753.

reçu à l'âge de 25 ans.

Chap. VII – XII (Dans Druck der Fortsetzung folgend)

BnF MSS

(Orig. Chap. IX – XIV)

Für die Tome quatrième

Fassen Casanovas

Memoiren sowie Korrektur.

Von Franz Gräffer

22.NOV.1907

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

1750
1751 (page 312)
1753 (" 369)

VII. III.

Zome 2 *)
Chap IX à XIV (Orig.)
Pages 249 à 388
(Page 388 : "Fin du tome quatrieme *)") ??

*) Irrthum des Autors.
Mus Zome troisieme heisen

BnF MSS

(Ceci est la partie du manuscrit qui vient à la suite du fragment (du Zome II).)

Von Fourier Jr

22 NOV. 1907

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

mon age de 15 ans

Chapitre IX

Mon arrivée à Paris année 1750

Je ~~sorts~~ sortis d'une poste à midi au Pont de la Gare obscur ; je prends une chaise pour aller vite dîner à Nemours. Je descends à l'auberge de S.t Marc, et je monte procede par un valet qui me conduisoit à ma chambre. Un bruit de ~~gens~~ gens qui sortoit d'une sale ~~grande chambre~~ m'excite à voir ce que c'étoit. Je vois la ouverte, ~~excite ma curiosité, et je vois en passant~~ dix à douze personnes à table : ~~je vis~~ c'est tout simple, et j'allois mon chemin, mais je me sens arrêté par un ~~le voila~~ prononcé par une jolie femme, qui se leve, et court à moi à bras ouverts, m'embrasse, et dit vite un couvert pour mon cher cousin, et qu'on mette sa mâle dans cette chambre près de celle ci. Un jeune homme s'avance vers moi, et elle lui dit : ne vous l'ai-je pas dit qu'il devoit arriver aujourd'hui ou demain ?

Elle me fait asseoir près d'elle, et tout le monde qui étoit leve pour me faire honneur se remet à sa place. Vous arrivez heureusement bon appetit, me dit elle en marchant sur mon pied, voila mon futur que je vous presente, et voila mon beau pere, et ma belle mere. Ces dames, et ces messieurs sont des amis de la maison. D'où vient que ma mere n'est pas arrivée avec vous ? Voila enfin le moment dans lequel il faut que je parle. Votre mere, ma chere cousine, sera ici dans trois ou quatre jours.

Je regarde attentivement la personne, et je la reconnois pour Cattinella dont je me fait connoitre, et à laquelle je n'ai voit parlé jamais de ma vie. Je vois qu'elle me fait jouer un fourbe personnage pour la commodité d'une piece de la composition, et dont elle avoit besoin pour parvenir au dénouement. Curieux de savoir si je possedois bien le talent qu'elle me supposoit, je m'y prete avec plaisir, sûr qu'elle me recompenseroit pour le moins avec les faveurs secrettes. Mon adresse devoit consister à bien jouer mon rôle sans ~~quelque~~ me compromettre. Sous pretexte d'avoir besoin de manger je lui ai en attendant donné

tout le tems qui nous ~~étoit~~ étoit necessaire pour me concerter. Elle me donna un bon essai de son esprit en m'expliquant tout le noeud de la fable par des propos qu'elle tenoit, pendant que je mangeois, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de la compagnie. J'ai retenu que son mariage ne pouvoit se faire qu'à l'arrivée de sa mere qui devoit lui porter ses habits, et ses diamans, et que j'étois le maestro qui allait à Turin pour composer la musique de l'opera pour les noces du duc de Savoye. Sur qu'elle ne pouvoit pas m'empecher de partir le lendemain, je n'ai vu que je ne risquois rien à jouer ce personnage. Sans la recompense noc= turne que je me promettois j'aurois dit à la compagnie qu'elle est folle. Cattinella pouvoit avoir l'age de trente ans, elle étoit fort jolie, et celebre par ses intrigues.

La prétendue elle mere, qui étoit arrivé vis à vis de moi, rem= plit un verre pour moi, et devant allonger le bras pour le prendre elle observa ma main que je tenois comme elle tropiée. Qu'est ce que cela? me dit elle — Une petite entorse qui passera. — Cattinella éclatant de rire dit qu'elle en étoit fachée, par= ce qu'on ne pouvoit pas m'entendre au clavecin — J'admire que cela vous fasse rire — Je vis parceque je me souviens d'une entorse de comande que je me mis dans l'oeil y a deux ans pour ne point danser.

Après le caffé la ~~prétendue~~ belle mere dit que Mademoiselle Cattinella devoit avoir à conferer avec moi sur des affaires de famille, et qu'il falloit nous laisser en liberté; ainsi je me mis enfin un seul avec cette intrigante dans la chambre contigue à la sienne qu'elle m'avoit destinée.

Elle se laissa aller sur un canapé pour s'abandonner à un rire qu'elle ne pouvoit pas moderer. Elle me dit qu'elle étoit sure de moi, malgré qu'elle ne me connût que de vue, et de nom, et elle finit par me dire que je ferois fort bien à partir le lendemain. Je suis ici, me dit elle, depuis deux mois sans le sou: je n'ai que quelques robes, et du linge, que j'aurois dû vendre pour

vivre, si je n'avois pas rendu amoureux le fils de l'Hote, que j'ai flatté de devenir la femme en lui donnant, une dot de vingt mille ecus ~~de dot~~ en diamans que je dois avoir à Venise, et que ma mere doit me porter. Ma mere n'a rien, ne sait rien de cette intrigue, et ne bougera pas de Venise. — Dis moi je t'en prie quel sera le denouement de cette farce: je le prevois tragique — Mute trompet. Mres comique. J'attens ici un amant qui est le comte de Holstein frere de l'electeur de Mayence. Il m'a écrit de Francfort, il en est parti, et il doit être actuellement à Venise. Il viendra me prendre pour me conduire à la foire de Reggio. Si mon pretendu s'avisoit de faire le mechant, il est certain qu'il le rotterroit en lui payant cependant ma depense; mais je ne veux ni qu'il le paye, ni qu'il le sorte. Au moment de m'en aller, je lui dirai à l'oreille que je retournerai, et tout sera tranquille, car je l'amuserai de l'epouser à mon retour — C'est à mer-veille; tu as de l'esprit comme un ange, mais je n'attendrai pas ton retour pour t'epouser, cela doit se faire actuellement — Quelle folie! attens au moins cette nuit. — Point du tout, car il me paroit d'entendre les chevaux de ton comte qui arrive. S'il n'arrive pas, nous n'y perdrons rien pour la nuit — Ma mie-nie donc? — A la folie; et quand même? Ta piece merite que je t'adore, et que je t'en assure. Allons vite. — Allons. Ferme la porte. Tu as raison. C'est un episode; mais il est fort joli.

Vers le soir toute la maison monta chez nous, et on parla d'aller prendre l'air. On s'y disposoit, lorsqu'on entendit le bruit d'un equipage à six chevaux qui arrivoit en poste. Cat-tinella regarde de la fenêtre, et dit à tout le monde de se retirer, puisque c'étoit un prince qui venoit pour elle, et qui elle en étoit sûre. Tout le monde se retire, et elle me pousse dans ma chambre, et m'enferme. Je vois effectivement la Berline s'arreter devant l'auberge, et je vois en sortir un ser-gneur quatre fois plus gros que moi soutenu par deux domes-tiques. Il monte, il entre chez l'epouse, et il ne me reste pour tout amusement que la commodité d'entendre tous les discours, et de

BnF MSS

ASR

voir par une lexente tout ce que Cattinella faisoit avec cette enorme machine. Mais cet amusement à la fin m'ennuya, car il dura cinq heures. Elles furent employées à faire tous les paquets de Cattinella, à les charger sur la Berline, et à souper, et vuider des bouteilles de vin du Rhin. A minuit le comte de Holstein partit comme il étoit arrivé, et enleva l'épouse à l'époux. Personne n'est jamais venu à ma chambre dans tout cet intervalle, et je n'ai pas eu garde d'appeller. Je craignois d'être découvert, et je ne savois pas comment le prince allemand auroit pu entendre la chose: il auroit su qu'il avoit eu un témoin caché de ses démonstrations de tendresse qui ne faisoient aucun honneur ni à l'un ni à l'autre des personnages qui en étoient les sujets. J'ai fait des reflexions aux mieux du genre humain.

Après le départ de l'Heroine j'ai vu par la lexente le fils de l'hote: j'ai frappé pour qu'il m'ouvre, et d'une voix plaintive il me dit qu'il falloit abattre la cervelle puisque Mademoiselle avoit emporté la clef. Je l'ai prié de faire cela d'abord parceque j'avois faim; et cela fut fait. Il me tint compagnie à table. Il me dit que Mademoiselle avoit trouvé un moment pour l'assurer qu'elle retourneroit dans six semaines, il me dit qu'elle pleuroit en lui donnant cette assurance, et qu'elle l'avoit embrassé. — Le prince aura payé la dépense? — Point du tout. Nous ne l'avions pas reçue; il l'avoit offerte. Ma future se croit offensée, car vous ne sauriez croire combien elle pense noblement — Que dit votre père de son départ? — Mon père pense toujours mal; il dit qu'elle ne reviendra plus, et ma mère en pense plus de son avis que du mien. Mais vous Signor maestro qu'en dites vous? — Que si elle vous l'a dit, elle reviendra sans doute — Si elle n'avoit pas intention de revenir, elle ne me l'auroit point assuré — Précisement. Voila ce qui s'appelle raisonner.

Mon souper fut le reste de celui que le cuisinier du comte avoit fait, et j'ai bu une bouteille de Rhin que Cattinella avoit

accomodè pour lui en faire present. Après souper j'ai pris ma
poste, et je suis parti après l'avoir assuré que je persuaderai ma
cousine à retourner le plus tôt qu'il lui sera possible. Je voulois
payer; mais il n'a voulu rien prendre. Je suis arrivé à Bologne
un quart d'heure après Cattinella, et je me suis logé dans la même
auberge. J'ai trouvé le moment de lui nouer la conversation
que j'avois eu avec son état amant.

Je suis arrivé à Reggio avant elle, mais je n'ai jamais pu lui
parler, car elle ne quittoit jamais son comte. J'ai passé la route
la seule sans qu'il m'arrive rien qui vaille la peine d'être écrit.
Je suis parti de Reggio avec Balletti, et je suis arrivé à Turin,
que j'avois envie de voir. Quand j'y étois passé avec Henriette,
je ne m'y étois arrêté que pour changer de chevaux.

J'ai trouvé à Turin tout également beau, la ville, la
cour, le theatre, et les femmes toutes belles en commençant
par la duchesse de Savoye. J'ai vi quand on m'a dit que la
police y étoit excellente, et que j'ai vu les rues pleines de
mendians. Cette police étoit cependant la principale affaire
du Roi lui même qui avoit beaucoup d'esprit, comme tout
le monde le sait par l'histoire. Mais je fus assez badaud
pour m'étonner de la figure de ce monarque. N'ayant
jamais vu un roi de ma vie pas une idée l'on de me fai-
soit croire qu'un roi devoit avoir quelque chose de fort ma-
re en beauté, ou en majesté dans la physionomie non co-
mun aux autres hommes. En qualité de jeune republicain
qui pensoit, mon idée n'étoit pas toute à fait otte; mais je
m'en suis defait bien vite, quand j'ai vu le roi de Sardei-
gne laid, bossu, maussade, et ayant l'air ignoble jusque
dans ses façons. J'ai entendu chanter l'Astua, et Ga-
farello, et j'ai vu danser la Deshoi, qu'un danseur Ber-
nese homme nommé Bodin trouva dans ce même temps
aucun penchant amoureux n'altera à Turin la paix de

mon ame, si ce n'est la fille de la blanchisseuse, avec la
quelle il m'est arrivé un accident que je n'écris que parce=
qu'il m'a donné une instruction en physique.
Après avoir fait tout mon possible pour avoir un entretien
avec cette fille chez moi, chez elle, ou ailleurs, et n'y être par=
venu, je me suis déterminé à l'avoir en avant d'un peu de vio=
lence au bas de l'escalier dérobé qu'elle descendoit ordinairement
en sortant de chez moi. Je me suis caché au bas, et lorsque
je l'ai eue à ma portée, je me suis sauté sur elle, et en partie
par la douceur, et en partie par l'action vive je l'ai subju=
guée sur les dernières marches; mais à la première se=
cousse de l'union, un son fort extraordinaire sortant de
l'endroit voisin de celui que j'occupois ralentit un mo=
ment ma fureur, d'autant plus que j'ai vu la succom=
bante porter la main à son visage pour me cacher la
honte qu'elle ressentoit à cause de cette indiscretion.
Je la rassure par un baiser, et je veux suivre, mais voila
un second bruit plus fort du premier; je poursuis et voi=
la le troisième, puis le quatrième, et si regulierement,
que cela ressembloit à la baire d'un orchestre qui bat
la mesure au mouvement d'une pièce de musique.
Ce phenomene de l'ouie se saisit tout d'un coup de mon ame,
joint à l'embarras, et à la certitude où je voyois ma vic=
time: tout cela representa à mon esprit une idée ri
comique que le rire s'étant emparé de toutes mes fa=
cultés j'ai dû lacher prise. Elle saisit cette conjoncture
pour se sauver. Depuis ce jour là elle n'a plus osé pa=
roitre devant mes yeux. Je suis resté là assis sur l'es=
calier plus d'un quart d'heure avant de pouvoir m'af=
franchir du comique de cet evenement, qui me force à rire
toutes les fois que je me le rappelle. J'ai reflechi après,
que cette fille étoit peut être redevable de la rageole a

cette incommodité. Elle pouvoit aussi dériver d'une conforma=
tion d'organe, et dans ce cas là elle devoit reconnoitre de
la providence eternelle un don, qui par un sentiment d'in=
gratitude lui paroitroit peut être un defaut. Je crois que
les trois quart des femmes galantes cesseroient de l'être, si
elles étoient sujettes à cet evenement, a moins qu'elles ne
fussent sures que leurs amants y seroient sujets aussi
~~aux mêmes~~ ~~explosions~~; car pour lors la singulière sympathie pourroit
devenir un agrement de plus dans l'heureux accouple=
ment. On pourroit même trouver facilement un moyen
applicable à l'ecluse dont l'effet seroit celui de rendre les
explosions odoriferantes, car un sens ne doit pas souffrir
lorsque un autre sens jouit; et l'odorat n'est pas pour
peu de chose dans les ebats de Venus.

Le Jeu à Turin m'a vengé du mal qu'il m'avoit fait
a Reggio, et je me mis facilement laissé persuader
par mon ami Balletti d'aller avec lui à Paris, où
on preparoit des Fêtes superbes dans l'attente de la
naissance d'un duc de Bourgogne. Tout le monde
savoit que Madame la Dauphine étoit au terme
~~le terme~~ de la grossesse. Nous commes donc par=
tis de Turin, et le cinquième jour nous arrivames
à Lyon. Nous y passames huit jours

Lyon est une fort belle ville où il n'y a pas trois ou
quatre maisons nobles ouvertes aux etrangers; mais en
revanche il y en a cent de negocians, fabriquans, et
commissionnaires beaucoup plus riches que les fabriquans,
où la société est très bien montée. Le ton est beau=
coup au dessous de celui de Paris, mais on s'y fait, et on
jouit de la vie plus methodiquement. Ce qui fait la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

richarre de Lyon est le gout, et le bon marché. La di=
vinité à laquelle cette ville doit sa prosperité est la Mode.
Elle change à chaque année, et une etoffe qui a cours
du nouveau dessein on paye trente, on ne la paye que
vingt l'année ensuite, et on l'envoye aux pays etran=
gers où les acheteurs la debitent comme toute nou=
velle. Les Lyonnois payent cher des dessinateurs qui
ont du gout: c'est le secret. Le bon marché vient
de la concurrence, dont l'ame est la liberté. Un
gouvernement donc qui veut voir dans l'etat la
prosperité du commerce, n'a qu'à le laisser en pleine
liberté, en se tenant seulement attentif à empecher
les fraudes que l'interest particulier peut inventer
au desavantage du general. ~~pour son utilité particuliere~~ Le souverain doit tenir
la balance, et laisser que les sujets la chargent à leur gré.

J'ai trouvé à Lyon la plus celebre de toutes les
courtisannes venitiennes. Son nom étoit Ancilla. Sa
beauté étoit surprenante. ~~Personne~~ Tout le monde disoit qu'on n'avoit jamais
vu l'egale. Ceux qui la voyoient ne pouvoient presque
pecher de desirer d'en jouir, et elle ne pouvoit se refuser à
personne, car il étoit les hommes l'aimoient un à un,
elle aimoit generalement tout le sexe masculin. Ceux
qui n'avoient pas la peu d'argent qu'il falloit lui don=
ner par loi pour obtenir ses complaisances, les obtenoient
pour rien d'abord qu'ils savoient lui expliquer leurs desirs.

De tout temps Venise eut des courtisannes celebres plus
par leur beauté que par leur esprit: les principales de mes
contemporaines furent cette Ancilla, et une autre nommée
Spina: ~~la~~ l'une, et l'autre fille de bonneau; l'une et l'

autre monter jeunes après ~~à~~ s'être avisées de se donner
à un metier par le quel il leur paroissoit de s'annoblir. Ancilla
à l'age de vingt deux ans se fit danseuse; et Spina voulut de=
venir chanteuse. Celui qui fit devenir Ancilla danseuse fut
un danseur nommé Campioni veronitien, qui dansant le
seriens, lui apprit toutes les graces, dont sa belle figure etoit
susceptible, et l'epousa. Spina apprit la musique d'un cas=
trato qui s'appelloit Pepino da la Mamora, qui ne pouvoit pas
l'epouser; mais elle fut toujours moins que mediocre, et
pourvoit à vivre du prix qu'elle recevoit de ses charmes.
Ancilla ~~a contraire~~ a dansé à Venise jusqu'à deux
ans avant sa mort, dont je parlerai à propos.
Je l'ai trouvée à Lyon avec son mari. Ils ve=
noient d'Angleterre, où on ~~l'~~les avoit applaudi sur le
Théâtre de Hay-market. Elle s'étoit arrêtée avec son
mari à Lyon pour son seul plaisir, et elle avoit à ses
pieds toute la belle, et riche jeunesse de la ville qui al=
loit le voir chez elle, et qui faisoit tout ce qu'elle vou=
loit pour lui plaire. Parties de plaisir le jour, grandes
soupers, et jeu de Pharaon toute la nuit. Celui qui te=
noit la banque etoit un nommé D. Giuseppe Marati,
qui etoit le même que j'avois connu à l'armée espa=
gnole huit ans auparavant qu'on nommoit D. Pepe
il cadetto, et qui quelques années après publia son nom
d'Affligio, et qui a si mal fini. Cette banque gagna
en peu de jours trois cent mille francs. Dans un pais
de cour une pareille somme n'auroit pas fait du bruit;
mais dans une ville de marchands elle donna l'alarme

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

à tous les pères de famille, et la société italienne pensa à partir.

Un respectable personnage, que j'ai connu chez M. de Rochebaron, me trouva la grace d'être admis parmi ceux qui voyent la lumiere. Je fus donc franc maçon apprentif. Deux mois après j'ai reçu à Paris le second grade, et quelques mois après le troisieme, qui est la maitrise. C'est le supreme. Tous les autres titres que dans la suite du tems on m'a fait prendre sont des inventions agreables, qui quoique sympathiques n'ajoutent rien à la dignité de maitre.

Il n'y a point d'homme au monde qui puisse tout savoir à tout savoir. Mais jeune homme qui voyage, qui veut connoitre le grand monde, qui ne veut pas se trouver inferieur à un autre, et exclus de la compagnie de ses egaux dans le tems où nous sommes, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la maçonnerie, quand ce ne seroit ~~par curiosité~~ pour celle de savoir ce que c'est. Il doit cependant faire attention à bien choisir la loge dans laquelle il veut être installé, car malgré que la franche compagnie ne puisse agir en loge, elle peut cependant y trouver, et le candidat doit regarder des liaisons dangereuses.

Ceux qui le determinent à le faire recevoir maçons ~~pour nulle autre raison~~ que pour ~~celle de~~ parvenir à sa:
voir le secret peuvent le tromper, car il leur peut arriver
de vivre cinquante ans maître maçon sans jamais par=
venir à penetrer le secret de cette confrairie.

Le secret de la maçonnerie est inviolable par sa pro=
prenature, puisque le maçon qui le sait ne le sait que
pour l'avoir deviné. Il ne l'a appris de personne. Il l'a
decouvert à force d'aller en loge, d'observer, de raisonner,
et de deduire. Lorsqu'il y a parvenu, il le garde
bien de faire part de sa decouverte à qui que ce soit fut
ce son meilleur ami, si perfique s'il n'a pas eu le talent
de le penetrer, il n'aura pas non plus celui d'en tirer
parti en l'apprenant oralement. Ce secret sera donc
toujours secret.

Tout ce qu'on fait en loge doit être secret; mais
ceux qui par une indiscretion malhonete ne revel
pas fait un scrupule de reveler ce qu'on y fait n'ont
pas revelé l'essentiel. Comment parviendroient ils le reve=
ler s'ils ne le savoient pas? S'ils l'avoient su, ils
n'auroient pas revelé les ceremonies.

La même raison que fait aujourd'huy la con=
fraire des maçons dans plusieurs qui n'y sont pas i=
nitiés, procedoit dans l'ancien tems des grands mysteres
qu'on celebroit à Eleusis à l'honneur de Ceres. Il interes=
soient toute la Grece, et les premiers hommes de ce monde
aspiroient à y être initiés. Cette initiation étoit d'une
importance beaucoup plus grande que celle de la franc maçonerie

moderne, où l'on trouve des politions, et des rebuts de l'es=
pece humaine. On garda long tems sous un silence impene=
trable tout ce qui se passoit dans les mysteres d'Eleusis à
cause de la veneration qu'ils inspiroient. On croit pouvoir exem=
ple reveler les trois mots que le hyerophante disoit aux i=
nitiés lorsqu'à la fin des mysteres il les congedioit; mais à
quoi cela servoit il? A deshonorer celui qui l'avoit revelé,
et pas à autre chose, car ces trois mots étoient d'une
langue barbare inconnue à tous les profanes. Soit la
quelque part que les trois mots signifioient veiller et
ne faites pas de mal. L'initiation duroit neuf jours, les
ceremonies étoient tres imposantes, la compagnie étoit tres
respectable. Nous lisons dans Plutarque qu'Alcibiade fut
condamné à mort, et que tout ses biens furent confisqués pour
avoir osé mettre en ridicule chez lui les grands mysteres
avec Polition, et Theodore contre les lois des Eumolpides.
En consequence de ce sacrilege il fut condamné à etre
maudit par les pretres, et par les pretresses, mais la ma=
ledition ne fut pas donnée à ~~celle~~ qui une pretresse
~~refusa~~ opposa en alleguant pour raison qu'elle etoit pretresse
pour benir, et non pas pour maudir, leçon superbe, que
nos tres saints peres le pape meprise. Rien n'est ignor=
tant aujourd'hui. Botarelli publie dans une brochure tou=
tes les pratiques des Francmaçons; on se contente de dire
que c'est un coquin. On le savoit d'avance. Un prince a
fait chez eux le miracle de S.
Janvier. Le roi dissimule; et ne se soucient pas qu'il
porte sur la poitrine royale un crachat ou il y a ces paroles

à l'entour de la figure de S. Janvier in sanguine foedus. Tout aujourd'hui est inconsequent, et il n'y a plus rien qui signifie quelque chose. On auroit raison ~~d'aller~~ en avant; mais tout ira de mal en pire si on s'arrete à moitié chemin.

Nous prîmes deux places dans la diligence pour aller en cinq jours à Paris. Baletti prenoit sa famille du moment de son depart, et par consequent elle eut l'heure de notre arrivée.

Nous étions huit dans cette voiture qu'on nomme diligence: nous étions tous assis, mais tous incommodement, car elle étoit ovale: personne n'occupoit un coin, puisqu'elle n'avoit pas des coins. J'ai trouvé cela mal raisonné; mais je ne disois rien, car en qualité d'italien je devois trouver tout ce qui existoit en France admirable. Voiture ovale: je revenois la mode, et je la maudissois, car le singulier mouvement de cette voiture m'excitoit à vomir. Elle étoit trop bien suspendue. Un cahotement m'auroit incommodé moins. Dans la vigueur de son allure sur la belle route elle ondoyoit; on l'appelloit aussi à cause de cela gondole; mais la vénitienne poussée par deux rameurs va également et ne cause par une nausée qui fait bondir le coeur. La tête me tournoit. Ce mouvement de vitesse qu'on ne me secouoit, un tantinet peu troubla au moins mon atmosphere, et j'ai dû rendre tout ce que j'avois dans l'estomac. On me trouva mauvaise compagnie; mais on ne me le dit pas. On se contenta de me dire que j'avois

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

trop soupé ; et un abbé parisien pour prendre ma defense dit que j'avois l'estomac foible, et on disputa. Impatienté je les ai fait taire en leur disant Vous avez tort tous les deux, car j'ai l'estomac excellent, et je n'ai pas soupé. Un homme d'un certain age qui avoit pres de lui un garçon de douze a treize ans, me dit d'un ton mieleux que je me devois pas dire à ces messieurs qu'ils ont tort ; mais que j'aurois pu leur dire qu'ils n'avoient pas raison, imitant ce garçon qui ne dit pas aux romains que Catilina, et les autres conjurés etoient morts ; mais qu'ils avoient vecu. — N'est ce pas la meme chose ? — Je vous demande pardon, Monsieur, l'un est impoli, et l'autre est poli.

Il fit alors une dissertation magnifique sur la politesse, qu'il termina en me disant avec un air riant je parie que monsieur est italien. — Oui ; mais oserois-je vous demander à quoi vous l'avez deviné ? — Oh ! à l'attention avec laquelle vous avez honoré mon long bavardage. Toute la compagnie fit alors un eclat de rire, et j'ai commencé à admirer cet original qui étoit le gouverneur du jeune homme qu'il avoit à coté. Je l'ai employé tous ces cinq jours à me donner des leçons de politesse françoise, et lorsque nous fûmes ~~tous~~ separés, il m'appella à part, et il me dit qu'il vouloit me faire un petit cadeau — Quoi — Il faut oublier, et abandonner la particule non, que vous mettez en usage sans misericorde à tort, et à travers. Non n'est pas un mot françois. Dites pardon : cela revient au même, et ne choque pas. Non est un dementissant. Laissez le, Monsieur, ou preparez vous à Paris à mettre l'epée à la main à tout bout de champ. — Je vous remercie

monsieur; et je vous promets de ne dire plus non de toute ma vie.

Il m'a paru dans le commencement de mon séjour à Paris d'être devenu le plus coupable de tous les hommes car je ne faisois que demander pardon. J'ai eu même un jour qu'on me faisoit une querelle pour l'avoir demandé hors de propos. Ce fut à la comédie qu'un petit maître me marcha par mé= garde sur un pied. — Pardon, Monsieur, lui dis-je vite — par= donner vous même — Vous même — Vous mesme — Hola, Monsieur, pardonnez nous tous les deux, et embrassons nous. Ainsi notre dispute fut finie.

Un jour que je dormois assez bien sur mon à plomb dans la diligence gondole qui alloit grand train, voilà mon voisin qui me secoue pour me reveiller — Que voulez vous? — Ah Monsieur! de grace, regarder ce chateau — Je le vois. Ce n'est pas grand-chose. Qu'y trouvez vous de merveilleux? — Rien; si nous n'étions à quarante lieues de Paris. Le croiront ils les badauds mes compatriotes, quand je leur dirai que j'ai vu un si beau chateau à quarante lieues de la capitale? Qu'on est ignorant, quand on n'a pas un peu voyagé! — Vous dites fort bien. Cet homme étoit parisien lui même, badaud dans l'ame, comme un gaulois au tems de Cesar. BnF MSS

Mais si les Parisiens badaudent du matin au soir à= muser à tout, et admirant tout, un etranger comme moi devoit etre bien plus badaud qu'eux. La difference entr'eux, et moi étoit qu'accoutumé à voir les choses telles qu'elles sont j'étois surpris de les voir sous un masque qui les chan= geoit de nature, tandis que leur surprise depend de ce qu'on leur fait souvent soupçonner le dessous du masque.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Ce qui m'a beaucoup plu fut la beauté du grand chemin, ou-
vrage immortel de Louis XV, la propreté des auberges, la chere
qu'y faroit, la promptitude avec laquelle on nous servoit, l'excel-
lence des lits, l'air modeste de la personne qui nous servoit à
table, qui le plus souvent étoit la fille la plus accomplie de la
maison, dont le maintien, la propreté, et les manieres avoient
la force de tenir en frein le libertinage. Qui est celui entre nous
en Italie qui voye avec plaisir les valets de nos auberges, leur air
effronté, et leur insolence? On ne savoit pas dans ce tems là
en France ce que c'étoit que surtaxe, la France étoit la patrie
des étrangers. C'est elle actuellement des françois? On avoit
le desagrement de voir souvent un despotisme odieux comitant
en lettres de cachets. C'étoit le despotisme d'un roi: On verra
ce que c'est que le despotisme d'un peuple toujours effrené,
feroce, indomptable qui s'abreuve, perd, coupe des têtes,
et assassine ceux qui n'étant point peuple osent dire leur avis.

Nous dormimes à Fontainebleau et une lieue avant
que d'arriver à Paris nous vimes une Berline qui arrivoit.
Voila ma mere, dit Balletti, arretez, arretez. Nous descen-
dons, et après les transports d'usage entre mere, et fils, il
me presente; et cette mere qui étoit la celebre comedienne
Silvia me dit pour tout accueil: j'espere, Monsieur, que l'ami
de mon fils voudra bien voyager avec nous ce soir. En disant ce-
la, elle remonte dans la voiture avec son fils, et sa fille qui
avoit mentans. Je remonte dans la gondole.

A mon arrivée à Paris, je trouve un domestique de Silvia
avec un fiacre, qui se chargea de tout, et me conduisit à un
logement que j'ai trouvé très propre. Après y avoir placé ma
malle, et tout ce que j'avois il me conduisit chez sa maitresse
Silvia qui de-
meuroit à cinquante pas. Balletti me presenta à son pere,
qui s'appelloit Mario, et qui étoit convalescent. Les noms
de Mario, et de Silvia étoient ceux qu'ils portoient dans les comedies qu'ils jouoient à ca-
ractere. Les françois ne donnerent jamais aux comediens italiens autre nom en ville
que celui par le quel ils les connurent sur le theatre. Bon jour M. Arlequin, bon
jour M. Pantalon on disoit au palais royal à ceux qui jouoient ces personnages

Chapitre X

Mon premier apprentissage à Paris l'année 1750

Silvia fesa l'arrivée de son fils en appellant à souper chez elle ses parens. Je fus enchanté d'être arrivé à Paris à Rome de la connoitre. Mario pere de Balletti ne vint pas à table parceque il étoit convalescent, mais j'ai connu sa soeur plus vieille que lui, que par son nom de theatre on appelloit Flaminia. On la connoissoit dans la republique des Lettres à cause de quelques traductions; mais ce qui me donnoit envie de la connoitre à fond étoit l'histoire que toute l'Italie savoit du sejour à Paris de trois hommes celebres. Ces trois hommes furent Le Marquis Maffei, l'abbé Conti, et Pierre-Jacques Martelli. Ils devinrent ennemis à cause, dit on, de la preference que chacun deux pretendoit dans les bonnes graces de cette actrice, et en qualité de savans ils se battirent à la plume. Martelli fit une satire à Maffei qu'il appella Ferria par anagramme Balletti étant annoncé à Flaminia pour candidat dans la republique des Lettres cette femme crut de devoir m'honorer de son colloque. Je l'ai trouvée desagréable dans sa figure, dans son ton, dans son style, et jusque dans sa voix: elle ne me le dit pas, mais elle me fit comprendre qu'elle savoit qu'il illustre dans la republique des Lettres elle parloit à un insecte; elle avoit l'air de dicter, et elle croyoit d'en avoir le droit à soixante et dix ans vis à vis d'un garçon de vingt cinq qui n'avoit enrichi aucune bibliotheque. Pour lui faire ma cour j'ai parlé de l'abbé Conti, et à certain propos j'ai cité deux vers de cet homme profond. Elle me corrigea avec un air de bonté sur mot le scavra que veut dire separée, que j'ai prononcé avec la lettre u consonne qui est v. Elle me dit qu'il falloit la prononcer voyelle, et que je ne devois

par être fachè d'avoir appris cela à Paris le premier jour de mon arrivée. — Je veux aussi apprendre, Madame, et non pas desapprendre. Il faut dire sceura, et non pas seura, car c'est une syncope de scévera — C'est à savoir lequel des deux se trompe — Vous Madame selon l'Arioste qui veut sceura avec perseura.

Elle voulait poursuivre lorsque son mari homme de quatre vingt ans lui dit qu'elle avoit tort. Elle se tut, et depuis ce tems là elle dit à tout le monde que j'étois un imposteur. Le mari de cette femme etoit Louis Riccoboni qu'on appelloit Lelio, le même qui avoit conduit la troupe italienne à Paris l'année reçu ~~decanicle~~ au service du Duc regent. J'ai reconnu son merite. Il avoit été fort bel homme, et il paroit doit à juste titre l'estime du public, et à cause de son talent, et à cause de ses mœurs. Dans ce rapport ma principale attention fut celle d'étudier Silvia, dont la renommée alloit aux nues. Je l'ai trouvée au dessus de tout ce qu'on disoit. Son age étoit de cinquante ans, sa taille etoit elegante, son air noble comme toutes ses façons, aisée, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante ici a ci de tout le monde, remplie d'esprit sans donner aucune marque de pretention. Sa figure étoit une enigme, elle etoit interessante, et elle plaisoit à tout le monde, et malgré cela à l'examen on ne pouvoit pas la trouver belle; mais aussi personne n'a jamais osé la decider laide. On ne pouvoit pas dire qu'elle n'étoit ni belle ni laide, car son caractere qui interessoit sautoit aux yeux; qu'étoit elle donc? Belle; mais par des lois, et des proportions inconnues à tout le monde, excepté à ceux qui se sentant par une force occulte entrainés à l'aimer avoient le courage de l'étudier, et de parvenir à la connoitre.

Cette actrice fut l'idole de toute la France, et son talent fut le soutien de toutes les comedies que les plus grands auteurs écrivirent

pour elle, et principalement Marivaux. Sans elle ces comé-
dies ne seroient pas parvenues à la postérité. On n'a jamais pu
trouver une actrice capable de la remplacer, et on ne la trou-
vera jamais, car elle devoit réunir en elle toutes les parties
que Silvia possédoit dans l'art trop difficile du théâtre, action,
voix, physionomie, esprit, maintien, et connoissance du cœur
humain. Tout dans elle étoit nature: l'art qui accompagnoit,
et avoit perfectionné tout ne se laissoit pas voir,
à celle
pour être en tout unique, elle ajoutoit aux qualités, dont je
viens de faire mention, une qualité, que, si elle n'avoit pas
eu, elle ne seroit pas moins montée aux faîtes de la gloire
en qualité de comédienne. Ses mœurs furent pures. Elle con-
sut avoir des amis, jamais des amans; se moquant d'un pri-
vilege, dont elle pouvoit jouir, mais qui l'auroit rendue mé-
prisable à elle même. Par cette raison elle gagna le titre
de respectable à un age où il auroit pu paroître ridicule,
et presqu'injurieux à toutes les femmes de son état. Par cette
raison plusieurs dames du plus haut rang l'honorerent plus
encore de leur amitié que de leur protection. Par cette
raison, jamais le capricieux parterre de Paris n'a osé la
siffler dans un role qui ne lui a pas plu. Par une voix ge-
nerale unanime Silvia étoit une femme au dessus de
son état.

Comme elle ne croyoit pas que la sage conduite pût lui être
acquise à meilleur titre, car elle savoit de n'être sage que par effet
d'amour propre, nul orgueil, nul air de supériorité pour jamais
être reconnu en elle dans la commerce qu'elle dut avoir
avec les actrices ses camarades, qui satisfaites de briller par
leur talent ne se soucioient pas de se rendre célèbres par
leur vertu. Silvia les aimoit toutes, et elle en étoit aimée,
elle leur rendoit justice publiquement, et elle en faisoit
l'éloge. Mais elle avoit raison: elle n'avoit rien à craindre:
aucune ne pouvoit lui faire le moindre tort.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

La nature a frustré cette femme unique de dix ans de vie. Elle est devenue etique à l'age de soixante ans, dix ans après que je l'ai connue. Le climat parisien joue de ces tours là aux femmes italiennes. Je l'ai vue deux ans avant sa mort jouer le role de Marianne dans la piece de Marivaux, où elle ne paroissoit avoir que l'age de Marianne. Elle mourut à ma presence en tenant sa fille entre ses bras, et lui donnant son dernier conseil cinq minutes avant d'expirer. Elle fut honorablement enterrée à S. Sauveur sans la moindre opposition du curé, qui dit que son metier de comedienne ne l'avoit jamais empechée d'etre chretienne.

Excuses Lecteurs si j'ai fait l'oraison funebre de Silvia dix ans avant sa mort. Lorsque j'en serai là je vous l'epargnerai.

Sa fille unique objet principal de sa tendresse etoit arrivée à table près d'elle à ce même soupé. Elle n'avoit que l'age de neuf ans. Mort absorbé par les merites de la mere, je ne me suis arreté à faire aucune observation sur la fille. Cela ne devoit arriver qu'après. Fort content de cette premiere soirée, je me suis rendu à mon logement chez Madame Quinson. C'etoit le nom de mon Hotesse.

Mademoiselle Quinson à mon reveil me dit qu'il y avoit dehors un domestique qui venoit s'offrir à mon service.

Je vois un homme tres petit; cela ne me plait pas, et je lui dis — Ma petite taille, mon prince, vous rendra sûr que je ne mettrai pas vos habits pour aller en bonne aventure — Votre nom? — Celui que vous voudrez — Comment? je vous demande le nom que vous portez — Je n'en porte aucun. Changer que maitre que je sers m'en donne un, et j'en ai eu en ma vie plus de cinquante. Je m'appellerai par le nom que vous me donnerez — Mais enfin vous devez avoir un nom à vous, celui de votre famille — Famille? Je n'ai jamais eu de famille. J'ai vois un nom dans ma jeunesse, et depuis vingt ans que je sers, et change toujours de maitre, je l'ai oublié. — Je vous appellerai Esprit — Vous me faites bien de l'honneur — Merci:

aller me querir monoye de ce Louis — En voila — Je vous vois riche
— Mont à votre service Monsieur — Qui m'informera de vous
— Au bureau des domestiques, et Madame Quinson aussi,
tout Paris me connoit — C'est assez. Je vous donne trente sous
par jour, j'ai ne vous Labille pas, vous irez vous coucher chez vous,
et vous serez à mes ordres tous les matins à sept heures.
Balletti est venu me voir, et m'a prié à dîner, et à loger pour
tous les jours. Je me suis fait conduire au palais royal, et j'ai
laissé l'esprit à la porte. Curieux de cette promenade tant
vantée j'ai commencé à observer tout. J'ai vu un assez
beau jardin, des allées bordées de grands arbres, des bassins,
des Lourdes maisons qui l'entouroient, beaucoup d'hommes,
et des femmes qui se promenoient, des bancs par ci par là,
où l'on vendoit des nouvelles brochures, des eaux de senteur,
des cureden, des colifichets; j'ai vu des chaises de paille qu'on louoit pour
un sou, des lecteurs de gazettes qui se tenoient à l'ombre, des
filles, et des hommes qui dejeunoient seuls, et en compagnie,
des garçons de caffe qui descendoient, et montoient rapi=
dement un petit escalier caché derriere des charmilles.
Je m'assis devant une petite table vuide, un garçon me demande
ce que je veux prendre, je lui demande du chocolat sans lait,
et il m'en porte du detestable dans une tasse d'argent. Je le
laisse là, et je dis au garçon de me porter du caffé: il est bon —
Excellent, je l'ai fait hyer moi meme — Hyer?! je n'en veux pas —
Le lait y est excellent — Du lait?! je n'en bois jamais. Faites moi
d'abord une tasse de caffé à l'eau — A l'eau?! Nous n'en faisons
que l'après dinée. Voulez vous une Bavaroise?! Voulez vous une
carafe d'orgeat?! — Oui orgeat.

Je trouve cette boisson excellente, et je decide d'en faire tous
jours mon dejeuné. Je demande au garçon si nous avons quel=
que chose de nouveau, et il me repond que la Dauphine est
accouchée d'un prince: un abbé lui dit qu'il est tout: c'est d'une
princesse qu'elle est accouchée. Un troisieme s'avance, et dit: je
viens de Versailles, et la Dauphine n'est accouchée ni de prince ni de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

princesse. Il me dit que je lui semble etranger, et je lui reponds que je suis italien, arrivé la veille. Il me parle alors de la cour, de la ville, des spectacles, il s'offre à me presenter par tout, je le remercie, je m'en vais, et l'abbé m'accompagne, et me dit le nom de toutes les filles qui se promenoient. Un robin le rencontre, il l'embrasse, et l'abbé me le presente comme un docte dans la litterature italienne: je lui parle italien, il me repond avec esprit, je vis de son stile, et je lui en dis la raison. Il parloit previnement dans le style de Boccace: ma remarque lui plait, je le persuade qu'il ne faut pas parler ainsi malgré que la langue de cet ancien soit parfaite. En moins d'un quart d'heure nous nous lions d'amitié en nous reconnoissant les memes sentimens. Lui poete, moi poete, lui curieux de la litterature italienne, moi de la francoise, nous nous donnons nos adresses, et nous promettons des visites reciproques.

Je vois beaucoup d'hommes, et de femmes fermés dans un coin du jardin, regardant en haut. Je demande à mon nouvel ami ce qu'il y avoit là de merveilleux. Il me dit qu'on a de noir attentif à la meridienne chacun ayant la main pour attendre l'instant que l'ombre de l'aiguille montre le point de midi, et pour regler ainsi leurs montres — Et ce qu'il n'y a pas des meridiennes par tout — Oui; mais la celebre est celle du palais royal. — Je n'ai pas allons m'enquerir d'eclaircir de suite — Pourquoi n'en voit-on? — Parce qu'il est impossible que toutes les meridiennes ne soyent egales: et voila une badauderie dans toutes les regles.

Il y perd un peu, et puis il en rit aussi; et il me donne courage à critiquer les bons parisiens. Nous sortons du palais royal par la grande porte, et je vois à ma droite beaucoup de monde attroupé devant une boutique dont l'enseigne étoit une Civette — Qu'est ce que cela? — C'est actuellement que vous allez rire. Toutes ces gens attendent pour acheter du tabac — Est ce qu'on n'en vend qu'à cette boutique — On en vend par tout; mais depuis trois semaines on ne veut avoir dans la

tabatiere que du tabac à la Civette — Est il meilleur que les autres ?— Point du tout: il est peut être plus mauvais; mais depuis que Madame la Duchesse de Chartres l'a mis à la mode, on ne veut que de celui là — Comment a-t-elle fait pour le mettre à la mode ?— Elle s'est arretée deux ou trois fois étant dans son equipage devant cette boutique en s'en achetant que pour remplir sa tabatiere, et en disant publiquement à la jeune femme qui le vend que c'est le meilleur tabac de Paris; les badauds qui l'entendirent dirent la chose à d'autres, et tout Paris sut que si l'on vouloit du bon tabac il falloit l'acheter à la Civette. Cette femme fera sa fortune, puisqu'elle en vend pour plus de cent ecus par jour — La Duchesse de Chartres ne sait pas peut être d'avoir fait la fortune de cette femme là — Au contraire: c'est une invention de la Duchesse remplie d'esprit, qui aimant cette femme qui est une nouvelle mariée, et pensant à ce qu'elle pouvoit faire pour lui être utile pour ce qu'il lui falloit faire ce qu'elle a fait. Vous ne sauriez croire combien les parisiens sont de bonnes gens. Vous etes dans le seul pais du monde où l'esprit est le maitre de faire sa fortune ou qu'il se montre en donnant du vrai, et pour lors celui qui lui fait accueil est l'esprit, ou qu'en ingorant il donne du faux, et dans ce cas celui qui le recompense est la sottise: elle est caracteristique dans la nation, et ce qui est étonnant c'est qu'elle est fille de l'esprit, de sorte que, ce n'est pas un paradoxe, la nation françoise seroit plus sage si elle avoit moins d'esprit.

Les dieux qu'on adore ici, malgré qu'on ne leur eleve pas des autels sont la nouveauté et la mode. Un homme n'a qu'à courir, et tous ceux qui le voyent lui courent après. On ne s'arreteroit que lorsqu'on le decouvriroit pour fou; mais une pareille decouverte est une mort à boire: nous avons ici des fous qui le sont depuis leur naissance,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et on les prend encore pour des sages. La taba à la civette
est un très petit exemple de la colere de la ville. Notre roi
allant à la chasse se trouva au pont de Neuilli, et eut en=
vie de boire du ratafiat. Il s'arreta au cabaret; il en deman=
da, et par un hazard singulier le pauvre cabaretier en avoit
un flacon, et le roi après en avoir bu un verre s'avisa de
dire à ceux qui l'entouroient que cette liqueur étoit ex=
cellente, et en demanda un autre. Il n'a pas fallu da=
vantage pour faire la fortune du cabaretier. En moins
de vingt quatre heures toute la cour, et toute la ville sut
que le ratafiat de Neuilli étoit la meilleure liqueur de
l'Europe, car le Roi l'avoit dit. Les plus brillantes compa=
gnies alloient à minuit à Neuilli pour boire du ratafiat,
et en moins de trois ans le cabaretier devint riche, et fit
bâtir dans le même endroit une maison sur laquelle
vous verrez l'inscription <u>et liquidis oblivia</u>, assez comique,
et qui fut donnée à cet homme par un de nos membres
de l'académie. Quel est le saint que cet homme là doit
remercier de la brillante et rapide fortune qu'il a faite?
La flatterie, la legereté, l'envie de rire.

Il me semble, lui dis-je, que cet applaudissement aux
opinions du roi, et des mœurs du rang vienne d'un affec=
tion invincible de la nation qui les adore: elle est si grande
qu'elle les croyent infaillibles. C'est vrai. Tout ce qui ori=
ve en France fait croire aux étrangers que la nation a=
dore son roi; mais ceux entre nous qui pensent voyent que
cet amour de la nation au monarque n'est que du clin=
quant. Quel fondement y a-t-il à faire sur un amour qui
n'a aucun fondement? La cour n'y compte pas dessus. Le
roi vient à Paris, et tout le monde crie vive le roi, par=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ce qu'un faineant a commencé à faire ce cris. C'est un
cri de la gaieté, de la joie peut être que le roi meme,
croyez moi, ne prend jamais pour argent comptant.
Il lui tarde de retourner à Versailles, ou il a vingt cinq
mille hommes qui le garantissent de la fureur de ce
meme peuple, qui devenu sage pourroit s'aviser de
crier meme le Roi. Louis quatorze le connoissoit.
Il en a conté la vie à quelques conseillers de la grande
chambre qui oserent parler d'assembler les états generaux
dans les calamités de l'état. La France n'a jamais aimé
ses rois, excepté S. Louis à cause de sa pieté, Louis XII,
et Henri IV après la mort. Le Roi qui regne actuel-
lement dit de bonne foi dans le tems de sa convale-
scence, je m'etonne de ces grandes rejouissances pour
ce que j'ai regagné ma santé, car je ne peux pas de-
viner la raison par la quelle on m'aime tant. On a
fait l'apotheose de cette reflexion de notre monar-
que. Il raisonnoit. Un courtisan philosophe devoit lui
dire qu'on l'aimoit tant parcequ'il avoit le surnom
de Bien-aimé — y a-t-il quelque philosophe en-
tre les courtisans? — Philosophe non, parcequ'en que-
lité de courtisan il ne peut pas l'etre; mais il y a des
gens d'esprit qui en grace de leur interet mordent le
frein. Il n'y a pas long tems que le Roi exalta à un cour-
tisan, que je ne vous nommerai pas, les plaisirs dont il
jouissoit en passant la nuit avec Madame la M-, il di-
soit qu'il ne croyoit pas qu'il y eut une autre femme au monde qui fût en
~~pouvoit tant~~ donner des pareils. Le courtisan lui repondit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

que Sa Majesté pensoit ainsi parcequ'elle n'avoit jamais été au B... d.l La conversation fut envoyé à ses terres —
Les rois de France ont raison, ce me semble d'abhorrer la convocation des etats generaux, car ils deviennent pour
Lors à la meme condition d'un page qui convoque un concile. — Par tout à fait; mais peut s'en faut. Les états
generaux seroient dangereux, si le peuple, qui est le tiers
état, pouvoit contrebalancer les suffrages de la noblesse,
et du clergé; mais cela n'est pas, et cela ne sera jamais,
car il n'est pas vraisemblable que la politique mette
l'epée entre les mains des furieux. Le peuple voudroit
bien parvenir à avoir la même influence, mais il n'
y aura jamais ni roi, ni ministre qui la lui accorde.
Un tel ministre seroit sot, ou traitre.

Le jeune homme qui me tenoit ce discours me
donna d'abord une assez idée de la nation, du peuple
parisien, de la cour, et du monarque s'appelloit Saturnin.
Il m'arriva de devoir parler de lui. En conversant ainsi
il me conduisit jusqu'à la porte de Silvia, et me fit com=
prendre sur ce que j'avois l'accès dans cette maison.
J'ai trouvé cette aimable actrice en belle compa=
gnie. Elle me presenta à tout ce monde, et elle me
fit connoitre tous ceux aux quels elle me presenta. Le
nom qui me frappa fut Crebillon. Comment Monsieur, lui
lui dis-je. Heureux si rapidement! Il y a huit ans que
vous me charmez. Ecouter de grace.
Je lui recite alors la plus belle scene de sa Zenobie, et
Radamiste traduite pour moi en vers blancs. Silvia étoit enchan=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Rien de voir le plaisir que Crebillon à l'age de quatre vingt ans ressentoit en s'accostant rendu dans une langue qu'il aimoit plus que la sienne. Il recita la meme scene en français, et il relevoit pertinement les endroits dans lesquels il disoit que je l'avois embelli: Je l'ai remercié sans être la dupe du compliment. Nous nous mimes à table, et interrogé de ce que j'avois vu de beau dans Paris je leur ai dit tout ce que j'avois vu, et apris, excepté le discours de Pastu - Après avoir parlé au moins deux heures, Crebillon qui avoit observé plus que tous les autres la route que je prenois pour connoitre le bon et le mauvais de la nation, me parla en ces termes:

Pour un premier jour je trouve, Monsieur, que vous promettez beaucoup. Vous devez des progrès rapides. Je trouve que vous parlez bien. Vous parlez François à vous faire parfaitement comprendre; mais tout ce que vous avez dit, vous l'avez prononcé par des phrases italiennes. Vous vous faites ecouter, vous charmez, et vous vous attirez par cette nouveauté une double attention de la part de ceux qui vous ecoutent: je vous dirai même que votre jargon est fait pour vous captiver le suffrage de ceux qui vous ecoutent car il est singulier, et nouveau, et vous êtes dans le pais, où l'on court après tout ce qui est singulier, et nouveau; mais malgré tout cela vous devez commencer demain, pas plus tard à vous donner toutes les peines pour apprendre à bien parler notre langue, car dans deux, ou tout mois les mêmes qui vous applaudissent aujourd'hui commencent à se moquer de vous — Je le crois, et je le

craint: aussi mon principal projet en venant ici fut celui de me donner de toute ma force à l'étude de la Langue, et de la Littérature françoise: mais comment ferai-je, Monsieur, pour trouver un maitre? Je suis un ecolier insoutenable, interrogateur, curieux, importun, inva= riable. Je ne suis pas assez riche pour payer un maitre pareil en supposant que je le trouve — Il y a cinquante ans, Monsieur, que je cherche un écolier tel que vous vous etes peint, et c'est moi qui vous payerai si vous voulez venir prendre des leçons chez moi: Je demeure au marais dans la rue de douze portes, j'ai les meilleurs poe= tes italiens que je vous ferai traduire en françois, et je ne vous trouverai jamais insatiable.

J'ai accepté fort embarassé à lui expliquer tous mes sentimens de reconnoissance. Crebillon avoit une taille de six pieds: il ne surpassoit de trois pouces; il mangeoit bien, il narroit plaisamment, et sans rire, et il étoit celebre pour les bons mots. Il parloit la vie chez lui, ne sortant que tres rarement, et ne voyant presque personne, parcequ'il avoit toujours la pipe à la bouche, et dix huit ou vingt chats qui l'entouroient, et avec les quels il se divertissoit la plus grande par= tie du jour. Il avoit une vieille gouvernante, une cuisi= niere, et un domestique. Sa gouvernante pensoit à tout, savoit son argent, et ne le trouvant jamais manquer de rien, il ne lui en demandoit jamais aucun compte. Une chose assez remarquable est celle-ci: La physionomie de Crebillon avoit le caractere de celle du lion, ou du chat,

ce qui est la même chose. Il étoit censeur royal, et il me disoit que cela l'amusoit. Sa gouvernante lui lisoit les ouvrages qu'on lui portoit, et suspendoit la lecture quand il lui paroissoit que la chose méritoit la censure, et j'étois de les disputer avec cette gouvernante quand il étoit de différent avis. J'ai entendu un jour cette femme renvoyer quelqu'un qui étoit allé pour recevoir son manuscrit revu, en lui disant: venez la semaine prochaine, car nous n'avons pas encore eu le tems d'examiner votre ouvrage.

Je suis allé chez Crebillon trois fois par semaine une année de suite, et j'ai appris chez lui tout le français que je sais, mais je n'ai jamais pu me défaire des tournures italiennes; je les connois quand je les trouve dans les autres; mais lorsqu'elles sortent de ma plume je ne les connois pas, et je suis sûr que je n'apprendrai jamais à les connaître, comme je n'ai jamais pu voir en quoi consiste le vice qu'on impute à Mit-tire dans la latinité. J'ai composé un huitain en vers libres sur un certain sujet, et je les ai porté à Crebillon pour les soumettre à la correction. Après avoir lu avec attention mes huit vers voilà ce qu'il me dit: Votre pensée est belle, et très poétique: votre langue est parfaite: vos vers sont bons, et fort justes; et malgré tout cela votre huitain est mauvais. — Comment cela? — Je n'en sais rien. Ce qui manque est le je ne sais quoi. Imaginez vous un homme que vous voyez, et que vous trouvez beau, bien fait, aimable,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

rempli d'esprit, parfait à la fin selon votre jugement le plus severe. Une femme arrive, elle considere cet homme, et apres l'avoir bien considere, elle s'en va en vous disant, que cet homme ne lui plait pas — Mais, madame, dites moi quel defaut vous lui trouvez — Je n'en sais rien.

Vous retournez à cet homme, vous lui faites un examen plus exact, et vous decouvrez à la fin qu'il est un castrato

Ah! vous dites pour lors, je vois actuellement la raison que cette femme ne l'a pas trouvé de son gout.

C'est par cette comparaison que Crebillon me fit appercevoir la raison que mon huitain pouvoit ne pas plaire.

Nous parlames beaucoup à table de Louis XIV auquel Crebillon avoit fait la cour quinze années de suite, et il nous dit des anecdotes tres curieuses que tout le monde ignoroit. Il nous assura que les ambassadeurs de Siam etoient des fripons payés par Madame de Maintenon.

Il nous dit qu'il n'avoit jamais achevé sa tragedie dont le titre etoit Cromwel parceque le lui-même lui avoit dit un jour de ne pas user sa plume à ajuster un coquin.

Il nous parla de son Catilina, et il nous dit qu'il la croyoit la plus foible de toutes ses pieces, mais qu'il n'avoit pas voulu qu'elle fut bonne pour pouvoir la rendre telle il eut dû faire paroitre sur la scene Ceson, car Ceson jeune homme devoit faire rire, comme devoit faire rire Medée si on la feroit paroitre sur la scene avant qu'elle eût commis son crime. Il loua beaucoup le talent de Voltaire, mais en l'accusant de vol, car il lui avoit volé

la scene du Senat. Il dit, en lui rendant justice qu'il étoit
né avec tout le talent pour écrire l'histoire, mais qu'il
la falsifioit, et qu'il la remplissoit de contes pour la
rendre interessante. L'homme au masque de fer, le
Cr Crebillon étoit un conte, et il disoit d'en avoir été
assuré de la bouche même de Louis XIV.

On donnoit ~~à la~~ au theatre italien dans ce jour là
~~au theatre italien une~~ Cenie pièce de Madame de Grai-
gni ~~qu'on appelloit Cenie~~. J'y fus de bonne
heure pour avoir une bonne place à l'amphitheatre.
Les dames toutes chargées de diamans qui entroient
dans les premieres loges m'interessoient, et je me fe-
sois attentif à les voir. J'avois un bel habit, mais a-
yant les manches ouvertes, et les boutons jusqu'au bas,
tout le monde qui me voyoit me reconnoissoit pour
etranger: cette mode n'existoit plus à Paris. Pendant
donc que je me tenois si attentif, un homme richement
vetu trois fois plus gros que moi m'approche, et me
demande poliment si je suis etranger. Je lui dis
qu'oui, et il me demande d'abord si je suis content
de Paris. Je lui réponds en lui en faisant l'eloge; et
dans le même instant je vois entrer dans la loge à
ma gauche une femme couverte de pierreries, mais d'
une taille enorme. Qui a-t donc, dis-je à mon gros
voisin, cette grosse cochonne! — C'est la femme de
ce gros cochon — Ah Monsieur je vous demande un
million de pardons

Mais l'homme n'avoit pas besoin que je lui demandasse

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pardon, car bien loin d'être faché il etouffoit de rire. J'é=
tois au desespoir. Après avoir bien ri, il se leve, il sort de l'
amphitheatre, et un moment après je le vois dans la loge
parlant à la femme. Je les vois rire tous les deux, et j'étois
pour prendre le parti de m'en aller, lorsque j'entens qu'il
m'appelle Monsieur Monsieur. Je me passe sans impolitesse
me retirer, et j'm'approche de la loge. D'un air alors
serieux, et fort noble il me demande pardon s'il a tort
vis, et de la meilleure grace du monde il me prie d'al=
ler souper chez lui le soir meme. Je le remercie, et je
lui dis que j'étois engagé. Il me reitera ses instances, la
dame y met du sien, et pour les convaincre que ce n'est pas
une defaite je leur dis que je suis engagé chez Silvia. Je suis
sûr, dit il, de vous degager, il vous ne le trouvez pas mau=
vais; j'irai en personne. Je cede; il va; il revient après avec
Balletti qui me dit de la part de la mere qu'elle est en=
chantée que je fasse des si belles connoissances, et qu'elle
m'attend à diner le lendemain. Balletti me dit à
part que c'étoit M. de Beauchamp receveur general
des finances.

Après la comedie j'ai donné ma main à Madame,
et je suis entré dans son equipage. J'ai trouvé dans cette
maison la profusion qu'on trouvoit à Paris chez toutes les
personnes de cette espece. Grande compagnie, gros jeu de
commerce, et grande gayeté à table. On se leva à une
heure après minuit, et on me fit reconduire. Cette nuit=
on me fut ouverte tout le tems que je suis resté à Paris,
et elle me fut fort utile. Ceux qui disent que tous les chan=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

gens qui vont à Paris s'ennuyent au moins les premiers quinze jours, dirent vrai, car pour se familiariser il faut le tems. Pour ce qui me regarde je sais qu'en vingt quatre heures je me suis vu déjà occupé, et sûr de m'y plaire.

Le lendemain matin j'ai vu chez moi Pater qui me fit présent de l'éloge en prose qu'il avoit fait au maréchal de Saxe. Nous sortimes ensemble, et nous allames déjeuner aux Thuilleries, ou il me présenta a Madame du Boccage. En parlant du maréchal de Saxe cette dame dit un bon mot. Il avait singulier, dit elle, que nous ne puissions pas dire un de profundis pour cet homme qui nous a fait chanter tant de Te Deum. Il me conduisit après chez une fameuse actrice de l'opera qui s'appelloit la Le Tel, bien aimée de tout Paris, et meme de la femelle de l'academie royale de musique. Elle avoit trois enfans en bas age charmants, qui voltigeoient par la maison. Je les adore, dit elle. La beauté de leur physionomie, lui repondis-je, a bien tous les trois un different caractere — Je la crois bien. L'aîné est fils du duc d'Anci; celui là est du comte d'Egmont; et le cadet est fils de Marion rouge qui vient d'épouser la Romainville. — Ah ah! Excusez de grace. J'ai cru que vous etiez la mere de tous les trois — Je le suis aussi. Et en disant cela, elle regarde Pater, et elle donne avec lui dans un grand eclat de rire qui me fit rougir jusqu'aux oreilles. J'etois nouveau. Je n'etois pas accoutumé à entendre une femme empieter ainsi sur les droits des hommes. Mademoiselle Le Tel n'etoit pas effrontée, elle etoit franche, et ingenieuse à tous les mensonges.

1852

Les seigneurs aux quels ces petits batards appartenoient les laissoient entre les mains de leur mere, et lui payoient une pension pour les elever, et la mere vivoit dans l'a= bondance. Mon inexperience des moeurs de Paris me feroit donner ainsi dans des bourdes magistrales. La Tessel auroit si au nez de quelqu'un qui seroit allé lui dire que j'avois de l'esprit après l'interrogation que je lui avois faite.

Un autre jour chez Lami maitre des ballets de l'opera j'ai vu quatre ou cinq filles toutes accompagnées de leur mere aux quelles il donnoit des leçons de danse. Elles a= voient toutes l'age de treize à quatorze ans, et l'air mo= deste de l'honnete education. Je leur disois des choses fla= teuses, et elles me repondoient en baissant les yeux. Une d'elles avoit mal à la Tête, et je lui fis fleurer de l'eau des carmes: son amie lui demande si elle a bien dormi; ce n'est pas cela, repond l'enfant, je crois que je suis grosse: à cette reponse inattendue je lui dis, comme une bête, je ne savois jamais pensé que Madame fût mariée. Elle me regarde, puis elle se tourne à l'autre, et elles se met= tent toutes les deux à rire de toutes leurs forces. Je m'en suis en allé tout honteux, et bien determiné à ne plus aucune pudeur dans
supposer à l'avenir des filles de Théatre. Elles se piquent de ne pas en avoir, et elles traitent de bêtes ceux qui leur en supposent.

Paris me fit connoitre toutes les filles de Paris qui avo= yent quelque renomée; il n'avoit le beau sexe autant que moi, mais malheureusement pour lui, il n'avoit pas un tempérement si fortgue le mien, et il paya de sa propre vie.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

S'il avoit vecu il auroit remplacé Voltaire. Il est mort à l'age de trente ans à S. Jean de Maurienne, lorsqu'il revenoit de Rome pour retourner en France. C'est de lui que j'ai appris un secret, que plusieurs jeunes Lettrés françois employent pour s'assurer de la perfection de leur prose lorsqu'ils doivent écrire quelque chose qui demande que la prose soit belle au possible, comme par exemple les eloges, les oraisons funebres, les Lettres dedicatoires. J'ai reclamé ce secret, de Pater même, par surprise.

Un matin chez lui j'ai vu sur sa table des ~~vers~~ feuil= les volantes remplies de vers alexandrins blancs: j'en ai lu une douzaine, et je lui ai dit que quoique beaux ils me faisoient plus de peine que de plaisir, et je lui ai ajouté que ce que j'avois lu dans ces vers me plaisoit beaucoup plus dans l'eloge qu'il avoit fait en prose au marechal de Saxe. — Ma prose ne t'auroit pas tant plu si je n'avois pas au= paravant écrit en vers blancs tout ce que j'y ai donner bien de la peine en pure perte — Point de pei= ne, puisque les vers ne riment à rien ne coutent rien. On les écrit, comme il on écrivoit de la prose — Tu crois donc que la pro= se devient plus belle, lorsque tu la copies de tes propres vers? — Je le crois parceque ce n'est pas douteux; elle devient plus belle, et outre cela je m'assure que ma prose n'aura pas le defaut d'être pleine de demis vers, qui sortent de la plume de l'écrivain sans qu'il s'en apperçoive — Dit ce un defaut — Mais grand, et impardonnable. Une prose en= trelardée de vers casuels est pire qu'une poesie prosaïque — Il est vrai que les vers involontaires qui se trouvent dans une oraison doivent faire mauvaise figure, et doivent même être mauvais — Certainement. Prens l'exemple de

1764

Tacite qui dont l'Histoire commence par Urbem Romam à principio reges habuere. C'est un hexametre fort mau-vais que certainement il n'a pas fait exprès, et qu'il n'a pas dit exprès, car il auroit donné une autre tour-nure à la phrase. Et ce que votre prose italienne, où l'on trouve des vers involontaires n'est pas vicieuse? — Mre vicieuse. Mais je te dirai que plusieurs poëtes genies y mettent des vers exprès pour la rendre plus sonore: c'est un clinquant; mais ils se flattent qu'il passera pour or, et que les Lecteurs n'y prendront pas garde. Mais je crois que tu es le seul qui veut bien se donner cette peine. — Le seul? Tu te trompe. Tous ceux auxquels les vers ne contentent rien, com-me à moi, font cela lorsque la chose qu'ils écrivent doit être copiée par eux mêmes. Demande à Crebillon, à l'abbé de Voisenon, à la Harpe, et à quiter voudra, et on te dira ce que je te dis. Voltaire est le premier qui a employé cet art dans les petites pieces où la prose est enchanteresse. L'épitre par exemple à Madame du Cha-telet est de ce nombre: elle est superbe: lis là, et si tu y trou-ves un seul hemistiche dis que j'ai tort.

J'ai demandé à Crebillon, et il m'a dit la même chose; mais il m'a assuré qu'il n'avoit jamais fait cela.

Il tardoit à Pater de me conduire à l'opera pour voir l'effet que ce spectacle feroit dans mon esprit, car effecti-vement un italien doit le trouver extraordinaire. On donnoit un opera dont le titre étoit Les fêtes venitiennes. Titre interessant. Nous allons nous mettre dans le parterre en payant quarante sous: on y est debout, et on y trouve bonne compagnie. Ce spectacle est celui que fait les delices de la nation. Solus Gallus cantat.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Après une symphonie très belle dans son genre donnée par un excellent orchestre on leve la toile, et je vois une decoration qui me represente la petite place de S. Marc vue de la petite ile de S. George; mais je suis surpris de voir le palais ducal à ma gauche, et les procuraties, et le grand clocher à ma droite. Cette faute trop comique, et soutenue pour mon siecle commence par me faire rire, et l'autre informé doit en rire aussi. La musique, quoique telle dans le gout antique, m'ennuie un peu à cause de sa nouveauté, puis m'ennuye, et la melopée me desole à cause de sa monotonie, et des cris lors de presto. Cette melopée des françois remplace à ce qu'ils pretendent la melopée grecque, et notre recitatif qu'ils detestent, et qu'ils ne detesteroient pas, s'ils entendoient notre langue.

Pour ce qui regarde l'erreur du prospect je l'attribue à la crasse ignorance du peintre qui avoit mal copié une estampe. S'il avoit trouvé des hommes ayant l'epée au coté droit il n'auroit pas deviné que, il le voit au droit il doit être au gauche.

L'action étoit un jour du carnaval, dans le quel les venitiens vont se promener en masque dans la grande place de S. Marc, et on y representoit des galants, des entremetteuses, et des filles qui nouoient, et denouoient des intrigues; tout ce qui étoit costume etoit faux, mais amusant. Mais ce qui me fit bien rire fut de voir sortir des coulisses le doge avec douze conseillers tous en toque bizarre qui se mettent à danser la grande passe-caille. Tout d'un coup j'entens le parterre qui claque des mains à l'apparition d'un grand, et beau danseur masqué avec une perruque noire a longues boucles qui descendoient jusqu'à la moitié de la taille, et vetu d'une robe ouverte par devant qui lui alloit jusqu'au talons. J'entens dit d'un air devot, et penetré que je voyois le grand Deyré. J'en avois entendu parler, et je m'y tiens attentif. Je vois cette belle figure qui s'avance à pas cadencés, et qui parvenue au bord de l'orchestre eleve lentement les bras arrondis, les meut avec grace, les etend entierement, puis

BnF MSS

Les rallonge, ramene ses pieds, fait des petits pas, des battements à mi-jambe, une pirouette ensuite, et disparoit après entrant à reculon dans la coulisse. Tout ce pas de Duprès n'a duré que trente secondes. Le claquements du parterre et des loges étoit general; je demande à Patu ce que cet applaudissement signifioit, et il me repond sérieusement qu'on applaudissoit aux graces de Duprès, et à la divine harmonie de ses mouvemens. Il avoit, me dit-il, soixante ans, et il étoit le même qu'il étoit il y a quarante ans auparavant — Quoi? Il n'a jamais dansé autrement? — Il ne peut pas avoir dansé mieux; car ce developpement que tu as vu est parfait. Il fait toujours la même chose, et nous le trouvons toujours neuf; telle est la puissance du beau, du bon, du vrai qui penetre à l'ame. Voila la veritable danse; c'est un chant: vous n'en avez point d'idée en Italie.

A la fin du second acte voila de nouveau Duprès avec son visage couvert d'un masque, cela va sans dire, qui danse, accompagné d'un air different, mais à mes yeux la même chose. Il avance vers l'orkestre, il arrete la taille un instant, bien decidé, j'en conviens; et tout d'un coup j'entens cent voix dans le parterre qui disent tout bas ah! mon dieu! mon dieu! il se developpe, il se developpe. Et vraiment il paroissoit un corps elastique qui en se developpant devenoit plus grand. J'ai accordé à Patu qu'il y avoit à tout cela de la grace, et je l'ai vu content. Tout d'un coup après Duprès je vis une danseuse qui comme une furieuse parcourt tout l'espace en faisant des entrechats à droite à gauche rapidement, mais ne s'elevant guere, applaudie à toute force. — C'est la fameuse Camargot, mon ami, que tu as connue à Paris à ton depart. Elle a aussi soixante ans. C'est la premiere danseuse qui a osé sauter, avant elle les danseuses ne sautoient pas; et l'admirable est qu'elle ne porte pas des culottes — Dieu pardon, j'ai vu... — Qu'as-tu vu? C'est la

peau, qui à dire vrai n'est pas blanche; — La Camargot, lui dis-je d'un air pensif, ne me plaît pas, j'aime mieux Lyres.
— Un zele, que j'avois à ma gauche me dit qu'étant jeune très vieux
elle faisoit le saut de basque, et même la gargouillade et qu'il
~~elle~~ n'avoit jamais vu ses cuisses malgré qu'elle dansât ~~sans culotte~~ —
Mais si vous n'avez jamais vu ses cuisses comment pouvez vous
jurer qu'elle n'avoit pas des culottes? — Oh! ce sont des
choses qu'on peut savoir. Je vois que Monsieur est étranger
— Oh: pour ça, oui.

Une chose qui m'a plu à l'opera français fut l'obéissance son du
du claquement de décoration au ~~coup~~ sifflet. Le début
aussi
de l'orkestre au coup d'archet: mais l'auteur de la mu-
donnoit
sique avec un sceptre à la main qui se ~~donne~~ un vi-
avoit
vement mouvement à droite, et à gauche, comme s'il ~~faisoit~~
dû faire agir tous
~~agissoit~~ les instrumens pour des ressorts, m'a choqué. Le
qui me fit aussi plaisir fut le silence de tous les spectateurs.
En Italie on ait à juste titre scandalisé de l'insolent
bruit qu'on y fait quand on chante, et il faut rire après
qu'on observe
quand on remarque le silence ~~avec lequel~~ quand on
execute le ballet. Il n'y a point d'endroit sur la terre
où l'observateur ne trouve des extravagances, s'il est
étranger, car, s'il est du pais il ne peut pas les discerner.
Je me suis trouvé content à la comedie françoise.
Mon grand plaisir etoit d'y aller dans les jours où l'on
donnoit du vieux, et qu'il n'y avoit pas deux cent specta-
teurs. J'ai vu le misantrope, l'avare, le joueur, le glo-
rieux, et je m'imaginois d'en voir la premiere repre-
sentation. Je suis arrivé à temps de voir Sarasin, Grandval,
sa femme, la Dangeville, la Drumont, la Gaussin, la
Clairon, Preville, et plusieurs actrices aussi qui retirées du
entr'autres la la-Vaqueur
Theatre civilisent de leurs passions, à Je leur parlois avec

plaisir, car elles me communiquoient les plus delicieuses anecdotes. Outre cela elles étoient tres serviables. On donnoit une tragedie, ou une jolie comedienne jouoit le rôle muet d'une prêtresse. Comme elle est jolie! dis-je à une de ces matrones — Oui elle est à croquer. C'est la fille de celui qui a joué le confident. Elle est tres aimable en société, et elle promet beaucoup — Je ferois bien volontiers sa connoissance — Oh mon dieu! cela n'est pas difficile. Son pere et sa mere sont d'honnête même, et je suis sûre qu'ils seront enchantés si vous leur demander à souper, et ils ne vous genereront pas: ils iront se coucher, et ils vous laisseront causer à tête avec la petite tant qu'il vous plaira. Vous etes en France Monsieur, où l'on connoit le prix de la vie, et où on tache d'en tirer parti. Nous aimons les plaisirs, et nous nous croyons heureux quand nous pouvons les faire naitre — Cette façon de penser est divine, Madame; mais de quel front voulez vous que j'aille demander à souper à des honnêtes gens qui ne me connoissent pas? — Oh mon dieu! Que dites vous? Nous connoissons tout le monde. Vous voyez bien que comme je vous traite. Ai-je tort de ne pas vous connoitre? Après la comedie je vous presenterai — Je vous prierai, Madame, de me faire cet honneur là un autre jour — Quand il vous plaira Monsieur.

L

Chapitre XI

Mon frere arrive à Paris

Tous Les comediens italiens de Paris voulurent me faire voir Leur magnificence. Ils m'invitèrent à des repas, et me fêterent. Carlin Bertinazzi qui jouoit l'Arlequin, et que tout Paris adoroit me fit souvenir qu'il m'avoit vu, il y avoit treize ans, à Padoue, Lorsqu'il venoit de Petersbourg avec ma mere. Il m'a donné un beau dîner chez Madame de la Caillerie, où il logeoit. Cette dame étoit amoureuse de lui. Elle avoit ~~trois~~ quatre enfans qui voltigeoient par la maison; j'ai fait mon compliment à son mari sur les graces de ces petits, et le mari me répondit qu'ils appartenoient à Carlin — Cela se peut, mais en attendant c'est vous qui en avez soin, et c'est vous qu'ils doivent reconnaitre pour pere, et dont ils porteront Le nom — Oui: cela seroit en droit; mais Carlin est trop honête homme pour me par i'en charger, quand il me viendra dans l'esprit de m'en defaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme me seroit la premiere à s'en plaindre s'il n'en convenoit pas.

C'est ainsi que cet honete homme pensoit, et c'est ainsi qu'il s'expliquoit fort paisiblement. Il aimoit Carlin autant que sa femme l'aimoit avec la seule difference que Les consequences de la tendresse n'étoient pas celles qui font naitre des enfans. De semblables accords ne sont pas rares à Paris dans des gens d'une cer-

faire façon. Deux des plus grands seigneurs de la France se trouverent de femme fort paisiblement, et eurent des enfans qui porterent le nom non pas de leur vrai pere, mais du mari de leur mere; et il n'y a pas un siecle que cela est arrivé, et les descendans de ces enfans sont connus aujourd'hui sous le même nom. Ceux qui savent l'affaire rient; et ils ont raison. Celui de pouvoir vivre avec raison est un droit qui n'appartient qu'à ceux qui savent comme l'affaire est

+ Bouflers, et Luxembourg

La plus riche des comediens italiens etoit Pantalon, il etoit pere de Coraline, et de Camille, outre cela il savoit, et exerçoit le metier de preter sur gages. Il voulut me donner à dîner en famille. Les deux beaux m'enchanterent. Coraline etoit entretenue par le prince de Monaco fils du Duc de Valentinois, qui vivoit encore, et Camille etoit amoureuse du comte de Melfort fils de la duchesse de Chartres, devenue dans ce tems là duchesse d'Orleans à cause de la mort de son beau pere.

Coraline etoit moins vive que Camille, mais elle etoit plus jolie; j'ai commencé à lui faire ma cour aux heures indues, comme personne sans conse-quence; mais ces heures indues appartiennent aussi au tenant; ainsi je m'y suis quelque fois trouvé dans l'heure même que le Prince venoit la voir. Dans les premieres rencontres je fis de la reverence et je m'en allois, mais dans la suite on me disoit de rester, car le prince, tête à tête de femmes traitres ou-

dinairement ne savent que faire. Nous sautions en trois, leur emploi etoit celui de me regarder, de m'écouter, et de rire; le mien etoit celui de manger, et de parler.

Mon devoir me prescrit celui de faire ma cour à ce prince à l'Hotel de Matignon rue de Varenne. Je suis bien aise, me dit il un matin, que vous soyez venu, car j'ai promis à la Duchesse de Rufec de vous conduire chez elle, et nous irons d'abord.

Voila encore une Duchesse. Je ne demandois pas mieux. Nous montons dans un Diable, voiture de mode, et nous voila à onze heures du matin chez la Duchesse. Je vois une femme de soixante ans, avec une figure couverte de rouge, un teint couperosé, maigre, laide, et flétrie, assise indecemment sur un sopha, qui à mon apparition s'écrie, ah! voila un beau garçon! Prince tu es charmant. Vicent t'attendoit ici mon garçon. J'obéis tout étonné, et je me sens d'abord rebuté par une puanteur de musc insoutenable. Je vois un sein hideux, que la Megere montroit tout entier, des bouts noirs, noirsibles parce qu'ils étoient couverts de mouches, mais palpables. Ou suis je? le prince s'en va, et me dit qu'il me reservera son diable dans une demie heure, et qu'il m'attendroit chez Coraline

Le prince à peine parti, cette harpie me surprend avec une deux heures baiser qui m'offroient un baiser

que j'aurois dû peut être avaler ; mais au même instant elle allonge un bras décharné là, ou sa= ge infernale attachoit sa vilaine ame en me disant voyons il faut un beau..... — Ah ! Mon Dieu ! Ma= dame la Duchesse — Mr te retire ? Quoi ! Mr tais l'enfant — Oui Madame... Car... — Quoi ? — J'ai, je ne peux pas - je n'ose... — Qu'as tu donc ? — J'ai la ch..... Ah ! le villain cochon.

Elle se leve fachée, et moi aussi, et je prens bien vite la porte, et je sors de l'Hotel ayant peur que le suisse m'arrette. Je prens un fiacre, et je vais ren= verser en propre terme la mauvaise aventure à Lora= line qui a beaucoup ri, mais qui en même tems tomba d'accord avec moi que le prince m'avoit joué un tour sanglant. Elle loua la presence d'esprit avec laquelle je m'étois tiré de cette vilaine affaire ; mais elle ne m'a pas mis à même de la concevoir, que j'en avois inspiré à la duchesse. Malgré cela je ne desespérois pas. Je savois qu'elle ne me voyoit pas avec amoureux.

Mais au quatre jours après je lui ai dit à l'impertout de choisir, et je lui ai demandé mon congé en fer= mes ri clairs, qu'elle me promit la récompense de ma ~~le~~ tendresse pour le lendemain. Le prince de Mona= co, me dit elle, ne reviendra de Versailles que à= près demain. Nous irons demain à la garenne, nous dinerons tête à tête, nous chasserons au tour, et nous reviendrons à Paris coucher — A la bonne heure.

Le lendemain à dix heures nous montons dans un cabriolet, et nous voilà à la barrière de Vaux Hall. Au moment de la passer voilà un vis à vis à livrée étrangère qui nous rencontre arrête arrête.

C'étoit le Chevalier de Wirtemberg qui sans même me daigner d'un regard commence à dire des douceurs à Coraline, puis en mettant toute sa tête dehors lui parle à l'oreille, elle lui reprend de la même façon, il lui parle encore, elle pense un peu, puis elle me dit, en me prenant la main, et toute riante: j'ai une grande affaire avec ce prince: aller à la garenne, mon cher ami, dîner y, chasser, et venir me voir demain. En me disant cela, elle descend, elle monte dans le vis à vis, et elle me plante.

Le lecteur qui s'est trouvé dans une situation pareille à la mienne n'a pas besoin que je lui explique le genre de colère dont je me suis trouvé enflammé dans cet indigne instant. Je ne saurois pas l'expliquer à ceux qui ne s'y sont pas trouvés. Je n'ai pas voulu rester dans ce maudit cabriolet un seul ~~instant~~ moment; j'ai dit au domestique de s'en aller à tous les diables, j'ai pris le premier fiacre que j'ai trouvé, et je suis allé chez Potu auquel j'ai narré l'aventure brulant de colere.

Potu trouva mon aventure comique, par nature, et dans l'ordre — Comment dans l'ordre? — Dans l'ordre, car il n'y a pas de querelle au quel il n'en doive arriver une pareille, et qui s'il a de l'esprit, ne doive être disposé à en souffrir le desagrement. Pour moi je me

sens jaloux d'un travers pareil : je dignerois a en avoir
un demain. Je t'en fais compliment. Mu es sûr d'avoir
Coralline demain — Je n'en veux plus — C'est une
autre affaire. Veux tu que nous allions dîner à l'hotel
du Roule ? — Ma foi oui. Le projet est excellent. Al=
lons y.

L'hotel du Roule etoit fameux à Paris. Un deux mois
que j'y habitois je ne l'avois encor vu, et j'en avois la
plus grande curiosité. La maitresse femme qui avoit
mis cet hotel l'avoit très bien meublé, et y tenoit
~~dixit~~ à quatorze
à douze, filles choisies. Elle avoit un bon cuisi=
nier, des bons vins, des excellens lits, et elle faisoit
accueil à tous ceux qui alloient lui faire des visites.
Elle s'appelloit Madame Paris, elle étoit protegée par
la Police, elle étoit à une certaine distance de Pa=
ris, de sorte qu'elle étoit sûre que ceux qui iroient
chez elle seroient des gens comme il faut, car
c'étoit trop loin pour y aller à pied. La police de
chez elle étoit excellente : tous les plaisirs etoient fa=
ciles à un prix fixe, et pas cher. On payoit six francs
pour dejuner avec une fille, douze francs pour y diner,
un louis pour souper, et coucher. C'étoit une maison
reglée, et on en parloit avec admiration. Il me tar=
doit d'y être, et je trouvois qu'elle valoit mieux que
la gaveuse.

Nous montons dans un fiacre. Pater dit au cocher
~~a~~ La porte chaillot — J'entens mon bourgeois.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Il y est dans une demie heure. Il s'arrete à une porte cochere où je lis Hotel du Roule. La porte étoit fermée. Un domestique à moustaches sorti par une porte de derriere vient nous regarder. Content de nos mines, il ouvre. ~~La porte~~. Nous renvoyons notre fiacre, ~~et~~ nous entrons, et il ferme la porte. Une femme bien mise, sans un oeil, qui montroit l'age de cinquante ans ~~Agathi~~ nous demande, si nous sommes allés chez elle pour dîner et voir les demoiselles de la société. Nous lui disons qu'oui, et elle nous mene dans une sale où nous voyons quatorze filles en uniforme blanc de mousseline, leur ouvrage à la main arrangées en demi cercle, qui à notre apparition se levent, et nous font toutes en même tems une profonde reverence. Toutes bien coeffées, toutes presque du même age, et toutes jolies qui grande, qui moyenne, qui petite, brune, blonde, chataigne. Nous les parcourons toutes, et disons à chacune trois ou quatre mots, et dans le meme moment que Pater choisit la sienne, je m'empare de la mienne. Les deux choisies font un cri de joie nous sautent au cou, et nous enlevent de la sale pour nous conduire au jardin en attendant qu'on nous appelle à dîner. Madame Paris nous laisse en nous disant aller Messieurs vous promener dans mon jardin, jouir du bon air, de la paix, de la tranquilité, et du silence qui regne dans ma maison, et je vous reponds de la bonne santé des filles que vous avez choisies. BnF MSS

Après une courte promenade chacun de nous conduit la chacune ~~celle~~ dans une chambre rez de chaussée. La fille que j'ai vois choisie avoit quelque chose de Coralline, ainsi je lui vais d'abord mes devoirs ~~Le fait j'ai trouvé que cela était parfait, et je me suis trouvé plus malheureux qu'auparavant~~. On nous appella à ta-

Ile où nous dinames assez bien, mais à peine le caffé pris, voila la bourgeoise, la montre à la main, qui rapelle les deux filles, en nous disant que notre partie etoit finie; mais que payant encore six francs nous pouvions nous amuser jusqu'au soir.

Patu lui repond qu'il le veut bien mais qu'il veut choisir une autre, et je suis de son avis. — Allons nous en chez nos maitres.

Nous rentrons donc dans le serail, et nous choisissons de nouveau, et nous allons nous promener.

Ce second conflit, comme de raison nous fit trouver le tems trop court. On vint nous l'annoncer dans un moment desagreable, mais il fallut plier, et obéir aux loix. J'ai mis Patu à part, et ayrès nos considerations philosophiques nous trouvames que ces plaisirs meurés à l'heure n'etoient pas parfaits. Allons de nouveau lui dis-je au serail choisissons une troisième, et ailleurs nous de l'avoir en notre pouvoir jusqu'à demain. Patu trouva mon projet de son gout, et nous allames le communiquer à l'abbesse qui nous reconnut à ce trait pour gens d'esprit. Mais lorque nous rentrames dans la sale pour faire un nouveau choix, et que celles que nous avions eu le vivent rejetées, toutes les autres se mouvent d'elles, et elles pour se venger nous siffloient et disent que nous etions des flandrins.

Mais je fus etonné lorque j'ai vu cette troisième qui etoit une beauté. Je remerciois le ciel qu'elle m'etoit

echappée, car je me voyois sûr de la posseder quatorze heures. Elle s'appelloit S.te Hilaire; c'étoit la même, qui sous ce même nom devint celebre une année après avec un Milord qui la conduisit en Angleterre. Elle me regarda doût d'un air fier, et de mepris. J'ai dû employer plus d'une heure en me promenant avec elle pour la calmer. Elle me trouvoit indigne de coucher avec elle puisque j'avois eu la hardiesse de ne la pas prendre ni la premiere ni la seconde fois. Mais lorsque je lui ai demontré que mon inadvertence étoit la cause que nous allions y gagner tous les deux, elle commença à rire, et elle me devint charmante. Cette fille avoit de l'esprit, de la culture, et tout ce qu'il falloit pour faire fortune dans la profession qu'elle avoit embrassée. Poltrone dit en italien lorsque nous soupions que je ne l'ai prevenue que d'un instant, mais il voulut l'avoir cinq ou six jours après. Il m'a assuré le lendemain qu'il avoit passé toute la nuit à dormir; mais je ne l'ai pas imité. La S.te Hilaire fut fort contente de moi, et s'en vanta avec ses camarades. Je suis retourné chez la Paris plus de dix fois ~~après celle-là~~ avant que d'aller à Fontainebleau, et je n'ai pas eu le courage d'en prendre une autre. La S.te Hilaire étoit glorieuse d'avoir su me fixer.

L'hotel du Roule fut la cause que je me suis refroidi à la poursuite de Corallina. Un musicien venitien nommé Guadagni beau, savant dans son art, et plein d'esprit sut plaire à Corallina deux ou trois semaines après que je me suis

brouillé avec elle. Le beau garçon qui n'avoit que l'appa-
rence de la civilité rendit Coralline curieuse, et il fut la
cause de la rupture avec le Prince de Monaco qui la trou-
va en flagrant delit. Mais Coralline sut fort faire qu'
elle se raccomoda un mois après avec le prince et de si bonne foi qu'elle
lui donna au bout de neuf mois un poupon
~~lui permit de lui faire un enfant~~. Ce fut une fille qu'elle
appella Adelaïde, et que le Prince dota. Puis le prince la quita
après la mort du duc de Valentinois pour aller épouser
Mademoiselle Brignole genoise, et Coralline devint mai-
tresse du comte de la Marche, qui est aujourd'hui le prince
de Conti. Coralline ne vit plus, ni un fils que ce prince eut
d'elle qu'il appella comte de Monreal. Mais retournons à moi.

Madame la Dauphine accoucha alors d'une princesse qui
eut d'abord le titre de Madame de France. J'ai vu dans le
mois d'Août au Louvre les nouveaux tableaux que les peintres de l'académie royale de peinture exposoient au pu-
blic, et ne voyant pas des batailles j'ai conçu le projet
de faire venir à Paris mon frere François qui étoit à Parosselli
Venise, et qui avoit du talent dans ce genre là, le seul
peintre de batailles que la France avoit, ~~comme~~
~~Vanloo~~ étant mort; j'ai cru que mon frere pouvoit faire
sa fortune; j'ai écrit à Monsieur Grimani, et à mon
frere même, et je les ai persuadés; mais il
n'est arrivé à Paris qu'au commencement de l'année
suivante.

Le roi Louis XV qui aimoit passionnement la chasse
étoit accoutumé d'aller passer tous les ans six semaines
de l'Automne à Fontainebleau. Il étoit toujours de retour
à Versailles à la moitié de Novembre. Ce voyage lui cou-
toit cinq millions; il conduisoit avec lui tout ce qui pouvoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

contribuer aux plaisirs de tous les ministres etrangers, et de toute
sa cour. Il se faisoit suivre par les comedien françois, et ita=
liens, et par ses acteurs, et actrices de l'opera. Fontainebla
ces
dans six semaines etoit beaucoup plus brillant que Versailles.
Malgrè cela la grande ville de Paris ne restoit pas sans
spectacles. Il y avoit tout de même opera, comedie fran=
çaise, et comedie italienne car l'abondance d'acteurs fa=
soit qu'on pouvoit suppleer à l'un et à l'autre.

Mario pere de Balletti qui avoit parfaitement recon=
nu sa sante devoit y aller avec Silvia sa femme, et toute
sa famille: il m'invita d'aller avec eux, et accepter le logement
dans une maison qu'il avoit louè, et j'ai accepté. Je ne pour
rois profiter d'une occasion plus belle pour connoitre toute
la cour de Louis XV, et tous les ministres etrangers. Aussi
me mis-je alors presenté à Monsieur de Morosini aujourd'hui
Procurateur de S.t Marc, ambassadeur alors de la Republique
au Roi de France. Le premier jour qu'on donna l'opera il me
permit de le suivre. J'etois allé dans le parquet precisement au
dessous de la loge où se trouvoit Madame de Pompadour,
que je ne connoissois pas. A la premiere scene voila la fa=
meuse Le Maure qui sort de la coulisse, et qui au second
vers, ~~la musique etoit de Lulli~~, fait un cri si fort, et si inat=
tendu que je l'ai cru devenue folle; et je fais un petit eclat
de rire de tres bonne foi ne m'imaginant j'amais qu'on pou=
voit le trouver mauvais. Un cordon bleu qui etoit auprès
de la Marquise me demande sec de quel pais je suis, et je lui re=
pons sec que j'etois de Venise. — ~~Lorsque j'entendis~~ Lorsque j'ai
eté à Venise j'ai aussi beaucoup ri au recitatif de vos opera —
Monsieur
Je le crois, et je suis aussi sur que personne ne s'est avisé de

vous empecher de rire. — Ma reponse un peu verte fit rire Madame de Pompadour, qui me demanda si j'etois vraiment de là bas — D'où donc — de Versie — Versie, Madame n'est pas là bas; elle est là haut. — On trouve cette reponse plus singuliere que la premiere, et voila toute la loge qui fait une consultation pour savoir si Versie etoit là bas, ou là haut. On trouva apparemment que j'avois raison, et on ne m'attaqua plus. J'ecoutois l'opera sans rire, et comme j'etois enchanté je me mouchois trop souvent. Le meme cordon bleu, que je ne connoissois pas, et qui etoit le Marechal de Richelieu, me dit ~~que je~~ qu'apres remmenant les fenetres de ma chambre n'etoient pas bien fermées ~~cal~~toutrées — Demande pardon Monsieur; elles sont même ~~cal~~toutrées On rit alors beaucoup, et j'en fus mortifié parcequ je me suis apperçu que j'avois ~~mi~~mal prononcé le mot calfoutrées. ~~que je fis un bon mot indecent~~. J'avois l'air tout humilié. Une demi heure après M. de Richelieu me demande la quelle de deux actrices me plaisoit d'avantage pour la beauté — Celle là — Elle a de villaines jambes — On ne les voit pas, Monsieur et après dans l'examen de la beauté d'une femme la premiere chose que j'ecarte sont les jambes.

Ce bon mot là fit par Lorard, et dont je ne connoissois pas la force, me rendit respectable, ~~et fameux~~, et fit devenir la compagnie de la loge curieuse de moi. Le Marechal ami qui j'etois de M. Morosini même, qui me dit que je lui ferois plaisir à lui faire ma cour. Mon bon mot devint fameux, et Le Marechal de Richelieu me fit un accueil gracieux. Celui des ministres etrangers au quel je me suis attaché le plus fut Milord Marechal d'Ecosse Keit, qui l'etoit du Roi de Prusse. J'aurai occasion de parler de lui.

Ce fut le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau que je fus allé tout seul à la cour. J'ai vu le beau Roi

aller à la messe, et toute la famille royale, et toutes les dames de la cour qui me surprirent par leur laideur comme celles de la cour de Turin m'avoient surpris par leur beauté.

Mais en voyant une beauté surprenante entre tant de laideurs, j'ai demandé à quelqu'un comment s'appelloit la dame — C'est, Monsieur, Madame de Brionne, qui est encore plus rage que belle, car non seulement il n'y a aucune histoire sur son compte; mais elle n'a jamais fourni le moindre motif pour que la médisance puisse en inventer une. — On n'en a peut être rien su — Ah, Monsieur; on sait tout à la cour.

J'allois tout seul rodant par tout jusqu'à l'intérieur des appartements royaux, lorsque j'ai vu dix à douze dames laides qui avoient plus l'air de courir que de marcher, et si mal qu'elles paroissoient tomber le visage en avant. Je demande d'où elles venoient, et pourquoi elles ~~dans~~ marchoient si mal. — Elles sortent de chez la Reine qui va dîner, et elles marchent mal, parceque le talon de leurs souliers haut un demi pied les oblige à marcher avec les genoux pliés — Pourquoi ne portent elles pas le talon plus bas — Parcequ'elles croyent de paroître ainsi plus grandes.

J'entre dans une galerie, et je vois le Roi qui passe le tamisant appuyé avec un bras à travers les épaules de M. d'Argenson. La tête de Louis XV étoit belle à ravir, et plantée sur son cou l'on ne pouvoit pas mieux. Jamais peintre ni Sabile ne sut dessiner le corps de tête de ce monarque lorsqu'il la tournoit pour regarder quelqu'un. On le sentoit forcé de l'aimer dans l'instant. J'ai pour lors cru voir la majesté que j'avois en vain cherché ~~dans~~ sur la figure du Roi de Sardaigne. Je me suis trouvé certain que Madame de Pompadour étoit devenue amoureuse de cette physionomie, lorsqu'elle parvint à la procurer ~~qu'elle la trouva~~ la connoissance. Ce n'étoit pas vrai, peut

être, mais la figure de Louis XV forçoit l'observateur à jeter ainsi.

J'entre dans une salle où je vois dix à douze courtisans qui se promenent, et une table preparée pour y dîner, faite pour douze, mais qui n'étoit couverte que pour un seul — Pour qui est cette table? — Pour la Reine qui va dîner, la voila

Je vois la Reine de France sans rouge, avec un grand bonnet, l'air vieux, et dévot, qui remercie deux nonnes qui mettent sur la table une assiette où il y avoit du beurre frais. Elle s'assit; les dix à douze courtisans qui se promenoient se mettent de=vant la table en demi cercle eloignés de dix pas, et je me mets avec eux dans le plus profond silence.

La reine commence à manger ne regardant personne, et tenant les yeux toujours sur son assiette. Elle avoit man=gé d'un plat, et l'ayant trouvé à son gout elle y retournoit, mais en y retournant elle parcourut des yeux tous les assistants pour voir apparemment si elle en voyoit quelqu'un auquel elle dût rendre compte de sa friandise. Elle le trouva, et elle lui adressa la parole en disant Monsieur de Louvendal.

A ce nom, je vois un bel homme deux pouces plus haut que moi qui en inclinant la tête, et faisant trois pas vers la table lui repond Madame — Je crois que le ragout pre=ferable à tous les autres est une fricassée de poulets —

Je suis de cet avis là Madame.

Après cette réponse donnée dans le ton le plus sérieux, la reine mange, et le Maréchal de Louvendal recule de trois pas, et se remet à sa première place. La reine ne parla plus, fi=nit de dîner, et retourna à ses chambres.

Curieux comme j'étois de connoître ce fameux guerrier, qui avoit pris Berg-op-zoom, je me trouve enchanté d'y

être parvenu à cette occasion. Consulté par la reine de France
sur la bonté d'une ficelle, et ayant donné son avis dans le
même ton qu'on prononce une sentence de mort dans un con=
seil de guerre. Enrichi de cette anecdote, je vais la regaler chez
Silvia à un elegant dîner où j'ai trouvé l'élite de l'agréable
compagnie.

Huit à dix jours après je me trouve à dix heures dans la
galerie en Haye avec tous les autres pour avoir le plaisir tou=
jours nouveau de voir passer le roi qui alloit à la messe, et le singulier
de voir ~~ses filles~~ le bout des têtes de Medames de France ses
filles, qui en conséquence de leur vêtement le montroit à tout
le monde avec toutes leurs épaules nues, lorsque je me vois sur=
pris par la vue de la Cara-mochie, Giulietta que j'avois laissé
à Cesene sous le nom de Madame Querini. Si je fus surpris de la
voir, elle ne le fut pas moins en me voyant dans un endroit com=
me celui là. Celui qui lui donnoit le bras étoit le marquis de S.t
Simon premier gentilhomme de la chambre du prince de
Condé. — Madame Querini à Fontainebl.au — Vous ici ? Je me
souviens de la Reine Elisabeth qui dit *Fangar ubique jacet*. —
La comparaison est fort juste Madame — Je badine, mon
cher ami, je viens ici pour voir le Roi, qui ne me connoit pas;
mais demain l'ambassadeur me presentera.

Elle le met en haye cinq à six pas au dessus de moi du
côté vers la porte d'où le roi devoit sortir. Le Roi entre, ac=
compagné M. de Richelieu à son côté, et je le vois d'abord toiser
la prétendue Madame Querini, et tout en marchant je l'en=
tends dire à son ami ces propres paroles. *Nous en avons ici de*
plus jolies.

Je vois l'après dîner chez l'ambassadeur de Venise, et je le
trouve au dessert en grande compagnie assis à côté de Madame
Querini, qui me dit en me voyant tout ce qu'il y avoit de plus

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

gracieux, chose extraordinaire à cette exigence qui n'avoit ni
sujet ni raison de m'aimer, car elle savoit que je la connoissois
à fond, et que j'avois su la mener. Mais je comprens la raison
de tout, et je me disposa à tout pour lui faire plaisir, et même
à lui servir de faux temoin, si elle en avoit eu besoin.

Elle vient à parler de Monsieur Querini, et l'ambassadeur lui
fait compliment sur ce qu'il lui avoit rendu justice en l'éprouvant.
~~Je ne le savois pas~~ C'est, dit l'ambassadeur, ce que je ne savois pas.
Il y a, cependant, plus de deux ans, dit Juliette. C'est un fait, dit-
je alors à l'ambassadeur, car il y a deux ans que ~~la duchesse~~
~~à~~ ~~avec le monde~~ sous le nom de Querini
~~fut~~ présentée pour Madame ~~Querini par le General Spada~~
à toute la noblesse de Cesene, où j'avois l'honneur de me trouver.
~~en a nommé Querini~~
Je n'en doute pas, dit l'ambassadeur en me regardant, puis-
qu'il que Querini lui même me l'écrit. Lorsque j'ai voulu pour-
tir l'ambassadeur me fit aller avec lui dans un autre cham-
bre sous prétexte de me faire lire une Lettre. Il me de-
manda ce qu'on ~~en~~ disoit à Venise de ce mariage, et je lui ai
répondu que personne n'en savoit rien, et qu'on disoit même
que l'aîné de la maison Querini alloit épouser une Grimani.
J'écrirai après demain cette nouveauté à Venise — Quelle
nouveauté ? — Que Juliette ait vraiment Querini, puisque
V. E. ~~L'a présentée~~ la présentera pour telle à Louis XV. — Qui vous a dit
que je la présenterai ? — Elle même — Il se peut qu'elle ait
changé d'avis actuellement.

Je lui ai dit alors les propres mêmes que j'avois entendu
sortir de la bouche du Roi, qui lui firent deviner la raison
que Juliette ne se souciait plus d'être présentée. M. de St. Quin-
tin ministre secret des volontés particulières du monarque
étoit allé en personne après la messe dire à la Belle Vien-
ne que le Roi de France étoit d'un mauvais goût, puis-
qu'il ne l'avoit pas trouvée plus belle que plusieurs au-
tres qui se trouvoient à la cour. Juliette partit de Fon-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Fainebleau le lendemain de bon matin. J'ai parlé au Bos
commencement de ces memoires de la Comtesse de Chilotte,
elle avoit dans sa physionomie des charmes extraordinaires,
mais ils avoient perdu de leur force dans le temps que je
l'ai vue à Fontainebleau, outre cela elle mettoit du blanc,
artifice que les françois ne savent pas pardonner; et ils
ont raison, car le blanc derobe la nature. Malgré cela
les femmes, dont le metier est celui de plaire en mettront
toujours, car elles esperent toujours de trouver celui qui
s'y trompe.

Après le voyage de Fontainebleau, j'ai trouvé Juliette
chez l'ambassadeur de Venise: elle me dit en riant qu'elle
avoit plaisanté en se disant Madame Querini, et que pour
l'avenir je lui ferois plaisir à l'appeller par son vrai nom
de comtesse Bracati; elle me dit d'aller la voir
~~Lorsque je lui fesois plaisir et j'allois~~
~~Le soir~~ à l'Hotel de Luxembourg où elle logeoit. J'y
fus allé très souvent pour m'amuser de ses intrigues,
mais je ne m'en suis jamais mêlé. Dans les quatre
mois qu'elle passa à Paris elle fit devenir fou M. Zan=
chi. C'etoit le secretaire d'ambassade de Venise, hom=
me aimable, noble, et lettré. Elle le fit devenir amou=
reux d'elle, il le dit prêt à l'epouser, elle le flatta, et
après elle le traita si mal, elle le rendit si jaloux, que
le pauvre malheureux perdit l'esprit, et mourut peu
de tems après. Le comte de Kaunitz ambassadeur de
l'imperatrice reine eut du gout pour elle, et le comte
de Sizendorf aussi. Le mediateur de ces amours pas=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Sageret etoit un abbé Breton, qui n'etoit point riche, et
etant fort laid ne pouvoit arriver à ses fins que par
le moyen de devenir son confident. Mais celui sur lequel
elle avoit jeté un devolu etoit le Marquis de S. Simon.
Elle vouloit devenir sa femme, et il l'auroit epousée, si elle
ne lui avoit pas donné des soupçons adroits, pour qu'il
s'informe de sa naissance. La famille Beati de Verone,
qu'elle i'apprenia, la trouva, et M. de S. Simon qui mal-
gré l'amour avoit eu le courage de la quitter. Elle ne fit pas des bons cœurs à la
force de la quitter. Elle ne fit pas des bons cœurs à la
vie, car elle y laissa ses diamans engagé. De retour
à Venise, elle se fit epouser par le fils du même M.
Uccelli, qui ~~dix~~ seize ans auparavant l'avoit tirée de
la misere, et mise sur le trotoir. Elle est morte il y a
dix ans.

A Paris j'allois toujours prendre des leçons chez le vieux
Crebillon, mais malgré cela mon langage rempli d'ita-
lianismes me faisoit souvent dire en compagnie ce que
je ne voulois pas dire, et il sortoit presque toujours de
mes discours des plaisanteries fort curieuses qu'on se
savoit après; mais mon jargon ne me prejudicioit pas
par rapport à ce qu'on pouvoit juger de mon esprit; il ne
pouvoit au contraire des belles connoissances. Plusieurs
femmes qui comptoient me prierent d'aller leur apprendre
l'italien, pour la pouvoir le plaisir, disoient elles, de
m'instruire dans le françois, et dans ce troc j'ai gagné
plus qu'elles.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Madame Preodt, qui était une de mes actrices me re:
fut un matin etant encore dans son lit, et me disant qu'
elle n'avoit pas envie de prendre leçon parce qu'elle avoit
pris medecine le soir ~~avant que de se mettre au lit~~. Je lui
ai demandé si pendant la nuit elle ~~n~~avoit ~~pas~~ bien dechar=
gé, — Que me demander vous donc? Quelle curiosité! Vous
~~Cette attaque~~ est insoutenable. — Parbleu Madame: pourquoi prend
on une medecine si ce n'est pour decharger? — Une
medecine purge Monsieur, et ne fait pas decharger, et
que ce soit pour la derniere fois de votre vie que vous
vous servirez de ce mot là — Je vais bien, actuellement que j'y
pense, qu'on peut me mal interpreter; mais vous dire tout
ce que vous voudrez, c'est le mot propre — Voulez vous
dejeuner — Non madame. Cela est fait. J'ai bu un caffé
avec deux savoyards de dans — Ah mon dieu! je vais per=
dre. Quel furieux dejeuner! Expliquez vous — J'ai bu un
caffé, comme je le bois tous les matins — Mais cela est
bete, mon ami; un caffé c'est la boutique où on le vend;
et ce qu'on boit est une tasse de caffé — Bon! Et ce que
vous buvez la tasse? Nous disons en Italie un caffé, et nous
avons l'esprit de deviner que nous n'avons pas bu la bou=
tique — Il veut avoir raison. Et les deux savoyards com=
ment les avez vous avalés? — Trempés dedans. Ils n'etoient
pas plus grands que ceux que vous avez là sur votre table de
nuit — Et vous appellez cela des savoyards? Dites biscuits —
Nous les appellons en italie savoyards, madame, car la mode
est venue de Savoye, et ce n'est pas ma faute si vous avez

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pensè que j'arrangè deux de ces commissionnaires qui se tien=
nent aux coins des rues pour servir le public, et que vous appelez
savoyards, tandis qu'ils sont peut etre d'un autre païs. Pour l'
avenir je dirai que j'ai mangé des biscuits pour me confor=
mer à vos usages; mais permettez que je vous dise que le der=
nier de savoyards leur est plus propre.

Voila son mari qui arrive; elle lui rend compte de nos ques=
tions; il rit, il lui dit que j'ai raison. Sa niece entre. C'étoit
une demoiselle de quatorze ans, sage, spirituelle, et fort mo=
deste: je lui avois donné cinq à six Lecons, et comme elle
aimoit la Langue, et y appliquoit beaucoup, elle com=
mençoit à parler. Voila le fatal compliment qu'elle me fit

Signore sono incantata di vi vedere in buona salute —

Je vous remercie Mademoiselle, mais pour traduire je vis
charmée il faut dire ho piacere. Encore pour traduire
de vous voir il faut dire di vedervi, et non pas di vi vedere —

Je croyois, Monsieur, qu'il falloit mettre le vi devant —

Non Mademoiselle nous le mettons derriere.

Voila Monsieur, et Madame, parmi de rire, Mademoiselle
qui rougit, et moi interdit, et desespere d'avoir dit une betise
de ce calibre; mais c'étoit fait. Je pris un livre en bou=
dant, et disant en moi même que leur rire finiroit; mais il
a duré plus qu'une semaine. Cet equivoque incident con=
tre Paris, et me rendit furieux; mais j'ai enfin connu la
force de la Langue, et pour lors ma fortune diminua.
Crebillon après avoir bien ri, me dit qu'il falloit dire
après, et non pas derriere. Mais il les françois se diver=
tissoient des fautes que je commettois en parlant leur langue

je ne prenois pas mal ma revanche en relevant certains usages ridicules de la leur. — Monsieur, je lui demande, comment se porte Madame votre epouse — Vous lui faites bien de l'honneur. — Il ne s'agit pas d'honneur; je vous demande comment elle se porte. Un jeune homme au bois de Boulogne tombe de cheval; j'accours pour le relever, mais le voila debout, et leste — Vous etes vous fait du mal ? — Tout au contraire Monsieur. — La chute vous a donc fait du bien.

Je suis chez madame la presidente pour la premiere fois, son neveu tout brillant arrive, elle me presente, et elle lui dit mon nom, et ma patrie — Comment donc Monsieur vous etes italien ? Par ma foi vous vous presentez bien que j'aurois gagé que vous etes françois — Monsieur en vous voyant j'ai couru le meme risque : j'aurois parié que vous etes italien — Je ne savois pas d'en avoir l'air.

J'etois à table chez Miladi Lambert, on observe une corneline que j'avois à mon doigt ou la tête de Louis XV etoit gravée à la perfection. Ma bague fait le tour de la table, tout le monde trouve la ressemblance frappante : une jeune marquise me rend la bague, et me dit est ce vraiment un antique ? — C'est à dire la pierre ? Oui Madame certainement. Tout le monde rit, et la marquise, reconnue pour remplie d'esprit, ne s'arrete pas a demander pourquoi on rit. On parle après dîner du Rhynoceros qu'on montroit pour vingt quatre sous par tete à la foire S.t Germain. Allons le voir, allons le voir. Nous montons dans un equipage,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

nous descendons à la foire, nous faisons plusieurs tours dans
ces allées cherchant celle où etoit le Rhynoceros. J'étois seul
homme je servois de mes bras deux dames, la spirituelle mar=
quise nous devançoit. Au bout de l'allée où on nous avoit
dit que l'animal se trouvoit, son maitre etoit assis à la porte
pour recevoir l'argent de ceux qui vouloient entrer.
A la verité c'etoit un homme vetu à l'africaine, ba=
zané, d'une grosseur enorme, qui avoit l'air d'un mon=
stre; mais la marquise devoit pour le moins le reconnoi=
tre pour homme. Point du tout. — Et ce vous, Monsieur,
le Rhynoceros? — Entrez, Madame, entrez. — Elle nous
voit etouffer de rire, et voyant le vrai Rhynoceros, elle
croit le ~~voit~~ obligée de demander excuse à l'africain en l'as=
surant qu'elle n'avoit de sa vie vu des Rhynoceros,
et que par consequent il ne devoit pas s'offenser si elle
s'etoit trompée.

Autrefois de la comedie italienne, où pendant les en=
tractes se trouvant les plus grands seigneurs, qui vien=
nent là pour se chauffer dans l'hiver, et toujours,
pour s'amuser en parlant aux actrices qui se tien=
nent là assises en attendant leur tour dans les roles
qu'elles jouent, j'étois assis pres de Camille soeur
de Corallina que je faisois rire en lui contant fleu=
rette. Un jeune conseiller qui trouvoit mauvais
que je l'occupasse, suffisant dans les propos m'attaqua
sur une idée que j'ai donnée d'une pièce italienne,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et fit trop paroitre sa mauvaise humeur en critiquant
mal ma nation. Je lui regondois de bricole en regardant
Camille qui rioit, et la compagnie presente le prenoit
attentive à l'assaut, qui n'etant que d'esprit n'avoit jus=
qu'alors rien de desagreable. Mais il parut devenu se=
rieux lorsque le petit maitre tournant son discours sur
la police de la ville dit que depuis quelque tems il etoit dan=
gereux de marcher la nuit à pied à Paris. Dans le mois
passé, dit il, Paris a vu à la place de Greve sept pendus,
Donc cinq etoient italiens. C'est etonnant. Pas etonnant,
lui dis-je, car les Lonedergens vont se faire pendre hors
de leur pais, preuve de cela soixante françois furent
pendus dans le couvent de l'année derniere entre
Naples, Rome, et Venise. Ainsi cinq fois douze fait
soixante, et vous voyez que ce n'est qu'un bon=
heur pour moi; et le jeune conseiller
sortit. Un aimable seigneur qui trouva ma reponse
bonne, s'approcha de Camille, lui demanda à l'oreille
qui j'etois, et voila la connoissance faite. C'etoit M. de
Marigni frere de Madame la Marquise, que j'etois en=
chanté de connoitre pour lui presenter mon frere que
j'attendois de jour en jour. Il etoit surintendant des ba=
timens du roi, et toute l'academie de peinture de=
pendoit de lui. Je lui en ai parlé d'abord et il me
promit de le protéger. Un autre jeune seigneur lia
discours avec moi, me pria d'aller le voir, et me dit
qu'il etoit le duc de Mortalone. Je lui ai dit que je

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

l'avoit vu enfant à Naple huit ans auparavant, et que
D. Lelio Caraffa son oncle avoit été mon bienfaiteur. Ce
jeune duc en fut enchanté, et m'ayant reiteré ses instan=
ces d'aller chez lui nous sommes devenus intimes.

Mon frere arriva à Paris au printems de l'année 1751
logea avec moi chez Madame Quinon, et commença
à travailler avec succès pour des particuliers; mais
la principale idée étant celle de faire un tableau que
l'academie devoit juger, je l'ai presenté à M. de Ma=
rigni, qui lui fit bon accueil, et l'encouragea en lui pro=
metant sa protection. Il se mit donc attentif à l'étude
pour ne pas manquer son coup.

Monsieur de Morosini ayant fermine son ambassa=
de étoit retourné à Venise, et M. Mocenigo étoit ve=
nu à sa place. Je lui étois recommandé par M. de Bra=
gadin, et il m'a ouvert sa maison, egalement qu'à
mon frere interessé aussi à le proteger en qualité de
venitien, et de jeune homme qui vouloit faire hon=
neur en France par le moyen de son talent.

M. de Mocenigo étoit d'un caractere fort doux, il ai=
moit le jeu, et il perdoit toujours, il aimoit les femmes,
et il étoit malheureux parcequ'il ne savoit pas pren=
dre le bon chemin. Deux ans après son arrivée à Paris il
devint amoureux de Madame de Colande, elle lui fut
cruelle, et l'ambassadeur de Venise se tua.

Madame la Dauphine accoucha d'un duc de Bour=
gogne, et les rejouissances que j'ai vu devinrent inco=
gables aujourd'hui quand on observe ce que cette même

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

nation fait contre son roi ; la nation veut se rendre
libre ; son ambition est noble, et raisonnable, et elle con=
duira son entreprise à maturité sous le regne de ce mo=
narque, qui par une combinaison singuliere, et unique
à une ame sans ambition succedera de soixante, et cinq
rois tous du plus au moins ambitieux, et jaloux de leur
autorité. Mais est il vraisemblable que son ame passe
dans le corps de son successeur ?

La France a eu sur le trone plusieurs autres monar=
ques pacifiques, haissant la guerre, ennemis des soucis,
et uniquement occupés de leur propre paix. Retirés dans
le centre de leurs palais ils abandonnoient le despotisme
à leurs ministres, qui agissoient en leur nom, et ils é=
toient toujours rois, et vrais monarques ; mais le monde
n'a jamais vu un roi comme celui-ci, qui de bonne
foi s'est rendu chef de la nation qui s'est assemblée
pour le detroner. Il semble enchanté d'être à la
fin parvenu à ne devoir penser à autre chose qu'à
obeir. Il n'étoit donc pas né pour regner, et il sem=
ble certain qu'il regarde comme ses propres ennemis
tous ceux qui animés d'une veritable amitié pour
ses interets n'adherent pas aux decrets de l'assem=
blée tous faits pour avilir la majesté royale

Une nation qui se revolte pour secouer le joug du
despotisme, qu'elle nomme, et nommera toujours tyrannie,
n'est pas chose rare ; car elle est naturelle, preuve de cela
est que le monarque s'y attend toujours, et se garde de la=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

cher la bride, car il est sûr que la nation ne manquera pas de prendre le mord aux dents. Ce qui est rare, unique, et inouï est un monarque qui se rend chef de vingt trois millions de ses sujets, et qui ne leur demande autre chose si non qu'ils lui laissent le vain nom de roi, et de chef non pas pour les commander, mais pour executer leurs ordres. Soyez, leurs dit il, Legislateurs, et je serai execu-
ter tous vos loix, pourvu que vous me prestiez main for-
te contre ~~ceux~~ les qui, mutins, ne voudroient pas obeir; et vous serez d'ailleurs les maitres de les dechirer à belles dents, et les mettre en pieces sans aucune forme de procés, car qui pourroit s'opposer à vos volontés? Vous occuperez positivement ma place. Ceux qui y trouve-
ront à redire seront les nobles, et les prestres, mais ce n'est qu'un contre vingt cinq. C'est à vous à leur cou-
per les ailes physiques, et morales pour les mettre hors d'
en état de borner des bornes à votre autorité, et de vous nuire. Pour ~~faire~~ cela, vous donnerez l'orgueil des prestres en donnant les dignités ecclesiastiques à vos egaux, et ne leur donnant que les appointemens qui leur sont ne-
cessaires pour le soutenir. Pour ce qui regarde la noblesse, vous n'avez pas besoin de l'apprendre, il suffit que vous ne la respectiez plus à cause de ses vains titres de nais-
sance: il n'y aura plus de nobles: prenez l'exemple des sages reglemens turcs: quand ces messieurs ne se ver-
ront plus ni marquis, ni ducs, ils moderont leur am-
bition, et le seul plaisir qui leur restera sera celui de depenser leur argent en magnificence, et tant mieux

pour la nation, car leur depenses versesont leur ar=
gent dans elle, qui le fera circuler, et grandir dans le
commerce. Pour ce qui regarde mes ministres ils seront
sages à l'avenir, car ils dependront de vous, et ce ne
sera pas à moi à juger de leur capacité: je les choi=
sirai moi meme pour la forme; mais j'en reviendrai
tout que vous voudrez. Par là je verrai enfin termi=
ner la tyrannie par laquelle ils m'opprimoient, en me
faisant faire tout ce qu'ils vouloient, en me compromettant
tres souvent, et en abusant toujours l'état sous mon nom.
Je n'en dirai rien; mais je n'en pouvois plus. M'en voila
à la fin delivré. Ma femme, mes enfans avec la reine,
mes freres, mes cousins et princes du sang me
condamneront, je le sais, mais en eux mêmes, car ils n'o=
seront pas me parler de cela. Je leur serai plus redou=
table à present sous votre haute protection, que lorsque
je n'avois à ma defense que ma maison, dont je vous
ai aidé moi même à demontrer au public l'inutilité.
Ceux qui sont mécontens, et qui sont allés vivre hors
du royaume y reviendront un jour ou l'autre s'ils en ai=
ment envie, et si non ils faut les laisser faire tout ce qu'ils
veulent: ils diront qu'ils sont mes vrais amis, et ils me font
vivre, car je ne peux avoir autres vrais amis que ceux qui
conformeront leur façon de penser à la mienne. Tout ce
qu'il a au monde d'important selon eux sont les anciens
droits de notre maison à la royauté annexée au despotisme;
et tout ce qu'il a d'important au monde, selon moi, est pre=
mierement ma paix, en second lieu l'extirpation de la tyran=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

nie que mes ministres exerçoient sur moi ; Troisièmement votre contentement. Je pourois encore vous dire que ce qui m'interesse est la richesse du royaume si j'étois chalatan, mais je ne m'en soucie pas : c'est à vous à y penser, cela ne regarde que vous, puisque le royaume ne m'appartient plus ; je ne suis grace à Dieu plus roi de France ; mais je le suis comme vous diter fort bien, des françois. Tout ce que je vous demande est de vous depecher, et de me permettre en fin d'aller à la chasse, car je suis las de m'ennuyer.

Cette harangue historique et vraie à la lettre est je crois demonstrative que la contrerevolution ne peut pas arriver. Mais elle est aussi demonstrative qu'elle arrivera lorsque le roi changera de façon de penser ; et il n'y a pas d'apparence, comme il n'y a pas d'apparence qu'il puisse avoir un successeur qui lui ressemble.

L'assemblée nationale fera tout ce qu'elle voudra mal : gré la noblesse, et le clergé parce qu'elle à son service le peuple effrené aveugle executeurs de ses ordres. On peut actuellement regarder la nation françoise comme la poudre à canon, ou comme le chocolat : et l'un, et l'autre ~~est~~ sont composés de trois ingrediens : leur bonté ne pouvoit, et ne peut dependre que de la dose. Le temps nous fera voir quelles étoient les ingrediens qui excedoient avant la revolution, ou quels sont ceux qui excedent actuellement. Tout ce que je sais est que la pesanteur du soufre est mortelle, et que la vanille est un poison.

Pour ce qui regarde le peuple il est par tout de la même nature : donnez six francs à un crocheteur pour qu'il crie vive le roi, il vous fera ce plaisir, et pour trois livres il criera un moment après que le roi meure. Mettez y un bouteau à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

La tête, et il demanderoit dans un jour une citadelle ~~mandagna~~ de marbre. Il n'a ni loi, ni système, ni religion, ses dieux sont le pain, le vin, et la fainéantise, il croit que liberté veut dire impunité, ~~que dragota~~ qui arpitocrate signifie tigre, que demagogue veut dire pasteur amoureux de son troupeau. Le peuple enfin n'est qu'un animal d'une grandeur immense qui ne raisonne pas. Les prisons de Paris regorgent de prisonniers qui étoient tous membres du peuple souverain. Que quelqu'un aille leur dire je vous ouvre les portes. Que quelqu'un aille leur dire je vous ouvre les portes de votre prison si vous vous engagez à faire sauter en l'air la salle de l'assemblée, ils acceptent, et ils y vont. Tout peuple est une union de fourreaux. La classe de France le sait; aussi ne compte-t-il que sur lui, il peut parvenir à lui inspirer un zele de religion, qui peut être encore plus fort que celui de la liberté qu'on ne connoit que par une abstraction, dont les effets matérielles ne sont pas susceptibles.

On peut d'ailleurs ne pas croire que dans l'assemblée nationale il y ait un seul membre uniquement animé du bien de la patrie. L'ame de chacun est l'interest qui peut lui être propre, et il n'y en a pas un seul qui étant roi eut imité Louis XVI

BnF MSS

Le duc de Mastone me fit faire connoissance avec les princes D. Marcantoine, et D. Jean Baptiste Borghese romains, qui se divertissoient à Paris, et vivoient sans aucun faste. J'ai remarqué que lorque ces princes romains sont presentés à la cour de France il ne sont reconnus que sous le titre de marquis. Par la même raison on ne voulait pas donner le titre de princes aux princes mêmes,

Si Louis XV étoit grand en tout, et il n'auroit eu aucun defaut, si la flatterie ne l'eut forcé à en avoir. Comment pouvoit il savoir d'être mauvais, tandis qu'on lui disoit toujours qu'il étoit le meilleur des rois? La princesse d'Harcourt dont accoucha dans ce temps là d'un garçon. Son mari qui étoit ambassadeur de Naples disoit que Louis XV en fut le parrein, et le Roi le voulut bien. Le cadeau qu'il fit à son filleul fut un regiment. L'accouchée n'en voulut point, parce qu'elle n'aimoit pas le militaire. M. le Marechal de Richelieu ne dit qu'il n'a jamais vu le Roi tuer rien comme lorsqu'il fut informé de ce refus.

qu'on presentoit; on les appelloit cuez. Cela leur étoit egal, car ce mot veut dire prince. La cour de France fut toujours minutieuse sur l'article des titres. Il ne faut que lire la gazette pour voir cela. On alt arroge du titre de Monsieur, qui d'ailleurs comme le sien, on dit sieur à toute personne qui n'alt pas titrée. J'ai observé que le roi n'appelle eve= appelloit que aucun de ses evêques, il les appelloit abbés. Il af= fectoit aussi de ne connoitre aucun seigneur de son royau= me, dont il ne voyoit pas le nom inscrit entre ceux qui étoient à son service. La hauteur de Louis XV cependant n'étoit que celle qu'on lui avoit inspirée dans l'education, elle ne lui é= toit pas caracteristique. Lorsqu'un ambassadeur lui pre= sentoit quelqu'un, le presenté retournoit à la maison sûr que le Roi de France l'avoit vu; et voila tout. C'étoit le plus poli de tous les françois principalement vis à vis des dames, et vis à vis de ses maitresses en public: il disgracioit quiconque osoit leur manquer dans la moindre chose; et personne ne possedoit plus que lui la vertu royale de la dissimulation, gardien fidele d'un secret, et enchanté quand il qui se trouvoit sûr qu'il savoit une chose que tout le monde ignoroit. M. D'Agenois en eut un petit exemple. Le Roi seul savoit, et avoit toujours vu que c'étoit une femme, et toute cette querelle que ce faux chevalier eut avec le fu= neau des affaires étrangeres fut une vraie comedie que le roi s'amusa à faire aller jusqu'à sa fin pour en jouir divertir.

J'ai connu chez la duchesse de Tulvia Mademoiselle Fanier, qu'on appelloit Lolotte, qui étoit maitresse de Milord Hyde= norte ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, fort noble, et tres genereux, qui se plaignit à Lolotte une nuit en se promenant avec elle de ce qu'elle louoit la beauté des

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

etoiles qu'elle voyoit dans le ciel, tandis qu'il ne pouvoit pas lui en faire present. Si ce Lord eut été ministre en France lors de la rupture entre sa nation, et la françoise ~~etoit~~, il auroit accommodé tout, et la malheureuse guerre qui fit perdre à la France ~~valut à l'Angleterre~~ tout le Canada ne seroit pas arrivée. Il n'est pas douteux que la bonne harmonie de deux nations dépend le plus souvent des ministres respectifs qui tiennent aux cours qui sont dans le cas, ou dans le danger de se brouiller.

Pour ce qui regarde sa maitresse tous ceux qui l'ont connue ont porté sur elle le même jugement. Elle avoit toutes les qualités pour meriter de devenir sa femme, et les plus grandes maisons de France n'on pas trouvé que le titre de Milady Albemarle lui fût necessaire pour l'admettre à leur société, et ~~personne~~ aucune femme n'étoit choquée de la voir assise à son côté parce qu'on savoit qu'elle n'avoit autre titre que celui de maitresse de Milord. Elle étoit passée des bras de la mere entre ceux de Milord à l'age de treize ans, et sa conduite fut toujours irreprochable; elle eut des enfans que Milord reconnut, et elle mourut comtesse d'Essex. Je parlerai d'elle à la place

J'ai connu dans ce tems là chez M. Mocenigo ambassadeur de Venise une venitienne veuve du Chevalier Wynne anglois qui venoit de Londres avec ses enfans. Elle y étoit allée pour s'assurer de sa dot, et de l'heritage de feu son mari, qui ne pouvoit passer à ses enfans à moins qu'ils n'allassent se declarer de la religion anglicane. Elle avoit fait cela, et elle retournoit à Venise contente de son voyage. Cette dame avoit avec elle sa fille ainée qui n'avoit que l'age de ~~dix~~ douze ans, mais son caractere étoit deja peint à la perfection sur sa belle physionomie. Elle vit aujourd'hui à Venise veuve du

B20

fen comte de Rosenberg, mort à Venise ambassadeur
de l'impératrice reine Marie Therese : elle brille dans sa
patrie par sa sage conduite, par son esprit, et par ses vertus
sociales portées au suprême degré. Tout le monde dit d'
elle que le seul défaut qu'elle a est celui de n'être pas riche.
C'est vrai, mais personne ne peut s'en plaindre ; elle est mê-
me seule ~~goûte~~ à en sentir la grandeur quand il lui en prend
d'être generense.

J'ai eu dans ce tems là un petit demêlé avec la
justice françoise.

Chapitre XII

Mademoiselle Varlet.

La fille cadette de Madame Quinson, qui me logeoit, venoit souvent dans ma chambre sans être appellée, et m'étant apperçu qu'elle m'aimoit, j'aurois trouvé singulier si je ne fusse avisé de faire le coup avec elle; d'autant plus qu'elle ne manquoit pas de mérite, elle avoit une jolie voix, elle lisoit toutes les brochures du jour, et elle parloit de tout à tort, et à travers avec une vivacité faite pour plaire. Son age étoit le Gabrique de quinze à seize ans.

Pour les quatre, ou cinq premiers mois il n'y a eu entr'elle et moi que des enfantillages, mais m'étant avisé une fois d'entrer fort tard je l'ai trouvée endormie sur mon lit. Curieux de voir si elle se reveille je me suis dechaussé tout seul, je m'y suis mis, et tout le reste va sans dire. A la pointe du jour, elle ait de s'endormie, et elle s'avisa de se mettre dans le mien. Elle l'appelloit Mimi. Deux ou trois heures après, le hazard voulut qu'une marchande de mode vienne avec une jeune fille me demander à dejeuner. La jeune fille étoit jolie, mais ayant trop travaillé avec Mimi, je leur ai dit de s'en aller après avoir passé une heure avec elles à causer. Lorsqu'elles sortoient de ma chambre voila Madame Quinson qui entre avec Mimi pour faire mon lit. Je me mets à écrire, et je l'entens dire

Ah les coquines! — A qui en voulez vous Madame? — L'*equipage* n'est pas bien obscur; voila des draps abimés — J'en suis fachè; excusez: ne dites rien, et changez les —

BAR 71

— Que je n'en dise rien? Qu'elles retournent.

Elle descend pour aller prendre d'autre draps, Mimi reste, je lui reproche son imprudence, elle rit, et elle me dit que le ciel a protegé l'innocence de l'evenement. Depuis ce jour là Mimine se gena plus: elle venoit coucher avec moi, quand elle en avoit besoin, et sans me gener je la renvoyois quand je n'en ~~avois pas besoin~~ voulois pas, et notre petit menage étoit des plus tranquilles: Quatre mois après notre alliance Mimi me dit qu'elle étoit grosse: ~~et elle me dit qu'elle croyoit être grosse elle me~~ ~~croyoit lorsque Mimine dans son plus~~

~~Le dit plus~~ je lui ai repondu que je ne savois qu'y faire — Il faut penser à quelque chose — Penser-y — A quoi veux tu que je pense? Il arrivera ce qu'il pourra. Le parti que je prens, est celui de n'y pas penser

Au cinquieme ou sixieme mois le ventre de Mimi rend la mere convaincue de la chose; elle la prend par les cheveux, elle la bat, l'oblige à en convenir, veut savoir qui est l'auteur de cet embonpoint; et Mimi lui dit, et peut être sans mentir, que c'étoit moi

Madame Quinon monte, et entre dans ma chambre furieuse. Elle se jette sur un fauteuil, elle prend haleine, elle soulage sa colere en me disant des injures, et elle finit par me dire que je devois me disposer à epouser la fille. A cette intimation j'entens de quoi il s'agit, et je lui reponi que je suis marié en Italie — Et pourquoi donc Ber vous allé faire un enfant à ma fille — Je vous assure que je n'ai pas eu cette intention, et encore qui vous a dit que c'est moi? — Elle, Monsieur, elle même: elle en est sure — Je lui en fais compliment, pour moi je suis prêt à jurer que je

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

n'en suis pas sûr.— Ainsi donc?— Ainsi rien. Si elle est grosse, elle accouchera.

Elle descend avec des menaces, et je la vois de ma fenetre monter dans un fiacre. Le Lendemain je me vois cité devant le commissaire du quartier; j'y vais, et je trouve là Madame Quinson armée de toutes pieces. Le commissaire après m'avoir demandé mon nom, depuis quand j'etois à Paris, et plusieurs autres choses, et avoir écrit toutes mes reponses, me demande si je convenois d'avoir fait l'injure dont j'etois accusé à la fille de Madame La dame qui etoit là.— Ayez la bonté, Monsieur le Commissaire, d'écrire mot pour mot ma reponse— Fort bien— Je n'ai fait aucune injure à Mimi fille de la dame Quinson que voici, et je m'en rapporte à Mimi même, qui est toujours pour moi la même amitié que j'ai eu pour elle— Elle dit que vous l'avez engrossée— Cela est possible; mais cela n'est pas sûr— Elle dit que c'est sûr, puisqu'elle n'a eu un autre homme que vous— Si cela est vrai, elle est malheureuse, car un homme ne peut ajouter foi sur cette matiere là qu'à la femme— Que lui avez vous donné pour la seduire— Rien, car c'est elle qui m'a seduit, et nous nous trouvames dans l'instant d'accord— Etoit elle pucelle— Je n'en ai été curieux ni avant, ni après: ainsi je n'en sais rien— Sa mere vous demande une satisfaction, et la loi vous condamne— Je n'ai point de satisfaction à lui donner, et pour ce qui regarde la loi, j'y succomberai volontiers, lorsque je l'aurai vue, et que je me trouverai convaincu que je l'ai enfreinte— Vous en êtes déjà convenu. Trouvez

B.N.4

vous qu'un homme qui fait un enfant à une fille honnête
dans une maison où il est habitué ne viole pas les lois de
la société ? J'en conviens, lorsque la mère se trouve trom-
pée ; mais lorsqu'elle m'envoye sa fille dans ma propre
chambre, ne dois je pas la juger disposée à souffrir en paix
toutes les suites de la conversation ? — Elle ne vous l'a
envoyée que pour qu'elle vous serve. — Aussi m'a-t-
elle servi, comme je l'ai servie dans les besoins de la
nature humaine ; et si elle me l'envoye ce soir, je
ferai peut être de même, si Mimi y consentira, et rien
par force, ni hors de ma chambre, dont j'ai payé tou-
jours exactement le loyer. — Vous direz tout ce que
vous voudrez ; mais vous payerez l'amende — Je ne
payerai rien, car il n'est pas possible qu'il y ait une
amende à payer, lorsqu'on ne trouve point une vio-
lation de droit ; et si on me condamne je réclamerai
jusqu'au dernier ressort, et jusqu'à ce que l'équité
me fera raison, car je sais que tel que je suis je n'au-
rai jamais la lâcheté de refuser mes caresses à une
fille qui me plaira, et qui viendra s'y soumettre dans
ma propre chambre, mais ordinairement lorsque je me
trouverai sûr qu'elle y vient du consentement de
la mère.

Ce fut avec peu de différence mon constitut que
j'ai lu et signé, et que le commissaire porta au
lieutenant de police, qui voulut m'entendre, et
qui après avoir examiné la mère, et la fille, m'a
absous, et a condamné l'imprudente mère à payer
les frais de commissaire. Mais je n'ai pas moins cedé

aux larmes de Mimi pour defrayer sa mere de ses couches.
Elle est accouchée d'un garçon que j'ai laissé aller à l'
Hôtel Dieu au benefice de la nation. Mimi après cela
s'enfuit de la maison maternelle pour aller regresser
ter à l'opera comique de St Laurent chez
Monet. N'étant point connue, elle n'a pas eu de peine
ne à trouver un amant qui l'a mise pour pucelle. Je
fus enchantée lorsque je l'ai vue sur le theatre à la toise.
Je l'ai trouvée très jolie — Je ne savois pas, lui dis je,
que tu étois musicienne — Comme toutes mes camara-
rades. Les filles de l'opera à Paris ne connoissent pas
une note; mais elles chantent tout de même. Il ne
s'agit que d'avoir une belle voix. J'ai prié Mimi de
donner à souper à Pate, qui la trouva charmante.
Mais après, elle donna dans le travers. Elle devint
amoureuse d'un violon appellé Berard qui lui man-
gea tout ce qu'elle avoit, et elle est disparue.
Les comediens italiens eurent alors la permission de
donner sur leur theatre des parodies d'opera, et de tra-
gedies, et j'ai connu la celebre Chantilli qui avoit été mai-
tresse du Marechal de Saxe, et qu'on appelloit Ma-
vard, parceque le poete Favard l'avoit epousée.
Elle chanta dans la parodie de Thetis, et Pelée
de M. de Fontenelle le rôle de Monton avec un ap-
plaudissement extraordinaire. Elle rendit amou-
reux de ses graces, et de son talent un homme du
plus grand merite, que toute la France a connu dans
ses ouvrages. Ce fut l'abbé de Voisenon avec lequel
j'ai fait une connoissance si intime que celle que j'avois

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

fait avec Crebillon. Tous les ouvrages de Theatre qui parurent pour être de Madame Favart, et qui en portent le nom sont de ce celebre abbé, qui fut elû de l'accademie après mon depart. J'ai fait la connoissance, je l'ai cultivée, et il m'honora de son amitié. C'est de moi qu'il conçut l'idée de faire des oratoires en vers, qui furent alors pour la premiere fois chantés au concert spirituel aux Thuileries dans les peu de jours de l'année où la religion ordonne qu'on tienne les Theatres fermés. Cet abbé auteur secret de plusieurs comedies étoit un homme qui avoit une fort petite taille égale à sa personne; il étoit tout esprit, et gentilhomme, fameux pour les bons mots, qui étoient tranchans, et qui malgré cela n'offensoient personne. Il ne pouvoit pas avoir des ennemis, car sa critique glissoit à fleur de peau, et ne piquoit pas. Le roi baillait, me dit il un jour revenant de Versailles, parceque il doit venir demain au parlement pour tenir un lit de justice — Pourquoi l'appelle-t-on lit de justice? — Je ne sais pas. C'est peut être parce que la justice y dort. J'ai trouvé le portrait de cet abbé à Prague dans la personne du comte François Harding actuellement ministre plenipotentiaire de l'empereur à la cour electorale de Saxe. Ce fut cet abbé qui me presenta à M. de Fontenelle qui avoit alors l'age de quatre vingt treize ans, et qui fut par excellence bel esprit, mais profond physicien, fa-

meux aussi pour ses bons mots, dont on pouvoit faire
un recueil. Il ne savoit faire un compliment sans l'ani-
mer avec l'esprit. Je lui ai dit que je venois de l'Italie
exprès pour lui faire une visite. Il me répondit en
saisissant la force du mot exprès: avouez que vous vous
attendiez bien à cette réception. Obligeante réponse, et même
flatteuse critique, car elle relève le mensonge de mon com-
pliment. Il me fit présent de ses ouvrages. Il m'a de-
mandé si je goutois les spectacles français, et je lui ai
répondu que j'avois vu à l'Opera Mathis, et Pelée; je
croyois de lui; mais lorsque je lui en ai fait l'éloge il me
dit que c'étoit une tête pelée. Vendredi aux français,
lui dis-je, j'ai vu Athalie. — C'est le chef d'oeuvre
de Racine, Monsieur, et Voltaire eut fort de m'accu-
ser de l'avoir critiquée en m'attribuant un epigram-
dont personne n'a jamais connu l'auteur, et dont
les deux derniers vers sont fort mauvais

Pour avoir fait pis qu'Esther
Comment diable a-t-on pu faire?

On m'a dit que M. de Fontenelle avoit été le
tendre ami de Madame de Tencin, et que M. d'
Alembert avoit été le fruit sorti de leur intimité.
Le Roi étoit heureux de son père nourricier. J'ai con-
nu d'Alembert chez madame de Gruffigni. Le grand phi-
losophe possédoit supérieurement le secret de ne pa-
roître jamais savant lorsqu'il se trouvoit en compagnie
agréable de personnes qui ne professoient pas des sciences.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

BR6 Il avoit aussi l'art de donner de l'esprit à tous ceux qui raisonnoient avec lui.

La seconde fois que je suis retourné à Paris en fuyant les plombs je me faisois une fête de revoir Fontenelle, et il mourut quinze jours après mon arrivée dans le commencement de l'année 1757.

La troisieme fois que je suis retourné à Paris avec intention d'y rester jusqu'à ma mort, je comptois sur l'amitié de M.r d'Alembert, et il mourut quinze jours après celui de mon arrivée, vers la fin de l'année 1783. Je ne verrai plus ni Paris, ni la France; je crains trop les executions d'un peuple effrené.

Monsieur le comte de Lor ~~ministre~~ ambassadeur du roi de Pologne electeur de Saxe à Paris m'ordonna dans cette année 1751 de traduire en italien un opera françois susceptible de grandes transformations, et de grands ballets annexés ~~à la~~ au sujet même de l'opera, et j'ai choisi Zoroastre de M. de Cahusac. J'ai dû adapter les paroles italiennes à la musique françoise des choeurs. La musique se conserva belle, mais la poesie italienne ne brilloit pas. J'ai malgré cela reçu du genereux monarque une belle tabatiere d'or, et j'ai procuré un grand plaisir à ma mere.

Dans ce même temps Mademoiselle Vestris vint à Paris avec son frere, toute jeune, bien née, et bien élevée, toute jolie, toute neuve, et aimable au possible. Son pere qui avoit servi dans le militaire en France,

etoit mort à Parme sa patrie; sa fille restée orpheline, et n'ayant pas de quoi vivre, suivit le conseil que quelqu'un lui donna de vendre tout, et de se traîner avec son frere à Versailles pour mouvoir a pitié le ministre de la guerre, et obtenir quelque chose. Sortant de la Diligence, elle dit à un fiacre de la conduire à une chambre garnie voisine du Theatre italien, et le fiacre l'a menée à l'Hotel de Bourgogne dans la rue Mauconseil, où je logeois.

On me dit le matin que dans la chambre sur le derriere de mon même étage logeoient deux jeunes italiens freres, et soeur nouvellement arrivés, fort jolie, mais n'ayant pour tout equipage que ce que pouvoit contenir un petit sac de nuit. Italiens, nouveaux arrivés, jolie, pauvres, et mes voisins furent cinq motifs pour aller en personne voir ce que c'étoit. Je frappe, je refrappe, et voila un garçon en chemise qui vient ouvrir la porte en me demandant excuse, s'il est en chemise — C'est à moi à vous la demander. et de voir

Je viens en qualité d'italien vous offrir mes services.

Je vois un matelat par terre, où, en qualité de frere, ce garçon avoit dormi, et je vois un lit enfermé par les rideaux, où je m'imagine que la soeur devoit être, et je lui dis sans la voir que si je l'avois crue encore au lit à neuf heures du matin je n'aurois pas osé frapper à la porte. Elle me repond sans se montrer qu'elle avoit dormi plus qu'à son ordinaire à cause qu'elle étoit couchée fatiguée du voyage, et qu'elle alloit se lever si je voulois bien lui en donner le tems — Je m'en vais donc, Mademoiselle, et vous aurez la bonté de me faire appeller d'abord que vous vous jugerez visible. Je suis votre voisin. Un quart d'heure après au lieu de me faire appeller,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

elle entre elle même, et me faisant une belle reverence,
elle me dit qu'elle etoit venue me rendre ma visite, et que
son frere viendroit d'abord qu'il seroit prêt. Je la remer=
cie, je la prie de s'asseoir, je l'informe d'abord sincerement
de l'interest qu'elle m'inspire, elle en est charmée, et elle
n'attend pas plusieurs interrogations pour me narrer tou=
te ~~l'histoire que mon lecteur~~ la courte, et simple histoire que je viens de décrire: elle la
finit en me disant qu'elle devoit penser à se trouver dans la
journée un logement moins cher, car il ne lui restoit que
six francs, et elle n'avoit rien à vendre. Elle devoit payer
un mois anticipé du loyer de la chambre qu'elle occu=
poit. Je lui demande si elle a des Lettres de recomandation
et elle tire de sa poche un paquet où je vois dans un mo=
ment sept à huit certificats des services de son pere, ex=
traits baptistaires de lui, d'elle, et de son frere, extrait
mortuaires, certificats de bonnes mœurs, de pauvreté,
et passeports. Voila tout. Je me presentai, dit elle, avec
mon frere, au ministre de la guerre, et j'espere qu'il aura
pitié de nous — Vous ne connoissez personne? — Personne.
Vous êtes le premier homme en France auquel j'ai dit mon
histoire — Nous sommes compatriotes. Vous m'etes reco=
mandée par votre situation, et par votre figure, je veux
être votre conseil, si vous le voulez bien. Donnez moi vos pa=
piers, et laissez que je m'informe. Ne dites rien à personne
que vous etes dans la misere; ne sortez pas de cet hotel, et
voila deux louis que je vous prete. Elle les accepte pene=
trée de reconnoissance.

Mademoiselle Varlan étoit une brune de seize ans toute in=
teressante sans être une beauté parfaite. Parlant bien fran=
cois, elle me dit ses pitoyables affaires sans baisser, et sans
cet air de timidité qui paroit venir de la crainte que la per=
sonne qui écoute ne pense à profiter de la detresse qu'on lui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

confie. Elle n'avoit l'air ni humiliée, ni hardi; elle ne manquoit pas d'esprit, et elle ne vantoit pas son courage: avec un noble maintien, et sans nulle apparence de vouloir faire parade de vertu, elle avoit cependant un je ne sais quoi qui décourageoit le libertin; preuve de cela est que ses yeux, sa belle taille, sa blancheur, sa fraîcheur, son negligé, tout me tenta, et malgré cela elle l'emporta jusque du premier moment de mon sentiment, et non seulement je n'ai rien entrepris sur elle; mais je me suis promis de ne pas être le premier à la mettre sur le mauvais chemin. J'ai différé à un autre temps un discours fait pour la rendre sur cet article, et pour me faire embrasser peut être un autre système; mais pour ce premier moment je ne lui ai dit autre chose si non qu'elle étoit venue dans une ville où son destin devoit se développer, et où toutes les qualités qu'elle avoit, et qui paroissoient être des dons de la nature pour l'aider à faire sa fortune pouvoient être les cause de sa perte irreparable. Vous êtes, lui dis je, venue dans une ville, où les hommes riches méprisent toutes les filles libertines, excepté celles qui leur ont sacrifié leur vertu. Si vous en avez, et si vous êtes déterminée à la conserver, preparez vous à souffrir la misère, et il vous faut un esprit au dessus du préjugé, et prêt à consentir à tout pour vous procurer un état aisé, tachez du moins de ne pas vous laisser tromper. N'ayez point de confiance dans les paroles dorées qu'un homme plein de feu vous dira pour parvenir à obtenir vos faveurs; croyez le lorsque les faits auront precedé les paroles, car après la jouissance le feu s'éteint, et vous vous trouverez attrapée. Gardez vous aussi de supposer des sentimens désintéressés dans ceux que vous inspirés par vos charmes: ils vous donneront de la fausse

BBR

monnoye en quantité pour vous reduire à leur accorder
la bonne. Ne voyez pas facile. Pour moi je suis sûr que je ne
vous ferai pas de mal, et j'espere de vous faire du bien; et pour
vous rassurer je vous traiterai comme ma sœur, car je suis
encore trop jeune pour vous traiter en pere: je ne vous
parlerois pas ainsi si je ne vous trouvois charmante.
Son frere alors entra, et j'ai vu un joli garçon de dix-huit
ans fort bien bati; mais sans aucun ton, parlant fort peu,
et n'annonçant rien dans sa physionomie. Nous dejeunâ-
mes, et lorsque j'ai voulu savoir de lui même quel seroit
le parti qu'il inclineroit à prendre, il me dit qu'il se sen-
toit prêt à tout faire pour gagner honnêtement sa vie—
Avez vous quelque talent — J'écris assez bien — C'est.
quelque chose. Gardez vous, si vous sortez, de tout le monde,
vous n'irez à aucun cafés, aux promenades vous ne par-
lerez à personne. Mangez chez vous avec votre sœur, et faites
les vous donner d'abord un petit cabinet au quatrieme.
Ecrivez aujourd'hui quelque chose en françois, que vous
me donnerez demain matin, et espérez. Pour vous, made-
moiselle, voila des livres, choisissez. J'ai vos papiers, je sau-
rois vous dire quelque chose demain, car je rentre fres
tard. Elle prit des livres, et, avec l'air fort honnête, elle
s'en alla après m'avoir dit qu'elle se sentoit pleine de con-
fiance en moi.

Je me portè à être utile à cette fille, j'ai parlé dans toute
la journée par tout où je suis allé, de son affaire, et j'ai
entendu par tout hommes, et femmes qui me disent que
si elle étoit jolie quelque sort ne pourroit pas lui manquer,
et qu'elle savoit toujours bien à faire des démarches, et
pour le frere on m'a assuré que s'il savoit écrire on trouve-
roit à le placer dans quelque bureau. J'ai pensé à bon-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ver quelque femme comme il faut, faite pour la recom=
mander à M. d'Argenson, et à la lui presenter. C'étoit le
vrai chemin, je me sentois la force de la soutenir en attendant,
et j'ai prié Silvia d'en parler à Madame de Monconseil,
qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du ministre
de la guerre. Elle me le promit, et elle devint de voir au=
paravant la demoiselle.

Je fus rentré chez moi à onze heures, et voyant de la
lumiere dans la chambre de la Vaviau j'ai frappé, et elle
vint m'ouvrir en me disant qu'elle ne l'étoit pas couchée dans
l'espoir de me voir. Je lui ai rendu compte de ce que j'a=
voit fait pour elle, et je l'ai trouvée prête à tout, et pe=
nétrée de reconnoissance. Elle parloit de sa situation avec un
air de noble indifference, qui ne se soutenoit que pour empe=
cher des larmes, aux quelles elle ne vouloit pas permettre
de sortir, mais je voyois ses yeux que la transpiration des pleurs
rendoit plus brillans, cette vision m'arracha un soupir, et j'en
ai eu honte. Nos raisonnemens nous occuperent depuis deux
heures. L'explication decemment conduite par le propos me
fit savoir qu'elle n'avoit jamais aimé, et que par conséquent
elle étoit digne d'un amant qui la recompenseroit comme
il falloit si elle lui faisoit le sacrifice de sa vertu. Il étoit ri=
dicule de pretendre que cette recompense dût etre un ma=
riage: la jeune Vaviau n'avoit jamais fait le tapageur,
mais elle ne faisoit pas la begueule en me disant qu'elle
ne l'auroit pas fait pour tout l'or du monde: elle
n'aspiroit qu'à ne pas se donner ni par caprice, ni pour
peu de chose.

Je souperois en écoutant ses propos sensés, dont la sincerité
étoit au dessus de son age, et je buvois. Je me souvenois de la
pauvre Lucie à Paleau, de mon repentir, du fort que j'avois eu

BBH

en agissant avec elle comme j'en avois agi, et je me voyois alors
assis près d'une brebis, qui alloit être la proye de quelque loup
affamé, et qui n'avoit pas été élevée pour l'être ~~dans~~ et à la quelle
l'éducation avoit donné des sentimens dignes d'être cultivés
par la vertu, et par l'honneur. Je rougissois de ce que j'étois
en état ni de faire
~~par sa situation~~ la fortune en me l'appropriant illegi-
timement, ni d'être la sauvegarde. Je voyois même qu'en
devenant son producteur je lui aurois fait plus de mal que
de bien, et ~~en~~ qu'au lieu de l'aider à faire une fortune hon-
nête j'aurois peut être contribué à sa perte. Je la tenois ai-
sée près de moi lui parlant sentimens et jamais amour, et
baisant trop souvent la main, et son bras, et ne venant ja-
mais à une resolution, ni à un commencement qui eut
allé trop vite à sa fin, et qui pour lors m'auroit engagé
à me la conserver: il n'y auroit eu pour lors ni plus de for-
tune à espérer pour elle, ni plus de moyen pour moi de
m'en delivrer. J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur
ai toujours preferé ma liberté. Lorsque je me suis trouvé
dans le danger de la sacrifier, je ne me suis sauvé que par
Lazard.

Ce fut à trois heures après minuit que j'ai pris congé de
Mademoiselle Vellon, qui ne pouvant pas naturellement
supposer ma retenue effet de ma vertu, dût en avoir attri-
bué la cause ou à honte, ou à impuissance, ou à quelque
maladie secrette; mais non pas au defaut de penchant, car
mon feu amoureux s'étoit assez laissé voir dans mes yeux,
et dans le ridicule avidité avec la quelle je baisois ses mains,
et ses bras. Hel j'ai dû être avec cette charmante fille pour
m'en repentir après. Je lui ai dit, en lui souhaitant un
heureux sommeil, que nous dinerions ensemble le lendemain.

Nous dinames fort gayement, et on trouva alla se promener
après dinér. Les fenêtres de ma chambre ~~qui~~ d'où nous voyions
toute la rue françoise, nous laissoient voir aussi toutes les

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

voitures qui arrivoient à la porte du theatre italien, où il y avoit ce jour là un grand concours. Je demande à ma compagnote si elle veut que je la mene à la comedie; elle m'en prie; ~~et je l'y amene, et~~ je la place sur l'amphytheatre, et je l'y laisse en lui disant que nous nous reverions à la maison à onze heures. Je n'ai pas voulu me tenir près d'elle pour eviter toutes les questions qu'on m'auroit fait, car plus elle étoit mise simplement plus elle intéressoit.

Après avoir soupé chez Silvia, je vais chez moi, et je vois à la porte un equipage fort elegant: on me dit qu'il appartient à un jeune seigneur qui avoit soupé avec Mademoiselle Verian, et qui y étoit encore. La voilà sur le soir. Je m'en moque, et je vais me coucher.

Je me leve le lendemain je vois un fiacre qui s'arrette à la porte de l'hotel, un jeune homme habillé ~~en chenille~~ ~~couleur de mouche~~ qui en descend, il monte, et je l'entens entrer chez ma voisine. Cela m'est egal. Je m'habille pour sortir, et voila Verian qui vient me dire qu'il n'entre pas chez sa soeur parceque le même seigneur qui leur avoit donné à souper etoit chez elle — C'est dans l'ordre. — Il est riche, et joli à l'excès. Il veut nous conduire lui même à Versailles, et me faire avoir d'abord un emploi — Qui est ce? — Je n'en sais rien.

Je mets ses papiers sous un enveloppe, que je cachete, et je lui remets le paquet pour qu'il le rende à sa soeur, et je sors. Je retourne chez moi à trois heures, et l'hotesse me remet un billet que Mademoiselle qui s'étoit partie, lui a dit de me donner. Je vais dans ma chambre, je l'ouvre, et j'y trouve deux louis, et ces paroles » Je vous vens l'ar=

" gent que vous m'avez prêté, et je vous remercie. Le com=
" te de Narbonne s'intéresse à moi, et ne veut absolument
" que me taire du bien, ainsi qu'à mon frere, et je vous écri=
" suis tout de la maison, où il veut que j'aille demeurer, et
" où il ne me laissera manquer de rien; mais je fais le plus
" grand cas de votre amitié, et je vous prie de me la garder.
" Mon frere reste dans le cabinet au quatrieme, et ma dam=
" me m'appartient pour tout le mois, car j'ai tout payé.

La repasseuse du frere dit tout. Elle a fait bien vîte. Je de=
sirois de ne plus m'en mêler, et je me repentois de l'avoir
laissée intacte à ce jeune comte, qui sera d'elle bien tout ce
qu'il voudra. Je m'habille pour aller aux françois, et pour m'intro=
duire de ce Narbonne, car quoique fâché, je me sentois
un peu intéressé à tout savoir. A la comédie françoise
le premier venu m'informe que Narbonne étoit fils
d'un pere riche duquel il dépendoit, qu'il étoit connu
de dettes, et qu'il connoissoit toutes les filles de Paris.
J'allois tous les jours à deux, et à trois spectacles
pour voir Narbonne que j'étois curieux de
connoître que pour la Vestale que je croyois de=
voir, et huit jours s'étoient écoulés sans que j'eusse
pu parvenir à savoir quelque chose, ni à voir ce
jeune seigneur je commençois à oublier l'a=
venture, lorsque Valcour entra à huit heures du
matin dans ma chambre pour me dire que
sa sœur étoit dans la misere, et qu'elle desiroit de
me parler. J'y vais sans perdre un instant, et je la
trouve très triste, et les yeux gros. Elle dit à sa femme d'al=
ler se promener; et elle me parla ainsi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Monsieur de Narbonne, que j'ai cru honnête pour
que j'avois besoin qu'il le fût, s'assit près de moi là où
vous m'avez laissée, me dit que ma figure l'intéressoit,
et me demanda qui j'étois. Je lui ai dit tout ce que
j'ai dit à vous même. Vous m'avez promis de penser
à moi; mais Narbonne me dit qu'il n'avoit pas besoin
d'y penser, et qu'il alloit tout faire d'abord. Je lui ai
cru: j'en ai été la dupe: il m'a trompée: c'est un coquin.
Comme elle ne pouvoit plus retenir ses larmes je me mis à=
lui laisser le tems de
là à la fenetre pour ~~attendre qu'elle~~ les verser à son aise,
et quelques minutes après je me mis venu à son côté.
Dites moi tout, ma chere Varian, et soulagez vous li=
brement. Ne vous croyez pas coupable vis à vis de
moi, car dans le fond je suis la cause de votre malheur;
Vous n'auriez pas à present le chagrin qui vous de=
chire l'ame si je n'avois pas eu l'imprudence de vous
mener à la comedie — Helas! monsieur, ne dites pas
cela: doit je vous vouloir du mal parceque vous m'avez
cru sage? Bref. Il m'a promis tout ce que je lui donne une marque aimable de la confiance qu'
il méritoit que j'eusse en lui: cette marque étoit d'aller
me loger chez une ~~femme~~ femme comme il faut dans une petite
maison qu'il louoit, et sur tout sans me faire que car
la malice pouvoit le croire mon amant. Je me mis
laissée persuader. Malheureuse! Pouvois-je y aller sans
vous demander conseil? Il m'a dit, et il m'a trompée,
que la respectable femme chez laquelle il me menoit,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

seroit celle qui me conduiroit à Versailles, où il faroit
que mon frere se trouve pour être presenté tous les
deux ensemble au ministre. Après souper il s'en alla
en me disant qu'il viendroit me prendre le lendemain
matin dans un fiacre, et il me donna deux louis, et une
montre d'or que j'ai eu de pouvoir accepter sans m'o=
bliger à rien d'un seigneur riche qui se disoit porté
à me faire du bien sans aucun autre interest.

En arrivant à la petite maison il me presenta à une
femme qui à son air ne me parut pas respectable, et
il me tint là tous ces huit jours allant, venant, sor=
tant retournant sans jamais rien decider. Lorsqu'en
fin aujourd'hui, à sept heures du matin, cette femme me
dit que par des raisons de famille Monsieur le comte
avoit été obligé d'aller à la campagne, et qu'il y
avoit un fiacre à la porte qui me conduiroit à l'
Hotel de Bourgogne d'où il m'avoit prise, et où il
viendroit me voir à son retour. Elle me dit (affec=
tant un air triste que je devois lui remettre la mon=
tre d'or qu'il m'avoit donnée, parceque elle devoit la
rendre à l'orloger, auquel Monsieur avoit oublié
de la payer. Je la lui ai remise dans l'instant sans
lui repondre un seul mot: j'ai mis dans un mou=
choir ce que j'avois porté avec moi, et je suis re=
venue ici il y a une demie heure.

Une minute après, je lui ai demandé s'il elle es=
perroit de le voir à son retour de la campagne. —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Moi le revoir ! Moi lui parler encore !

Je suis retournée vite à la fenêtre pour faire encore place à ses pleurs, car elle étouffoit. Jamais au monde, fille malheureuse dans une situation déplorable ne m'a tant touché. La pitié prit la place de la tendresse qu'elle m'avoit inspiré huit jours auparavant, et malgré qu'elle ne m'en accusoit pas je me reconnoissois pour la principale cause de son malheur : par conséquent je me croyois obligé d'avoir pour elle la même amitié. L'infame procedé de Narbonne me revoltoit au point que si j'avois su où le trouver seul, il est certain, que sans rien dire à la Voisin, je serois allé l'attaquer.

Je me suis bien gardé de lui demander l'histoire detaillée de ces huit jours qu'elle avoit passés dans la petite maison. C'étoit une histoire que je savois par coeur sans avoir besoin de la voir humiliée en exigeant indiscretement qu'elle me la narre. Dans la montre retirée j'ai vu l'infamie, la basse tromperie, la vilenie, la honte de ce malheureux. Elle me saisit plus d'un quart d'heure à la fenetre : je suis retourné à elle quand elle m'a appellé, et je l'ai trouvée moins triste. Dans une grande douleur le soulagement des larmes est un remede immanquable. Elle me pria d'avoir pour elle des entrailles de pere, en m'assurant qu'il ne lui arriveroit plus de s'en rendre indigne ; et de lui dire ce qu'elle devoit faire.

Actuellement, lui dis-je, vous devez non seulement oublier

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

le crime de Narbonne ; mais oublier aussi la faute que
vous avez faite en le mettant à même de le connaître.
Ce qui est fait est fait, ma chère Verian ; et vous devez
retourner à vous aimer, et reprendre le même air
qui brilloit sur votre belle physionomie il y a huit jours.
On y voyoit l'honnêteté, la candeur, la bonne foi, et
cette noble assurance qui relève le sentiment dans
ceux qui en connoissent les charmes. Tout cela doit
se laisser voir encore sur votre figure, car il n'y a que
cela qui intéresse les honnêtes gens, et vous avez besoin
d'intéresser plus que jamais. Pour ce qui me regarde,
mon amitié est faible, mais je vous la promets dans
toute son étendue, en vous faisant savoir qu'à celle =
ment vous avez sur elle un droit que vous n'aviez pas
il y a huit jours. Je vous promets que je ne vous quitterai
jamais tant que vous ne serez pas sûre d'un sort. Dans
le moment je ne saurois que vous dire ; mais soyez sûre
que je penserai à vous — Ah ! mon cher ami, si vous me
promettez de penser à moi, je ne demande pas davan =
tage. Malheureux ! Il n'y a personne qui y pense.
Cette reflexion la toucha tellement que j'ai vu son
menton trembler, et l'oppression de l'angoisse qui la fit
evanouir. J'ai eu soin d'elle sans appeller personne,
jusqu'à ce que je l'aie vue remise, et calme. Je lui ai con =
té des histoires vraies, ou inventées des fripponneries
de ceux qui negotioient à Paris autre métier que celui
de tromper des filles ; j'lui en ai conté des plaisantes
pour l'égayer, et j'ai fini par lui dire qu'elle devoit

remercier le ciel de ce qui lui étoit arrivé avec Narbonne, car ce malheur lui étoit nécessaire pour être à l'avenir plus circonspecte à l'avenir.

Dans tout le tems de ce tête à tête pour lequel j'ai mis du véritable bonne dans son ame je n'ai pas eu de peine à m'abstenir de lui prendre la main, et de lui donner des marques de tendresse, car à la vérité le seul sentiment qui m'animoit étoit celui de la pitié. J'ai ressenti un véritable plaisir lorsqu'au bout de deux heures je l'ai vue pénétrée, et encouragée à souffrir son malheur en Leroyne. Elle me leva tout d'un coup ; elle me regarde d'un air entre la confiance, et le doute, et elle me demande si j'en avois rien de present qui dût m'occuper dans la journée ; et je lui reponds que non. Eh bien, me dit elle, conduisez moi quelque part dans les environs de Paris, où je puisse en respirant le grand air, reprendre l'apparance que vous me trouvez nécessaire pour intéresser encore à ma faveur ceux qui me verront. Si je peux me procurer un doux sommeil dans la nuit prochaine, je sens que je pourrai encore redevenir heureuse. — Je souris gré de cette confiance : je vais m'habiller, et nous irons quelque part : votre frere en attendant retournera — Qu'importe mon frere ? — Songez, ma chere amie, que vous devez rendre Narbonne heureux, et malheureux pour toute la vie par votre conduite. Reflechissez que s'il parvient à savoir que le même jour qu'il vous a renvoyée vous êtes venue toute seule à la campagne avec moi, il triomphera, et il dira qu'il vous

a traitée comme vous meritiez. Mais étant avec votre frere, et venant avec moi votre compatriote, vous ne donnez aucune prise à la mediance, ni à la aucun sujet à la calomnie.

La bonne enfant rougit, et elle se dispose à attendre son frere, qui rentra un quart d'heure après, et j'ai d'abord envoyé chercher un fiacre. Dans le moment que nous y mettions voila Balletti qui venoit me voir. Je l'invite à être de la partie après l'avoir presenté à la demoiselle, il accepte, et nous allons au gros caillou manger la matelotte, du beuf à la mode, une omelette, des pigeons à la crapodine; la gayeté que j'ai eu reveiller dans l'esprit de la demoiselle supplea au desordre de ce dinar.

Verlon est allé l'après dinez se promener tout seul, et la sœur resta seule avec nous. Je voyois avec plaisir que Balletti la trouvoit aimable, et sans la consulter je forme le projet d'engager mon ami à lui apprendre à danser. Je l'informe de sa situation, de la raison qu'elle eut de quitter l'Italie, du faible espoir qu'elle avoit d'obtenir quelque pension à la cour, et du besoin qu'elle avoit de quelqu'un convenable à son sexe pour bien vivre. Balletti pense, et dit qu'il est prêt à tout faire, et après avoir bien examiné la taille, et la disposition de la demoiselle il l'assure qu'il trouvera le moyen de faire que Lani la prenne pour figurer dans les ballets de l'Opera. Il faut donc, lui dis-je, commencer demain à lui donner des leçons. Mademoiselle demeure

dans la chambre près de la mienne.

Après la conclusion de ce projet né sur l'heure, voila la Vestian qui se passe de vive dans l'idée de se voir devenir danseuse, chose qui ne lui étoit jamais passée par la tête. — Mais est-ce qu'on apprend à danser si à la hate? Je ne sais dan-ser que le menuet, et j'ai bonne oreille pour les contredan-ses; mais je ne sais pas faire un pas. Les figurantes de l'opera, lui repond Balletti, n'en savent pas plus que vous. — Et combien demanderai-je à M. Lani, car il me faut: Elle ne pouvoit pas se prétendre beaucoup — Rien. On ne paye pas à l'opera les figurantes — De quoi vi-vrai-je donc — Ne vous embarrassez pas de cela. Telle que vous etes, vous trouverez d'abord dix riches seigneurs qui vous offriront leur hommage. Ce sera à vous à bien choisir. Nous vous verrons couverte de diamans. — Actuellement j'entens. On me prendra, et on m'entre-tiendra en qualité de maîtresse — Précisement. Cela vaut bien mieux que quatre cents francs de pension, que vous ne parviendrez peut être à obtenir qu'après vous être donné bien de peines

Elle me regarde alors toute étonnée pour examiner si cela étoit sérieux, ou si ce n'étoit qu'un simple badi-nage, et Balletti s'étoit éloigné je l'assure que c'étoit le meilleur parti qu'elle pouvoit prendre à moins qu'elle ne préferat le triste metier de femme de chambre de quelque grande dame qu'on pouvoit lui chercher. Elle me dit qu'elle ne voudroit pas être femme de chambre même

de la Reine — Et figurante à l'opera ? — Plus tôt — Vous riez ? — C'est à mourir de rire. Maitresse d'un grand Seigneur qui me couvrira de diamans ! Je veux avoir le plus vieux — J'y consens, ma chere amie ; mais prenez garde à ne pas le cocufier — Je vous promets que je lui serai fidele. Il trouvera un emploi pour mon frere — N'en doutez pas — Mais en attendant que j'entre à l'opera, et que mon vieux amoureux se presente, qui me donnera de quoi vivre ? — Moi, Balletti, et tous mes amis, et tous pour nul autre interet que pour celui de voir beaux yeux, et d'etre sûrs que vous vivez sagement, et de contribuer à votre bonheur. Etes vous persuadée ? — Très persuadée : je ne ferai que ce que vous me direz de faire. Soyez sûr= le serez toujours mon ami.

Nous retournames à Paris qu'il étoit nuit. J'ai laissé la Veillon à l'hotel, et je fus aller souper avec mon ami, qui à table engagea la mere à parler à Paris. Silvia dit que cela valoit mieux que solliciter une miserable pension au bureau de la guerre. On parla d'un projet qui étoit sur le tapis dans le conseil de l'opera, qui ~~étoit~~ consistoit à mettre en vente toutes les places de figu= rantes, et des chanteuses dans les choeurs de l'opera ; et on vouloit meme les mettre à un Lant mix, car plus elles seroient cheres, plus les filles qui les acheteroient seroient estimées. Ce projet entre les mains d'un Banquier auroit cependant une apparence de sagesse. Il auroit d'une certaine façon, annobli une espece qui pouvoit être mepriable.

J'ai remarqué dans ce tems là plusieurs figurantes, et chanteuses laides, et sans talent, et malgré cela toutes vivant à leur aise; parcequ'il est dit qu'une fille qui est là doit par état renoncer à ce que les gens du commun appellent vergogne, car quiconque voudroit vivre à ses mourroit de faim. Mais il une nouvelle institution, on y trouveroit à redire, et d'ailleurs l'en-
Lea a l'adresse d'être rouge pour l'espace d'un seul mois, il est certain que la fortune est faite parceque pour tous les seigneurs qui cherchent à s'emparer de cette ja-
geste respectable ront les plus respectés. Un grand seigneur est enchanté que le public le nomme lorsque la fille le montre. Il lui passe même quelques infi-
délités pourvu qu'elle ne jette par ce qu'il lui donne, pour le est que la chose ne soit pas trop eclatante; ~~une Bour-~~
~~geoisie, on y trouveroit à redire~~, et d'ailleurs l'en-
tretenir ne va jamais toujours chez la maitresse sans le lui faire savoir auparavant. Ce qui rend surtout les seigneurs français ambitieux d'avoir sur leur compte une fille de l'opera c'est que toutes ces filles appartiennent au Roi en qualité de sujettes de son académie royale de musique.

Je suis rentré à onze heure, et voyant la chambre de la Verrue entrouverte, j'y suis entré. Elle étoit au lit — Je vais me lever, car je veux vous parler — Restez au lit, et vous me parlerez de même. Vous trouvez plus belle — Cela me fait donc plaisir — Quelle est la chose que vous voulez me dire? — Rien, sinon par-
ler du metier que je vais faire. Je vais exercer la vertu pour trouver celui qui ne l'aime que pour la detruire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

— Voilà ce que c'est ; et croyez moi que tout est dans ce goût là dans la vie. Nous rapportons tout à nous mêmes, et chacun est tyran. Voilà la raison que le meilleur des êtres est celui qui tolère. J'aime de vous voir en train de devenir philosophe — Comment fait on pour le devenir ? — On pense — Pour combien de tems ? — Pour toute la vie — On ne finit donc jamais ? — Jamais ; mais on gagne ce qu'on peut, et on se procure toute la portion du bonheur, dont on est susceptible — Et ce bonheur, comment fait il pour se faire sentir ? — Il se fait sentir dans tous les plaisirs que le philosophe se procure, et lorsqu'il pense qu'il se les a procuré par ses soins, et par le moyen de fouler aux pieds tous les préjugés — Qu'est ce que plaisir ? est-qu'est ce que préjugé — Le plaisir est une jouissance actuelle des sens ; c'est une satisfaction entiere qu'on leur accorde dans tout ce qu'ils appetissent : et lorsque les sens épuisés, ou fatigués veulent du repos ou pour reprendre haleine, ou pour renaitre, le plaisir devient de l'imagination : elle se plait à reflechir au bonheur que sa tranquillité lui procure. Or le philosophe est celui qui ne se refuse aucun plaisir qui ne produit pas de peines plus grandes, et qui sait s'en fabriquer — Et vous dites que cela depend de fouler aux pieds les préjugés. Qu'est ce que préjugé, et comment fait on pour les fouler aux pieds, et pour en avoir la force ? — Vous me faites, ma chere amie, une question, dont la philosophie morale ne connoit pas la plus grande : aussi est ce une leçon qui dure toute la vie. Mais je vous dirai en bref que préjugé s'appelle tout

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

soi-disant devoir dont on ne trouve pas la raison en la
nature — Le philosophe doit donc faire sa principale occu=
pation de l'étude de la nature — C'est tout ce qu'il
a à faire. Le plus savant est celui qui se trompe le moins —
Quel est selon vous le philosophe qui s'est le moins trompé —
C'est Socrate — Mais il s'est trompé — Oui: en meta=
physique — Oh! je ne m'en soucie pas. Il me semble qu'il
pouvoit se passer de cette étude — Vous vous trompez; car
la morale même est la metaphysique de la physique, car
tout est nature. Par cette raison je vous permets de traiter
de fou tout homme qui viendra vous dire d'avoir fait une
nouvelle decouverte en metaphysique. Mais adieu, adieu
je dois vous devenir obscur. Aller doucement. Peser, payer
des maximes en conséquence d'un raisonnement juste, et payer
toujours en une autre monnoie. Et vous serez heureux ~~[illegible]~~=
J'aime la leçon que vous m'avez donné beaucoup plus que
celle de danse que Balletti me donnera demain, car je
prevois que je m'y ennuyerai; et je ne m'ennuye pas actu=
ellement avec vous — A quoi vous appreniez vous que vous
ne vous ennuyez pas? — Au desir que j'ai que vous ne me
quittiez pas — Je veux mourir, ma chere Volan, si j'a=
mais philosophe a deffini l'ennui mieux que vous. Quel
plaisir! D'ou vient que j'ai envie de vous le temoigner
en vous embrassant? — C'est que votre ame ne peut être
heureuse qu'étant d'accord avec nos sens. — Comment,
divine Volan; votre esprit accouche — C'est vous, mon
divin ami, qui est l'accoucheur; et je vous en sais gré, au
point que je veux votre même desir — Satisfaisons donc
nos desirs, ma chere amie, et embrassons nous bien.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Dans ces raisonnemens nous passames toute la nuit, et ce qui nous amena à la pointe du jour que notre soupe avoit été parfaite, fut que nous ne pensames jamais que la porte de la chambre etoit ouverte, marque que nous ne crumes jamais d'avoir une raison d'aller la fermer.

Balletti lui donna quelques leçons, elle fut reçue à l'opera, et elle n'y figura que deux ou trois mois en se reglant tous les jours selon les preceptes que je lui avois inculques, et que son esprit sage avoit reconnus pour uniques. Elle refusa tous ceux qui se presenterent pour la conquerir, car il y en eut qui gloient tous en quelque partie à Narbonne. Celui qui elle choisit fut un seigneur different de tous les autres, puisqu'il a fait pour elle ce qu'aucun des autres n'avoient jamais fait. Il lui fit d'abord quitter le theatre. Il lui prit une petite loge, dans la quelle elle se metoit tous les jours d'opera, ou elle recevoit son entretenus, et tous ses amis. C'etoit Monsieur le comte de Treuar, si je ne me trompe, ou de Treau, car dans ce nom ma memoire chancelle. Elle fut avec lui jusqu'à sa mort toujours heureuse, et le rendant toujours heureux. Elle vit encore à Paris n'ayant besoin de personne, car son amant lui fit un sort. Il n'y a plus question d'elle, car une femme de cinquante six ans est à Paris comme n'elle n'existoit plus. Après sa sortie de l'Hotel de Bourgogne je ne lui ai jamais parlé: quand je la voyois en diamans, et qu'elle me voyoit nos ames se saluoient. Son frere fut placé, mais il n'embrassa autre état que celui d'grouer la Picinelli, qui est peut être morte.

Chapitre XIII

Depart de Paris, Sejour à Breda. ~~Mauvaise auberge~~

Mon ami Patu à la foire S. Laurent conçut l'envie de louer avec une actrice flamande qui s'appelloit Morti, et m'invita à être de moitié de son caprice; j'y ai consenti. La Morti ne me plaisoit pas; mais c'étoit égal: le plaisir de l'ami interesse allez. Il proposa donc ~~trois~~ deux louis, qui furent d'abord acceptés, et nous allames après l'opera à la maison de la Belle dans la rue des deux portes S. Sauveur. Après le souper Patu eut envie de coucher avec elle, et j'ai demandé pour moi un coin pour dormir dans quelque coin de la maison. La petite sœur de la Morti, jolie, et ale me dit qu'elle me donneroit son lit, mais qu'elle vouloit un petit ecu; je le lui ai accordé. Elle me conduit dans un cabinet, ou je ne vois qu'une paillasse sur trois ou quatre planches — Et tu ap= pelles cela un lit? — C'est mon lit — Je n'en veux point, et tu n'auras pas le petit ecu — Et ce que vous perdez de vous deshabiller pour y dormir? — Sans doute — Quelle idée! Nous n'avons pas des draps — Tu dors donc nue? — Point du tout — Eh bien! Va donc te coucher toi même, et tu auras le petit ecu. Je veux te voir — Oui. Mais vous ne me ferez rien. — Pas la moindre chose

Elle se deshabille, et elle se couche, et se couvre avec un vieux rideau. Elle avoit treize ans. Je regarde cette fille; je trouve tout prejugé; je ne la vois plus ni grande, ni petite, ni laide, et je trouve la beauté la plus parfaite. Je veux l'examiner toute, elle refuse, elle rit, elle ne veut pas; mais un ecu de six francs la rend douce comme un mouton, et n'ayant autre defaut que celui d'être sale, je la lave toute de mes propres mains: mon lecteur sait que et je trouve la l'admiration est inseparable d'une autre approbation, ~~et la~~

B 50

petite Morfi ~~se laisse faire~~ dispose à me laisser faire tout ce que je veux hors mis ce que je n'avois pas envie de faire. Elle me marient qu'elle ne me permettoit pas cela, car cela, au jugement de la sœur aînée valoit vingt cinq louis. Je lui dis que nous ~~parlerions~~ marchanderions de cela une autre fois; et pour lors elle ~~me donne~~ me donne toutes les marques de sa future complaisance dans celle qu'elle me demontre avec la plus grande prodigalité en tout ce que je pouvois vouloir. ~~Je respectai donc toujours son petit tresor j'ai joüi avec elle delicieusement tout le tems que Katon parle avec l'adulte~~

La petite Helene, dont j'avois joui en la laissant intacte, donna à la sœur les six francs, et lui dit ce qu'elle exigeoit de moi. Elle m'appella avant que je parte, et elle me dit qu'ayant besoin d'argent, elle diminueroit quelque chose. Je lui ~~dit~~ répons que j'irois lui parler le lendemain. J'ai voulu que Katte voye cette fille telle que je l'avois vue pour la faire avouer qu'il n'étoit pas possible de voir une beauté plus accomplie. Elene blanche comme un lis avoit tout ce que la nature, et l'art des peintres pouvoit mettre ensemble de plus beau. Outre cela la beauté de la physionomie qui couvroit à l'ame qui la contemploit le plus delicieux calme. Elle étoit blonde. J'y fus le voir, et ne m'étant pas accomodé pour le prix je lui ai donné douze francs pour que la sœur lui prete son lit, et j'ai en fin fait un accord que je lui donnerois toujours douze francs six écus. jusqu'à ce que je me determinasse à payer les cinq cens. L'heure étoit forte, mais la Morfi étoit de race grecque, et elle n'avoit sur cela aucun scrupule. Il est certain que je ne me serois jamais determiné à depenser les vingt cinq louis, car j'aurois cru d'y perdre. ~~Les cent couronnes~~. La grande Morfi me croyoit. Le plus grand des dupes, puisque en deux mois j'avois depensé trois cent francs ~~avoit depensé beaucoup~~ pour rien. ~~Elle lui~~ Elle attribuoit cela

à mon avarice. Quelle avarice! J'ai depensé six louis pour
la faire peindre toute nue d'après nature par un peintre
allemand qui la fit vivante. Elle étoit ~~peinte~~ couchée sur son
ventre, s'appuyant de ses bras, et de sa gorge sur un oreiller, et
tenant la tête comme si elle étoit couchée sur son dos. L'
habile artiste avoit dessiné ses jambes, et ses cuisses de façon
que l'oeil ne pouvoit pas desirer de voir d'avantage. J'y
ai fait écrire dessous O-Morfale Mot qui n'ait pas Homerique,
mais qui n'ait pas moins grec. Il signifie Belle.

Mais voila les chemins secrets de la très puissante destinée.
Mon ami Patu eut envie d'avoir la copie de ce portrait.
Refuse-t-on cela à un ami? Le même peintre la fit, alla
à Versailles, la montra avec plusieurs autres portraits à M.
de S.t Quintin, qui les montra au Roi, qui devint curieux
de voir si le portrait de la grecque étoit fidele. S'il l'étoit
le monarque prétendoit d'avoir droit de condamner l'ori-
ginal à éteindre le feu qu'il lui avoit allumé dans l'ame.
M. de S.t Quentin demanda au peintre s'il pouvoit conduire
de la grecque; et il lui
à Versailles l'original, ~~et lui dit qu'il la defrayerait, et~~
~~Le peintre~~ lui répondit qu'il croyoit la chose très faisable.
Il vint chez moi me communiquer l'affaire, et je l'ai trouvée
bonne. La Morfi tressaillit de joye quand je lui ai dit qu'il s'
agissoit d'aller à la cour avec sa soeur ~~sans lui dire pourquoi~~
et avec le peintre conducteur, et se conformer à aux decrets de
la providence. Un beau matin donc elle se barbouilla la fi-
gure, elle l'habilla decemment, et elle alla avec le peintre
qui lui dit de se promener dans le parc jusqu'à son
à Versailles, ~~où elle se promena avec sa fille jusqu'~~ retour.
qui lui dit d'aller à
Il retourna
l'auberge ~~du peintre qui vint~~ avec le valet de chambre, ~~l'allemand~~
attendre les deux soeurs, qu'il conduisit et enferma
~~pour les engager d'aller attendre à l'auberge et les~~
enfermer
~~deux soeurs furent placées~~ dans un cabinet de verdure. ~~à~~
J'ai su le lendemain de la Morfi même qu'une demie heure après
~~dej. Une heure après, me dit le roi~~, le roi vint seul, lui

demanda si elle étoit grecque,
~~porta~~, tira de sa poche le portrait, regarda bien la petite, et
dit je n'ai jamais vu rien de plus ressemblant. Il s'assit, il la
prit entre ses genoux, il lui fit quelques caresses, ~~dit~~ après s'être
sa royale main qu'elle étoit toute neuve, il lui donna un baiser.
O- Morphi le regardoit, et elle rioit — De quoi ris tu? — Je vis de
ce que vous ressemblez à un ecu de six francs comme deux gou-
tes d'eau.

Le monarque à cette naiveté donna dans un grand éclat de
rire, et lui demanda si elle vouloit rester à Versailles ~~et~~ elle
lui répondit de s'arranger avec sa sœur, et la sœur dit au Roi qu'elle
ne desiroit pas un plus grand bonheur. Le roi alors partit, et les
enferma à la clef. Un quart d'heure après S.t Quentin vint les tirer de
Lors, mit la petite dans un appartement rez de chaussée en-
tre les mains d'une femme, et s'en alla avec l'aînée re-
joindre l'allemand, auquel il donna cinquante louis pour le
portrait, et vint à la Morfi. Il prit seulement son adresse en
l'assurant qu'elle auroit de ses nouvelles. Elle eut mille
louis, qu'elle me montra le lendemain. L'allemand honnête me donna
vingt cinq louis pour mon portrait, et m'en fit un autre en le
copiant de celui que Pater avoit. Il s'offrit à me faire le por-
trait gratis de toutes les jolies filles qui m'en feroient venir l'
envie. Mon grand plaisir fut celui de voir la joye de cette
bonne Flamande qui, contemplant cinq cent doubles louis,
se voyoit devenue riche, et qui me regardoit comme l'au-
teur de sa fortune — Je ne m'attendois pas à tant, car
il est vrai qu'Helene est jolie, mais je ne croyois pas ce
qu'elle me disoit de vous. Est il possible mon cher ami que vous l'ayez
laissée pucelle. Dites moi la vérité — Si elle l'étoit, je
peux vous assurer qu'à cause de moi elle n'a pas cessé de
l'être — Surement elle l'étoit, car ce n'est qu'à vous que
je l'ai livrée. Ah! l'honnête homme! Elle étoit destinée au Roi.
Qui l'eut dit. Dieu est le maître de tout. J'admire votre
vertu. Venez que je vous embrasse.

O-Morphi, car le roi ne l'appella jamais autrement, lui plut plus encore par sa naiveté, dont le monarque n'avoit pas d'idée, que par sa beauté malgré qu'elle fût des plus regulieres. Il la mit dans un appartement du Parc au cerf, où S. M. venoit positivement son serrail, et où il n'étoit permis d'aller qu'aux dames presentées à la cour. La petite au bout de l'an accoucha d'un fils qui est allé on ne sait pas où, car Louis XV ne voulut jamais rien savoir des batards qu'il eut tant que la Reine Marie vecut.

O-Morphi fut disgraciée au bout de trois ans. Le roi lui donna quatre cent mille francs qu'elle porta en dot à un officier de l'état major en Bretagne. J'ai vu un fils de ce mariage l'année 1783 à Fontainebleau. Il avoit vingt cinq ans, et il ne savoit rien de l'histoire de sa mere, dont il étoit le vrai portrait. Je l'ai prié de lui faire mes compliments, et j'ai écrit mon nom sur ses tablettes.

La cause de la disgrace de cette belle personne fut la malice de Madame de Valentinois belle sœur du prince de Monaco. Cette dame, que tout Paris connoit, dit à l'O-Morphi, dans une visite qu'elle lui fit au Parc au Cerf, de faire rire le Roi en lui demandant comme il traittoit sa vieille femme. L'O-Morphi, dont l'esprit étoit trop simple, fit au roi cette même impertinente, et injurieuse question, qui surprit le monarque au point, qu'en se levant, et la foudroyant des yeux; malheureuse, lui dit il, qui vous a induite à me faire cette demande? O-Morphi tremblante lui dit la verité; Le Roi lui tourna le dos, et elle ne le revit plus. La comtesse de Valentinois ne fut revue à la cour que deux ans après. Louis XV qui savoit qu'il manquoit à sa femme en qualité de mari, vouloit au moins la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

B 84

dedommager en qualité de Roi. Malheur à celui qui auroit osé lui manquer.

Malgré tout l'esprit des françois Paris est, et sera toujours la ville ou l'imposture sera torture. Lorsqu'elle sait de: couverte on l'en moque, et on en rit, et l'imposteur en rit encor plus, car il est déjà devenu riche recto stat fomula fabo.

Le caractere de la nation qui donne si facilement dans des ridicules vient de l'esprit que la mode a sur elle. L'im: posture est neuve; elle devient donc de mode. Il suffit que la chose ait droit de surprendre par un caractere d'extra: ordinaire, et tout le monde y fait accueil, car tout le mon: de craint de paroître ici en disant cela est impossible. Il n'y a en France que les seuls physiciens qui sachent qu'entre la puissance et l'action il y a l'infini, tandis qu'en Italie la force de cet axiome est enracinée dans l'esprit de tout le monde. Un peintre fit pour quelque tems torture s'étant avon: cé pour capable de faire le portrait d'une personne sans la voir: tout ce qu'il demandoit étoit d'être bien informé par celui qui le lui demandoit: il devoit lui faire la des: cription de la physionomie si exactement, que le peintre ne fut pas pu se tromper. Il arrivoit de cela que le portrait devoit fesoit plus encore d'honneur à l'informateur, qu'au peintre; et il arrivoit aussi que l'informateur se voyoit obligé à dire que le portrait ressemblait parfai: tement, puisque s'il disoit autrement le peintre alleguoit la plus legitime de toutes les excuses; il disoit que si le portrait ne ressembloit pas la faute étoit de celui qui n'avoit pas su lui communiquer la physionomie de la per: sonne. Je songeois chez Silvia, lorsque quelqu'un debita

cette nouvelle ; mais, observons bien, sans la ridiculiser, et
à ce qu'on disoit
sans mettre en doute l'habileté du peintre qui avoit déjà
fait plus de cent portraits tous très ressemblans. Tout le
disoit tout en ajoutant
monde ~~dit~~ que cela étoit beau. Je fus le seul qui ~~dis~~
j'ai dit que
dis ~~crûment à la belle et finis par dire que~~
c'étoit une imposture. Le narrateur fâché me proposa une
gageure de cent louis ; mais j'ai encore ri, parceque c'étoit
une question sur laquelle on ne pouvoit parier,
qu'en exposant à être dupé — Mais les portraits res-
semblent — Je n'en crois rien ; et s'ils ressemblent il y a
de la supposition.

La seule Silvia était de mon avis, elle accepta la pro-
position que le narrateur lui proposa d'aller dîner avec moi,
et avec lui chez le peintre. Nous y allons, et nous voyons
une quantité de tableaux portraits tous ridiculement ressem-
blans ; mais comme nous n'en connoissions pas les originaux,
c'étoit égal. Ma fois, dis-je, Monsieur, dit Silvia, le por-
trait de ma fille sans la voir ? — Oui Madame ; s'il vous étoit
BnF MSS
vient de me faire la description de sa physionomie. — ~~Et~~
~~il paroît, Monsieur, mais je voudrois bien que je pusse~~
~~m'en rendre moi-même compte~~. Nous nous don-
nâmes alors un coup d'œil, et tout fut dit. Le politesse ne
dire
permettoit pas de ~~dîner~~ d'avantage. Le peintre qui
se nommoit Sanson nous donna un bon dîner, et sa nièce
qui avoit de l'esprit me plut infiniment. Comme j'étois de
bonne humeur je l'ai intéressée en la faisant beaucoup
rire. Le peintre nous dit que son repas favori étoit le rôti, et
que nous lui ferions plaisir toutes les fois que nous l'hono-
rerions d'y en y allant. Il nous fit voir plus de cinquante

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Lettres de Bordeaux, de Toulouse, de Lyon, de Rouen, de
~~Lille~~ Marseille
~~Bruxelles~~ dans lesquelles on lui ordonnoit des portraits en
lui envoyant la description des figures qu'on vouloit : j'en
ai lu trois ou quatre avec un plaisir infini. On le payoit
d'avance.

Deux ou trois jours après j'ai vu sa jolie nièce à la foire qui
me fit des reproches de ce que je n'allois pas souper chez sa oncle.
Cette nièce étoit très intéressante, et flatté du reproche j'y vins
dès le lendemain, et en reçut huit jours la pratique devint re-
cevoir qui avoit de l'esprit,
~~il de l'esprit~~ : j'en devins amoureux, et la nièce ~~avoit~~
n'étoit
~~toit~~ pas amoureuse ~~apparemment~~, ne vouloit que rire, et ne
m'accordoit rien. Malgré cela j'espérois, et je me voyois dans
le fruit.

Je prenois du café tout seul dans ma chambre pensant
à elle, lorsque je me vois visité par un jeune homme que
je ne remettois pas. Il me dit qu'il avoit eu l'honneur de
souper avec moi chez le peintre Saxon — Oui oui : excuser,
Monsieur, si je ne vous remettois pas — C'est naturel : vous
n'entrez des yeux à table que pour Mademoiselle Saxon —
Cela se peut, car avouez qu'elle est charmante — Je n'ai
pas de peine à l'avouer, car par mon malheur je ne le sais
que trop — Vous en êtes donc amoureux — Hélas oui —
Faites vous aimer — C'est ce que je tache de faire depuis
un an, et je commençois à espérer lorsque vous êtes survenu
pour me désespérer — Qui, Monsieur ; moi ? — Vous même
— J'en suis bien fâché ; mais en même tems je ne savois qu'
y faire — Cela cependant n'est pas difficile, s'il vous me
le permettez je vous suggérerai moi même ce que vous pour-
riez faire pour m'obliger — Dites le moi de grace — Vous
pouriez ne mettre plus de votre vie les pieds dans sa maison.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

— Effectivement c'est tout ce que je pouvoi faire ayant une extreme envie de vous obliger ; mais croyez vous pour lors qu'elle vous aimeroit — Oh ! cela est mon affaire. En attendant n'y venez plus, vous, et j'aurai soin du reste — J'avoue que je veux avoir cette extraordinaire complaisance ; mais permettez moi que je vous dise que je trouve singulier que vous y ayez compté d'avance — Oui Monsieur : après y avoir bien pensé. Je vous ai reconnu pour homme de beaucoup d'esprit. Je me crois donc persuadé que vous vous mettriez parfaitement à ma place, et que vous raisonneriez ; et que vous ne voudriez pas vous battre à mort avec moi pour une demoiselle que vous, comme je pense, n'aimez pas autant d'épouser, tandis que dans mon amour mon seul objet est ce bien — Et si je pensois aussi à la demander pour ma femme ? — Nous serions pour lors tous les deux également à plaindre, et moi plus que vous, car tant que je vivrai Mademoiselle Sanson ne sera jamais la femme d'un autre.

Ce jeune homme bien planté, pale, serieux, froid comme de la glace, amoureux qui vient me tenir un propos pareil avec un flegme imperturbable dans ma propre chambre me donna sujet de penser. Je me mis promener un bon quart d'heure en long, et en large dans ma chambre pour mettre en une juste balance les deux actions, et voir laquelle me declareroit plus brave, et plus digne de ma propre estime. J'ai vu que celle qui étoit faite pour me declarer plus brave étoit celle qui devoit me declarer à l'esprit de mon rival pour plus sage que lui. Que penseriez vous de moi, Monsieur, lui dis-je d'un air decidé, si je ne mettois plus les pieds chez Mademoiselle Sanson — Que vous avez pitié d'un malheureux, qui sera toujours prêt à verser tout son sang pour vous temoigner

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

B 58

sa reconnoissance — Qui etes vous — Je suis Garnier fils unique de Garnier marchand de vin dans la rue de Seine — Eh bien, Monsieur Garnier. Je n'irai plus chez Mademoiselle Saxon. Soyez mon ami — Jusqu'à la mort. Adieu Monsieur.

Voila Paty, qui vient chez moi un moment après son depart, à qui je raconte ce fait, et qui me trouve un Leron: il m'embrasse, il pleure, et il me dit qu'il en auroit agi de même à ma place; mais pas à la place de l'autre.

Le comte de Melfort dans ces jours Colonel du regiment d'Orleans me fit prier par Camille soeur de Coraline, que je ne voyois plus, de tirer la reponse à deux questions par le moyen de ma cabale. Je fais deux reponses fort obscures, mais disant beaucoup, je les cachete, et je les remets à Camille qui me prie le lendemain d'aller avec elle dans un endroit qu'elle ne veut pas me nommer. Elle me mene au palais royal, et nous montons par un petit escalier jusqu'à l'appartement de Madame la Duchesse de Chartres, qui n'est un quart d'heure après, fait venir ses à la petite reine, et la remercie de lui avoir conduit ma pretresse. Après un petit preambule tout noble, et tout gracieux, mais sans façon elle commence à m'indiquer toutes les difficultés qu'elle trouvoit dans les deux reponses que j'avois fait, et qu'elle tenoit à la main. Après m'être montré un peu surpris que ces questions là étoient de Son Alt: je lui dis que je savois faire la cabale, mais que je ne voulois pas pour l'interpreter, et qui il lui falloit donc se donner la peine de faire elle même des nouvelles questions faites pour rendre les reponses plus claires. Elle écrit donc tout ce qu'elle n'entendoit pas, et tout ce qu'elle vouloit savoir: je lui dis qu'il falloit qu'elle regardât les questions, car on ne pouvoit pas demander à l'oracle deux choses, elle

me dit de faire les questions moi même; je lui voyois qu'elle devoit écrire tout de sa main, et de s'imaginer d'interroger une intelligence qui savoit tous ses secrets. Elle écrit tout ce qu'elle vouloit savoir en sept ou huit questions: elle les lit après toute seule, et elle me dit de l'air le plus noble qu'elle vouloit être sûre que personne, moi excepté, ne verroit jamais ce qu'elle venoit d'écrire. Je le lui promets en parole d'honneur; je lis, et je vois non seulement qu'elle avoit raison, mais ~~qu'il~~ qu'il: ~~y avoit de me compromettre~~ en les mettant dans ma poche pour les lui faire tenir le lendemain avec les réponses, je risquois de me compromettre. — Il ne me faut, Madame, que trois heures pour tout ce travail, et je veux que V. A. soit tranquille. Si elle a à faire elle peut s'en aller, et me laisser ici, pourvu que personne ne vienne m'interrompre. Après que j'aurai fini je mettrai tout sous cachet: il me reste seulement à savoir à qui je dois remettre le paquet — A moi même, ou à Madame de Polignac, si vous la connoissez — Oui Madame je la connois.

La duchesse me donna de sa propre main un bougeoir pour allumer une petite bougie, ~~dont~~ lorsque j'aurois besoin de cacheter, et s'en alla, et Camille et moi en même tems. Je suis resté là enfermé à clef trois heures après, comme je voyois de finir, Madame de Polignac entra, je lui ai remis le paquet, et je me suis en allé

La Duchesse de Chartres fille du prince de Conti avoit vingt six ans. Elle étoit remplie de cette espece d'esprit fait pour rendre adorables toutes les femmes qui le possedent, elle étoit très vive, sans préjugés, gaye, d'un de-

bons mots, aimant le plaisir, et le preferant à l'egard d'une longue vie. Courte, et bonne étoit un mot qu'elle avoit toujours sur la langue. Outre cela elle étoit bonne, genereuse, patiente, tolerante, et constante dans tous les gouts. Avec cela elle étoit tres jolie. Elle parloit mal, et elle remedioit du maitre des graces Marcel qui vouloit la corriger. Elle dansoit tenant la tête penchée en avant, et les pieds en dedans; malgré tout cela elle étoit charmante.

Un defaut essentiel qui l'ennuyoit, et qui faisoit du tort à sa belle figure étoit des boutons qu'on croyoit procedés du foye, et qui vesicient d'un vice dans le sang, qui fut enfin la cause de sa mort, qu'elle trouva jusqu'au dernier moment de la vie.

Les questions qu'elle fit à mon oracle avoient pour objet des affaires qui regardoient son coeur, et entre autres choses elle vouloit savoir un remede pour faire disparoitre de sa belle peau des petites bubes qui effectivement faisoient de la peine à tous ceux qui la voyoient. Mes oracles étoient obscurs dans tout ce dont j'ignorois les circonstances; mais dès ne l'étoient pas sur sa maladie, et ce fut cela qui lui rendit mon oracle cher, et necessaire.

Le lendemain après dîner, Camille m'écrivit un billet, comme je m'y attendois, dans lequel elle me prioit de quitter tout pour être à cinq heures au palais royal dans le même cabinet où elle m'avoit conduit. J'y fus, et un vieux valet de chambre qui m'attendoit, partit dans l'instant, et cinq minutes après j'ai vu la charmante

princesse.

Après un très court compliment, mais gracieux au possible, elle tira de sa poche toutes mes reponses, et elle me demanda s'il y avoit des affaires: je l'ai assurée que la seule que j'avois etoit celle de la servir — Fort bien; je ne sortirai pas non plus, et nous travaillerons. La dessus elle me montra toutes les nouvelles demandes qu'elle avoit deja faites sur toutes les matieres, et particulierement sur la reine de pour faire disparoitre les bubes. Ce qui lui avoit accredité mon oracle etoit une chose qu'il ~~que l'oracle~~ lui avoit dit, et que personne ne pouvoit savoir. J'ai conjecturé, et j'ai deviné: si j'en n'avois par divine c'eut été egal: j'avois eu la même indisposition, et j'étois allez physicien pour savoir qu'une question forcée d'une maladie custanée par des topiques avoit pu tuer la princesse. J'avois deja repondu qu'elle ne pouvoit guerir en moins de huit jours, de l'apparence de la maladie sur le visage, et qu'il lui falloit un an de regime pour la guerir radicalement; mais qu'en huit jours elle paroitroit guerie. Or nous passames trois heures pour savoir tout ce qu'elle devoit faire. Curieuse de la science de l'oracle elle le mit à tout, et huit jours après toutes les bubes disparurent. Je l'ai purgée tous les jours, je lui ai ordonné ce qu'elle devoit manger, et je lui ai defendu toutes les poma der, en lui ordonnant seulement de se laver avant que de se coucher, et le matin ~~en se levant~~ avec de l'eau de plantain. L'oracle modeste ordonna à la princesse de faire le meme lavage par tout ou elle auroit envie de voir le meme effet, et la princesse enchantée de la discretion de l'intelligence obeit.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je suis allé exprès à l'opera le jour que la princesse y parut avec son visage tout à fait propre. Elle se promena après sur la grande allée de son palais royal suivie de toutes les princesses dames, et fêtée de tout le monde; elle me vit, et elle me honora d'un sourire. Il me paroissoit d'être le plus heureux des hommes. Camille, M. de Melfort, et Madame de Polignac étoient les seuls qui savoient que j'avois l'honneur d'être l'oracle de la princesse. Mais le lendemain du jour qu'elle fut à l'opera des petits boutons retournèrent à salir sa peau, et j'ai reçu ordre d'aller au palais royal le matin. Le vieux valet de chambre qui ne me connoissoit pas me fit aller dans un cabinet delicieux pres d'un autre où il y avoit une baignoire, et la duchesse y vint ayant l'air un peu triste car elle avoit des petits boutons sur le menton, et sur le front. Elle tenoit à la main une question à l'oracle, et comme elle étoit contente je me mis à mettre à lui faire tirer la reponse, elle même, ce qui la mit longtemps en traduisant les nombres en lettres elle trouva que l'ange lui reprochoit d'avoir transgressé la regime ordonné. Elle ne put pas tenir. Elle avoit mangé du jambon, et elle avoit bu des liqueurs. Dans ce moment une de ses femmes de chambre vint lui dire un mot à l'oreille. Elle lui dit d'attendre un moment dehors. Nous ne serons pas fâché Monsieur, me dit elle, de voir ici quelqu'un qui est de vos amis, et qui est discret. En disant cela elle met tous les papiers qui n'avoient rien de commun avec la maladie dans sa poche, et elle appelle. Voilà une personne qui entre, et que j'ai pris positivement pour un garçon d'écurie. C'étoit M. de Melfort.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Voyez, lui dit elle, M. Casanova m'a appris à faire la cabale, et elle lui montre la reponse qu'elle avoit faite. Le comte ne le croyoit pas. Allons, me dit elle, il faut le convaincre, que voulez vous que je demande ? Mont ce qui plaira à Votre Altesse. — Elle part, et elle tire de sa poche une boete d'ivoire, et elle écrit Dis moi pourquoi cette pomade ne me fait plus aucun effet.

Elle fait la pyramide, les colonnes, et les dest comme je lui avois déjà appris, et lorsqu'elle est pour faire la reponse je lui montre à faire des additions, des soustractions, qui paroissent sortir des nombres, et qui étoient malgré cela arbitraires, et après cela je lui dis d'interpreter les nombres en Lettres elle même, et je vois faisant semblant d'avoir quelque besoin. Je vois faire quand je crois que la traduction est faite, et je vois la Duchesse hors d'elle même d'étonnement — Ah ! Monsieur, quelle reponse ! — Horrible peut être ; mais cela peut arriver — point du tout ; divine. La voici : Elle n'a de force que sur la peau d'une femme qui n'a pas fait des enfans — Je ne trouve pas cette reponse etonnante. — Parce que vous ne savez pas que cette pomade est celle de l'abbé de Broglie qui m'a guerie il y a cinq ans dix mois avant que j'accouche de M. le Duc de Monpensier. Je donnerois tout ce que j'ai au monde pour pouvoir prendre à faire par moi même cette cabale.

Comment, dit le comte, c'est cette pomade dont je vois l'histoire ? — Precisement — C'est surprenant. — Je voudrois demander encore une chose qui regarde une femme

dont je ne voudrois pas dire le nom — Dites la femme que j'ai dans ma pensée. Elle demande alors quelle est la maladie de cette femme, et je lui fais tirer en reponse qu'elle veut en imposer à son mari. Pour lors la duchesse fit les hauts cris.

Il étoit fort tard, et je suis parti avec M. de Stafort qui avoit auparavant parlé à part à Madame. Il me dit que ce que la rabale avoit repondu sur la promenade étoit étonnant, et en voici l'histoire.

Madame la Duchesse dit, me dit il, jolie comme vous le voyez, avoit la figure si remplie de boutons que M. le Duc degouté n'avoit pas la force de coucher avec elle: ainsi elle n'avoit jamais eu d'enfant. L'abbé de Bra: les l'a guerie avec cette pommade, et toute belle elle est allée à la comedie françoise dans la loge de la Reine. Voila par hazard le duc de Chartres qui va à la comedie sans savoir que sa femme y étoit, et va se mettre dans la loge du Roi. Il voit sa femme qui a été de lui, il la trouve jolie, il demande qui c'est, on lui dit que c'étoit sa femme, il ne le croit pas; il sort de sa loge, il va la voir, et il lui fait compliment sur sa beauté, puis il retourne dans sa loge. A cinq heures et demi nous étions tous au palais royal dans l'appartement de la duchesse qui jouoit. Tout d'un coup, chose extraordinaire, on annonce avertit la duchesse que le duc son epoux entroit chez elle, elle se leve pour lui faire accueil, et le duc lui dit, qu'il l'avoit trouvé si belle à la comedie que tout à l'heure il étoit venu la prier de lui permettre de lui faire un enfant. A ces paroles nous partimes d'abord tous,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

c'etoit dans l'été de l'année quarante six, et dans le mois de Janvier de l'année quarante sept elle accoucha du duc de Monpensier qui a cinq ans, et qui se porte bien. Mais les Après ses couches les boutons revinrent, et la pomade ne valut plus rien.

Après cette anecdote le comte tira de sa poche une boete ovale d'écaille où étoit le portrait de Madame la duchesse, très ressemblant, et il me le donna de sa part en me disant que si je voulois le faire monter en or, elle m'envoyoit aussi l'or, et il me remit un rouleau de cent louis. Je l'ai reçu en le suppliant de témoigner à la princesse toute ma reconnoissance; mais je n'ai pas fait monter en or le portrait, car j'avois alors grand besoin d'argent. Dans la suite lorsque la duchesse me faisoit dire d'aller au palais royal il n'y avoit plus question de guérir les boutons, car elle n'a jamais voulu se soumettre à un régime; mais elle me faisoit passer les cinq, et les six heures tantôt dans un coin, et tantôt dans un autre s'en allant, venant après me rejoindre, et me faisant donner à dîner, ou à souper par ce vieux bon homme qui ne me disoit jamais le moindre mot. Les cabales ne vouloient que sur des affaires secrettes d'elle ou d'autres dont elle étoit curieuse, et elle trouvoit des vérités que je ne savois pas de savoir. Elle désiroit de que je lui apprisse à la faire; mais elle ne me prenoit jamais: elle me fit seulement dire par M. de Melfort qu'elle me feroit avoir un emploi qui me rendroit vingt cinq mille livres de rente, si je voulois lui apprendre ce calcul. Hélas! c'étoit impossible. J'étois amoureux d'elle à la folie, mais

B66 118

je ne lui ai jamais donné le moindre indice de ma passion. Une pareille bonne fortune me paroissoit trop grande : j'avois peur de me voir humilié par un mepris trop marqué ; et peut être étois-je vrai. Tout ce que je sais est que je me suis toujours repenti de ne m'être pas declaré. Il est vrai que je jouissois de plusieurs privileges, dont elle ne m'auroit pas laissé jouir, peut être, si elle avoit su que je l'aimois. J'avois peur de les perdre en me decouvrant. Elle vou- lut un jour savoir de la cabale si on pouvoit guerir un cancer que Madame la Popelinière avoit à un sein. J'eu le caprice de lui repondre que cette dame n'avoit aucun cancer, et qu'elle se portoit très bien. Comment, dit elle, tout Paris le croit, elle même fait des consulta- tion avec tout le monde ; malgré cela je crois à la cabale. Elle voit à la cour M. de Richelieu, et elle lui dit qu'elle è- toit sure que Mme La Popelinière feignoit, le Maréchal qui étoit du secret dit à la Duchesse qu'elle se trompoit, et elle lui offrit une gageure de cent mille francs : elle me fit trembler quand elle me dit cela — a-t-il ac- cepté le pari ? — Non. Cela l'a étonné, et vous sa- vez qu'il doit le savoir.

Trois ou quatre jours après, elle me dit, que M. de Richelieu lui avoit avoué que ce cancer étoit une ruse pour mouvoir à pitié son mari avec le quel elle avoit envie de retourner ; mais que le Maréchal avoit dit qu'il payeroit mille louis pour savoir comment elle avoit trompé. Si vous voulez les gagner, dit elle, je lui dirai tout — Non non, madame, je vous en supplie. J'ai peur d'une attrape. Je connoissois la tête du Maréchal,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

l'aventure du trou dans le parois de la cheminée par
où ce fameux seigneur entroit chez cette femme étoit
connue de tout Paris. M. de La Popelinière même avoit
rendu l'~~aventure~~ histoire publique en ne voulant plus voir sa
femme à la quelle il donnoit douze mille francs par an. La
duchesse avoit composé des couplets fort jolis sur cet evenement;
mais personne ne les a vu hors de sa coterie que le Roi, qui l'ai=
moit beaucoup malgré qu'elle lui lançoit de fens en fens des
bon mots sanglans. Elle lui demanda un jour s'il étoit vrai que
le Roi de Prusse venoit à Paris, et le Roi lui ayant repondu que
c'étoit un conte elle lui repartit qu'elle en étoit fachée par=
ce qu'elle mouroit d'envie de voir un Roi.

Mon frere qui avoit deja fait à Paris plusieurs tableaux se de=
termina à en presenter un à M. de Marigni. Nous allames
donc ensemble un beau matin chez ce seigneur qui demeuroit
au Louvre où les artistes alloient lui faire leur cour. Nous
nous trouvames dans la sale contigue à son appartement,
et étant arrivés les premiers nous attendions qu'il sortit. Le
tableau étoit là exposé. C'étoit une bataille dans le gout
de Bourguignon.

BnF MSS

Voila un homme habillé de noir qui entre, voit le ta=
bleau, s'y arrête un moment, et dit, tout seul, c'est mauvais.
Un moment après deux autres arrivent, regardent le tableau,
disent, et disent c'est de quelqu'écolier. Je logeois mon frere,
qui étoit assis à coté de moi, et qui suoit à grosses goutes. En
moins d'un quart d'heure la sale se trouva remplie de monde,
et la mechanceté du tableau étoit le sujet des risées de tous ceux
qui étoient là en cercle le critiquant. Mon pauvre frere se sen=
toit mourir, et maudissoit Dieu que personne ne le connoissoit.

Comme la situation de son ame m'excitoit à rire je me mis
levé, et je mis entré dans l'autre sale. J'ai dit à mon frere
qui me suivit, que M. de Marigni alloit sortir, et qu'en trou=
vant son tableau beau il le vengeroit de tous ces gens là;
mais tres sagement il ne fut pas de cet avis. Vite vite nous
descendimes, nous entrames dans notre fiacre ordonnant à
notre domestique d'aller prendre le tableau. Ainsi nous re=
tournames chez nous, et mon frere donna au tableau vingt
coups d'epée pour le moins; et prit dans le moment la reso=
lution d'arranger ses affaires, et de quitter Paris pour aller
ailleurs étudier, et se rendre maitre dans l'art auquel il s'e=
toit adonné. Nous nous determinames à aller à Dresde.

Deux ou trois jours avant que de quitter l'agréable sejour de
cette ville enchanteresse, j'ai dinè tout seul aux Thuilleries chez
le suisse de la porte de Feuillans qui s'appelloit Condè. Après
dîner sa femme assez jolie me presenta une carte où j'ai vu
tout mis au double: je voulois rabattre, mais elle ne voulut
me diminuer un seul liard. J'ai donc payé, et comme la
carte étoit quitancée au bas par ces mots femme Condé,
j'ai pris la plume, et j'ai ajoutè au mot Condè — Labrè.
Après cela je suis sorti en me promenant vers le pont tour=
nant. Lorsque je ne pensois plus à la femme du Suisse, qui m'
avoit surfait, je vois un petit homme coeffé à l'oiseau royal,
ayant à sa boutonnière un bouquet enorme, et un epée en cein=
ture dont la garde dépassoit de deux pouces ~~surpassoit~~, qui m'aborde
d'un air insolent, et me dit sans preambule qu'il avoit envie de
me couper la gorge — En sautant, puisque vous n'etes qu'un bout
d'homme vis à vis de moi, que vous couperai les oreilles — Sacr.....
Monsieur — Point de colere de mavant. Vous n'avez qu'à me suivre.
Je vais à long pas jusqu'à l'étoile, où ne voyant personne, je

demande à l'insolent ce qu'il me vouloit, et la raison qui le conduisoit à m'attaquer. — Je suis le chevalier de Galvis. Vous avez insulté à une honête femme que je protege. Degainez. Dans l'instant En disant ces mots il tire son epée. Je tire ~~après lui~~ la mienne, et sans attendre qu'il se couvre je le blesse à la poitrine. Il saute en arriere, et il me dit que je l'ai blessé en assassin. — Vous mentez, et je vous egorge je vous commence en, ou ~~poignarde~~ — Point du tout, car je suis blessé; mais je vous demanderai ma revanche, et nous ferons juger le coup. Je l'ai laissé là; mais mon coup étoit en regle, puisqu'il mit l'epée à la main avant moi. S'il ne s'est pas couvert c'est sa faute.

A la moitié du mois d'Aout j'ai quité Paris avec mon frere, où j'ai sejourné deux ans, et où j'ai joui de tous les plaisirs de la vie sans aucun derangement, si ce n'est que je me suis souvent trouvé fort en argent. Par Metz, et par Francfort nous arrivames à Dresde à la fin du mois, et nous vimes notre mere qui nous fit le plus tendre accueil charmée de voir ses deux premiers fruits de son mariage qu'elle ne pouvoit pas espérer de revoir. Mon frere s'adonna entierement à l'étude de son art en copiant dans la celebre galerie les beaux tableaux de batailles qui s'y trouvent des auteurs les plus celebres. Il y passa quatre ans, jusqu'à ce qu'il crut d'être devenu en état de retourner à Paris, et de braver la critique. Je restai à sa place comme nous y retournames presque dans la même tems; mais mon Lecteur avant cette époque verra comme je fus traité par la fortune ennemie, et amie tour à tour.

La vie que j'ai menée à Dresde jusqu'à la fin du carnaval de l'année suivante 1753 ne contient rien d'extraordinaire. La seule chose que j'ai fait pour faire plaisir aux comediens fut une piece comico-tragique où j'ai employé deux personnages

qui jouoient le rôle d'Arlequin. Ma pièce étoit une parodie
des Freres ennemis de Racine. Le Roi rit beaucoup des diver=
ses comiques dont ma comedie étoit farcie, et j'ai reçu au com=
mencement du carême un beau present de ce monarque pro=
digue secondé d'un ministre dont l'Europe n'a vu nulle part
le plus magnifique. J'ai dit adieu à ma mere, à mon frere,
et à ma soeur devenue femme de Pierre Auguste maître
de clavecin de la cour qui mourut il y a deux ans, en lais=
sant sa veuve dans une honête aisance, et sa famille heu=
reuse.

J'ai employé les trois premiers mois de mon sejour à Breda
à connoître toutes les beautés mercenaires. Je les ai trou=
vées inferieures aux italiennes, et aux françoises pour ce qui
regarde le materiel, mais très inferieures dans les graces,
dans l'esprit, et dans l'art de plaire, qui consiste principale=
ment à paroître amoureuses de celui qui les trouve aimables,
et qui les paye. Cela fait qu'elles ont la reputation d'être
froides. Ce qui m'arreta dans ces courses bachiques fut une
indisposition qui une belle hongroise de la société de la Cresse me
communiqua. C'étoit la ~~sixième~~ septième, et je m'en suis
délivré comme toujours par un regime de six semaines. Je n'ai
jamais dans ma vie fait autre chose que travailler pour me
rendre malade quand je jouissois de ma santé, et travailler
pour regagner ma santé quand je l'avois perdue. J'ai très
bien, et également reussi dans l'un, et dans l'autre, et je
jouis aujourd'hui à l'egard de cela d'une santé parfaite,
dont je voudrois bien pouvoir encore faire degat; mais l'age
me le defend. Le mal que nous appellons françois n'abrege
pas la vie, quand on sait s'en guerir; il laisse seulement des cica=
trices; mais on s'en console facilement quand on pense qu'on

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

les a gagnées avec plaisir, comme les militaires qui se plaisent à voir les marques de leurs blessures indices de leur vertu, et sources de leur gloire.

Le roi Auguste electeur de Saxe aimoit son premier ministre comte de Brühl parcequ'à proportion il dépensoit plus que lui, et parcequ'il ne lui laissoit jamais trouver rien d'impossible. Le Roi étoit un homme ennemi declaré de l'economie, riant de ceux qui le voloient, et ne dépensant beaucoup que pour se procurer des sujets de rire. N'ayant par assez d'esprit pour rire des sottises politiques des cours sains, et des ridicules des hommes de toutes les especes, il tenoit à ses services quatre bouffons qu'en allemand on appelle fous, dont l'office étoit celui de le faire rire par des veritables sottises, par des cocomaries, par des impertinences. Les premiers fous obtenoient souvent de leur maitre des graces importantes en faveur de ceux pour les quels ils s'interessoient. Il arrivoit de cela que très souvent ces fous se voyoient honorés, et cultivés par des honnêtes gens qui avoient besoin de leur protection. Quel est l'homme auquel le besoin ne fait faire des bassesses? Agamemnon dans Homere dit à Menelas qu'ils sont dans le cas de devoir en faire.

On a fort aujourd'hui en conversation, et en histoire de dire que le comte de Brühl fut la cause de ce qu'on appelloit dans ce tems là la perte de la Saxe. Cet homme n'étoit que le ministre fidele de son maitre, et tous ses enfans, qui n'ont rien heritè de toutes ses prodigues grandes richesses justifient assez la memoire de leur pere.

J'ai enfin vu à Dresde la plus brillante cour de toute l'Europe, et les arts qui y fleurissoient. Je n'y ai pas vu la galanterie, car le Roi Auguste n'étoit pas galant, et les saxons

ne sont pas de nature à l'être, lorsque le souverain ne leur en donne pas l'exemple.

A mon arrivée à Prague, où je n'avois pas intention de m'arrêter, je n'ai fait que porter une lettre d'Amoretti à l'entrepreneur de l'opera Locatelli, et voir la Morelli. C'étoit une ancienne connoissance qui me tint lieu de tout en trois jours que j'ai passé dans cette vaste ville. Mais au moment de ↑ mon départ, j'ai rencontré dans la rue mon ancien ami Fabris, qui étoit Colonel, et qui m'obligea à aller dîner avec lui. Je l'entrouve, et je lui remarque que je dois partir — Vous partirez ce soir avec un de mes amis, et vous rejoindrez la diligence. J'ai fait ce qu'il a voulu, et j'en fus enchanté! Il souhaitait la guerre, et elle arriva deux ans après, où il acquit beaucoup de gloire.

Pour ce qui regarde Locatelli, c'étoit un caractère original, qui valoit la peine d'être connu. Il mangeoit tous les jours à une table de trente couverts: les convives étoient ses acteurs, actrices, danseurs, et danseuses, et ses amis. Il présidoit lui même à la bonne chere qu'il faisoit faire, car celle de bien manger étoit sa passion. J'aurai occasion de parler de lui, lorsque je serai à mon voyage de Petersbourg, où je l'ai trouvé, et où il est mort il n'y a pas long tems à l'age de quatre vingt dix ans

Chapitre XIV

Mon sejour a Vienne

Me voila dans la [redacted] capitale de l'Autriche pour la premiere fois dans le bel age de vingt huit ans. J'avois quelques effets, mais je n'avois guere d'argent; il falloit donc aller doucement jusqu'au retour d'une Lettre de change que j'ai d'abord tiré sur Venise ~~ecrivant~~ à M. de Bragadin ~~l'envoyer la somme au lieu~~ ci quier. Je n'avois autre Lettre qu'une du poete Migliavacca de Dresde qui me recomandoit à l'illustre abbé Metastasio que je brulois d'envie de connoitre. Je la lui ai presentée le surlendemain, et dans une heure d'entretien je l'ai trouvé encore plus grand que ses ouvrages ne l'annoncent pour ce qui regarde l'erudition, et une modestie, que dans le commencement je n'ai pas cru naturelle; mais je me suis vite apperçu qu'elle étoit veritable lorsqu'elle disparoissoit d'abord qu'il recitoit quelque chose de sien, et qu'il entendoit observer les beautés lui même. Je lui ai parlé de son precepteur Gravina, et il me dit cinq ou six stances qu'il avoit composé à sa mort, et qui n'étoient pas imprimées, et je l'ai vu verser des larmes attendri par la douceur de sa propre poesie. Après me les avoir recitées, il ajouta ces mots dites mi il vero: si può dir meglio? Je lui ai repondu qu'il n'appartenoit qu'à [illegible] de croire cela impossible. ~~A cet trait j'ai vu que le modeste était vrai~~

BnF MSS

Je lui ai demandé si ses beaux vers lui coutoient beau=
coup de peine, et il me montra d'abord quatre ou cinq
pages remplies de ratures pour avoir voulu reduire
à la perfection quatorze vers. Il m'assura qu'il n'avoit
jamais pu en faire d'avantage dans un seul jour. Il
me confirma une verité que je savois que les vers qui cou=
tent le plus de peine à un poete sont ceux que les lecteurs
non initiés pensent qu'ils ne lui en ont couté aucune.
Je lui ai demandé quel étoit celui de ses ouvrages qu'il ai=
moit d'avantage et il me dit que c'étoit son Attilio Re=
golo, et il ajouta ma queito non vuol già dire che ilsia il
migliore. Je lui ai dit qu'on avoit traduit à Paris tous
ses ouvrages en prose françoise, et que l'editeur s'étoit
ruiné, car il n'étoit pas possible de les lire; et que cela
demontroit la force de la belle poésie. Il me repondit
qu'un autre Ict s'étoit ruiné dans le siecle passé qui
avoit traduit en prose françoise l'Arioste, et il rit beau=
coup de ceux qui soutiennent, et qui soutiennent qu'un
ouvrage en prose puisse avoir le droit d'être appellé
poeme. Pour ce qui regarde ses ariettes il me dit qu'
il n'en a jamais ecrit aucune sans la mettre en musique
lui même, mais qu'ordinairement il ne montroit sa mu=
sique à personne; et il rit beaucoup des françois qui cro=
yent qu'on puisse adapter des paroles à une musique
faite d'avance. Il me porta une comparaison Iconphi=
tographique. C'est, me dit il, comme si on disoit à un statuaire
voila un morceau de marbre, faites moi une Venus,

68 127 1375

qui montre la physionomie avant que vous ayez deve=
loppé ses traits.

J'ai trouvé avec grande surprise à la Bibliotheque impe=
riale Monsieur de La Haye avec deux polonois, et un jeune
homme venitien que son pere avoit mis prés de lui pour
qu'il lui donnat une bonne education. Je l'ai embras=
sé à reprises. Je le croyois en Pologne. Il me dit qu'il
estoit à Vienne pour affaires, et qu'il seroit de retour
à Venise dans l'été. Nous nous fimes des visites reci=
proques, et d'abord que je lui ai dit que je n'avois pas
d'argent il me preta cinquante sequins, dont je lui ai
tenu compte. La nouvelle qu'il me donna, et qui me
fit un tres sensible plaisir fut celle de son ami le Ba=
ron de Bavois qui etoit deja Lieutenant Colonel au
service venitien. Il avoit eu le bonheur d'etre choisi
pour adjudant general par M. Morosini qu'à son
retour de l'ambassade de France la Republique
avoit fait commissaire aux confins. J'etois enchan=
té de voir devenus heureux ceux qui devoient me re=
connoitre pour premier auteur de leur fortune. J'ai
su à Vienne sans pouvoir en douter que de La Haye a=
voit été jesuite; mais il ne falloit pas lui en parler.

Ne sachant où aller, et ayant envie de me divertir
je fus allé à la repetition de l'opera qui devoit com=
mencer après Paques, et j'ai trouvé Bodin premier
danseur qui avoit epousé la Deotfroi. Je les avois vu
tous les deux à Turin. J'ai aussi trouvé la Campioni le

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

mari de la belle Ancilla, qui me dit qu'il avoit fait divor-
ce, car elle le deshonoroit. Campioni étoit grand donneur,
et grand joueur. Je me mis loger avec lui.

Tout à Vienne etoit beau, il y avoit beaucoup d'argent,
et beaucoup de luxe; mais une grande gêne pour ceux
qui n'étoient pas avoués à Venus. Des scelerats espions qu'on
appelloit commissaires de charité étoient les bourreaux im-
pitoyables de toutes les jolies filles; l'impératrice qui a-
voit toutes les vertus, n'avoit pas celle de la tolerance
lorsqu'il s'agissoit d'un amour non legitime entre
un homme, et une femme. Cette grande souveraine tres
religieuse haissoit en general le peché mortel, et deman de se
faire un merite devant Dieu en l'extirpant elle crut avec rai-
son qu'il falloit le persecuter en detail. Elle prit donc entre ses
royales mains le registre de ce qu'on appelle les pechés mortels,
elle trouva qu'ils étoient sept, et elle crut qu'elle pouvoit
dissimuler sur six, mais la paillardise lui parut impardonna-
ble, et ce fut contre elle que tout son zele se deploya, et eclata.
On peut, dit elle ne pas connoitre l'orgueil, car la dignité
en porte l'étendard. L'avarice est affreuse, mais on peut s'y
méprendre; elle peut paroitre economie à celui qui aime
l'espece. Pour la colere c'est une maladie, qui dans son
accès est meurtriere, mais les homicides sont punis de mort. La
gourmandise peut n'être que friandise, qui passe pour une vertu dans
la bonne compagnie, et elle s'allie avec l'appetit. Tant pis d'ailleurs
pour ceux qui meurent d'une indigestion. L'envie n'est jamais
avouée; et la Paresse est punie par l'ennui. Mais l'Incontinence
est ce que je ne peux pas pardonner. Mes sujets seront les mai-
tres de trouver jolies toutes les femmes qui leur paroitront telles, et
les femmes feront tout ce qu'elles pourront pour le paroitre,

qu'on s'entredetire tant qu'on voudra, je ne peux pas l'empecher;
mais je ne souffrirai jamais l'acte indigne qui tend à contenter
ce desir, qui est cependant inseparable de la nature humai-
ne, et cause de la reproduction de l'espece. Qu'on se marie,
si on veut avoir ce plaisir là, et paissent tous ceux qui veu-
lent se le procurer pour leur argent, et qu'on envoye à Ma-
rinat toutes les malheureuses, qui vivent du prati qu'elles
peuvent pouvoir tirer de leurs charmes. Je sais que sur cet article
là on est indulgent à Rome pour empecher, dit on, la sodomie,
les incestes, et les adultères; mais mon climat est un autre; mes
allemands n'ont pas le diable au corps comme les italiens, qui
n'ont pas, comme on l'a ici, la reunion de la bouteille; et d'ail-
leurs les desordres de consequence seront aussi surveillés, et lors
que je saurai qu'une femme n'est pas fidele à son mari, je la
ferai enfermer aussi, malgré qu'on pretend, que le mari en
est le seul maitre. Ce ne peut pas être une raison dans ma
états, car les maris y sont trop indolens. Je laisserai voir tant
qu'ils voudront les maris fanatiques qui pretendront qu'en
punissant leurs femmes je les deshonore. Ne sont ils pas des =
honorés d'avance? — Mais, Madame, le deshonneur ne peut
exister que dans la publicité, et d'ailleurs vous pouvez être trom-
pée — Mais vous

BnF MSS

Dans cette feroce maxime, sortie du seul defaut que la gran-
de Marie-Therese avoit *sub specie recti*, naissent toutes les
injustices, et toutes les rapines que commettoient les four-
neaux *commissaires de charité*. On enlevoit, et on conduisoit
soit en prison à toutes les heures du jour dans les rues de Vi-
enne toutes les filles qui toutes seules marchoient pour aller
gagner leur vie même honnetement. Mais comment pou-
voit on savoir que ces filles alloient se faire consoler chez quelqu'un

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ou qu'elles cherchoient le consolateur ? Un espion les suivoit de loin, la police en payoit cinq cents et ils n'étoient pas vetus en uniforme. Lorsque la fille entroit dans une maison, l'espion qui l'avoit vue, ne pouvant pas savoir à quel etage elle étoit montée, l'attendoit en bas, et s'en emparoit pour savoir chez qui elle étoit allée, et ce qu'elle y avoit fait, et au moindre refus obscur dans les reponses, le bourreau la conduisoit en prison, commençant par lui prendre tout ce qu'elle avoit en argent, ou en bijoux, dont on ne pouvoit plus avoir des nouvelles.

Ce fut à Leopoldstat que dans un tumulte une fille qui se sauvoit, et que je ne connoissois pas, glissa dans mes mains une montre d'or, qu'elle prevoyoit devoir devenir rapine de ceux qui alloient la conduire a Stokaus. Un mois après je la lui ai rendue, après avoir entendu son histoire, et par quels ruses elle s'étoit delivrée du supplice. Toutes les filles entières qui marchoient dans les rues de Vienne étoient reduites à tenir un chapelet à la main. On ne pouvoit pas pour lors les arreter d'emblée, car elles disoient qu'elles alloient à l'eglise, et Marie Therese avoit pour lors fait prendre le commissaire. Vienne étoit si obérée par cette canaille qu'un homme qui avoit besoin de lacher de l'eau étoit embarassé à chercher l'endroit où personne ne l'auroit pu voir. Je fus tres surpris un jour que je me mis en interrompu par un gueux en perruque ronde, qui me menaça de me faire arreter si je n'allois pas finir ailleurs — Pourquoi s'il vous plait ? — Parequ'il y a à votre gauche une femme à la fenêtre qui vous voit. — Je regarde, et effectivement j'ai vu au quatrieme etage d'une maison une figure de femme qui étoit à une fenêtre, et que moyennant une lorgnette auroit pu voir si j'étois juif, ou chretien. J'ai obéi en riant de la chose, dont j'ai conté l'histoire à tout le monde ; mais personne ne l'a trouvée rare.

Je suis allé dîner avec Campioni à une table d'hôte ~~à~~ ~~l'auberge~~, et je fus surpris d'y voir Pepe il cadetto que j'avois connu lors de mon arrêt à l'armeé d'Espagne, puis à Venise, puis à Lyon sous le nom de D. Giuseppe Marcati. Campioni qui avoit été son associé à Lyon l'embrassa, lui parla à part, et me dit avant que nous nous missions à table que ce monsieur là avoit repris son véritable nom, et qu'il l'appelloit le comte Affliio. Il me dit qu'après table on feroit une banque de Pharaon, où j'avois un petit interet, et par conséquent de m'abstenir de jouer. J'y ai adhéré. On fit la banque, Affliio gagna, le Capitaine Beccaria lui jetta les cartes à la figure; mais Affliio prudent n'y fit pas attention. Nous allames au Caffé Affliio, Campioni, et moi avec un officier de bonne mine qui me regardoit, et souriot, mais d'une façon à ne pas blesser la politesse — Je vis de ce que vous ne me remettez pas — Non Monsieur, mais j'ai une impression — Il y a neuf ans que par ordre du prince Lobkowitz je vous ai conduit à la porte de Romini — Vous êtes le baron Vais — Précisément. Il me fit des offres d'amitié, et il me promit de me procurer à Vienne tous les plaisirs qui dependoient de lui. Effectivement il me presenta le soir à une comtesse, où j'ai connu l'abé Maltagrossa, qu'on appelloit Grossetete, qui étoit ministre du duc de Modene, bien vu à la cour, parceque c'étoit lui qui avoit negocié le mariage de l'archiduc avec Madame Beatrice d'Este. Dans cette compagnie j'ai connu un comte de Roquendorf, et un comte Sarotin, et plusieurs traites avec une baronne qui avoit soti le balai, mais qui avoit encore de quoi plaire. On soupa, et on me fit baron: j'eus beau dire que je n'avois aucun titre; on m'a répondu que je devois bien être quelque chose dans ce monde, et que je ne pouvois être moins que baron, et que je devois convenir de l'être, si je voulois

à Vienne être admis quelque part. J'y ai consenti. Cette ba=
ronne avec un air degagé me fit comprendre que j'étois de
son gout, et qu'elle agréeroit ma cour; je lui ai fait une vi=
site le Lendemain: elle me dit d'y aller le soir si j'aimois le jeu,
et j'ai connu plusieurs joueurs. J'ai connu là Tramontini
dont je connoissois la femme qu'on appelloit Madame Mari.
Dans cette maison j'ai connu trois ou quatre filles, qui sans
avoir aucune peur des commissaires de charité étoient de=
venues à l'amour, et il sonnoit qu'elles ne craignoient pas
de prejudicier à leur noblesse en acceptant de l'argent. A=
près avoir découvert les privileges de ces demoiselles, j'ai
vu que les commissaires n'étoient garans que pour ceux qui
n'alloient pas dans les bonnes maisons.

La baronne me dit que je pouvois lui presenter des amis
si j'en avois, et ayant consulté Campioni j'y ai conduit Affligio,
~~A~~ le Baron Vais, et Campioni même qu'étant danseur
n'eut besoin d'aucun titre. Affligio joua, fit la banque,
gagna, et Tramontini le presenta à sa femme, qui le pre=
senta à son mari de Saxe Hildbourghausen. Ce fut là qu'
Affligio fit sa grande fortune qui finit si mal vingt cinq ans après.
Tramontini devenu son associé dans les grandes parties de jeu
qu'il lui fit faire fit tellement que sa femme engagea le
duc à lui faire donner d'abord le rang de Capitaine dans un
service de L. M. I. R. A.. Cela ne fut pas long, car trois mois
ne s'y après je l'ai vu moi même en uniforme. Il étoit déjà
maître de cent mille florins à mon depart de Vienne, l'
impératrice aimoit le jeu, et l'empereur aussi, mais non
pas pour ponter. Il faisoit tenir une banque. C'étoit
un bon prince, magnifique, et accorte, je l'ai vu en majesté
impériale, et je fus surpris de le voir vetu en espagnol. Il me pa=

roissoit de voir Charles V. qui avoit établi cette etiquette, et qui
duroit encore malgrè qu'après lui aucun empereur n'ait
été espagnol, et que François premier n'eut rien de commun
avec cette nation. J'ai observé la même chose avec plus de
raison à Varsovie lors du couronnement de Stanislas Auguste
Poniatowski qui eut aussi le caprice de s'habiller à l'Es-
pagnole. Cette decoration fit pleurer les vieux palatins, mais
il durent avaler la pillule, car sous le despotisme russe il ne
leur étoit resté plus que la faculté de pester.

L'empereur François premier étoit beau, et je lui avois
connu la physionomie heureuse quoiqu'même je ne l'aurois
pas vu monarque. Il avoit pour sa femme tous les egards,
il ne l'empechoit pas d'être prodigue, parcequ'elle ne jouoit,
et ne donnoit en pension que des Grenouilles, et il laissoit qu'
elle endettat l'état parcequ'il avoit l'art d'en devenir lui
même le creancier. Il favorisoit le commerce parcequ'il met-
toit dans ses coffres une bonne partie des utilités qu'il produisoit.
Il étoit aussi galant; et l'imperatrice, qui lui donnoit tou-
jours le titre de maitre, diminuoit.
~~voit toujours le droit de varier~~. Elle ne voulait, peut être,
pas que le monde suit que ses charmes ne suffisoient pas
au tempérament de son mari, d'autant plus que le monde
tout entier admiroit la beauté de sa nombreuse famille.
J'ai vu toutes les archiduchesses belles, la premiere excep-
tée, et je n'ai examiné entre les males que son aîné,
auquel j'ai trouvé la physionomie malheureuse, malgrè
l'idée contraire de l'abbé Fromentède qui se piquoit aussi
d'être physionomiste — Qu'y voyez vous — J'y vois la pre-
somption, et le suicide. — J'ai deviné, car Joseph II s'est tué;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et malgré qu'il n'en ait pas eu le dessein, il ne l'est pas moins
lui. La presomption fut la cause qu'il ne l'en est pas apperçu.
Ce qu'il pretendoit de savoir, et qu'il ne savoit pas rendoit inutile
ce qu'il savoit, et l'esprit qu'il vouloit avoir gastoit celui qu'il
avoit. Il aimoit à parler à tous ceux qui ebloui par son rai=
sonnement ne ~~savoit pas~~ savoient que lui repondre, et il appelloit pe=
dans tous ceux qui par un raisonnement vrai rendoit le sien
sans force. Il me dit à Luxembourg il y a sept ans à pro=
pos de quelqu'un qui avoit depensé des tresors pour acheter
des titres de noblesse qu'il me prisoit tous ceux qui achetoient
~~la noblesse~~ l'. Je lui ai répondu qu'il falloit me priser preferable=
ment ceux qui la vendoient. Il me tourna le dos, et il ne
me crut plus digne d'entendre sa voix. Sa passion étoit celle
de voir vivre, au moins sous sape, ceux qui l'ecoutoient lorsqu'il
savoit en société quelque chose, car il contoit joliment, et il bro=
doit plaisamment les circonstances de la chose; et il ~~traitoient~~ traitoit
de pauvres d'esprit ceux que ses plaisanteries ne faisoient
pas rire. C'etoient ceux qui les comprenoient plus que tous les
autres. Il aimoit mieux le raisonnement de Brambila qui
l'encouragea à le tuer que celui des medecins qui lui disoient
principiis obsta. Personne n'a pu lui contester l'intrepidité.
Pour ce qui regarde l'art de regner il ne la connoissoit pas,
car il n'avoit aucune connoissance du coeur humain, il ne
savoit ni dissimuler, ni garder le secret, il laissoit voir le plai=
sir qu'il avoit à penser, et il n'avoit pas appris à regler sa phy=
sionomie quelorsqu'il voyoit quelqu'un qu'il ne connoissoit pas, il
~~qu'il~~ savoit
une grimace qui le rendoit tres laid, dans le moment
qu'il avoit pu se permettre de substituer à cette grimace
paroissoit dire qui est donc cette espace?
odieuse une longuette; car la grimace ~~disoit~~ interrogeoit:

Ce souverain a succombé à une maladie très cruelle par rapport à ce qu'elle l'a laissé raisonner jusqu'à la fin, et parcequ'avant de le tuer elle lui fit voir la mort inevitable. Il doit avoir eu le malheur de se repentir de tout ce qu'il a fait, et l'autre malheur de ne pas pouvoir defaire ce qu'il avoit fait, en partie parceque cela n'etoit pas possible, et en partie parcequ'il avoit eu de se deshonorer en le faisant, car l'esprit de la haute naissance doit toujours rester dans son ame quoique languissante. Il avoit une estime infinie pour son frere qui regne aujourd'hui à la place, et malgré cela il n'eut pas la force de suivre les principaux conseils qu'il lui donna. Par grandeur d'ame il donna une grosse recompense au medecin homme d'esprit qui lui prononça la sentence de mort, mais par foiblesse d'ame il avoit renvoyé pendant quelques mois auparavant les medecins, et le charlatan, qui lui firent croire qu'il étoit gueri. Il eut aussi le malheur de savoir qu'on ne le regretteroit pas; c'est une pensée desolante. L'autre malheur qu'il eut fut celui de ne pas mourir avant l'archiducheese, sa niece. Si ceux qui l'entouroient l'avoient aimé veritablement ils lui auroient epargné cette dechirante nouvelle, car il étoit deja expedié, et on ne pouvoit pas craindre qu'il auroit pu redevenir en état de punir la discretion comme indiscretion; mais on eut peur que le successeur ne seroit pas genereux avec la respectable dame qui obtint d'abord cent mille florins. Leopold n'auroit frustré personne.

Enchanté du sejour de Vienne, et des plaisirs que je me promettois avec les belles femmes que j'avois connu chez la baronne je pensoi à partir, lorsque M. Vail me trouva à la fête du mariage de M. le comte Durazzo, et m'engagea à un Piquenique a Schonbrun. Nous y fumes, et je m'en suis donné de toutes façons, mais je suis retourné à Vienne avec une forte indigestion qui en moins quatre heures j'étois deja sur les bords du tombeau.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

J'ai employé la dernière partie d'esprit qui me restoit encore à me sauver la vie. J'avois à mon lit Campioni qui me logeoit, et Messieurs Roquendorf, et Savotin. Ce dernier qui avoit conçu pour moi une forte amitié étoit venu avec un medecin, tandis que je m'étois expliqué que je n'en voulois aucun. Ce medecin croyant de pouvoir user du despotisme de son art avoit envoyé querir un chirurgien, et on alloit me saigner contre, et sans mon consentement. A demi mort, je ne sais par quelle inspiration j'ai ouvert les yeux, et j'ai vu l'homme avec la lancette qui alloit me percer la veine. Non non; lui dit-je, et lorsqu'il avant j'ai retiré mon bras; mais le bourreau alloit, à ce que le medecin prétendoit, me donner la vie malgré moi, et je vois mon bras saisi. J'ai vite mis la main sur un des deux pistolets que j'avois sur ma table de nuit, et je l'ai déchargé contre celui qui avoit juré obeissance au medecin. La balle de fit une boucle de ses cheveux, et ce fut très suffisant à faire partir le chirurgien, le medecin, et tout le monde qui étoit près de moi. La seule servante ne m'abandonna pas, et me donna à boire de l'eau tant que je lui en ai demandé, et en quatre jours je me suis trouvé en parfaite santé. Toute la ville de Vienne sut cette histoire, et l'abbé Grossetete m'assura que si je l'avois tué il ne me seroit rien arrivé, car deux seigneurs qui étoient présents avoient été témoins qu'on alloit me saigner par force. Outre cela tout le monde me dit que les medecins de Vienne disoient que si on m'avoit saigné je serois mort. Il est certain que j'avois raison de craindre de tomber malade dans un pays ~~Vienne~~, car aucun medecin n'auroit plus osé me visiter. Cette avanture fit du bruit. Je fus à l'opera, et beaucoup de personnes voulurent me connoître: on me regar-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Doit comme un homme qui s'etoit defendu de la
mort ~~par~~ en lui lachant un coup de pistolet. Un
peintre en miniature nommé Mard mon ami mort
d'une indigestion parce qu'on l'avoit saigné m'avoit
endoctriné que pour guerir de cette maladie il
falloit que boive de l'eau, et avoir patience. On
est dans un état de detresse qu'on ne peut pas expli-
quer. On ne desire pas de vomir, car le vomissement
ne guerit pas. Je n'oublierai jamais un bon mot
sorti de la bouche d'un homme qui n'endurait ja-
mais; c'etoit monsieur de Maison rouge qu'on
conduisoit chez lui mourant d'une indigestion.
Un embarras de charettes oblige vis à vis le quinze
vingt ou cocher à s'arreter. Un mendiant s'approche
de la voiture, et lui demande un sou par charité
en lui disant qu'il se mouroit de faim. Maison rouge
ouvre les yeux, le regarde, et lui dit tu as bien le-
veux coquin

Dans ces jours là j'ai fait connoissance avec une
danseuse milanoise qui avoit de l'esprit de littera-
ture, et qui outre cela etoit jolie. Elle recevoit chez
elle bonne compagnie. J'ai connu là un comte
Christophe Herdédi aimable, riche, et genereux; ~~Cette~~
et un prince Kinski petillant qui avoit toutes les graces d'un Arlequin;
Cette fille, qui vit encore, je crois, m'inspira de l'amour, mais
en vain, puisqu'elle étoit devenue amoureuse d'un
danseur arrivé de Florence qu'on appelloit Angiolini.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je lui faisois ma cour, mais elle se moquoit de moi. Une fille de Théatre amoureuse de quelqu'un est invincible à moins qu'on ne sache en faire la conquete à force d'or. Je n'étois pas riche. Malgré cela je ne desesperois pas, et je poursuivois à y aller: ma compagnie l'ennuioit pas: ce qu'elle me montroit les lettres qu'elle ecrivoit, et je lui en relevois les beautés: en meme tems ainsi pressé d'elle je jouissois de la beauté de ses yeux. Elle me montroit les lettres de son frere qui étoit jesuite, et predicateur. On lui avoit fait son portrait en miniature, où elle étoit parlante; à la veille de mon depart ennuyé de n'avoir pu rien obtenir de cette beauté, je me suis determiné à lui voler le portrait, foible ressource pour un malheureux qui n'avoit pas pu obtenir l'original. Le jour donc que j'ai pris congé d'elle, je l'ai mis sans qu'elle i'en apperçoive, et je l'ai mis dans ma poche. Le lendemain je suis parti pour Strasbourg, où le Baron Voit m'avoit engagé en compagnie de deux Suisses dans une partie de plaisir.

Nous descendons de voiture à une auberge, et la premiere personne que je vois c'est le Chevalier de Valois, le meme qui m'avoit forcé à lui donner un petit coup d'epée à l'étoile la jour que j'avois écrit la Brêa: pres condé sur la quitance de la femme du suisse aux Thuilleries. D'abord qu'il me voit, il m'apporte, et il me dit que je lui dois une revanche. Je

Lui repons que je ne quite jamais une partie pour une autre, et que nous nous verions. Cela suffit, me repondit il, me ferez vous l'honneur de me presenter à ces dames — Volontiers, mais non pas dans la rue.

Nous montons, il nous suit, et je pense que cet homme qui d'ailleurs etoit brave pouvoit nous divertir, et je le presente. Il logeoit à cette même auberge depuis deux jours, et il etoit habillé en deuil avec une chemise à manchettes effilées. Il nous demande si nous allions au bal du prince eveque, dont nous ne savions rien, et Vaï lui repond qu'oui. On y va, dit il, sans etre presenté, et voila la raison que je compte d'y aller, car ici je ne suis connu de personne. Un moment après il i'en va, l'hote vient demander nos ordres, il nous informe de ce bal, les traiteurs ont envie d'y aller, et après avoir mangé quelque chose, nous y allons, et nous voyons beaucoup de monde, et n'etant connus de personne nous nous promenons par ci par là en pleine liberté.

Nous entrons dans une chambre, où nous voyons une grande table entourée de noblesse qui soutoit à Pharaon; celui qui taillait etoit le prince, et la banque nous semble entre souveraines, et ducats de treize ou quatorze mille florins. Le chevalier de Malvi etoit debout entre deux dames aux quelles il disoit des jolies choses tandis que Monseigneur melait.

110
B 88

Il donne à couper, et il s'avise de regarder le françois, et de lui dire de mettre aussi une carte — Volontiers, mon seigneur, va la banque à cette carte — Va, dit l'autre; que dans sa grandeur, voulant faire voir qu'il n'avoit pas peur, et voila la carte qui paroit dans le moment à sa gauche, et voila le chevalier qu'avec indifference ramasse tout cet or. ~~Les uns personne alors~~ donné ~~Les uns parlent à l'oreille et~~ l'évêque, dit au garçon: si votre carte avoit perdu, Monsieur, comment m'auriez vous payé? — Monseigneur ce ne sont pas vos affaires — Monsieur, vous etes plus heureux que sage. Malin, partit avec son or dans la poche.

Cette etonnante avanture fit faire cent discours; mais personne ne finissoit par dire autre chose, sinon que cet etranger devoit être fou, ou desespéré, et que l'évêque n'étoit une bête.

Une demi heure après nous retournons à l'auberge nous demandons des nouvelles du vainqueur, et on nous dit qu'il étoit allé se coucher. Je dis à Vais que nous devions profiter de cet evenement emportant une petite somme. ~~Il étoit toujours joueur~~, Nous entrons dans sa chambre de bon matin, et je lui demande le plaisir de me prêter ~~cinquante~~ cent ducats — De tout mon coeur — Je vous les rendrai à Vienne. Voulez vous mon billet — Point de billet. Il me compte ~~cinquante~~ cent sequins, et un quart d'heure après il part en poste pour Vienne. Tout son equipage etoit un sac de nuit, une redingotte, et une paire de bottes. J'ai loyalement divisé les ~~cinquante~~ cent ducats entre nous quatre, et nous retournames à Vienne le lendemain. Nous trouvames cette histoire

Dans la bouche de tout le monde; mais personne ne savoit ni ce que nous avions reçu ni ce que le vainqueur avoit de la valeur; autre celui étoit l'homme. Chez l'ambassadeur de France on n'en avoit pas d'idée. Le lendemain on me dit après. Je vis le chevalier avec la Silhouette, qui me dit: Il y vit ainsi l'ancien l'année 1753.

Bd III

1750
mariage de
25 ans

Fragment sans titre

Chap VII – XII (Doppelt!)

BnF
MSS

Original: Fragment et
Communication sur
le mer ménoises"

Fr. D. Hoerbst dankt nochmals für
Ihre mehrfachen Bemühungen

23 SEP. 1907

Ihr Franz Hoerbst

15 NOV. 1907

Jurnook

21 DEZ 1907

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

1750 (page 1)
1751 (: 72)
1752 (: 129)

"Fragment et commencement

du 3me tome de mes memoires"

Dit thuringia mit Hopfengau alt das
andere Ex., andre Diktate, aus mit
rück einem dauerhaften Einband befindet,
Geschenk frei von dauerhaften Schäden
geblieben.

Frau

BnF MSS
21 DEC 1907

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

"Fragment et commencement
du 3me tome de mes mémoires"

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Fragment et commencement
du 3: tome

Seite 1 à 154

Ein halbes Blatt enthaltend
Seite 111 und 112 ist abgetrennt
worden und nicht vorhanden;
und zwar abgetrennt anscheinend
nachdem der Bearbeiter der
französ: Ausgabe das Original
in Händen hatte, wie aus der
(ebenfalls diese 2 Seiten fehlen lassenden)
Nummerirung mit rother Tinte
hervorgeht.

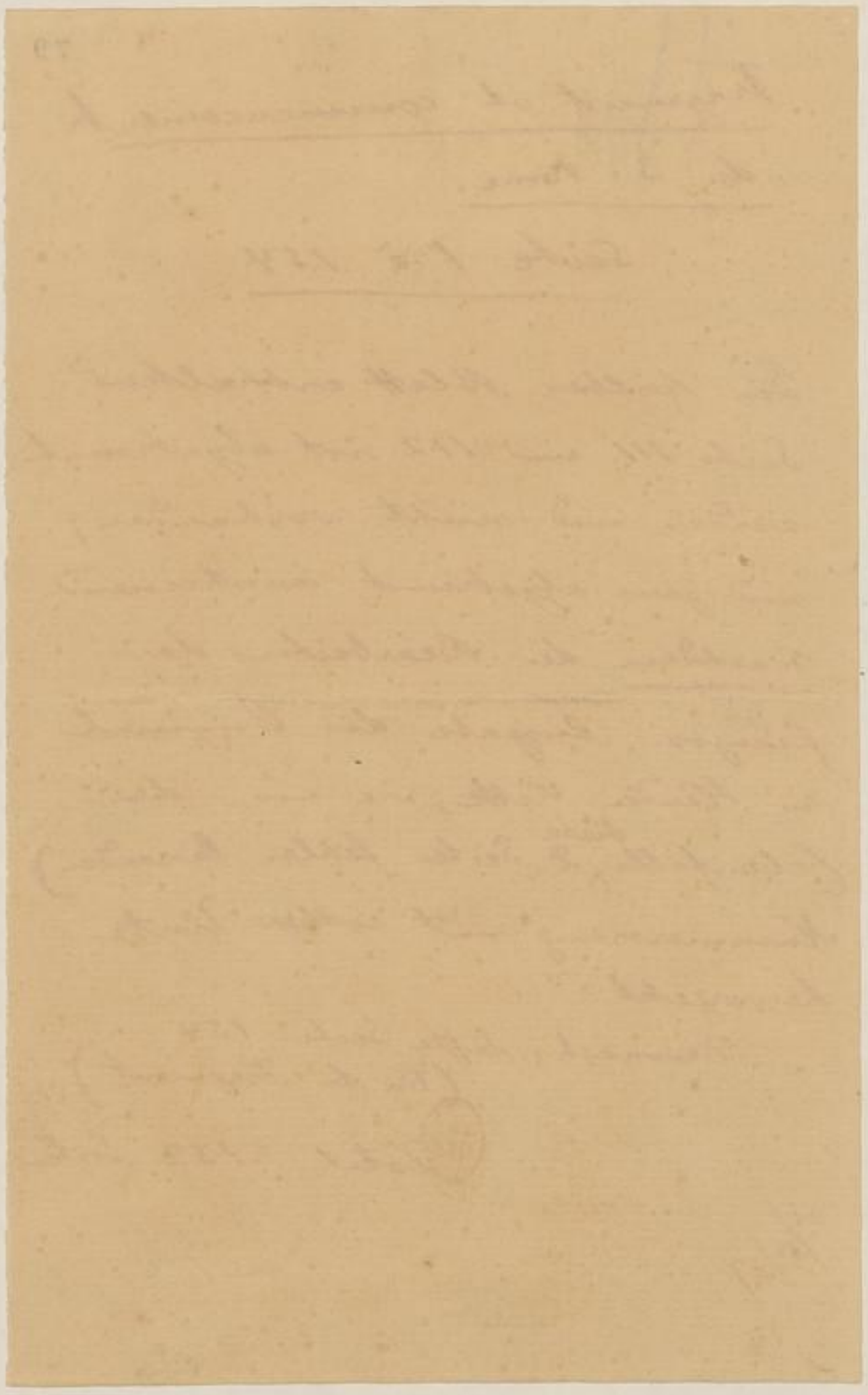
Demnach: Letzte Seite 154
("Fin du Fragment")

BnF MSS

Total 152 Seiten

21/12/07

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)



Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Seite 111 und 112 in dieser
Fassung entsprechen
Seite 101 Z. 22 bis Seite 102
Z. 15 der anderen Fassung,
die Lafargue verwendet
hat. Maßgebend sind
selbstverständlich die vorher Texte.

30. 10. 57 Pk.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et commencement
fragment dies: Jeune
de mes memoires

a. 1750
mon age de
25 ans

Je sors de ma pâte vers midi au Pont du Lac obscur: je
prens une chaise à deux roues pour aller vite dîner à Zer:
zave: je descens à l'auberge de S.t Marc, et je monte precedé
par le valet qui doit me conduire à ma chambre. Un bruit
de gayeté qui sortoit d'une sale ouverte m'excite à y regar:
der pour voir ce que c'étoit. Je vois dix à douze personnes
à table. C'est tout simple. J'allois mon chemin; mais je
me sens arrêté par un le voila prononcé par une jolie
femme qui se leve, me vient au devant, m'embrasse, et dit
vite un couvert pour mon cher cousin; et qu'on mette
sa mâle dans ma chambre. Ne vous l'ai-je pas dit,
(dit elle à un jeune homme qui s'avançoit vers moi) qu'il
devoit arriver aujourd'hui ou demain? Elle me fait asseoir
à son coté; et tout le monde, qui s'étoit levé pour me
faire honneur, se remet à sa place. Tu auras surement
bon appetit, me dit elle en appuyant son pied sur le mien:
voila mon futur que je te presente, et voila mon beau:
pere, et ma belle mere. Ces dames, et ces messieurs sont
des amis de la maison. D'où vient donc que ma mere n'est
pas arrivée avec toi?

Voila enfin le moment où il faut que je parle — Ma
mere, ma chere cousine, sera ici dans trois ou quatre jours.

Regardant alors plus attentivement la hardie friponne, je
la reconnois pour Cattinella, danseuse fort connue, à la quelle
je n'avois jamais de ma vie parlé. Je vois qu'elle compte
sur moi, et qu'elle veut me faire jouer un faux person:
nage pour la commodité d'une piece de sa composition,
dont apparemment elle avoit besoin pour parvenir au de:
nouement. Curieux de savoir si je possedois bien le talent
qu'elle me supposoit, je m'y prête avec plaisir, certain que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

R

pour le moins la recompense nocturne ne pouvoit pas me manquer. Je devois employer toute mon habileté à bien jouer le rôle cependant sans me compromettre. En attendant, sous prétexte d'avoir besoin de manger, je lui donne tout le tems qui lui étoit necessaire pour me bien concerter.

Elle i en acquita en excellente comedienne, me donnant par là un essai non equivoque de son esprit fin. Parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, elle m'expliqua tout le noeud de la fable. Dans le silence qu'il est permis de garder à un homme qui mange, j'ai relevé que son mariage ne pouvoit se faire qu'à l'arrivée de la mere qui devoit lui porter ses habits, et ses diamans, et que j'étois le celebre Maestro qui allois à Turin pour composer la musique à l'opera de Borsitoli où chantoient Caffariello, et l'Astrua aux noces du duc de Savoye avec l'infante d'Espagne. Certain qu'elle ne m'empecheroit pas de partir le lendemain, j'ai vu que je ne risquois rien à jouer le personnage qu'elle desiroit. Si cependant l'envie de gouter d'elle ne m'étoit pas venue, j'avois dit à l'assemblée que c'étoit une folle.

~~Quelque agréable~~ ~~de la mesaventure~~ ~~nécessaire à l'existence de l'homme. A cette fin la nature lui a donné la connoissance de l'appétit et elle a fait plaire aux plaisirs de la table. Dans la solitude de ce~~ ~~l'homme et le plaisir à manger et à faire l'amour et celui qui a le plus faim~~ ~~de la vie humaine. Le plaisir de manger distingue l'homme de la bête. Je ne me suis pas donné de regret~~ ~~a suivi de la plus grande faim~~ ~~la vie humaine~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

~~[illegible]~~

Cattinella m'a gagné sur le champ. Elle étoit encore jeune, et fort jolie, et qui plus est célèbre par ses intrigues, et ses vicissitudes. Charmé de me trouver dans le moment de faire connoissance avec elle, je me mis en devoir à ~~me~~ tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour m'attirer son estime.

La prétendue Zelle mere arrive vis à vis de moi verre plein un verre, et me le présente. J'allonge le bras; mais, tout à mon rôle, je tiens la main de façon qu'elle sembloit estropiée — Qu'avez vous à votre main, Signor Maestro? — Une petite entorse, madame, que j'ai reçue

Cattinella, éclatant de rire, dit qu'elle en étoit fâchée, puisque je ne pouvois pas leur donner un plat de mon métier au clavecin — Je trouve singulier, lui dis-je, que cela te fasse rire — Je ne me souvenois d'une entorse de comande que je me suis donnée il y a

deux ans pour ne pas danser.

Après le caffè la belle mere dit que mademoiselle Costi: nella devoit avoir à conferer avec moi sur des affaires de famille; et qu'il falloit donc nous laisser en liberté. Ainsi je me suis vu enfin seul avec cette intrigante dans la chambre qu'elle m'avoit destinée contigue à la sienne.

Se laissant aller sur un canapé, elle s'abandonna à un rire qu'elle ne pouvoit plus moderer. Elle me dit qu'elle n'avoit pas douté de moi, malgré qu'elle ne me connût que de vue, et de nom; m'avertissant cependant que je ferai tres bien à m'en aller le lendemain. Je suis, me dit elle, ici depuis deux mois sans le sou: je n'ai que quelques robes, et du linge que j'aurois dû vendre pour vivre, si je n'avois pas eu l'adresse de rendre amoureux de moi le fils de l'Hôte. J'ai promis au niais quand je devenir sa femme, lui portant une dot de vingt mille écus en diamans que je dois avoir à Venise, et que ma mere doit me porter. Ma mere n'a rien, et ne sachant rien de cette intrigue elle ne bougera pas.

— Dis moi, je t'en prie, quel sera le denouement de cette farce. Je le prevois triste, et peut être tragique —

Tu te trompes: il sera comique. J'attens ici un amant qui est le comte d'Ostein frere de l'electeur de Mayence. Il m'a écrit de Francfort; il en est parti, et il doit être maintenant à Venise. Il doit venir me prendre pour me conduire à la foire de Reggio. Je l'attens à chaque moment. Si mon pretendu s'avisoit de faire le mechant, il est certain qu'il le rougiroit lui payant cependant toute ma depense; mais je ne veux ni qu'il la paye, ni qu'il le sache. Au moment de m'en aller, je lui dirai à l'oreille que je retournerai, et tout sera tranquille, car je l'assurerai qu'à mon retour je l'epouserai.

— C'est à merveille, et tu as de l'esprit comme un

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ange; mais je n'attendrai pas ton retour pour t'écrire: cela, ma charmante cousine, doit se faire tout à l'heure — Quelle folie! Attens du moins cette nuit — Point du tout, car il me paroit deja d'entendre les chevaux de ton comte. S'il n'arrive pas, il n'y aura rien de perdu pour la nuit, je t'en reponds — Quel fou! Tu m'aimes donc? — Beaucoup; et quand même! Ta pièce merite que je t'adore, et que je t'en donne des preuves. Allons vite — Attens. Ferme la porte. Je trouve que tu as raison. C'est un episode des plus jolis.

Deux heures après, nous durmes nous ajuster, entendre dont toute la maison qui montoit pour venir chez nous. On parla d'aller prendre l'air, et on s'y disposoit, lorqu'on entendit le bruit du trot de six chevaux à un equipage qui arrivoit en poste. Cattinetta, après avoir regardé de la fenetre, prie tout le monde de se retirer, puisque c'étoit un prince, qui venoit pour elle, et qu'elle en étoit sûre. Toute la compagnie decampa. Elle me poussa dans la chambre voisine, où après m'avoir enfermé, elle mit la clef dans sa poche.

Derriere les rideaux de la fenêtre, je vois la berline s'arreter devant la porte de l'auberge, et je vois en sortir un seigneur quatre fois plus gros que moi soutenu par deux domestiques. Il monte, Cattinetta va à sa rencontre, et elle l'introduit dans sa chambre, le felicitant sur son heureuse arrivée. Je me place alors à la porte, dont une heureuse fente étoit l'unique ressource qui devoit me dedommager de la peine que je devois endurer restant là tout seul. J'entendois tous leurs discours, et je voyois tout ce qu'ils pouvoient faire sur un sopha où l'enorme allemand se jetta, et où Cattinetta se placa aussi d'abord qu'on se depecha de porter de la voiture à la chambre toutes les petites choses volantes qui pouvoient lui être

necessaires. J'ai entendu ordonner un souper pour deux per=
sonnes, et les chevaux pour partir à minuit.

Deux heures entières que Cattinella employa à faire ses
paquets m'ennuyèrent à la mort. L'assurement une com=
mençe que lorsqu'on porta des bougies, et que Cattinella
après avoir fermé la porte alla donner des marques de sa re=
connoissance, et de la tendresse à son gros animal amoureux
qui la reçut entre ses bras que son ventre rendoit trop courts
pour tout ce qu'il vouloit entreprendre sur elle. Mais en
moins d'un quart d'heure cet amusement me déplut plus
que l'ennui: j'ai vu des choses faites pour la honte de l'
humanité, et pour l'opprobre de l'amour. Que des mi=
seres! Les complaisances mêmes de Cattinella me revol=
terent. Je n'aurois plus voulu d'elle après ce que je venois
de voir: j'étois sûr qu'elle auroit été au désespoir s'elle
eut pu deviner que je la voyois. Je m'humiliois pensant
qu'il pourroit m'arriver devenant gras et vieux la reven=
dre un jour à ce comte d'Ostein.

On leur servit un souper à l'allemande fait par son
cuisinier. A chaque bouteille de vin du Rhin qu'on lui de=
bouchoit il feroit l'éloge du canton qui l'avoit produit. Il
partit à minuit entendant sans miséricorde l'épouse à l'è=
pour sans l'honorer d'un seul mot. Dans les cinq heu=
res que j'ai demeuré là personne n'est venu, ni n'auroit
pu venir voir si j'avois besoin de quelque chose, car il lui
auroit fallu venir par la chambre où étoient les deux
acteurs. Dieu sait comme le seigneur allemand auroit
pris la chose s'il avoit pu se figurer que quelqu'un étoit
à la fente spectateur de ses plaisirs amoureux qui
deshonoroient la nature.

D'abord qu'après leur départ j'ai vu par la fente le
fils de l'hôte, j'ai frappé à la porte pour qu'il l'ouvre;

mais d'une voix plaintive il me dit que madamoi=
selle ayant emporté la clef il falloit abbattre la
serrure. Je l'ai prié de se hâter parceque j'avois faim.
Il me tint compagnie à table; mais sans manger, car la
tristesse l'accabloit. Il me dit qu'elle avoit trouvé un mo=
ment pour l'assurer qu'avant la fin du mois de Juillet
elle seroit de retour, et elle l'éprouveroit. Elle pleuroit,
me dit il, et pour me donner une sûre marque de sa
foi, et de sa tendresse, elle a fait ce que je n'aurois ja=
mais espéré — Qu'a-t-elle fait? Vous pouvez me le
dire — Je n'ose — Dites donc — Elle m'a donné un
baiser — C'est beaucoup. Je n'aurois jamais cru
ma cousine capable de cela — Elle a reconnu une
bouteille de Rhin au prince pourque nous la vidions
ensemble — Le prince aura payé la dépense — Point
du tout. Nous n'avions pas voulu. Elle s'en seroit of=
fensée, car vous ne sauriez croire combien elle est
delicate — Que dit votre pere de son départ? — Mon
pere pense toujours mal: il dit qu'elle ne reviendra
plus, et ma mere même est plus de son avis que du
mien — On voit qu'ils n'ont guere d'esprit. Si elle
vous l'a dit, elle reviendra sans doute — Si elle
n'avoit pas intention de revenir, elle ne me l'au=
roit pas assuré. — Voila ce qui s'appelle raisonner
Après avoir soupé, et vidé la bouteille, j'ai pris la
poste, et je suis parti assurant l'ami que je pressa=
derai la cousine à revenir plus tôt, et lui recoman=
dant ma tante qui devoit arriver avec les diamans.
Je voulois payer pour moi; mais il a cru que je
voulois badiner. Je suis arrivé à Bologne un quart

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

d'heure après le comte d'Oltein à la même auberge. Ce fut Cattinella qui trouva le moment de venir me demander compte de toute la conversation que je devois avoir eue avec la pauvre dupe. Elle ne fit qu'en rire. Les femmes du caractere de Cattinella sont toutes ennemies nées des dupes : elles ont impitoyables : il ne leur semble pas d'être cruelles. Par le même esprit elles aiment tous les fripons, dont elles deviennent dupes à leur tour. Cattinella enfin croyoit de me faire honneur me mettant dans le nombre de ceux qu'en langage courant on appelle grecs.

Je fus arrivé à Reggio avant elle ; mais je n'ai pas cherché à lui parler. Elle ne quittoit jamais le comte qu'on ne voyoit qu'au théâtre avec elle. Dans tout le tems de la foire je n'ai fait que jouer matin et soir, attentif à me défendre des coups ; mais perdant tout de même. Je fus parti huit jours avant Balletti pour aller l'attendre à Turin que j'avois envie de connoître. Quand j'y arrivai je ne m'étois arrêté que deux heures.

Dans cette capitale du piemont j'ai trouvé tout-à-coup trois beaux. La ville, la cour, le théâtre, et les femmes me furent belles, commençant par les duchesses de Savoye, qui me parurent faites pour l'amour. Apparence trompeuse, car elles étoient destinées à être venues au monde pour végéter, prier Dieu, vieillir, et mourir. C'est l'affreuse destinée de presque toutes les filles des rois ; il leur faut des princes, et malheureusement pour elles le nombre n'en est pas grand. Elles mortifient. Madame Adelayde de France, qui actuellement est à Rome, doit bien se repentir de n'avoir pas voulu être reine d'Espagne

il y a presque quarante ans
~~Dix-huit ans~~.

J'ai vu à Turin voyant les rues pleines de mendians, tou= dis qu'on me disoit que la police y étoit excellente. Cette police cependant étoit l'affaire chérie du roi lui même, qui avoit beaucoup d'esprit, comme tout le monde le sait par l'histoire. Mais je fus assez badaud pour m'étonner de la figure de ce monarque. N'ayant jamais de ma vie vu un roi, ~~une idée fille des préjugés me faisoit~~ il me sembloit qu'il ~~devoit être différent des autres rois~~ devoit avoir dans sa physionomie quel= que distinctif fort rare ou en beauté, ou en majesté non commun certainement aux autres hommes. En qua= lité de jeune republicain qui pensoit, mon idée n'étoit pas tout à fait folle; mais je m'en suis defait bien vite d'abord que j'ai vu ce roi de Sardaigne laid, borné, mau= sade, et ayant l'air ignoble jusque dans ses façons.

J'ai entendu chanter l'Astrua, et Gaffarello, et j'ai vu danser la Geoffroi qu'un danseur très honete homme nommé Bodin natif d'Orleans a épousée dans ce tems là. Aucun penchant amoureux n'altera à Turin la paix de mon ame jusqu'à l'arrivée de Bal= letti; ce fut avec la fille de ~~la~~ blanchisseuse ~~avec~~ ~~Laquelle~~ qui il m'est arrivée une chose que je n'écrirai pas parce qu'elle peut donner une instruction en physique.

Après avoir fait l'impossible pour avoir un entre= tien avec cette fille chez moi, chez elle, ou ailleurs, n'y être pas parvenu, je me mis déterminé à l'avoir par surprise, et en usant un peu de violence s'il le falloit, l'at= tendant au bas de l'escalier derobé, lorsqu'elle sortoit de chez nous après nous avoir porté notre linge.

M'étant donc caché où elle ne pouvoit pas me voir, je ~~mais~~ sauté sur elle quand je l'ai eue à ma portée ~~pour~~ ~~lorsque~~ ~~elle~~ ~~passa~~ ~~devant~~ ~~moi~~

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

comme le chat sur la souris. Je l'ai arrêté sur le troisième degré de l'escalier, lui en imposant assez pour l'empêcher de faire du bruit; et moitié par la douceur, et moitié par la force je l'ai subjugée. Mais à la première secousse de l'union qui cependant ne trouva aucun obstacle, un son fort extraordinaire à l'égard du moment, sortant de l'endroit voisin de celui que j'avois rempli, ralentit ma fureur amoureuse, d'autant plus que j'ai vu la succombante porter la main à son visage pour me cacher la honte qu'elle ressentoit à cause de cette indiscretion.

Après l'avoir rassurée par un éloquent baiser, je veux suivre; mais voilà un second son plus fort du premier sortant du même endroit. Je la méprise, et vais mon train; mais voilà le troisième, puis le quatrième, et le cinquième si régulièrement que cela ressembloit à la basse d'un orchestre qui bat la mesure au mouvement d'une pièce de musique. Le phénomène de l'ouïe, joint à l'embarras, et à la confusion de ma victime, que je voyois désolée, me saisit tout-d'un coup de mon arme. Mont cela représenta soudain à mon esprit une idée si comique que la rire s'étant emparé de ma force, et de toutes mes facultés, j'ai dû lâcher prise. Elle saisit ce moment pour s'échapper. Je suis resté là un bon quart d'heure avant de pouvoir finir de rire. Depuis ce jour là, elle n'a osé plus paroître devant mes yeux. Aujourd'hui encore, quand je me rappelle ce fait, je me ris encore à rire, et je rirai au moment de ma mort, si j'ai le bonheur de m'en ressouvenir.

J'ai réfléchi que cette fille étoit peut être redevable de sa rougeur à cette petite incommodité. Si elle y étoit sujette à cause d'une singulière conformation d'organe, elle devoit reconnoître de la providence et ne lui en dois que par un sentiment d'ingratitude la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

nature lui fesoit prendre pour un defaut. Il est cependant vrai qu'il auroit pu le paroitre à quelqu'un qui l'auroit decouvert après l'avoir eprouvée: lui arrivant à cause de cela dans ses pouvoir lui rendre ses devoirs, il auroit pu demander l'annullation du mariage. Je crois que les trois quarts des femmes galantes craindroient de l'être, si elles étoient sujettes à cet incident, à moins qu'elles n'eussent des amans sujets au même inconvenient, car pour les singulieres symphonie pourroit devenir un agrement de plus dans l'accouplement amoureux, où l'on ne trouve un moyen applicable à l'écluse, dont l'effet serait celui de rendre les explosions odoriferentes, car un sens ne doit pas souffrir quand un autre sens jouit, et ce dont il est pour peu de chose dans les ebats de Venus.

Ce petit fait m'a donné motif d'observer en anatomie que ce qui separe le rectum du vagin est absolument la même substance. J'ai pensé que c'est peut etre par cette raison que les casuistes ne sont pas tant rigoureux sur la pederastie feminine, comme ils le sont sur la masculine. La feminine passe même pour ridicule. La dauphine de France avançoit dans la grossesse. On lisoit sur le Mercure des pieces de vers, où les poetes inspirés par Apollon disoient qu'elle accoucheroit d'un Duc de Bourgogne qui feroit le bonheur de tout le royaume. Les fêtes devoient etre magnifiques, et les etrangers quitoient deja Rome pour s'y trouver: nous nous disposames à partir aussi. Le lendemain de notre depart nous passames le mont Cenis, et le sixieme jour nous arrivames à Lyon, et nous nous loge-

mer au Sud.

Lyon étoit une fort belle grande ville, où il n'y avoit pas
des maisons nobles ouvertes aux étrangers, mais où en
revanche cinquante maisons de negocians, de fabriquans,
et de commissionnaires encore plus riches tenoient la
société très bien montée. La ton y étoit beaucoup au dessus
de celui de Paris; mais on s'y fesoit, et on jouissoit de
la vie plus methodiquement. Ce qui fesoit la richesse de
Lyon étoit la mode, le gout, et le bon marché. Elle
changeoit chaque année, et une étoffe qui à cause du nou-
veau dessein on payoit trente francs, on ne la payoit
que vingt dans l'année suivante; mais on l'envoyoit
hors du royaume où les acheteurs la payoient com-
me toute fraiche. Le secret des lyonnois pour enrichir
étoit de payer fort chers des dessinateurs qui avoient
du gout, et le bon marché qui vient de la concurrence,
dont l'ame est la liberté. Tout gouvernement qui
veut s'assurer de la prospérité de son commerce n'a
qu'a laisser en pleine liberté ceux qui le font, se te-
nant seulement attentif à empecher les fraudes
que l'interêt particulier peut employer au préju-
dice du general. Le souverain doit tenir la balance lais-
sant aux sujets la liberté de la changer à leur gré.

J'ai trouvé à Lyon la plus célèbre de toutes les courti-
sanes venitiennes du second rang. C'étoit Areilla
mon ancienne connoissance, dont le lecteur peut ~~se~~ se
souvenir. Sa beauté étoit toujours surprenante, et
les françois avouoient qu'ils n'avoient jamais vu l'é-
gale. Un danseur venitien nommé Campioni qui
nourrissoit des sentimens fort rares dans l'esprit or-
dinaire des danseurs, en étoit devenu amoureux à

Venise, l'avoit epousée, et lui avoit appris à danser dans son même genre qui étoit le serieux. Lui ayant appris toutes les graces dont sa belle taille étoit susceptible, il l'avoit conduite avec lui en Angleterre où elle avoit brillé, et étant de retour pour se rendre de nouveau à Venise, il s'étoit arreté à Lyon, où en peu de jours elle avoit rendu amoureux d'elle toute la jeunesse de la ville. Elle donnoit toutes les nuits des soupers où y jouoit gros jeu, et on y faisoit de grands repas. Celui qui tenoit la banque s'appelloit Giuseppe Marcati: c'étoit la même que j'avois connu huit ans avant ce tems là à la grande garde de S.te Marie de Pesaro lorsque j'y étois arreté pour avoir perdu mon passeport. On l'appelloit alors Giuseppe il cadetto. Ce corecteur de la fortune qui après devint celebre sous son veritable nom d'Affilisio, et dont je parlerai dans deux ou trois ans d'ici étoit alors avec Ancilla, et tenoit la jeunesse de Lyon. Une perte de cinquante mille écus qu'un fils d'un riche negociant fit, et dut payer mit toute la ville en alarme, et Comi: piani alors se vit obligé à partir.

Un respectable personnage que j'ai connu chez M. de Rochebaron me dit digne, comme il me dit, de voir la lumiere. Cela veut dire qu'il me presenta à la loge, d'où je suis sorti franmaçon. Deux mois après je suis devenu à Paris dans la loge du Duc de Clermont compagnon, puis maitre. Il n'y a point de plus haut grade dans la franmaçonerie: ceux qui s'imaginent d'être d'avantage à cause des nouveaux titres qu'on a inventé se trompent, ou veulent tromper

Il n'y a point d'homme au monde qui puisse pouvoir à savoir ce que c'est que la franmaçonerie.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

sans y être initié, mais ceux qui se determinent à s'y faire
recevoir pour apprendre ce qu'on appelle le secret peuvent
se tromper, car s'ils n'ont pas le talent de le penetrer,
il pourra leur arriver de vieux cinquante ans maîtres sans
jamais le savoir. Le secret des maçons est tel qu'il ne
peut être communiqué à quiconque ne soit par personne, car
personne ne peut être sûr de le savoir. Il est donc invio-
lable par sa propre nature. Outre cela je dirai que la
vérité que ce secret renferme est telle que celui qui n'a
pas le talent de la deviner n'est pas fait pour l'appren-
dre d'un autre qui croyant de la savoir s'aviseroit de la
lui communiquer. Un vrai, et judicieux franc maçon fait
cela, et par cette raison il ne se determinera jamais à
une indiscretion dont il se rendroit coupable en pure
perte. Le secret des maçons sera donc toujours secret.
Un malheureux sans foi, et sans honneur nommé
Bottarelli, que j'ai connu treize ans après l'époque
presente à Londres, publia, pour gagner de l'ar-
gent, tout le ceremonial qui se fait en Loge; mais
le secret ne consiste pas dans la discipline. Ceux
qui ont lu son libelle n'ont rien appris de l'essen-
tiel, qui tel qu'il est ne peut pas être écrit.
Les grands mysteres, qu'on celebroit dans l'antien
tems à Eleusis à l'honneur de la deesse Ceres,
faisoient la même sensation dans ceux qui n'y
etoient pas initiés que la franc maçonerie fait au-
jourd'hui dans plusieurs qui n'en ont pas une veri-
table idée. Ces mysteres là interessoient toute la
Grece, et les plus grands hommes de notre monde
voulurent y être initiés; mais cette initiation là é-
toit d'une importance beaucoup plus grande que

celle qu'on peut attacher à la franc-maçonnerie moderne, où l'on trouve des postillons, et des rebuts de l'espece humaine. On garda longtems sous un silence impenetrable tout ce qui se passoit aux mysteres d'Eleusis à cause de la veneration qu'ils inspiroient. On croit par exemple reveler les trois mots qu'on disoit aux initiés lorsque le Hyerophante les congedioit; mais à quoi cela servoit il? Pas à autre chose qu'à deshonorer celui qui les avoit reveles, car ces trois mots étoient d'une langue barbare inconnue à tous les profanes. Ils signifioient veiller, et ne faites pas de mal. L'initiation duroit neuf jours, les ceremonies etoient tres importantes, et la compagnie tres respectable. Nous lisons dans Plutarque qu'Alcibiade fut condamné à mort avec la confiscation de tous ses biens parcequ'il avoit osé mettre en ridicule chez lui les grands mysteres avec Polition, et Theodore malgré les Loix des Eumolpides. En consequence de ce sacrilege on l'a condamné à être maudit par les pretres, et les pretresses; mais une pretresse s'y étoit opposée la malediction ne fut pas donnée: elle allegua pour raison qu'elle étoit pretresse pour benir et non pas pour maudire. Legon superbe qui malheureusement n'a pas lieu dans notre sainte religion. Il est encore arrivé qu'aujourd'hui on dissimule presque en tout ce qui autrefois paroissoit tres important. Je laisse dire, et on va son train. J'ai vu à Naples un duc, et M. Ainslon faire chez eux le fameux miracle du sang de S.t Janvier sans craindre ni l'indignation du roi qui porte sur la poitrine la figure de S.t Janvier avec les paroles in sanguine tuo, ni la fureur d'une popu-

loce aussi feroce, et bouffonne que celle de Paris, et beau=
coup plus superstitieuse.

Nous prîmes deux places dans la Diligence qui pleine, ou
vide allait trois fois par semaine de Lyon à Paris en cinq jours.
Chaque passager payoit alors cent francs, et celui qui vou=
loit se faire lier sur l'impériale en payoit cinquante.
Pour ce prix on etoit nourri, logé, et couché dans des
excellens lits; tout au contraire de l'Allemagne, où les pas=
sagers ne sauroient choisir meilleur lit que de paille
Dans la diligence où nous nous trouvames au nombre
de huit nous étions tous assis, mais tous mal assis à cau=
se de la forme que lui avoit donné celui qui l'avoit
inventée. Par un effort de son genie il l'avoit faite ova=
le: par conséquent tout le dossier en cercle etoit con=
cave; et n'y ayant pas les quatre angles qui ren=
dent toutes les voitures carrées commodes au moins
pour quatre personnes nous y étions tous mal.

Malgré cependant que je trouvasse l'architecture
de ce carosse très mal raisonnée, je gardois un pro=
fond silence tant parceque j'etois étranger, comme
parceque je croyois de devoir respecter la mode
dans un pays, où je savois que son empire etoit ab=
solu. Outre cela cette voiture étoit si singulierement
suspendue qu'en allant le mouvement doux qu'elle
avoit me provoquoit le vomissement. J'aurois pre=
féré le plus rude cahotement. Au lieu de cahoter,
elle ondoyoit, et par cette raison on perspicace
inventeur lui avoit donné le nom de gondole.
Mais la gondole venitienne poussée par deux bons
bateliers n'ondoye pas: elle va au contraire si ega=
lement que ceux qui s'y trouvent pourroient tenir
dans leur main un verre rempli de vin sans craindre

d'en verser une seule goutte. La gondole françoise me
causoit une nausée qui me faisoit bondir le coeur. La tête
me tournant le mal au coeur me força à rendre tout
ce que j'avois dans l'estomac. On m'a trouvé, comme de
raison, mauvaise compagnie. On ne me l'a pas dit; mais
on me l'a fait sentir. Ce n'étoit pas ma faute. La politesse
françoise ne permit aux passagers que de me dire que j'avois
trop soupé, un abbé parisien excepté qui pour prendre ma
défense soutint que cela venoit de ce que j'avois l'estomac
trop foible. On disputa tandis que je vomissois. Impatienté
enfin j'ai saisi le premier moment pour leur dire qu'
ils avoient tous tort parceque je savois d'avoir l'estomac
excellent, et de n'avoir pas soupé.

Un homme d'un certain age, qui avoit près de lui
un garçon de douze à treize ans, dont il étoit apparemment
gouverneur, me dit d'un ton mieleux qu'au lieu de
le dire à ces messieurs qu'ils avoient tous tort, j'aurois pu leur dire qu'ils n'avoient pas raison, imitant
la politesse de Ciceron, qui ne dit pas aux romains
que les conjurés complagnons de Catilina etoient
morts; mais qu'ils avoient vecu — N'est ce pas la
même chose? — Je vous demande mille pardons:
l'un cloque, et l'autre pas.

Cet instituteur fit alors une dissertation magnifique
sur la politesse qu'il termina me disant avec un
air riant je parierois que monsieur est italien — Vous
gagneriez; mais oseroi-je vous demander à quoi
vous vous etes apperçu? — Oh oh! A l'attention
avec laquelle vous avez honoré mon bavardage.

Toute la compagnie alors fit rage le geser un eclat
de rire. J'ai pris le parti d'arnadouer a pedant.

Je l'ai employé dans tous les cinq jours à me donner des leçons de politesse, et lorsque nous fumes nous separer, il m'appella à part me disant qu'il vouloit me faire un petit cadeau

Vous avez besoin, me dit il à voix basse pour que personne ne nous entende, d'oublier la particule non que vous mettez en usage sans misericorde à tort et à travers.

Non n'est pas un mot françois; et s'il l'est, il ne l'est jamais il doit dans la bouche d'un homme qui regrond. Dites pardon: cela revient au même, et ne choque pas. Non est un dementi formel. Holà! Monsieur. Bannissez le de votre bouche, ou disposez vous à Paris à mettre l'epée à la main à tout bout de champ — Je profiterai, monsieur, de l'avertissement que vous avez la bonté de me donner.

Dans le commencement de mon sejour à Paris il me semblait d'être devenu le plus coupable des hommes, car je ne faisois que demander pardon. J'ai cru même un jour qu'on alloit me faire une querelle pour l'avoir demandé lors de propos. Ce fut à la comedie qu'un petit maitre me marcha par megarde sur un pied — Pardon, monsieur, lui dis-je vite — Pardonner vous meme — Oh vous meme — Vous meme vous dis-je — Helas! Pardonnons nous tous les deux.

La politesse du dialogue est poussée si loin à Paris que souvent elle devient dangereuse. Monsieur, me dit un jour un riche negociant, vous viendrez demain dîner chez moi, et je vous presenterai ma femme: vous verrez une femme qu'en verité je ne crois pas digne de posseder. Ayant trouvé effectivement cette femme charmante, le mari me demanda

si au vrai, je l'avois trouvée telle qu'il me l'avoit annoncée. Je lui ai repondu que j'étois de son avis — Vous croyez donc que je ne la merite pas? — C'est vous qui me l'avez dit; et j'avois fort de vous donner un dementi.

Ce qui m'a beaucoup plu sur la route de Paris fut la beauté du grand chemin ouvrage immortel de Louis XV, que la canaille ennemie des rois ne s'avisera pas d'abattre actuellement. J'ai admiré outre cela la propreté des auberges, la promptitude avec laquelle on servoit, et l'air modeste de la fille qui sert à table, qui souvent est la plus accomplie de toutes les filles du maison de la maison, dont le maintien, et les manieres ont souvent la force de tenir en frein le libertinage des coutures. Quel est le voyageur en Italie qui voye avec plaisir les valets de nos auberges? Ils sont tous effrontés, et insolens. On ne savoit pas dans ce tems là en France ce que c'étoit que surfaire; la France étoit la patrie des étrangers: l'est elle aujourd'hui des françois? On avoit souvent le desagrement de voir le despotisme du monarque: c'est vrai; mais c'étoit un mal necessaire qu'on pouvoit souffrir en grace de mille biens dont on jouissoit tous dependans du gouvernement monarchique. C'étoit une loi à laquelle on imposoit silence. Je conviendrai aussi que souvent l'innocence d'un individu, d'une famille même etoit opprimée. Mais peut on comparer à ces petits maux une anarchie generale, un empire effrené d'une canaille roi, qui ivre de l'impunité se porte à tous les excès? Est il rien de plus monstrueux qu'un empire qui foule aux pieds le trone, et l'autel?

Après avoir dormi à Fontainebleau, nous allames à grand trot de dix puissans chevaux à Paris. Une

heure avant d'y arriver, nous rencontrames une ber=
line qui en venoit. Voila ma mere, dit Balletti au con=
ducteur, arrete, arrete. Nous descendons, et apres les hom=
mages d'usage, et de nature entre mere, et fils, il me pre=
sente: Cette mere qui etoit la celebre, et unique Silvia,
me dit pour tout accueil ces mots. J'espere, monsieur, que
l'ami de mon fils voudra bien souper avec nous ce soir
Disant cela elle remonte dans sa voiture avec son fils,
et sa fille charmante enfant de neuf ans. Je remonte
dans la gondole.

A Paris, à l'endroit même ou la diligence s'arrete,
je trouve un domestique de Silvia avec un fiacre sur
lequel il charge tout, me conduisant apres à une loge=
ment que je trouve fort propre. Apres y avoir placé
ma mâle, et tout ce que j'avois, il me conduit à la
maison de Balletti, qui n'etoit eloignée de la 3ne de
cent pas. Mon ami me presenta d'abord à son pere,
qu'on nommoit Mario, qui etoit convalescent.

Les noms de Mario, et de Silvia etoient ceux qu'
ils portoient dans les comedies italiennes à coteaux
qu'ils jouoient. Les françois ne donnoient jamais
aux comediens italiens autre nom en ville que
le même par lequel ils les connoissoient sur le
theatre. Bon jour monsieur Scapin, bon jour
monsieur Pantalon on disoit à ces acteurs quand
on les rencontroient par Paris; et quand on vou=
loit faire à Coralline encore plus d'honneur, on
l'appelloit mademoiselle Pantalon, comme si
Pantalon avoit eté son nom de famille. Ces
observations minutieuses n'etoient pas ce qui m'
amusoit le moins dans le commencement de mon sejour
dans le grand Paris.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Silvia fêta l'arrivée de son fils en mere amoureuse: elle appella à souper chez elle tous ses parens. Son mari Mario ne parut pas à table parcequ'il sortoit d'une grande maladie; mais il y avoit sa soeur plus vieille que lui, que par son nom de theatre on appelloit Flaminia. Son vrai nom étoit Elena Riccoboni. On la connoissoit dans la republique des Lettres par quelques traductions assez mediocres. Ce qui avoit fait beaucoup parler d'elle en Italie avoit été la cour que lui avoient faite trois celebres Lettrés italiens, qui par hazard s'étoient trouvés à Paris en même tems. Ce furent l'illustre marquis Maffei veronois, le savant abbé Conti noble venitien, et Pierre Jacques Martelli bolognois. Le bolognois, et le veronois devinrent ennemis, dit on, à cause de cette rivalité. Martelli fit une tragedie nommée Ifernia. Ifernia est anagrame de Mafei, aussi la piece n'étoit qu'une satire que l'homme illustre fit oublier, la mepris= sant. Sprezta excrescunt. Je fus joie aise d'être arrivé à Paris en tems de connoître cette Flaminia qui avoit soixante et dix ans, qui jouoit encore la comedie, et dans laquelle je n'ai rien trouvé de ce qui auroit pu me faire croire qu'elle eut été aimable

Quand Balletti son neveu, me presentant à cette femme, on lui dire que j'étois aussi un jeune membre de la republique de Lettres, dont à la verité je n'avois pas trop l'air, elle me demanda, en souriant, quels étoient les ouvrages que j'avois donnés au public. Je lui ai repondu que son neveu avoit badiné. Comme j'avois beaucoup connu l'abbé Conti, j'ai cru la flatter faisant l'eloge de cet homme insigne, ami du grand Newton, qui lui avoit fait sa cour, et à propos j'ai cité deux de ses vers dans les quels se trouvoit par hazard le mot sceura. Ce mot qui est une syncope de sceverа signifie separée. Flaminia, me dit, affectant un air de bonté, que je devois dire sceura, et non pas

sceura parceque la lettre u étoit voyelle. Je lui ai re=
pondu, lui faisant une de ces reverences qui demandent
excuse, qu'elle se trompoit — C'est vous qui vous trompez.
Ne voyez pas fachè d'avoir appris à prononcer un mot italien
le premier jour de votre arrivée à Paris — Je n'en serois pas
fachè, madame; mais pour le coup je dois preferer au vôtre l'
avis de l'Arioste — De l'Arioste? — Oui madame; il
donne sceura pour rima à parsceura; ainsi vous voyez
que la lettre u y est voyelle — Je n'en vois rien.
Je lui aurois vu au nez, si Louis Riccoboni son mari agé
de quatre vingt ans, ne lui eût vivement dit de se
taire. Elle ne parla plus ni avec moi, ni avec personne;
et elle m'a hay jusqu'à sa mort qui arriva sept ou huit
ans après.

Ce Louis Riccoboni étoit le fameux comedien Lelio,
le même qui l'année seizieme du siecle avoit été
appellé à Paris avec sa troupe par le duc d'Orleans
regent de France. Il avoit été grand comedien, tres
bel homme, et homme de lettres aussi: je l'ai trouvé
agé de quatre vingt ans, et retiré du theatre.

A ce coup, Silvia, dont la renommée alloit aux
nues, attira ma principale attention. Je l'ai trouvée
au dessus de tout ce qu'on disoit d'elle. Son age étoit
de cinquante ans, sa personne paroissoit faite au tour,
sa taille étoit elegante, son air noble comme ses fa=
cons, et ses manieres; dans la conversation elle étoit
aisée, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante
vis à vis de tout le monde, remplie d'esprit sans donner
aucune marque de pretention. Sa figure étoit une
enigme: elle étoit interessante; elle plaisoit à tout
le monde; et malgré cela, à l'examen, on ne pou=
voit pas la trouver belle; mais aussi personne n'a
jamais osé la decider laide. On ne pouvoit dire que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pour se debarasser qu'elle n'étoit ni belle ni laide, car
un caractere devoit sauter aux yeux. Qu'étoit elle donc?
Belle. Mais par des loix, et des proportions non connues
que de ceux qui se sentant par une force occulte for-
cés à l'aimer, devoient l'étudier pour apprendre, et
pour parvenir à la reconnoitre pour belle.

Cette actrice fut l'idole de toute la France, et le sou-
tien de toutes les comedies que plusieurs auteurs écri-
virent pour elle, et principalement Marivaux. Sans
elle ces comedies ne seroient pas parvenues à la posterité.
On n'a jamais pu trouver une actrice capable de la
remplacer, et on ne la trouvera jamais, car elle de-
voit reünir toutes les parties que Silvia possedoit dans
l'art trop difficile du théatre, action, voix, physionomie,
esprit, maintien, tems, et connoissance du coeur humain.
Tout dans elle paroissoit nature. L'art qui accompagnoit,
et avoit perfectionné tout, ne se laissoit pas voir.

Pour être un tout unique, elle ajoutoit à celles, dont
je viens de faire mention, une qualité, que, cependant,
si elle n'avoit pas eue, elle ne seroit pas moins mon-
tée aux faites de la gloire. Ses moeurs furent pures.
Elle voulut avoir des amis; jamais des amans. Elle
se moqua de ce privilege, dont, en qualité de comedi-
enne, elle auroit pu jouir sans craindre de se faire
aucun tort. On l'auroit estimée de même; mais
elle se seroit trouvée meprisable. Par cette raison elle
gagna le titre de respectable à un age où il auroit
pu paroitre ridicule, et presqu'injurieux à toutes les
femmes de son état. Par cette raison plusieurs dames
de haut rang l'honorerent plus encore de leur ami-
tié que de leur protection. Par cette raison jamais
le capricieux parterre de Paris n'a osé la siffler dans
un role qui ne lui a pas plu. Par une voix generale,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

unanime Silvia étoit une femme absolument au dessus de son état.

Comme elle ne croyoit pas qu'on dut lui tenir compte de la sage conduite, car elle savoit de n'être sage que par un effet d'amour propre, nul orgueil, nul air de supériorité jamais être reconnu en elle dans le commerce qu'elle dut avoir avec les actrices ses camarades, qui satisfaites de briller par leur talent ne se soucioient pas de se rendre celebres par leur vertu. Silvia les aimoit, et elle en étoit aimée; elle leur rendoit justice publiquement, et elle en faisoit l'eloge; mais elle ne risquoit rien, car aucune ne pouvoit l'éclipser.

La nature a trahi cette femme unique de dix ans de vie. A l'age de soixante ans, dix ans après que je l'ai connue, elle est devenue etique. C'est un des tours que le climat parisien joue aux femmes italiennes. Je l'ai vue, deux ans avant sa mort, jouer le rôle de Marinette dans la petite piece de Marivaux qu'on appelle ainsi. Je l'ai vu mourir tenant entre ses bras sa fille, à laquelle elle avoit donné ses derniers conseils un quart d'heure auparavant. Elle fut honorablement enterrée à St. Sauveur sans la moindre opposition du curé, qui dit que son metier de comedienne ne l'avoit jamais empechée d'être chretienne.

Excuser Lecteur, si j'ai fait l'oraison funèbre de Silvia dix ans avant sa mort. Je vous l'épargnerai quand je serai là. Dans cette premiere fois que j'ai soupé avec elle, j'ai observé que sa fille, qu'elle tenoit assise près d'elle, étoit le principal objet de ses attentions. Elle n'avoit que neuf à dix ans,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et sur la figure des forts caracteres qui auroient dû me
frapper ; mais l'amour ne m'en fit ressentir la force
que six ans après. Tout absorbé par la merite de la mere,
je ne me suis arreté sur ce que la fille promettoit que
passagerement. Mes contents de cette premiere soirée,
je me suis rendu à mon logement dans la rue de
Marconseil (rue toujours fatale à la maison royale
de France) chez ~~la~~ la bourgeoise Quinson. L'aubergeon disoit
l'Hotel de Bourgogne.
Le matin à mon reveil la demoiselle Quinson vint
me dire qu'un domestique de Louage, dont sa mere
repondoit, étoit dehors.
Je vois entrer un fille alerte ; mais fort petit de taille
— Vous etes trop petit, lui dis-je — Ma taille, mon
prince, vous rendra sûr que je ne mettrai pas vos habits
pour aller en bonne fortune — Votre nom ? — Celui
que vous voudrez — Comment ! Je vous demande
comment vous vous appellez — Je n'ai aucun nom.
Chaque maitre que je sers m'en donne un ; et j'en ai
eu en ma vie au moins cinquante. Je m'appellerai
par le nom que vous me donnerez — Mais enfin vous
devez avoir un nom à vous : celui de votre famille —
Famille ? Je n'ai jamais eu de famille. J'avois un
nom dans mon enfance ; mais depuis vingt ans que
je sers je l'ai oublié — Je vous appellerai donc l'
Esprit — Vous me faites bien de l'honneur —
Allez me chercher la monnoye de cent Louis — La voila
— Je vous vois riche — Tout à votre service —
Vous aurez trente sous par jour. Je ne vous habille
pas. Vous irez vous coucher chez vous à onze heures,
et vous serez à mes ordres tous les matins à sept.
Balletti est venu me voir pour me prier à dîner,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et à souper pendant tout le tems de mon sejour à Paris.
Je me suis fait conduire au palais royal. Curieux de cette
promenade tant vantée, j'ai commencé par examiner
tout. J'ai vu un assez beau jardin, des allées bordées de grands
arbres, de bassins, des maisons de cinq à six etages qui l'en-
touroient, beaucoup d'hommes, et de femmes qui se promé-
noient, des boutiques par ci par là où l'on vendoit des nou-
velles brochures, des eaux de senteurs, des curedents, et
cent sortes de colifichets: j'ai vu des chaises de paille qui
on louoit pour un sou, des lieurs de gazettes, des filles, et
des hommes qui dejeunoient seuls, et en compagnie, des
garçons du caffè qui descendoient, et montoient rapide-
ment un escalier caché derriere des charmilles.
Je m'assieds devant une petite table vacante. Un
garçon me demande ce que je veux prendre, et je lui de-
mande du chocolat à l'eau. Il m'en porte dans une
tasse d'argent, et le trouvant mauvais, je le lui rends,
lui disant de me porter du caffè à l'eau — Nous n'en
faisons que l'après dîner; mais vous pouvez le prendre
au lait; je l'ai fait hyer au soir moi même — Je n'en
veux pas. Portez moi une carafe d'orgeat. Ce fut le
dejeuner qu'avec un petit pain au lait j'ai preferé à
tous les autres pendant tout le tems de mon sejour à
Paris.
Je demande à ce garçon ce qu'on disoit de nouveau.
La Dauphine, me regond-il, est accouchée d'un prince.
Un abbé qui l'entend lui dit que c'étoit d'une fil-
le, et un troisieme ajoute qu'il venoit de Versailles,
et que la dauphine ne l'attendoit à accoucher qu'à
la fin du mois. Il me demande si je suis étranger, je
lui reponds que j'étois italien arrivé à Paris la veille.
Il me parle alors de la cour, de la ville, des spectacles,
et il s'offre à me presenter par tout. De la ceremonie,

et je m'en vais; mais l'abbé se met à mon côté, et me nomme toutes les filles que je voyois se promener et rencontre un robin; il l'embrasse, et il me le présente comme un docte dans la littérature italienne: je lui parle italien, et il me répond bien, et avec esprit; mais par des phrases qui m'excitent à rire, car il parloit précisément la langue du Boccace. Je lui dis que malgré que la langue de cet ancien fut parfaite, elle devenoit ridicule dans la bouche d'un moderne: vous riez aussi, lui dis-je, si je vous parlois français dans le style de Montagne. Ma remarque lui plait, et en moins d'un quart d'heure, nous reconnoissons les mêmes goûts, nous devenons amis, et nous nous promettons des visites réciproques.

En voyant beaucoup d'hommes, et des femmes fermés dans un coin du jardin qui regardoient en haut, je lui demande ce qu'il y avoit là de merveilleux. Il me répondit qu'on le tenoit attentif à la méridienne, chacun ayant la montre à la main, pour attendre l'instant que l'ombre du gnomon toucheroit à la ligne du midi — Et ce qu'il n'y a pas des quadrans solaires par tout? — Oui; mais le célèbre est celui ci. Vous riez? — Je ris parceque tous les quadrans solaires doivent être égaux, et immuables dans leur justesse au moins à midi, à moins que le gnomon ne soit de paille, afin qu'il n'ait été tracé par un fou. Quelle badauderie!

Il rit aussi, et m'encourageant à critiquer les bons parisiens, il m'accompagne hors du palais sortant par la grande porte. Je vois à droite beaucoup de monde devant une boutique qui avoit pour enseigne une civette. Que vend, lui dis-je, ce

monde là! — On se presse pour acheter du tabac — N'en vend on à Paris qu'à cette boutique? — On en vend par tout; mais depuis trois semaines on ne veut avoir dans la tabatiere que de celui que vend cette marchande là. On veut du tabac à la Civette — Il est apparemment meil-leur que les autres — Point du tout; mais on le croit de-puis que la duchesse de Chartres l'a mis à la mode — Comment a-t-elle fait pour le mettre à la mode? — Elle s'est arretée deux ou trois fois, étant dans son equipage, devant cette boutique, n'en achetant que pour remplir sa tabatiere, en disant publiquement à la jeune femme qui le vend que c'étoit le meilleur tabac de Paris. Les badauds qui l'entendirent di-rent la chose à d'autres, et toute la ville apprit que si on vouloit du bon tabac il falloit aller l'acheter à la Civette — Cette femme fera sa fortune — Surement, puisqu'elle en vend pour cent ecus par jour — La duchesse ne sait peut être pas de lui avoir fait ce bien — Au contraire. C'est une nouvelle mariée qu'elle aime; et pensant à ce qu'elle pou-voit faire pour lui être utile, elle fit cela — On voit qu'elle est bonne, et qu'elle connoit la nation — Vous etes actuellement dans le seul pays du monde, où l'esprit est le maitre de faire fortune soit qu'il se montre en donnant du vrai, et pour lors celui qui lui fait accueil est l'esprit, ou qu'en imposant il donne du faux, et dans ce cas celui qui le recompense est ~~l'esprit~~ la sottise. Elle est caractéristique dans la nation; et ce qui est étonnant c'est qu'elle est fille de l'esprit, de sorte que, ce n'est pas un paradoxe, la nation françoise seroit plus sage, si elle avoit moins d'esprit. Mont court après la nouveauté.

Mais, poursuivit il, le tabac à la Civette n'est qu'un petit exemple de la coutume de la ville. Notre roi, allant à la chasse, il y a quatre ou cinq ans, et ayant envie de boire du ratafia, il s'arreta au pont de Neuilli,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et en demanda au cabaretier. Après en avoir bu un verre, il en demanda un autre, disant qu'il n'avoit jamais bu du meilleur ratafia. Il n'a pas fallu d'avantage pour faire la fortune du cabaretier. En moins de vingt quatre heures toute la cour et toute la ville sut que si on vouloit boire du bon ratafia il falloit aller le boire à Neuilli, car c'étoit le roi qui l'avoit trouvé excellent. Les plus brillantes compagnies se plaisoient d'aller après souper à ce cabaret vider des bouteilles de cette liqueur. En moins de trois ans le cabaretier devenu riche fit bâtir dans le même endroit la maison que vous verrez avec une inscription assez comique. Ex liquidis solidum. Ce fut un de nos académiciens qui pour rire donna au cabaretier cette epigraphe. Quel est le saint que cet homme doit remercier de la brillante fortune qu'il a fait? La sottise, la legereté, l'envie de rire.

Il me semble, lui dis-je, que cette deference aux gouts et aux opinions du roi, et des princes du sang vienne d'une affection invincible de la nation qui les adore. Elle est si grande, qu'ils les croyent infaillibles — C'est vrai. Tout ce qui arrive en France fait croire aux etrangers ce que vous dites; mais ceux d'entre nous qui voyent bien savent que cette affection, cet amour n'est que du clinquant. Quel fond y a-t-il à faire sur un amour qui n'en a aucun? La cour, voyez certain, n'y compte par dessus. Le roi vient à Paris, et tout le monde crie vive le roi, parcequ'un faineant à commencé à faire ce cri. C'est un cri de la gayeté, et peut être de la peur, que le roi même est bien loin de prendre pour argent comptant: il lui tarde de retourner à Versailles où il a vingt cinq mille hommes, qui le garantissent de la

Bnf MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

fureur de ce meme peuple, qui devenant naturel pour:
voit s'autoriser de crier meure le roi. Louis quatorze le con:
noissoit. Il en a coûté la vie à quelques conseillers de grand-
chambre, qui dans les calamités de l'état oserent parler
d'assembler les états generaux. La France n'a jamais
aimé ses rois, excepté S.t Louis à cause de sa piété, Louis
douze, et Henri quatre après sa mort. Le roi qui regne
actuellement dit de bonne foi, à l'occasion de sa con:
valescence à Metz, qu'il s'etonnoit d'être tant aimé,
tandis qu'il ne savoit pas de le meriter. On a porté
aux nues cette reflexion de notre monarque, comme
si étant roi il n'eut pas dû raisonner, ou du moins
raisonner tout haut, car une bonne Logique de:
montre patriotiquement qu'il n'est pas possible qu'
un peuple qui paye des contributions aime celui
qui le force à les payer, s'il ne les paye par de
bon gre. Les rois qui comptent sur l'amour des
leurs sujets sont des sots, ou des simulacres vivans
Dupes de la flatterie. Il se peut cependant que no:
tre Louis XV soit aimé parcequ'on lui a donné le
surnom de bien aimé, tout comme Louis XIII se
croyoit juste par la même raison — Le roi bien:
aimé a-t-il entre les courtisans quelqu'ami ca:
pable de lui dire la verité? — Oui; mais à l'ex:
ception des verités qui le regardent, car il se croiroit
peut être offensé — Mais il n'est pas fache des ve:
rités que lui disent ses parlemens dans leurs re:
montrances — Elles lui font beaucoup de peine,
mais il la dissimule, car il doit les souffrir. Mal:
gré cela on n'a jamais osé lui suggerer une con:
vocation des états generaux pour payer les

dotter de l'état — Il me semble que les rois de France
ont raison de l'abhorrer, car ils doivent la craindre
comme les papes la convocation d'un concile — Il
tout à fait. L'assemblée des états generaux seroit dan-
gereuse, si le tiers état pouvoit contrebalancer par
son suffrage l'interest de la noblesse, et plus encore ce-
lui du clergé. Il devroit avoir deux voix, et on ne les
lui accordera jamais; car il est trop facile en politique
de voir qu'il ne faut pas mettre l'epée entre les mai-
ins des furieux — Si la convocation des états depend
du roi, on prevoit facilement qu'il n'y aura plus en
France des convocations — Je suis de votre avis. La
nation même oubliera qu'elle a cette prerogative.

Le jeune homme qui me parloit ainsi, et qui me
donnoit des idées si justes sur la cour, et la nation,
s'appelloit Pastu. Me raisonnant toujours dans
ce gout, il me conduisit jusqu'à la porte de la mai-
son de Silvia rue des deux portes S.t Sauveur. Il
me fit les plus grands complimens quand je lui ai dit
que c'étoit la seule maison de Paris sur laquelle je
pouvois compter. Il me fit une tres ample enume-
ration de toutes les tres utiles connoissances que
je pouvois faire dans la maison de cette celebre
actrice. Je l'ai quitté tres content d'avoir connu
un jeune homme de ce caractere.

J'ai trouvé cette aimable comedienne en belle
et nombreuse compagnie. Tous les amis de la mai-
son aux quels elle n'avoit pas manqué de faire sa-
voir l'arrivée de son fils étoient venus dîner avec
elle. Celui avec le quel je fus fort aise de me trouver

et dont la figure, et la taille me frapperent étoit le celebre, et vieux Crebillon. Comment, monsieur, lui dis-je, je me trouve heureux si rapidement? Il y a huit ans que vous me charmez. Ecouter moi, de grace.

Je lui recite alors la plus belle scene de sa tragedie de Zenobie, et Radamiste traduite par moi en vers blancs. Silvia, egalement que toute la compagnie, étoit en: chantée voyant avec quel plaisir Crebillon à l'age de quatre vingt ans s'ecoutoit rendre dans ma langue qu'il aimoit plus que la sienne. Il recita alors la même scene en françois, et il releva de l'air le plus sincere les endroits dans les quels il lui sembloit que je l'avois embelli. Je l'ai remercié, étant même un peu persuadé qu'il avoit raison.

Après ce debut, c'eit tout simple qu'on m'a fait de venir le compteé de la table. Pour la rendre gaye, je n'ai eu besoin que de répondre à l'interrogation toute naturelle qu'on me fit de ce que j'avois trouvé de remarcable à Paris dans ce premier jour. J'ai parlé deux heures leur rendant compte de tout, et de la connoissance que j'avois faite de Pastu. Crebillon qui avoit observé plus que tous les autres la route que je prenois pour connoitre le bon et le mauvais de sa nation, et qui croyoit d'avoir deja decouvert de quelle espece étoit mon esprit, me parla en ces termes.

Pour un premier jour, je trouve, monsieur, que vous avez fait des decouvertes qui peuvent vous faire esperer des progrès rapides. Vous parlez bien, vous parlez françois à vous faire parfaitement entendre, mais

~~mais~~ vous vous expliquez par des phrases italiennes. On vous ecoute avec plus d'attention, car cette nou= veauté intereresse, et je vous dirai meme que votre jar= gon est fait pour vous captiver un double suffrage de tous ceux qui vous entendent, car il est singulier, et vous etes dans le pays où l'on court après tout ce qui est singulier; mais malgrè tout cela vous devez com= mencer demain, pas plus tard, à vous donner toutes les peines pour parvenir à bien parler notre langue, car dans deux ou trois mois les mêmes qui vous ap= plaudiront aujourd'hui commenceront à se moquer de vous — Je le crois, et je le crains; aussi mon prin= cipal projet venant ici fut celui de me donner de toute ma force à l'étude de votre Langue, et de vo= tre litterature. Mais comment ferai-je, monsieur, pour me trouver un maitre? Je suis écolier insou= tenable, interrogateur insatiable, curieux, importun. Je ne me crois pas assez riche pour payer un maitre qui auroit la patience de me souffrir, supposant que je puisse le trouver. — Je vous dirai, me dit il m'inter= rompant, qu'il y a cinquante ans que je cherche un écolier tel que vous vous etes peint, et que c'est moi qui vous payera si vous voulez aller prendre des Leçons de moi au marais dans la rue des douze portes où je demeure. J'ai tous les bons poëtes italiens que je vous ferai traduire en françois, et je ne vous trouverai jamais importun.

J'ai accepté, fort embarassé à lui expliquer mes sentimens de reconnoissance. Crebillon avoit une taille de six pieds: il mangeoit bien: il contoit plai= samment sans rire: il étoit aussi célèbre par ses bons mots, Il passoit la vie chez lui, ne sortant que tres rarement,

et ne voyant chez lui presque personne, parcequ'il avoit toujours sa pipe à la bouche, et dix huit à vingt beaux chats qui l'entouroient, et avec les quels il se divertissoit quand il n'écrivoit pas. Il avoit une vieille gouvernante, une cuisiniere, et un domestique. Sa gouvernante pensoit à tout, tenoit son argent, et pourvu qu'elle ne le laissât jamais manquer de rien, il ne lui en demandoit jamais aucun compte.

J'ai remarqué en Crebillon qui aimait tant les chats qu'il en avoit la physionomie. Elle est très peu différente de celle du lion. Il étoit censeur royal, et il me disoit que cela l'amusoit. Il se faisoit lire par sa gouvernante toutes les pieces qu'on lui portoit; mais non contente de les lui lire, elle lui disoit souvent son avis; et elle grondoit quand il n'en faisoit pas cas. Elle parloit en nombre pluriel. Nous ne pouvons pas permettre que votre écrit aille à l'impression; disoit elle au jeune homme qui alloit le reprendre.

Je suis allé trois ou quatre fois par semaine prendre leçon chez ce grand homme dix huit à vingt mois de suite, ayant le grand plaisir d'apprendre de lui des anecdotes de la cour de Louis XIV ignorées de tout le monde, mais à lui connues qui avoit fait sa cour à ce grand roi quarante ans de suite. La langue françoise de Crebillon n'étoit pas la plus pure: tout le monde le savoit; mais, malgré le sarcasme scandaleux de Voltaire, il ne s'ensuivoit pas pour cela qu'il ne sut sa langue, car scribendi recte sapere est principium et fons. Voltaire a trop parlé contre cet homme qu'il auroit dû respecter, car les tragedies qu'il avoit écrit avant lui l'avoient instruit, et lui avoient fourni des scenes entieres qui manquées à: rec plus de gente l'avoient fait briller, et dans les quelles quelques unes de ses pieces seroient tombées. Il fit connoitre

au monde que l'esprit qui le guidoit à critiquer le grand homme, sortoit d'une basse jalousie plutôt que d'un louable zele de littérature. C'est étonnant. Voltaire, qui avoit toutes les qualités d'un grand genie, n'a pu se défendre de plusieurs défauts qui ne caractérisent que les petits. Crebillon vivoit de ses critiques, ne cessant jamais de rendre justice à son grand esprit, et principalement dans l'art qu'il possédoit d'écrire l'histoire. Il pouvoit à tout donner, il, pour la rendre intéressante, il l'allioit à des mensonges, ou à des fables. Il m'avoua que l'homme au masque de fer en étoit une, en ayant été assuré lui même par Louis XIV. Ce fut ce roi, qui l'empecha de finir son Cromwel lui disant qu'il ne devoit pas user sa plume d'après un coquin. Il m'avoua que l'ambassade de Siam n'avoit été qu'une fripponnerie de madame de Maintenon faite pour dissiper l'ennui du roi qui étoit devenu *insupportable*, et dont l'humeur étoit devenue insoutenable.

Il me dit un jour, me parlant de son Catilina, dont par parenthese il n'étoit pas content, que il pour lui assurer un plein succes il eut dû faire que Cesar y jouat un role, il n'auroit jamais pu s'y resoudre, car Cesar, jeune homme auroit dû faire vivre le guerrier, tout comme devoit le faire vivre Medée, si un auteur

1
Sit Medea
Leroux

meprisant le precepte d'Horace, l'auroit de la faire paroitre sur la scene avant qu'elle connût Jason. Il convenoit d'ailleurs de plusieurs negligences de style qu'on trouvoit par ci par là dans ses tragedies, mais il s'en moquoit: il me disoit que tout comme il écrivoit comme il pensoit, il ne pouvoit pas s'empecher d'écrire comme il parloit. Il me dit un jour en riant que certains vers

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

que j'avois fait pour mon coup d'essai étoient parfaits tant à l'egard de la langue françoise, comme par rapport au mé-
tre, et que la pensée qui les animoit, étoit ~~qu'il étoient animés par une pensée~~ sublime; mais que malgré tout cela le tout ensemble étoit mauvais. Pour me faire comprendre ce qu'il leur manquoit, il me dit qu'ils n'a-
voient pas des testicules. Il avoit le talent de plaisanter sur tout ce qui paroissoit serieux. On disoit qu'il étoit fort riche dans cette partie qui constitue le sexe masculin: un duc, et pair, qui se croyoit plus riche que lui, lui proposa la gageure en presence de plusieurs courtisans: Crebillon d'un grand sang froid lui repondit qu'il étoit prêt; mais prenez garde à vous, monseigneur, ajouta-t-il, car je ne sais qu'à un âne le dut vit, et perdit l'envie de parier.

Un jour qu'il me vit bouder parceque il m'avoit rayé de phrases sententes l'italianisme dans une lettre où je croyois d'avoir evité toutes les tournures de ma langue, il me dit que je me trompois beaucoup, si j'esperois de parvenir à écrire françois dans un style tout à fait exempt de l'esprit italien: il auroit fallu pour cela, me disoit il, que j'eusse appris à penser en françois. Il me porta l'exemple de Théophraste à Athenes, et de Tite-Live, dont la latinité enchanteresse, au jugement porté dans tous les siecles, sen-
tit patavinitatem; quoique cela n'empechat qu'il ne fût le plus pur, et le plus judicieux écrivain de l'histoire de Rome. Crebillon eut raison: j'écris en françois, et sans que je puisse les ~~sen~~ appercevoir les italianismes sortent de ma plume. Ce qui est singulier c'est que je les distingue dans les écrits des autres. Ceux qui disent que la langue ita-
lienne fourmille de ~~ga~~ gallicismes est plus jolie se trom-
pent. Toutes les langues ont leurs lois, et les bons écrivains les suivent.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Ce fut le surlendemain de mon arrivée à Paris 37
que je suis allé à la comedie italienne pour avoir le plaisir
de voir jouer Silvia. On donnoit cette comedie nouvelle
de madame de Gravigni qui s'étoit deja rendue célèbre
par les Lettres peruviennes. Cette dame étoit Lorraine,
et avancée en age: elle vivoit d'une pension qu'elle
avoit meritée se mêlant d'affaires politiques, dans le
tems que le duc de Lorraine avoit cedé ses états à la
France. Je parlerai de cette dame à tems, et lieu.
Je vais donc à la comedie de bonne heure pour
m'emparer d'une bonne place sur l'amphithéatre.
Je me tenois debout observant à droite, et à gauche les
femmes qui venoient occuper les premieres loges char-
gées de rouge, et de diamans. Un homme de mine
excessivement gros, et gras, qui étoit à mon côté, me
demande si mon habit avoit été fait en France —
Non monsieur; mais ce n'est que la seconde fois
que je le mets — Je vois bien qu'il est tout neuf,
et je crois pouvoir deviner que vous l'avez fait faire
à manches ouvertes, et avec des boutons jusqu'au bas,
parceque vous avez cru de ne pouvoir aller à la cour
que dans ce costume; mais il y a deja quatre ans
qu'on y va avec un habit fait comme vous voyez le
mien — Je vous remercie, et je vous promets que je le
vendrai demain. Mais je vous prie de me dire qui est
cette enorme dame, dont les diamans m'éblouissent,
qui entre actuellement dans cette loge là. Grand Dieu
qu'elle est grasse! qui est donc cette grosse cochonne?
— Monsieur; c'est la femme de ce gros cochon —
Ah! Monsieur! je suis un étourdi, et je vous en demande

mille pardons.

Mais il n'y avoit pas question de demander pardon, puisque l'aimable gros cochon étouffant de rire dut s'asseoir. Après avoir bien ri, il se leva, il sortit de l'amphithéatre, et il alla dans la loge de sa femme, où je l'ai vu recommencer à rire avec elle. C'étoit evident qu'il lui avoit conté toute l'histoire. Impatienté de ce rire, et fachè d'en avoir donné le sujet, je me leve pour aller occuper une autre place; mais dans l'instant je me sens appellé par le gros rieur. La politesse veut que je m'approche alors de la loge pour savoir ce qu'il vouloit me dire. Me demandant excuse de l'air le plus serieux, et le plus noble, il me prie d'aller souper chez lui le soir même, si je n'étois pas engagé ailleurs. Je lui réponds que j'accepterois l'honneur qu'il m'offroit si effectivement je n'étois pas engagé — Chez qui donc? — Chez mademoiselle Silvia — Je vais dans l'instant vous degager.

Il sort; je reste à parler avec la dame, et cinq minutes après il retourne avec Balletti, qui me dit de la part de la mere qu'elle étoit enchantée que je fusse de ses bonnes connoissances; et qu'elle m'attendoit à dîner le lendemain. Je prens Balletti à part, et j'apprens que je souperai avec M. de Bonneval receveur general des finances. A la fin de la piece, la grosse dame prit mon bras, nous entrons dans son equipage, et nous allons à son Hotel rue d'Antin, où j'ai vu grande compagnie, appartement magnifiquement éclairé, puis souper avec profusion, gayeté, et morceaux de musique de Rameau chantés par Eliot, et la Lemière. Après souper on me fit conduire chez moi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Dans cette maison, qui me fut toujours ouverte, j'ai fait de très utiles connoissances. Voila de quelle façon les étrangers se faufiloient à Paris dans ce tems là: actuellement c'est fini. Me souvenant de cette ville, je frissonne. Le lendemain j'ai vu chez moi Pâtu, qui me fit present de l'eloge en prose qu'il avoit fait de l'immortel Maurice maréchal de Saxe. Il me fit aller dejeuner avec lui aux Tuileries, où il me presenta à madame du Bocage, qui me parla beaucoup de Rome, et du cardinal Passionei, qui l'avoit embrassée publiquement sur l'escalier du Vatican. En parlant du maréchal de Saxe, elle dit en souriant que c'étoit un dommage qu'on ne fût pas dire un de profundis pour le repos de l'ame d'un homme qui avoit fait chanter tant de Te deum. Sortant des Tuileries, il me mena chez une fille célèbre de l'opera qui s'appelloit Lefel. Elle avoit trois enfans en bas age qui voltigeoient pour la maison. Je fais l'eloge de leur beauté felicitant la mere. Ils sont, lui dis-je, tous les trois dans leur jolie physionomie d'un caractere different — De le crois, dit elle d'un air de candeur, celui-ci est fils du duc d'Anacî, son frere que voila appartient à d'Equemont, et le troisieme à Maison rouge, qui par parenthese vient d'epouser la Romainville — Ah! ah! Excuse de grace: j'ai oublié vous être la mere de tous les trois — Je le crois aussi.

Mais en disant ces dernieres paroles, elle regarde Pâtu toute étonnée, et elle donne soin un grand eclat de rire, qui me fait rougir jusqu'aux oreilles. J'étois nouveau. Je n'étois pas accoutumé à entendre une femme empieter sur les droits de l'homme. La Lefel cependant n'étoit pas une effrontée; elle étoit franche, honnête fille d'opera au dessus des prejugés de cette espece. Les

seigneurs, qui se feroient pour lors de lui avoir fait ces enfans, les laissoient entre ses mains, lui payant leur pension. Elle les elevoit bien, et les pensions lui servoient à vivre plus à son aise. Mon ignorance des moeurs parisiennes me feroit donner ainsi dans des lourdes mepprises. Cette fille auroit vû au nez de tout homme qui seroit allé lui dire que j'étois un garçon d'esprit; ma mepprise me declaroit bête à quatre portes dans Paris principalement, où rien n'est jamais mediocre. Il n'y a pas de milieu entre la bêtise, et l'esprit, et un acteur de la comedie qui a joué hyer comme un ange, joue aujourd'hui comme un fiacre; car à Paris le cocher d'un fiacre n'est pas cocher, il est fiacre.

Une chose dans le même gout m'est arrivée à la salle de l'opera, ou le maître de ballets s'avisa à figurer à plusieurs filles, dont il avoit besoin. J'en vois une de quatorze à quinze ans, dont la mere tenoit le mantelet: elle avoit l'air modeste; elle m'interessoit. Un étourdissement lui prend, j'accours avec mon flacon d'eau de carmes, et je lui demande si elle n'avoit pas par hazard trop sauté. — Non; mais j'ai un fort soupçon d'être grosse — Pardon, madame; je n'aurois jamais osé vous croire mariée.

Voyant alors la fille pouffer de rire, je reconnois ma bêtise, et je parts. Paris me fit connoitre toutes les filles de Paris qui avoient un nom: il aimoit le beau sexe autant que moi; mais, malheureusement pour lui, il n'avoit pas mon temperament, et il paya de sa vie. S'il avoit vecu il auroit remplacé Voltaire. Il est mort à l'age de trente ans à S. Jean de Moriene, venant de Rome, et esperant d'aller vivre, ou mourir à Paris; mais etant étique declaré, il ne pouvoit vivre long temps nulle part.

Je l'ai trouvé un matin faisant des vers alexandrins

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

nos rimés. Les vers blancs français, leur dis-je, sont ingrats — Je le sais, aussi ne seront ils pas pour vous. C'est une Lettre, et je l'écris en vers pour m'assurer que lorsque je la traduirai en prose, elle sera charmante; et on n'y trouvera pas des vers. Voltaire fait vous= vent cela. Sa belle Lettre à madame du Chatelet fut écrite ainsi — Ma badine, je crois. — Je ne badine pas. Rien ne deplait plus aux oreilles delicates qu'une prose, où on trouve des vers sortis par hazard de la plume de l'écrivain; et cela n'arrive que trop sou= vent. Tacite commence son histoire par un mauvais vers hexametre, dont certainement il ne s'est pas apperçu. Urbem Romam à principio reges habuere. Et ce que vous pardonnez, vous autres italiens, à une prose faite de vers? — Nous la condamnons, mais nous evitons les vers sans nulle difficulté, puisque le style poétique est entierement different de ce= lui de la prose. Ceux qui entrelardent de vers leur prose, croyant de la rendre par là plus bril= lante, sont des pauvres genies qui nous font pitié.

Il tardoit à Paris de me mener à l'opera pour etre temoin de l'effet qu'il me feroit, car un italien doit trouver ce spectacle fort extraordinaire. L'opera qu'on donnoit alors une fois par semaine etoit un ballet, dont le titre devoit m'interesser: c'etoit Les fêtes veni= tiennes. Nous allons donc nous mettre à la portiere, payant quarante sous: j'y vois bonne compagnie. Le spectacle etoit celui qui ferait les delices de la nation. Solus gallus cantat.

Après une sÿmphonie tres belle dans son genre donnée par un excellent orckestre, on leve la toile. Je vois une de= coration qui me represente la petite place de S.t Marc

42

vue de l'ile de S.t George ; mais je reste surpris de voir le palais ducal à ma gauche, et la procuratia de la monnoye, et de la Bibliotheque, comme le grand clocher à ma droite. Cette faute trop comique, et honteuse pour mon siecle commença à me faire rire. Lotu que j'informe doit en rire aussi ; mais un voisin pretend que ce n'ait pas risible. Il dit que c'est un defaut accidentel de certaines estampes d'ou le peintre de l'opera pouvoit avoir copié sa decoration : je lui accorde la chose ; mais je lui dis que le peintre n'étoit pas moins un âne qui auroit aussi peint des Lanternes avec leur epée au coté droit. Je lui ajoutai qu'étant venitien j'avois la meme raison de rire de cette faute qu'il auroit lui meme voyant a Venise un tableau où il verroit le pont neuf avec la Samaritaine du coté gauche le voyant du Louvre. Ne pouvant pas m'empecher de rire, il nous laissa.

La musique quoique belle dans un gout antique, et baroque m'ennuya dans le commencement à cause de la nouveauté ; mais bien tot elle m'ennuya ; et la melopée qui est le recitatif me desola.

L'action, qui étoit le sujet de l'opera-ballet, étoit un jour du carnaval dans lequel les venitiens vont se promener en masque dans la grande place. On y voyoit des galans, des entremetteuses et des filles qui noioient, et denoioient des intrigues. Tout ce qui étoit costume étoit faux ; mais amusant. Ce qui me fit bien rire fut au moment du ballet quand j'ai vu sortir des coulisses le doge de Venise, avec douze senateurs tous en robes bizares,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

43

qui se mirent à danser la grande pallacaille.

Mais tout d'un coup j'entens un claquement de main general à l'apparition d'un grand danseur masqué, et ayant une perruque noire à longues boucles qui lui descendoient jusqu'aux hanches. Il étoit vetu d'une robe noire ouverte par devant qui lui alloit jusqu'aux talons. Salter me dit d'un air devot et penetré que je voyois le grand Dupré. Ayant entendu parler de ce danseur, je me tiens tres attentif à tous ses mouvemen. Je le voi s'avancer à pas cadencés, et lorsqu'il est parvenu au bord de l'orchestre élever lentement les bras arrondis, les mouvoir avec grace, les etendre entierement, puis les renverser, remuer les pieds, faire des petits pas, des battemens à mi-jambe, quelques pirouettes, et disparoitre en huit ou neuf tems derriere la coulisse. Tout ce pas de Dupré ne peut avoir duré que trente secondes. Le claquement de mains, et des loges étoit general. Je demande à Salter ce que ce grand applaudissement signifioit. On applaudit, me repondit il, aux graces, à la divine harmonie de ce grand danseur dans ses mouvemens: il a soixante ans, et il est le meme qu'il étoit à vingt. — Quoi! Il n'a jamais dansé autrement? — Il ne peut pas avoir dansé mieux, car ce developpement que tu as vu est parfait; et au delà du parfait il n'y a rien. Il fait toujours la meme chose, et nous le trouvons toujours neuf: telle est la puissance du beau, du bon, du vrai qui penetre à l'ame. Voila la veritable danse: c'est un chant. En Italie, je le sais bien, vous n'en avez pas d'idée

A la fin du second acte, voila de nouveau Dupré;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

il avoit sur le visage un autre masque analogue au nou-
veau caractere qu'il representoit. Il danse sur un air dif-
ferent; mais je trouve sa danse la même. Il avance vers
l'orchestre; il s'arrete un instant, tres bien dessiné, j'en
conviens; et tout d'un coup j'entens vingt voix dans le
parterre dire Ah! mon Dieu! mon Dieu! il se developpe, il se
developpe. Et réellement il paroissoit un corps elastique,
qui se developpant ~~paroissoit~~ devenoit plus grand. J'ai accordé
à Vestris qui l'y avoit à tout cela de la grace, et je l'ai
vu content.

Après Duprè, je vois sortir une danseuse qui comme
une furieuse parcourt toute la scene faisant rapide-
ment des entrechats à droite, et à gauche applaudie à
toute force. C'est, me dit Vestris, la celebre Camargot,
que j'ai vu à Paris à peine de voir. Elle a aussi
soixante ans. C'est la premiere danseuse qui a osé
sauter sur le theatre de l'opera. Avant elle les
danseuses ne faisoient que des pas, et, ce qui est admira-
ble, elle ne porte, et elle n'a jamais porté des culotes,
tant elle est sûre de la regularité de ses sauts. Je lui
ai dit qu'il se trompoit, car dans un entrechat qu'
elle avoit fait en tournant j'avois vu des culotes noi-
res. Dans ce cas, dit un voisin qui étoit de ses amis, vous
ne pouvez avoir vu que ses cuisses, car elle ne met
jamais ni culote ni calçon. Je crois que vous avez ra-
ison.

Vestris — Ah! pour ça, oui.

Ce qui m'a plu dans l'opera françois fut l'obeissance,
et la promptitude dans le changement de decoration.
Le coup de sifflet étoit si bien entendu que le coup d'archet

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

du premier violon de l'orchestre; où cependant l'auteur de la musique me fit rire, se tenant debout et agitant à droite et à gauche un grand rouleau qu'il tenoit à la main comme un sceptre. Il le branloit avec violence comme s'il eut dû faire agir les instrumens par des ressorts. Mais ce qui me fit un vrai plaisir fut le silence des spectateurs, tout au contraire de chez nous en Italie, où les spectateurs ne se tiennent attentifs dans le plus profond silence qu'au ballet. D'ailleurs il n'y a point d'endroit sur la terre où l'observateur ne trouve des extravagances s'il est etranger; car s'il est du pais, y étant né, il ne peut pas les discerner.

Le grand plaisir que j'ai ressenti fut à la comédie Française, où j'ai vu les grands acteurs qui peu de tems après se retirerent. La Dumenil, la Dangeville, la Grandval avec son mari, Sarazin, la Doüillere, Lanoue, et sur tout la fameuse Clairon. J'ai vu dans les jours qu'on appelle mauvais le Misanthrope, l'Avare, le Joueur, le Glorieux, m'imaginant d'être à leur premiere representation. J'ai vu comment nos comediens d'Italie devroient jouer; mais les connoissant je n'ai pas espéré qu'ils ~~puissent~~ pussent parvenir à se donner la peine necessaire pour y parvenir.

Dans un de ces mauvais jours je me mis souper dans une loge avec des vieilles actrices qui s'étoient retirées du theatre jouissant de leur pension. Elles m'amusoient me contant cent jolies histoires des comediennes que je voyois. Une tres jeune fille, qui jouoit un petit role, m'in-teressant beaucoup j'ai prié une de ces doyennes de me dire qui c'étoit, et s'il étoit facile de faire connoissance avec

elle. Elle est jolie à croquer, me dit une d'entr'elles, elle est fille de Dubois, elle est très aimable en société dans l'âge où elle est de quatorze ans, et enfin elle promet beaucoup, et elle ne trompera pas notre attente — A-t-elle un amant? — Elle n'a personne; mais elle en aura certainement un bientôt — J'envie l'heureux, dont elle deviendra mai: tresse. Que je serois aise, si je pouvois faire connoissance avec elle! — Rien n'est si facile. Aller au foyer: parlez lui: faites qu'elle vous montre son pere, ou sa mere, et par façon demander leur à souper: ils sont l'honnêteté même; soyez sûr qu'ils vous feront bon accueil. Ils seront enchan: tés que vous trouviez leur fille aimable; et s'ils ne vous gardent pas après souper; ils se retireront, et vous can: serez aussi long tems qu'il vous plaira avec la petite — Je n'aurai jamais le courage de faire cela — Vous etes en France, monsieur, où l'on connoit le prix de la vie, et où l'on tache d'en tirer parti. Nous aimons le plaisir, et nous nous trouvons heureux quand nous pouvons en procurer à quelqu'un — Cette façon de penser est divine, madame; mais de quel front voulez vous que j'aille demander à souper à quelqu'un qui ne me con: noit pas? — Oh! Mon Dieu! Que dites vous? Nous con: noissons tout le monde. Vous voyez bien comment je vous traite. Ai-je l'air de ne pas vous connoitre? Après la grande piece je vous presenterai — Je vous prierai, madame, de me faire cet honneur là un autre jour.

— Quand il vous plaira.

C'est ainsi que Paris étoit fait.

Mais les comediens italiens de Paris voulurent me faire voir leur magnificence. Ils me fêterent me donnant des dineis, et des soupers fins. Carlin Bertinazzi, qui jouoit l'Arlequin, et que Paris idolatroit me fit sou: venir qu'il y avoit treize ans qu'il m'avoit vu dans

la ville de Padoue retournant de Petersbourg avec ma mere.
Il m'a donné à dîner chez madame de la Cailleria où il logeoit.
Cette dame étoit amoureuse de lui depuis cinq à six ans
Voyant quatre jolis enfans, dont madame m'avoit fait d'
être la mere; j'ai cru de ne pas risquer de passer pour bête
fesant compliment à Monsieur de la Cailleria sur ses ai=
mables rejetons — Faites en compliment à Carlin, me
répondit-il, puisque c'est lui qui en est le pere. Ne vous
pas: c'est tout de bon, et je n'en suis pas fachè — Je suis
surpris que vous les entreteniez, à moins que vous ne vous
croyez obligé à cela parcequ'ils portent vôtre nom. — Je
ne peux pas leur refuser mon nom, car ils sont fils de ma
femme; mais Carlin est trop honete homme pour souf=
frir que je les entretienne. Il sait qu'ils sont à lui; et s'il
n'en convenoit pas, ma femme seroit la premiere à s'en
plaindre.

C'est ainsi que cet honete homme françois pensoit, et
c'est ainsi qu'il s'expliquoit fort paisiblement. Il aimoit
Carlin autant que sa femme l'aimait avec cette diffe=
rence que les conséquences de la tendresse n'étoient pas
celles qui font naitre des enfans. Les histoires de cette es=
pece ne sont pas rares à Paris parmi des gens d'une cer=
taine façon. Deux des plus grands seigneurs de la France
croyerent de femmes tranquillement, et eurent des
enfans qui porterent le nom non pas de leur vrai pere,
mais du mari de leur mere: il n'y a pas un siecle
que cela est arrivé; ainsi les Bouflers d'aujourd'hui
sont Luxembourg, et les Luxembourg Bouflers

Le plus riche des comediens italiens étoit Pantalon
pere de Coralina, et de Camille. Coralina jouoit les
soubrettes, et Camille dansoit, et jouoit aussi les secondes

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

amoureuses. Tout l'argent qu'elles gagnoient entroit dans la bourse du pere qui outre cela prêtoit sur gages. Ses deux filles, au dires et fornitte qu'il me donna, m'enchantoient; mais principalement l'aînée qui étoit entretenue par le prince de Monaco, dont le pere duc de Valentinois étoit encore vivant. Camille étoit en secret entretenue par le comte de Melfort colonel du regiment d'Orleans, qui à son tour, n'étant point riche, etoit entretenu par la Duchesse de Chartres. Cette Duchesse quelque tems après mon arrivée eut devenue Duchesse d'Orleans à la mort de son beau pere qui étoit fils du regent de France.

Coraline avoit moins d'esprit que Camille; mais elle étoit plus jolie. La trouvant adorable, et lui ayant dit que je desirois de lui faire ma cour, elle me repondit qu'elle le vouloit bien; mais qu'ayant un amant en titre, elle ne pouvoit me recevoir qu'aux heures indues, et quelque fois aux autres, après m'avoir fait connoitre au prince comme personne sans consequence. J'ai trouvé ces conditions severes, et delicieuses. Le prince de Monaco, la premiere fois que Coraline lui dit qui j'étois, ne m'a qu'à peine regardé. La seconde fois il rit beaucoup de je ne sais quel conte que j'ai fait à sa maitresse, et la troisieme fois il la pria de me retenir à souper. Il finit à la fin par me trouver necessaire, car ordinairement les princes, se trouvant tête à tête avec leurs maitresses ne savent ni que dire, ni que faire.

Me croyant en devoir de lui faire ma cour, j'allois souvent le voir le matin à son hotel de Matignon rue de Varenne. Il en fut bien aise, me dit il un matin, que vous soyez venu, car j'ai fait venir envie de vous connoitre à la Duchesse de Rufec. Nous irons d'abord chez elle.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Encore une duchesse! Mon ame nageoit dans la joye. Nous mon=
tons dans son fiakre, voiture de mode, et nous voila à onze heu=
res du matin chez la dame. Je vois une femme de soixante
ans au moins, une figure couverte de rouge, la peau cou=
perosée, laide, maigre, et flétrie, assise indecemment sur
un sopha, qui à mon apparition s'ecrie Ah! Voila un beau
garçon. Tu es charmant, mon cher prince. Viens t'asseoir
près de moi, mon ami, me dit elle. J'obéis tout étonné,
me sentant d'abord rebuté par une puanteur de musque
insoutenable. Je vois un sein hideux que la Megere mon=
troit tout entier, et des boutons non visibles par eux mêmes
tant couverts de mouches; mais très palpables. Où suis je!
Le prince s'en va me disant qu'il me reviendroit son
Diable dans une demie heure.

À peine eut il parti, que cette harpie me surprend
avec deux levres baveuses qui m'offroient un baiser que
j'aurois peut être dû avaler; et en même tems elle
allonge un bras decharné là où la rage infernale attachoit
son ame, me disant voyons si tu as un beau... — Ah!
Madame la Duchesse.... — Tu te retires? Quoi? Tu fais
l'enfant? — Oui madame, car.... j'ai.... — Quoi?
— J'ai la Ch.... p..... — Ah! le vilain cochon.
Elle se leve fachée; et elle s'en va. J'en fais de même,
prenant vite la porte. Je cours de l'Hotel ayant peur que
le suisse me l'empeche. Je prens un fiacre, et je vais
conter l'aventure toute chaude à Coraline, qui après
avoir bien ri, convient que le prince m'avoit joué un
tour sanglant. Je voulois dans ce moment là la
convaincre que j'avois dit à la Duchesse un mensonge,
mais elle ne l'eut point du tout rendue à mes instances.
Il y avoit un mois qu'on me croyoit guerluchon, et il n'en

étoit rien. Cinq à six jours après, je lui ai demandé mon congé, et pour lors elle me promit tout ce que je désirois le premier jour que le prince iroit à Versailles.

Ce jour vint dans la semaine suivante, la Dauphine ayant accouché d'une princesse. Coralina me dit que nous irions dîner à la ~~Garenne~~ Garenne, ou nous prendrions des lapins au fourret, et que nous retournerions le soir à Paris contens.

Nous voila le lendemain à dix heures tous les deux dans un carosse coupé allant où je me sentois un de jouir; mais vers la barriere de Vaux Girard nous rencontrons un vis à vis aux armes, et à livrée étrangere. J'entens le seigneur qui y étoit crier arrête arrête, et Coralina dire la même chose à son cocher. C'étoit dans l'ordre. Ce seigneur étoit le chevalier de Wittemberg, qui sans même me daigner d'un regard commence à dire des douceurs à Coralina, puis mettant toute sa tête dans sa poche lui parle à l'oreille: elle lui repond de la même façon, il lui parle encore; elle pense un peu; puis elle me dit, me prenant la main, et toute riante j'ai une grande affaire à finir avec ce prince; allez à la garenne, mon cher ami, dinez y, chassez, et divertissez vous. Je vous attens chez moi demain matin. Après m'avoir dit cela, elle descend, elle monte dans le vis à vis, et elle me plante.

Si le lecteur ne s'est jamais trouvé dans une situation pareille à la mienne, il ne pourra jamais se figurer de quelle espece fut mon dépit dans ce moment là. Je mis descendu aussi à la barriere, en voyant paître le cocher. J'ai pris le premier fiacre que j'ai trouvé, et ne sachant où aller, je suis allé chez Pater, qui après avoir entendu ma noire aventure s'est mis à consoler me disant qu'il voudroit être à ma place. Il me dit que la chose n'étoit pas neuve, que tout étoit en regle, et que pour peu que j'aimasse Coralina,

je devois lui passer ce petit caprice. Elle m'avoit donné selon lui la plus grande marque d'amitié qu'une fille selon son état put donner à quelqu'un qu'elle vouloit porter au faite du bonheur. Quand il vit que tout ce qu'il me disoit pour me cabrer étoit inutile, il me proposa d'aller dîner avec lui à l'Hotel du Roule. J'y ai consenti.

L'Hotel du Roule étoit fameux à Paris. Il y avoit deux mois que j'y étois, et je ne l'avois pas encore vu. La maîtresse femme qui avoit loué cet Hotel s'appelloit madame Paris. Elle l'avoit très bien meublé, et elle y tenoit quatorze filles choisies par elle. Elle avoit un bon cuisinier, des bons vins, des excellens lits, et elle faisoit bon accueil à tous ceux qui alloient lui faire des visites. Le lieutenant de police Berier la protegeoit. Etant à une certaine distance de Paris, elle étoit fâcheuse que ceux qui iroient chez elle seroient des personnes à leur aise; car c'étoit trop loin pour y aller à pieds. La police de la maison etoit très sage: tous les plaisirs étoient taxés à un prix fixe, et pas chers. On payoit six francs pour déjeuner avec une fille, douze pour dîner, un louis pour y coucher. C'étoit en fin une maison bien montée, dont on parloit à Paris avec admiration. Il me falloit d'y être, et je trouvois que la partie vaudroit peut être mieux que celle que j'avois faite à la gaveure.

Nous montons dans un fiacre; Latude dit au cocher à la porte Chaillot, il repond qu'il a entendu, et il nous y mene. Je vois écrit en grands caracteres au dessus de la porte fermée Hotel du Roule

La porte fermée, comme de raison, étant fermée, un portier à moustaches sorti par une porte de derriere

vient regarder nos personnes. Contents de nos mines, il ouvre, nous renvoyons notre fiacre, et nous entrons. Une femme de cinquante ans, d'un air aisé, et privée d'un oeil, nous demande, si nous étions allés là pour dîner, après avoir vu ses demoiselles en société. Ayant entendu que tel étoit notre dessein, elle nous mene dans une grande sale où nous voyons quatorze filles à l'air modeste, vêtues de mousseline uniformement, assises en demi cercle l'une auprès de l'autre, leur ouvrage à la main, qui à notre apparition se levent, et nous font, toutes en même tems, une belle reverence. Elles étoient toutes à peu près du même age; toutes jolies, grandes, moyennes, petites, blondes, chataignes, brunes. Nous les parcourons, disant à chacune quatre ou six mots, et dans le même moment que Pater choisit la sienne, je m'empare de celle qui me revient le plus. Le deux choisies s'avancent de joye, et jettant leur ouvrage nous sautent au cou, et nous menent de la sale au jardin, nous disant qu'on nous appellera d'abord que le dîner sera prêt. La Paris, nous laissant aller, nous dit qu'elle nous recommande la parfaite santé de ces deux pensionnaires.

Après une courte promenade chacun de nous va avec sa chacune dans un cabinet pour lui rendre son devoir. On nous appelle à table, et en dînant Pater devient amoureux de la mienne, moi de la sienne, et nous froquons; mais suivant les lois nous devons payer encore six francs. Après le fait, Pater se plaint de ce que la mauvaiserie de sa belle l'ait rendu impuissant. La nuit commençoit, on nous intime le départ.

Patu dit que ces plaisirs mesurés à l'heure devoient
des corvées : il me propose de souper, et de passer là la nuit,
et je le veux bien. Nous allons communiquer notre projet
à l'abbesse qui à ce trait nous reconnoit pour des gens d'
esprit. Nous lui disons que nous voulons aller choisir de
nouveau, et elle nous reconduit dans la sale, où à la
lumiere de quatre bougies, je vois une grande fille qui
boudoit. Je l'approche, je la trouve une beauté ; je m'étonne
qu'elle m'ait echappé la premiere fois ; mais je me con=
sole, songeant que je vais l'avoir pour douze heures et
toute à mes ordres. Je la prens par le bras, et je la
trouve rêveuse. Si tu ne m'aimes pas, lui dis-je je vais
prendre une de tes camarades — Je te trouve bien
hardi de ne m'avoir pas prise la premiere fois — Je
ne t'ai pas vue ; mais tu n'y perdras rien — Fanfaronade ;
mais je n'en suis pas fachée, car j'ai envie de dormir.
Cette fille, qui un mois après fit grande fortune, s'ap=
pelloit S.t Hilaire. C'étoit une beauté ; et elle pos=
doit tout le grand jargon. Patu choisit une appellée
Richemont parcequ'elle lui avoit parlé anglois. En
attendant l'heure du souper nous badinames sur
venir au fait, Patu par necessité de nature, moi par
regime parcequ'il me sembloit que l'honneur m'en=
gageoit à faire passer la nuit à ma belle sans dormir.
Pour rendre la fete plus vive, nous demandames une
chambre à deux lits, et à souper nous fumes quatre
bouteilles de champagne. Après souper nous nous
couchames chacun avec la nôtre, après avoir exami=
né en commun toutes nos beautés en pure nature.
La Richemont se moquoit de mon pauvre ami

qui maudissoit le vin de Champagne, qui, disoit il, l'a=
voit privé de la faculté amoureuse. Nous mêlions la
S.t Hilaire et moi aux plaisirs de l'amour les eclats de
rire aux quels nous excitoit La Richemont qui faisoit l'
impossible pour rendre l'acte vivant, et ne reussissoit pas.
Le pauvre garçon s'étant enfin endormi, j'ai joui d'une
scene, dont je n'avois pas d'idée.

La Richemont sort de son lit toute ardente, et vient se
coucher dans le mien au moment que je tenois entre
mes bras la S.t Hilaire, qui s'avisa de trouver cette
action indigne. Elle lui dit de s'en aller, l'autre s'en
moque, et tente d'empieter sur ses droits: je devins mais
ma sultane en colere la jetta hors du lit. Voyant l'au=
tre qui s'étant relevée alloit se venger, je pris, com=
me je devois, le parti de la mienne, et je fis entendre
à la Richemont avec des paroles pleines de douceur
qu'elle avoit fort. Je lui demontre que toute ma puis=
sance amoureuse appartenoit à la S.te Hilaire, et qu'en
honneur je ne pouvois pas lui donner un seul baiser,
sans manquer à celle que la fortune m'avoit donnée
en partage.

La Baccarte dut se rendre; mais elle s'avisa delle
qu'elle étoit devant un miroir, et se contemplant
elle empoigna une bougie, qui lui servit à faire ce
qu'elle n'avoit pu faire ni avec Pater ni avec moi.
Ce tableau ne put pas deplaire à la S.te Hilaire, car
il m'aida beaucoup à faire des exploits que la nature
sans ce secours ne m'auroit peut être pas fourni la
force de faire. Au bout de trois ou quatre heures,
la S.te Hilaire s'étant endormie, j'ai dormi aussi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Nous avions dormi jusqu'à midi, ll la vigilante abbeille ne fut entrée pour nous avertir que nous étions les maitres d'aller choisir de nouveau pour le dejeuner. Nous lui repondimes que tres contens de nos guerrieres nous ne voulions pas en defier des nouvelles; et le dejeuner vint. La Richemont nous fit voir par les injures atroces qu'elle disoit à Patu, que le vin de Champagne tenoit toujours dans une par: faite nullité. Patu s'en moquoit. Il ne savoit rien de nôtre combat nocturne, qui fit beaucoup rire la Paris. Elle prodigua ses eloges à ma fidele soumission aux lois de la maison, et à mon esprit conciliatoire. Elle nous dit que nous pourrions faire la meme par: tie quand nous voudrions changeant d'Heroines; mais la S.t Hilaire me dit qu'elle me poignarderoit si dans la suite j'osevois lui faire l'affront de lui preferer une autre, et je lui ai promis une fidelité eternelle; mais peu de tems apres, un anglois la tira de là, et treize ans apres je l'ai vue devenue miladi à Londres à l'assemblée de la Ducheese de Northumberland.

La dernier tableau qui m'enchanta chez la Paris fut celui ci. Lui ayant demandé pourquoi elle avoit borné le nombre de ses nones à quatorze; elle me repon: dit que c'etoit en grace d'un ecriteau qu'elle vouloit apposer au dessus de la porte de l'hotel; il qui etoit deja tout prêt: elle ne l'avoit pas encor affiché parceque M. Berier s'etoit obstiné à lui en refuser la per: mission. Elle le fit ~~voir~~ apporter, et elle nous fit transporter par l'admiration. C'etoit le superbe vers de Virgile

Sunt mihi bis septem praestanti corpore nymphae

Nous lui avons dit qu'exposant ce vers elle se rendroit egale à la reine des dieux ; et elle nous repondit que M. de Voltaire lui donnant ce vers lui avoit dit la même chose. Elle nous dit que ce celebre anfonnare avoit passé la nuit avec la Richenont, et la Richenont ajouta qu'il avoit à peu près fait comme Pater. Cette nouvelle plut beaucoup à mon bon ami.

Mais lorsque j'ai demandé à la bourgeoise comment elle s'y prenoit pour recruter quand elle en avoit besoin et qu'elle me repondit qu'elle avoit le seminaire dans sa propre maison, l'envie qui nous vint de voir ce semi-naire fut invincible. Elle n'eut pas de difficulté à nous faire venir quatre jeunes filles une plus jolie que l'autre — Pourquoi ne les tenez vous pas dans le sera-il ? — Parcequ'elles sont trop cheres, et que pour conse-quent elles coutent d'avantage. La mere de celles ci pre-tend vingt cinq louis, et ces trois autres en veulent un moin douze — C'est surprenant, car elles sont peut etre plus jolies — D'accord ; mais elles ne sont pas tout-à-fait pucelles.

Ce tout-à-fait nous fit eclater de rire, et dire à l'ab-besse que c'etoit bon pour les dupes, car un pucelage ne pouvoit etre qu'indivisible ; mais elle nous opposa cent doctrinaux finissant par nous dire que sur cette matiere elle en savoit plus que tous les philosophes de l'univers.

Nous retournames à Paris tres satisfaits de notre partie. Cet Hotel de Roule fut la cause que je n'ai pas eu de peine à oublier Coraline. Six mois apres, un jeune, et joli castrato venitien, nommé Guadagni

savant dans son art, et plein d'esprit sut la seduire. Il fut la cause de la rupture avec le prince de Monaco, qui la trouva en flagrant delit. Mais peu de temps après elle sut si bien faire que le prince lui pardonna, et lui fit une fille qu'elle nomma Adélaïde, et à la quelle le prince donna d'abord trente mille livres, qui mites à fond perdu, et laissées là lui furent vingt ans après trente mille livres de rente. C'étoit une jolie Couchoise que j'ai vu au Temple l'an 1788, veuve, riche, encore jolie, agée de trente deux ans, et amoureuse d'un prêtre. Elle demeuroit au Temple avec la grande mere, qui avoit quatre vingt ans, et qui malgré ce grand age ai: moit encore, et payoit son amant qui avoit été son domestique.

Deux ou trois ans après la naissance d'Adelayde, la princesse de Monaco quita Coraline pour epouser ma: demoiselle de Brignolé genoise; et Coraline alors de: vint maitresse du comte de la Marche, fils du prince de Conti, qui lui fit un fils qu'il reconnut, et l'appella chevalier de Montreal, le faisant decorer de la croix de Malte. Il est mort il y a sept à huit ans, et le prince de Conti son pere est, je crois, à Marseille, où depuis la mort de Robespierre on lui fait esperer qu'on le laissera vivre jusqu'à sa mort naturelle.

Coraline aussi mourut jeune après avoir donné un autre enfant à l'Avignonois Solici, joli garçon dont je parlerai dans cinq ans d'ici.

Ayant vu dans le mois de Septembre au Louvre les tableaux que les peintres de l'academie royale avoient exposés au public, et ne voyant pas un seul tableau

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

de batailles, j'ai conçu le projet de faire venir à Paris mon frere François, dont le talent dans ce genre étoit decidé. Parocelli seul habile peintre de batailles que l'académie possedoit étoit mort, j'ai vu que mon frere pouvoit faire sa fortune, car dans l'Italie plongée dans les vices les bons artistes sont mal payés, et restent les mediocres qui ne languissent dans la misere. J'ai fait tout cela. J'ai tiré mon frere de la fange où il pourrissoit dans sa respectable patrie; mais n'étant arrivé à Paris qu'au quinzieme de l'année suivante, j'en parlerai quand je serai là.

Le roi Louis XV, qui aimoit passionnement la chasse, alloit tous les ans passer six semaines à Fontainebleau. Il y alloit au commencement d'Octobre, et il étoit toujours de retour à Versailles vers la moitié de Novembre. Ce voyage lui coutoit cinq millions, qui ne pouvoient être repandus que dans son ingrate nation. Il conduisoit à la suite toute la cour qui pouvoit contribuer à ses plaisirs; et ses plaisirs ne pouvoient consister que dans la splendeur de la cour. Il étoit suivi par son académie royale de musique qui lui donnoit l'opera, par ses comediens français, et par les italiens. Malgré cela la grande ville de Paris ne restoit pas sans spectacles, car les acteurs étoient tous doubles.

Silvia me dit que dans la maison qu'elle avoit louée à Fontainebleau il y avoit une chambre pour moi, et j'ai accepté. Je ne pouvois profiter d'une plus belle occasion pour connoître toute la cour, et tous les ministres étrangers. Ce fut

là que je me suis presenté au Chevalier de Morosini ambassadeur de Venise que je ne m'étois jamais soucié de voir dans les trois mois que j'avois passés à Paris. Un sujet de la république de Venise qui voyage peut fort bien faire semblant de ne pas connoître les ministres de sa patrie dans les pays où il lui plait d'aller s'instruire, ou se divertir, sans craindre qu'ils puissent troubler sa paix de nulle façon, car ils n'ont aucun droit sur lui; mais Mr. de Morosini, qui ne ressembloit pas tout à fait aux ambassadeurs ses compatriotes, eut la gentillesse de me reprocher ma negligence. Le premier jour d'opera, il me permit de le suivre. Me trouvant assis au parquet precisement au dessous de la loge où se trouvoit la marquise de Pompadour avec le marechal Duc de Richelieu, j'eus le plaisir de voir de près la physionomie de cette grande dame.

La toile à peine levée, voila la Le Mour qui sort de la coulisse, et qui au second vers fait un tel cris, qui me fait tressaillir, puis pouffer. On fut surpris de mon rire. M. de Richelieu, qui ne me connoissoit pas, allonge de hors sa Tête, et me demande de quel pays j'étois — Venitien — J'ai aussi beaucoup vi à Venise à votre recitatif — Je le crois, Monsieur, et je suis sûr qu'on vous a laissé vivre.

Ma réponse un peu vaste fit rire la marquise — Etes vous vraiment de là bas? Me dit elle — Pardon, madame, je suis de là haut — Je n'entens pas cela.

Mais pour lors, tout ceux qui étoient dans la loge ayant trouvé ma reponse aussi singuliere que precise, agiterent la question, savoir si Venise étoit là haut, ou là bas. Un abbé academicien dit qu'à toute force Venise étoit plus haute que Paris à l'egard du globe, mais qu'il falloit tout de meme dire la bas voulant parler bon françois

Dans ce moment voila l'ambassadeur de Venise qui entre dans la loge. On lui dit de quoi il étoit question, et il fait mes excuses disant que je ne parlois pas encore bien françois. La marquise alors eut la bonté de me dire que je devois l'agreer, et ayant remarqué que j'avois éternué cinq ou six fois

elle me dit que mon thermo pouvoit deriver des fenetres de ma chambre mal fermées. Je lui ai repondu, lui demandant pardon, qu'elles étoient même calfoutrées. Ce mot fit rire toute la Loge, et je restè cajot, car je ne savois pas d'avoir mal prononcè ce mot.

Une demie heure après, M. de Richelieu, à dessein peut être de me faire dire quelqu'autre bêtise, me demanda laquelle des deux actrices qui chantoient alors me plaisoit d'avantage et lui ayant dit mon avis, il me repondit que celle à laquelle je donnois la preference avoit de vilaines jambes. Je lui ai repondu que dans l'examen de la beauté d'une femme ce qu'on devoit d'abord écarter etoient les jambes.

Je me suis pour lors decidè à ne plus parler, car madame se retira en dedans pour être tout à son aise. J'ai d'abord reconnu le fier equivoque, et je fus fachè qu'il me fut echappè.

Après le spectacle l'ambassadeur me fit un commentaire sur le mot écarter croyant me convaincre que je l'avois dit exprès; mais je l'ai persuadè du contraire; car en italien il n'y a pas de mepris entre allargare, et posse a parte. Je l'ai assurè que j'apprendrois à mieux parler; mais il me répondit en riant que je ferois mieux à ne pas apprendre. Il m'incita à dîner pour le lendemain me disant que j'y verrois le Lord Marechal Keit qui m'avoit connu à Constantinople. Au souper de Silvia tout ce qui m'étoit arrivè à l'opera fit la gayetè de la Table.

Le lendemain à dix heures je suis allè à la cour tout seul pour voir le beau monde. Je m'arrête dans une galerie, où je vois beaucoup d'hommes, et de femmes en haye à droite et à gauche. J'apprens qu'on attendoit là pour voir passer le roi qui alloit à la messe precedè de la cour. Je m'y mets aussi avec plaisir étant fort curieux de la voir.

Je vois premierement madames de France, qui dans le costume de cour montroient non seulement leurs épaules toutes nues; mais leurs seins aussi jusqu'au de là du bout. Je les trouve laides malgrè leur air affable, et la politesse avec la quelle elles faisoient à droite, et à gauche la reverence à tout le monde. Je vois une quantité de dames

de cour toutes laides, marchant mal, juchées sur des pan=
toufles, dont le talon avoit un demi pied de hauteur: elles
croyoient de paroitre plus grandes. Mais après toutes les
laideurs je vois une beauté parfaite. On me dit que c'étoit
madame de Brionne plus encore respectable que belle,
car on n'avoit jamais debité sur elle la moindre histoire.
C'étoit un superbe eloge dans une cour où la corruption
des mœurs avoit rendu ridicule jusqu'à la calomnie.

Un moment après je vois la reine Marie avec
son pieux, sage, et heureux pere Stanislas Leczinski,
ci devant deux fois roi de Pologne alors duc de Lor=
raine, et de Bar. Je passe de l'autre coté pour mieux
voir le roi qui alloit venir, et je vois, certain de ne
pas me tromper, madame Querini, c'est à dire la
courtisanne Juliette, que j'avois vu la dernier fois
à Venise avec le general comte Spada. Elle étoit
en loge dix pas au dessus de moi ayant avec elle
le marquis de S.t Simon que j'avois connu chez Lo=
raine. Elle ne pouvoit pas me voir, et cela me
fait plaisir.

Voila le roi, qui entre dans la galerie marchant vite,
tenant un bras à travers les epaules de M. d'Argenson
ministre de la guerre, et ayant à sa gauche le marechal
de Richelieu. Je le vois parler au roi, lorsqu'il est à por=
tée de voir Juliette: Sa majesté la regarde, passe
outre, et dit au marechal ces paroles precisement
lorsqu'il passoit devant moi: nous en avons ici de plus jolies.

A la suite du roi j'ai vu des princes du sang, et tout
le monde i'étant debordé, j'ai approché Juliette lui
disant que j'étois enchanté de la voir là, et lui donnant
le titre d'excellence, qui lui alloit, dans le cas qu'elle vou=
lut encore passer pour Querini. Pour lui faire voir que

62 62

je ne doutois pas de sa qualité, je lui ai demandé, si elle avoit été presentée. Après être revenue de la forte surprise que lui causa mon apparition dans un endroit où elle n'auroit jamais pu se figurer de me voir, elle me dit que notre ambassadeur la presenteroit le lendemain. Je lui dis que j'y allois dîner, et elle me répond que nous dinerons donc ensemble.

A une heure j'ai trouvé l'ambassadeur seul. Je lui fais compliment sur le plaisir qu'il aura de presenter au roi une des plus jolies femme de Venise; et à ce propos je lui dis franchement tout dont j'avois été temoin dans la galerie. Enchanté d'avoir appris tout cela, il me demande si à mon depart de Venise elle étoit deja femme de Querini; oui, et je lui répond qu'elle devoit l'être depuis longtems, puisqu'elle portoit le nom de Querini à Cesene il y a voit alors trois ans. Il me dit en souriant qu'il ne pouvoit pas douter de la qualité puisqu'elle lui avoit porté une lettre de Querini même.

Une demie heure après j'ai vu milord Maréchal ministre du roi de Prusse qui montra un vrai plaisir me revoyant après sept ans. Voila enfin la belle anglaise qui arrive toute ornée de diamans. Elle étoit belle; mais personne n'étoit la dupe de son éblouissante blancheur. Son fard, que les françois ne peuvent pas souffrir, gatoit tout. On aime le rouge en France, et on a raison, car il anime; mais le blanc artificiel est une bouffonnerie.

Madame Querini à table s'ecrietra dans l'éloge de la figure du roi: elle dit à reprises qu'elle en étoit amoureuse. L'ambassadeur lui dit avec un fin sourire qu'elle devoit cacher son penchant, car [redacted] madame de Pompadour pourroit en être informé, et M. Querini aussi. J'ai à mon tour loué

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

la beauté de madame la marquise, et toute la table me fit echo, excepté madame qui eut la force de se taire.

Le lendemain matin, je vais à son auberge, et je vois à la porte une berline attelée à six chevaux de poste. Je monte. Je la trouve habillée de voyage. Et cagne madame part? — Oui: car cela m'impatiente. La marquise ayant su que j'étois ici fit savoir à l'ambassadeur, je ne sais pas par quel moyen, qu'elle espéroit qu'il me me présenteroit pas à la cour — Je trouve singulier que l'ambassadeur soit si complaisant — C'est incroyable; mais en vérité je ne m'en soucie pas. Je vais à Paris: je demeure à l'hôtel de Luxembourg rue des vieux Augustins; et ~~je vous prie~~ j'espère que vous viendrez me voir ~~aussitôt~~. Si vous écrivez à Venise, je vous prie de ne rien dire de mon apparition ici. J'ai des raisons aussi pour cacher à Paris mon nom de Querini. Je porte celui de ma famille. Vous savez que je suis Breati? — Non madame — Eh bien, mon cher ami, apprenez le. Je suis né à comtesse Breati, et toute la ville de Verone me connoit — Cela suffit, belle comtesse: je vous annoncerai à Paris par votre beau nom de famille — L'ambassadeur en fera de même.

Les friponneries de cette espece sont charmantes, et il n'y a que les sots qui puissent les trouver malhonnêtes.

Je regardois Juliette comme une comédienne qui joue fort de droit les différens rôles qui étoient attachés aux différentes forces qu'elle jouoit en Europe. Je me plois soit singulièrement à Fontainebleau: je jouois ma cour à l'ambassadeur, et à M. de Richelieu, on me connoissoit; mais je ne connoissois pas encore tous ceux que j'avois envie de connoître.

64 Un matin vers midi, rodant par les appartemens du chateau, j'entre dans une sale où je vois dix à douze courtisans qui s'y promenoient, comme s'ils y attendoient quelqu'un, et une grande table preparée pour dîner sur la quelle il n'y avoit qu'un couvert. Je demande pour qui étoit ce couvert, et on me repond que c'étoit pour la reine qui alloit venir dîner. Je vois servir le plats, et un moment après je vois sa majesté qui avant de s'asseoir s'arrête devant deux nones qui lui presentent du beure, qu'elles posent sur la grande table. Dabord qu'elle fut arrivé, tous ces messieurs se mirent devant elle en demi cercle cinq à six pas dehors de la table. Je m'y mis aussi. Il me sembloit d'être là pour quelque chose.

Il y avoit deja un quart d'heure que la reine mangeoit dans le plus grand silence sans jamais regarder personne, lorsqu'tout d'un coup je la vois parcourir des yeux tout le demi cercle. Après cela S. M. retourne au même plat dont elle avoit mangé. C'étoit une fricassée de poulets. Se croyant peut être obligée de justifier ce choix à vis de quelqu'un si friandise, elle choisit un seigneur qui se distinguoit par sa taille de six pieds, et par l'ordre du S.t Esprit; et pour qu'on ne se trompe pas elle le nomma par son nom devant ses yeux à sa figure, disant — Monsieur de Louventhal.

J'étois fort curieux de voir la figure de ce fameux guerrier qui avoit pris Berg-op-zoom. Je tourne donc les yeux sur lui. Se sentant nommé par la reine, il s'avance de trois pas vers elle disant Madame. — Je crois, lui dit elle, que le ragout preferable à tous les autres est une fricassée

de poulets — Je suis de cet avis madame.

Après cette réponse donnée du ton le plus sérieux le grand gruyer retourne à sa place faisant les mêmes trois pas à reculon. La reine ne parla plus, finit de dîner, puis retourna dans l'intérieur de son appartement. Tous les spectateurs défilèrent.

Cette scène m'enchanta. La reine de France, me disois-je, se croit obligée de faire voir au maréchal qu'elle l'avoit vu, et voulant qu'il sut qu'elle le distinguoit de tous ceux qui étoient là, elle le consulta sur une fricassée n'ayant rien de mieux à lui dire. Le maréchal d'ailleurs ne pouvoit lui répondre autre chose si non qu'il étoit de son avis. Je réfléchissois qu'à sa place je lui aurois peut être manqué, car il est certain que je lui aurois dit que je préférois à une fricassée un pâté de macaroni. Ce qui me feroit rire étoit la gravité, et le ton d'importance avec lequel le maréchal avoit prononcé la sentence sur ce goût de la reine. Il me ressouvint du même ton de voix avec lequel il avoit condamné un officier à la mort dans un conseil de guerre. J'ai vu le lendemain le bulletin de la cour, dans lequel le rapporteur ne disoit autre chose si non que la reine avoit gracieusé le maréchal de Soubise qui avoit assisté à son dîner. Le mot gracieuser me fit rire. A l'élégant dîner

66 de Silvia j'ai engagée toute la compagnie avec cette curieuse histoire.

A mon retour à Paris j'ai trouvé Juliette chez l'ambassadeur. Elle sut l'engager, et il lui fut utile. Je l'ai aussi trouvée très bonne à l'Hotel de Luxembourg quand je lui ai dit que M. de St Simon venoit souvent chez Coraline. Elle me dit que je ne risquois rien à lui dire que je connoissois toute sa famille à Verone, mais je n'ai pas voulu m'en mêler. Dans les cinq ou six mois qu'elle passa à Paris, elle fit devenir fou M. Zanchi secretaire de l'ambassade. C'étoit un homme noble, aimable, et lettré, qui s'amusoit à traduire le Paradis perdu de Milton. Il vouloit l'epouser, elle le flatta, puis elle se moqua de lui, et étant devenu fou, il mourut. Ils eut dans les remèdes que les medecins de Paris lui donnerent pour le guerir de sa folie.

Le comte de Kaunitz ambassadeur de l'impératrice reine eut du gout pour elle, et un comte de Sizendorff aussi qui avoit les yeux chatieux. Le meme de cet a-mour étoit un abbé ~~[illegible]~~ Guasco qui avoit aussi mal aux yeux. Il publia peu de tems après la correspondance avec le president de Montesquieu qui fit rire tout ceux qui la lurent. Six à douze ans après j'ai vu à Rome, où il mourut pour s'etre imaginé que son domestique l'avoit empoi-sonné.

Mais celui avec lequel Juliette avoit jetté

un grand dévot était le marquis de S.t Simon, qui l'aimoit à la folie; elle vouloit qu'il l'épousa, et elle y seroit reussie, si elle ne lui avoit donné des adresses pour qu'il s'informât de sa famille, qui precisement ne servirent qu'à lui faire connoitre qu'elle vouloit le tromper. Si elle voulut retourner à Venise, elle dut mettre en gage ses diamants, que M. de Morosini degagea après, et les lui porta. Elle dut les vendre pour rembourser l'ambassadeur qui ne voulut pas être sa dupe. Deux ans après son retour à Venise, elle se fit épouser par le jeune Uccelli fils de celui qui l'avoit mise sur le grand trotoir du monde. Vingt cinq ans après s'être mariée elle mourut laissant son mari tout à fait pauvre, et dans l'opprobre. Il lui avoit reconnu une dot imaginaire, qu'elle laissa à deux vilains enfans qu'elle eut de lui. Il dut la payer, et rester à l'ommone. Juliette dans ses dernières années eut pour amoureux le fameux M. Angelo Querini d'Altichiero, qui mourut de mort subite l'année passée, et qui ne fut jamais aimé que des femmes surannées. Je ne parlerai peut être plus de cette femme dans ces memoires. Malgré qu'à Paris j'allasse toujours prendre le gon chez mon respectable ami Crebillon, mon langage étoit toujours farci d'italianismes et de phrases qui me feroient souvent dire ce que je ne voulois pas dire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Mon jargon cependant ne me prejudicioit pas à l'egard du raisonnement. Plusieurs femmes qui comptoient vouluront apprendre de moi l'italien pour avoir le plaisir de m'instruire sur le françois; ainsi nous fesions, et je jouissois de l'avantage de faire toujours de nouvelles connoissances.

Madame Preodot alors celebre, qui étoit une de mes ecolieres, me reçut un matin étant dans son lit, me disant qu'elle n'avoit ~~pas~~ pas envie de prendre en se couchant sa leçon parce qu'elle avoit pris medicine le soir. Je lui ai demandé si pendant la nuit elle avoit bien déchargé — Que me demander vous donc? Quelle interrogation! Je crois que vous ne savez pas ce que vous dites. — Pardon madame; pourquoi prend on medicine, si ce n'est pour decharger? — Une medicine purge, monsieur, et elle fait ce qu'elle fait, et qu'elle doit faire; et que sait pour la derniere fois de votre vie que vous vous servirez de ce mot là — J'entens tout à present; mais vous conviendrez que ce mot scatologique est bien propre. L'autre en italien revoit spurtore pour le sens. Convenez que toute l'incongruité vient de votre pauvre langue — Soit. Voulez vous dejeuner? — C'est fait, madame: j'ai pris un caffé avec deux savoyards trempés dedans — Ah! Mon dieu! Je suis perdue. Quel furieux dejeuner! Que voulez vous dire donc? — Que j'ai bu un caffé comme tous les jours — Une

talle donc, car un caffé seroit la boutique. Et les deux savoyards ? — Les voila sur la table de nuit — Ce sont des biscuits de Savoye. Mais disant tout court que vous avez mangé des savoyards, vous voyez — Oui : je vois que vous pouvez entendre des portefaix ; mais puis-je insulter ainsi votre intelligence ?

Voila ma mere qui arrive ; elle lui rend compte de nos disputes : il rit. Sa niece entre. C'étoit une demoiselle de quatorze ans qui avoit du genie : elle s'appliquoit à la langue italienne, et elle faisoit des progrès rapides. Mais voila le fatal compliment qu'elle me fit. Signore sono incantata di vi vedere in buona salute — Je vous remercie, mademoiselle, mais pour dire en italien je suis charmée, il faut dire ho piacere ; et pour dire de vous voir, il faut dire di vedervi — Je croyois, monsieur, qu'il falloit mettre comme nous le vi devant — Non mademoiselle, nous le mettons derriere.

A ce mot, voila l'oncle, et la tante qui se pâment de rire, la demoiselle qui rougit, et moi interdit pour avoir dit une sottise de ce calibre ; mais c'étoit fait. Je pris un livre en boudant, et devinant que ce livre finiroit ; mais il a duré huit jours. C'est insolent equivoque courut tout Paris. Crebillon, après avoir bien ri, me dit que je devois dire après, et non pas derriere.

Mais ii mes fautes qui ne dependoient que de l'usage

divertissoient les françois, leurs habitudes de style les m'
amusoient pas moins. Un medecin dit à son malade
qu'il croit que la medicine qu'il lui a donnée ne l'a
fait aller à la sele qu'une seule fois. Le malade qui y
est allé quatre lui demande pardon. Un poete dit en
chaire que sainte Genevieve aimoit bien à la folie.
Le demande à un mari comment son epouse se porte,
et il me dit que je lui fait bien de l'honneur. Un petit
maitre au bois de Boulogne tombe de cheval, j'accours,
et je lui demande s'il s'est fait du mal: il me regond
au contraire. Un autre qui alloit verser à terre
me dit qu'il ne pouvoit pas s'arreter parceque s'il n'a-
voit pas d'epron. Un autre vient chez le suisse, et dit à
sa femme
le ma bonne faites moi une omelette — Mon-
sieur je n'ai point d'oeufs — Faites la en Lord.

La presidente Chazon me presente à son neveu,
lui disant que je suis italien: il me dit qu'à mon
air il ne m'auroit jamais pris pour un provincial;
et pour faire mon eloge il ajoute que j'avois vérita-
blement l'air d'un françois. Me sentant piqué je
lui reponds qu'il avoit l'air noble, et digne d'un ita-
lien. Il ne sait que me repondre.

Je suis à table chez milady Lambert, on observe
une comeline à mon doigt où Louis XV étoit gravé
merveilleusement bien. Elle fait le tour; tout le
monde admire: une jeune marquise me demande
si c'étoit un antique. Tout le monde rit; mais
elle ne s'arrete pas à demander la raison du rire.

Après dîner on parle du Rhynoceros qu'on montroit à la foire S.t Germain. Allons le voir, allons le voir. Nous montons dans un equipage, nous descendons à la foire, nous parcourons les allées pour trouver l'endroit où on le montroit. Etant seul homme, je donnois mes bras à deux dames: la jeune marquise brillante d'esprit nous precedoit. Au bout de l'allée où on nous avoit dit que l'animal se trouvoit, son maître étoit assis à la porte pour recevoir l'argent des curieux. A la vérité, c'étoit un gros homme bizarre, à longues moustaches, et vêtu à l'africaine qui avoit l'air rebarbatif; mais la marquise devoit du moins le reconnoitre pour homme. Point du tout: elle lui demande si c'étoit lui le Rhynoceros. Après avoir vu l'animal, elle lui dit qu'il devoit l'excuser parcequ'elle n'avoit jamais vu des Rhynoceros.

Au foyer de la comedie italienne, où prenoient les entractes les plus grands seigneurs vont s'amuser, pour causer entr'eux ou avec les actrices, je me trouvai assis près de Camille lui faisant des contes à rire. Un jeune robin, qui trouvoit mauvais que je la lui ceuse parle, me lançoit des lardons, et je lui en vendois d'autres. Camille rioit, et la compagnie se tenoit attentive à l'assaut. Le robin fournant le proposa sur la police de la ville dit que depuis quelque tems il étoit dangereux de marcher la nuit par les rues de Paris. Dans le mois passé, dit il, on a vu à la greve sept pendus, dont cinq étoient italiens. Ce n'est pas étonnant

72 lui dis-je, car les honetes gens vont tous se faire pendre
loin de leur patrie. Dans cette année on a pendu en I=
talie soixante françois. Cinq fois douze fait soixante: vous
voyez que c'est un troc. Les vieux furent pour moi, et le
petit maitre partit. Un aimable seigneur, au quel ma
repartie plût, demanda à Camille qui j'étois, et la con=
noissance fut d'abord faite. C'étoit le marquis de Ma=
rigni, ci devant de Vandiere frere de la Pompadour. Je
fus charmé de le connoitre par rapport à mon frere
que j'attendois tous les jours; et dont la fortune pouvoit
dependre de ce seigneur qui étoit surintendant des ba=
timens du roi. Toute l'academie de peinture depen=
doit de lui. Je lui en ai parlé d'abord, et il me promit
de le proteger. Un autre jeune personnage italien lia
discours avec moi, me disant qu'il étoit le duc de Marta=
lone, et m'invitant à aller chez lui. Je lui ai dit
qu'il y avoit huit ans que je l'avois vu enfant à
Naples; et que Diclelio Caraffa son oncle avoit été
mon bienfaicteur. Nous sommes devenus en peu de
jours amis intimes. C'étoit un beau garçon qu'on
faisoit voyager pour le rendre capable de se marier.
On le croyoit mal, et il se disoit tel lui même. Je ne
lui ai jamais cru.

1751 Mon frere est arrivé à Paris dans le mois d'Avril
de cette année 1751. Je l'ai logé avec moi au troi=
sieme étage, riant de le voir avec une perruque tou=
dis qu'il avoit une grande quantité de cheveux. Pour le
lui faire croitre, pour l'accoutumer à parler françois,
et pour lui apprendre à se bien presenter je l'ai gardé

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

en secret trois mots. Ayant beaucoup d'esprit il devint
françois rapidement. Il commença d'abord à tra-
vailler dans sa chambre, faisant des petits tableaux
dans lesquels il montroit beaucoup d'habileté; mais
~~ce n'étoit pas ce qu'~~ il falloit pour le gout françois.
Le lecteur saura bien tot comme il debuta: il n'
avoit pas encore vingt quatre ans.

M. de Morosini ayant terminé son ambassade,
et etant retourné à Venise, son successeur Moce-
nigo arriva. Il étoit parent de M. de Bragadin.
C'étoit un homme tres doux, et aimable au possible:
il m'offrit d'abord que dans toutes les occasions je
pourois compter sur sa protection. Il devint d'abord
grand ami de milord maréchal, qui alloit tres souvent
diner chez lui, et qui étoit triste quand il ne m'y trouvoit
pas, parcequ'il n'y avoit alors personne avec qui il pût
parler de Constantinople.

BnF MSS

Cet ambassadeur Mocenigo devint amoureux de
Madame de Colande qui l'en fut cruelle, et pour
le distraire il s'adonna au jeu, et perdit de tres
grosses sommes. Il devint melancolique, et il se tua
vers la fin de la seconde année de son ambassade;
mais il choisit une mauvaise mort. Il donna de la
tempe contre la hauteur d'appui de la cheminée
de marbre. Il n'expira que trois jours après. Il ne
sait pas comment un homme qui ne sait pas comi-
ment il faut s'y prendre pour se donner la mort
puisse se resoudre à se tuer. Le suicide du malheu-
reux Chamfort me fait toujours rire.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Dans l'été madame la Dauphine accoucha d'un duc de Bourgogne. Les fêtes que j'ai vues à l'occasion de cette naissance me font réfléchir aujourd'hui à ce que c'étoit que l'amour tant vanté de la nation françoise à ses rois. J'ai entendu plusieurs personnes dire que ce que les français firent, et poursuivent à faire pour regagner leur liberté, démontre qu'ils en sont dignes. Ceux qui leur font cet éloge entendent parler de leur bravoure. Mais cette bravoure à quoi l'ont ils employée? C'est comme si on disoit que les serfs arabes méritent la souveraineté de toute la terre.

Dans la cour que j'ai faite à M. de Marigni j'eus le plaisir de connoître à fond son caractere. Il étoit doux, très aimable en compagnie, bienfesant, modeste, et aimant le sexe, et la table. On avoit tort: il le voyant décoré du cordon bleu; on avoit tort: il le portoit en force d'une charge qu'il avoit dans l'ordre. Il ne signoit jamais Marigni qu'y mettant le nom de la famille Poisson. Il ne vouloit en imposer à personne. Il épousa une riche fille d'une blanchisseuse, et il mourut avant l'âge de quarante ans. Sa sœur aussi mourut jeune, et la fille aussi mademoiselle d'Etiol avant l'âge de puberté. Toute cette famille mourut, et la mort étant le plus grand des malheurs, quand elle est timmature, je ne vois pas quel fondement puisse avoir la jalousie, et la haine de ceux que ces passions animent.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Allant tres souvent chez le duc de Matalone, j'ai connu M. de Sessale noble napolitain de la premiere classe. Il me parla beaucoup de madame Chiara Micheli dame venitienne, dont il avoit été fort amoureux. Il adoroit Paris parcequ'il y goutoit tous les plaisirs de la vie en pleine liberté; mais un fort desagrement lui fit voir qu'il se trompoit. Il fut arrêté, et conduit en prison à Fort l'évêque lui, et son camarade Ranucci garde de Bologne pour avoir été surpris chez lui dans la rue de Colombier les cartes à la main jouant à Pharaon tenant la banque. Le comte de Corafillaria Montdragon l'a reclamé à Compiegne, où dans ce moment là la cour étoit, et M. de Sessale, et M. de Ranucci passerent alors à Londres. Six mois après M. de Sessale vint mettre maison à Paris, où il mourut dix ans après pour avoir trop livré aux plaisirs de Venus n'ayant pas encore fait de cinquante ans. La veille de sa mort, il me donna une bague qui valoit mille ecus à titre de souvenir. J'étois alors riche, comme le lecteur le verra à sa place.

Dans ce même tems j'ai fait connoissance avec le prince Borghese et son frere D. J. Baptiste Borghese. J'étois present, lorsque le nonce les presenta au roi, qui suivant l'etiquette ne les honora que d'un simple regard. Ce regard vouloit dire; je vous connois à chacun. La gazette de la cour les annonça pour le titre de marquis Borghese: on ne donnoit le

titre de princes qu'aux françois, aux souverains, et à ceux que les cours attachées par les liens du sang annonçoient.
Pour ce qui regarde les Russes qu'on appelloit princes pour tout, on ne les connoissoit à Versailles que pour Czar, tout comme on ne vouloit appeller l'impératrice que Czarine.
Quelques années après on fut forcé à changer de ton.
Entre les autres ridicules des scribes de Versailles, il étoit à remarquer, qu'on appelloit le sieur tous ceux qui n'étoient titrés pour noblesse, ou par emploi de distinction. Pour le de on l'ajoutoit à des noms où on le trouvoit très comique prenant cette particule dans son acception naturelle. J'ai bien ri quand j'ai vu que le roi ne donnoit que le titre d'abbé à tout evêque. Ces messieurs là cependant ne présidoient pas à des abbayes, mais à des dioceses.
Louis XV affectoit aussi de ne connoître aucun seigneur de son royaume à moins qu'il ne fût à son service. Le duc de Bouillon, qui tranchoit du souverain, n'étoit jamais allé à la cour. La hauteur cependant n'étoit pas caractéristique à ce roi; elle n'étoit qu'insinuée par le cardinal de Fleury. Il étoit le plus poli de tous les français, principalement vis à vis des dames, et des ses maîtresses aussi en public, car tête à tête l'amour doit se moquer de toute politesse. Il disgracioit impitoyablement tous ceux qui osoient leur manquer même dans des bagatelles, et personne ne possédoit plus que lui la vertu royale de la dissimulation; et l'autre qualité tout nécessaire à un souverain, celle de savoir garder un secret: quand il se croyoit sûr d'être le seul qui savoit une chose que tout le monde

ignoroit, il en étoit enchanté ; comme par exemple,
le sexe du fameux chevalier d'Eon, dont tout le mon-
de étoit à l'obscur. Le roi savoit tout. Il voulut sa-
voir tout ce que les Francmaçons feroient dans la Loge sans
se faire recevoir, et il fut obéi. Il sut tout dans une cache,
et cela n'étoit connu que d'un seul frere
Louis XV avoit de l'esprit, et étoit grand en tout. Il
n'auroit eu aucun défaut essentiel, si la flatterie
ne l'eût forcé à en avoir. On dit qu'il étoit avare ;
mais on peut en douter, car on accuse trop souvent
les souverains de ce vilain vice. On veut que leur econo-
mie soit invisible, et on a raison ; mais rien n'est si diffi-
cile qu'une économie de souverain qui soit imperceptible.
La flatterie qu'on employa pour tromper Louis XV fut
si forte qu'on lui fit souvent prendre pour vrai le faux.
Comment pouvoit il croire d'être mauvais tandis que
les parlemens ne feroient que lui dire qu'il étoit le meil-
leur des rois ? Mais malgré cela il connoissoit leur am-
bition, et les déshérita à très juste titre, il reussit au
grand ouvrage de les supprimer. Grand Dieu ! C'est incon-
cevable. Son successeur rétablit pour Monsieur les respecta-
bles. Quand la philosophie pense à cette faute, elle est tentée de
dire que le trop bon Louis XVI merita dans ce moment
là la mort. Mais son bonheur ne devoit jamais être
la nation. C'étoit la fondre qui devoit le punir. Accidit
illa die.

La princesse d'Ardore accoucha dans ce temps ci d'un
garçon. Son mari ambassadeur desira que le roi fût
son parrein, et ce monarque nomma son fils Lieut-
enant d'un regiment, et ce fut le ministre de la guerre,

qui en donna la nouvelle à Son Excellence. L'accouchée ne voulut pas de ce present. elle fit dire au roi qu'elle le remercioit, parcequ'elle ne pouvoit se figurer son fils prisonnier que son fils un jour dut aller à la guerre. Le marechal de Richelieu m'a dit qu'il n'avoit jamais vu le roi tant rire comme lorsqu'on lui dit que la princesse delle avoit la guerre à ce point là.

Chez la duchesse de Tulbie j'ai connu mademoiselle Gosie qui on appelloit Lolotte, que étoit maitresse de Milord d'Albemarle ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, tres noble, et tres genereux, qui se promenoit aux Tuilleries avec elle une tres belle nuit, La pria de ne pas trouver belles les étoiles parcequ'il ne pouvoit pas les lui donner. Si ce Lord eut été ministre d'Angleterre en France lors de la rupture entre la cour, et celle de Versailles l'année 1755 il auroit accommodé tout, et la malheureuse guerre, qui coute à la France le Canada, ne seroit pas arrivée. Il n'est pas douteux que la bonne harmonie entre deux nations depend de plus souvent des ministres respectifs qu'elles tiennent entre elles.

Pour ce qui regarde Lolotte, tous ceux qui l'ont connue lui ont rendu la justice qu'elle meritoit. Elle avoit toutes les qualités qui pouvoient la rendre digne de devenir femme de milord. Les plus grandes maisons de France ne croyoient pas que la qualité de femme de Milord d'Albemarle lui fut necessaire, pour lui faire le plus gracieux accueil. Aucune dame n'étoit choisie de la voir assise à son coté dans les assemblées où elle alloit par la raison qu'elle n'etoit que la maitresse de Milord.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Elle étoit passée des bras de sa mere entre ceux de son amant à l'age de treize ans, et sa conduite avoit été toujours irreprochable. Elle eut de milord deux enfans qu'il reconnut; et elle mourut martyre d'Uranville.
Je parlerai d'elle dans l'année 1758

Ce fut dans l'automne de cette année que j'ai connu chez l'ambassadeur Mocenigo une venitienne que quinze à seize années avant cette époque appelloit la belle Grimani. Elle avoit rendu amoureux un anglois qui s'appelloit XCV. Il l'avoit épousée, et après lui avoir fait six enfans il étoit mort catholique par une conversion arrivée au lit de la mort fruit des instances de son épouse. Elle revoit de Londres où elle étoit allée pour mettre son fils aîné en possession de l'heritage de pere, comme son cadet, et ses quatre filles. Ils devoient tous se faire anglicans. Sans cela ils n'auroient pas pu heriter.
Elle étoit avec sa fille aînée qui avoit alors douze à treize ans, et dont la belle physionomie me frappa. Il m'arrivera dans cinq ans d'ici de devoir parler de cette charmante fille.

Elle est morte à l'age de cinquante ans veuve du comte de XX, après avoir brillé dans sa patrie par sa rare conduite, par ses vertus sociales portées au plus suprême degré, et par son esprit qui paroit au grand jour dans plusieurs petits ouvrages écrits en langue françoise dans le style le plus noble exempt de toute prétention.

Dans cette même année j'ai eu un petit demelé avec la justice françoise. En voici la narration.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

80
1751

Mimi Quinson fille cadette de mon hôtesse venoit souvent dans ma chambre sans être appellée. Convaincu qu'elle m'aimoit, je me serois trouvé singulier, si je me fusse avisé de faire le cruel. D'ailleurs elle ne manquoit pas de merite. A l'âge babasonique de quinze ans, elle avoit une jolie voix, elle savoit une grande quantité de Bons-mots, elle lisoit toutes les brochures du jour, et elle parloit de tout à tort, et à travers avec une vivacité étourdie faite pour plaire.

Il n'y avoit eu entr'elle et moi que des enfantillages, lorsqu'il m'est arrivé de rentrer chez moi fort tard, et de la trouver endormie sur mon lit. Curieux de voir si elle se reveilleroit, je me mis de la billé tout seul, et après avoir éteint la bougie je me mis couché. Le Lecteur peut deviner tout le reste. A la pointe du jour elle me quita pour aller se coucher avec sa soeur. A huit heures une marchande de modes vint me voir avec une fillette qui m'auroit engagé si Mimi ne m'avoit un peu trop fatigué. Après leur avoir donné du caffé, je les ai renvoyées leur disant de venir un autre jour. Dans le moment qu'elles sortoient de ma chambre mon Hôtesse entra avec Mimi pour faire mon lit. Je m'étois mis à écrire. J'entens tout d'un coup mon Hôtesse, qui entourant mon lit s'écrie ah! les coquines — A qui en voulez vous donc? — l'énigme n'est pas difficile. Voici des draps abimés — Excusez, et changez m'en — Que j'excuse? Elle reviendront peut être. Ah! les coquines.

Elle descend pour aller prendre des draps: je reproche à Mimi sa nonchalance, car ce ne peut être que le Lutrain. Elle me repond

qu'il étoit le sacré qu'une fille ne verse qu'une fois dans
sa vie. Je lui donne un démenti roidonné, elle pleure, et
elle me dit qu'en tout cas le ciel avoit protégé son innocence,
faisant arriver la marchande de mode. Depuis ce jour là,
Mimi ne se gena plus: elle venoit se coucher dans mon lit,
quand elle en avoit envie, et elle ne se plaignoit pas quand
je lui disois qu'elle pouvoit dormir. Notre ménage ainsi
étoit fort tranquille.

Au bout de quatre mois elle me dit qu'elle étoit grosse
— J'en suis fâché. Que dira ta mere? — J'espere
que tu penseras à me tirer d'embarras — Mon
petit cœur, je ne peux que te donner de l'argent, mais
sans me mêler de rien — Tu n'approuveras pas ma
mere? — Rien m'en preserve. Elle pourroit me
faire une affaire très desagréable.

Deux mois après, le ventre de Mimi mit sa mere
au fait de tout; et elle la prit par les cheveux. Mimi
battue lui ayant dit que j'étois l'auteur de son em-
bonpoint, elle monta, et vint furieuse dans ma
chambre. Après s'être jetée sur un fauteuil pour
prendre haleine, elle commença à son aise à me
dire toutes les injures de coutume, concluant les
invectives par une nomination de mariage — Il
est impossible que j'approuve votre fille, car quoique
secrettement je sois marié en Italie — Et étant
marié vous oser faire un enfant à Mimi! — Je
veux mourir si j'ai pensé à le lui faire. Je vous dirai
même que je ne croirai jamais d'en être l'auteur
— Monsieur elle en est sûre — Si elle en est sûre

82 sa certitude fait son eloge, et lui fait honneur; mais ce seroit à moi à en être sûr; et vous voulez que je ne peux pas l'être — Ainsi donc? — Ainsi rien. Si elle est grosse elle accouchera.

Elle descend avec des menaces, et je la vois de ma fenêtre monter dans un fiacre. Le lendemain matin je reçois un exploit d'un sergent qui m'assigne à paroitre par devant le commissaire du quartier. J'y fus exactement, et j'y ai trouvé mon hôtesse. Le commissaire, après m'avoir demandé mon nom, depuis quand j'étois à Paris, ce que j'y faisois, et avoir écrit mes réponses, me demanda si je convenois d'avoir fait à la dame Quinson l'injure dont elle se plaignoit; et il me lut sa plainte. Je lui ai dit alors de m'interroger, et d'écrire mot pour mot tout ce que je lui répondrois.

Madame Quinson vous accuse d'avoir engrossé sa fille Mimi — Elle a tort de m'accuser d'un crime qu'elle ne pourroit pas juver que j'aye commis — Convenez vous d'avoir eu à faire à sa fille — J'en conviens — Pouriez vous jurer que vous ne l'avez pas engrossée? — Non — Vous voyez donc qu'en egalité d'incertitude l'axiome legal vous condamne. Favorabiliora sunt amplianda. La presomption; c'est à dire la conjecture est contre vous. Vous devez payer l'amende à laquelle la loi vous condamne — Je ne peux être matière de cette loi qui étoit supposé seducteur, et il n'y a pas seduction de seduction dans ce cas, puisque la fille est venue se mettre dans mon lit sans que je l'aye jamais sollicitée, et que je n'ai jamais eu à faire à elle que dans ma chambre, où la mere l'envoyoit jour, et

nuit — Elle l'envoyoit pour vous servir, et vous avez
abusé de sa bonne foi, et violé les droits d'hospitalité —
Je ne me sens coupable ni de l'un ni de l'autre de ces
crimes, puisque j'ai toujours cru qu'aimant Minì je ne
pouvois que faire plaisir à la mere, qui sachant ce que
les hommes sont quand ils se trouvent vis à vis des filles, —
devoit deviner, et prevoir tout ce qui est arrivé. Puisqu'
elle ose demander justice contre moi, je peux demontrer
qu'elle me m'a livré la fille que pour m'attraper. Ainsi,
si vous me condamnez à amende quelconque, j'appelle
dans le moment à Monsieur le Lieutenant de police.
Le commissaire m'ayant condamné, et ayant été obligé
à écrire mon appellation, il me renvoya me disant que
je paroitrois devant le Lieutenant quand il me feroit
assigner.

Monsieur Chabot premier commis de la police étoit ami
intime de Silvia. Je n'ai pas manqué de lui communiquer
ce fait le même jour, et elle m'envoya à son bureau,
lui ecrivant un billet dans lequel elle le prioit de parler
à M. Berier. M. Chabot me conseilla de finir cette af-
faire en payant à madame Quinson les frais des couches,
et il s'engagea de la persuader à se contenter, puisque dans
le fond elle avoit tort. Ainsi j'ai tout fini en donnant cent
ecus à Minì qui après les couches disparut. Elle mit au
monde un garçon qu'on m'a presenté; mais que j'ai laissé
aller à l'Hotel Dieu. Cinq ou six mois après, j'ai vu Minì
sauter à l'opera comique de Monet à la foire St. Lau-
rent. N'etant point connue, elle n'a pas eu de peine à
trouver un amant qui la prit pour pucelle, et qui la mît
dans les meubles. Je lui ai dit, lui faisant compliment après

l'opera que je ne savois pas qu'elle sût la musique. Elle me repondit que ni elle ni aucune de ses camarades pouvoit se vanter de posseder ce talent. Il ne s'agissoit que d'avoir une belle voix, et une jolie figure. Cette fille fit fortune; mais au bout d'un an un violon nommé Berard lui mangea tout ce qu'elle avoit. Elle disparut après, et je n'ai plus rien appris de sa destinée.

Les comediens italiens avoient dans ce temps là la permission de donner sur leur theâtre des parodies d'opera, et de tragedies françoises. Il avoient en ce droit autrefois; et on le leur avoit repris, malgré que le public courût en foule pour voir de quelle façon on critiquoit, ou on ridiculisoit les meilleures pieces des plus grands auteurs. La cabale sortie de la jalousie des comediens françois avoit eu la force de les faire defendre; mais M. de Richelieu avoit eu celle de faire revoquer la defense.

Le poëte Favart ayant epousé la celebre Chantilli, qui avoit été la derniere maitresse du marechal comte de Saxe, et qui avoit le plus grand talent pour chanter le couplet dans les opera comiques, les comediens italiens prirent à leurs gages le poëte, et sa femme. Elle debuta sur leur theâtre pour le rôle de Nanon dans la parodie de Thetis et Pelée opera de M. de Fontenelle. La jolie petite femme eut le plus grand succès, et l'abbé de Voisenon en devint si amoureux qu'il la fit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

devenir auteur. Trois ans après, ce charmant abbé fut elu de l'academie. Par sobriquet on l'appelloit l'Evesque de Mont-rouge; c'étoit le plus bel esprit de la France celebre aussi par ses bons mots. Je lui ai demandé un jour pourquoi on appelloit lit de justice un acte despotique du roi, par lequel il alloit en personne forcer son parlement à enregistrer un edit. Il me repondit en riant qu'on l'appelloit lit apparemment parceque la justice y dormoit.

"Cet abbé, qui devint mon ami chez Silvia, me presenta à M. de Fontenelle à la porte de l'academie. Il avoit alors l'age de quatre vingt quatorze ans, grand poëte, profond physicien, et fameux aussi pour ses bons mots: Il ne savoit faire un compliment sans l'assaisonner par La saillie. Lui ayant dit que je venois de l'Italie exprès pour satisfaire à la grande envie que j'avois de le voir, il me repondit que je ne pouvois pas me plaindre de lui, car je voyois qu'il y avoit long tems qu'il m'attendoit. A la seconde visite que je lui ai fait il me fit present de tous ses ouvrages. Il me demanda un jour comment je goutois les Théatres françois; et lui ayant repondu qu'à l'opera, Thetis, et Pelée me avoit beaucoup plu, et aux françois Athalie, il me dit que Thetis, et Pelée etoit une sotte pelée, et Athalie un chef d'oeuvre, et que Voltaire avoit eu tort de lui attribuer la mauvaise epigramme qu'on avoit faite contre cette superbe tragedie. Les deux derniers vers de cette epigramme, dont on n'avoit jamais connu l'auteur,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

disoient avec cette rime ridicule

Pour avoir fait pis qu'Esther
Comment diable as tu pu faire ?

Six ans après, à mon retour à Paris, je me ferois une fête de le revoir à l'age de cent ans moins un mois; mais il mourut huit à dix jours après. Il avoit été l'amant chéri de la fameuse madame de Vancin, et on m'a dit que l'illustre philosophe d'Alembert avoit été un fruit de cet amour; mais dans la suite Voltaire me fit une autre histoire sur sa naissance. Il me dit que Le rond étoit le nom de son pere nourricier. Je l'ai connu chez Crebillon, et j'ai cultivé sa connoissance. Il possedoit souverainement le secret de ne paroitre jamais savant quand il se trouvoit en compagnie agréable de personnes qui ne se piquoient pas de litterature; et il avoit aussi l'art cheri de donner de l'esprit à tous ceux avec les quels il raisonnoit. D'Alembert mourut aussi quinze jours après mon arrivée à Paris à la fin de l'an 1783. J'y etois allé avec intention d'y mourir; mais la situation de mon frere, qui vit aujourd'hui à Vienne, m'a fait changer d'avis; et tant mieux pour moi, car tel que je suis fait je n'aurois pas echapé à la guillotine.

Le comte de Lor ambassadeur du roi de Pologne electeur de Saxe me chargea alors d'écrire en italien l'ouvrage de M. de Cahusac, qu'étant susceptible de transformation, et de ballets, le roi vouloit faire representer à Dresde. La musique des choeurs de cette piece etant superbe, il m'a chargé de faire des paroles italiennes susceptibles de la meme musique.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Ce fut une operation indigne de la poesie italienne, et fort
desagreable, attendu la peine qu'elle m'a coutè; mais
j'en fus recompensè à Dresde. Si on me demandoit quelle
difference il y a entre faire la musique à des paroles, et faire
des paroles à une musique composèe d'avance, je rèpondrois
que celui qui fait la musique à des paroles est comme un
tailleur qui fait un habit à quelqu'un; et que celui qui fait
des pa-
roles pour une musique d'avance faite, est comme un tailleur qui
se met à l'entreprise de faire un homme au quel
l'habit fait d'avance puisse aller bien.

Mais voici une aventure qui ayant eu une jolie
consequence merite d'être ecrite

À neuf heures du matin, mon domestique me dit
que dans la chambre sur le derriere contigue à la
mienne mon hotesse avoit logè deux fort jolis italiens
frere, et soeur nouvellement arrivès qui pour tout bien
n'avoient que ce que contenoit un sac de nuit. Italien,
jolis, pauvres, nouveaux arrivès, et mes voisins, voila cinq
motifs, qui me pousserent à leur faire d'abord une
visite. Cela sentoit l'aventure; et c'étoit mon gout. J'y
vais, je frappe, et je vois un garçon en chemise qui ouvrant
la porte me demande excuse — C'est à moi à vous
la demander. Je viens en qualitè de voisin, et d'italien vous
offrir mes services.
Je vois un matelas de futaine sur le parquet, où en qua-
litè de frere le jeune homme devoit avoir dormi, et je vois
les rideaux tirès au lit où sa soeur devoit être. Je lui dis sans
la voir, que si j'avois cru qu'à neuf heures elle pouvoit en-
core dormir, je n'aurois pas osè frapper. Elle me repond, sans
se montrer, qu'elle avoit dormi plus qu'à son ordinaire à

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

cause qu'elle s'étoit couchée très fatiguée du voyage, et qu'elle alloit se lever, si je voulois bien lui en donner le tems — Je retourne dans ma chambre, mademoiselle; vous me ferez plaisir, si vous me ferez avertir d'abord que vous vous jugerez visible. Je mis votre voisin.

Un quart d'heure après, au lieu de me faire appeller, elle vient chez moi, et après une belle reverence elle me dit qu'elle s'étoit crue en devoir de me rendre ma visite. Je la prie de s'asseoir, et je l'informe d'abord de l'interest qu'elle m'inspire: elle s'en montre en: chantée; et, après ma modeste interrogation, elle n'a aucune difficulté à me conter sa courte histoire.

Je suis fille, me dit-elle, du capitaine Verian par: mesan, qui après avoir servi quarante ans le roi de France s'étoit retiré à Parme avec une petite pen: sion qui lui revoit à vivre avec nous. Il y a six mois qu'il est mort; et il y a six ans que nous sommes ori: ginaires de vendre tout, et de venir ici nous presenter au ministre de la guerre, qui me à pitié pourroit nous donner une pension, et placer peut être mon frere, que vous avez vu, dans le militaire. Hyer sor: tant de la Diligence j'ai dit à un fiacre que j'ai pris de nous conduire à une auberge dans le quartier des ita: liens; il nous a conduits ici. L'hotesse assez polie nous donna d'abord cette chambre que vous avez vue, me disant qu'elle coute dix-huit francs par mois qu'on paye d'avance. Je lui ai repondu que je payerois au: jourd'hui; mais je ne le peux pas, car je n'ai que six francs, et rien à vendre. Ainsi je dois d'abord aller chez:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

cher quelque part une petite chambre aussi haute qu'on voudra pourvu que je puisse en payer le loyer. — Vous avez apparemment quelque Lettre addressée à quelqu'un qui vous soutiendra car vous avez aussi besoin de manger — J'irai demain chez M. d'Argenson, qui, quand il aura vu tous nos certificats, ne nous laissera pas mourir de faim, j'espere.

Disant cela elle tire de sa poche un portefeuille, ouvre dans un moment des congés, des certificats, des passeports, et des Lettres, qui ne laissoient nullement douter de ce qu'elle disoit. Elle avoit aussi un certificat du curé de sa paroisse écrit à guise de Lettre circulaire, qui donnoit un éclatant témoignage de la pureté de ses moeurs. Le curé, qui se disoit agé de soixante et dix ans, disoit qu'il avoit donné à mademoiselle Vernon quatre ecquins n'ayant pas pu lui faire une aumone plus abondante. Outre cette Lettre, dont le style me faisoit incliner à croire qu'elle étoit sage, je me trouve ému par la candeur avec laquelle elle me repond à des interrogations qui la font rougir. Forte à lui être utile, et ayant grande peur d'en être la dupe, je lui dis que jolie, comme elle étoit, il étoit impossible qu'elle ne trouvat du secours dans la bourse de tous ceux qui ne pourroient pas resister à ses charmes. Elle me repond de l'air le plus hu-milié, baissant ses beaux yeux, que le sacrifice d'elle même ne seroit que la derniere ressource après qu'elle n'auroit trouvé ni pitié dans le ministre, ni quelqu'emploi mi-serable tant qu'on voudra, mais du moins suffisant à la faire vivre en honête fille. Mais, m'ajouta-t-elle, si pour ne pas mourir de faim je me vois obligée à renoncer à tous les sentimens d'honneur que j'ai nour-ri jusqu'à ce moment, je suis sûre de mourir accablée par

la triste de mon sort.

Cette fille qui parloit très bien françois, qui, comme j'avois vu par son extrait baptistaire, n'avoit que seize ans, etoit une brune très jolie, très bien formée, interessante au possible moins encore par ses charmes que par la noble franchise avec la quelle elle fesoit le tableau de ses malheurs. Elle m'inspira en meme tems l'envie de lui plaire comme amante, et celle de me faire estimer en qualité de bienfaiteur desinteressé. Cette derniere marche par ce qu'elle m'applanissoit le chemin pour parvenir à l'autre avec succès, et un plaisir beaucoup plus grand. Ce qui m'a seduit fut qu'elle me confia sa situation sans cet air de timidité qui semble vouloir de la crainte que la personne qui ecoute ne pense à profiter de l'état de detresse qu'on lui confie. Si elle m'avoit vanté son courage, si elle avoit fait parade de vertus j'aurois eu peur d'être dupe. Avec un tiers, et noble maintien elle me fit voir en elle je ne sais quoi qui decouvrageoit le libertin.

Mademoiselle, lui dis-je, je me sens forcé à faire tout ce qui dependra de moi pour vous être utile. Je suis parvenu malgré que le hazard m'a fait naître à Venise. Donnez moi vos pieces. Ne sortez pas de cette maison, je vous soutiendrai, et puisque vous me dites que jusqu'à ce moment vous avez vecu sagement, je vous donne ma parole d'honneur que je ne

serai par le premier à vous mettre sur le mauvais che=
min. En attendant voici deux louis que je vous prête. Pa=
yer le loyer de votre chambre, et d'un cabinet au quatri=
eme pour votre frere, qui y sera plus decemment. Vous
etes venue dans une ville où votre destinée doit se de=
velopper en tres peu de tems; et où les belles qualités que
vous avez, et qui paroissent vous avoir été données par
la nature pour faire votre bonheur, peuvent être la cau=
se de votre perte irreparable. Vous êtes à la fin venue
dans une ville où les hommes riches meprisent toutes
les filles libertines, excepté celles qui leur ont sacrifié leur
vertu. Si vous en avez, et si vous etes determinée à la conserver,
preparez vous à souffrir la misere, car elle vous menace,
et si vous vous sentez un esprit capable de fouler aux pieds
le prejugé, tacher au moins de ne pas vous abandonner au
caprice; prenez garde à ne pas vous laisser tromper. Pour
ce qui me regarde, je suis sûr que je ne vous ferai pas de
mal. N'etant pas riche, je ne peux pas vous promettre
un état; mais bien tout ce qui peut dependre d'une
amitié sincere, et tendre, et principalement des bons con=
seils. Je ne vous parlerai pas ainsi, si je ne vous trou=
vois charmante. Je vous avertis de ne parler de vo=
tre pauvreté à personne.

Son frere alors entra. J'ai vu un joli garçon de
dix huit ans, fort bien fait, mais n'ayant aucun
ton, ni l'ombre de ce qu'on appelle esprit de monde.
Sa physionomie etoit belle, et honete; mais elle n'an=
nonçoit rien. Il me dit qu'il ecrivoit assez bien, et qu'il

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

etoit prêt à tout faire pour gagner honnêtement sa vie. Je l'ai averti de n'aller à aucun caffé, et de ne parler à personne aux promenades.

Après avoir donné à la demoiselle des brochures pour qu'elle s'amuse, je suis sorti avec ces papiers l'assurant que nous nous reverrions le lendemain matin, puisque je rentrois tard. Elle alla dans sa chambre me disant qu'elle se rendoit remplie de confiance en moi.

Plein de bonne volonté pour cette fille, j'ai pensé à Silvia, qui me promit de parler à Madame de Monconseil qui étoit grande amie du ministre de la guerre; mais elle me dit en riant que si la fille étoit jolie elle devoit s'attendre à passer à une autre espece de fortune.

J'étant rentré chez moi à minuit, et étant surpris de voir de la lumiere dans la chambre de ma voisine, je vais à la porte, que je trouve entrouverte, et je la vois assise un livre à la main. Elle me dit que l'intéressante lecture l'avoit empechée d'aller se coucher. Je lui rendis compte de ce que j'avois fait pour lui ouvrir le chemin de se presenter au ministre, elle me pria de m'asseoir, et nous commençons à raisonner sur plusieurs matieres. Le propos tombe sur l'amour, je lui parle d'elle, et elle m'assure de n'avoir jamais aimé, et par conséquent de n'avoir jamais fait le faux pas. Je lui ai dit qu'elle ne devoit jamais se resoudre à le faire qu'en grace d'une fortune brillante, et je la fais convenir qu'il seroit ridicule de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

prétendre qu'elle ne fut le sacrifice du Trésor qu'elle possédoit encore qu'à l'Hymen.

Quand je réflechis aujourd'hui que je suis resté jusqu'à trois heures du matin vis à vis de cette fille ardent d'amour sans jamais venir au fait qui dans ce moment là étoit l'objet de mes désirs je ne me reconnois pas. Nous étions assis l'un à côté de l'autre, notre conversation étoit fort gaye, et les contes que je lui faisois, comme nos propos étoient tous faits pour nous exciter à nous livrer à la belle nature, et malgré cela une force occulte qui ne partoit que d'une crainte panique me tenoit dans l'inaction. Je craignois de trouver une facilité qui m'auroit refroidi, et qui par un sentiment d'amour propre m'auroit fait de même engagé à avoir soin d'elle. Je craignois aussi un refus, qui m'auroit ôté les moyens dont j'avois fait parade. Je craignois enfin de n'avoir plus la force de l'aimer, et de faire quelque chose pour elle soit qu'elle se fût rendue à mes désirs, ou qu'elle m'eut repoussé. De l'un l'autre sans l'avoir seulement embrassée lui souhaitant une bonne nuit, et lui disant que nous dinerions le lendemain ensemble.

Je me suis levé à midi, et j'ai dîné avec elle et son frere à deux heures fort gayement. Après dîner, son frere est allé se promener

Les fenêtres de ma chambre, d'où nous voyons tout de la rue françoise, nous laissoient aussi voir à notre

gauche dans l'infame rue Mauconseil toutes les voitures qui arrivoient à la porte du théatre italien, où il y avoit ce jour là un grand concours. Je demande à ma jolie compatriote, si elle iroit volontiers à la comedie. A cette question je la vois rougir d'aise. Enchanté de pouvoir lui procurer un plaisir, dont elle jouissoit pour la premiere fois, je l'y conduis, je la place sur l'amphytheatre, et je la laisse, lui disant que nous nous reverrions à la maison à onze heures. Elle n'avoit que quarante pas à faire pour retourner chez elle à la fin de la piece. Je n'ai pas voulu me tenir à son coté pour eviter toutes les questions qu'on m'auroit faites, car plus elle étoit mise simplement plus elle intereressoit.

Après avoir soupé chez Silvia je vais chez moi. Je vois à la porte un fort elegant étalegroir, voiture de mode. Je demande à qui il appartenoit, et on me dit qui il étoit à un jeune seigneur qui soupoit Demoiselle Verrian. Je monte un peu gaillard, je me moque, puis je m'en moque. La voila sur le grand trotoir, tant mieux pour moi. Je vais me coucher sans seulement regarder les fenetres de la chambre qui donnoient sur le coridor.

Le lendemain matin j'étois à ma toilette, lorsqu'une voiture qui s'arrette à ma porte me rend curieux. Je regarde de ma fenetre, et je vois un jeune homme en chemise descendre d'un fiacre, et entrer: puis je l'entens monter chez elle. Ayant déja pris mon parti; cela m'est egal. Je m'habille, et dans le moment que je suis pour sortir, voila le jeune Verrian, qui vient me dire qui il n'ose pas entrer chez sa sœur, parceque

Le même seigneur, qui leur avoit donné à souper, y étoit — C'est dans l'ordre — Autrichien, et aimable à l'excès: il veut nous mener lui même à Versailles, et me faire employer d'abord dans un bureau — Qui est il? — Je n'en sais rien. Je mets ses papiers sous enveloppe, je cachette le paquet, et je le lui donne pour qu'il le remette à sa soeur. Je vois d'assez mauvaise humeur, et je vais dîner chez Silvia, qui riant de l'aventure m'en fait compliment. Pourvu par la curiosité, je retourne chez moi à trois heures, et ma: Donne Quinon me remet une lettre cachetée que l'ita: lienne lui avoit dit de me remettre. Je vois l'ouvrir dans ma chambre; j'y trouve deux louis, et ces paroles.

Je vous rens l'argent que vous m'avez prêté, et je vous remercie. Le comte de Narbonne s'intéresse à moi, et me veut absolument me faire quelque bien, ainsi qu'à mon frere. Je vous écrirai tout de la maison où il veut que j'aille demeurer, et où il ne me laissera manquer de rien; mais je fais le plus grand cas de votre amitié, et je vous prie de me la garder. Mon frere reste dans le cabinet au quatrieme; et ma chambre m'appartient pour tout le mois, car j'ai tout payé

La restitution de l'argent, la reparation du frere disoit tout. Elle a fait bien vite. Decidé de l'oublier, je me repens d'avoir écouté des sentimens, qui devoient me rendre ridicule vis à vis d'elle aussi: je me trouve bête, accablé de honte, et presque méprisable. Fort fâché d'avoir servi de ma..... à ce jeune comte, et

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

96

de m'être trompé, je vais à la comedie françoise pour m'informer de lui, car enfin si ce coup pouvoit faire la fortune de la pauvre orpheline, je me serois felicité.

A la comedie françoise le premier venu m'informe que ce Narbonne étoit fils d'un pere riche, mais qu'il étoit connu de dettes, et coureur de filles.

Etant curieux de voir la figure d'un garçon, qui n'avoit eu besoin que de quelques lettres pour seduire la Verian, j'allois à tous les spectacles pour me le faire montrer. Huit jours s'étant deja ecoulés, je commençois à oublier l'aventure, lorsque un frere entra dans ma chambre à huit heure du matin pour me dire que la soeur étoit dans la misere, et qu'elle delirroit de me parler. Je lui ai dit de lui dire qu'elle étoit maitresse de venir.

Un moment après, je la vois devant moi ayant l'air triste; et à peine assise, elle me parle ainsi.

Monsieur de Narbonne que j'ai eu bonté comme parceque j'avois besoin qu'il le fut, s'assit pres de moi sur l'amphytheatre, et, me disant que ma figure l'interessoit, me demanda qui j'étois. Je lui ai dit la verité, comme je l'ai dite à vous même. Ce fut ma premiere faute. Vous m'avez promis de penser à moi; mais Narbonne me dit qu'il n'avoit pas besoin d'y penser. S'offrant à tout faire d'abord, se disant riche, et m'ebouissant par des promesses, il me trompa. C'est un coquin.

Voyant qu'elle n'avoit cessé de parler, que par =

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ce que le besoin qu'elle avoit de pleurer l'étouffoit, je suis allé me mettre à la fenêtre pour la laisser verser des larmes à son aise. Quelques minutes après, je suis allé me remettre à son côté, pénétré par des sentimens qui ne ressembloient en rien à ceux du mépris, ni à ceux de l'amour. Me regardant comme la vraye cause de son malheur, et de la douleur qui l'opprimoit, elle me mouta pitié. En lui faisant cet aveu, j'ai cru de la calmer, et de réveiller son courage. Si vous ne m'aviez pas cru sage, poursuivit elle à me dire, il est certain que vous me m'auriez pas laissée seule à la comédie; la faute est donc toute de moi, tout à fait indigne de la bonne opinion que vous aviez de mon esprit. Le scélerat me promettant de faire tout pour moi exigea une marque sûre de la confiance que je devois avoir en lui: c'étoit d'aller me loger chez une femme de bien qu'il connoissoit, et surtout sans mon frere, que la malice pouvoit croire mon amant. Je me suis laissée persuader. Malheureuse! Pouvois-je y aller, sans vous demander conseil? Il me dit, et il m'a trompée, que la respectable femme, chez laquelle il me mettoit, seroit celle qui me conduiroit à Versailles, où il feroit que mon frere se trouvât pour être présenté tous les deux ensemble au ministre. Après cela, il s'en alla me disant qu'il viendroit me prendre le lendemain matin, et il me donna deux Louis, et une montre d'or que j'ai cru pouvoir accepter sans m'obliger à rien d'un seigneur qui m'assuroit qu'il étoit riche, le droit porté à me faire du bien sans aucun autre intérêt.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

En arrivant à sa petite maison il me presenta à une femme, qui à son air ne me parut rien moins que respectable, et il me tint là tous ces huit jours allant, venant, restant sortant; et retournant sans jamais rien decider, lorsqu'enfin aujourd'hui à sept heures cette même femme me dit que par des raisons de famille monsieur le comte avoit été obligé d'aller à la campagne; et qu'il y avoit un fiacre à la porte qui me conduiroit à l'Hotel de Bourgogne d'où j'étois partie, et où il iroit me voir à son retour. Elle me dit, affectant un air triste, que je devois lui remettre la montre d'or qu'il m'avoit donnée, parcequ'elle devoit la remettre à l'Hotel Loger au quel le comte avoit oublié de la payer. Je la lui ai rendue dans l'instant sans lui rien répondre. J'ai mis dans un mouchoir ce que j'avois porté avec moi; et je suis revenue ici il y a une demie heure — Vous êtes sûre de le revoir ici à son retour de la campagne — Moi, le revoir? Moi lui parler encore? Je sais bien ce que je ferois, si j'étois un homme.

Je suis retournée vite à la fénêtre pour faire encore place à ses pleurs. Jamais fille dans une situation deplorable ne m'a tant touchée. La pitié prenant la place de la tendresse qu'elle m'avoit inspirée huit jours auparavant, me força à la plaindre, et à me disposer à lui donner des marques d'une amitié toute pure. Je me rentois sûre que l'honneur ne se mettroit pas de la partie. Je me suis reveillé tant revoltée par l'infame procédé de Versonne,

et si j'avois su où le trouver, je serois d'abord aller l'attaquer.
Je me suis bien gardé de lui demander l'histoire détaillée
de ces huit jours. Je la savois par coeur sans avoir besoin
de la voir humiliée exigeant indiscrettement qu'elle me la
contât. Dans la montre retirée j'ai vu l'infamie, la bassesse
fourberie, la vilenie, et la honte d'un malheureux qui
étant gentilhomme ne pouvoit pas en jouer le rôle. Elle
me laissa un bon quart d'heure à la fenêtre, et elle ne
m'appella que pour me faire voir je crois qu'elle étoit
moins triste. Les larmes diminuent la douleur: c'est un
remede immanquable. Elle me pria d'avoir pour elle
des entrailles de pere, m'assurant qu'il ne lui arriveroit
plus de s'en rendre indigne; et de lui dire ce qu'elle
devoit faire.
Vous devez, lui repondis-je, commencer par ou:
effacer le crime de Narbonne, et la faute aussi que
vous avez faite le mettant à meme de le commettre.
Ce qui est fait est fait, ma chere Varina; vous devez
retrouver à vous aimer, et reprendre le même air d'
honnêteté qui brilloit il y a huit jours sur votre belle
physionomie. C'est cet air qui reveille le sentiment
dans ceux qui en connoissent les charmes, et c'est le
seul qui interesse; et vous avez besoin d'interesser. Pour
ce qui me regarde, mon amitié est faible; mais je vous la
promets dans toute son etendue. Je vous promets que je ne
vous quitterai jamais tant que vous ne serez pas perdu de
tort. Je reserve à vous — Ah! mon cher ami! si vous me
promettez de penser à moi, je ne demande pas d'a-
vantage. Malheureux! Il n'y a personne qui y pense-

Cette reflexion la toucha tellement que j'ai vu
son menton trembler, et l'oppression de l'angoisse
qui pouvoit la faire evanouir. Je lui ai conté plu-
sieurs histoires des fripponneries des scelerats qui à
Paris ne faisoient autre metier que celui de tromper
des filles: je lui en ai conté des plaisantes pour l'e-
gayer, et je lui ai dit qu'elle devoit regarder ce
qui lui etoit arrivé avec Narbonne comme un bon-
heur, car cela la rendroit plus circonspecte à l'avenir.
Dans tout le tems de ce tête à tête pas le gueu
j'ai mis du beaume dans son ame, je ne lui ai
donné aucune marque de tendresse amoureuse.
J'ai ressenti un veritable plaisir quand au bout
de deux heures je l'ai vue encouragée, et disposée
à souffrir son malheur en heroine.
Mais ma surprise ne fut pas petite lorsque tout
d'un coup je l'ai vue se lever, me regarder d'un air
entre la confiance, et le doute, et me demander
si je n'avois rien de pressant à faire dans la journée.
D'abord que je lui ai répondu que j'etois tout à fait
libre, allons, me dit elle, diner ensemble à la cam-
pagne, où je puisse, respirant le grand air, répren-
dre cet exterieur que vous me trouvez necessaire
pour intéresser. Si je peux me procurer un doux
sommeil dans la nuit prochaine, je crois que je pour-
rai encore aspirer au bonheur — Je vous vais
prié de cette confiance. Je vais m'habiller, et nous
irons quelque part. En attendant votre frere ren-
dra — Qu'importe mon frere? — Ah! ma chere

amie! Songez que c'est par votre conduite que vous devez rendre Narbonne heureux, odieux, et mal-heureux. Reflechissez que s'il parvient à savoir que le même jour qu'il vous a renvoyée vous êtes venue tou-te seule avec moi à la campagne, il triomphera. Mais venant avec moi votre compatriote en compagnie de vo-tre frere, vous ne donnez que très peu de prise à la médisance.

La bonne enfant rougit, le frere rentra, et j'ai fait avancer un fiacre. Dans le moment que nous allions y monter voila Balletti qui venoit me voir. Après l'avoir présenté à la demoiselle, je l'invite à être de notre partie, et il accepte. Je la mene au gros caillou, où nous avons mangé la matelotte, une omelette, du beuf à la mode, et des pigeons à la crapodine. La gayeté, que j'ai su reveiller dans l'esprit de la Ve-rian, suppléa à l'irregularité du repas; et je fus bien aise de voir mon ami Balletti transporté pour la jolie italienne. BnF MSS

Verian étant allé se promener, je demande à Bal-letti s'il croyoit de pouvoir apprendre à danser à la demoiselle qu'il voyoit là. Je l'informe de la situation, de la raison qui elle eut de quitter l'Italie, de la foible espoir qu'elle avoit d'obtenir une pension de la cour, et du besoin qu'elle avoit de trouver quelque moyen honete fait pour lui procurer de quoi vivre. Bal-letti enchanté de se voir consulté, après avoir bien examiné la taille, lui dit qu'il trouvera le moyen de la faire entrer à l'opera pour figurer dans les ballets, dont Lany son ami étoit maitre. Il lui promit de commencer à lui donner des Leçons dans le jour.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

suivant, l'assurant qu'en moins de deux mois il la mettroit en état de figurer.

La Verrue, qui croyoit que nous badinions, fut fort sur-prise quand je lui dit que c'étoit tout de bon, et que la chose ne dépendoit que d'elle. L'idée de devenir dan-seuse qui ne lui étoit jamais passée par la tête, ne la revoltoit pas; mais elle lui paroissoit absurde. Elle ne concevoit pas qu'on put apprendre à danser si à la hâte, et comment nous pouvions la supposer maitresse de choisir un état pour lequel il lui falloit avoir un talent qu'elle ne savoit ~~pas~~ ni d'avoir, ni d'etre maitresse de se le donner. Je ne sais danser, dit-elle à Balletti, que le menuet, et étant bien tournée naturellement, et ayant bonne oreille, on m'a dit à Parme, que je dan-sois assez bien les contredanses — Deux tiers des figu-rantes de l'opera, lui répondit Balletti, ne peuvent pas en dire autant. Permettez que je vous accomode les bras, et vous figurerez à l'opera souverainement bien — Et quels appointemens demanderai-je à votre ami monsieur Lani? Il me semble de ne pou-voir pas prétendre beaucoup — Oh! Pour cela, rien. Les figurantes à l'opera ne sont pas payées par l'o-pera. Au contraire, elles payent pour y entrer. Ce sont les révérences bons de Lani — Mais, si on ne me don-ne rien, de quoi vivrai-je? — Ne vous embarassez pas de cela. Telle que vous êtes, vous trouverez d'abord dix des plus riches seigneurs qui s'offriront à vous en-tretenir. Ce sera à vous à bien choisir. Vous vous ver-rez couverte de diamans — J'entens. On me prendra

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

en qualité de ce qu'on appelle maitresse — Precisement. Cela vaut mieux que quatrecent francs de pension que vous auriez beaucoup de peine à obtenir.

Balletti étant sorti, elle me demanda encore si ce n'étoit pas un badinage — C'est tout de bon, à moins que vous ne preferiez de devenir femme de chambre de quelque dame — Le mot de femme de chambre me revolte. Mais, moi dans cette! C'est à mourir de rire. Moi, maitresse d'un grand seigneur, qui me donnera des diamans, qu'il me reprendra peu de jours après! — Point du tout; car vous ne vous livrerez pas à des Narbonne, j'espere. — Oh pour cela, si le choix dependra de moi, soyez sûr que je ne ferai rien qu'après des bons conseils. Je veux que je pourrai me reconnoitre pour heureuse plus facilement avec un amant avancé en age qu'avec un jeune homme — C'est à merveille, ma chere amie, mais gardez vous de le executer — Pour lors j'en agirois en coquine. Celui qui m'aura ne me trouvera jamais infidele. Il devra penser à plaire ou mon frere d'une façon ou de l'autre, car il le perdra si on le laisse dans la faineantise. Mais en attendant que j'entre à l'opera, et que mon noble amoureux se presente, qui me donnera de quoi vivre? — Avez vous oublié ce que je vous ai dit ce matin? Moi. Et je me crois heureux de pouvoir suppleer à cela sans m'incommoder. Vous trouverez vous humiliée acceptant de moi, et non pas d'un autre le secours qui vous sera necessaire? Je me declare

contents que vous me remboursiez quand vous serez riche —
Quand je serai riche, je ne vous donnerai jamais rien à titre
de restitution. Vous serez le maitre de toute ma fortune.
— En attendant, ma chere amie, vous serez la moi-
tiée de la moitié de la mienne. Embrassons nous si cela
ne vous est pas desagréable — De tout mon coeur.

Nous retournames à Paris qu'il étoit nuit. J'ai laissé
la Voisin à l'Hotel, et je suis allé souper avec mon ami,
qui à table engagea sa mere à parler à Law. Elle dit
que cela valoit beaucoup mieux que solliciter une mi-
sérable pension au bureau de la guerre. On parla
alors d'un projet qui étoit sur le tapis dans le con-
seil de l'opera qui consistoit à mettre en vente tou-
tes les places de figurantes, et de chanteuses dans les
choeurs; mais on le trouvoit scandaleux, et non conve-
nable à l'academie royale de musique d'un roi de France.

Ce que j'ai remarqué, entre plusieurs autres singula-
rités à l'opera de Paris c'est que toutes les filles qui
y representoient, même les ~~meme~~ laides, et sans talent, étoient
toutes, malgré cela, sous à leur aise, car elles avoient
toutes un entretenneur riche, qui souvent ne vouloit en
avoir une en titre que par ambition. Elle étoit laide;
mais n'importe, car il n'en étoit pas amoureux. Il
lui suffisoit ~~qu'elle~~, que le parterre pût dire à l'
apparition de la fille c'est monsieur un Tel qui l'en-
tretient. Le roi devroit le savoir, et cela le rendroit
vain, car toutes ces filles sont censées appartenir au
monarque. Toute fille nouvellement entrée à l'opera,
principalement si elle est jolie, si elle a l'art de se

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

faire une reputation de sage, et de se la conserver pendant deux ou trois mois, elle est sûre de faire sa grande fortune: J'ai aussi remarqué que ces entretenues sont seulement ne sont pas jalouses de leurs maîtresses; mais qu'elles ont pour elles toutes sortes d'egards, jusqu'à ne pas aller souper avec elle sans les avoir faites avertir la veille.

Etant rentré à onze heures, j'ai trouvé mademoiselle Varlan dans son lit. Je vais me lever, me dit elle, parceque j'ai à vous parler — Vous pouvez me parler restant là où vous etes, et où je vous trouve plus belle. Qu'avez vous à me dire? — Parlons du métier que vous voulez me faire. Je dois commencer à exercer la vertu pour trouver celui qui ne l'aime que pour la croquer — Voila ce que c'est: Croyez moi que tout est dans ce gout là dans la vie. Inque meis culpis da tibi ut veniam — Que me dites vous en Latin que je ne comprens pas? — C'est une mauvaise habitude à vous excuser. Souvent le coupable des crimes que nous commettons est un troisième. Nous negligeons le plaisir que lorsque nous exerçons la tyrannie. Par cette raison, la philosophie trouve que le meilleur des êtres est celui qui tolere. Je suis charmé de vous voir en train de devenir philosophe — Je m'y vais par: Eeè: aidez moi. Comment fait on? — On pense — Pour combien de tems? — Pour toute la vie

— On ne finit donc jamais? — Jamais. Mais on gagne toujours, et on se procure toute la portion du bonheur dont on est susceptible. Le philosophe le sent dans tous les plaisirs que la philosophie se procure; et il est encore plus heureux quand il pense que ce bonheur est le fruit de ses soins, et de la force qu'il a eu de fouler aux pieds tous les préjugés.

— Sans la faculté de la raison, l'homme ne pourroit donc pas être heureux? — Non; car, qui plus est, il ne pourroit pas le reconnoître. Savez-vous, ma chère, que le seul être heureux est celui qui se trouve tel? — Sûrement je le sens; car quelqu'un qui voudroit me persuader que je suis heureuse dans le moment qu'il me semble soit que la vie m'est à charge, me feroit rire. Malgré cela ma pauvre pere disoit, pas toujours, mais très souvent, que la raison étoit un mauvais present que Dieu nous avoit fait — Je suis sûr que votre pere ne disoit cela que quand il se trouvoit malheureux, et traité avec injustice. Il avoit tort. Il raisonnoit alors fort mal, et il devenoit ingrat, abusant par des réflexions de la faculté de raisonner que Dieu lui avoit donnée. Il devoit dans ces moments là trouver un cheval de poste plus heureux que lui — C'est vrai: il le disoit — Il extravaguoit, car, la chose dépendant de lui, il n'avoit pas voulu devenir cheval de poste — Mais, croyez vous que le cheval de poste sente son malheur? — Non, car il ne raisonne pas — Il n'est donc pas malheureux selon vous même, s'il est vrai que l'homme qui ne sent pas son bonheur ne puisse pas être appellé heureux.

Cette conséquence du chevalier objet que j'avois devant mes yeux me rendit muet, et pensif, car

elle me donnoit un dementi, et elle paroissoit juste.
Je lui ai demontré qu'elle étoit fallacieuse en ce que
le daffaut de raison tendoit les rendre dans l'impos=
sibilité de remedier à leurs maux, tandis que la
même raison servoit à l'homme sage à diminuer
le malheur, et à augmenter les plaisirs — Mais en
quoi consiste le vrai plaisir? Qu'est ce que cela? —
Le plaisir consiste dans la jouissance d'un sens et ac=
tualité. Il est precedé par celui que nous ressen=
tons quand nous accordons aux sens, d'après un bon calcul
une entière sa=
tisfaction dans tout ce qu'ils appetent; et il est suivi
par l'autre que nous nous procurons quand les mê=
mes sens epuisés, ou fatigués demandent du repos
— pour reprendre haleine. Le plaisir, quoique
tres sensible, ait appellé de l'imagination. Elle ne
peut jouir que se trouvant dans une tranquillité
parfaite, et cette tranquillité est le fruit de la
jouissance qui l'a precedée — Une jouissance donc
qui n'auroit pas à sa suite cette tranquillité seroit
à rejetter! — N'en doutez pas; tout comme il
est de la sagesse d'embrasser toute peine faite pour
nous procurer un plaisir plus grand qui elle —
C'est la tache de la philosophie, qui subjugue tous
les prejugés. Mais il faut, je crois, une longue é=
tude pour parvenir à connoitre tous les prejugés.
— Il n'est pas difficile de les connoitre, car ils sau=
tent aux yeux de la raison; mais il est difficile de
savoir distinguer leur nature, car il y a des pre=
jugés que la morale exige que nous adoptions —

— Definissez moi le préjugé — C'est tout soi-disant devoir dont on ne trouve pas la raison en nature — La grande affaire du philosophe est donc d'étudier la nature? — C'est tout ce qu'il a à faire; mais cette étude est immense, et le plus savant est celui qui se trompe le moins. — Quel est le philosophe qui s'est le moins trompé! — Je ne saurois pas vous le nommer; mais je peux vous dire en general que ce fut celui qui dans toute sa vie eut moins de reproches à se faire — Je le crois. J'aime la Leçon que vous venez de me donner beaucoup plus que celle que Balletti me donnera demain, car je prévois que je m'y ennuyerai, et avec vous je ne m'ennuye pas — A quoi vous appercevez vous que vous ne vous ennuyez pas? — Au desir que j'ai que vous ne me quittiez pas — Ah! Ma chere amie! Que cette reponse me fait plaisir! Pourquoi desiré-je de vous la temoigner vous serrant contre mon sein? — Parceque votre ame peut être heureuse qu'étant d'accord avec vos sens. — Ma chere Varian! Votre divin esprit accouche — Il doit remercier son divin accoucheur — Soyons donc complaisans accordant à tous nos sens une entiere satisfaction.

Elle me repondit ouvrant ses bras. Si elle avoit tardé un seul instant elle ne les auroit eu plus libres. Après avoir devoré sa bouche, ses yeux, et ses seins d'albatre, étant tout habillé, et l'epée au coté, je l'ai priée de me desarmer pour me laisser mettre à la hâte dans un état egal à celui, où je la voyois, et je la serrois sur la sorte toute entiere; mais voyant qu'elle differoit je me suis laissé tomber sur le canapé avec elle. Ce fut là

qu'après les premiers ébats, je me mis ~~dans un état~~ d'aller
mis ~~dans un état d'aller~~ ~~de tout~~ aller passer au lit avec elle
tout le reste de la nuit. Ce qui nous amena à la pointe
du jour que notre joye avoit été pure, fut la porte
de la chambre que nous oubliames de fermer. De-
puis ce jour nous fumes amans parfaits jusqu'au
bout du mois qu'elle est entrée à l'opera. Je l'ai
alors quitée pour ne pas lui faire du tort. Je l'ai
logée avec son frere dans la rue des bons enfans.
Le sieur Balletti alloit lui donner leçon tous les jours,
et ayant tout ce qui lui étoit necessaire elle n'eut pas
besoin de chercher des nouveaux amants.

La Vaisan ne figura que trois mois. Après avoir
refusé une quantité de Harbonne, celui qu'elle
choisit lui fit d'abord quiter le Theatre. Il loua une
petite loge dans laquelle elle alloit se mettre tous
les jours d'opera, et où elle recevoit tous les amis
de son amant. C'est homme aimable, large, et riche
etoit le comte de ~~Tessin, ambassadeur~~
~~de Suede auprès de la cour~~. Elle vecut avec lui
jusqu'à la mort toujours heureuse, et le rendant
toujours heureux; et il la laissa assez riche. Elle vit
peut être encore; mais on ne parle plus d'elle ~~depuis~~
~~une femme à loge de raisons~~
plus. Après son entrée à l'opera je ne l'ai plus
parlé. Quand je la rencontrois aux promenades,
ou par Paris dans son brillant equipage nous nous
saluyons de la physionomie. Son frere fut placé,
mais deux ou trois ans après, l'etat qu'il embrassa
fut celui d'epouser la Piccinelli, qui peu de tems après mourut.

A la foire S. Laurent, mon ami Latu eut envie de sou=
per, et coucher avec un actrice flamande qui s'appelloit
Morti. Il me pria d'être de la partie. La Morti ne
me tentoit pas; mais c'étoit egal: le plaisir de l'ami
interesse assez. Après avoir proposé deux louis qui
furent acceptés, nous primes à la fin de l'opera un
fiacre, où nous allames avec la belle à sa maison
rue des deux portes S.t Sauveur vis à vis celle du
banquier Verrua genois. Après le souper, en de=
voir de laisser mon ami tête à tête avec l'actrice, j'ai
demandé pour moi un sopha dans quelqu'endroit de
la maison. La petite sœur de la Morti, jolie gueuse
de treize ans, me dit qu'elle me donneroit son lit pour
un petit ecu. Je le lui ai accordé. Elle me mene dans
un cabinet où je ne vois qu'une paillasse sur trois ou
quatre planches. — Et tu appelles cela un lit? —
C'est mon lit — Je n'en veux point, etant de plus
besoin d'avoir le petit ecu — Dis ce que vous
pensiez de vous deshabiller? — Pourquoi pas, si
j'avois trouvé un lit propre? — Quelle idée! Nous
n'avons pas de draps — Tu dors donc vetue? —
Point du tout — Eh bien! Va donc t'y coucher
toi même, et tu auras l'écu. J'aurai le plaisir
de te voir nue — Oui; mais vous ne me ferez
rien — Pas la moindre chose.

Elle se deshabille dans un clin d'oeil, elle se cou=
che, et un vieux rideau lui sert de couverture.
Elle n'avoit pas encore quatorze ans. Elle s'offre
riante à mes yeux dans toutes les postures que je

repondu que nous parlerions de cette affaire le
lendemain. J'ai voulu que Patu la voye comme je
l'avois vue pour lui faire avouer qu'on ne pouvoit
pas s'imaginer une plus grande beauté à cet age
là, car tout dans elle étoit seduisant precisement
parceque rien n'étoit mur. Tout étoit naissant.
la nature, et l'art des peintres ne pouvoient mel-
fre ensemble rien de plus charmant. La beauté
principalement de la figure portoit à l'ame le plus
delicieux calme.

Le lendemain, j'y fus, et ne m'étant pas accomodé
pour le prix, j'ai fait un marché que je lui donnerois
chaque fois que j'irois six francs, jusqu'au moment
dans lequel je me determinerois à lui en donner
trois cent pour ce qu'elle appelloit la grande dose;
mais je ne me souciois pas d'en venir là. La jeune
Heleine ne me laissoit pas le loisir de penser à cette
conquête. Sa soeur au bout de deux mois me
remontra que j'étois la plus grande des dupes puisque
j'avois deboursé deja deux cent francs à six à la fois
rien que pour des enfantillages. Elle attribuoit ce-
la à mon avarice, malgré que j'eusse donné six
louis à un allemand pour me faire son portrait en
miniature. Il le fit si bien qu'elle sembloit vivan-
te. Elle étoit couchée sur son ventre, s'appuyant
de ses bras, et de sa petite gorge sur un oreiller; et
tenant sa belle tête tournée comme si elle avoit
été sur son dos. L'habile artiste avoit dessinées ses
jambes, et ses cuisses de façon que l'oeil ne pouvoit

pas devoir de voir d'avantage. Dans cette même posture
j'ai vu un hermaphrodite à Londres qu'on veut attribuer à
Coreggio. J'ai fait écrire au dessous du portrait O-Morphi.
Ce mot grec, quoique non Homerique, signifie belle.

Mais voila les voyes secretes de la tres puissante
destinée. Soter eut envie d'avoir une copie de ce por-
trait, et je ne la lui ai pas refusée. Ce fut un même pein-
tre que je l'ai ordonnée, et qui la fit à la perfection. Mais
voici le moment de l'heureuse combinaison.

Le peintre va à Versailles pour affaires ayant comme
toujours dans sa poche le portefeuille où plusieurs au-
tres portraits se trouvent. Il les fait voir à M. de
S.t Quentin valet de chambre du roi, qui enchanté de
leur beauté prie le peintre de lui permettre de les faire
voir à son maitre. Le monarque devient curieux de
voir l'original d'O-Morphi. S.t Quentin demande au
peintre s'il pourroit s'engager de faire venir à Versailles
la jolie personne, dont le roi en attendant garderoit
le portrait. Le peintre lui reponds qu'il croyoit la chose
facile. Il vient chez moi le lendemain, il me dit tout;
je trouve l'affaire digne d'attention, je vais avec le
peintre chez la Morphi, et je la comble de joye lui co-
muniquant ce dont il s'agit. Je la dispose d'aller avec
le peintre, et la meve à Versailles, et de se conformer
là aux decrets de la Providence.

Le jour fixé, elle debarbouilla la petite, l'habilla
decemment, et elle alla avec le peintre à Versailles
se presenter à S.t Quentin, qui après avoir renvoyé le
conducteur, dit aux femelle de l'attendre se promenant
dans le parc. Voila actuellement ce que j'ai su de la Morfi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Un quart d'heure après, S. Quentin retourna, et les conduisit dans un cabinet à clef où il les enferma; et un autre quart d'heure après elles virent le roi tout seul, qui après avoir demandé à la petite si elle étoit grecque tira de sa poche le portrait, et dit, après l'avoir bien confrontée, je n'ai jamais rien vu de si ressemblant. Il s'assit, il la mit entre ses genoux, il lui fit quelques caresses, et après s'être assuré de son royal doigt qu'elle étoit toute neuve, et lui avoir donné un baiser, lui demanda de quoi elle vivoit, elle lui répondit qu'elle vivoit parcequ'il ressembloit à un accès de fièvre comme une goutte d'eau à une autre. Cette naïveté ayant fait rire le monarque, il lui demanda si elle vouloit rester à Versailles, et lui ayant répondu de s'entendre avec sa sœur, elle dit au roi qu'elle ne désiroit pas un plus grand bonheur. Il partit alors, et les renferma, et un quart d'heure après S.t Quentin vint les tirer dehors. Il laissa la petite dans un appartement rez de chaussée entre les mains d'une femme, et il alla avec l'aînée aux trois dauphins, où ils trouverent le peintre, on quel il donna vingt cinq louis pour le portrait.

Pour ce qui regardoit la Morfi, il ne lui donna rien: il prit seulement son adresse l'assurant qu'elle auroit de ses nouvelles. Elle retourna donc à Paris avec le peintre. Trois jours après elle reçut mille louis. Le peintre allemand fit une autre copie pour Patu, et s'offrit à me faire gratis le portrait de toutes les jolies femmes qui me feroient venir l'envie de l'avoir.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Ce qui m'amusa beaucoup fut la joye de la grosse Morfi quand elle se vit maitresse de vingt quatre mille livres. Elle ne trouvoit pas des termes assez forts pour me marquer toute sa reconnoissance. Elle me regardoit comme l'auteur de la fortune. Je ne m'attendois pas à une si grande somme, me disoit elle, car il est vrai qu'Heleine est tres jolie; mes je ne croyois pas ce qu'elle me disoit de vous, et je me trompois, car si le roi ne l'avoit pas trouvé toute neuve, il n'auroit pas voulu d'elle; et le roi doit i'y connoitre. Aller. Je ne croyois pas qu'un honête homme de votre trempe pouvoit exister.

Omorphi fut le nom que le roi donna a sa soeur. Elle lui plut plus encore par ses naivetés, dont il n'avoit pas d'idée, que par sa beauté, malgré qu'elle fût des plus regulieres. Il la mit au parc au cerf où S.M. feroit positivement son essai, et où il n'étoit permis d'aller qu'aux dames presentées à la cour. La petite au bout de l'an accoucha d'un fils, que le roi envoya on ne sait pas où, car Louis XV ne voulut jamais rien savoir de ses batards tant que la reine Marie vecut.

Omorphi fut disgraciée trois ans après. Le roi lui donna quatre cent mille francs qu'elle porta en dot à un officier de l'état major qui l'épousa en Bretagne. J'ai vu un fils de ce mariage l'année 1783 à Fontainebleau. Il avoit vingt ~~—~~ trois ans, et il ne savoit rien de l'histoire de sa mere, dont il étoit le veritable portrait. J'ai écrit mon nom sur ses tablettes avec des complimens à sa mere.

La cause de la disgrace, ou du bonheur de cette flamande fut la malice de la comtesse de Valentinois belle-soeur du prince de Monaco. Elle suggera à l'innocente Omphale de faire rire le roi lui demandant comment il traitoit sa vieille femme. La bonne enfant, dont l'esprit étoit trop simple pour prevoir que par une telle interrogation elle ne pouvoit que déplaire au monarque, donna dans le panneau. La premiere fois qu'elle vit le roi chez elle, enchantée de pouvoir lui donner un essai de son esprit, lui fit en prevenant l'impertinente question. Louis fut surpris: malheureuse! lui dit il se levant, et la foudroyant des yeux, qui vous a appris à me faire cette ~~question~~ demande? L'innocente se jéta d'abord à ses pieds, et toute tremblante lui dit la verité. Le roi lui tourna le dos, et elle ne le revit plus. La comtesse de Valentinois ne fut revue à la cour qu'après la mort de la reine. Louis XV qui savoit qu'il manquoit à la femme en qualité de mari, voulut au moins la dédommager en qualité de roi. Malheur à ceux qui auroient osé lui manquer. J'ai su ce fait en propres termes dans l'année 1757 de madame de Barail à Dunkerke qui l'avoit su d'Omphi même.

Malgré tout l'esprit des françois, Paris est la ville où l'imposture a toujours fait fortune. Quand on la démasque ceux qui en ont été les victimes se consolent avec la chansonette, et l'imposteur devenu riche s'écrie recto stat fabula talo.

Un mauvais peintre de portraits, nommé Sanson, fut de mourir de faim, publia sur toutes les gazettes que pour faire des portraits fort ressemblans il n'avoit

par Leroix de voir la personne, lui suffisant seulement
d'être bien informé de la physionomie qu'il devoit peindre
Quand j'ai entendu, rouant chez Silvia, cette nouveauté,
et que le peintre commençoit deja à devenir riche, j'ai
fait les hauts cris. J'ai tout court dit à M. de Mili:
terni Sicilien qui debitoit la chose que les portraits ne
pouvoient par ressembler, et que ceux qui disoient qu'ils
ressembloient ne pouvoient qu'être des gens payés pour
le dire, ou ceux qui avoient donnés au peintre les des:
criptions des physionomies, car les portraits n'étant pas
ressemblans le peintre ne pouvoit s'excuser qu'en
disant que c'étoit leur faute. Militerni poursuivit à sou:
tenir que les portraits étoient jugés ressemblans par ceux
mêmes qu'ils representoient, et que la chose ne pouvoit
être que réelle, puisque le peintre feroit fortune. Argument
ridicule, puisque le peintre vivoit à Paris.

Un françois qui étoit à table, fachè de voir que je ridiculi:
soit la nation, me proposa une grosse gageure qui me fit encore
rire; car qui auroit été la dupe qui auroit voulu parier?
Silvia, qui étoit de mon avis, dit que nous devions aller de:
mander à dîner au peintre; et la partie fut faite.

Nous vimes une grande quantité de portraits, que le
peintre disoit ressembler, mais ne connoissant pas les ori:
ginaux, nous ne changeames pas d'avis. Silvia lui deman:
da s'il vouloit faire le portrait de sa fille qu'il ne connoissoit
pas, et il lui repondit qu'il étoit prêt si elle se croyoit en état
de lui faire une description fidele et exacte de ses traits. Nous
vimes, et nous nous mimes à table, où la niece du peintre
jolie, et remplie d'esprit m'interessa beaucoup. J'ai aussi eu
de ne l'avoir pas mal amusée. L'oncle, et la niece m'ayant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

dit que leur repas favori était le souper, je leur ai promis d'y aller. Ce qui m'amusa après dîner furent des lettres de Lyon, de Bordeaux, de Rouen, et de toute la France, dans lesquelles on lui ordonnoit des portraits faits selon les descriptions qu'on lui envoyoit. J'en ai trouvé de plaisantes.

Trois ou quatre jours après, j'ai rencontré mademoiselle Sanson à la foire, qui me fit des reproches de n'être pas allé souper chez son oncle. Flatté du reproche j'ai commencé à y aller, et la pratique devint sérieuse. Elle me rendit amoureux.

Je prenois un beau matin du caffé tout seul dans ma chambre pensant à elle, lorsque je vois entrer un jeune homme que je ne remettois pas — J'ai eu l'honneur, me dit il, de souper quelque fois avec vous chez le peintre Sanson — Je vous reconnois maintenant. Excusez — C'est naturel. Vous n'aviez des yeux à cette fois que pour mademoiselle Sanson — Je vous avoue que je la trouve charmante — Je n'ai pas de peine à le croire; car je ne le sais que trop — En être vous amoureux? — Hélas! Oui. — Et aimé sans doute — C'est à cela que je travaille depuis un an, et je commençois à désespérer lorsque vous êtes survenu pour me désespérer — Moi! — Oui; vous même — J'en suis fâché; mais je ne savois qu'y faire — Pardonnez moi; car la chose dépend de vous. Je peux même, si vous me le permettez, vous suggérer moi même ce que vous pouvez faire pour m'obliger — J'en suis très curieux — Vous pouviez ne mettre plus de votre vie les pieds dans la maison — Effectivement ce

serois tout ce que je pourrois faire, ayant une ex=
treme envie de vous obliger; mais croyez vous pou=
voir qu'elle vous aimeroit? — Oh! cela est mon af=
faire. En attendant, n'y venez plus, vous, laissez moi
penser au reste — Il est certain que cette extraor=
dinaire complaisance dépend de moi; mais je trouve
singulier que vous y ayez compté dessus — Oui mon=
sieur, après y avoir beaucoup pensé. En vous connoissant
pour homme de beaucoup d'esprit, je me suis persuadé
que vous vous mettriez à ma place, que vous raison=
neriez, et que vous ne voudriez pas vous battre a
mort avec moi pour une demoiselle que vous
comme je pense n'avez pas envie d'epouser, ton=
dis que dans mon amour mon seul objet a été bien.
— Et si je pensois aussi à la demander pour ma fem=
me? — Nous serions pour lors tous les deux à
plaindre; et moi plus que vous, car tant que je
vivrai mademoiselle Sanson ne sera jamais la
femme d'un autre.

Ce jeune homme bien planté, brave, sérieux, froid
comme la glace, et amoureux qui vient me tenir un
propos pareil avec un tel flegme dans ma propre
chambre, me donna sujet de reflexion. Après
m'être promené un bonquart d'heure en long,
et en large pour decider laquelle des deux actions me
declaroit plus brave, et plus digne de ma propre
estime, j'ai vu que ce devoit être celle qui me de=
claroit à l'esprit de mon rival pour plus sage
que lui. Que penseriez vous de moi, lui dis=je, d'un

air decidé, si je ne mettois plus les pieds chez Sanson?
— Que vous avez pitié d'un malheureux, qui sera toujours prêt à verser tout son sang pour vous témoigner sa reconnoissance — Qui etes vous? — Je suis fils unique du marchand de vin de l'Hotel de Bussi me de Bussi — Eh bien! Mons Landel je n'irai plus chez mademoiselle Sanson. Soyez à l'avenir mon ami.
— Jusqu'à la mort.

Un moment après son depart, voila Lafleur. Je lui conte toute l'Histoire, il me trouve heros, m'embrasse tant, et m'assurant qu'à ma place il en auroit fait autant; mais pas à la place de l'autre.

Le comte de Melfort colonel du regiment d'Or: leans me fit prier par Camille soeur de Coralline de tirer la reponse à deux questions par le moyen de ma cabale que Camille celebroit. Je me suis tiré d'affaires les tirant fort obscures, et sujettes à différentes interpretations. Vingt quatre Heures après que je les lui ai remises, elle vint me prier d'aller avec elle, et d'être discret. Nous allames au palais royal par la porte qui donne dans la rue des bons enfans, et nous descendimes à un petit escalier qui aboutissoit à un cabinet où quelques minutes après parut la Duchesse d'Orleans. Après avoir gracieusée la petite reine, elle me dit qu'elle étoit fachée d'avoir dû m'incommoder. Elle me pria de l'aider à comprendre quelque chose de fort obscur pour elle. J'ai répondu à S. A. qu'il m'étoit fort facile de tirer des réponses mais que je ne valois rien pour l'interpretation.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je l'ai donc conseillée de faire de nouvelles questions sur la même matiere, et d'espérer que les réponses seroient plus claires. Je lui ai dit qu'elle n'avoit qu'à écrire de sa main tout ce qu'elle vouloit savoir, chaque chose dans une question differente, s'imaginant de demander la solution de ses doutes à une intelligence qui savoit tout. Je lui ai ajouté que plus ses interrogations seroient claires, plus elle trouveroit claires les reponses. La Duchesse alors se mit à écrire. Elle fit huit questions, que j'ai lues, et me demandant excuse, elle me pria de lui faire tenir les reponses le lendemain sous enveloppe cachetée. En même tems elle me dit d'un ton aussi noble qu'enchanteur qu'elle voudroit que ce qu'elle avoit écrit ne fût vu de personne — Je vous garantis, princesse, le secret sur ma vie, et sur mon honneur; mais je ne peux pas risquer de me compromettre. Je desire de servir V. A. avant de sortir de ce palais royal. Je n'ai besoin que de quatre heures, et d'un endroit où je puisse travailler en liberté — C'est à merveille; mais je dois sortir. Conseiller vous madame de Pstignac. — Oui madame — Mettez donc tout sous enveloppe cachetée quand vous aurez tout fini, et ne: mettez lui le paquet. Je vous trouve on ne peut pas plus obligeant.

Elle me fit alors entrer dans un cabinet, où il y avoit tout ce qu'il me falloit, jusqu'à une machine electrique pour allumer une bougie. Elle s'en alla et je me suis enfermé.

J'ai un peu vi en moi même d'une petite étourderie de la charmante princesse qui ne pensa pas au besoin que je pouvois avoir de dîner. Mais quelle joye dans mon ame

me voyant sur le chemin de devenir confident intime de la plus aimable de toutes les princesse du sang ! Elle avoit vingt six ans. Elle avoit cette sorte d'esprit fait pour rendre adorables toutes les femmes qui le possedent, sans excepter le laider. Elle avoit outre cela une charmante figure, qui auroit été en: charmerelle sans des boutons, qui à la verité gastoient toute la beauté; mais elle i'en moquoit: elle ne vouloit pas i'assujettir à un regime qui l'auroit gueria. Sa devise étoit courte et bonne. Elle étoit affable avec tout le monde, genereuse, tollerante, franche, gaye, et contante dans tous ses gouts: celebre outre cela pour ses bons mots, indice infaillible d'un esprit juste, qui penetrant au vrai avec rapidité, en donne à la societé qui le goute. Elle se moquoit du maitre de danse Marcel qui vouloit qu'elle se tint droite du moins quand elle danseroit, et qu'elle tint les pieds en dehors. Cela l'auroit genée. Ces boutons d'ailleurs, qui venoient d'un vice dans le sang, la feroient mourir. Elle ne i'en vit debarassée qu'un mois avant sa mort qu'elle fera par de bons mots jusqu'à son dernier jour.

Les questions qu'elle m'avoit faites ne regardoient que des affaires de coeur, car son grand dieu étoit l'amour. Elle vouloit aussi savoir quelques secrets qui regardoient le mariage de la marquise avec le roi. Après avoir tout fini, je suis allé porter le paquet à madame de Pilgnac, où j'ai vu madame de Boufflers, et du Blot, que dans ce tems là le duc d'Orleans aimoit beaucoup. Sortant du palais, je suis allé manger chez un patissier.

Le lendemain au soir Camille me dit que la ducheese de: voit de me parler le lendemain à dix heures du matin

dans le meme cabinet; et je n'y ai pas manqué. D'abord qu'un valet de chambre qui m'attendoit me vit, il est allé l'avertir.

Après un court compliment, mais gracieux au possible, elle tira de sa poche toutes mes réponses, me demandant si j'avois des affaires. D'abord qu'elle apprit que j'étois tout à elle, elle me montra toutes les questions qu'elle avoit faites. Elle me dit qu'une chose que l'oracle lui avoit dit, et que personne au monde ne pouvoit savoir lui avoit gagné toute sa confiance, de sorte qu'elle se trouvoit déterminée à prendre les remedes qu'il lui suggereroit ~~gerroit~~ pour guerir de ses boutons. Outre cette demande elle avoit fait questions sur questions sur les matieres déja entamées. Le travail devoit être plus long que celui de l'avanture-ille. Elle me demanda si j'avois déjeuné; et lui ayant répondu que j'avois pris mon café, elle me dit qu'elle croyoit que je ne dinois pas, car avant hyer..... Je l'ai interrompue pour lui dire que j'avois dîné après; mais qu'elle ne devoit pas penser à cela — Non non: je vous ferai porter un petit dîner. Puis-je être présente à votre travail? — V. A. peut même m'aider — Vous aider? Le saurai-je? — Vous verrez.

J'ai fait qu'elle travaille à me traduire les nombres en lettres mettant sous ses yeux l'alphabet; elle s'y plut. Je lui ai donné un remede pour faire disparoitre ses boutons; mais en la purgeant et lui ordonnant un regime, et de se laver le visage soir, et matin avec de l'eau de plantage. Au bout de huit jours, les boutons disparurent, et elle est allée à l'opera.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

On lui en fit compliment ; mais d'abord qu'elle quita la
reyne les boutons reparurent. A une heure elle
me fit porter à diner, puis nous travaillames jusqu'à cinq.

D'abord que les boutons, dont elle se croyoit guerie, re-
parurent, elle m'envoya chercher. Elle m'a reçu étant
dans son bain ; mais avec beaucoup de decence. Après
en être sortie, elle me dit qu'elle étoit curieuse de sa-
voir pourquoi les boutons étoient revenus. Je lui ai dit
de faire la demande, et que je l'aiderois à tirer la reponse
elle même. Elle se mit à l'ouvrage avec l'air de la
plus grande reconnoissance ; et je l'ai aidée de façon
qu'elle crut d'avoir tirée la reponse sans avoir eu que
très peu besoin de mon assistance. Elle fut surprise
de trouver que l'oracle lui reprochoit d'avoir mangé
du jambon, et bu des liqueurs.

Une de ses femmes entre, et lui parle à l'oreille.
Elle me dit que j'allois voir quelqu'un qui étoit de
mes amis, et qui étoit discret. Un moment après je
reconnois M. de Melfort, malgré sa redingote de
paletrenier. La premiere chose qu'elle lui dit fut que
je lui avois appris à faire parler l'oracle, il ne le croit
pas, elle veut le convaincre, elle me prie de l'aider
à tirer une autre réponse, et je le veux bien. Elle
tire de sa poche une boete d'ivoire, et elle demande
pourquoi ce qui étoit là dedans ne lui étoit plus utile.
Je lui fais tirer une réponse qui lui dit que cette pau-
vre ~~avoit~~ made n'étoit bonne que pour les femmes qui n'~~ont~~
pas encore eu d'enfans. Elle se trouve étonnée, car
après ses couches elle ne lui avoit plus été bonne.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

elle me dit qu'elle devoit encore demander quel-
que chose qui regardoit une femme, dont elle ne vou-
droit pas dire le nom. Je lui ai dit qu'elle devoit dire à
l'oracle que la femme étoit celle à laquelle elle pensoit.
Elle vouloit savoir quelle etoit la maladie de cette fem-
me. L'oracle lui répond que son mal étoit une extreme
envie qu'elle avoit de tromper son mari. La Duchesse,
fait les hauts cris, car, dit elle, tout Paris sait qu'elle
a un cancer au sein.

Elle parla alors à part au comte, puis je me suis parti
avec lui. Curieux de savoir pourquoi la reponse qui
regardoit la pomade avoit fait surprendre la Duchesse, je lui
en ai demandé la raison. Voila ce qu'il me dit.

Madame la Duchesse, jolie comme vous la voyez,
avoit la figure si couverte de boutons dans les premiers
mois de son mariage que le Duc d'agoult n'avoit pas
la force de coucher avec elle: ainsi ils n'auroient ja-
mais eu d'enfans. L'abbé des Brosses qui est encore
à Paris, et qui [illegible] au Grand Conseil, l'a guerie
moyennant cette pomade, et pour cela, se voyant de-
venue toute belle, elle est allée à la comedie françoise.
Par un effet du hazard, dans le meme jour le Duc
va aussi à la comedie, il voit la jolie princesse, il de-
mande qui c'étoit, on le lui dit, il va d'abord lui faire
compliment dans sa loge, il reste derriere elle jusqu'à
la fin, puis il s'en va. La Duchesse retourne aussi au
palais royal. Il étoit onze heure, et nous etions tous
dans son appartement à l'entour de la table où elle
jouoit, lorsqu'un page entre, et annonce M. le Duc

qui ne venoit jamais chez elle à cette heure là. Elle quitte son jeu, elle lui va au devant, et elle lui demande ce que cette belle visite vouloit signifier. Le duc lui reprond qu'il l'avoit trouvée si belle à la comedie que toute d'amour il s'etoit un force à venir lui demander la permission de lui faire un enfant. La duchesse toute riante applaudit, comme de raison à cette saillie, et toute la compagnie decampa en pointe de pied dans l'instant. C'est arrivé dans l'été de l'année quarante six; et au printemps de l'année quarante sept la duchesse est accouchée du duc de Valois, + c'est l'infame Egalité. qui aujourd'hui est duc de Chartres accablement agé de cinq ans. Mais après ses couches les boutons lui revinrent, et la pommade ne lui servit plus de rien.

Après m'avoir communiqué cette anecdote, il tira de sa poche une boite d'ecaille, où étoit le portrait de Madame la duchesse tres ressemblant, et il me le donna de sa part, me disant qu'elle m'envoyoit aussi l'or, si j'avois envie de le faire mettre dans une tabatiere. Je l'ai accepté le priant de lui temoigner mes remerciemens de reconnoissance. Mais ayant alors grand besoin d'argent je n'ai pas pensé à le faire monter.

Dans la suite, lorsque madame me feroit dire d'aller chez elle, il n'y avoit plus question de faire passer les boutons, car elle ne vouloit pas se soumettre à un regime; mais elle me feroit passer les cinq à six heures allant, venant, et me feroit toujours donner à dîner par le vieux bon homme qui ne me disoit jamais le mot. Elle me fit offrir par Mr de Chastellux un emploi qui me vaudroit vingt cinq mille livres de rente, si je voulois lui montrer mon calcul; mais helas! cela ne

n'étoit pas possible. Je l'aimois mais toujours
Brulant pour elle, et soupirant tout bas
Une bonne fortune de ce calibre m'excedoit. J'eus tou=
jour peur de me trouver humilié par un mepris Rop
marqué. Quand l'amour gagne la Tête de l'homme
amoureux il devient bt. Il se peut aussi que j'aye très bien
fait en lui cachant ma flamme, car il est vraisemblable
que quand une declaration l'auroit mise dans le cas
de ne plus en douter, elle ne m'auroit plus laissé jouir
de certains privileges que les femmes bien elevées n'ac=
cordent qu'à la pretendue indifference.
Elle voulut un jour savoir comment on auroit pu gue=
rir un cancer que madame de La Popelinière avoit
à un sein. Elle croyoit que je ne me souviendrois pas
qu'elle m'avoit fait presque la même question sans me
nommer la dame. L'oracle lui a repondu qu'elle se
portoit très bien. La duchesse me dit qu'elle n'avoit
pas donné un dementi à l'oracle; mais que tout
Paris savoit, et tous les medecins aussi que le cancer ex=
istoit. Elle demanda encore, et l'oracle lui repeta
qu'elle se portoit bien. Sûre que l'oracle étoit infail=
lible, elle dit à M. de Richelieu grand ami de la
dame qu'elle étoit prête à parier cent mille francs
qu'elle se portoit bien. Je l'ai applaudie, car je savois
qu'elle auroit gagné; mais ce n'étoit pas à M. de
Richelieu qu'elle auroit dû proposer la gageure, car sa=
chant tout il ne l'auroit jamais acceptée. L'aven=
ture de la cheminée étoit connue de tout Paris.
Le marechal avoit été la cause que la Popelinière
s'étoit separé de sa femme lui assignant mille francs par mois.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Quelque tems après elle me dit que le marechal
etoit prest à donner cent Louis à la personne qui lui a:
voit decouvert le secret de la fiction de madame de la
Popeliniere, et qu'il ne tenoit qu'à moi de les gagner;
mais je ne lui ai pas permis de parler, car ce n'étoit
pas de la cabale que j'avois vu cela; et quand même
je le lui aurois dit, et qu'il m'auroit cru, je me serois
trop compromis.

1752 Mon frere qui avoit deja fait à Paris plusieurs ta:
bleaux, se determina à en presenter un à M. de
Marigni. Un beau matin donc nous allames en
fiacre ensemble chez ce seigneur qui demeuroit au
Louvre, où tous les artistes alloient lui faire la cour.
Après avoir fait porter le tableau dans une sale,
où il y en avoit d'autres, nous y allames aussi, et
nous nous arrêtames pour attendre qu'il sortît. Le ta:
bleau de mon frere étoit une bataille dans le
gout du Bourguignon. Son tableau étoit placé
dans un jour qui lui étoit favorable. Le monde
commence à venir

BnF MSS

Un homme habillé de noir entre, observe
le tableau, s'arrête à l'examiner dit tout toujours
à demi voix c'est bien mauvais. Quelques mi:
nutes après, deux personnes arrivent qui le regardent,
rient, et disent que le tableau devoit être de quelque
ecolier. Je logeois mon frere, qui étoit assis
près de moi, et qui avoit à gruger goutes. En moins
d'un quart d'heure la sale se trouva pleine de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

monde, qui attendant l'apparition du surintendant
sioit du tableau. Mon pauvre frere, le sentant mou-
rir, remercioit Dieu que personne ne savoit qu'il en é-
toit l'auteur.

La situation de son ame m'excitant à vive, et me fe-
sant aussi beaucoup de peine, je me mis levé, et il me
suivit dans la chambre contigue, où nous primes le
parti de descendre ordonnant à notre domestique de
reprendre le tableau, et de le remettre dans le
fiacre. Nous retournames ainsi chez nous, et mon
frere le soulagea du chagrin qui lui rongeoit l'ame
donnant trois ou quatre coups d'epée à son innocent
ouvrage. Ce fut dans ce moment là qu'il se deter-
mina à quiter Paris pour aller étudier ailleurs,
et se rendre maitre dans l'art qu'il avoit embrassé.

Nous nous decidames d'aller à Breide.

Deux ou trois jours avant de quiter le charmant
Paris, j'ai dinè tout seul chez le suisse de la porte
des feuillans qui s'appelloit Condè. Après dîner,
sa femme aller jolie me presente la carte, où j'ai
je bois
tout mis au double. La porte de rabattre, et
la trouvant resistante, je paye. La carte étant
quitancée par les mots Femme Condè, je prens
la plume, et j'y ajoute Labrè. Après cela,
je sors allant me promener vers le pont tournant.

Je ne pensois plus à la femme du suisse qui
m'avoit surfait, ni à la plaisanterie de Condè-Labrè,
Lorsque j'ai vu un petit homme coiffé à l'oiseau

royal, un enorme bouquet à la premiere boutonniere,
et une epee en ceinture dont la garde tiersoit visible=
ment de deux ou trois pouces. Il m'aborde d'un air
insolent, et sans le moindre preambule il me dit qu'
il avoit envie de me couper la gorge — Ca sera fait,
lui respondis-je, car vous n'etes qu'un sot d'homme
au quel sans m'incomoder je couperai les oreilles.
— Comment! Sacr.....! — Point de colere
de marant: allez votre chemin, et je vous suivrai.
Il va; il s'arrête vers l'étoile, où il ne voit personne,
mais sans tirer l'epée. Je lui demande, tirant la
mienne, ce qu'il me vouloit, et pour quelle raison il
m'avoit attaqué — Vous avez insulté une femme
que je protege; et je vous avertis que vous avez à faire
au chevalier de Malvis.
Disant ces mots, il dégaine, et pour lors je l'approche,
et je le blesse à la poitrine n'ayant que legerement
glissé ma lame sur la sienne. Il saute en arriere
me disant que je l'avois blessé en traitre. S'il n'a=
voit incliné, disant ces paroles, la pointe de son epée
contre terre, je l'aurois peut être tué. Je lui ai dit
qu'il mentoit, lui donnant quelques coups de plat, qu'
il prit me disant qu'il étoit blessé, et que, si j'etois gen=
tilhomme, je devois le respecter jusqu'au moment de
la revanche qu'il viendroit me demander d'abord qu'il
seroit guéri. Je l'ai laissé là. Le Lecteur verra dans l'an=
née prochaine à quelle occasion je l'ai trouvé à Strebourg.
Les spadassins françois calomnient toujours quelqu'un qui
appelle en duel les blesse sans avoir ferraillé. Il faut les
laisser dire. Le vainqueur est toujours celui qui va plus vite.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

IBR 132
1754

J'ai quitté Paris avec mon frere, après y avoir séjourné deux
ans et deux mois, mécontent de mon sort qui ne me
laissoit maître de m'y établir pour toute ma vie. J'y
ai joui de tous les plaisirs sans jamais y essuyer le moin-
dre desagrement, et n'ayant pas laissé des dettes je
me suis flatté d'y retourner. Cela m'arriva au com-
mencement de l'année 1754. Le Lecteur verra sous
quels auspices quand nous serons là.

Après avoir fait les plus tendres adieux à Silvia, à
Balletti, à Patu, à Crebillon, et à tous mes amis, nous
sommes partis avec le courrier qui alloit à Metz dans
un chariot de poste cahotés de façon que nous eumes
d'avoir tous les os cassés. Nous nous arretames trois
jours pour nous remettre en force mangeant matin,
et soir des rouges gorges d'une delicatesse exquise. Nous
allames à Dresde en poste dans une bonne voiture que
mon frere acheta. Une vieille boiteuse qui étoit dans
une amoureuse de lui, lui a prêtés cent Louis qu'il ne lui
a jamais rendus. Ce ne seroit rien, s'il l'avoit payée
de sa personne.

A Dresde, notre mere, enchantée de nous voir, et de
nous connoître nous fit tout l'accueil que nous pouvions
desirer. Mon frere s'appliqua à l'étude de son mé-
tier copiant des tableaux des auteurs les plus cele-
bres qui se trouvent dans la fameuse galerie. En cinq
ans il devint tel qu'à son retour à Paris il se vit en état
de ne plus craindre la critique. Nous y retournames
dans le même tems, et quand nous en serons là, le
Lecteur ne trouvera pas cette rencontre la moins in-
teressante de mon histoire.

Pour ce qui me regarde, il ne m'est rien arrivé d'ex-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

traordinaire dans les six mois que j'ai passé dans cette capitale de la Saxe electorale. Je me suis divertis dans mes habitudes ordinaires. N'entendant pas la langue, les filles saxonnes n'interessèrent que quelque fois ma matiere avec leur froide beauté. Pour faire plaisir à ma mere, et aux comediens j'ai fait une piece tragicomique, qui plut beaucoup au roi qui aimoit à rire. Au commencement du carême j'ai reçu de ce roi prodigue une tabatiere d'or remplie de ducats par les mains de son ministre comte de Bielinski magnifique que son maitre. Par ce present je me suis vu recompensé du service que l'on avoit donné dans l'année precedente.

Une galanterie attrapée chez la Crespi dans le mois d'octobre arreta mon libertinage l'espace de six semaines que j'ai employées à m'en guerir. Dans toute ma vie je n'ai fait autre chose que travailler à me rendre malade quand je me portois bien, et à regagner ma santé quand je l'avois perdue. J'ai tres bien, et egalement reüssi dans l'un, et dans l'autre, et actuellement je jouis d'une santé parfaite, dont je suis fachè que la nature à mon âge m'empêche de faire degat. Le mal, que nous appellons françois, n'abrege pas la vie quand on sait s'en guerir: il ne laisse que des cicatrices, dont on se console facilement quand on pense qu'on les a gagnées avec plaisir. Avec le même esprit les militaires se plaisent voyant les marques de leurs blessures qui temoignent leur valeur, et sont la source de leur gloire.

Une figurante, Lolandaise francisée, nommée Renaud, me plut beaucoup; mais mes tentatives furent vaines parceque elle étoit alors entretenue par le grand ecuyer comte de Brühl auquel elle ne fesoit des infidelités que pour de l'argent. Mais elle m'a laissé une telle curiosité que sept ans

après en Alsace elle m'a fait maudire le moment dans le quel elle me la fit naitre. J'en parlerai quand je serai là.

J'ai quitté Dresde après y avoir vu la plus brillante de tou: tes les cours, et les arts qui y fleurissoient. Le roi Auguste n'étoit point galant, je n'y ai pas vu la galanterie. Les Saxons ne sont pas de nature à l'être principalement lorsque leur souve: rain ne leur en donne pas l'exemple.

A mon arrivée à Prague, où je n'avois pas intention de m'arreter, je n'ai fait que porter une Lettre d'Amoreveli à Locatelli entrepreneur de l'opera qui me donna à dîner a: vec toutes ses virtuoses. Cet homme mangeoit ainsi tous les jours à une table de trente couverts. Celle de bienfan: teur étant son unique passion, il presidoit lui même à la table; et la chere qu'on y faisoit étoit excellente. Je parle: rai de lui lorsque je serai à Petersbourg, où il est mort il n'y a pas longtems agé de quatre vingt dix ans.

J'ai trouvé à Prague mon ami le comte Fabris qui étoit alors colonel. Il me garda trois jours. Il desiroit la guerre, et deux ans après commença celle qu'on appelle de sept ans, où il se combla de gloire; mais elle lui coûta la vie quoiqu'il ne soit pas mort en bataille. Ne revenant pas, l'empereur Joseph ne l'auroit pas envoyé en Transilvanie, où la fievre l'a tué à l'age de soixante quatre ans.

Je suis arrivé à Vienne capitale de l'Autriche jolie petite ville; mais grande par ses fauxbourgs. J'avois des effets, mais j'étois court d'argent. J'ai dû donc me tenir en grande economie jusqu'à l'arrivée d'une somme que j'avois demandée à Monsieur de Bragadin.

J'avois une Lettre du poete Migliavacca de Dresde adres: sée au fameux poete Metastasio que je mourois d'envie de connoitre. Je la lui ai portée le Lendemain de mon arrivée,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et après un entretien de deux heures je l'ai trouvé, par rapport à l'erudition, encore plus grand que ses ouvrages ne l'annonçoient. Sa modestie étoit grande, mais elle disparoissoit quand il s'agissoit quelque chose de sien. Il m'en feroit observer les beautés. Quand je lui ai parlé du fameux Graviña qui l'avoit élevé, il me recita les stances qu'il avoit composées à sa mort, et qui n'étoient pas imprimées. Je l'ai vu verser des larmes, attendri lui même par sa propre poesie. Ditemi il vero, me dit il, si può dir meglio? Il avoit raison; mais c'est une question que je ne me connoissant pas bien, il ne devoit pas me faire.

Il me montra cinq à six feuilles qu'il avoit remplies de ratures pour parvenir à faire douze à quatorze de ces vers, qui font dire aux ignorans qui les lisent qu'on voit evidemment qu'ils ne coutent rien au poëte. Il vit de Voltaire qui avoit dit que quatre bons vers français coutoient plus de peine que quarante italiens: il m'assura qu'il n'avoit jamais fait dans un jour plus de quatorze à seize vers. L'ayant interrogé quel étoit celui de ses drames qu'il aimoit le mieux, il me répondit que c'étoit son Attilio Regolo, mais ajouta-t-il, questo non vuol già dire che quell'opera sia la mia migliore. L'enfant chéri est souvent le gaté. Il m'a demandé, en riant de bon coeur, si j'avois vu à Paris ses opera, et ses oratoires traduits en prose française, et je l'ai vu content. Lorsque je lui ai répondu que le 1er editeur de la traduction s'étoit ruiné. Le principal merite de toute poesie consistant dans la parfaite versification, il doit devenir ennuyeux d'abord que

la traduction le feroit disparoitre. Homere, Dante, Petrarque, Arioste, Tasso ennuyent traduits en prose, malgrè cela plusieurs petits esprits poursuivent à croire qu'il n'est pas necessaire qu'un poème soit écrit en vers.

Les paroles des opera de Metastasio avoient en elles mêmes la belle musique qui fit briller tant de grands maitres. Il vit beaucoup grand je lui ai dit que Rameau feroit des musiques aux quelles il pretendoit qu'un poète dût facilement trouver les paroles qu'il falloit y adapter. Je n'oublierai jamais qu'il me dit que c'étoit comme si on disoit que Dieu avoit donné ~~la matière à la forme, ou un corps à l'ame~~ ~~son chargeoit un sculpteur de donner la forme à une statue ainsi d'avoir la matière~~.

Metastasio étoit riche. Marie Therese imperatrice, connoissant son merite, se croyoit heureuse de pouvoir ce grand homme moyennant une pension de cinq mille florins. Tant pis pour les souverains qui n'envierent pas le bonheur de cette grande unique fille de Charles VI. Joseph II son fils crut de se signaler donnant une pension à Linguet cet folliculaire qui n'avoit autre merite que celui d'écrire egalement le pour, et le contre au gré de la personne qui le soudoyoit. Ce prince auroit, ce n'est pas douteux, supprimé, ou du moins diminué la pension qu'on payoit à ce grand poete.

Metastasio étoit beau. Il avoit aimé des femmes du plus haut merite, et il avoit été heureux.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Né d'un pauvre père, qui s'appelloit Trapassi, il suivit
le conseil de son precepteur Gravina changeant de nom.
Celui de Metastasio lui parut assez sonore pour pas-
ser à l'immortalité. C'est la traduction grecque de son
même nom. Gravina aima constamment son eleve,
et l'institua dans son testament son heritier uni-
versel. Dans un endroit de ce testament il l'appos-
trophe l'appellant suavissime Metastasi. Ce mot suavissime prononcé par un Gravina qui certainement
savoit tout le genie de la langue Latine fit croire à
plusieurs qu'il l'avoit mis à la grecque. La chose
n'est pas hors de vraisemblance, mais ceux qui exa-
mineront bien la vie de Metastasio auront raison
d'en douter. Tous les Coridon dans leur jeunesse fu-
rent les Alexis de quelqu'un. C'est souvent par esprit
de vengeance que l'homme veut traiter un beau
jeune homme comme il fut traité lui même. Or
Metastasio ne s'est jamais distingué par aimer ainsi
quelque beau garçon. Il est donc à presumer que
Gravina n'eut pour lui que la plus honete amitié,
et qu'il ne l'a appellé suavissime qu'en consideration
de la douceur de ses vers.

Dans la bibliotheque de Vienne qu'on peut ap-
peller la troisieme de l'Europe, je fus fort surpris
de trouver de la Haye avec le jeune Calvi, dont
il feroit l'education. Nos embarras furent re-
itérés. Il venoit de Varsovie pour faire certaine
commission, et il étoit au moment d'y retourner
pour prendre congé du palatin auquel il étoit

attaché, et pour retourner d'abord à Venise. Il comptoit d'y être dans le mois d'Août. La bonne nouvelle qu'il me donna fut que son oncle baron de Bavois é: toit deja lieutenant colonel au service venitien: Il avoit été avec le chevalier de Morosini en qualité d'ad: judant à l'occasion que le senat l'avoit envoyé com: missaire pour établir les confins entre les états ot: tomans, et les venitiens: La rencontre de cet homme me fut utile: il n'eut aucune difficulté à me preter cin: quante sequins.

J'étois allé à la repetition d'un acte de l'opera qu'on devoit donner après Pâques, j'y ai trouvé Campioni mari de la belle Arcilla que j'avois vu à Lyon il y avoit alors trois ans. Il me dit que ne pouvant plus vivre avec elle parce qu'elle le deshonoroit il s'étoit divorcié. Campioni étoit beau, grand danseur, grand joueur, et homme de coeur: J'ai accepté une chambre qu'il m'a offert chez lui.

On se divertissoit beaucoup à Vienne dans ce tems là; il y avoit un grand luxe, et beaucoup d'argent, mais la police qui regardoit les filles de joye, étoit me les hommes qui les aimoient étoit feroce. Des scelerats espions qu'on appelloit commissaires de charité étoient les bourreaux impitoyables de toutes les filles qui tiroient-parti de leurs charmes. L'im: peratrice avoit toutes les vertus excepté la tole: rance lorsqu'il s'agissoit d'un commerce illegitime

d'amour entr'homme et femme de toutes les conditions
C'étoit le seul peché mortel auquel elle ne pouvoit
pas pardonner; et tant qu'elle vecut, elle lui fit
toujours la plus atroce guerre. Elle persecutoit tou-
tes les jolies filles. Elle en avoit envoyé à Remire
une grande quantité; mais les sbires de la police
parmi voient à faire tous les jours ces scandaleuses
captures. Les filles de joye n'osoient plus sortir
de leurs maison qu'un chapelet à la main pour
pouvoir dire aux commissaires qui les verroient dans
les rues qu'elles alloient à l'eglise, et les hommes
qui osoient aller chez elles étoient souvent arrêtés
quand ils en sortoient. J'ai manqué moi même d'être
arrêté un jour que je suis allé au coin d'une rue pour
lacher de l'eau. Un de ces sbires est venu me dire
d'aller finir ailleurs, car une femme qui étoit à sa fe-
nêtre à un quatrième étage pouvoit me voir.

L'auguste Marie Therese n'épargnoit pas les femmes
mariées qui vivant avec leurs maris avoient un ami
qui frequentoit la maison. Elle en fit enlever de chez
eux ainsi le mari. Quand elle découvroit
pée elle avoit puni une innocente, elle la renvoyoit
à l'époux, qui souvent, comme de raison, n'en vouloit
plus. Elle faisoit alors une pension à l'opprimée croyant
la dedommager.

Je suis allé dîner avec Campioni à l'ecrivisse à
une table d'hote où je fus surpris de voir le même
napolitain joueur qui étoit avec lui à Lyon, et dix ans
avant ce tems là à l'armée d'Espagne. Campioni

me dit que c'étoit le comte Giuseppe Affligio. Quand
on rencontre ces messieurs quelque part on fait toujours
semblant de ne pas les connoitre.

Le comte Affligio après dîner fit une banque de Pharaon,
où je n'ai gagné quelques ducats que parceque j'ai joué au
florin. Ceux qui jouent gros perdirent, et le capitaine
Baccaria jeta les cartes au nez du banquier que cette
insulte fit rire. Je l'avois vu rire de la même chose,
il y avoit alors dix ans. Il s'en alla avec un vénitien qui
s'appelloit Tramontini, dont la femme étoit madame
Vittoria Tesi favorite du duc de Saxe Hildbourgausen.
Dans cette maison le fameux Affligio fit sa fortune; mais
l'ingrat a maltraitée la grande dame. Vingt cinq ans
après elle l'envoya à Livourne condamné à mourir aux
galères par le grand duc de Toscane Leopold. Tramontini
qui Affligio avoit enrichi lui fit payer à Livourne six sequins
par mois jusqu'à sa mort arrivée l'an 1786. J'ai entendu
de ce Tramontini un bon mot dinant avec lui l'an 1784
chez le Lieutenant general Fabris. Une dame dit à un
certain propos que la farine du diable va toute en son.
Tramontini lui dit en souriant que cela n'arrivoit que lors-
qu'elle étoit mal criblée.

A ce même dîner j'ai trouvé le baron Vais, le même
qui m'avoit conduit à la porte de Rimini par ordre
du prince Lobkowitz. Nous nous embrassames, et ce baron me
proposa à Vienne tous les agrements. Il me presenta le
lendemain à la comtesse Altan me donnant le titre de ba-
ron; et ce fut là que j'ai lié connoissance avec l'abbé
de Varta-grosa ministre de Modene, homme de fortune,
fort bien en cour parceque il avoit negocié le mariage
d'un archiduc avec la princesse Beatrice d'Este, qui lui

qui lui portoit en dot le duché de Modene après la mort du
prince Renaud qui n'avoit ni n'esperoit d'avoir des enfans
de la femme de Cibo, de laquelle il étoit déjà séparé. Dans
cette même maison j'ai aussi fait connoissance avec un com-
te de Roquendorf fort aimable, et avec M. de Sarotin; mais
ce qui m'interessa beaucoup fut une Faila, dont la fidele
amie étoit une baronne qui avoit soin le balai; mais
qui n'aspiroit pas moins à plaire. On m'appelloit baron;
cela m'impatientoit; mais je n'osois pas en disconvenir.
Quand un étranger à Vienne se trouve dans une maison
comme il faut, il doit se laisser appeller au moins baron
ou s'en aller. Cette baronne qui parloit très bien italien
parut me trouver de son gout: elle me fit engager par M.
Vais à aller souper chez elle le lendemain; et étant prêt:
que sûr que la Faila y seroit j'ai accepté l'invitation avec
beaucoup de plaisir. C'étoit une beauté accomplie à l'âge
de vingt deux à vingt quatre ans, dont le titre qui indiquoit
noblesse ne m'en imposoit pas. Avec un esprit vif, et badin
elle m'avoit frappé. Consultant Vais sur ma passion mais:
sante, il ne me decouragea pas. La belle aimoit le jeu, et
n'étoit pas riche, je voyois qu'avec de l'argent je pouvois
espérer de l'emporter d'emblée; mais n'en ayant pas
beaucoup, je me mis déterminé à tacher de lui inspirer de
l'amour: ce chemin est le plus long; mais aussi le plus
agréable. Les Failes de Vienne dans ce tems là profito-
ient de la gêne du libertinage. Les hommes alloient jo-
uer le rôle de sages leur faisant la cour, et elles moyennant
une bonne conduite ne craignoient pas la persecution.

J'ai donc commencé le lendemain à lui faire le conte.
Celle de faire rire une femme est la plus belle de toutes les
déclarations d'amour. Dans une partie de Trictrac qui
dura jusqu'à l'heure de souper j'ai perdu jouant toujours

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

contr'elle une quarantaine de florins. Etant distrait, j'ai fait tant de fautes, que la dame qui jouoit avec moi me dit que sachant vivre je devois me dispenser de jouer à des jeux que ne sachant pas j'exposois mon compagnon à perdre son argent. Je lui ai promis de suivre son precepte à la lettre.

A table, je me suis trouvé vis à vis de ma belle, que j'ai toujours occupée par des historiettes parisiennes. Un jeune homme qui étoit auprès d'elle, et qui montroit d'en être amoureux, ne me parla que pour me dire qu'on voyoit que j'étois nouveau dans Vienne, puisque j'ignorois les usages de la bonne compagnie. La baronne lui dit que c'étoit lui qui les ignoroit, et on se leva de table pour jouer à Pharaon.

Celui qui feroit la banque étant le même qui m'avoit insulté je n'ai pas voulu ponter. Je me mis derriere la frayla qui jouoit malheureusement. Après avoir perdu les quarante florins qu'elle m'avoit gagnés à Breslette, elle joua sur la parole, et au bout de cinq ou six tailles le vilain banquier mit bas les cartes. Après avoir compté les marques de la belle, il lui dit, les lui rendant, qu'elle les payeroit le lendemain à la baronne étant obligé d'aller à la campagne. Il partit. C'étoit minuit. La baronne, après avoir dit tout le mal du banquier, dit à la frayla qu'elle étoit fachée de ne pas pouvoir attendre la somme qu'elle avoit perdue au de là du lendemain. Elle lui repondit d'un air serein qu'elle n'étoit pas non plus dans le cas de la faire attendre. Il s'agissoit de vingt ducats. Malgré son air tranquille, je voyois son chagrin, et j'en ressentois la plus grande peine.

Un vieux Comte qui avoit un ordre à la boutonniere, et qui étoit venu à l'assemblée avec la frayla, et une vieille dame m'excita à faire cinq à six tailles. Toute la société me sollicita excepté la frayla qui dit qu'elle ne joueroit plus. La vieille dame, qui avoit gagné, lui dit qu'elle lui preteroit dix

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ducats, si elle ne savoit par experience que quand elle prestoit de l'argent elle perdoit. La belle lui dit d'un air piqué qu'elle n'en vouloit pas. J'ai alors dit à toute la société que si la Traila ne prestoit pas je ne me mocquois pas de tailler, et elle reprit: la persuader. Elle me dit qu'elle ne joueroit sur la parole que jusqu'à la somme de cent florins qu'elle me payeroit, si elle les perdoit, à notre premiere entrevue. J'ai alors fait une banque de cent ecquins, qui fit faire un cri de joye aux deux survenues. Le vieux de mon ame etoit de voir la Traila refaite, et mon intention étoit de qu'elle fut d'abord qu'elle le revoit. Je voyois sur sa physionomie un air de reconnoissance mêlé à la crainte de perdre.

Un abbé est parti à une heure après avoir perdu. Le vieux chevalier avoit quitté. Les dames gagnoient, je prevoyois la partie fort longue, car la Traila jouoit au florin. Ayant peur de perdre elle ne pouvoit pas gagner. Le vieux chevalier qui étoit venu avec elle, et la vieille dame dit qu'il vouloit aller se coucher, et elles lui dirent de s'en aller comptant que j'aurois la complaisance de les mettre chez elles dans ma voiture. Pour lors il partit. Vers les trois heures la baronne alla se coucher souhaitant du bonheur à la Traila qui resta seule tête à tête avec moi. Sa vieille amie dormoit. Je lui ai alors parlé clair, et pour la faire finir j'ai triché. Elle fit semblant de ne pas s'en apperçevoir, et elle se trouva refaite. Elle est allée payer la baronne qui étoit au lit; puis nous partimes. N'ayant point de draperie elle dut s'asseoir sur mes genoux, où le sentiment de reconnoissance lui fit negliger les maximes de la coquetterie. Elle me permit des larcins,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

qui m'assurerent d'un bonheur parfait à une occa=
sion plus opportune. Je les ai descendues à leur porte
au faux bourg de Maria Hilff après leur avoir donné
parole de les aller voir le lendemain après dîner.
Je suis allé me coucher très content de ma bonne
fortune. Je me trouvois encore vainqueur de dix à
douze ducats.

Le lendemain après dîner, je fais une grande toilette,
puis je monte dans ma voiture ordonnant au cocher d'
aller à Maria Hilff. Je croyois qu'il savoit dans quelle
maison je voulois aller, car je le supposois le même
qui m'y avoit conduit la veille. Mais le cocher
étoit un autre. Je m'en suis apperçu quand il s'arrêta
à l'eglise. Je suis descendu, me figurant mine, esperant que
la foule, ou son amie me cacheroit: j'ai parcouru tout
le faux bourg jusqu'à la nuit; mais en vain. Je suis re=
tourné à Vienne, où je n'ai trouvé nulle part Vai qui'on=
voit pu me conduire chez elle. Je suis retourné chez
moi fort triste, fâché contre mon etourderie, et craignant
d'avoir perdu les bonnes graces de ma belle. Je devois de nouveau
souper chez la baronne avec elle le lendemain; il me
tardoit de voir quelle mine elle me feroit, afin d'ail=
leurs de me justifier.

Mais le même cocher qui m'avoit mené chez elle
étant venu le matin me demander excuse, je me
suis déterminé d'aller le matin même à Maria
Hilff. J'y vais, et le vieux chevalier qui me reçoit
me dit que les dames étoient allées à la cour. C'étoit un
dimanche. Je prens le parti d'aller aussi à la cour, où

je n'avois jamais été. La fraÿla étoit fille d'un conseiller qui étoit mort, et sa mere s'étant remariée, elle jouissoit de mille florins par an vivant à ce jardin avec une vieille parente.

Je vais à la cour, charmé de me faire voir; mais voici un contretemps auquel je ne me serois jamais attendu. A peine entré dans la premiere chambre, un homme qui paroissoit être là exprès, me dit qu'ayant mes cheveux dans une bourse je ne pouvois pas entrer: je devois être en queue flotante. Il me dit qu'un perruquier à vingt pas du chateau en avoit de toutes faites de toutes les couleurs qu'il vendoit à bon marché. Je retourne sur mes pas de mauvaise humeur, et fâché aussi contre cet homme qui me supposoit dans le besoin d'avoir une queue postiche. J'avois des cheveux pour en faire six; mais il étoit tard, je n'avois pas le temps de faire une nouvelle toilette. Je suis allé dîner avec Campioni, qui pour me consoler me dit que ne voulant pas aller me presenter aux souverains j'avois fort bien pu entrer en bourse. Malgré cela je me suis d'abord fait coiffer en queue. A cinq heures je suis allé chez la baronne qui n'avoit encore personne. Elle étoit veuve, et encore assez jeune, aimant la galanterie, le jeu, et l'argent. J'ai fait semblant de la trouver appetissante. On avoit ouvert la prader; elle m'invita à y aller avec elle me disant que nous y trouverions la fraÿla B. C.; elle me dit que je pouvois renvoyer ma voiture lui ordonnant de revenir à minuit, et j'ai fait tout ce qu'elle a voulu.

Nous descendimes à Lustaw. M. Comer ambassadeur

de Venise y etoit. Il ne me connoissoit pas; la baronne vou= loit me presenter; mais je n'ai pas voulu. Elle m'avoit donné le titre de baron, et l'embarras auroit vi. Celui que nous trou= vames, et qui elle engagea à son souper fut l'abbé Grosse-Tête, lui promettant une partie de piquet. Nous ne trouvames la traita que chez elle même.

Après une description pathetique que je lui ai faite de tous les contretems qui m'avoient empeché de la voir chez elle, à la cour, et au prader, je lui ai dit que je l'ado= rois, et que ne pouvant pas souffrir de la voir perdre son argent, je la priois d'être de moitié de la banque que je devois faire après souper. Elle me repondit que n'étant pas allez riche, elle ne pouvoit pas se mettre dans le risque de perdre beaucoup. Je l'ai assurée que je ne perdrai pas, et j'ai laissé qu'elle croye ce qui n'étoit pas vrai, puisque jouant loyalement je n'étois sûr de rien. Elle me demanda quel fondement j'avois eu pour la chercher au prader, et quand elle eut que j'avois été La baronne qui m'avoit dit qu'elle y étoit, elle me dit répondit que la baronne m'avoit trompé, et qu'à l'avenir je ne devois la chercher que chez elle.

Toute la compagnie étant arrivée nous jouames à des jeux de commerce jusqu'à l'heure de souper, et après souper j'ai fait une banque. Ma belle n'ayant pas voulu être de moitié elle ponta, et ~~elle gagna~~ après avoir gagné une centaine de florins ~~elle~~ elle partit avec son amie, et le chevalier; et une demi heure après j'ai fini de tailler. ayant perdu tres peu

J'ai passé chez la traita tout l'après dinez du lende= main me promenant seul avec elle dans son jardin. Je lui ai parlé d'amour, mais en vain. C'étoit le mecredi ~~vendredi~~ d'saint,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

elle étoit devote. Elle me dit qu'il falloit respecter les jours saints, et que nous aurions le tems de faire l'amour après Pâques.

Dans les fonctions de la semaine sainte, j'ai vu par les rues de Vienne l'empereur François premier en voiture découverte habillé à l'espagnole. Au lieu de cocher, un domestique à cheval habillé aussi à l'espagnole, conduisoit à pas lents la voiture. Cet habillement venoit de Charles V parcequ'il étoit roi d'Espagne; mais les circonstances n'étant pas espagnoles, et n'y ayant rien de commun entre l'Espagne et l'empire, ce train me parut une mascarade. La raison qui l'avoit rendu durable étoit la belle decoration. Par cette même raison M. Stanislas Poniatowski voulut être vêtu à l'espagnole quand on le couronna roi de Pologne. C'étoit comme si le roi d'Espagne eut eu le caprice à la même occasion de s'habiller à la polonaise. Les polonois furent tous ravis de cette nouveauté; mais il suffisoit de faire une fois de pareilles folies dans un tems où le despotisme seul faisoit tout.

L'empereur François étoit un excellent prince magnifique, et econome: il étoit beau; et je lui aurois connu la physionomie heureuse quand même je l'aurois vu habillé en bourgeois. Il avoit les plus grands egards pour l'impératrice; et elle pour lui au point qu'elle feroit semblant d'ignorer ses galanteries. Les prodigalités de cette princesse auroient fait faire banqueroute à la banque de Vienne, si l'empereur avec la sage economie ne l'avoit soutenue. Ceux qui ont eu le pouvoir de trouver répréhensible parcequ'il feroit valoir l'argent comptant, dont il étoit maître dans le commerce general furent des sots. Rien n'est

plus celebré dans l'histoire generale que le moyen dont la maison de Medicis s'est servie pour parvenir aux faites de la gloire, et pour faire le bonheur de l'Europe redonnant l'ame aux sciences qui avoient si long tems langui dans la barbarie. L'empereur François premier suivit le meme chemin. Pensant à la tolerance de l'impertinence sur les galanteries de ce prince, j'ai decidé qu'elle ne pouvoit deriver que d'un fort amour propre. En dissimulant elle crut que l'Europe ignoreroit tout. Si elle avoit persecutées les femmes qui pleurent à son mari, elle eut peur qu'on dit que leurs charmes avoient plus de pouvoir que les siens. Cela l'auroit humiliée, car elle savoit d'être la plus belle de toutes les femmes de son tems. Elle ne cessa de l'être qu'en vieillissant; mais y a-t-il quelque chose au monde que la vieillesse ne detruise?

Dans la physionomie, et dans le style de l'archiduc Joseph j'ai deviné ce qu'il seroit quand il regneroit. Je lui ai parlé deux fois à la favorite, me trouvant avec l'abbé Gerta = grolla. Ce prince avoit alors douze ans.

L'empereur Joseph savoit quelque chose; mais ce qu'il croyoit de savoir, et qu'il ne savoit pas rendoit inutile le peu qu'il savoit. Il etoit puissant; mais croyant de l'etre plus qu'il ne l'etoit son pouvoir lui fit du tort. Son ame despotique lui fit croire que tout ce qu'il avoit la force de faire etoit permis. Cette croyance venoit de ce que ses intentions etant bonnes, il croyoit de faire le bien. Le meilleur des souverains est celui qui se trompe le moins. L'empereur Joseph etoit intrepide; l'intrepidité est une vertu; mais c'est un vice quand elle brave la nature. N'ayant rien fait ni pour les lettres, ni pour les arts, on peut croire qu'il les a meprisés: il aimait cependant à parler avec des savans; mais quand ils n'etoient pas de son avis, il les appelloit pedans. Il eut du chagrin jusqu'à la veille de sa mort, et il expira voiant par un effet de la cruelle maladie qu'il n'avoit point eu s'il avoit eu moins d'os=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

prit, et plus de jugement. Il a jetté, quoique sans le savoir, la semence de tous les maux qui affligent actuellement la plus grande partie de l'Europe; et il auroit vu tous ses etats hereditaires revoltés, s'il avoit vecu une seule année de plus.

La seconde fête de Paques Vaï vint m'inviter à souper chez la baronne. Dans l'après diner je fus chez la Laila, qui me dit qu'elle étoit sure que celui qui devoit la bonne devoit le meme qui l'avoit plantée, et qu'ainsi elle ne pondroit pas. Je l'ai assurée qu'elle me porteroit bonheur si elle vouloit etre de moitié avec moi, lui promettant de ne risquer que cinquante ducats. Elle me repondit qu'elle n'avoit pas vingt cinq ducats, et que l'honneur l'obligeoit à me les donner en presence de tout le monde. Je n'ai pas eu grande peine à la persuader de les accepter sur le champ sous condition qu'elle me les rendroit à sa grande commodité s'il m'arrivoit de perdre.

Le même soir donc il fit à son ordinaire une petite banque, et j'ai mis devant moi cinquante ducats. Voyant que la Laila ne prenoit pas de livret, il l'excita à jouer. Elle lui dit qu'elle avoit decidé de ne plus jouer contre lui. Il badina alors sur les raisons qu'il avoit eu de quitter, et dans ce moment là j'ai invité la belle à être de moitié avec moi. Elle y consentit. Après donc lui avoir dit que je ne perdrai que les cinquante ducats qu'elle voyoit, elle m'en donna vingt cinq que j'ai mis dans ma poche. L'extreme envie que j'avois de gagner me fit jouer avec beaucoup de prudence. Vers les deux heures du matin j'ai fait sauter la banque que les pardons avoient fait devenir plus grosse.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

La fraylà eut pour sa part presque quarante ducats de gain, outre les vingt cinq ducats qu'elle voulut absolument me rendre le lendemain lorsque nous nous trouvames seuls tête à tête dans son jardin. Après cette restitution elle m'a accordé tout ce que l'amour desire, voulant me convain= cre que ce n'etoit pas avec mon argent que j'avois fait sa conquete. Depuis ce moment là nous vecumes dans la plus parfaite intelligence jusqu'à mon depart.

Quelques jours après étant allé à Schonbrun avec Campioni, et deux ou trois douzeines d'Anguille que j'ai attrapé une indigestion qui m'auroit tué, si je ne m'étois defendu d'un chirurgien, qui m'ayant pris le bras vouloit me saigner par force. J'ai dechargé contre sa tete un pistolet que j'avois sur la table de nuit; et heureusement je l'ai manqué.

On dit après que j'avois tuée la mort, car je serois certai= nement mort si je l'avois laissé faire. Je crois qu'il n'y a point de mort plus cruelle de celle qui vient à la suite d'une indigestion.

Le sixieme jour etant deja parfaitement retabli j'ai vu ma belle fraila qui n'ayant rien su de ma maladie avoit porté sur moi un jugement sinistre. Elle m'en= gagea à aller à une noce brillante. Le comte Durazzo avoit la plus jolie de toutes les fraylà de l'ima= gination: j'ai eu le plaisir de danser avec la mienne.

Après cette noce le comte Durazzo et sa femme vecurent quarante un ans n'étant jamais d'accord que six semai= nes avant la mort de l'un, ou de l'autre. L'un mou= rut à Venise l'année 1794, et l'autre à Padoue six se= maines après.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Une danseuse milanaise, nommée Fogliazzi, jo= 151
lie, et courante après l'esprit, me fit concevoir l'espoir
de lui plaire. Ceux qui lui feroient leur cour étoit un
prince Kinski fort petit, que quarante ans après j'ai vu
à Prague, et qui est mort, un comte Christophe Herdödige=
nereux, et charmant, et trois ou quatre autres. Outre
cela elle étoit amoureuse du danseur Angiolini qui peu
de tems après l'a épousée. Pour parvenir à lui plaire
j'ai fait des ballets; je l'ai célebrée dans des vers; j'ai
preferée à une autre qui valoit mieux qu'elle; mais
tout en vain: cette fille aliis benigna s'obstina à me
mepriser. La veille de mon départ de Vienne je lui ai
volé son portrait fait en miniature qui étoit dans un petit
étui de galuchat. Ce fut par esprit de vengeance que
j'ai commis ce crime ridicule. Il eut une conséquence dont
je parlerai. ..

Trois ou quatre jours avant mon départ, on donna,
je ne me souviens pas à quelle occasion, un bal masqué
à Presbourg. M'étant déterminé d'être à Venise pour
le jour de l'Ascension, qu'on appelle la foire d'Ascona,
et désirant de faire avant mon depart un cadeau à la
charmante Fogla qui m'avoit fait passer dans la bon=
heur les deux mois de mon séjour dans sa patrie, je l'ai
invitée avec la bonne mère, et Vais à la fête qu'on don=
noit dans cette capitale de la haute Hongrie qui n'est qu'à
douze lieues de Vienne. Notre partie ne devoit durer
que trois jours. Nous partîmes portant avec nous nos
dominos dans une berline à six chevaux de poste,
vames à Presbourg vers le soir, ou malgré le grand nom=
bre d'étrangers qui y étoient allés à cette occasion nous
y fumes très bien logés.

Ce fut en descendant à la porte de l'auberge que je fus

surpris de voir le chevalier de Talvis protecteur de madame Condé-Labrè, qui m'avoit forcé à lui donner un coup d'epée il n'y avoit pas encore un an. Il m'approche, et malgrè que j'eusse à mon bras la Fayola, il me dit que je lui devois une revanche. Je lui réponds, sans m'arrêter, qu'il prenoit mal le tems, et que nous nous revenions. Il me mit et à la porte de l'appartement il me prie de le presenter à ces Dames, et je crois pouvoir sans aucun risque m'acquiter de cette politesse. Nous entrons, il nous suit, j'ordonne à dîner. Il etoit habillé de noir avec de manchettes effilées. Il nous laissa disant qu'il avoit des affaires, et que nous nous reverions au bal. Après notre petit repas, nous nous masquames, et nous allames au chateau où nous vimes beaucoup de monde, et entre autres Mess: de Roquendorf, de Sarstin, et de Faber homme extraordinaire que je fus enchanté de connoitre.

Nous nous approchames d'une grande table, où nous vimes un personnage qui taillait à Pharaon ayant devant lui un grand tas d'or. On nous dit que c'étoit le prince evêque. Nous nous mimes à ponter à petit jeu. Une ou deux levées après, nous voyons quelqu'un qui s'étoit fait faire place. C'étoit le chevalier de Talvis, au quel monseigneur le banquier donna poliment un livret, attendant qu'il mette une carte. Après avoir bien cherché, il la trouva, et y mit un ducat. Le banquier fit un sourire et poursuivit la taille. A la troisie-me ou quatrieme chance, Talvis dit Monseigneur va sur la banque sur cette même carte — Va, repondit le bon prince. Il tire, et voila la carte qui gagne sonica, voila l'evêque qui connoit trop tard sa sottise, et voila le fripon Falcon qui avec l'air de la plus grande indifference ramasse tout l'or, et le met dans un mouchoir. Pourrai-je savoir, lui dit l'evêque etonné, qui vous êtes? — Je suis le chevalier de Talvis — Comment m'auriez vous payé,

si la carte avoit perdu — Monseigneur ç'auroit été mon affaire — Monsieur vous etes plus heureux que sage.

Le trop bon prince envoya d'abord chercher quatre mille ducats. Mais quand j'ai vu que le garcon étoit pour s'en aller, je l'ai precedè, et au bas de l'escalier, après lui avoir fait compliment je l'ai prié de me preter cent souveraines; Il me les compta dans l'instant m'assurant qu'il etoit enchanté de se trouver en état de me faire ce petit plaisir. Je les ai reçues ayant autant, et ne me souciant pas de la foule de masques qui m'entouroit, qui naturellement avoit suivi le chevalier à la sortie de la sale. Je suis retourné à la sale pour rejoindre mes compagnons de voyage.

Mais voila Roquendorf, et Sarotin qui ayant vu que l'heureux vainqueur m'avoit donné de l'or dans la cour du palais s'empresserent de me demander qui étoit cet homme. Je leur ai repondu leur disant tout ce que je savois, et leur ajoutant pour ce qui regardoit l'or qu'il m'avoit compté que c'étoit cent cinquante louis que je lui avois prêtés à Paris. Ils durent faire semblant de me croire.

Après avoir bien dansé, nous retournames vers le jour à notre auberge. L'hôte nous dit que le chevalier de Talvis étoit parti à franc étrier prenant la route de Vienne; et que tout son equipage consistoit dans une tres petite mâle une paire de bottes, chemise de rechange. J'ai alors informés, pour trouver matiere à me faire donner les cent souveraines de ce desespéré, car il devoit l'être.

Nous dormimes toute la journée; et retournames

au lit après avoir bien soupé. La Traila coucha avec moi sauvant toutes les apparences, et très facilement, car la bonne amie, et Dieu savoient de l'esprit. Le lendemain nous arrivames à Vienne de très bonne heure. Tout le monde parloit de l'histoire de Malvis, et personne ne la contoit au juste. J'y étois compromis; mais je ne me suis pas donné la peine de me défendre. Malvis n'étoit connu de personne ni dans aucun caffé ni chez l'ambassadeur. Il avoit logé aux trois Maures; mais à son retour de Presbourg il ne s'étoit arrêté nulle part, et on ne savoit par quelle route il avoit pris; mais on ne le suivit pas, car on n'avoit pu lui rien faire. Tout le monde riait de la bonhomie de l'archevêque.

Je suis parti le lendemain après avoir fait à la Traila les plus tendres adieux, et lui avoir promis avec ivresse de lui tenir parole, de retourner à Vienne dans l'année suivante; mais je n'y suis retourné que quarante ans après.

Je suis parti tout seul dans un chariot de poste; j'ai couché le quatrième jour à Trieste, et le cinquième j'ai embrassé à Venise mon adorable patron Bragadin, et Mrs Dandolo, et Barbaro ces inséparables amis, qui depuis trois ans d'absence furent ravis de me revoir en parfaite santé, et très bien equipé. C'étoit l'avant-veille de la fête de l'Ascension.

Fin du Troisième.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

BN III
(Brick)

Chap. XIII – XVI Fin.

BnF
MSS

(Orig. "Suite du troisième Tome
et Troisième fragment de mes
mémoires. Année 1753. Mon
age de 28 ans.")

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Suite du troisieme tome, et troisieme fragment de mes memoires. Année 1753. Mon age 28 ans. 162 1

Enchanté de me voir de retour dans la patrie, que l'homme aime tant par le plus grand des préjugés; devenu superieur à plusieurs de mes egaux à l'egard de l'experience, et de la connois-sance des lois de l'honneur, et de la politesse, il me tardoit de reprendre mes anciennes habitudes; mais plus methodiquement, et avec plus de reserve. J'ai vu avec plaisir dans le cabinet où je dormois, et ecrivois, mes papiers voilà tout comme je les avois laissés, marque sûre que personne depuis trois ans n'etoit entrée là dedans.

Le lendemain de mon arrivée, dans le mouvement que je sortois pour aller accompagner le Lucentaure, où le Doge alloit, comme de coutume, epouser la mer Adriatique, un Bucentaure, on me remit un billet. De l'ouvrir, et j'y trouve que M. Giovanni Erizani me prioit d'aller chez lui pour recevoir une lettre qu'il avoit ordre de me remettre en personne. Ce seigneur agé de vingt trois ans, riche patricien avoit le droit de me mander; mais il compta sur ma politesse. J'y fus dans l'instant. C'etoit le premier qui

Visite de Giovanni Erizani, patricien, qui devoit avoir à peu près mon âge.

Après m'avoir felicité sur mon heureux retour, il me remet une petite lettre sans cachet qu'il avoit reçu la veille. J'y trouve ceci:

« Après votre depart, j'ai cherché en vain par tout » mon portrait en miniature. Je suis sûre qu'il est

» entre vos mains, puisque ne recevant pas chez moi des
» voleurs, tout y est à l'abri. Vous le remettrez à la personne, de
» la quelle vous recevrez cette lettre. — Zogliazzi

Bien aise d'avoir le portrait dans ma poche, j'ai vu dans l'instant à ce seigneur d'ailleurs très aimable. J'observe dans sa physionomie l'air de la surprise, et de la satisfaction. Il croyoit avec raison cette commission difficile.

C'est apparemment l'amour, me dit-il, qui vous a fait faire ce larcin; mais je vous fais compliment sur ce qu'il ne doit pas être bien fort. Je juge cela par la promptitude avec la quelle vous restituez le bijoux ~~cela~~ — Je ne le rendrois pas si facilement à toute autre personne — Cela étant, je vous prie de compter à l'avenir sur toute mon amitié — Elle vaut beaucoup plus que le portrait, et que l'original. Oserai-je espérer que V. E. lui enverra ma réponse? — N'en douter pas. Voila du papier. Vous n'avez pas besoin de la cacheter.

Voici les trois lignes que j'ai écrites: Le plaisir que Cataneva ressent se débarrassant de ce portrait est beaucoup plus grand que celui qu'il eut quand un mise rable caprice lui fit faire la folie de le mettre dans sa poche.

Le mauvais tems ayant fait differer au dimanche la merveilleuse epouvaille, j'ai accompagné le Cen: dennin M. de Bragadin à Padoue, où il alloit passer en paix les jours que les fêtes vénitiennes lui rendoient ennuyeux. Un très aimable vieillard abandonné à la jeunesse les plaisirs bruyans. Le samedi, après avoir dîné avec lui, je lui ai baisé la main, me mettant dans une ~~chaise~~ voiture de poste pour retourner à Venise. Si j'étois ~~parti~~ dix ~~heures~~ secondes avant, ou après, tout ce qui m'est arrivé dans ma vie auroit été different: ma

s'il est vrai qu'elle depende des combinaisons
Destinée auroit été une autre. Le Lecteur en jugera. B

~~après avoir bien pensé, j'ai pris Gabrina avec moi, et~~
~~nous sommes partis pour Padoue. Gabrina~~
~~savoit à peine que faire pour offrir le spectacle des~~
~~jeux de Jupiter~~

Etant donc parti de Padoue dans ce moment fatal;
deux Lieues après, je rencontre à Oriago un cabriolet,
qui venoit à grand trot de deux chevaux de poste, où il y
avoit une jolie femme à la droite d'un homme en uni-
forme allemand. A huit, ou dix pas de moi, le cabriolet verse
du côté de la riviere, et la femme tombe par dessus l'of-
ficier, et elle est dans l'evident danger de tomber dans la
Brenta. Je saute dehors de mon petit chariot sans crier
arrête, et je retiens la dame baissant vite ses jupes, qui
avoient exposées à ma vue toutes ses merveilles sacré-
tes. Son compagnon accourt dans le même instant,
et la voila debout toute ebahie, et certainement moins
fachée de la chute, que de l'indiscretion de ses jupes, mal-
gré la beauté de tout ce qu'elles avoient étalé. Dans ses
remercimens qui durerent tout le tems que son pos-
tillon aidé du mien employa à redresser la voiture,
elle m'appella plusieurs fois son ange. Après que les
deux postillons se querellerent, l'un attribuant la
faute à l'autre comme toujours, ~~la partit~~ la dame partit pour Pa-
doue, et j'ai poursuivi mon voyage. A peine arrivé
à Venise, je me mis masqué, et je mis allé à l'opera.

Le Lendemain je me masque de bonne heure pour
aller suivre le Bucentaure, qui, le tems étant beau,
devoit aller au Lido sans faute. Cette fonction, non
seulement rare; mais unique, depend du courage de
l'amiral de l'arsenal, car il doit répondre sur sa tête
que le tems sera beau constament. La moindre vent

contraire pourroit renverser le vaisseau, et noyer le doge avec toute la serenissime seigneurie, les ambassadeurs, le nonce du pape instituteur, et garant de la vertu de cette singuliere ceremonie sacramentale qu'avec raison les venitiens reverent jusqu'à la superstition. Par surcroit de malheur cet accident tragique feroit rire toute l'Europe, qui diroit que le doge de Venise est enfin allé consommer le mariage.

Je prenois du caffé à visage découvert sous les procuraties de la place de S.t Marc, quand un beau masque femelle qui paroit me donna galamment un coup d'eventail fait sur l'epaule. Ne connoissant pas le masque, je n'y fait pas attention. Après avoir pris mon caffé, je mets mon masque, et je m'achemine au quai du Sepulcre, où la gondole de M. de Brajadin m'attendoit. Vers le pont de la paille je vois le meme masque, qui m'avoit donné le coup d'eventail, attentif à regarder le portrait d'un monstre enfermé qu'on faisoit voir aux curieux qui donnoient dix sous pour entrer. J'approche la dame masquée, et je lui demande de quel droit elle m'avoit battu — Pour vous punir de ce que vous ne me connoissez pas après m'avoir sauvé la vie hyer sur la Brenta.

Je lui fais alors compliment: je lui demande si elle va suivre le Bucentaure, et elle me repond qu'elle iroit si elle avoit une gondole bien sûre: je lui offre la mienne qui étoit des plus grandes; elle consulte l'officier, qui quoiqu'en masque je reconnois à l'uniforme; et elle accepte. Nous allons y monter, je les excite à se demasquer, et ils me repondent qu'ils ont des raisons de ne pas se montrer. Je les prie alors de me dire s'ils appartenoient à quelqu'ambassadeur, car dans ce cas

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

je devois les prier de descendre, et ils me repondent qu'ils étoient venitiens. La gondole étant à la livrée d'un patricien j'aurois eu un embarras avec les inquisiteurs d'état. Nous montames le Bucentaure. L'étant assis sur la banquette près de la dame, je prens, à la faveur du manteau, quelques libertés; mais elle me decourage changeant de posture. Après la fonction nous retournons à Venise, nous descendons aux colonnes, et l'officier me dit que il je voulois aller diner avec eux au Sauvage, je leur ferois plaisir: j'accepte. J'étois devenu tres curieux de cette femme qui étoit jolie, et dont j'avois vu quelque chose de plus que la physionomie. L'officier me laissa seul avec elle prenant le devant pour aller ordonner à diner pour trois.

Je lui ai d'abord dit que je l'aimois, que j'avois une loge à l'opera, que je la lui offrois, et que je la servirois pendant toute la foire, si elle vouloit m'assurer que je ne perdrois pas mon tems. Si vous avez donc, lui dis-je, intention de m'être cruelle, je vous prie de me parler franchement — Je vous prie de me dire avec qui vous croyez d'être — Avec une femme toute aimable ou qu'elle soit une princesse, ou de la plus basse de toutes les conditions. Vous me donnerez aujourd'hui des marques de bonté, ou après diner je vous ferai ma reverence — Vous ferez ce que vous voudrez; mais j'espere qu'après diner vous changerez de langage, car le ton que vous prenez est fait pour vous faire hayr. Il me semble qu'une explication pareille ne peut aller qu'au moins après avoir fait connoissance. Sentez vous bien cela? — Oui: mais j'ai peur d'être attrapé — Pauvre homme! Et par cette raison vous voulez commencer par

où on finit — Je ne demande que des bons arrhes aujourd'hui, et après vous me trouverez modeste, soumis, et discret — Je vous crois très plaisant: je vous conseille de vous modérer.

A la porte du Sauvage nous trouvames l'officier, et nous montames. Quand elle se demasqua je l'ai trouvée encore plus jolie que la veille. Il me restoit à savoir pour la forme, et pour le ceremonial, si l'officier étoit son mari, son amant, son parent, ou son conducteur. Toutes à: aventures, je voulois savoir de quelle espece étoit celle que je venois d'entamer.

Nous mangeons, nous causons, et elle aussi bien que Lui se comporte de façon que je crois devoir proceder avec des menagemens. Ce fut à Lui que j'ai cru devoir offrir ma loge, et elle fut acceptée; mais comme je ne l'avois pas, je Les ai laissés sous un prétexte pour aller en acheter une. Je l'ai prise pour l'opera bouffon qu'on donnoit à S.t Moyse, où Carqui, et Perlici brilloient. Après l'opera je Leur ai donné à souper dans une locande; puis je Les ai conduits chez eux dans ma gondole, où à la faveur de la nuit la Belle m'accorda toutes les faveurs que la bienseance permet d'accorder quand il y a un troisieme qu'on doit menager. A notre separation l'officier me dit que j'aurois le Lendemain de ses nouvelles — Où donc? Comment! — Ne vous en inquietez pas.

Le Lendemain matin on m'annonce un officier. C'étoit lui même. Après l'avoir remercié de l'honneur qu'il me faisoit, je le prie de me dire son nom, et ses qualités, me felicitant d'être connu de lui-Voici ce qu'il me repond parlant très bien; mais sans me regarder. Je m'appelle P. C. Mon pere est assez riche, et très considéré à la bourse; mais nous sommes mal ensemble. Ma.

maison est sur le quai de S. M., et la dame que vous avez vue est née O. femme du courtier C. Sa sœur est femme du patricien P. M.. Madame C. est brouillée avec son mari à cause de moi, comme je suis brouillé avec mon père à cause d'elle. Le porte cet uniforme en force d'un brevet de capitaine au service Autrichien; mais je n'ai jamais servi. Je présida à l'approvisionnement des bœufs pour l'état vénitien, les faisant venir de la Stirie, et de la Hongrie. Cette entreprise liquidée m'assura un gain de dix mille florins par an; mais un étanchement imprévu, et auquel je vais remédier, une banqueroute frauduleuse, et des dépenses extraordinaires me tiennent maintenant dans la détresse. Il y a quatre ans qu'ayant entendu parler de vous, j'ai désiré de faire votre connoissance; et vous voyez que le ciel même est celui qui me la fit faire avant hyer. Je n'hésite pas à vous demander un plaisir essentiel qui nous unira de l'amitié la plus étroite. Devenez mon courtier sans rien risquer. Acceptez ces trois lettres de change, et ne craignez pas de devoir les escompter à l'échéance, car je vous cede ces trois autres, dont le payement vous sera fait avant l'échéance des vôtres. Outre cela je vous hypotheque la conduite des bœufs pour toute cette année, de sorte que si je vous manquois vous pourriez requerir à Trieste tous mes bœufs, qui ne peuvent venir à Venise que de ce côté là.

= Etonné de ce discours, et de ce projet qui me paroissoit chimerique, et rouge de cet embarras que j'abhorois, et de l'idée singuliere de cet homme, qui s'imaginant que je pouvois donner là dedans, me choisissoit de preference à cent autres qu'il devoit connoitre, je n'hesite pas à lui

repondre que je n'accepterai jamais ces trois lettres
de change. Son eloquence redoubla alors pour me
convaincre; mais son courage diminua quand je lui
ai dit que j'etois surpris qu'il m'eut choisi de preference
à plusieurs autres. Il me repondit que sachant que j'a-
vois beaucoup d'esprit, il s'etoit flatté pour certain que
je n'aurois aucune objection à lui faire. Vous vous etes
donc deshabillé, lui dis-je, je suis un sot qui ne comprendra
jamais que faisant cela je ne risque pas d'en etre la dupe.
Il partit me demandant excuse, et me disant qu'il
esperoit de me voir venir le soir sur le liston de la
place S. Marc, où il le trouveroit avec madame C.
Il me laissa son adresse; me disant qu'à l'issue de son
pere il occupoit encore son appartement. C'etoit me
dire que j'aurois devois lui rendre la visite. Etant bien
loin que je devois me repentir de ce pretendu devoir.
Dégoutté du devoir que cet homme avoit jetté sur
moi, je me suis aussi dégoutté de l'autre que j'avois jetté
sur madame C. J'ai cru voir un complot; j'ai cru
pouvoir qu'on me prenoit pour dupe, et decidé à ne
pas vouloir l'etre, je ne suis pas allé sur le liston; mais
le lendemain matin je suis allé chez lui C. J'ai cru
qu'une visite de politesse ne tireroit à aucune con-
sequence.

Un domestique m'ayant conduit à sa chambre,
il m'embrassa, et il me fit obligeamment des repro-
ches de ce que je me suis fait si long attendre sur le
liston. Me regardant tout de suite de son affaire, il me
montra un flattrat de papiers qui m'ennuya. Si je vou-
lois accepter ces trois lettres, il me dit qu'il me feroit

son associé dans l'entreprise des boeufs. Par cette marque extraordinaire d'amitié il me rendoit riche de cinq mille florins par an. Pour toute reponse je l'ai prié de ne plus me parler de cette affaire. J'allois prendre congé lorsqu'il me dit qu'il vouloit me presenter sa mere et sa soeur. Il sort, et une minute après il rentre avec elles. Je voi une femme à l'air ingenu, et respectable, et une demoiselle tres jeune qui me semble un prodige. Un quart d'heure après la trop bonne mere me demande la permission de se retirer, et la fille reste. Elle n'eut besoin que d'une demie heure pour m'enchanter par son maintien, par sa physionomie, et par tout ce que je voyois de naissant sur elle. Ce qui me frappa prince: paternel fut un esprit vif, et tout nouveau dans le quel brilloit la candeur, et l'ingenuité, des sentimens simples, et eleves, une vivacité gaye, et innocente, un ensemble enfin qui mit devant mon ame le venerable portrait de la vertu qui eut toujours sur moi la plus grande force pour me rendre l'esclave de l'objet dans lequel je croyois de l'appercevoir.

Mademoiselle C. C. ne sortoit jamais qu'avec sa mere, qui étoit devote, et indulgente. Elle n'avoit lu que des livres de son pere homme sage qui n'avoit pas des romans: elle mouroit d'envie de connoitre Venise: personne n'alloit dans sa maison: on ne lui avoit jamais dit qu'elle étoit un prodige de la nature. La peau de Zerno que je suis resté là, stupide que son frere ecrivoit, je l'ai passé occupé à repondre à des interrogations qu'elle me faisoit, et que je ne

pouvois satisfaire qu'en ajoutant à des idées primitives qu'elle avoit des idées nouvelles, dont elle ne savoit pas d'être susceptible; son ame étoit encore dans le cahos. Je ne lui ai dit ni qu'elle étoit belle, ni qu'elle m'intéressoit au supreme degré, parceque c'étoit trop vrai, et ayant menti sur cet article ici à voir le tant d'autres, j'avois peur de lui devenir suspect.

Je suis parti de cette maison triste, et reveur, trop frappé des rares qualités que j'avois découvertes dans cette fille. Je me suis promis de ne plus la revoir. Je me plaignois de ce que je n'étois pas homme fait pour la faire demander pour ma femme à son pere. Elle me sembloit faite pour faire uniquement mon bonheur.

N'ayant pas encore vu madame Manzoni, je lui ai fait une visite; et je l'ai trouvée à mon egard toujours la même. La nouvelle qu'elle me donna fut que Therese Tiner, cette Therese à cause de la quelle le vieux senateur Malipiero treize ans auparavant lui avoit donné des coups de canne avoit d'arriver de Bareith, où le margrave avoit fait sa fortune. Comme elle demeuroit dans la maison vis à vis, madame Manzoni voulant jouir de la surprise elle envoya la prier de venir ~~chez elle~~. Elle parut un quart d'heure ~~jouir de la surprise~~ après avec un petit garçon de huit ans joli au possible. C'étoit son fils unique qu'elle avoit eu du danseur Pompeati qui l'avoit grossée; il étoit resté à Barheit ~~n'étoit pas avec elle~~.

Notre surprise en nous revoyant fut egale au plaisir que nous eumes nous rappellant ce qui nous

étoit arrivé quand nous sortions de l'enfance. Aussi nous ne pouvions nous souvenir que d'enfantillages. Je lui ai fait compliment sur sa fortune, et elle crut de m'en devoir autant juger par l'apparence; mais la sienne auroit été plus solide que la mienne, si dans la suite cette femme avoit eu de la conduite. Elle eut des caprices beaucoup plus grands que les miens, et le lecteur en saura une partie dans cinq ans d'ici. Elle étoit devenue grande musicienne; mais la fortune n'avoit pas tout à fait dépendu de son talent: les charmes y avoient contribué le plus. Elle me fit une longue narration de ses aventures, parlant, comme de raison, sous le sceau de la confession, mais elle ne me permettoit pas de me croire. L'entrevue se termina au bout de deux heures après m'avoir engagé à aller déjeuner avec elle le lendemain. Le marquis, à ce qu'elle me dit, la faisoit observer; mais étant une ancienne connoissance je ne pouvois être soupçonné de rien. C'est l'aphorisme de toutes les femmes galantes. Elle me dit d'aller le même soir dans sa loge à l'opera, où M. Lopuchowa me verroit avec plaisir. J'y fus. C'étoit son portrait. Le lendemain je suis allé de très bonne heure déjeuner avec elle.

Je l'ai trouvée au lit avec son fils, qui par précepte d'éducation se levoit d'abord qu'il me vit assis aux pieds de sa mere. J'ai passé trois heures avec elle, dont la dernière fut très importante. Le lecteur en verra la conséquence dans cinq ans. Dans les quinze jours qu'elle passa à Venise, je me suis trouvé avec elle encore une fois; et à son départ

je lui ai promis une visite à Bareith, mais je ne lui ai pas tenu parole.

Dans ces premiers jours de mon retour à la patrie, j'ai dû m'occuper des affaires de mon frere le posthume, qui ayant, à ce qu'il disoit, une vocation toute divine à se faire prêtre il ne le pouvoit pas parce qu'il n'avoit pas un patrimoine. Ignorant, et sans nulle education, n'ayant pour lui qu'une jolie figure, il ne prevoyoit son bonheur à venir que dans l'état d'ecclesiastique; comptoit beaucoup sur la predication, pour laquelle, lui disoient les femmes qu'il connoissoit, il avoit un talent decidé. Je me mis donc à tous les mouvemens qu'il a voulu, et je suis venu à reduire l'abbé de Guimard à lui faire un patrimoine. Il se vit obligé à cela étant debiteur de tous les meubles de notre maison, dont il ne nous avoit rendu aucun compte. Il lui fit une transaction viagere d'une moitié son qu'il avoit, et deux ans après mon frere entra dans l'ordre sacré, en qualité de patrimonié. Mais ce patrimoine fut fictice, la maison étant déjà hippotequée: ce fut un stellionat. Je parlerai de la conduite de ce malheureux frere, lorsqu'elle deviendra liée à mes vicissitudes.

Deux jours après la visite que j'ai faite à P. C., je l'ai rencontré dans la rue. Il me dit que sa sœur ne feroit que parler de moi, qu'elle avoit retenu une quantité de choses que je lui avois dit, et que sa mere étoit enchantée qu'elle eût fait ma connoissance. Il me dit qu'elle seroit un bon parti pour moi, car elle me porteroit en dot dix milles ducats courants. Il me

pria d'aller le lendemain prendre du caffé avec elle, et
sa mere, et j'y fus malgré que je m'étois promis de n'
aller plus chez lui. L'homme se détermine facilement
à se manquer de parole.

A cette seconde visite, trois heures de pure colloque,
qui me parurent très vite, me firent partir tellement
amoureux que je me mis reconnu ingueriable. Lui a-
yant dit, en la quittant, que j'envioi le sort de celui que
le ciel lui avoit destiné, j'ai vu une flamme de vo
ame qui lui inonda toute la figure. Personne ne lui
avoit jamais dit autant.

17 Retournant chez moi, j'examinois le caractere de
ma passion naissante, et je le trouvois cruel. Je ne
pouvois proceder avec C.C. ni en honete homme, ni
en libertin. Je ne pouvois pas me flatter de l'obtenir
pour femme, et il me semblois que j'aurois été quelqu'un
qui auroit osé me persuader à la séduire. Pour me
distraire je me mis allé à un cafin de joueurs. Le jeu est
souvent un grand lenitif pour un homme amoureux.
Sortant du Cafin vainqueur d'une centaine de ce-
quins, je me mis en approché dans une rue obscure
d'un homme courbé sous le poids des années que
j'ai d'abord reconnu pour le comte de Bonafede.
Il me dit, après un court exorde, qu'il se trouvoit opprimé
par le besoin, et réduit au desespoir par l'obligation
qu'il avoit de soutenir sa nombreuse famille. Je ne
songis pas, me dit il, à vous demander un aquin,
qui me fera vivre cinq à six jours.

Je lui en ai vite donné dix l'empechant de faire des
balbutiez pour me marquer sa reconnoissance; mais je
n'ai pas pu l'empecher de verser des larmes. Il me dit me

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

quitant que ce qui mettoit le comble à son malheur étoit
l'état de sa fille aînée, qui étant devenue une
beauté, vouloit mourir plutôt que sacrifier sa vertu
à la nécessité. Je ne peux, me dit il rougissant, ni soutenir,
ni récompenser ses sentiments.

Comprenant ce qu'il desiroit, j'ai pris son adresse,
et j'ai promis d'aller le voir. Je me suis trouvé curieux de voir ce que pouvoit être devenue une enfant
dont je n'avois pas grande idée depuis dix ans
que je ne l'avois vue. J'y suis allé le lendemain.
Il demeuroit dans le Bizi. La maison presque
sans meubles, où j'ai trouvé la fille, car le père n'y
étoit pas, ne me surprit point. La jeune comtesse,
m'ayant vu entrer de la fenêtre, vint me rencontrer à l'escalier. Elle étoit assez bien vêtue.
Je l'ai trouvée belle, et vive, comme je l'avois connue
autrefois S.t André. Son père l'avoit prévenue. Trans=
portée de joye, elle m'embrassa: elle n'avoit pas
pu faire un accueil plus tendre à un amant chéri.
Elle me conduisit dans sa chambre où après m'a=
voir dit que sa mere étoit au lit malade, et hors d'
état de se laisser voir, elle se livra de nouveau aux
transports, que lui causoit, me disoit elle, le plaisir
qu'elle avoit de me revoir. La fougue de baisers, qui
n'étoient donnés, et rendus que sous l'ombre de l'a=
mitié, gagnerent si vite les sens, que le fait qui dans
les bonnes regles ne devoit se verifier qu'à la fin de
la visite arriva dans le premier quart d'heure. Après
cela notre role, naturel, ou joué, fut celui de laisser

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

paroitre notre surprise. Honêtement je ne pouvois qu'ai=
mer la pauvre comtesse que ce que j'avois fait n'étoit
que l'avantcoureur d'un constant attachement:
elle le crut, comme je le croyois aussi dans ce moment
là. Dans le calme insuivi elle me parla de la misere
de la famille, de ses freres qui alloient pour leurs mes
de Venise comme des gueux, et de son pere qui positive=
ment n'avoit pas de quoi leur donner à manger.
— Vous n'avez donc pas un amant? — Quoi!
Un amant! Quel est l'homme qui auroit le cou=
rage de vouloir l'être dans une maison comme celle=
ci? Et pour tirer parti de moi meme, vous pa=
roi-je faite pour me donner pour trente sous? Il n'y
a personne à Venise qui puisse m'evaluer à un plus
haut prix, me voyant dans la misere de cette mai=
son. D'ailleurs je ne me sens pas faite pour me prostituer.

Elle commença alors à verser des larmes qui me
firent tomber les bras, le coeur, et l'ame. Le triste
tableau de la misere effraïe, et revolte l'amour.
Elle ne me laissa partir que quand je lui ai promis
d'aller souvent la voir. Je lui ai donné douze sequins,
et cette somme l'étonna; elle ne s'étoit jamais vue
si riche.

Le lendemain de cette aventure P. C. vint chez
moi de bonne heure pour me dire de la part de son
amical que sa mere avoit permis à sa soeur d'aller
à l'opera avec lui, qu'elle en etoit enchantée pour=
ce qu'elle n'avoit jamais vu un theatre; et que si
cela me feroit plaisir, je pourrois la attendre quelque

part — Et votre soeur sait elle que vous voulez bien me mettre de la partie? — Elle le sait, et elle s'en fait une fête — Et madame votre mere le sait elle? — Non; mais quand elle le saura elle s'en sera pas fachée, car elle vous considere — Je tacherai donc d'avoir une loge — Vous nous attendrez à vingt une heure à la place des S.S. Apotres.

Le bourreau ne me parloit plus de Lettre de change. Voyant que je ne me soucioit pas de la dame, et s'étant apperçu que sa soeur m'avoit plu, il enfanta le beau projet de me la vendre. Je plaignois sa mere qui lui confioit sa fille, et la fille qui se mettoit ainsi entre les main d'un pareil frere; mais je n'avois pas assez de vertu pour refuser la partie. J'ai cru au contraire qu'en l'aimant je devois y être pour la garantir d'autres pieges. Si je m'étois refusé, il auroit trouvé quelqu'un autre; et cette idée m'empoisonnoit l'ame. Il me semblait d'être sûr qu'avec moi elle ne courroit aucun risque.

J'ai loué une loge à l'opera serieux qui étoit à S. Samuel, et sans me soucier de dîner je les ai attendus à l'heure, et au lieu indiqué. J'ai vu C.C. faite à ravir elegamment masquée. Je les ai faits entrer dans ma gondole, car P.C. avec son uniforme pouvoit être connu, et quelqu'un auroit pu deviner que le joli masque étoit sa soeur. Il voulut être de banque chez la maitresse qu'il nous dit être malade, nous promettant de venir nous rejoindre dans notre

loge dont je lui ai dit le murmure. Ce qui me surprit fut que C. C. ne montra ni crainte ni repugnance à rester seule avec moi dans la gondole. Pour ce qui regarde son frere qui me l'abandonna je n'en fus pas étonné. C'étoit evident qu'il vouloit en tirer parti ~~me débarrasser~~. J'ai dit à C. C. que jusqu'à l'heure du diner nous nous ferions voguer, et que la chaleur étant forte elle pourroit se demasquer. Ce qu'elle fit dans l'instant. Dans la loi que je m'étois faite de la respecter, voyant sur la physionomie la noble assurance, et briller dans ses yeux la belle confiance, et la joye de son ame, mon amour devint géant

Ne sachant que lui dire, car naturellement je ne pouvois lui parler que d'amour, et le propos étant dangereux, je ne faisois que tenir mes yeux sur son visage, n'osant pas les laisser aller sur la gorge naissante de crainte d'allarmer sa pudeur. Son corset trop bas par devant me laissoit voir à travers la dentelle de sa batiste les boutons de ses seins. Je ne les avois vus qu'un instant, et effrayé, je n'osois pas y retourner.

Dites moi donc quelque chose, me dit elle; vous ne faites que me regarder, et vous ne me parlez pas. Vous vous êtes sacrifié aujourd'hui, car je vois bien que mon frere vous aura conduit chez sa dame, qui, à ce qu'il dit, est belle, et a de l'esprit comme un ange. — Je connois la dame de votre frere, je ne l'ai jamais allé chez elle, et je n'y irai jamais: je ne vous sacrifie rien, et si je ne vous parle pas, c'est que mon bonheur, et la belle confiance que vous avez en moi me ravissent

— J'en suis enchantée on ne peut pas plus; mais comment pourrois-je manquer de confiance en vous? Je me sens plus libre, et plus sûre que si j'étois avec mon frere. Ma mere même dit qu'on ne peut pas s'y tromper, et que sûrement vous êtes un des plus honnêtes garçons de Venise. D'ailleurs vous n'êtes pas marié. C'est la premiere chose que j'ai demandé à mon frere. Vous souvenez vous que vous m'avez dit que vous envier le sort de celui qui m'auroit pour femme? Dans ce même moment je disois en moi même que celle qui vous aura sera la plus heureuse fille de Venise.

Cependant ces paroles prononcées avec une sincerité angelique, et n'osant pas imprimer un baiser sur la belle bouche d'où elles étoient sorties, je plains le Lecteur qui ne sent pas de quelle espece devoit être la peine que j'endurois en même tems que je ressentois la plus douce joye de me savoir aimé de cet ange incarné. Dans la conformité de nos pensées, lui dis-je, nous serions donc heureux, ma charmante C., si nous pouvions devenir inséparables? Mais je pourrois être votre pere — Vous mon pere? Quel conte! Savez vous que j'ai quatorze ans? — Et moi vingt huit — Eh bien! Quel est l'homme qui à votre age ait une fille comme moi? Je vis pourtant que si mon pere vous ressembloit, il ne me feroit certainement jamais peur; et je ne pourrois avoir vis à vis de lui aucune reserve.

A l'heure du Lixton, nous descendimes à la petite place, et le nouveau spectacle l'occupa entierement. Sur la Grande nous allames prendre des glaces, puis à l'opera, où son frere vint nous rejoindre au troisieme acte. Je leur ai donné à souper à une locande, où le.

† L'accademie écrit locanda, et elle se trompe. Il faut dire locande.

plaisir de voir la jeune fille très gaye manger avec tant plus grand appetit me fit oublier que je n'avois pas dinè. Je n'ai presque jamais parlè: j'ètois malade d'amour, et dans un ètat de violence qui ne pouvoit pas durer. Ayant dit que j'avois mal aux dents on me plaignoit, et on laissoit que je me tusse.

Après souper, P. dit à la soeur que j'ètois amoureux d'elle, et que je me sentirois soulagè, si elle vouloit me permettre de l'embrasser. Elle ne lui respondit que se tournant vers moi à bouche riante. C'aut ètè pour lors oiserie de ma part, si je ne me fusse acquitè de ce devoir; mais ce ne fut que l'embrassement de la petitesse: un baiser par jeux, et même très froid. Ce qui m'empecha de la baiser autrement fut le crime qui ne pouvoit pas se resoudre a souiller l'innocence.

Quel baiser! Dit le debordè. Allons, allons; un baiser d'amour. Je ne bougeois pas, et l'instigateur m'ennuyoit. Sa soeur alors, detournant sa belle tête, me dit. Le premier pas, lui dit elle, car je ne lui plais pas.

Cette consequence m'allarma, me perça l'ame, et me determina. Comment! Lui dis-je. Vous n'attribuez pas ma retenue au sentiment? Vous croyez de ne pas me plaire? Vous vous trompez celeste C, et si un baiser est necessaire à vous apprendre que je vous aime, voila comme il faut que je l'imprime sur cette belle bouche riante.

La serrant alors tendrement contre mon sein, je lui ai donnè le baiser qu'elle meritoit, et que je mourois d'envie de lui donner. Mais à la nature de ce baiser la colombe s'apperçut qu'elle ètoit entre les griffes du vautour. Elle sortit de mes bras toute enflammée, et comme ètonnée de m'avoir decouvert amoureux par ce chemin là. Son frere m'applaudissoit,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

tandis qu'elle étoit affairée à se remettre en masque.
Je lui ai demandé si pour le coup elle donnoit dans le piège.
Elle me répondit que je l'avois convaincue ; mais que pour
la détromper je ne devois pas la punir. Cette réponse dictée
par le sentiment parut une bêtise à son malheureux
frere. Après les avoir conduits chez eux, je suis allé
chez moi content, mais fort triste.

Le lendemain, P. C. vint chez moi me dire d'un air
triomphant, que la sœur avoit dit à la mere que nous
nous aimions, et que devant se marier elle ne pouvoit
être heureuse qu'avec moi — Je l'adore, lui dis-je, mais
votre pere me l'accordera-t-il ? — Je ne le crois pas ; mais
il est vieux. En attendant, aimez. Ma mere est contente
qu'elle aille aujourd'hui avec nous à l'opera bouffon.
— Eh bien, mon cher ami, nous irons — Je lui dois
le cas de vous prier de me faire un petit plaisir —
Ordonnez — Il y a actuellement de l'excellent vin de
Chypre à vendre à bon marché. Je peux en avoir un
tonneau moyennant un billet payable à six mois. Je
suis sûr de le revendre d'abord, et d'y gagner ; mais le
marchand veut une caution, et il est content de la vô-
tre. Voulez vous signer mon billet ? — Avec plaisir.
— Voici le billet.

Je l'ai signé sans balancer. Quel est l'homme amoureux
qui dans ce moment là auroit pu refuser ce plaisir à ce-
lui qui pour se venger auroit pu le rendre malheureux ?
Après lui avoir indiqué le même lieu à vingt heures,
je suis allé louer une loge à la place de S. Marc. Un
quart d'heure après, je vois P. C. en masque avec un
habit tout neuf. Je le loue d'avoir quitté l'uniforme,
et je lui montre le numero de ma loge. Nous nous

quitons. Je vais en foire, j'achete une douzaine de gants blancs, une douzaine de bas de soie, et des jarretieres brodées avec des agraffes d'or, que je mets d'abord au haut de mes propres bas. Je me fais une fête de faire ce premier present à mon ange. Après cela, l'heure s'approchant, je cours à la place des S.S. Apôtres, et je les vois fermer me cherchant des yeux. C. C. me dit qu'ayant des affaires il devoit me laisser, et que le chant de la messe de ma Loge, il nous rejoindroit à l'opera. Je dis alors à la soeur que nous ne pouvions qu'aller nous promener en gondole jusqu'à l'heure du Lever. Elle me repond qu'elle avoit envie d'aller se promener dans un jardin de la Zuecca, j'approuve son idée. N'ayant pas dîné, tout comme elle, je lui dis que nous pouvions au jardin même nous faire donner à manger, et nous y allons dans une gondole de Trajet.

Nous allons à S. Blaise dans un jardin de ma connoissance, dont moyennant un sequin je me suis rendu maitre pour toute la journée. Personne ne pouvoit plus y entrer. Nous ordonnons ce que nous voulons manger, nous montons à l'appartement, nous laissons là nos habits de masque, et nous descendons au jardin pour nous promener. C. C. n'avoit qu'un corset de taffetas en petticoat, et une jupe de la même etoffe: c'étoit tout son habillement. Mon ame amoureuse de la voir toute nue, je soupirois, je maudissois les devoirs, et tous les scrupules qui s'opposoient à la nature qui triomphoit dans l'age d'or.

D'abord que nous fumes dans la longue allée, C. C, comme une jeune levrette, qui sort de la chambre de son maitre, où elle s'étoit ennuyée ayant dû y passer

AA 576

plusieurs jours, se voyant à la fin dans la prairie, toute joyeuse, elle s'abandonne à son instinct, elle court ventre à terre à droite, à gauche, en long, et en large, retournant à chaque moment aux pieds de son maître, comme pour le remercier des folies qu'il lui permettoit de faire; telle C. C. qui ne s'étoit jamais vue seule dans la liberté où elle se voyoit ce jour là; elle se mit à courir jusqu'à perte d'haleine — riant après de l'étonnement avec lequel je me tenois immobile, et attentif à la regarder. Après avoir repris haleine, et essuyé son front, elle s'avise de me defier à la course. Le jeu me plait, j'y consens; mais je veux une gageure. Celui qui perd, lui dis-je, sera condamné à faire ce que le vainqueur voudra — Je le veux bien.

Nous établissons le terme de la course à la porte qui donnoit sur la lagune. Le premier qui la touchera aura gagné. J'étois sûr de gagner; mais je me suis proposé de perdre pour voir ce qu'elle m'ordonneroit. Nous partons. Elle emploie toute sa force; mais je menage la mienne de façon qu'elle touche à la porte quatre ou cinq pas avant moi. Elle reprend haleine pensant à me donner une jolie penitence, puis elle va derriere les arbres, et une minute après elle vient me dire qu'elle me condamnoit à trouver sa bague qu'elle avoit cachée sur elle, elle me rendoit maitre de la chercher, et elle ne m'estimeroit guere si je ne la trouvois pas. C'étoit charmant: la malice y étoit; mais elle étoit enchanteresse, et je ne devois pas en abuser, car sa confiance ~~complaisance~~ avoit besoin d'être encouragée. Nous nous assayons sur l'herbe. Je visite ses poches, les plis de sa ceinture, ceux de la jupe, puis ses coutures, et je la trouve

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Lonètement, et Lentement jusqu'aux jonetieres qu'elle avoit au dessous du genou: je Les delace, et je ne trouve rien. Je Les relace, je rebaisse ~~sa courtepointe~~ son jupon, et tout m'étant permis, je La tâte sous Les aisselles: Le chatouillement La fait rire; mais je tiens La bague, et il est clair que je La prends, elle doit me permettre de delacer son corset, et que ma main touche Le joli sein sur Lequel elle devoit passer pour l'atteindre; mais fort à propos elle tomba plus bas de sorte que j'ai dû La ramener à La ceinture ~~de La~~ du jupon pendant heureux mes yeux affamés également que ma main qu'elle fut surprise de voir tremblante.

— D'où vient ce tremblement? — Du plaisir d'avoir trouvé La bague; mais vous me devez une revanche. Vous ne me subjuguerez pas cette fois ci — Nous verrons.

La charmante courut au commencement de La course n'alloit pas bien vite, et je ne me souciois pas de La devancer. Je me croyois sûr de prendre L'essor vers La fin, et de toucher La porte avant elle. Je ne pouvois pas lui supposer La même malice; mais elle l'avoit. Quand elle fut à trente pas du but, elle prit L'élan, et me voyant perdu, j'eus recours à une ruse imparable. Je me laisse tomber disant Oh! Mon Dieu! Elle se tourne; elle croit que je me suis fait mal, et elle vient à moi. Aidé par elle, je me leve me plaignant, et feignant semblant de ne pouvoir pas me soutenir sur un pied, et elle s'alarme. Mais d'abord que je me vois un seul pas avant elle, je La regarde, et je vis, je cours vers La porte, je La touche, et je crie victoire.

La charmante fille toute abasie avoit de La peine à concevoir La chose — Vous ne vous êtes donc pas

14 174-251

Celle[16]. — Non; car je me suis tombé exprès — exprès pour me tromper, comptant sur la bonté de mon ame. Je ne vous aurois pas cru capable de cela. Il n'est pas permis de gagner par fraude, et vous n'avez pas gagné — j'ai gagné, car j'ai atteint la porte avant vous, et vous pouvez vous avouer que vous avez aussi tenté de me tromper prenant l'eloge — Mais cela est permis. Votre ruse mon cher ami, est d'une espece singuliere — Mais elle m'a procuré la victoire

Vincasi per fortuna o per inganno,
Il vincer sempre fu laudabil cosa.

— Celle ci est une sentence que j'ai plusieurs fois entendu prononcée par mon frere, jamais par mon pere. Mais bref. Je conviens d'avoir perdu. Ordonnez, condamnez moi, j'obéirai — Attendez. Arrêtons nous. Je dois y penser.

Je vous condamne, lui dis-je avec reflexion, à troquer avec moi de jarretieres — De jarretieres? Vous les avez vous. Elles sont vieilles, et laides: elles ne valent rien — N'importe. Je penserai à l'objet que j'aime deux fois par jour dans les moments toujours present à l'esprit d'un tendre amant — L'idée est fort jolie, et elle me flatte. Je vous pardonne maintenant de m'avoir trompée. Voici mes vilaines jarretieres — Et voici les miennes — Ah! mon cher trompeur! Qu'elles sont belles! Le joli present! Qu'elles plairont à ma chere mere! C'est vraiment un cadeau qu'on vient de vous faire, car elles sont toutes neuves. — Non. Ce n'est pas un present. Je les ai achetées pour vous, et j'ai mis ma cervelle à l'alambic pour deviner comment je pourrois faire pour vous les

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

faire agréer. L'amour m'a inspiré de lui faire devenir
le prix parfait de cette coiffe. Or, figurez vous mon cha=
grin quand je vous ai vu dans le moment de gager.
C'est l'amour même qui m'a inspiré une tromperie
fondée sur ce qui vous fait honneur, car avouez que
pour ne pas courir d'abord à moi vous auriez dû avoir
un mauvais coeur — Aussi je suis sûre que vous n'au=
riez pas employé cette ruse, il vous aurait pu deviner
la peine que j'ai souffert — Vous vous intéressez donc
bien à moi — Je ferois tout au monde pour vous
en convaincre. Mais pour ces jarretières, je vous assure
que je n'en aurai jamais d'autres à mes jarrets, et pour
le corps mon frère ne me les volera pas — Le croit
il capable? — Très capable, il s'est de l'or — C'est
de l'or; mais vous lui direz que c'est du cuivre
doré — Mais vous m'apprendrez à accrocher ces
jolies agraffes, car mon jarret est mince — Allons
manger l'omelette.

Le petit repas nous étoit nécessaire. Elle devint
plus gaye, et moi plus amoureux, et par conse=
quent plus à plaindre par rapport à la loi que je
m'étois faite. Impatiente de mettre ses jarretiè=
res, elle me pria de l'aider de la meilleure foi du
monde, sans malice, et sans le moindre esprit de
coquetterie. Une fille innocente qui malgré ses
quatorze ans n'a jamais aimé, et n'a pas vécu en
société avec d'autres filles, ne connoit ni la violence
des désirs ni tout à fait ce qui les fait naître, ni les dan=
gers des tête à tête. Quand l'instinct a fait devenir

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

amoureuse d'un homme, elle le croit digne de toute la confiance, et elle pense devoir pouvoir se faire aimer qu'à force de lui faire connoître qu'elle n'a pour lui aucune reserve. C. C. se trouva jusqu'au jarret, et trouvant que ses bas etoient trop courts pour les mettre au dessus du genou, elle dit qu'elle les mettroit avec des bas plus longs; mais dans le moment je lui ai donné la domaine de bas perle que j'avois achetée. Transportée par la reconnoissance, elle s'allit sur moi, me donnant les mêmes baisers qu'elle auroit donné à son pere dans le moment qu'il lui auroit fait ce present. Je les lui ai rendus etouffant avec une force surnaturelle la violence de ses desirs. Je lui ai cependant dit qu'un seul de ses baisers valoit plus qu'un royaume. C. C. se dechaussa, et la mit une paire de mes bas qui lui alloit jusqu'à la moitié de la cuisse, et me ignorant entierement d'elle elle avoit non seulement que cette vue me feroit plaisir, mais qu'etant de nulle importance, je la prendrois pour telle, si elle y attachoit un prix. Plus je la decouvrois innocente, moins je pouvois me determiner à m'emparer d'elle.

Nous descendimes de nouveau et apres nous être promenés jusqu'au soir nous allames à l'opera, gardant toujours nos masques sur le visage; car le theâtre etant petit, on auroit pu nous connoitre. C. C. etoit sûre qu'il ne lui seroit plus possible de sortir, il son pere sauroit à savoir qu'elle jouissoit de ce plaisir.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Nous nous étonnions de ne pas voir M. C. A notre
gauche il y avoit le marquis de Montallegre ambassa-
deur d'Espagne avec Mademoiselle Bola sa maitresse
et à notre droite deux masques homme et femme,
qui comme nous n'avoient jamais été à leur masque.
Ils avoient toujours les yeux sur nous, mais C. C. qui leur
tournoit le dos ne pouvoit pas s'en apperçevoir. Dans
le tems du ballet, elle mit sur la hauteur d'appui
de la loge le livre de l'opera, et j'ai eu le masque hon-
me allonger le bras, et la prendre. Jugeant pour
lors que ce ne pouvoit être que quelqu'un qui etoit
connu d'un de nous deux, je l'ai dit à C. C, qui con-
nut d'abord son frere. La dame ne pouvoit être que
la C. Sachant le numero de ma loge il avoit acheté
celle au coté, et j'ai preveu qu'il alloit faire souper
sa soeur avec cette femme. J'en etois fache;
je ne pouvois eviter la chose que soupant en vis-
à-vis; et j'etois amoureux

Après le second ballet il vint dans notre loge avec
sa belle, et après les complimens d'usage la con-
noissance fut faite, et nous fumes aller souper à son
cazin. Après s'être defaites de leur attirail de mas-
que, les dames s'embrasserent, et la C. combla de
loges les charmes de mon ange. A table elle eut
toujours l'air de la gracieuser, et elle, n'ayant pas
l'usage du monde, celui d'un respect infini. Je voyois
cependant la C, malgré son art, très jalouse des
charmes naissans, que j'avois preferé aux siens.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

P. C; fou de gayeté, ne menageoit rien dans ses plaisanteries, dont sa seule dame riait: dans ma mauvaise humeur j'étois serieux, et C. C., n'y comprenant rien, ne disoit rien. Notre partie étoit tres maussade.

Au dessert, étant ivre, il embrassa sa dame, me defiant à en faire autant à la mienne: je lui ai répondu d'un air serein, que j'aimerois beaucoup mademoiselle je n'en viendrai là que lorsque j'aurai gagné des droits sur son coeur. C. C. me remercia, son frere dit qu'il ne nous croyoit pas, et sa dame lui imposa silence. J'ai alors tiré de ma poche les gants, et je lui en ai donné six paires, presentant à C. C. les autres six. Sur lui chaussant j'ai baisé à reprises son joli bras, comme si c'eût fait la premiere faveur que je me procurois. Son frere ricanna, et se leva de table.

Il se jetta sur un sopha entraînant la C. qui avoit aussi trop bu, et étalant à nos yeux sa gorge, elle ne fesait que semblant de se défendre; mais quand il vit que la soeur, lui tournant le dos étoit allée devant un miroir, et que ce libertinage me deplaisoit, il la trouva pour me faire admirer ce que j'avois deja vu à la chute sur la Brenta, et marmié depuis. Pour elle, elle lui donnoit des soufflets en apparence de la punir, mais elle rioit. Elle vouloit que je crusse que ce rire lui étoit la force de se defendre: dans ses efforts au contraire, elle reussit à se montrer toute entiere. Une fatale dissimulation me forçoit à faire l'eloge des charmes de la devergondée.

Mais enfin voila la roue qui en apparence de calme lui demande pardon, l'ajuste, et la change de posture.

puis sans bouger il étale son état d'animal, et il s'adapte la donne la prenant à califourchon, qui fe: ignit toujours semblant de ne pas pouvoir sortir de ses mains lui laisse faire, et fait. Je vais alors parler à C.C. me mettant entr'eux, et elle pour dérober à ses yeux cette horreur qu'elle devoit deja avoir vu dans le mi: roir. Rouge comme du feu elle me parloit de ses beaux gants qu'elle plioit sur la console.

Après son brutal exploit le bourreau vint m'embras: ser, et la donne embrassa sa sœur lui disant qu'elle étoit sûre qu'elle n'avoit rien vu. C.C. lui répondit sagement qu'elle ne savoit pas ce qu'elle auroit pu voir. Mais je voyois sa belle ame dans le plus grand alarme. Pour ce qui regarde mon état, je le laisse deviner au Lecteur qui connoit le cœur de l'homme. Comment souffrir cette scene à la presence d'une innocente que et dans le moment j'adorois? A que mon ame combattoit entre la crime, et la vertu pour la defendre de moi même? Quel mar: tire! La colere, et l'indignation me faisoient trembler de la tête aux pieds. L'infame croyoit de me donner ainsi une extreme marque d'amitié. Comptant pour rien qu'il deshonoroit la donne, et qu'il debauchoit, et pros: tituoit sa sœur, il étoit aveugle, et insensé au point qu'il ne comprenoit pas que par ce qu'il avoit fait il devoit s'avoir ôté à tout au point de me mettre dans le risque evident d'assassiner la scene. Je ne sais pas comment j'ai pu me tenir de l'egorger. La seule bonne raison qu'il m'allegua le lendemain fut qu'il étoit bien loin de s'imaginer que je n'eusse deja traité sa sœur tête à tête comme il avoit traité la C. Après les avoir con: duits chez eux, je suis allé me coucher esperant que le sommeil calmeroit mon courroux.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

À mon reveil ne me trouvant qu'indigné, mon a:
mour devint invincible: C. C. ne me parut à plain:
dre que parceque je ne pouvois pas faire son bonheur,
car je me sentois déterminé à tout faire pour mettre
obstacle à tout le parti que le coquin pouvoit tirer de
ses charmes, s'il m'arrivoit de devoir l'abandonner.
L'affaire me sembloit pressante. Quelle horreur! Quel:
le espace inouie de seduction! Quel étrange moyen
de gagner mon amitié! Je me voyois à la dure condi:
tion de devoir faire semblant de reconnoitre pour mon:
nier d'amitié ce qui ne pouvoit deriver que des lache
sentimens d'un libertinage effrené qui sacrifioit tout
à l'interest de se soutenir. On m'avoit informé qu'
il étoit obéré, qu'il avoit fait banqueroute à Vienne,
ou'il avoit femme et enfans, qu'il l'avoit faite à Ve:
nise même compromettant son pere qui l'avoit chas:
sé de sa maison, et qui feroit semblant de ne pas savoir
qu'il y demeuroit encore. Il avoit seduit la C. que son
mari ne voulloit plus voir, et après lui avoir mangé
tout, il voulloit poursuivre à l'entretenir, malgré
qu'il ne lui fut plus où donner de la tête pour trouver
un coquin. Sa mere, qui l'adoroit, lui avoit donné
tout ce qu'elle possedoit, et jusqu'à ses habits. Je m'
attendois à le voir venir de nouveau me demander
de l'argent, ou quelque caution; mais j'~~avois~~ decidé
à lui refuser tout. Je ne pouvois souffrir l'idée que
C. C. dût devenir la cause de ma ruine, ni l'autre
qu'elle dût servir d'instrument à son frere pour en:
treterir ses debauches.

Enfin pour l'amour, je fus allé chez lui le lendemain,
et après lui avoir dit que j'adorois sa sœur avec l'inten:
tion la plus pure, je lui ai fait sentir la peine qu'il

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

m'avoit faite à cet indigne souper. Je lui ai dit que j'étois
decidé à ne plus me trouver avec lui quand même je devrois
renoncer au plaisir de voir la soeur jamais que je trouverois
le moyen d'empecher qu'elle sorte avec lui, s'il la flattoit
de reussir à la vendre à quelqu'un autre.

Il ne me regondit autre chose si non que je devois lui
pardonner parceque il étoit ivre, et qu'il ne croyoit pas
que j'aimasse sa soeur d'un amour qui excluoit la jouis=
sance. Il m'embrassa en pleurant, et dans ce moment
sa mere vint avec sa fille me remercier des jolis pre=
sens que je lui avois faits. Je lui ai dit que je ne l'aimois
qu'autant qu'elle me l'accorderoit pour femme: qu'à
cette fin je ferois parler à son mari, après que je me serois
fait un état suffisant à la rendre heureuse. Lui di=
sant cela, je lui ai baisé la main sans pouvoir retenir
mes larmes qui excitèrent les siennes. Après m'avoir
remercié des sentimens que je lui avois temoignés, elle
se retira me laissant avec sa fille, et son fils qui paroi=
soit devenu de marbre

Il y a dans le monde une grande quantité de meres
de cette trempe, toutes bonnêtes, et ayant en partage
toutes les vertus, dont la premiere étant la bonne foi,
elles sont presque toutes les victimes de la confiance
qu'elles ont en ceux qui leur paroissent gens de probité.

Le discours que j'ai tenu à madame etonna la fille.
Mais elle fut bien plus étonnée quand je lui ai repeté
ce que j'avois dit à son frere. Après une tres courte re=
flexion, elle lui dit qu'avec un autre que moi elle au=
roit été perdue, et qu'elle ne lui auroit pas pardon=
né si elle avoit été à la place de la dame qu'il avoit
deshonorée quand meme elle auroit été sa femme.

P. C. pleura. Mais le coquin étoit le maitre de ses larmes.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Dans ce jour là, dimanche de la Pentecote, les theatres n'etant pas ouverts, il me pria de me trouver le lendemain à l'endroit ordinaire où il me consigneroit sa soeur. Il nous dit que l'honneur, et l'amour l'obligeoient à ne pas laisser seule madame C. il nous laisseroit en pleine liberté. Je vous donnerai, me dit il, ma clef, et vous reconduirez ma soeur ici après que vous aurez soupé où bon vous semblera.

Il nous laissa après m'avoir donné la clef que je n'ai pas eu la force de refuser, et je mis parti aussi un moment après disant à C. C. que nous nous parlerions le lendemain dans le jardin de la Zueca. Elle me dit que le parti que son frere avoit pris étoit le plus honeste qu'il pust prendre.

La chose fut ainsi le lendemain, il me la laissa, et s'éloigna d'assez pour ne pas entendre ce qui devoit arriver. Après avoir loué une loge, nous allames à ce jardin, ou étant le lundi de la Pentecôte nous trouvames beaucoup de monde, mais le casin étant libre nous ne demandions pas d'avantage.

Nous montons, et certains que nous n'oserons pas nous promener, dix à douze compagnies se trouvant à plusieurs tables dans le jardin, nous nous determinons à souper dans le casin, ne nous souciant d'aller à l'opera qu'au second ballet. Nous ordonnons donc le souper en consequence. Nous avions devant nous sept heures: elle me dit qu'elle étoit sure que nous ne nous ennuyerions pas, et s'étant defaite de tout l'attirail de masque elle se jetta entre mes bras me disant que j'avois fini de lui tirer l'ame à cet affreux souper, où je l'avois si bien menagée. Nos raisonnemens étoient toujours accompagnés de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

baisers, dont nous inondions nos physionomies. Mais si
amour ne baise la physionomie que pour la ressemblance
des traits qu'elle lui inspire; et le but de ses désirs étant
un autre, l'amour s'irrite si on n'en vient pas là.

As tu vu, me dit elle, ce que mon frere a fait avec
sa Dame, lorsqu'elle monta sur lui comme on monte
a cheval? Je suis vite allée devant le miroir; mais je
me suis bien figurée la chose — As tu eu peur que
je te traite de même? — Je t'assure que non. Com-
ment aurois-je pu craindre cela sachant combien tu
m'aimes? Tu m'aurois tellement humiliée que je
n'aurois plus pu t'aimer. Nous nous garderons toujours
pour lorsque nous serons mariés. N'est ce pas? Puis nous
voi la figure de la joye de mon ame quand tu t'es expliqué
à ma mere. Nous nous aimerons toujours. Mais, tant
que je m'en souviens, je te prie de m'expliquer les deux
vers des jarretieres — Y a-t-il deux vers? Je n'en sais
rien — Fais moi le plaisir de le lire. Ils sont françois.

Comme elle étoit assise sur moi, elle se defait d'une,
tandis que je lui ôtois l'autre. Voici les deux vers
que j'aurois dû lire avant de lui donner les jarretieres.

En voyant tous les jours le bijou de ma belle,
Vous lui direz qu'amour veut qu'il lui soit fidele.

Ces vers que quoique politissons j'ai trouvés parfaits,
comiques, et spirituels me firent éclater de rire, et en-
core plus vive quand pour la contenter j'ai dû les
lui expliquer à la lettre. S'agissant de deux idées nou-
velles elle aut besoin d'un commentaire qui nous mit en
feu tous les deux. La premiere chose que j'ai dû lui

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

B4 186 871

dira fut que par le bijoux on entendoit son petit cela
dont je ne pouvois devenir maitre que l'epouvant;
et la seconde de quelle façon les jarretieres au=
roient le privilege de le voir à chaqu' instant si elles
avoient des yeux. Ce Ce fut le rouge me dit on m'
embrassant de tout son coeur que son bijoux n'a=
voit aucun besoin que les jarretieres lui fissent ce
compliment, puisqu'il savoit parfaitement bien
qu'il ne devoit être qu'à son mari. Je suis seule-
ment fachée, m'ajouta-t-elle, après y avoir
un peu pensé que je n'oserai plus faire voir mes
jarretieres à personne. Dis moi à quoi tu penses. —
Je pense que ces bienheureuses jarretieres ont un
privilege que je n'aurai peut-être jamais. Que ne
suis-je à leur place! Je mourai peut-être de ce
delit, et je mourai malheureux — Non mon
ami. Je suis dans ton meme cas, car tu dois aussi
avoir des bijoux qui m'interessent, et je suis sûre
de voire. D'ailleurs nous pouvons hater notre ma=
riage. Pour moi je suis prête à le donner ma foi
demain si tu veux. Nous sommes libres, et mon
pere devra y consentir — Tu raisonnes juste, car
l'honneur même l'y forceroit; mais je veux pourtant
lui donner avant tout une marque de respect le fe=
sant demander, et notre maison sera bien vite faite.
Ce sera dans huit à dix jours — Si tot? Tu verras
qu'il repondra que je suis trop jeune — Et il dira
peut être vrai — Non; car je suis jeune; mais pas
trop. Je suis sûre, mon cher ami, que je pourois
être ta femme.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je bruloit : je ne pouvois plus resister à la force que
la nature me faisoit. Ma chere amie, lui dis-je, la
tenant serrée entre mes bras, si tu sçavois que je t'ai
mé ! Me crois tu capable de te manquer de foi ? Si tu
ne dane jamais te repentir de m'avoir eprouvé ! —
J'en suis plus que certaine, mon cœur : jamais je ne
te croirai capable de faire mon malheur — Mais
ont nous donc dans ce même moment devant Dieu, en
la presence : nous ne pouvons pas avoir un plus loyal, un
plus respectable temoin que nôtre createur qui connoit
nos consciences, et la pureté de nos intentions. Nous
n'avons pas besoin d'écritures. Donnons nous reciproque-
ment notre foi : unissons nos destinées dans ce
moment, et rendons nous heureux. Nous passerons
au ceremonial de l'eglise, lorsque le tout pouvoir le per-
me publiquement — Je suis contente, mon cher ami.
Je promets à Dieu, et à toi d'être depuis ce moment
jusqu'à ma mort ta fidele femme, et de m'expliquer
ainsi à mon pere, au prestre qui nous donnera la be-
nediction à l'eglise, et à toute la terre. — Et toi,
ma chere amie, le même serment ; et je t'assure
que nous sommes parfaitement mariés, et appar-
tenans l'un à l'autre. Vien actuellement en
ton nouveau lit — D'abord ! Est il possible que je lou-
che de si près à mon bonheur ?

Je suis alors allé dire à la maitresse du jardin de
ne nous porter à manger que quand nous appelle-
rions, et de nous laisser tranquilles, car nous com-
tions dormir jusqu'à la nuit. C. C. s'étoit jetée sur

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

136 190

Le lit toute habillée ; mais je lui ai dit en riant que l'amour, et l'hymen alloient tous nus — Tous nus ? Et toi aussi ? — Naturellement. Laisse moi faire.

En moins d'une minute, je l'ai mise devant mes yeux avides, et assez loin que rien voile pût me dérober le moindre de ses charmes. Extasié par une admiration qui m'excedoit, je devorois par des baisers de feu tout ce que je voyois courant d'un endroit à l'autre, et ne pouvant m'arrêter nulle part, poussé comme j'étois par la cupidité d'être par tout, me plaignant que ma bouche devoit aller moins rapidement que mes yeux. Ma beauté, lui dis-je, elle divine : elle ne me laisse pas croire dans ce moment-ci être mortel.

Sa blanche comme l'albâtre, avoit de cheveux noirs, et sa pubertè ne paroissoit que par le poil follet, divisé en petites boucles qui formoient une frise transparente par dessus la petite entrée du temple de l'amour. Evasée, et mince de taille, elle étoit long-tems de me laisser voir, se hancher, que l'emboîtement des cuisses relevoit à merveille, et dont elle croyoit la proportion vicieuse, tandis que moins grosses, et moins relevées, elles auroient été moins belles. Son ventre paroissoit à peine, et ses seins ne laissoient rien à desirer ni aux yeux ni aux mains. Ses grands yeux noirs sous des sourcils ennemis de la colere temoignoient la joye de son ame ravie de voir dans mon admiration l'effet du prestige de la beauté. Ses joues couleur de rose, qui faisoient contraste avec la blancheur, ne montroient deux petites fossettes que lorsqu'un doux rire allongeoit de quelques lignes

ses Lèvres de corail qui dans la même bouche montroient des dents dont la blancheur ne surpassoit celle de la gorge que parce qu'elle étoit animée par le lustre de l'émail.

Hors de moi même* je commençois à craindre ou que mon bonheur ne fût pas réel, ou qu'il ne pût pas devenir parfait par une plus grande jouissance. Mais l'amour malin s'arrêta dans un moment si serieux de me donner un sujet de rire. Seroit ce une loi, me dit C. C. que l'époux ne dût pas se déshabiller? — Non mon ange. Et quand même cette barbare loi existeroit, je ne m'y soumettrois pas.

Jamais je ne me mis déshabille plus rapidement. Ce fut alors à son tour à suivre aveuglement les impulsions de l'instinct. Elle n'interrompoit ses transports, et ne trouvoit que pour me demander si c'étoit bien vrai que je lui appartenois. Elle me dit que la statue de la beauté que son pere avoit devant les yeux, montroit que le premier sculpteur avoit été un homme, car il l'avoit composée du sexe different du sien. Grande puissance de l'amour! s'écria-t-elle. Qui a joint de honte. Aurois-je cru cela il y a dix jours? Ne me chatouille pas là, je t'en prie, c'est trop sensible — Mon cœur, je vais te faire un grand mal — J'en suis sûre; mais que rien ne t'empêche. Quelle difference de toi à mon oreiller! — A ton oreiller! Suis-je déshabillé comme moi cela — C'est un enfantillage. Depuis quatre ou cinq nuits, je ne pouvois m'endormir que

servant entre mes bras un grand oreiller, lui don-
nant cent baisers, et m'imaginant toujours que c'était
toi. Je ne me touchois là, mon cher ami, qu'un seul
instant à la fin, et très légèrement. Un plaisir qu'on
ne peut pas expliquer m'ouvroit pour me rendre
immobile, et comme morte : je m'endormois, et
me réveillant huit ou neuf heures après, je n'ois
de me trouver avec le gros coussin entre mes bras.

C. C. devint ma femme en Hesoyne, comme toute
fille amoureuse doit le devenir, car le plaisir, et l'ac-
complissement du désir rendent délicieux jusqu'à la
douleur. J'ai passé deux heures entières sans
jamais me séparer d'elle. Ses continuelles paroi-
sons me rendoient immortel. L'obscurité me fit
résoudre à interrompre la jouissance. Nous nous sommes
habillés, et j'ai appellé de la lumière, et à souper.

Quel repas délicieux, quoique frugal! Nous mon-
trions nous entregardant, et parlions peu parceque
nous ne savions plus que nous dire. Nous trouvions notre bonheur
suprême [illegible] songeant que c'était nous
qui nous l'avions fait, et que nous nous le renou-
vellerions à notre gré.

L'hôtesse monta pour savoir si nous voulions encore
quelque chose; elle nous demanda si nous allions
à l'opera, et s'il étoit vrai qu'il étoit si beau — Vous
n'y avez donc jamais été lui dit C. C. — Jamais,
car pour des gens comme nous c'est trop cher. Ma
fille en est si curieuse qu'elle donneroit, Dieu me
pardonne, son pucelage, je crois, pour y aller
une fois.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

C. C. lui repondit en eclatant de rire qu'elle payeroit sa curiosité à trop cher prix; c'est dans le même instant que je pensois à faire present à cette femme de la loge que j'avois louée, elle me dit que nous pouvions faire le bonheur de cette fille lui donnant notre chef. Je la lui donne lui jurant que j'avois la même pensée — Tenez, dit elle à l'hotesse, voici le chef d'une loge de S.t Moyse qui coute deux sequins. Allez d'abord à l'opera avec votre fille, qui doit garder sa pucellage pour quelque chose de mieux — Et en voila deux autres, lui ajoutai-je alors, pour faire ce que vous voudrez

La bonne femme toute étonnée de la magnificence de ce present courut le porter à sa fille, tandis que nous nous applaudissions de nous être mis dans la mesure comité de nous raccoucher. L'hotesse remonte avec sa fille, belle blonde assez ragoutante, qui veut à toute force baiser la main à ses bienfaiteurs.

Elle va partir dans l'instant, nous dit la mere, avec son amoureux, qui est là bas; mais, je ne la laisserai pas aller seule, car c'est un gaillard. J'irai avec eux. Je lui ai dit alors de faire attendre la gondole dans laquelle elle reviendroit, dont nous nous servirions pour retourner à Venise — Quoi! Vous resterez ici jusqu'à quatre heures! — Oui; car nous nous remettons ensemble — Ce matin! Dieu vous benisse!

Lenille s'approche alors du lit;

Elle [illegible]; et après avoir vu des indices dignes de veneration, elle va embrasser ma charmante initiée, lui faisant compliment sur la sagesse; mais ce qui nous amusa à l'excès fut un sermon que cette

femme fit à sa fille, lui montrant ce qui selon elle feroit un honneur immortel à C.C, et que l'Hymen ne voyoit que très rarement sur son autel. La fille lui répondit en baissant ses yeux bleus qu'elle étoit sûre qu'il lui en arriveroit autant à ses nôces.

— J'en suis certaine aussi, car je ne te pers jamais de vue. Va chercher de l'eau dans la cuvette, et porte la ici, car cette nouvelle mariée doit en avoir besoin.

Elle monta de l'eau, puis elles partirent, et cette scène comique egaya mon ange à l'excès. Après un rafraichissement general nous nous enfermames, et nous nous remimes au lit, où quatre heures nous passerent bien vite. Le dernier debat auroit duré d'avantage, si le caprice n'étoit venu à ma moitié, devenue deja curieuse, de prendre ma place naturelle à la tienne. S'étant offerte à mon ame dans un aspect d'obscurité qui la declaroit enivrée par Venus, le supreme degré de la volupté s'empara de mes sens. [illegible] unimes [illegible]. J'étois restée comme morte, nous nous endormimes; mais un moment après l'Estelle frappa pour nous dire que la gondole étoit à notre service. Je me mis alors à rire de ce qu'elle nous conteroit de l'opera; mais elle laissa ce soin à sa fille pour aller nous faire du caffé. La blondine aida C.C. à s'habiller, me donnant de tems en tems des coups d'oeil qui me firent parfaitement connoitre que sa mere se trompoit bien si elle la croyoit inexperte.

Rien n'étoit plus indiscret que les yeux de mon ange

Cernés au point qu'elle paroissoit avoir reçu des coups.
La pauvre enfant venoit de soutenir un combat, qui
l'avoit positivement vendue une autre. Après avoir pris
du caffé bien chaud, nous dimes à l'hotesse que nous vou-
lions un dîner delicat pour le lendemain. A la lumiè-
re du nouveau jour, nous voulumes descendre à la place
de S.te Sophie pour etudier la curiosité des Badauds. Nous
nous quitames contens, heureux, et sûrs que nous é-
tions parfaitement mariés. Je mis allé me coucher,
determiné à obliger, par un oracle infaillible, M.
de Brayadin à me faire avoir cette fille pour femme.
J'ai dormi jusqu'à midi; j'ai dîné dans mon lit, et j'ai
passé le reste de la journée à jouer malheureusement.

Le Lendemain, j'ai eu P. C. dans ma chambre fort
gai, et ayant avec moi un ton tout à fait nouveau.
Il me dit clair, et net qu'il étoit sûr que j'avois couché
avec la soeur, et qu'il en étoit enchanté. Elle ne veut
pas en convenir, me dit il, mais cela m'est egal. Je vous
la conduirai aujourd'hui — Vous me ferez plaisir, car
je l'aime, et je la ferai demander à votre pere d'une
façon qu'il ne me la refusera pas — Je le desire; mais
j'en doute. En attendant, je suis dans le cas de devoir
vous prier d'un nouveau plaisir. Je peux avoir, me-
yennant un billet payable en six mois, une bague
qui vaut deux cent cequins que je suis sûr de vendre
aujourd'hui pour le même prix; mais sans votre cau-
tion le marchand, qui vous connoit, ne veut pas me la
donner. Me ferez vous ce plaisir? Je sais que vous avez
Lyon perdu trois cent cequins: je vous en offre cent, que
vous me rendrez à l'echeance du billet

Comment faire à refuser à ce malheureux ce qu'il
me demandoit? Je lui ai repondu que j'étois prêt; mais

qu'il avoit tort d'abuser ainsi de la tendresse qui m'attachoit à sa soeur. Nous allames chez le marchand qui avoit la bague, et nous finimes l'affaire. C'est homme que je ne connoissois pas, eut de me faire un compliment bien flatteur me disant qu'il étoit prêt sous ma caution à donner à P.C. tout ce qu'il avoit. C'est ainsi que ce coquin alloit chercher par Venise un an cent le mal avisé, qui contre toutes les raisons me feroit credit, car je n'avois rien. Par là C.C. qui ne devoit être faite que pour faire mon bonheur, devenoit la cause de mon precipice.

Le pere de C.C. etant allé à Treviso pour affaires, son frere vint me la consigner à midi. Pour me convaincre qu'il étoit bonete homme, il me rendit le billet du vin de Chypre que j'avois cautionné, m'assurant en même tems qu'à notre premiere entrevue il me donneroit les cent coquins qu'il m'avoit promis.

A la Zuecca, dont j'ai d'abord fait fermer le jardin, nous dinames sous une vigne. C.C. me paroissoit devenue plus belle. Le sentiment de l'amitié s'étant joint à l'amour, notre pleine satisfaction brilloit sur nos figures. L'hoteese qui m'avoit bien genereux me donna du gibier, et de l'esturgeon. La blonde nous servit à table, et elle vint nous servir dans notre chambre quand elle sut que nous allions nous coucher. Après avoir aidée ma femme à se deshabiller, elle voulut aussi me deshabiller; mais je l'ai dispensée faisant semblant de ne pas voir sa gorge que sous le pretexte de la chaleur elle laissoit trop voir. Mais pouvois-je avoir des yeux pour quelqu'autre objet étant avec C.C.?

Elle me demanda d'abord ce que c'étoit que les cent coquins que son frere devoit me porter, et je lui ai tout dit. Elle me dit que pour l'avenir je devois absolument lui refuser ma signature, car le malheureux étant obéré m'entraineroit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

dans son precipice qui ne pouvoit pas manquer.

Nos plaisirs amoureux cette seconde fois nous semblerent plus solides ; nous causames de Lui savourer avec plus de delica= tesse ; nous y raisonnions dessus. Elle me pria de faire tout mon possible pour la rendre feconde, car dans le cas que son pere s'obstinat à ne pas vouloir qu'elle se mariat si jeune, il changeroit d'avis quand il la verroit grosse. J'ai dû lui faire un doctrinal par lequel elle comprit que l'en= fantement ne pouvoit dependre de nous qu'en partie ; mais qu'il étoit probable qu'il arrivat une fois ou l'autre, principalement quand nous nous trouverions dans la dou= ce extase en meme tems.

Travaillant donc à la chose avec étude, et attention, après deux epreuves qui selon elle allerent tres bien, nous passames quatre bonnes heures à dormir. J'ai appellé ; on nous porta des bougies, et après avoir pris du caffé nous recommençames nos travaux amoureux pour parvenir à l'accord de cette mort source de vie qui devoit assurer notre bonheur. Mais l'aube étant venue nous avertir que nous devions retourner à Vendre, nous nous habillames à la hâte, et nous partimes.

Nous fimes la même partie le vendredi, et je crois devoir faire grace au Lecteur du detail de notre entre= tien qui quoique toujours nouveau pour ceux qui s'ai= ment, ne paroit souvent pas tel à ceux qui en ecoutent les circonstances. Nous avons fixé notre derniere partie au jardin pour le lundi dernier jour de marques. La seule mort pouvoit m'y faire manquer, car ce pouvoit être le dernier jour de nos jouissances amoureuses.

Le Lundi matin donc ayant vu P. C. qui me confirma le

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

rendez vous à la meme heure, et au meme lieu, je n'ai pas manqué de m'y trouver. La premiere heure passa vite malgré l'impatience de celui qui attend, mais après la premiere passa la seconde, la troisieme, la quatrieme, et la cinquieme sans que le compte que j'attendois parût. Je ne pouvois me figurer que tout ce qu'il y avoit de plus sinistre. Mais si C.C. n'avoit pas pu sortir, son frere auroit dû venir me le dire; mais il se pouvoit que quelque contretems invincible l'eut empeché lui meme d'aller prendre sa sœur. Je ne pouvois pas aller à leur maison de crainte de les manquer en chemin.

Ce fut à la fin au son de la cloche de l'Angelus que je me suis vu approché par C.C. marquée; mais toute seule. J'étois sûre, me dit elle que tu étois ici, et j'ai laissé que ma mere dise: Me voila. Tu dois être mort de faim. Monsieur ne s'est pas soucié de voir dans toute la journée. Allons vite à notre jardin. J'ai besoin de manger, et que l'amour me console de tout ce que j'ai souffert aujourd'hui.

M'ayant dit tout, je n'ai eu rien à lui demander. Nous allames au jardin malgré un orage tres violent, qui étant à une seule rame, me fit grande peur. C.C. qui ne connoissoit pas le danger folatroit, et le mouvement qu'elle donnoit à la gondole mettoit le barcarol dans le risque de tomber dans l'eau, et pour lors nous aurions peri. Je lui disois de se tenir tranquille sans lui representer le danger qui nous menaçoit de crainte de l'épouventer. Ce fut le barcarol qui à haute voix nous dit que si nous ne nous tenions immobiles nous étions perdus. Nous arrivames à la fin, et le barcarol vit lors qu'il se vit payé au quadruple

Nous passames là six heures heureuses comme le lecteur peut se les figurer. Le sommeil ne fut pas de la partie. La seule pensée qui mettoit du trouble dans notre joye c'étoit que le tems des masques étant fini nous ne savions par de quelle façon nous pourrions dans la suite avoir des entretiens amoureux. Je lui avois promis d'aller le mécredi matin faire une visite à son frere, où elle viendroit comme de coutume.

Après avoir pris congé de la bonne jardiniere, qui ne pouvoit plus esperer de nous voir, nous allames à Venise, et après avoir mis C. C. à la porte, je me mis alle chez moi. La nouveauté que j'ai trouvé me reveillant à midi fut le retour de de la Haye avec son eleve Calvi. C'étoit un fort joli garçon, comme je crois l'avoir dit, mais j'ai bien vu à table, lorsque le faisant parler je l'ai trouvé en tout jusque dans les gestes un jeune de la Haye en miniature. Il marchoit, il rioit, il regardoit comme lui, il parloit son même françois qui étoit correct mais âpre. J'ai trouvé cet excès ridicule. Je me mis en devoir de dire ouvertement à son precepteur qu'il devoit absolument demanier son eleve, car cette singerie lui attireroit des railleries très ameres. Le baron de Bavois survint, et après avoir passé une heure avec ce garçon, il pensa comme moi. Ce bon garçon mourut deux ou trois ans après. De la Haye dont la fureur étoit de faire des eleves, deux ou trois mois après la mort de Calvi, devint instituteur du jeune chevalier de Morosini neveu de celui qui avoit fait la fortune du baron de Bavois, et qui étoit alors commissaire de la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

republique aux confins pour en regler les limites avec la mai=
son d'Autriche dont le commissaire étoit le comte de Christiani.

Amoureux comme j'étois, je n'ai pu differer d'avantage
une demarche, dont, selon mon calcul, mon bonheur de=
voit dependre. Après le depart de la compagnie, j'ai prié
M. de Brayadin avec les deux autres ses fideles amis de me
donner deux heures d'audience dans notre cabinet où nous
étions inaccessibles. Ce fut là que sans nul exorde, mais
ex abrupto je leur ai dit que j'étois amoureux de C. C, et
determiné à l'enlever s'ils ne trouvoient pas le moyen de
me la faire accorder par son pere pour epouse. Il s'agit,
dis-je à M. de Brayadin, de me faire un état suffisant à
ma vie, et d'assurer dix mille ducats que cette fille doit
me porter en dot.

Leur réponse fut que si Paralis leur donnera toutes les
instructions necessaires, ils obéiroient. Je ne demandois
pas d'avantage. J'ai alors passé deux heures à faire
toutes les pyramides qu'ils desirerent, et la conclusion
fut que celui qui demanderoit la fille à son pere seroit
M. de Brayadin en personne, parceque c'étoit lui qui
devoit assurer sa dot avec tous les biens presens, et eventuels.
Le pere de C. C. étant alors à la campagne, je leur ai dit qu'
ils seroient tous les trois avertis quand il seroit de retour en
ville, puisqu'ils devoient être tous les trois ensemble quand
on lui demanderoit la fille.

Très content de ma demarche, je suis allé le lendemain
matin chez P. C. Une vieille femme me dit qu'il n'y étoit

pas; mais que mâdame viendroit d'abord me parler. Je la voi un moment après avec sa fille ayant toutes les deux l'air triste. C. C. me dit que son frere étoit en prison pour dettes, et qu'il seroit difficile de le faire sortir parceque les sommes qu'il devoit étoient trop fortes. La mere me dit en pleurant qu'elle étoit au desespoir de ne pas pouvoir le soutenir en prison, et elle me montre la lettre qu'il lui avoit écrit dans laquelle il la prioit de donner l'inclue à sa soeur. Je lui demande si je pourois lire la lettre qu'il lui écrivoit, elle me la donne, et je trouve qu'il la prioit de le recomander à moi. Je lui dis, la lui rendant, qu'elle n'avoit qu'à lui ecrire que je ne pouvois rien faire pour lui, et en meme tems je supplie mâdame de recevoir vingt ecquins avec les quels elle pourroit le secourir, lui en envoyant un ou deux à la fois. Elle me les prit qu'en force des prieres de la fille.

Après cette scene lugubre, je leur rens compte de ma demarche pour obtenir pour ma femme C. C. Madame trouva mon procedé honorifique, et tres bien conduit; mais elle me dit de ne rien esperer, car son mari ne vouloit la marier que lorqu'elle auroit l'âge de dixhuit ans, et sur tout à un negociant. Il devoit arriver dans le meme jour. Au moment de mon depart C. C. me glissa un billet. Elle m'écrivoit que je pouvois sans rien craindre, ayant la clef de la petite porte, aller chez elle à minuit, sûre de la trouver dans la chambre de son frere. Ma joye etoit complete, car malgré leurs doutes j'espérois tout. Je retourne chez moi, et j'annonce à M. de

Bragadin l'arrivée imminente de M. Ch: parce de C.C. Il écrit le billet à ma presence. Il le priait de lui assigner l'heure à laquelle il pourroit aller lui parler d'une affaire d'importance. Je lui ai dit d'attendre à l'envoyer le lendemain.

Vers minuit ~~je suis allé~~ chez C.C, et je l'ai trouvée à bras ou: verts dans la chambre de son frere. Après m'avoir assuré que je n'avois rien à craindre, que son pere étoit retourné en parfaite santé, et que tout le monde dormoit, nous nous li= vrames à l'amour; mais elle frissonna quand je lui ai dit que le lendemain son pere recevroit le fatal billet. Elle me dit ce qu'elle craignoit, et elle raisonnoit juste. Mon pere, me dit elle, qui actuellement ne pense à moi que comme on pense à un enfant, ouvrira les yeux sur moi, et voulant eclairer ma conduite, Dieu sait ce qu'il fera. Maintenant nous sommes heureux plus enco= re que lorsque nous allions à la Lucca, puisque nous pou= vons ici passer ensemble toutes les nuits; mais que fera mon pere quand il saura que je me suis fait un amant! — Que peut-il faire? S'il me refuse, je t'enleverai, et le pa= triarche ne pourra pas nous refuser la benediction nuptiale. Nous serons l'un à l'autre pour tout le reste de nos jours. — C'est tout ce que je souhaite, et je suis prête à tout; mais je connois mon pere, et je crains.

Deux heures après je l'ai laissée, lui promettant de re= tourner dans la nuit suivante. M. de Bragadin envoya vers midi son billet au pere. Il lui repondit qu'il iroit lui même le lendemain à son palais pour recevoir ses ordres. Vers minuit j'ai rendu compte de tout ceci à ma

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

chere C. C, qui me dit que son pere étoit fort curieux de sa=
voir ce que M. de Bragadin, auquel il n'avoit jamais parlé,
pouvoit vouloir de lui. L'incertitude, la crainte, et l'espoir
trompeur rendirent dans ces dernieres deux heures que nous
passames ensemble les plaisirs de l'amour beaucoup moins
vifs. J'étois sûr que M. Ch: retournant chez lui après a=
voir entendu la proposition de M. de Bragadin parleroit beau=
coup à sa fille, et devant s'y attendre je la voyois plongée
dans l'alarme; la pitié qu'elle me feroit me fendoit le coeur,
je ne savois lui donner la moindre instruction, car je ne
pouvois, savoir comment son pere prendroit la chose: elle
devoit lui cacher des circonstances qui auroient prejudicié à sa
vertu, et dans l'essentiel elle devoit dire la verité se mon=
trant très soumise à sa volonté ~~souveraine~~. Dans ces reffle=
xions je me trouvois repenti d'avoir fait la grande de=
marche precisement parceque elle devoit avoir une conse=
quence trop decisive. Il me tardoit de sortir de la cruelle in=
certitude qui m'accabloit l'ame, et j'étois surpris de voir C. C.
moins inquiete que moi. Je me sentois sûr que je la verrois dans
la nuit suivante. Le contraire ne me sembloit pas vraisemblable.

Le lendemain après dîner, M. Ch: vint chez M. de Bra=
gadin, et je ne me suis pas montré. Il partit après avoir par=
lé deux heures avec lui, et ses deux amis, et j'ai d'abord su
qu'il avoit repondu ce que sa femme m'avoit déja dit; mais
avec une circonstance de plus pour moi très affligeante.
Il leur dit qu'il alloit faire passer à sa fille dans un couvent
les quatre ans qu'elle devoit passer avant de se marier. Il
avoit fini par leur dire qu'ayant dans le tems fixé un état
solide, il pourroit me l'accorder. J'ai trouvé cette réponse de=
solante; et dans l'accablement de mon ame je ne fus pas donné
à minuit de trouver la petite porte de la maison de C. C. fermée

en dedans. Je suis retourné chez moi, ni mort ni vivant. J'ai passé vingt quatre heures dans la cruelle perplexité où l'on est quand on doit prendre un parti, et on ne sait pas le quel. Je trouvois alors l'enlevement difficile, et P. C. étant en prison, je trouvois difficile aussi une correspondence avec ma femme, car je la croyois telle en force d'un lien beaucoup plus fort que celui que nous avions pu contracter par devant l'eglise, et un notaire.

Ce fut le lendemain vers midi que je me suis determiné d'aller faire une visite à Madame C. allant sonner à la grande porte de sa maison. Une servante est descendue pour me dire que madame étoit allée à la campagne, et qu'on ne savoit pas quand elle seroit de retour. Dans ce moment là, j'ai presque fini desperer. Mous les chemins pour parvenir à savoir quelque chose m'étoient coupés. Je tachois de me montrer indifferent lorsque j'étois avec mes trois amis; mais j'étois le plus à plaindre de tous les hommes. Esperant d'apprendre quelque chose je me suis vu reduit à aller faire une visite à P. C. dans sa prison.

Surpris de me voir, il me temoigne la plus grande reconnoissance. Il me parle de l'état de ses dettes, il me dit certaines songes que je fais semblant de croire: il m'assure qu'il sortira de prison dans dix ou douze jours, et il me demande excuse si il ne m'a pas donné les cent cequins qu'il m'avoit promis; mais il m'assure qu'à son tems il fera honneur au billet des deux cent que j'avois cautionné. Après l'avoir laissé dire, je lui demande d'un air froid de nouvelles de chez lui. Il n'en sait rien, et il croit qu'il n'y a rien de nouveau: il me dit que j'avois tort ~~de ne pas aller~~ je ne pas allé quelque fois voir sa mere, où je verrois sa soeur. Je lui ~~dis~~ ai promis d'y aller, et après lui avoir donné deux cequins je ~~pars~~ suis parti.

Je mettois ma tête à l'alembic pour trouver le moyen de savoir l'état de C. C. Je me l'imaginois devenue malheureuse,

et me reconnoissant pour en être la cause, je me desolois, je ne pouvois plus me souffrir. Je commençoit à ne plus pouvoir ni manger ni dormir.

Deux jours après le refus de M. Ch., M. de Bragadin, et le deux amis étoient allés à Padoue pour y passer un mois à l'occasion de la foire de S.t Antoine. L'état de mon ame, et de mes affaires ne me permettoit pas de les accompagner. J'étois resté dans le palais tout seul; mais je n'y allois que pour y dormir. Je passois toute la journée à jouer, je perdois toujours, j'avois vendu, ou mis en gage tout ce que j'avois, et je devois par tout; je ne pouvois espérer du secours que de mes comtesses amis, qui étoient à Padoue, et la honte m'empechoit de leur écrire.

Dans cette situation qui fait penser au suicide (c'étoit le 13 de Juin jour dedié à S.t Antoine) dans le moment que je me savois mon valet m'annonce une femme. Elle entre avec un panier, et une lettre à la main. Elle me demande si j'étois la personne qui portoit le nom que je voyois sur l'adresse. Je vois l'empreinte d'un cachet que j'avois donné à C.C. J'ai eu de tomber mort. Pour me calmer, je dis à la femme d'attendre pendant de finir de me raser; mais la main me tremblait. Je pose le rasoir, je trouve le dos à cette femme, je decachette, et je lis ce qui suit. » Avant de t'écrire au long, je dois m'assurer de cette femme. Je suis en pension dans ce couvent, très bien traitée; et je jouis d'une santé parfaite, malgré le trouble de mon esprit. La supérieure a ordre de ne me laisser voir de personne, et de ne me permettre aucun commerce épistolaire avec quique ce soit; mais je suis déjà sûre de pouvoir t'écrire malgré sa défense. ~~pour t'écrire je n'aurais pas besoin de sa permission~~. Je ne doute pas de ta foi, mon cher époux, et je suis certaine que tu ne doutes de la mienne, et de mon empressement à faire tout ce que tu m'ordonneras; car je suis à toi. Réponds moi peu de mots, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de la portense. De Murano ce 12 Juin

Sp 106

Toutes les Lettres que je donne sont la traduction fidele des originales que j'ai toujours conservées.

Cette fille en moins de trois semaines ait devenue savante en morale; mais son precepteur doit être l'amour, qui seul fait des miracles. Le moment, dans lequel un homme passe de la mort à la vie, ne sauroit être qu'un moment de crise, aussi ai-je eu loisir de m'asseoir, et d'employer quatre ou cinq minutes à me remettre en état naturel.

J'ai demandé à cette femme, si elle savoit lire — Ah! monsieur. Si je ne savois lire, je serois à plaindre. Nous sommes sept femmes destinées au service des saintes religieuses des xxx de Murano. Chacune de nous vient à son tour à Venise dans son jour de la semaine: le mien est le mecredi. Ainsi aujourd'hui en huit je pourai revenir pour vous porter la réponse de la Lettre que, si vous voulez, vous pouvez écrire actuellement. Or, imaginez vous que la plus importante des commissions qu'on nous donne étant les Lettres, on ne voudroit pas de nous, si nous n'étions pas en état de lire les adresses de celles qu'on nous confie. Les religieuses veulent être sûres, si elles ont raison, que nous ne donnerons pas à Pierre une Lettre qu'elles écrivent à Paul. Nos meres ont toujours peur que nous fassions cette Balourdise. Vous me verrez donc aujourd'hui en huit à cette même heure; mais donner ordre qu'on vous reveille, si vous dormez, car on nous mesure le Tems au poids de l'or. Surtout, ayant à faire à moi, ne craignez pas d'indiscretion. Si je ne savois me taire, je perdrois mon pain, et pour lors que ferois je étant veuve avec un fils de huit ans, et trois jolies filles, dont l'aînée a seize ans, et la cadette treize? Vous verez le maitre de venir les voir si vous venez à Murano. Je demeure rez de chaussée à dix pas du pont plus voisin de l'eglise du coté du jardin dans l'allée, dont l'entrée a quatre

marches en dehors, et je suis toujours chez moi, ou à la tour,
ou au parloir, ou en commissions qui ne manquent jamais.
Mademoiselle, dont je ne sais pas le nom, car il n'y a que huit
jours qu'elle est chez nous, et qui vraiment, Dieu la garde
en santé, est une beauté parfaite, m'a donné cette lettre
mais adroitement....! ~~avec une adresse~~ ..... Oh! Elle doit avoir un esprit profond, car
trois religieuses, qui étoient là presentes, ne s'en sont certai-
nement pas apperçues. Elle me l'a donnée avec ce billet pour
moi que je vous laisse aussi. Elle me recommande le secret.
La pauvre enfant! Je vous prie de lui écrire qu'elle peut en
être sûre, et répondre de moi hardiment; mais non pas des
autres, malgré que je les croye toutes bonnes, car Dieu me
garde de penser mal de quelqu'un; mais, voyez vous, elles sont
toutes ignorantes, et il est sûr qu'elles bavardent pour le moin
avec leur pere spirituel. Pour moi, grace à Dieu, je sais que
je ne lui dois compte que de mes pechés, et celui de porter
une lettre d'une chretienne à un chretien n'en est pas un; et
encore; mon confesseur est un vieux moine, que, Dieu me
pardonne, je crois sourd, car il ne me repond jamais rien;
mais s'il l'est, ce sont ses affaires: je ne dois pas m'en mêler.

C'est ainsi que cette femme que je n'avois pas dessein d'in-
terroger, voulut m'en épargner la peine, me disant toute ce
que je pouvois avoir envie de savoir, ~~de façon~~ ou avoit dessein de m'
engager à me servir uniquement d'elle dans cette intrigue. On
peut voir dans ce bavardage même, qu'il est difficile d'oublier,
une eloquence sublime qui persuade, et inspire beaucoup de
confiance.

BnF MSS

J'ai d'abord repondu à ma chere recluse avec intention de n'
écrire que quatre ou six lignes comme elle me disoit de faire;
mais je n'avois pas assez de tems pour lui écrire une courte
lettre: elle fut de quatre pages, et elle dit peut être moins de ce

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

qu'elle m'avoit dit dans une. Je lui ai dit que sa lettre m'avoit sauvé la vie, puisque je ne savois ni où elle etoit, ni si elle étoit vive ou morte. Je lui demandois si je pouvois esperer, si non de lui parler, au moins de la voir. Je lui disois que j'avois donné à la portenve un ecquin, qu'elle devoit en avoir trouvé un sous le cachet de la lettre, et que je lui enverois autant d'argent qu'elle voudroit, si elle croyoit qu'il pouvoit lui etre necessaire ou utile. Je la priois de ne pas manquer de m'écrire tous les mecredi, et de ne jamais craindre d'etre trop longue, me rendant non seulement compte de tout ce qui la regardoit dans le plus grand detail de la vie qu'on lui faisoit faire; mais de toutes ses pensées aussi sur le projet de briser toutes les chaines, et de detruire par la force tous les obstacles qui pourroient s'opposer à notre reunion, car je me devois à elle tout comme elle me devoit qu'elle se devoit à moi. Je lui faisois sentir qu'elle devoit employer tout son esprit à se faire aimer non seulement de toutes les religieuses; mais des pensionnaires aussi sans se pendant leur faire la moindre confidence, ni montrer d'etre mecontente qu'on l'eut mise là dedans. Après avoir trouvé son esprit qui avoit su trouver le moyen de m'écrire malgré la prohibition de la superieure, je lui ferois sentir qu'elle devoit avoir le plus grand soin de ne se laisser jamais surprendre dans le moment qu'elle m'écrivoit, car pour lors on visiteroit sa chambre, sa comode, et même ses poches pour lui prendre tout ce qu'on lui trouveroit d'écrit. Par cette raison je la priois de brûler toutes mes lettres. Je lui disois de se reposer avec toute la force de son esprit sur la necessité où elle etoit d'aller souvent à confesse; etant sûr qu'elle devoit comprendre très bien ce que je voulois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

lui dire. Je finissois par la conjurer de me communiquer toutes ses souffrances l'assurant que ses peines m'interes= soient encore plus que ses plaisirs.

Après avoir cachetè ma Lettre de façon que le coquin qui étoit sous la cive d'Espagne etoit imperceptible, j'en ai donnè un autre à la femme l'assurant que je la traiterois de même toutes les fois qu'elle me porteroit une Lettre de la même damoiselle. La reconnoissance la fit pleu= rer. Elle me dit que n'y ayant point de cloture pour elle, elle remettroit ma Lettre ~~ma Lettre~~ à la damoiselle dans un moment qu'elle la trouveroit seule. Voici la billet que ma chere C.C. avoit donnè à cette femme en lui confiant la Lettre » C'est bien, ma bonne femme, il » m'inspire de me confier à vous plutôt qu'à une autre. » Portez cette Lettre à son adresse, et si la personne n'est » pas à Venise, vous me la rapporterez. Vous devez la » remettre entre ses propres mains. Je suis sûre que vous » aurez d'abord la reponse que vous ne me remettrez qu'è= » tant certaine de n'être observée de personne.

L'amour ne devient imprudent que dans l'impati= ence de jouir ; mais lorsqu'il s'agit de se menager le re= tour d'un bonheur auquel des combinaisons funestes ont mis des entraves, l'amour voit, et prevoit tout ce que la plus fine perspicacité peut apercevoir. La Lettre de ma femme combla mon ame de joye, et je me suis trouvé dans un instant passé d'une extremité à l'autre. Je me croyois certain de l'enlever quand même le couvent au= roit eu ses murs garnis d'artillerie. Ma premiere pensée fut de trouver le moyen de me faire passer vite les sept jours après les quels je devois recevoir la seconde Lettre. Il n'y avoit que le jeu qui pût me distraire, et tout le monde étoit

à Padoue. J'ordonne vite à mon valet de me faire ma male, et de me la porter dans le burchiello qui alloit partir, et je pars dans l'instant pour Turine, et de là à France et arrive en moins de trois heures à la porte du palais Bragadin, où je vois le maitre qui entroit pour aller diner. Il m'embrassa, et me voyant tout en nage il me dit en riant qu'il étoit sûr que rien ne pressoit. Je lui ai repondu que je mourois de faim. J'ai porté la joye dans la compagnie, et elle s'augmenta quand je leur ai dit que je passerois avec eux six jours. Après diner j'ai vu M. Dandolo s'enfermer dans sa chambre avec de la Haye. Ils y passerent deux heures entieres. M. Dandolo vint à mon lit pour me dire que j'étois arrivé à tems pour consulter mon oracle sur une affaire d'importance qui le regardoit, et il me presenta la question. Il demandoit s'il feroit bien à embrasser le projet que de la Haye venoit de lui faire. Je fis sortir la réponse qui lui ordonnoit de le rejetter. M. Dandolo surpris fait une seconde question. Il demande quelles raisons il lui alleguerois pour justifier son refus. Je fis répondre qu'il avoit cru de devoir me demander mon avis, et que m'ayant trouvé contraire à la chose, il ne vouloit plus en entendre parler. M. Dandolo content de pouvoir jetter sur moi tout l'odieux du refus me laissa. Je ne savois pas de quoi il s'agissoit, et je n'en étois pas curieux. La satisfaction consistoit en ce que par le refus de M. Dandolo de la Haye devoit apprendre qu'il ne lui convenoit pas de vouloir faire faire quelque chose à mes amis sans passer par mon canal.

Je me mis vite masqué, et je fus allé à l'opera. Je me mis assis à une banque de Pharaon, j'ai joué, et j'ai perdu tout mon argent. La fortune me fit voir qu'elle n'étoit pas toujours

d'accord avec l'amour. Après ce mauvais exploit je suis allé ensevelir mon chagrin dans le sommeil.

Le matin à mon reveil je vois devant moi de la Haye avec la mine riante. Après m'avoir exagéré ses sentimens à mon egard, il me demande par quelle raison j'avois dissuadé M. Dandolo sur l'affaire qu'il lui avoit proposée — Sur quelle affaire? — Pour le sauver — Je n'en sais rien — Il m'a dit lui même que vous l'aviez déconseillé — Pas déconseillé; mais non pas dissuadé, car s'il avoit été persuadé, il n'auroit pas eu besoin de me demander conseil — Comme vous voudrez. Puis-je vous demander vos raisons? — Dites moi auparavant de quoi il s'agit — Ne vous l'a-t-il pas dit lui même? — Cela se peut; mais il vous voulez que je vous dise mes raisons, il faut que j'apprenne le tout de vous même, car il m'a parlé en secret. Vous feriez tout de même à ma place. Je vous ai toujours entendu dire qu'en matière de secret il faut se tenir à l'abri de la surprise — Je ne suis pas capable de surprendre un ami; mais en general votre maxime est bonne. J'aime la circonspection. Voilà de quoi il s'agit. Vous savez que madame Tiepolo est restée veuve, et que M. Dandolo poursuit à lui faire assidument sa cour après la lui avoir faite dix ans continuels du vivant de son mari. Cette dame, qui est encore jeune, belle, et fraiche, qui est très sage, et la douceur même, desire de devenir femme. ~~de M. Dandolo, qui l'estime infiniment~~. C'est à moi qu'elle s'est confiée, et ne voyant dans cette union rien que de très louable tant dans le temporel comme dans le spirituel, car vous savez que nous sommes tous hommes, je m'en suis mêlé avec un vrai plaisir. J'ai eu même de voir M. Dandolo

incliné à la chose quand il m'a dit qu'il me donneroit la réponse aujourd'hui. Je vous dirai sincerement que je ne fus pas étonné qu'il vous ait demandé conseil, car il est de l'homme sage de le prendre d'un prudent ami avant de se déterminer à une demande decisive, et importante; mais je fus fort etonné qu'un pareil mariage n'ait pas eu votre approbation. Excusez si pour m'instruire je souhaite de savoir les raisons qui rendent votre avis different du mien.

Charmé d'avoir tout decouvert, et d'être arrivé à temps pour empecher mon ami, qui étoit la bonté même, de contracter un mariage ridicule, j'ai repondu à de la Haye que j'aimois M. Dandolo, et que connoissant son temperament j'étois sûr qu'un mariage avec une femme comme madame Micopoli lui abregeroit la vie. Cela étant, lui dis-je, convenez qu'en caractere de vrai ami je devois le deconseiller. Vous souvenez vous de m'avoir dit que vous ne vous etes jamais marié par cette même raison? Vous souvenez vous de m'avoir beaucoup parlé à Parme en qualité d'avocat des celibataires? Faites aussi attention, je vous prie, que tout homme egoïste est un peu ~~egoiste~~; et qu'il m'est permis de l'être reflechissant que M. Dandolo prenant une femme, le credit de cette femme vis à vis de lui devroit être de quelque poids, et qu'il est certain que tout ce qu'elle gagneroit sur son esprit seroit autant de perdu pour moi. Ainsi vous voyez qu'il n'est pas naturel que je le conseille à faire un pas qui lui pourroit faire qu'à mon desavantage. Si vous pouvez me demontrer que mes raisons sont frivoles, ou sophistiques, parlez, et je me rendrai, et je chanterai à M. Dandolo la palinodie. Madame Micopoli deviendra sa femme à notre retour à Venise;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

mais je vous avertis que je ne me rendrai qu'à une conviction.
— Je ne me crois pas assez fort pour vous convaincre. J'écrirai
à Madame Mipolo que c'est à vous qu'elle doit s'adresser —
Ne lui écrivez pas cela, car elle croira que vous vous moquez
d'elle. La croyez vous assez bête pour se flatter que j'y con-
sentirois ? Elle sait que je ne l'aime pas — Comment peut-elle
savoir que ~~je~~ vous ne l'aimerez pas ? — Ayant vu que je ne me suis
jamais soucié que M. Dandolo me mene chez elle. Sachez en-
fin que tant que je vivrai avec ces trois amis, il n'aurons au-
tre femme que moi. Pour vous, marier vous si vous voulez,
et je ne m'y opposerai pas ; mais il vous coutera que nous so-
yons bons amis, abandonner le projet de me les debaucher.
— Vous etes caustique ce matin — J'ai perdu cette nuit
tout mon argent — J'ai donc mal mi mon tems. Adieu.

Depuis ce jour de La Haye est devenu mon secretaire ;
et il n'a pas mal contribué à me faire mettre sous les plombs
deux ans après, non pas par des calomnies, car il n'en etoit
pas capable, mais par des discours devots tenus à d'autres
devots. Si mon Lecteur aime les devots, je le conseille de
ne pas lire ces memoires. Il n'y a plus en question de ces na-
rages à notre retour à Venise. M. Dandolo poursuivit à
faire la cour à la veuve Tiepolo tous les jours, et je me suis
fait défendre par l'oracle de mettre jamais les pieds chez elle.

D. Antoine Croce ~~de Lucques par son objet appellé~~
Corsica, milanois, jeune homme que j'avois connu à Reggio,
grand joueur, et correcteur déterminé de la mauvaise
fortune, vint me voir dans le moment que de la Haye
sortoit. Il me dit que m'ayant vu perdre mon argent, il vo-
loit me proposer le moyen de me refaire, si je voulois me
mettre de moitié avec lui dans une banque de Pharaon

qu'il feroit chez lui même, où il auroit pour pontes cept ou huit riches etrangers qui feroient tous la cour à sa femme. Vu mettras, me dit il, dans ma banque trois cent sequins, et tu seras mon croupier. J'en ai trois cent; mais il ne suffisent pas, car les pontes sont forts. Viens aujourd'hui dîner chez moi, et tu les connoîtras tous. Nous pourrons jouer demain qu'il etoit vendredi il n'y a pas d'opera. Soyez sûr que nous gagnerons de bien grosses sommes, car un suedois nommé Gilenpetz peut lui seul perdre vingt mille sequins.

Sûr que ce fameux capon n'avoit pas jetté un devolu sur moi, et certain qu'il savoit le secret de gagner, je ne me suis pas trouvé assez scrupuleux pour lui refuser mon assistance en qualité d'adjudant, et pour ne vouloir pas être de moitié de son gain. La difficulté étoit de trouver de l'argent; mais j'ai voulu en attendant connoître les gonzes, et l'idole auquel ils feroient hommage. Nous allames donc au palais della valle où nous trouvame madame Croce ~~de La Croix~~ au caffé environnée d'etrangers. Elle étoit jolie. Un secretaire du comte de Rosemberg ministre imperial qui l'accompagnoit étoit la cause qu'aucun noble venitien n'osoit être à ses trousses. Ceux qui m'interesserent furent le suedois Gilenpetz, un Hambourgeois, un juif anglois nommé Mendez, dont j'ai déjà parlé, et trois ou quatre autres que ~~Croce~~ me fit remarquer. Nous allames dîner, et après, tout le monde me pria de faire une banque; mais il se dispensa, ce qui me surprit, car, sachant bien travailler, trois cent sequins qu'il devoit d'avoir devoient lui suffire; mais il me me fit la plus douce quand m'ayant conduit dans un cabinet

il me montra cinquante beaux doblones da ocho, qui fe-
roient au point trois cent cinquante cequins. Lui ayant pro-
mis que je trouverois la somme, il les invita tous à souper
pour le lendemain. Nos conditions furent que nous pa-
yerions avant de nous reparer; et qu'il ne tiendroit à
personne sur la parole.

Ce fut à M. de Bragadin que j'eus recours pour trouver
cette somme, car ~~pour lui il n'avait pas d'argent de reste~~ la caisse étoit toujours vide.

Il trouva un usurier juif qui sur un billet, que mon bien-
faiteur signa, me donna mille ducats vénitiens au cinq
pour cent par mois, payables au bout d'un mois, et pre-
nant l'interest d'avance. C'étoit la somme qu'il me falloit.
Je fus au souper, il tailla jusqu'à la pointe du jour, et
nous partageames huit cent cequins chacun. Le samedi le
seul Milesperk perdit deux mille cequins, et mille le juif de
Mendex. Le dimanche nous ne jouames pas, et le lundi la
banque gagna quatre mille. Le mardi il donna à diner
parceque je lui ai dit que je devois aller à Venise. Il fit
la banque après diner, et voila ce qui arriva à l'entrée
de la nuit.

Un adjudant du podestà entra, et lui dit qu'il avoit
ordre de Son Excellence de lui dire un mot à l'ecart.
Ils sortirent ensemble, et deux minutes après l'ami
rentra. Il dit à la compagnie ayant l'air un peu decon-
tenancé, qu'il venoit de recevoir un ordre de ne plus
tailler chez lui. Madame se trouvant mal, se retira;
et tous les joueurs defilerent. Après avoir pris la moitié
de l'or qui étoit sur la table, je suis aussi parti. Il
me dit que nous nous reverions à Venise, parcequ'il avoit

dans les vingt quatre heures.
en ordre de partir ~~dans les vingt quatre heures~~. Je n'y attendois pas:
cque ce jeune homme étoit trop connu, et plus encore à cau:
se qu'on vouloit que les joueurs allassent perdre leur argent
à la sale du theatre, ou la plus part des banquiers étoient
des nobles venitiens.

Je suis parti à trois heures du matin au commencement de la
~~à cinq heures~~ nuit par un
tres mauvais. ~~Le vent étoit bon~~; mais rien n'
auroit pu me retenir. Je devois recevoir le lendemain
de bonne heure la lettre de C. C.

A six milles de Padoue mon cheval s'abbattit en flanc,
de façon que je fus retté avec ma jambe gauche sous son ventre.
Mes bottes étant molles je craignois de me l'
être cassée
~~casser~~. Le postillon qui me precedoit accourut, me
tire de là, et je me resouds de ne m'avoir fait aucun
mal; mais mon cheval se trouva estropié. J'use de
mon droit montant sur le cheval du postillon, mais l'in:
solent le prend au mors, et ne veulut pas me laisser
aller. Je lui demontre son tort; mais c'est egal: il me reti:
ent me donnant des mauvaise raisons, et je n'ai pas de tems à
perdre. Je lui decharge à bout portant un coup de pistolet,
il s'éloigne alors, et je suis mon chemin. Au Dolo, j'entre dans
l'ecurie, et je mets moi même ma selle à un cheval que
le postillon, auquel j'ai d'abord donné un ecu, me dit être
excellent. On ne trouve pas extraordinaire que mon postillon
soit retté en arriere. C'étoit une heure après minuit, un o:
rage avoit gaté le chemin, et la nuit étant tres obscure, quand
je suis arrivé à Fusine je voyois l'aube.

On me menaça d'un second orage; mais m'en moquant, un
remorque à quatre rames brava les elemens, et je suis arrivé chez

moi sain, et sauf; mais maltraité par la pluye, et par le vent. Un quart d'heure après la femme de Muran me remit une Lettre de C. C me disant qu'elle retourneroit dans deux heures pour recevoir la reponse.

Cette Lettre étoit un journal de sept pages, dont la traduction ennuyeroit le Lecteur; mais voici l'essentiel. Son pere, après avoir parlé à M. de Bragadin étant retourné chez lui, l'avoit appellée dans la chambre avec sa mere, et lui avoit demandé avec douceur où elle m'avoit connu. Elle lui a repondu qu'elle m'avoit parlé quatre ou cinq fois dans la chambre de son frere, où je lui avois demandé si elle consentiroit à devenir ma femme, à quoi elle m'avoit repondu qu'elle dependoit de son pere, et de sa mere. Il lui avoit alors dit qu'elle étoit trop jeune pour penser à se marier, et que d'ailleurs je n'avois pas encore un état. Après cela il étoit allé à la chambre où demeuroit son fils; et il avoit lui même fermée au verrou la porte qui donnoit dans la petite rue, et celle de communication avec la chambre de sa mere, lui ordonnant de me faire dire où elle étoit allée à la campagne, si je me presentois pour lui faire une visite.

Deux jours après, il lui dit au lit de sa mere, qui étoit malade, que sa tante alloit la conduire à un couvent, où elle resteroit en pension jusqu'au moment qu'elle recevroit un mari des mains de son pere, et de sa mere. Elle lui ~~repondit~~ avoit repondu que parfaitement soumise à sa volonté, elle y alloit très volontiers. Il lui avoit alors promis de l'aller voir, et que ~~quand elle~~ sa mere quand elle se porteroit bien y iroit aussi. Elle descendit un quart d'heure après ce discours dans une gondole avec sa tante, qui étoit soeur de son pere, et qui la conduisit au couvent, où elle étoit. On lui avoit porté dans le même jour son lit, et toutes ses hardes, et elle étoit fort contente de sa chambre, et de

la religieuse à la quelle l'abbesse l'avoit consignée, et de la quelle elle devoit dépendre. C'étoit d'elle qu'elle avoit reçu la prohibition de recevoir des visites, et des Lettres, et d'en ecrire à personne sous peine d'excommunication. Cette religieuse cependant lui avoit donné des livres, et tout ce qu'il lui falloit pour copier les morceaux qui lui feroient plaisir: c'etoit dans la nuit qu'elle abusoit de cette bonté m'écrivant, et ne craignant pas une excommunication qui ne lui paroissoit pas raisonnable. Elle me disoit qu'elle croyoit la portense de ses Lettres discrete, et fidele, et qu'elle le seroit toujours, car étant pauvre, quatre exemplaires par mois la rendroient riche. Elle me remercioit du cadeau que je lui avois envoyé me disant qu'elle m'avertiroit quand elle auroit besoin que je lui en envoyasse un autre. Elle me rendit compte d'un style tres plaisant que la plus belle de toutes les religieuses du couvent l'aimoit à la folie, qu'elle lui donnoit deux fois par jour des Leçons de Langue françoise, et qu'elle lui avoit defendu de lier connoissance avec les pensionnaires. Cette religieuse n'avoit que vingt deux ans, et étoit riche, et genereuse toutes les autres avoient des grands egards pour elle. Elle me disoit qu'elle lui donnoit, quand elle étoient seules, des baisers, dont j'aurois raison d'être jaloux, si elle étoit d'un different sexe. Pour ce qui regardoit le projet de l'enlevement, elle me disoit qu'elle ~~m'en~~ le croyoit par l'execution difficile, mais qu'il étoit de la prudence d'attendre qu'elle pût m'informer de tout le Local du couvent. Elle me recomandoit la fidelité me disant que la constance en dependoit; et elle finissoit sa Lettre me demandant mon portrait en bague; mais avec un secret fait pour que personne ne le voie: pût le voir. Elle me disoit que je pourrois le lui faire tenir par sa mere, qui se portoit bien, et qui alloit tous les jours toute seule à la premiere messe de l'eglise des P. S.. Elle m'assuroit que sa mere auroit le plus grand plaisir,

si j'allois lui parler. Elle espéroit, me disoit elle, de se trouver dans cinq ou six mois dans un état, qui scandaliseroit, et déshonoreroit le couvent, si elle y restoit.

Je lui ai d'abord répondu, ne finissant ma Lettre que lorsque j'ai vu la femme. Elle s'appelloit Laure. Après lui avoir donné son congé, je lui ai consigné un paquet où il y avoit du beau papier, de la cire d'Espagne, et une boîte à cirguet. Elle partit m'assurant que ma cousine devenoit tous les jours plus belle. C. C. lui avoit dit que j'étois son cousin, et Laure feroit semblant de le croire. Ne sachant que faire à Venise, et mon bonheur voulant que j'allasse à Padoue, où mon départ précipité auroit pu donner lieux à des conjectures sinistres analogues au départ de Corfou, j'ai pris un bouillon, et je suis parti allant prendre en poste un boleton à la porte de Rome. J'ai facilement prévu, que le coup de pistolet lâché à Tiazzo, et le cheval estropié pouvoit avoir mis les maîtres des postes de mauvaise humeur jusqu'à me refuser des chevaux; mais ils devoient obéir quand ils voyoient ce qu'on appelle en Italie le boleton. Pour le coup de pistolet je ne craignois rien, parceque je savois d'avoir manqué exprès l'insolent. Mais quand même je l'aurois tué il ne me seroit arrivé rien.

A Tuzine j'ai pris une barelle à deux roues, étant fort fatigué, et même en état de ne pas pouvoir monter à cheval. J'arrive au Dolo, on me connoit d'abord, et on me refuse de chevaux. Le maître de la poste sort, et me menace de me faire arrêter, si je ne paye le cheval que j'avois crevé. Je lui réponds que si le cheval étoit mort j'en rendrois compte au maître de la poste de Padoue, et je lui fais lire mon boleton. Il me dit qu'ayant presque tué mon postillon, aucun des siens ne veut me servir. Je lui dis que dans ce cas ce sera lui même qui me servira. Il me rit au nez, et il s'en va. Je vais alors chez le notaire avec deux

Lemoine, je fais procès verbal, et je lui intime la peine de dix ecquins par heure s'il s'obstine à me refuser de chevaux.

Pour lors il fait sortir un postillon avec deux chevaux furieux: je vois très clair le projet de me jetter peut être dans la rivière. Je dis froidement au postillon que dans le moment qu'il me verseroit je lui brulerois la cervelle. Il rentre avec les chevaux, et il dit au maitre de poste qu'il ne vouloit pas me servir. Dans le même moment voila un courier qui arrive de Padoue rentre à terre, et qui ordonne six chevaux pour une berline, et deux de selle. Je dis alors au maitre de poste qu'avant moi il ne donneroit des chevaux à personne, et que si on voudroit user de force il y auroit du sang repandu, et disant cela je lui montre mes pistolets. Il jure, il s'en va: toute la foule qui m'entouroit lui donne tort.

Cinq ou six minutes après, voila ~~le Comte d'Artois~~ Grosdow une belle berline à six chevaux avec sa femme, fille de chambre, et domestiques à la livrée. Il portoit une uniforme inconnu. Il descend, nous nous embrassons, et je lui dis d'un air triste qu'il me partira par avant moi: je lui en dis la raison, et il la trouve juste. Il fait tapage, on tremble, le maitre de la poste s'etoit enfui, son fils me descend, et ordonne qu'on me serve. ~~Le Comte~~ Grosdow me dit que je devois très bien allait me montrer à Padoue, puisqu'on disoit que j'etois aussi parti par ordre. Il me dit qu'on avoit fait passer aussi M. de Londois colonel au service de Modene qui devoit aussi une banque chez lui. Je lui ai promis d'aller le voir à Venise dans la semaine suivante. C'est homme, qui me tom: ba des nues, avoit gagné en quatre fois dix mille ecquins, dont j'en ai reçu quatre mille, et neuf cent. J'ai payé toutes mes dettes, et retiré tous les effets que j'avois en gage; mais qui plus est il me mit en fortune.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

A mon arrivée à Padoue j'ai trouvé tous mes amis en alarme, excepté M. de Braguadin, entre les mains duquel j'avois mis la veille ma cassette. Ils croyoient à un bruit qui s'étoit repandu que le podesta m'avoit aussi envoyé ordre de partir. Etant venu chez on ne pouvoit pas m'envoyer un tel ordre. Au lieu d'aller me coucher j'ai fait une grande toilette pour aller à l'opera sans masque. Je leur dis que je devois aller démentir tout ce que des mauvaises langues avoient debité sur mon compte. Je suis charmé, me dit de la Haye, si tout ce qu'on dit est faux, mais vous ne pouvez vous plaindre que de vous même. Votre depart precipité vous fit ce tort. Le public veut savoir la raison de tout, et quand il ne la sait pas il l'invente. Il est cependant certain que vous avez voulu tuer le postillon; remerciez Dieu que vous l'avez manqué. — Calomnie aussi. Croyez vous qu'un coup de pistolet lâché à bout portant puisse manquer? — Mais le cheval est mort, et vous le payerez — Je ne le payerai pas car le postillon me devoit. Savez vous les loix de la poste? D'ailleurs j'étois pressé. J'avois promis à une dame de dejeuner ce matin avec elle. Il m'a paru piqué de ce qu'après ce dialogue je lui ai rendu tout l'argent qu'il m'avoit prêté à Vienne. L'homme ne raisonne bien que quand il a de l'argent, à moins qu'une passion extraordinaire ne l'excede. ~~Les passions se trouve extraordinaire~~. M. de Braguadin dit que je ferois très bien d'aller à l'opera sans masque.

A mon apparition dans le parterre j'ai vu tout le monde etonné, et vrai ou faux tous ceux qui me parlerent me firent des complimens. Après le premier ballet, je suis allé à la sale du jeu, et en trois ou quatre tailles j'ai gagné

cinq cent ecquins. Mourant de sommeil, et de faim je suis allé chez moi chanter mes victoires. Mon cher ami Bavois m'em= prunta cinquante ecquins qu'il ne m'a jamais rendus; mais il est vrai que je ne les lui ai jamais demandés

M'occupant toujours de C. C. j'ai passé tout la soirée à me faire tirer en miniature par un habile piemontais qui etoit venu à la foire, et qui apprêcia beaucoups d'argent à Venise: il me fit aussi une sainte Catherine de la meme mesure. Un venitien ex= cellent metteur en oeuvre me fit la bague superieure= ment bien. Celle qu'on voyoit étoit la sainte. Un point bleu presqu'invisible sur le blanc email qui l'entouroit etoit ce qu'on devoit pouvoir avec la pointe d'une epingle. La sainte sautoit, et ma figure paroissoit, qui étoit très ressem= blante. Il me la remit quatre jours après comme il me l'a= voit promis.

Le vendredi, dans le moment que nous nous levions de table on me remit un billet. Je fus surpris de voir que c'étoit P. C. qui me prioit d'aller d'abord le voir à l'Etoile. (c'étoit l'au= berge de la poste) Il me disoit qu'il avoit une nouvelle à me donner qui m'interesseroit beaucoup. J'ai cru que c'étoit quelque chose qui regardoit sa soeur, et j'y fus allé dans l'instant

Je l'ai trouvé, comme je m'y attendois avec la C. Après lui avoir fait compliment sur la sortie de prison, je lui ai demandé l'interessante nouvelle. Il me dit qu'il étoit sûr que sa soeur étoit en pension dans un couvent, et il m'assuroit qu'il sauroit me dire le nom du couvent d'abord

qu'il iroit de retour à Venise. Je lui ai repondu qu'il me
feroit plaisir. Mais cette nouvelle ne lui servit que de moyen
pour m'engager à aller lui parler. La cause de son empres-
sement étoit une autre. Il me dit avec joye qu'il avoit ven-
du pour trois ans son droit sur l'approvisionnement des beufs
pour la somme de quinze mille florins. Que le partisan a-
vec lequel il avoit fait cette affaire l'avoit fait sortir de
prison sous sa caution, et qu'il lui avoit avancé six mille flo-
rins en quatre Lettres de change. Il me les montra dans l'
instant toutes les quatre acceptées par un nom que je ne
connoissois pas; mais dont il me fit l'eloge. Je veux ache-
ter, poursuivit il à me dire, pour six mille florins d'etoffes de
soye des fabriques de Vicence donnant en payement aux
fabriquans ces mesmes Lettres qui sont à mon ordre, et que je pas-
serai au Leur. Je suis sûr de revendre les étoffes, et d'y gagner
le dix pour cent. Venez avec nous, et je vous en donnerai
pour deux cent sequins; et par là vous vous trouverez à cou-
vert de la caution que vous m'avez faite des deux cent ca-
quins de la bague. Nous n'avions besoin que de vingt quatre
heures pour finir tout cela.

Je n'y serois pas allé; mais le desir d'avoir entre mes mains
la valeur de ma caution me fit perdre le jugement. J'y ai
consenti. Si je n'y vais pas, me suis-je dit, il vendra les étoffes
sur le champ à ~~cinquante~~ 25 pour cent de perte, et je n'aurai
plus mon argent. J'ai donc promis de partir avec eux le
lendemain de bonne heure. Il me fit voir des Lettres
ouvertes de recomandation qu'il avoit aux premieres
maisons de Vicence. Une avarice, qui ne m'étoit pas carac-
teristique, me fit donner là dedans.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Me voila à l'Etoile le lendemain de tres bonne heure. On attelle quatre chevaux. L'Hote monte avec la carte; et P. C. me prie de payer. Je voi un compte de cinq cequins, dont quatre étoient deboursés pour l'Hote; car Monsieur Les devoit au voiturier qui l'avoit pris à Turine. J'ai payé, faisant un petit rire. Le bourreau etoit parti de Venise sans le sou. Nous montons dans la voiture, nous arrivons a Vicence en trois heures, et nous nous logeons à l'enseigne du chapeau. Il ordonne un dinner delicat, puis il me laisse avec sa dame pour aller parler aux fabricans d'etoffes.

Madame C. commence à faire des reproches que je me prie. Elle me dit qu'il y avoit dix huit ans qu'elle m'aimoit, que nous avions tous les deux l'âge de neuf ans, quand nous nous vimes pour la premiere fois à Padoue. Elle m'en fait souvenir. Elle etoit fille de ce meme ~~Monsieur~~ antiquaire ami de M. l'abbe Grisani qui m'avoit mis en pension chez l'orfevre. Cette nouvelle me fait rire, me souvenant que sa mere m'~~avoit dit~~ aimoit

Mais voila des garçons de boutique, qui commencent deja à venir avec des pieces d'etoffes. Madame C. se rejouit. En moins de deux heures la chambre en etoit pleine. P. C. arrive avec deux maitres qu'il avoit engagés à dîner. La C. leur fait des agaceries, on dine, on fait profusion de vins exquis. L'après dîner on porte encore des etoffes: P. C. en prend les etoffes avec les prix; mais il en veut encore. On en lui promet pour le lendemain malgré que ce fût un dimanche.

Sur la soirée, voila des comtes qui arrivent, car à Vi=

cence tous les nobles sont comtes. P. C. avoit laissées à
leurs maisons les lettres qui la leur recomandoient. C'è:
toit un Velo, un Sesto, un Trento fort aimable: ils nous inciterent au
casin où la noblesse s'assembloit. La Cybille. Après y a:
voir passé deux heures P. C. les engage à venir souper avec
nous. Soyez, à profusion. Cela m'ennuyoit fort: je ne par:
loit pas; on ne me disoit pas le mot. Je vais me coucher dans
une chambre au troisieme les laissant à table. Le matin
je descens à dejeuner, et je vois jusqu'à midi un si grand
nombre de pieces qu'il devoit y en avoir assez. P. C. me
dit qu'on finiroit tout dans le jour suivant, et que nous
etions invités à un bal où il y avoit toute la noblesse.
Les maitres fabricans avec les quels il avoit fait affaire
viennent tous diner avec nous. Toujours profusion.
La nuit au bal je m'impatienta tout de bon. Mont Le mon:
de parloit à la C, et à P. C qui ne disoit rien qui valle, et
quand je disois un mot on ne m'ecoutoit pas. Je prens une
dame pour danser un menuet, elle le danse, mais sepa:
dant à droite, et à gauche. On fait une contredance, et je
me vois exclus, et la meme dame qui m'avoit refusé danser
avec un autre. Si j'avois été de bonne humeur je ne l'aurois pas
souffert; mais j'ai preferé de retourner d'abord à
l'auberge, et d'aller me coucher, ne comprenant pas la
raison que avoir de la noblesse de Vicence pouvoit me traiter ainsi.
On me negligeoit peut etre parceque je n'étois pas nom:
mé dans les lettres que P. C. avoit presentées; mais on
devoit savoir les lois de la politesse. Je prens patience.
On devoit partir le lendemain.

Le lendemain le couple fatigué dormit jusqu'à midi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Après dîner, P. C. sortit pour aller payer les étoffes qu'il avoit choisies. Nous devions partir le lendemain mardi de bonne heure. Les comtes que la C. avoit enchantés vinrent souper. Je les ai laissés à table impatient de voir arriver le lendemain, car le mecredi de bonne heure je devois être à Venise.

Le lendemain matin on vient me dire que le dejeuner étoit prêt dans la chambre en bas ; je tarde un peu. Le garçon de l'auberge remonte pour me dire que madame mon epouse me prioit de me hâter. Au mot epouse ma main tombe sur le visage de ce pauvre innocent, et mes pieds dans le ventre le conduisent jusqu'à l'escalier qu'il descendit à precipice au risque de se casser le cou.

Je descends en fureur, j'entre dans la chambre où on m'attendoit, et je demande à P. C. qui etoit le G. T. qui m'avoit annoncé à l'auberge pour l'epoux de madame ; et dans le même moment qu'il me répond qu'il n'en savoit rien, l'hôte tenant un couteau à la main entre, et me demande pourquoi j'avois fait sauter l'escalier à son neveu. Je lui demande, tenant un pistolet à la main, qui lui avoit dit que j'étois l'epoux de cette femme. Il me répond que c'étoit monsieur le capitaine P. C. même qui avoit dicté la consigne. Je prens alors le capitaine au collet, je le pousse à la muraille, et c'est l'hôte, qui jettant son couteau m'empeche de lui fendre la tête avec la crosse de mon pistolet. Madame, comme toujours paroissoit evanouie. L'infame ne cessoit que crier ce n'est pas vrai ce n'est pas vrai. L'hôte devant, et remonte vite avec le livre des consignes, et avec un air atroce il le met sous les yeux du lache, le defiant à repeter que ce n'étoit pas lui qui avoit dicté P. C. capitaine impérial avec M. et mad: Casanova. Il lui répond qu'il avoit mal entendu,

et pour lors l'hote lui flanque le livre sur la physionomie.
Quand j'ai vu le poltron souffrir cet affront sans se souvenir qu'
il avoit une epée, et qu'il endossoit un uniforme, je suis sorti
de la sale, et montant l'escalier j'ai dit au neveu de l'hote
de me faire d'abord atteler deux chevaux à une <u>barelle</u>
pour Padoue. Ecumant de colere je mets ce que j'avois
dans un sac de nuit, reconnoissant trop tard la fourbe impor-
donnable que commet un homme d'honneur, lorsqu'il s'al-
lie à des coquins. Mais voila madame C. Sortez d'abord
d'ici, car je brûle, et je ne respecterai pas votre sexe.

Elle se jette sur un fauteuil, et fondante en pleurs elle
me dit qu'elle étoit innocente; et quand l'imprudent avoit
dicté la consigne, elle jure qu'elle n'étoit pas presente.
La femme de l'hote survient, et me dit la meme chose.
Ma colere alors commence à s'evaporer en paroles; et je
vois de ma fenetre la barelle que j'avois ordonnée prête
a la porte. Je fais monter l'hôte pour payer ce que ma
part pouvoit importer. Il me repond que ne lui ayant rien
ordonné, je ne lui devois rien. Dans ce moment voila le
comte Velo BnF MSS

Je gage, <u>signor comte</u>, que vous avez eu que cette dame
est ma femme — C'est ce que toute la ville sait — Com-
ment Sacr.....! Je m'étonne que vous l'ayez eu, sa-
chant que je loge tout seul dans cette chambre, et ayant
eu hyer au soir aussi que je me retire la laissant là
avec tout le monde — Il y a des maris comodes — Je
ne suis pas du nombre; et vous ne vous connoissez pas
en hommes d'honneur. Sortons d'ici, et je vous le prouverai.

Le comte prit vite l'escalier, et sortit de l'auberge. La C.
etouffoit, et ne me feroit pas pitié. Mais je pense alors que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

partoient sans rien payer, on diroit, se moquant du tapage que j'avois fait, que j'avois profité en qualité d'escroc. J'ordonne à l'Hôte de me porter le compte voulant absolument en payer la moitié. Il va d'abord le prendre; mais voilà une nouvelle surprise. Madame C., se jettant à genoux, et pleurant, me dit que si je l'abandonnois elle se voyoit perdue, car elle n'avoit ni argent, ni rien à laisser en gage — Comment! N'avez vous pas pour quatre mille écus d'effets? — On les a emportés toutes. Vous ne savez pas cela? Les Lettres de change que vous avez vues, et que nous regardions comme de l'argent comptant furent vite ces messieurs: ils retirerent toutes les pièces d'effets que nous avions choisies. Pouvoit on croire cela? — La coquin previt tout; et voilà la raison qu'il m'a engagé à venir ici. Mais j'ai honte de m'en plaindre. J'ai fait une bêtise, dont je dois faire la penitence.

Le compte que l'Hôte me porta montoit à quarante sequins, dépense enorme faite en trois jours; mais il y avoit en ligne de compte de l'argent déboursé. J'ai dans l'instant connu que mon honneur exigeoit que je payasse tout, et je me suis acquité de ce devoir dans l'instant, prenant une quitance signée par deux temoins. J'ai donné deux sequins au neveu de l'Hôte pour qu'il me pardonne de l'avoir maltraité, et j'en ai refusé deux à la C., qui me les fit demander par l'Hôtesse.

Ainsi se termina cette vilaine histoire qui m'apprit à vivre, mais dont j'aurois dû ne pas avoir besoin. Deux ou trois semaines après, j'ai su que le comte Trento fit partir ces malheureux avec lesquels je n'ai plus voulu avoir à faire. Un mois après

ce fait P. C. retourna en prison, l'homme qui lui avoit fait
caution ayant fait banqueroute. Il eut l'effronterie
de me prier dans une longue lettre d'aller le voir ; mais je ne
lui ai pas même repondu. J'en ai agi de même avec la C
aussi, qui se trouva réduite à la misere.

Je ne me suis arrêté à Padoue que pour prendre ma
retourna à
Gagne, et pour dire avec M. de Bragadin qui ~~quitta~~
Venise
~~dans~~ quelques jours après.

La lettre de C. C. que Laure me porta exactement le len-
demain ne me disoit rien de nouveau. Je lui ai conté dans
ma reponse en detail le tour que son frere m'avoit joüé,
et je lui ai annoncé sa bague lui apprenant le secret.
Suivant donc l'instruction qu'elle m'avoit donnée
je me suis placé un matin à la pointe du jour dans
j'ai vu sa mere
un endroit où ~~je la vis~~ entrer dans l'eglise. Je lui
ai fait me mettant à genoux prés d'elle que j'avois
besoin de lui parler, et elle vint dans le cloître. Après
avoir taché de la consoler, et l'avoir assurée que je me
conserverai constant jusqu'à la mort dans l'amour de sa
fille, je lui ai demandé si elle alloit la voir. Elle me repon-
dit qu'elle comptoit d'y aller le dimanche, et qu'elle
étoit fachée de ne pas pouvoir me dire dans quel cou-
vent elle étoit. Je lui ai dit qu'il étoit inutile que je
le susse, que je la priois seulement de lui dire que mon
coeur étoit uniquement à elle, et de lui donner la
bague qu'elle voyoit. C'est l'image, lui dis-je, de la
sainte sa patrone sous la protection de laquelle elle
ne deviendra jamais ma femme. Elle devoit la garder

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

jour, et mit à son doigt, et lui dire tous les jours un pater, et un Ave Maria. Je lui ai dit que j'en agirois de même avec mon S.t Jacques lui recitant tous les jours un Credo.

Enchantée de pouvoir initier à sa fille cette nouvelle devotion, elle accepta la bague me promettant de la lui remettre. Je l'ai laissée lui donnant deux ecquins, qui pouvoient être chers à sa fille pour satisfaire à ses petits besoins. Elle s'en chargea m'assurant cependant que rien ne lui manqueroit de son necessaire.

Dans la lettre qu'elle m'écrivit le mecredi suivant j'ai trouvé la quintessence du sentiment amoureux. Elle me disoit que d'abord qu'elle étoit seule rien n'étoit plus prompt de la pointe de l'epingle avec la quelle elle faisoit sauter la sainte. Elle donnoit alors cent baisers à mon portrait, et allene dicon: limoit par, si elle étoit surprise, car dans l'instant elle lui faisoit tomber dessus le couvercle. Les religieuses étoient toutes edifiées de la confiance qu'elle avoit dans la protection de la bienheureuse patrone, dont par hazard, à ce que tout le couvent disoit, les traits ressembloient aux siens. Elle me disoit que par cette raison la religieuse qui lui apprenoit le françois lui avoit offert cinquante ecquins de sa bague; mais non pas par amour de la sainte, dont elle s'étoit moquée lisant sa vie; mais ~~étoit tête à tête avec elle, car les religieuses étoient toutes dévotes~~ parcequ'elle lui ressembloit. Les deux ecquins que je lui avois envoyés lui avoient été fort chers, car lui ayant été donnés publiquement par sa mere même elle pouvoit en faire ce qu'elle vouloit sans donner motif de

faire des speculations oiseuses à ceux qui la voyant faire
seroient devenus curieux de savoir
des dépenses ~~voudroient devenir~~ d'où elle pouvoit avoir l'ar=
gent. Elle aimait à faire des petits presens aux pension=
naires. Elle me disoit que sa mere avoit fait l'eloge de
ma pieté chretienne, et elle finissoit sa lettre tres longue
me priant de ne plus lui parler de son frere.

Pour trois ou quatre semaines de suite il n'y eut que=
tion dans ses lettres que de la sainte Catherine qui la fe=
soit trembler de peur, lorsqu'elle étoit entre les mains
de quelque religieuse qui ayant la vue basse frottoit
la glace. Que ferois-je, me disoit elle, si dans ce moment
la, le ressort sautant, la religieuse ~~voyoit~~ revoit devant ses yeux
une figure qui certainement ne ressemble pas à celle d'un
saint! Dis moi quel parti je devrois prendre.

Un mois après l'empoisonnement de P. C, le marchand
qui lui avoit vendu la bague pour deux cent ecquins me
donna le billet se contentant d'en prendre vingt ~~quinze~~, Je
l'ai envoyé à ce malheureux dans sa prison qui m'envoyoit
toujours me demandant l'aumone.

Croce ~~[illegible]~~ à Venise feroit parler. Il feroit une bonne mai=
son, il faillit à Pharon, et on y feroit des recits. Prevoyant
ce qui devoit arriver tot ou tard je n'avois jamais voulu
mettre les pieds chez lui; mais sa femme étant ac=
couchée d'un garçon, et m'ayant prié de le lui tenir au
font du baptême, j'y suis allé, et je suis resté au sorti=
~~[illegible]~~

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Depuis ce jour là, je n'ai plus remis les pieds chez lui.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

vol IV

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Bd IV

Chap. I — XI (p. 81-308)

BnF MSS

Pièce 81-248 en franç. exécutée

9 JAN 1908

Pièces 81-160 en franç

5 FEB. 1908

249-308 exécutées en fes

5 FEB. 1903

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

1753 (page 90)

1774 erwähnt S. 155

Suite du Troisième Tome, et

Troisième fragment

BnF MSS

Pages 81 à ~~248~~ 160

5 FEB 1908

Von Frau Lanckoroński

B. 95 fr. Comtesse de S. 102. 105. 110. 110. 118

B. 98 M. M.

Barthold Jacob

Just ein Heft enthält für M. M. "Gretchen Marguerite" Skizzen. Von Seite 81–160 mit

21 FEB 1908

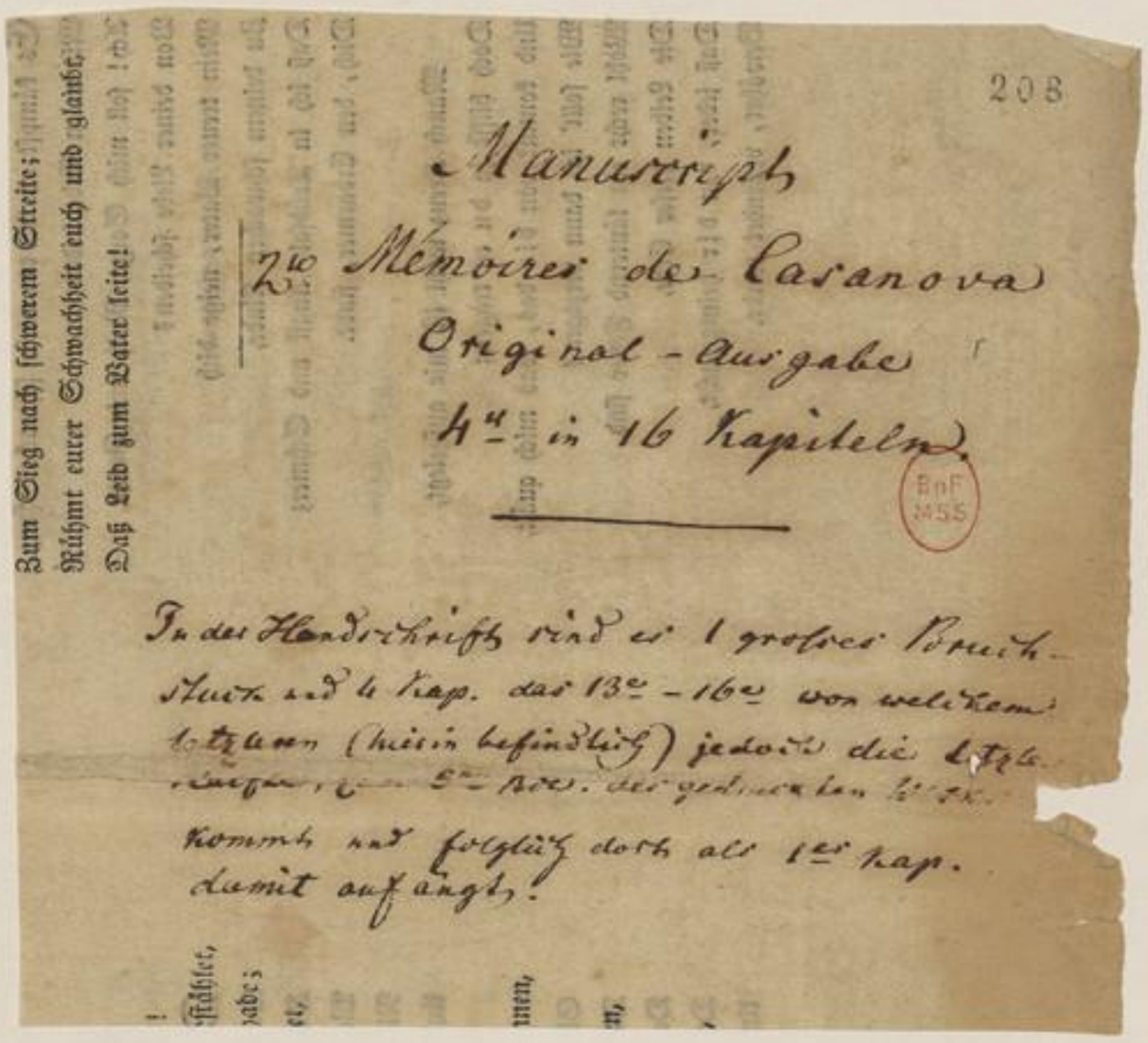
Aby

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)


Zum Sieg nach schwerem Streite;
Rühmt eurer Schwachheit euch
Daß Leib zum Vater leite!

208

Manuscript

2te Mémoires de Casanova

Original-Ausgabe

4 Bde in 16 Kapiteln.

BnF
3455

In der Handschrift sind es 1 grosses Bruchstück und 4 Kap. das 13e – 16e von welchem letzteren (hier in befindlich) jedoch die letzten 5 – 600 der gedruckten Ausgabe kommt und folglich doch als 1es Kap. damit anfängt!

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Es kämpft, o Gott, mein schwaches Herz
Mit vielen Erdenleiden;
Ach! soll mich Sorge, Noth und Gram
Von deiner Liebe scheiden?
Mein treuer Vater, neige dich
Zu deinem schwachen Kinde,
Daß ich in Trübsal, Angst und Schmerz
Dich, den Erbarmer, finde.

Manch Kreuz wohl ist mir aufgelegt,
Doch hilfst ja du es tragen;
Und kommt von dir das, was mich quält,
Wie sollt' ich dann verzagen?
Wohl recht ein läuternd Feuer sind
Die Leiden dieser Erde,
Daß jeder, von dir heimgesucht,
Bewährt, vollendet werde.

Es kämpft, o Gott, mein schwaches Herz
Mit vielen Erdenleiden;
Ach! fol mich Sorge, Noth und Schmerz

, sondern
. Noch
r und er=
en zu ge=
Augenblick
'en. Lord
n anzuneh=
kühl, aber
Gewissen zu
) zog vor,
aske befahl
ienten ohne
e ihn auch
h stieg mit
m Domino
haus zu be=
u erfahren,
jede Frage
fenheit: er
am Herzen

auf ihm nicht aus de
er Verdacht habe,
heit mich schlechten
geben möchte. „Di
schrieb er, die am me
die Vertreter unsers
Nacht mein Nachbe
Ich zeigte Ihnen M
schaft; sollte die La
machen, so merken S
Gang. Niemand hat
geben Sie auf ihren A
vor wenigen Tagen,
ters Schultern legte,
heit schien. Ich hab
sagt, daß mich dieses
Miß Mortimers will
doch in wie hohem
beweist der Freundsch
Ihnen fordere."

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

~~Quand même la postérité n'auroit pas ratifié le jugement~~
~~de tout le monde contemporain sur le compte de Sgombro, et lui~~
~~auroit donné un rang honorable parmi les grands hommes~~
~~de son siècle, elle auroit toujours été forcée de convenir~~
~~que la cause de son exil fut une cause~~
~~très extraordinaire.~~

Ce qui arriva l'ordre à mon cher compere de sortir des etats de la ~~Republique~~ republique ne fut pas le jeu, car les inquisiteurs d'état auroient trop à faire s'ils vouloient purger l'état des joueurs d'avantage. La cause de son exil fut une autre tres extraordinaire.

Un noble venitien de la famille Gritti, surnommé Sgombro, devint amoureux de cet homme antiphysi= que, et celui-ci soit pour vive, soit par gout ne lui étoit pas cruel. Le grand mal consistoit en ce que cet amour monstrueux étoit public, le scandale par= vint à un tel excès que le sage gouvernement se vit forcé à ordonner au jeune homme d'aller vivre ailleurs.

Mais peu de tems après ce qui arriva à Sgombro fut de plus grande conséquence. Etant devenu amoureux de ses deux fils, il mit le plus joli dans la necessité d'a= voir besoin du chirurgien. Le pauvre garçon confessa qu'il n'avoit pas eu le courage de desobéir à l'auteur de ses jours. Cette soumission à la tendresse pater= nelle parut à juste titre d'une espece que la nature devoit detester. Les inquisiteurs d'etat envoyerent ce pere tyran à la citadelle de Cattaro, où il mourut au

bout de l'an empoisonnè par l'air qu'on y respire. La force venereuse de cet air est si bien connue du tribunal qu'il ne condamne à le respirer que les citoyens qui ont merité la mort, commettant des crimes, dont la politique ne permet pas qu'on publie le procès.

Ce fut à Catare que le conseil de dix envoya, il y a quinze ans, le celebre avocat Contarini noble venitien, qui par son eloquence s'étoit rendu maitre du grand conseil, et alloit changer la constitution. Il y mourut au bout de l'an. Pour ce qui regarde ses complices, on a cru rageant qu'il suffiroit de punir les quatre ou cinq principaux:

Ce noble Sgombro, dont j'ai parlé avoit une femme charmante, qui je crois, est encore. C'est madame Cor: nelia Gritti celebre plus encore par son esprit, que par sa beauté superieure aux injures de l'age. A la mort de son mari, se voyant devenue maitresse, elle se moqua de tous ceux qui se presenterent pour l'engager à leur sacrifier sa liberté; mais n'ayant jamais été amoureuse de l'a: mour, elle agréa toujours leur hommage.

Vers la fin du mois de juillet, un jour de lundi, mon valet me reveilla à la pointe du jour me disant que la femme qui venoit tous les mercredis vouloit me parler. Voici la lettre qu'elle me donna d'un air fort triste » Dimanche au soir. Un mal: heur qui m'est arrivé ce matin me desole parceque je dois le » cacher à tout le couvent. Je perds mon sang, je ne sais com: » ment faire à l'etoncher, et je n'ai pas beaucoup de linge. Vous » m'a dit qu'il m'en faudra une grande quantité dans le cas » que l'hemorragie dure, et ~~le~~ je ne peux me confier à per: » sonne. Envoye moi donc du linge, mon unique ami. Je

» vois que j'ai dû me confier à Laure qui dans le jour peut venir
» dans ma chambre à toute heure. Si cette hemorragie me
» fait mourir, tout le couvent saura de quoi je suis morte;
» mais je pense à toi; et je tremble. Que fera tu dans ta
» douleur. Ah! Mon cher ami! Quel dommage!

Je m'habille à la hâte, prenant ce tems pour penser à la chose. Je demande à Laure de quel caractere étoit l'hemorragie, et elle me dit clair que c'étoit à la suite d'une perte, et qu'il falloit agir dans le plus grand secret en grace de la reputation de la demoiselle. Elle me dit qu'elle n'avoit besoin que de linge, et que ce ne seroit rien. C'est le langage ordinaire. A peine habillé, je fais mettre à ma gondole une autre rame, et je vais avec Laure au Ghetto, où j'achette d'un juif tous les draps qu'il avoit et plus de deux cent serviettes, et ayant mis tout dans un sac, je vais à Murano avec elle. Chemin faisant j'ecris au crayon à ma chere amie d'avoir en Laure toute la confiance, et je l'assure que je ne quiterois Murano que lorsque son sang se seroit étanché. Laure, descendant de la gondole m'a persuadé que ne voulant pas me faire voir, je ferois bien à me cacher chez elle. Elle me laissa dans une chambre vis à vis de chaussée remplie de guenilles, où j'ai vu deux lits. Après avoir mis sous les jupes tout le linge qu'elle a pu, elle est allée chez la malade qu'elle avoit vue la veille à l'entrée de la nuit. J'apercois qu'elle la trouveroit hors de danger, et il me tardoit d'en recevoir la nouvelle.

Elle vint une heure après me dire qu'ayant perdu beaucoup de sang toute la nuit elle étoit au lit très foible, et qu'il falloit la recommander à Dieu, car l'hemorragie ne cessant pas elle devoit succomber en vingt quatre heures

Quand j'ai vu le linge qu'elle tira de dessous ses jupes, j'ai manqué de tomber mort. C'étoit une boucherie. Elle m'assura qu'il n'y avoit rien à craindre pour le secret; mais beaucoup pour la vie de la pauvre enfant. Etrange style de consoler; mais dans ce moment là la sottise n'avoit pas la force de me faire rire. Elle m'a dit que lisant mon billet elle a fait la bouche rieuse, et qu'après l'avoir baisé, elle lui avoit dit que moi étant si près d'elle, elle étoit sûre de ne pas mourir.

J'ai frissonné quand cette bonne femme me montra malée au rang une petite malle informe. Elle me dit qu'elle alloit (avec elle même tout cela, et qu'elle alloit revenir pour retour: ner au couvent porter du linge à la malade quand tout le couvent seroit à table — A-t-elle eu des visites? — Tout le couvent; mais personne ne s'imagine d'où la maladie vient. — Mais avec la chaleur de cette saison elle ne peut avoir qu'une couverture legere, et il est impossible qu'on n'observe le grand volume que doivent faire les serviettes — Point du tout, car elle se tient sur son séant — Que mange-t-elle? — Rien. Il faut ne pas manger.

Elle partit alors; et moi aussi. Je suis allé chez le medecin Payton, où j'ai perdu le tems, et l'argent que je lui ai donné pour un long recipe, dont je ne me suis pas servi. Il auroit fait connoitre la maladie de mon ange à tout le couvent, et celui qui l'auroit publiée auroit été le meurtrier même du couvent par esprit peut etre de vengeance.

— Après avoir été chez moi pour prendre mon petit necessaire je suis retourné à mon gite, où une demie heure après j'ai eu [illegible] fort triste qui me donna un billet où C. C. m'écrivoit "mon cher ami, je n'ai pas la force de t'écrire. Il se soigne toujours, et il n'y a pas de remede. Dieu est le maître; mais mon honneur est à couvert. Ma seule consolation est de savoir que tu es ici.

Laure m'effraya me montrant encore dix à douze serviettes imbibées de sang. Elle crut me consoler me disant qu'avec une livre on en imbiboit cent; mais je n'étois pas susceptible de consolation. J'étois au vrai désespoir. Me reconnoissant pour le bourreau de cette innocente je ne me sentois pas la force de lui survivre. Je me suis tenu abasourdi sur le lit sans jamais dire le mot six heures entières jusqu'au moment que Laure retourna du couvent avec vingt serviettes imbibées. La nuit ne lui permettoit pas d'y retourner. Elle devoit attendre le nouveau jour. Je l'ai attendu aussi sans avoir pu dormir, ni manger, ni permettre aux filles de Laure de me déshabiller, quoique jolies me feroient horreur. Je les regardois comme les instrumens de mon horrible incontinence qui m'avoit fait devenir l'assassin d'un ange incarné.

Le soleil sortoit de l'horizon quand Laure entra, me donnant d'un air très triste la nouvelle que la pauvre fille ne sortoit plus. Elle crut de me disposer à entendre dans la journée même celle de sa mort. Elle est épuisée, me dit elle, elle n'a que la force de tenir les yeux ouverts, elle paroit de cire, son pouls se laisse à peine sentir — Mais, ma chere Laure, cette nouvelle n'est pas mauvaise. Il faut à présent lui donner quelque nourriture — On a envoyé chercher le medecin. C'est lui qui ordonnera ce qu'il faut lui donner; mais à vous dire vrai, je n'espere pas. Vous sentez qu'elle ne dira pas la verité au docteur, ainsi Dieu sait ce qu'il lui ordonnera. Je lui ai dit à l'oreille de ne rien prendre, et elle m'a compris — Si elle ne meurt pas de langueur jusqu'à demain, je suis sûr de sa vie, et son medecin aura été la nature — Dieu le fasse. Je retourne ce soir chez elle à midi — Pourquoi pas avant? — Parceque la chambre sera pleine de monde.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Ayant besoin d'espérer, j'ai pensé à soutenir ma vie, je me suis fait faire à manger, et en attendant je me suis mis à écrire à C. C. pour lorsqu'elle retourneroit en état de pouvoir lire. Les momens du repentir sont bien tristes. J'étois à plaindre. J'avois le plus grand besoin de revoir Laure pour apprendre l'oracle du medecin. J'avois de grandes raisons de vivre de tous les oracles ; mais malgré cela j'avois un vrai besoin de celui de ce medecin, et sur tout de l'entendre propice.

Les filles de Laure me porterent un dîner, mais je n'ai pu rien avaler. Elles me divertirent mangeant tout elles mêmes avec un appetit devorant. Sa fille aînée pièce de resistence ne me regarda jamais : les deux cadettes me paroissoient dégagées ; mais je ne les examinois que pour nourrir mon cruel repentir

Laure enfin vint me dire que la malade étoit dans le même état de langueur, que la grande foiblesse avoit fort surpris le medecin qui ne savoit pas à quoi l'attribuer. Il lui avoit ordonné des cordiaux, et des bouillons legers, et il lui avoit pronostiqué le recouvrement de sa santé, si elle pouvoit dormir. Lui ayant ordonné une garde de nuit, la malade avoit tendu la main à Laure, et moyennant cela, elle me promit qu'elle ne la quitteroit plus. Sa mere étoit allée la voir ; et cette nouvelle me fit plaisir. Je voyois fort bien que si elle pouvoit dormir elle guerissoit, ainsi je desirois le lendemain. J'ai donné six louis à Laure, et un à chacune de ses filles, et j'ai soupé en poisson. Je me suis aussi couché desabillé malgré la mechanceté du lit. Quand les filles de Laure m'y virent, elles se desabillerent sans façon, et elles se coucherent ensemble dans un autre, qui étoit à côté du mien. Cette confiance me plut. Leur soeur aînée

devoit être au fait. Elle alla se coucher dans une autre chambre parcequ'elle avoit un amoureux qui devoit l'è: passer dans l'automne.

Le lendemain de très bonne heure, Laure d'un air gai est venue me dire que la malade avoit bien dormi, et qu'elle retourneroit au couvent pour lui porter une soupe. Il n'é: toit cependant pas encore tems de chanter victoire, car elle avoit besoin de regagner ses forces, et de remettre le sang qu'elle avoit perdu. Je me mis alors sentir sûr qu'elle regagneroit sa santé; et la chose fut ainsi. Mais je suis resté là encore huit jours ne m'étant déterminé ne à partir que lorsque C.C. me l'a pour ainsi dire ordonné dans une lettre de quatre pages. Laure à mon départ pleura de plaisir de se voir recom: pensée avec presque tout le beau linge que je lui avois acheté pour la malade, et ses deux filles cadettes pleurèrent apparamment parceque elles ne savent pas dans les dix jours que j'avois passés chez elles m'engager à leur donner au moins un baiser

Je suis retourné à Venise à mes anciennes habi: tudes; mais sans un amour réel, et heureux je ne pouvois pas être content. Je n'avois autre plai: sir que celui de recevoir tous les mecredi une lettre de ma petite femme qui m'encourageoit à attendre au lieu de me solliciter à l'enlever. Laure m'assuroit qu'elle étoit devenue plus belle. Je mour:

vois d'envie de la voir.

Ce fut à la fin du mois d'Aout que l'autre m'ayant parlé d'une prise d'habit, qui mettoit en mouvement tout le couvent, je me suis déterminé à me procurer le plaisir de voir mon bel ange. Les parloirs devoient être pleins de monde, et les religieuses recevant des visites à la porte du couvent il étoit vraisemblable que C.C. y seroit aussi. Je ne pouvois pas craindre d'être remarqué plus qu'un autre dans un jour où il y auroit eu une quantité de personnes inconnues. J'y suis donc allé sans avoir rien dit à l'autre, et sans en avoir averti C.C. dans ma dernière lettre.

J'ai eu de mauvais de plaisir quand je l'ai vue à quatre pas de moi attentive, et étonnée de me voir là. Je l'ai trouvée grandie, plus formée, et même plus belle dans la physionomie ce que je ne croyois pas possible. Je n'ai eu d'yeux que pour elle, et je ne suis retourné à Venise que lorsqu'on ferma la porte.

Mais la lettre qu'elle m'écrivit trois jours après me peignit avec des couleurs trop vives le plaisir qu'elle avoit eu à me voir pour que je ne pensasse au moyen de le lui procurer souvent. Je lui ai répondu sur le champ qu'elle me verroit à la messe dans son eglise tous les jours de fête; et j'ai d'abord commencé. Cela ne me coutoit rien. Je ne la voyois pas; mais sachant qu'elle me voyoit, son plaisir suffisoit à rendre le mien

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

parfait. Je ne pouvois rien craindre, car il étoit presqu'im=
possible qu'on pût me connoitre dans une eglise où il n'y
avoit que des bourgeois, et des bourgeoises muraraises.
Après avoir entendu une ou deux messes, j'allois monter
dans une gondole de trajet, dont le batelier ne pouvoit
avoir aucune curiosité de me connoitre. ~~Malgré cela~~
cependant
Je me tenois sur mes gardes. Sachant que l'intention
du pere de C.C. étoit de faire qu'elle m'oubliat, j'étois
sûr que s'il avoit su que je ne cessois pas de me montrer,
il l'auroit mise dans un autre couvent où je n'au=
rois pu avoir avec elle la moindre correspondance.
mais je ne connoissois pas bien
C'est ainsi que je raisonnois, ni le caractere de re=
ligieuses, ni l'espece singuliere de leur curiosité.

Outre cela je ne pensois pas que ma personne étant
remarquable et que me voyant assidu à leur eglise elles
~~Toutes les religieuses qui me verroient~~
croyoient toutes d'accord
~~avoient à leur egard croyoient~~ que cela ne pouvoit
etre sans une raison, et qu'elles feroient tout leur
possible de la penetrer.

C.C. au bout de cinq à six fetes m'ecrivit en style
plaisant que j'etois devenu l'enigme de tout le cou=
vent, tant des religieuses que des pensionnaires. Tout
le chœur m'attendoit à la minute: on s'avertissoit quand
on me voyoit entrer, et prendre l'eau benite; et on
remarquoit que je ne regardois jamais la grille der=
riere laquelle devoient etre toutes les recluses, ni
aucune femme ou fille qui entroit ou sortoit de l'
eglise. Les vieilles religieuses disoient que je devois

avoir quelque grand chagrin, dont je n'espérois de me de=
livrer que par la protection de leur sainte vierge, dans
la quelle je devois avoir toute la confiance : et le jeune di=
soient que je devois être un malade de melancolie, un mi=
santhrope qui fuyoit le grand monde. Ma chere femme
qui m'ecrivoit tout cela m'ennuyoit. Je lui ai écrit que
si elle craignoit que je puisse être convaincu je serois d'y al=
ler ; et elle me repondit qu'elle deviendroit fort triste,
si elle se voyoit privée du plaisir de me voir qui feroit tout
son bonheur. Interrogé cependant de cette curiosité je=
ne sais je n'osois pas aller chez Laure. Je maigrissois, je
me détruisois peu à peu : je ne pouvois pas durer long
tems dans ce genre de vie. J'étois né pour avoir une
maîtresse et pour vivre heureux avec elle. Ne sa=
chant que faire je jouois et je gagnois presque tous les jours, mais
malgré cela je m'ennuyois.

Après les cinq mille sequins que j'avois gagnés à Pa=
mon compere
doue par les mains heureuses de [illegible], j'avois sui=
vi le conseil de M. de Bragadin. J'avois loué un ca=
sin où je taillois à Pharaon de moitié avec un mata=
dor qui me garantissoit des supercheries de certains
aristocrates tyrans vis à vis desquels un simple par=
ticulier a toujours tort dans ma charmante patrie.

1753 Le jour de la Toussaints, dans le moment qu'après
avoir entendu la messe j'allois monter dans une
gondole pour retourner à Venise, j'ai rencontré une femme
dans le gout de Laure qui après avoir laissé tomber
à mes pieds une lettre passa en avant. Je la ramasse, et je

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

vois la même femme, qui satisfaite de m'avoir vu la ramasser, va son chemin. La lettre étoit blanche, et cachetée à cire d'Espagne couleur de vermeille. L'empreinte représentoit un noeud coulant. A peine entré dans la gondole, je décachete, et lis ceci

» Une religieuse, qui depuis deux mois et demi vous voit
» tous les jours de fête à son eglise, desire que vous la connoissiez. Une brochure que vous avez perdue, et qui
» est parvenue entre les mains, la rend sûre que vous
» entendez le françois. Vous pouvez cependant lui répondre en italien, car elle souhaite la clarté, et la precision.
» Elle ne vous invite pas à la faire appeller au parloir, par-
» ce qu'avant que vous vous mettiez dans la necessité de
» lui parler elle veut que vous la voyez. Elle vous indi-
» quera donc une dame que vous pourrez accompagner
» au parloir qui ne vous connoitra pas, et qui pas conse-
» quent ne vous dispensera pas dans l'obligation de vous presenter,
» si par hazard vous ne vouliez pas être connu.
» S'il vous semble que cela ne convienne pas, la même
» religieuse qui vous écrit cette lettre, vous indiquera un
» casin ici à Murian, où vous la trouverez seule à la
» premiere heure de la nuit dans le jour que vous lui
» marquerez: vous pourrez rester à souper avec elle,
» ou vous en aller un quart d'heure après en cas que
» vous ayez des affaires.

Aimeriez vous mieux lui donner à souper à Venise? Dites lui le jour, l'heure nocturne, et l'endroit où elle doit se rendre, et vous la verrez masquée sortir d'une
»

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

» gondole, vous étant à la rive seul, sans domestique, mais
» que, et une bougie à la main.
» J'étois sûre que vous me répondriez, et impatientée,
» comme vous pouvez bien vous la figurer, de lire votre
» réponse, je vous prie de la remettre demain à la mê=
» me femme qui vous a fait parvenir celle-ci. Vous
» la trouverez une heure avant midi dans l'église de
» S. Canzian au premier autel à main droite.
» Songez que si je ne vous avois supposé l'esprit bon,
» et honête, je ne me serois jamais déterminée à une
» démarche, qui pourroit vous faire porter sur ma personne
» un jugement sinistre.

Le ton de cette lettre, que je copie mot pour mot, me surprit plus encore que la chose. J'avois des affaires, mais j'ai tout quitté pour aller m'enfermer, et répondre. La démarche étoit d'une folle, et j'y trouvois une dignité qui me la rendoit respectable. Je fus d'abord tentée de croire que la religieuse pouvoit être la même qui apprenoit le françois à C. C., qui étoit belle, riche, et galante, que ma chere femme pouvoit avoir été indiscrette, et tout de même à l'abri de cette démarche ironie de son amie, et que par cette raison elle n'avoit pas pu m'en prevenir. Mais j'ai rejété ce soupçon precipitamment parcequ'il me feroit plaisir. C. C. m'avoit écrit, que la religieuse qui lui apprenoit le françois, n'étoit pas la seule qui possedoit très bien cette langue. Je ne pouvois pas douter de la discretion de C. C.; et de la sincerité avec laquelle elle m'en avoit rendu compte, si elle eut fait à sa religieuse la moindre confidence. Malgré cela la religieuse qui m'écrivoit pouvant être la belle amie

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

de C. C, et pouvant être une autre, voici ce que j'ai re=
pondu, me tenant à cheval du forset tout que le bon
procedé me permettoit de m'y tenir.

" J'espere, madame, que ma reponse en françois ne
" fera aucun tort à la clarté, et à la precision que vous
" exiger, et dont vous me donnez l'exemple.
" La matiere est trés interessante: elle me semble de la
" plus grande importance par rapport aux circonstances, et
" devant répondre sans savoir à qui, sertez vous, madame,
" que n'étant point un fat, je dois craindre l'attrappe?
" C'est l'honneur qui m'oblige à me tenir sur mes gardes.
" S'il est donc vrai que la plume qui m'écrit soit celle
" d'une respectable dame qui me rend justice me suppo=
" sant une ame aussi noble, et un esprit aussi bon que le
" sien, elle trouvera, j'espere, que je ne peux lui répondre
" que dans les termes suivans.
" Si vous m'avez cru digne, madame, de parvenir à
" vous connoitre personnellement, ne portant sur moi qui
" un jugement fondé sur l'apparence, je me crois dans l'ob=
" ligation de vous obéir, quand ce ne seroit que pour
" vous dérober, si par hazard je vous avois involontai=
" rement induite en erreur.
" Des trois moyens que vous avez eu la generosité de
" m'offrir, je n'ose choisir que le premier avec la res=
" triction ~~que votre~~ que votre esprit trés clairvoyant m'a marqué
" ~~procede~~. J'accompagnerai à votre parloir une dame,
" que vous me nommerez, et qui ne me connoit pas.
" Par conséquent il n'y aura pas question de me presenter.

» Soyez indulgente, madame, vis à vis des raisons specieuses
» qui m'obligent à ne pas me nommer. En revanche, je vous
» promets en honneur que votre nom ne me deviendra
» connu que pour vous rendre hommage. Si vous trouvez
» bon à propos de m'adresser la parole, je ne vous répondrai
» qu'en vous donnant des marques du plus profond respect.
» Permettez que j'espere qu'à la grille vous serez seule,
» et que je vous dise par maniere d'acquit que je suis venitien,
» et libre dans toute la signification de ce mot. La seule rai-
» son qui m'empeche de m'arreter aux deux autres moyens
» que vous m'offrez, et qui m'honorent infiniment et, per-
» mettez que je le repete, la crainte de l'attraper. Ces heureux
» rendez-vous pourront s'effectuer d'abord que vous m'au-
» rez mieux connu, et que nul doute troublera mon ame
» ennemie du mensonge. Mais impatient à mon tour, j'irai
» demain à la meme heure à S. Cassian pour recevoir vô-
» tre reponse.

Ayant trouvé la femme à l'endroit indiqué, je lui ai donné ma Lettre, et un ecquin. Le lendemain, j'y suis retournè, et elle m'approcha. Après m'avoir rendu le ecquin, elle me donna cette réponse, me priant d'aller la lire, et de retourner après pour lui dire si elle devoit attendre une reponse. Après l'avoir lue, je suis allé lui dire que je n'avois aucune reponse à lui donner. Voila ce que la Lettre de cette religieuse me disoit.

» Je crois, monsieur, de ne m'être trompée en rien.
» J'abhorre, tout comme vous, le mensonge, lorsqu'il
» porte à consequence; mais je ne le regarde que comme
» un badinage, lorsqu'il ne fait du mal à personne.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" Vous avez choisi entre mes trois propositions celle qui
" fait le plus d'honneur à votre esprit. Respectant les
" raisons que vous pouvez avoir de cacher votre nom, je
" vais à la comtesse de [redacted] S. ce que je vous prie de lire
" sur le billet ci-joint. Vous le cachetterez avant de le
" lui faire passer. Elle sera prévenue pour un autre
" billet. Vous irez chez elle à votre commodité; elle vous don-
" nera son heure, et vous l'accompagnerez ici dans la pro-
" prie gondole. Elle ne vous fera aucune interrogation, et
" vous n'aurez besoin de lui rendre aucun compte. Il
" n'y aura pas question de présentation; mais comme
" vous apprendrez mon nom, il me tiendra qui à vous
" de venir en masque me voir au parloir quand il vous
" plaira, me faisant appeller de la part de la même
" comtesse. Ainsi nôtre connoissance sera faite sans
" qu'il soit nécessaire que vous vous gêniez pendant
" dans la nuit un tems qui vous est peut être pré-
" cieux. J'ai ordonné à la servante d'attendre vô-
" tre réponse dans le cas qu'étant peut être connu
" de la comtesse, vous ne veuillez pas d'elle. Si
" le choix vous plait dites à la servante que vous
" n'avez rien à répondre; et pour lors elle ira par-
" ler à la même comtesse mon billet. Vous lui par-
" lerez l'autre à votre commodité.

J'ai dit à la servante que je n'avois rien à répondre quand je fus sûr de n'être pas connu de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

cette comtesse que je n'avois jamais entendu nommer.
Voici la teneur du billet que je devois lui remettre.
« Je te prie, ma chere amie, de venir me parler quand
« tu en auras le tems, et de donner au masque por-
« teur de ce billet ton heure pour qu'il t'accompagne.
« Il sera exact. Tu obligeras beaucoup ta bonne amie.
S.
L'adresse étoit à madame la comtesse de [redacted]
sur le quai du Rosaire. Ce billet me parut
sublime par rapport à l'esprit de l'intrigue. Il
y avoit quelque chose d'élevé dans la facon de pro-
céder. On me feroit représenter un personnage au
quel on feroit une grace. Je voyois tout cela.
La religieuse dans sa dernière lettre ne se souciant
pas de savoir qui j'étois, applaudissoit à mon choix,
et vouloit paroitre indifferente sur les rendez-vous
nocturnes; mais elle comptoit, et semblait même
sûre que j'irois la faire appeller au parloir après
que je l'aurois vue. Sa certitude augmentoit ma
curiosité. Elle avoit raison de l'esperer si elle étoit
jeune, et jolie. Il ne tenoit qu'à moi de différer
trois ou quatre jours, et de savoir de C. C. qui pou-
voit être cette religieuse; mais outre que c'étoit
une noirceur, j'avois peur de gater l'aventure, et
de me repentir. Elle me disoit d'aller chez la comt-
telle à ma comodité: sa dignité exigeoit de ne pas
se montrer tant pressée; mais elle savoit que je
devois l'être. Elle me paroissoit trop savante en

galanterie pour la croire novice, et inexperte: j'avois
peur de me repentir d'avoir perdu mon temps; et je
me preparois à rire si je me trouvois avec une insara-
née. Il est enfin decidé que j'y serois pas allé sans
la curiosité que j'avois de voir quelle contenance
feroit vis à vis de moi une femme de ce caractere,
qui s'étoit offerte à venir souper avec moi à Venise.
J'étois d'ailleurs tres surpris de la grande liberté
de ces soirées ~~religieuses~~ vierges qui pouvoient violer
si facilement leur clôture.

A trois heures après midi j'ai fait prier à la
comtesse de S. le billet. Elle sortit une mi-
nute après de la chambre où elle avoit compagnie,
et elle me dit que je lui ferois plaisir, me trouvant
le lendemain à la même heure chez elle; et
après m'avoir fait une belle reverence elle se
retira. C'étoit une maitresse femme un grand sur
son retour, mais belle. ~~Elle avoit beaucoup de~~

~~Elle avoit beaucoup de~~

Le lendemain matin, qui étoit un dimanche,
je suis allé à mon heure ordinaire à la messe
vetu, et coiffé avec toute l'elegance, et déjà
infidele en imagination à ma chere C. C, car je
pensois plus à me faire voir de la religieuse jeu-
ne ou vieille que d'elle.

L'après dîner, je me mets en masque; et à l'heu-
re fixée je vais chez la comtesse qui m'attendoit.

Nous descendons, nous entrons dans une ample gondole
à deux rames, nous arrivons au couvent des XXX,
sans avoir parlé d'autre chose que du bel autom=
ne dont nous jouissions. Elle fait appeller M. M.
de sa part. Ce nom m'étonne, car celle qui le portoit
étoit celebre. Nous entrons dans un petit parloir, et
cinq minutes après, je vois paroitre cette M. M., qui
va droit à la grille, ouvre quatre carrés pouvant un
ressort, embrasse son amie, puis ferme de nouveau cette
ingenieuse fenêtre. Ces quatre carrés composoient
une ouverture de dix huit pouces carrés. Mon Thom=
me de ma taille auroit pu y entrer. La comtesse
s'assit vis à vis de la religieuse; et moi de l'autre
coté en position de pouvoir examiner tout à mon
aise cette rare beauté de vingt deux à vingt trois
ans. Je decide d'abord que ce devoit être la même,
dont C. C. m'avoit fait l'eloge, celle qui l'aimoit
tendrement, et lui montroit la langue françoise
l'admiration me tenant comme hors de moi
même, je n'ai rien entendu de tout ce qui elles
disent. Pour ce qui me regarde, non seulement la
religieuse ne m'adressa jamais la parole mais elle
ne me deigna d'un seul regard. C'étoit une beau=
té accomplie, de la grande taille, blanche et fraiche
au pâle, l'air noble decidé, et en même tems reservé,

et timide, des grands yeux bleux, physionomie douce, et riante, belles levres humides de rosée qui laissoient voir deux rateliers superbes: la coiffure de religieuse ne me laissoit pas voir des cheveux; mais ou qu'elle en eut, ou qu'elle n'en eut pas, leur couleur devoit être chatain clair: ses sourcils m'en assuroient; mais ce que je trouvois d'admirable et surprenant étoit sa main avec son avant bras que je voyois jusqu'au coude: on ne pouvoit rien voir de plus parfait. On ne voyoit point de veines, et au lieu de muscles je ne voyois que des fossettes. Malgré tout ceci, je ne me repentois pas d'avoir refusé les deux rendez vous animés d'un soupçon que cette beauté divine m'avoit offerts. Sûr d'en devenir possesseur en peu de jours, j'jouissois du plaisir de lui faire l'hommage de la victoire. Il me tardoit de me voir seul avec elle à la grille, et il me sembloit que j'aurois commis la plus grande des fautes si j'avois différé au delà du lendemain à lui rendre certaine que j'avois rendu à son merite toute la justice qui lui étoit due. Elle fut toujours constante à ne jamais me regarder; mais à la fin cela m'a plu

Mont d'un coup les deux dames baissent la voix s'approchant de la tête, ce qui indiquant que j'etois de trop, je me mis lentement eloigné de la grille alant regarder un tableau. Un quart d'heure

après, elles se dirent adieu après s'être embrassées à la fenêtre mourante. La religieuse tourna le dos sans me mettre à portée de lui faire au moins une inclination de tête. La comtesse, retournant avec moi à Venise, fut peut être de mon silence, me dit, faisant un sourire, M. M. est belle, mais son esprit est encore plus rare —— J'ai vu l'un, et je crois l'autre —— Elle ne vous a pas dit un seul mot —— N'ayant pas voulu lui être présenté, elle voulut ignorer que j'étois là. Ainsi elle m'a permis.

La comtesse n'ayant pas replique nous arrivames à sa maison sans plus ouvrir nos bouches. Je l'ai laissée à sa porte, parceque ce fut là qu'elle me fit le beau plongeon qui signifie je vous remercie. Adieu. Je suis allé ailleurs rever à cette singuliere aventure, dont j'étois curieux de voir les suites inevitables. #

Elle ne m'avoit pas parlé, et j'en étois bien aise. Si elle fois il survenoit, que je n'aurois peut être répondu rien qui vaille. Je voyois qu'elle n'étoit pas dans le cas de craindre l'humiliation d'un refus; mais il faut tout de même un grand courage à une pareille femme pour en courir les risques. Mort de Lordiere à son age me surprenoit, et je ne pouvois pas concevoir tant de liberté. Un caprice à Murano! Maitresse d'aller à Venise! J'ai decidé qu'elle devoit avoir un Leureux en titre qui se plaisoit à la rendre Leureuse. Cette idée mettoit des bornes à ma gloriole. Je me voyois sur le chemin de devenir infidele à C. C.; mais je ne me sentois retenu par aucun scrupule. Il me semblait qu'une infidelité

de cette espece, si elle eut pu parvenir à la decouvrir, n'auroit pas pu lui deplaire, parcequ'elle n'étoit propre qu'à me maintenir en vie, et par consequent à me conserver pour elle.

Je suis allé le Lendemain matin faire une visite à la comtesse de Coronini, qui demeuroit pour son plaisir dans le couvent de S.te Justine. C'étoit une vieille femme rompue dans toutes les affaires des cours de l'Europe, et qui s'en mêlant s'étoit faite une reputation. Le desir du repos qui va à la suite du degout lui avoit fait choisir cette retraite. Je lui avois été presenté par une religieuse parente de M. Dandolo. Cette femme qui avoit été belle, et qui avoit beaucoup d'esprit, ne voulant plus l'exercer dans les speculations des interets des princes, l'amusoit avec les frivoles nouvelles que lui fournissoit la ville où elle vivoit. Elle savoit tout, et comme de raison, elle vouloit savoir toujours d'avantage. Elle voyoit à sa grille tous les ministres, et par consequent tous les etrangers qui étoient presentés, et plusieurs graves senateurs lui faisoient de leurs entretiens des longues visites. La curiosité en étoit toujours l'ame tant d'un coté que de l'autre; mais elle se tenoit couverte sous le voile de l'interet que la noble société venitienne fait devoir prendre à toutes les affaires courantes.

Madame de Coronini enfin savoit tout, et se plaisoit à me donner des leçons de morale tres agreables quand j'allois la voir. Devant aller l'après dîner me presenter à M. M. j'ai cru qu'il me reussiroit d'apprendre de cette savante dame quelque chose d'interessant par rapport à cette religieuse.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

~~de la soirée dernière~~.

Amenaoit tres facilement, apres plusieurs autres pro=
pos, celui qui regardoit les couvens de Venise, nous par=
lames de l'esprit, et du credit d'une religieuse celui, qui
quoique laide avoit sur tout ce qu'elle vouloit une grande
influence. Puis nous parlames de la jeune, et charmante
religieuse Micheli qui avoit pris le voile pour demontrer
à sa mere qu'elle avoit plus d'esprit qu'elle. Parlant de
plusieurs autres belles qu'on disoit galantes j'ai nommée
M. M. disant qu'elle devoit l'être aussi; mais que c'étoit
un enigme. Madame me repondit en souriant qu'il ne
l'étoit pas pour tout le monde; mais qu'en general il de=
voit l'être. Mais ce qui ait un vrai enigme, m'ajouta-t-
elle, c'est le caprice qu'elle eut de prendre le voile étant
belle, riche, remplie d'esprit, et tres cultivée, et à ce que
je sais, esprit fort. Elle se fit religieuse sans aucune rai=
son ni physique, ni morale. Ce fut un vrai caprice —
La croyez vous heureuse? madame — Oui, si elle ne
s'est pas repentie, et si le repentir ne lui survivendra, ce
qui cependant, si elle est sage, ne sera comme que d'elle.
Rendu certain par le sens mysterieux de cette comtesse
que M. M. devoit avoir un amant, et ne voulant pas m'en
mettre en peine, je me masque après avoir dine tres appe=
tit, je vais à Murano, je sonne à la tour, et avec le coeur
palpitant je demande M. M. de la part de la comtesse de
S. ~~Bragadin~~. Le petit parloir etoit fermé. On me montra ce=
lui dans lequel je devois entrer. J'ôte mon masque, je le
mets sur mon chapeau, et je m'assieds attendant la déesse.
Mon coeur alloit à vigoureux train. Elle differoit à venir, et
ce delai au lieu de m'impatienter, me plaisoit: je craignois

le moment de l'entrevue, et même l'effet. Mais une heure s'étant très rapidement écoulée, un pareil retardement ne me parut pas dans l'ordre. Certainement on ne l'a pas avertie. Je me leve remettant mon masque, je retourne à la tour, et je demande si on m'avoit annoncé à la mere M. M.. Une voix me dit qu'oui, et que je n'avois qu'à l'attendre. Je retourne à ma place un peu penit, et quelques minutes après je vois une hideuse vieille converse qui me dit: la mere M. M. est occupée pour toute la journée. Ces paroles à peine prononcées, elle s'en va.

Voila ces terribles moments aux quels l'homme à bonnes fortunes est sujet: ils sont ce qu'il y a de plus cruel. Ils humilient, ils affligent, ils font. Me trouvant reduite, et avili, ma premiere sensation fut un mépris de moi même, mepris tenebreux qui alloit aux confins de l'horreur. La seconde fut une indignation dedaigneuse à l'egard de la religieuse sur la quelle j'ai porté le jugement qu'elle paroissoit meriter. Folle, malheureuse, devergondée. Je ne pouvois me conder que me l'imaginant telle. Elle ne pouvoit en avoir agi ainsi vis à vis de moi qu'étant la plus imprudente de toutes les femmes, la plus depourvue de bon sens; car ses deux lettres que je tenois suffisoient à la deshonorer, si j'avois voulu me venger, et ce qu'elle avoit fait demandoit vengeance. Elle ne pouvoit la deffier qu'étant plus que folle: sa demarche étoit d'une enragée. Je l'aurois deja crue en demence, si je ne l'avois entendue raisonner avec la comtesse.

Dans le tumulte cependant que la honte, et la colere

excitoient dans mon ame <u>affixa humo</u> je m'encourageois
discernant des intervalles lucides. Je voyois clairement,
me moquant de moi même, que si la beauté, et l'ap=
parat de cette nonne ne m'eussent ebloui, et rendu a=
moureux, et que si le prejugé ne s'en fut aussi un peu mê=
lé, tout cela seroit peu de chose. Je voyois que je pou=
vois faire semblant d'en rire, et qu'on ne pourroit pas de=
viner que je n'en faisois que semblant.

Me reconoissant malgré cela pour insulté, j'ai vu que
je devois me venger; mais que rien de bas ne devoit se
trouver dans ma vengeance; et en devoir de n'accorder
à la mauvaise plaisante le moindre triomphe j'ai vu que
je ne devois pas me montrer piqué. Elle m'avoit fait
dire qu'elle étoit occupée, c'étoit tout simple. Je devois
faire l'indifferent. Une autre fois elle ne le seroit pas;
mais je la deffiois à me faire donner dans le panneau
un autre fois. Il me sembloit de devoir la convaincre
que par son procedé elle ne m'avoit excité qu'à rire.
Je devois, cela alloit sans dire, lui renvoyer en origi=
nal ses lettres; mais inclus dans une mienne cour=
te, et bonne. Ce qui me deplaisoit fort étoit que je
devois absolument cesser d'aller à la messe dans sa
eglise, car ne sachant rien que j'y allois pour C. C.,
elle auroit pu s'imaginer que je n'y allois que dans l'
espoir qu'elle pût me faire des excuses, et me donner
de nouveau
ces rendez-vous que j'avois refusés. Je voulois qu'elle
fût sûre que je la meprisois. J'ai cru un moment que
ces rendez-vous n'étoient que des imaginations faites
pour m'en imposer.

Je me suis endormi vers minuit ayant ce projet dans
l'esprit, et le matin me reveillant je l'ai trouvé mieux.
J'ai écrit une Lettre, et après l'avoir écrite je l'ai ex=
posé laissée là vingt quatre heures pour voir, la re=
lisant, si elle ne se ressentoit quand ce ne seroit que
d'une ombre du dépit amoureux qui me rongeoit.
J'ai bien fait, car le lendemain, la relisant je l'ai
trouvée indigne. Je l'ai vite vite déchirée. Il y avoit
des phrases qui me decelaient foible, lache, amou=
reux, et qui par conséquent l'auroient excitée à vire.
Il y en avoit d'autres qui sentoient la colere, et d'
autres qui me demontroient fachè, parceque je me
voyois decheu de l'espoir de la posseder.

Le lendemain je lui en ai écrite une autre, après
avoir écrit à C. C. que des fortes raisons m'obligeoient
à cesser d'aller entendre la messe dans son eglise. Mais
le lendemain j'ai encore trouvé ma Lettre ridicule, et
je l'ai déchirée. Il me semblait de ne savoir plus
écrire, et je ne me suis apperçu de la raison de ma diffi=
culté que dix jours après l'insulte. J'en tenois.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit.

La figure de M. M. m'avoit laissé une impression qui
ne pouvoit être effacée que par le plus grand, et le
plus puissant de tous les êtres abstraits. Par le tems.

Dans ma 1ère situation, je fus vingt fois tenté d'aller
me plaindre à la comtesse de [redacted]; mais Dieu
merci, je ne suis jamais allé que jusqu'à sa porte.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pensant à la fin que cette étourdie devoit vivre dans un
alarme continuel à cause de ses lettres avec lesquel-
les je pouvois la perdre de reputation, et faire un tres
grand tort au couvent, je me suis determiné à les
lui envoyer jointes à un billet qui lui parloit en
ces termes. Mais ce ne fut que dix à douze jours après
le fait » Je vous prie, madame, de croire que c'est
faute d'attention que je ne vous ai pas envoyé d'abord
vos deux lettres, que vous voyez ci jointes. Je n'ai ja-
mais pensé à devenir different de moi même par une
lache vengeance. Je dois vous pardonner deux étour-
deries insignes ou que vous les ayez faites naturelle-
ment, et sans y penser, ou pour vous moquer de moi;
mais je vous conseille à ne pas en agir ainsi à l'avenir
vis à vis de quelqu'un autre, car tout le monde ne me
ressemble pas. Je sais votre nom; mais je vous assure que
c'est comme si je ne le savois pas. Je vous dis cela mal-
gré qu'il se peut que vous ne vous soucier pas de ma
discretion; mais si cela est je vous plains.
Vous ne me verrez plus dans votre eglise, madame, et
cela ne me contera rien, car j'irai dans une autre; mais
il me semble de devoir vous en dire la raison. Je trouve
facile que vous ayez fait la troisieme étourderie de
vous vanter de votre petit exploit avec quelques unes
de vos amies, et partant j'ai honte à me montrer.
Excuser si, malgré les cinq à six ans que je crois avoir
plus que vous, je n'ai pas encore foulé aux pieds tous les
prejugés: croyez, madame, qu'il y en a qu'il ne faut jamais

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" secourir. Ne dedaignez pas que je vous donne cette pe=
" tite leçon après la trop grande qu'apparemment vous
" ne m'avez donnée que pour vie. Soyez certaine que j'en
" profiterai pour tout le reste de mes jours.

J'ai cru avec cette lettre de traiter cette folâtre avec la plus grande douceur. Je suis sorti, et appellant à part un fourlan, qui sous le masque ne pouvoit pas me con= naître, je lui ai donné ma lettre qui contenoit les deux autres, et je lui ai donné quarante sous pour qu'il la porte d'abord à Murcay à son adresse, lui promet= tant encore quarante en me rendre compte qu'il s'étoit exactement acquitté de sa commission. L'instruction que je lui ai donné fut qu'il devoit consigner le laquais à la portière, puis partir sans attendre aucune réponse, quand ma= me la portière lui diroit d'attendre. Mais pour moi, j'aurois commis une faute si je l'avois attendu. Chez nous les fourlans sont si fins, et fidèles que les Sa= voyards l'étoient à Paris il y a dix ans.

Cinq à six jours après, sortant de l'opera, je vois le même fourlan sa lanterne à la main. Je l'op= pelle, et sans me demasquer je lui demande s'il me connoissoit: après m'avoir bien regardé il me dit que non. Je lui demande s'il avoit bien faite à Murcay la commission que je lui avois donnée.

— Ah! Monsieur, dit-il, j'ai à vous parler d'importance. J'ai porté votre

Lettre comme vous me l'avez ordonné, et après l'avoir consignée à la tourrière, je suis parti malgré qu'elle m'ait dit d'attendre. A mon retour je ne vous ai pas trouvé; mais n'importe. Le lendemain matin un fourlon mon camarade qui étoit à la tour quand j'ai consignée votre lettre, a tâché me reveiller pour me dire d'aller à Murat parceque la tourrière devoit absolument me parler. J'y suis allé, et après m'avoir fait un peu attendre, elle me dit d'aller dans le parloir, où une religieuse vouloit me parler. Cette religieuse, belle comme l'étoile du matin, me tint une heure, et d'avantage pour me faire cent interrogations toutes tendantes à savoir, si non qui vous etes, du moins à trouver le moyen de decouvrir l'endroit où je pourois vous trouver; mais tout fut inutile, puisque je n'en savois rien.

Elle partit m'ordonnant d'attendre, et deux heures après elle revint avec une lettre. Elle me la consigna, et elle me dit que si je pouvois venir à vous la remettre, et lui porter la reponse, elle me donneroit deux ecquins; mais que ne vous trouvant pas je devois aller tous les jours à Murat lui montrer sa lettre me promettant à chaque voyage que je ferois quarante sous. Jusqu'à present j'ai gagné ~~douze~~ vingt livres; mais j'ai peur qu'elle se lasse. Il ne tient qu'à vous de me faire gagner les deux ecquins répondant à la lettre.

— Où est elle? — Chez moi sous clef, car j'ai toujours

peur de la perdre — Comment veux tu donc que
je réponde ? — Attends moi ici. Vous me renverrez avec
la Lettre dans un quart d'heure — Je ne l'attendrai
pas, car cette réponse ne m'intéresse guere ; mais
dis moi comment tu as pu flatter la religieuse que tu
me trouverois. Tu es un fripon. Il n'est pas vraisem-
blable qu'elle t'eut confié la Lettre, si tu ne lui avois
fait espérer ~~que tu me trouverois~~ de me trouver. — C'est vrai. Je lui
ai fait la description de l'habit que vous aviez, de
vos boucles, et de votre taille. Je vous assure que
depuis dix jours je regarde attentivement tous les
masques de votre taille ; mais en vain. Voila vos
boucles que je reconnois ; mais je ne vous aurois pas
reconnu à l'habit. Helas monsieur ! Il ne vous con-
vient de répondre une seule ligne. Attendez moi
dans ce cafe'.

Ne pouvant plus vaincre ma curiosité, je me dé-
termine, non pas à l'attendre, mais à aller avec lui
chez lui. Peut être me voyoit il obligé à répondre autre
chose si non j'ai reçu votre Lettre. Adieu. Le len-
demain j'aurois changé de boucles, et j'aurois vendu
l'habit. Je vais donc avec le fourbon à sa porte, il va
prendre la Lettre, il me la remet, et je le renvoie avec
moi à une auberge, ou pour lire la Lettre à mon
aise, je prens une chambre, je fais allumer du feu,
et je lui dis de m'attendre dehors. Je décachete le

paquet, et le premier objet qui me frappe sont les
mêmes deux lettres qu'elle m'avoit écrittes, et que j'avois
eu le devoir lui rendre pour mettre son coeur en paix.
A cette vue voila une palpitation qui m'annonce deja
ma defaite. Outre ces deux lettres j'en vois une petite
signée S. . Elle etoit adressée à M. M. de La Li,
et je trouve » Le masque qui m'a conduit, et recon-
» Duitt n'avoit jamais ouvert la bouche pour me dire
» un seul mot, si je ne m'etois avisée de lui dire que les
» charmes de ton esprit sont encore plus seduisans que ceux
» de ta figure. Il m'a repondu qu'il desiroit de connoitre
» l'un, et qu'il etoit sur de l'autre. J'ai ajoutée que je
» ne comprenois pas pourquoi tu ne lui avois pas parlé;
» et il m'a repondu en souriant que tu as voulu le punir.
» [illegible] tu as voulu à ton
et que n'ayant pas voulu t'etre presenté; [illegible]
» toujours ignorer qu'il etoit là. C'est tout notre dialogue.
» Je voulois t'envoyer ce billet ce matin; mais je ne
» l'ai pas pu. Adieu — S. J.

Après avoir lu ce billet de la comtesse qui n'ajoutoit
ni ne diminuoit un yota à la verité, et qui pouvoit
etre piece justificative, mon coeur palpita moins.
Enchanté de me voir au moment d'être convaincu que
j'avois tort, je me fait courage, et voila ce que je trouve
sur la Lettre de M. M.

» Par une foiblesse, que je crois très pardonnable,
» curieuse de savoir ce que vous auriez su dire de moi

" à la conterre venant de me voir, et la reconduisant chez
" elle, j'ai saisi le moment que vous vous promeniez dans
" le parloir pour la prier de m'en rendre compte. Je lui ai
" dit de me le faire savoir d'abord, ou le lendemain matin tout
" au plus tard, car je prevoyois que dans l'après dîner vous
" viendriez certainement me faire une visite d'office. Son
" billet que je vous envoye, et que je vous prie de lire, m'est par-
" venu une demie heure après qu'on vous a renvoyé. Pre-
" mière fatalité. N'ayant pas encore reçu ce billet lorsque
" vous m'avez fait appeller, j'en ai pas eu la force de vous
" recevoir. Seconde foiblesse que l'on peut aussi facilement
" pardonner. J'ai ordonné à la converse de vous dire que
" j'étois malade pour toute la journée. Excuse très legitime
" soit qu'elle soit vraie, soit qu'elle soit fausse, car c'est un
" mensonge officieux dans lequel les mots pour toute la
" journée disent tout. Vous étiez déjà parti, et je ne pou-
" vois pas vous faire courir après, quand la vieille imbecille
" est venue me dire qu'elle vous avoit dit, non pas que
" j'étois malade; mais que j'étois occupée. Troisième fa-
" talité. Vous ne sauriez croire ce qu'il me vint envie de
" dire, et de faire à cette converse dans ma juste colere;
" mais ici on ne peut ni dire ni faire. Il faut avoir pati-
" ence, dissimuler, et remercier Dieu lorsque les fautes ne
" sont de l'ignorance plutôt que de la malice. J'ai
" d'abord prevu en partie ce qui est arrivé, car la raison
" humaine n'auroit jamais pu le prevoir entierement.
" J'ai deviné qu'en vous croyant joué, vous vous révol-
" teriez, et j'en ai ressenti une peine atroce, ne sachant

11R

" comment faire à vous faire savoir la verité avant le
" premier jour de fête. Je me tenois pour certaine que vous
" viendriez à l'eglise. Qui auroit pu deviner que vous pren:
" driez la chose avec la violence inouie que votre lettre a mise
" devant mes yeux! Quand je ne vous ai pas vu paroitre à
" l'eglise ma douleur commença à devenir insoutenable, car
" elle étoit mortelle; mais elle m'a mise au desespoir, et elle
" m'a percé le coeur quand j'ai lu onze jours après le fait la
" lettre cruelle, barbare, injuste que vous m'avez écrite. Elle
" m'a rendue malheureuse, et j'en mourrai, à moins que vous ne
" veniez tout au plus tôt vous justifier. Vous vous êtes conjoué:
" voila tout ce que vous pouvez dire; et vous etes actuelle=
" ment convaincu que vous vous êtes trompé. Mais même vous
" croyant joué, convenez que pour prendre le parti que vous
" avez pris, et pour m'écrire l'affreuse lettre que vous m'avez
" envoyée, vous avez eu besoin de figurer en moi un monstre
" qu'il est impossible de trouver entre les femmes qui ont eu com:
" me moi une naissance, et une education. Je vous renvoye
" les deux lettres que vous m'avez renvoyées croyant d'ap:
" paiser mes alarmes. Sachez que je suis meilleure phy=
" sionomiste que vous, et que ce que j'ai fait, je ne l'ai pas
" fait par étourderie. Je ne vous ai jamais cru capable
" d'une noirceur, même étant sûr que je vous aurois joué
" en effrontée; mais vous n'avez vu sur ma figure que
" l'ame d'une impudente. Vous serez peut être la
" cause de ma mort, ou pour le moins vous me rendrez
" malheureuse pour tout le reste de mes jours, si vous ne
" vous souciez pas de vous justifier; car pour ce qui me
" regarde, je crois l'être en tout point.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

» Songez que, quand même ma vie ne vous intéresseroit
» pas, votre honneur exige que vous veniez d'abord me parler.
» Vous devez venir en personne vous dédire de tout ce que
» vous m'avez écrit. Si vous ne connoissez pas le funeste
» effet que votre lettre infernale doit faire dans l'ame d'
» une femme innocente, et qui n'est pas une insensée, per-
» mettez que je vous plaigne. Vous n'avez la moindre
» connoissance du coeur humain. Mais je suis sûre que
» vous viendrez pourvu que l'homme auquel je reco-
» mande cette lettre vous trouve. M. M.

Je n'ai pas eu besoin de lire cette lettre deux fois pour me trouver au desespoir. M. M. avoit raison. Je me suis d'abord marqué pour sortir de la chambre, et parler au portier. Je lui ai demandé, s'il lui avoit parlé le matin, et si elle avoit l'air malade. Il me répondit qu'il la trouvoit tous les jours plus abattue.

Je suis rentré lui disant d'attendre.

Je n'ai fini de lui écrire qu'à la pointe du jour. Voici mot pour mot la lettre que j'ai écrite à la plus noble de toutes les femmes que, raisonnant mal, j'avois très cruellement insultée.

» Je suis coupable, madame, et dans l'impossibilité
» de me justifier, autant que très convaincu de votre
» innocence. Je ne peux vivre qu'en espérant vo-
» tre pardon, et vous me l'accorderez, quand vous
» réflechirez à ce qui m'a rendu criminel. Je vous
» ai vu: vous m'avez ébloui, et songeant à mon bon-
» heur, il me parut chimérique: j'ai cru devoir le

" ne pouvois me voir sorti de doute que vingt quatre heures
" après ; et Dieu seul sait combien elles me furent longues.
" Elles passerent enfin, et mon coeur palpitoit quand j'é-
" tois dans le parloir mesurant les minutes. Au bout de
" soixante, qui cependant par l'effet d'une impatience d'une
" espece toute neuve me passerent tres rapidement, je vois
" une figure sinistre qui avec un odieux laconisme me dit
" que vous êtes occupée pour toute la journée ; puis elle
" s'en va. Figurez vous le reste. Helas ! Ce fut un coup de
" foudre qui ne m'a pas tué, et ne m'a pas laissé
" vivant. Oserai-je vous dire, madame, que m'envoyant,
" même par les mains de la même converse, deux lignes
" tracées par votre plume, vous m'auriez renvoyé, si non
" content, du moins exempt de trouble ? C'eit la quatrieme
" fatalité que vous avez oubliée de m'alleguer dans vôtre
" charmante, et tres puissante justification. L'effet de la
" foudre fut le fatal qui fit que je me reconnus joué,
" bafoué. Cela me revolta, mon amour propre cria, la
" honte tenebreuse m'accabla. Je me prens en horreur,
" et me trouve forcé à croire que vous la physionomie d'
" un ange vous nourrissez une ame effroyable. Je pars
" dans la consternation, et en onze jours, j'ai perdu mon bon sens.
" Je vous ai écrit la Lettre, dont vous avez mille fois raison
" de vous plaindre ; mais ; le croirez vous ? Je l'ai crue ho-
" nête. Tout est fini actuellement. Vous me verrez à vos
" pieds une heure avant midi. Je n'irai pas me coucher.
" Vous me pardonnerez, madame, ou je vous vengerai. Oui ;
" je serai moi même votre vengeur. La seule chose, que je
" vous demande à titre de grace, est de brûler ma Lettre ;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" ou qu'il n'en soit pas question demain. Je ne vous l'ai
" envoyée qu'après vous en avoir écrit quatre que j'ai de-
" chirées après les avoir lues, parceque j'y trouvois des
" phrases par lesquelles j'avois peur que vous vous ap-
" perçussiez de la passion que vous m'avez inspirée. Une
" femme qui m'avoit joué n'étoit pas digne de ma ten-
" dresse, eut elle été un ange. Je n'avois pas tort; mais
" ... malheureux! Pouvois-je vous en croire capable
" après vous avoir vue? Je vais me jetter sur le lit
" pour y passer trois ou quatre heures. Mes larmes
" inonderont mon oreiller. J'ordonne à cet homme
" d'aller d'abord à vôtre couvent pour m'assurer
" que vous recevrez cette lettre à vôtre reveil. Il
" ne m'auroit jamais trouvé, si je ne l'avois abordé
" sortant de l'opera. Je n'aurai plus besoin de lui.

" Ne me repondez pas.

Après avoir cacheté ma lettre je la lui ai donnée, lui ordonnant d'aller d'abord à la porte du couvent, et de ne la remettre qu'entre les mains de la tourière. Il me le promit, je lui ai donné un sequin, et il partit. Après avoir passé six heures avec impatience, je me mis masqué, et je mis allé à Murano, où M. M. est descendue d'abord que je l'ai faite avertir. On m'avoit fait entrer dans le petit parloir, où je l'avois vue avec la comtesse. Je me mis à genoux devant elle; mais elle me dit vîte de me lever parcequ'on pouvoit me voir. Sa physionomie devint dans l'instant toute en feu.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

elle s'arrêt, je me mis aussi devant elle, et nous passâmes ainsi nous entregardant un bon quart d'heure. J'ai enfin rompu le silence lui demandant, si je pouvois compter sur ma grace, et elle mit la belle main hors de la grille: je l'ai baignée de mes larmes, la lui baisant cent fois. Elle me dit que notre connaissance ayant commencé par un si fier orage devoit nous faire esperer un calme eternel. C'est la premiere fois, me dit elle, que nous nous parlons; mais ce qui nous est arrivé est suffisant pour que nous nous flattions de nous entreconnoitre parfaitement. J'espere que notre amitié sera aussi tendre que sincere, et que nous saurons avoir une indulgence reciproque pour nos defauts — Quand pourrai-je, madame, vous convaincre de mes sentimens hors de ces murs, et dans toute la joye de mon ame? — Nous verrons à mon cousin quand vous voudrez: je doit seulement le savoir deux jours d'avance; ou avec vous à Venise, si cela ne vous gêne pas — Cela ne feroit qu'augmenter mon bonheur; je dois vous informer que je suis fort à mon aise, et que bien loin de craindre la depense je l'aime; et que tout ce que j'ai appartient à l'objet que j'adore — Cette confidence me plait, mon cher ami. Je veux aussi vous dire que je suis assez riche, et que je risque je ne pouvois rien refuser à mon amant — Mais vous devez en avoir un — Oui: je l'ai: et c'est lui qui me rend riche, et qui est absolument mon maitre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Par cette raison, je ne lui laisse jamais rien ignorer.
Après demain à mon retour vous saurez d'avantage —
Mais j'espere que votre amant.... — N'y sera pas.
Soyez en sûr. Avez vous aussi une maitresse — Helas!
Je l'avois, et on me l'a arrachée. Je vis depuis sixmois
dans un parfait celibat — Mais vous l'aimez encore
— Je ne peux m'en souvenir sans l'aimer; mais
je prevois que vous charmez seduisant me la fe=
ront oublier — Si vous etiez heureux je vous
plaindrois. On vous l'a arrachée; et vous devoriez vo=
tre chagrin vous éloignant du grand monde: je le
devine. Mais s'il arrive que je m'empare de
sa place, personne, mon cher ami, ne m'arra=
chera de votre coeur — Mais que dira votre
amant? — Il sera charmé de me voir rendre,
et heureux avec un amant comme vous. C'est
dans son caractere — Caractere adorable! He=
roïsme superieur à ma force — Quelle vie
faites vous à Venise? — Theâtres, societé, casins
où je lutte avec la fortune quelquefois bonne, et
quelquefois mauvaise — Chez des ministres è=
trangers aussi? — Non: parceque je suis trop lié
avec des patriciens; mais je les connois tous —
Comment les connoissez vous, si vous ne les voyez
pas? — Je les ai connus dans les pays étrangers.
J'ai connu à Parme le duc de Montalegre ambas=
sadeur d'Espagne; à Vienne le comte de Rosemberg;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

à Paris l'ambassadeur de France il y a deux ans à peu
près — Mon cher ami, je vous conseille de partir pour
ce que midi va sonner. Venez après demain à cette mê-
me heure, et je vous donnerai les instructions necessaires
pour que vous puissiez venir souper avec moi — Fête
à Fête? — Cela s'entend — Oserois-je vous en demon-
der un gage? car ce bonheur est si grand — Quel gage
voulez vous? — Vous voir debout à la petite fenêtre,
moi étant à la place où étoit la comtesse [redacted].
Elle se leva, et avec le plus gracieux sourire elle
pressa le ressort, et après un baiser, dont l'aigreur dut
lui plaire autant que la douceur, je l'ai quitée. Elle m'
accompagna de ses yeux amoureux jusqu'à la porte.
= La joye et l'impatience m'empecherent absolument
de manger, et de dormir tout ces deux jours. Il me
semblait de n'avoir jamais été heureux en amour,
et que j'allois l'être pour la premiere fois. Outre
la naissance, la beauté, et l'esprit de M. M., qui fe-
roient son merite réel, le prejugé y en mêloit pour
me rendre la grandeur de mon bonheur incom-
prehensible. Il s'agissoit d'une vestale. J'allois
gouter d'un fruit défendu. J'allois emplieter sur
les droits d'un époux tout puissant, m'emparant
dans son divin serail de la plus belle de toutes ses
sultanes.

Si dans ces moments là ma raison avoit été libre,
j'aurois bien vu que cette religieuse ne pouvoit

etre faite que comme toutes celles que j'avois aimé depuis
treize ans que je guerroyois sur les champs de l'amour; mais
que est l'homme amoureux qui s'arrête à cette pensée?
Si elle se presente à son esprit, il la rejette avec dedain.!
M. M. devoit etre absolument differente, et plus belle
de toutes les femmes de l'univers.

La nature animale, que les chimistes appellent
le regne animal, se procure par instinct les trois mo=
yens qui lui sont necessaires pour se perpetuer. Ce
sont trois veritables besoins. Elle doit se nourir, et
pour que ce ne soit pas une besogne, elle a la sensation
qu'on appelle appetit; et elle a du plaisir à y satisfaire.
En second lieu elle doit conserver sa propre espece par
la generation, et certainement elle ne s'acquiteroit pas
de ce devoir, quoiqu'en dise S.t Augustin, si elle n'avoit
pas du plaisir à l'exercer. Elle a en troisieme lieu un
penchant invincible à detruire son ennemi; et rien
n'est mieux raisonné, car en devoir de se conserver,
elle doit haïr tout ce qui opere, ou desire sa destruction.
Dans cette loi generale chaque espece cependant
agit à part. Ces trois sensations soin, appetence au
coyt, haine qui tend à detruire l'ennemi sont dans
les bornes des satisfactions habituelles, dispensons nous
de les appeller plaisirs; ils ne peuvent l'etre que par
rapport à eux: ils n'y raisonnent pas dessus. Le seul hom:
me est susceptible du vrai plaisir, car doüé de la
faculté de raisonner, il le prevoit, il le cherche, il le
compose, et il y raisonne dessus après en avoir joui.
Mon cher Lecteur je vous prie de me suivre: si vous me
plaignez, vous n'etes pas poli. Voyons ce que c'est.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

L'homme est à la même condition des brutes, lorsqu'il se livre à ces trois penchans sans que sa raison s'en mêle. Quand notre esprit y met du sien ces trois satisfactions deviennent plaisir, plaisir, plaisir : sensation inexplicable, qui nous fait savourer ce qu'on appelle bonheur, que nous ne pouvons non plus expliquer quoique nous le sentions.

L'homme voluptueux qui raisonne dedeigne la gourmandise, la paillardise, et la brutale vengeance dependante d'un premier mouvement de colere : il est friand ; il devient amoureux ; mais il ne veut jouir de l'objet qu'il aime qu'etant sûr d'etre aimé ; il se trouve insulté, il sait ne la venger qu'après avoir de sang froid combinés les moyens de la vengeance plus propres à lui en faire gouter le plaisir. Il se trouve plus cruel ; mais il se console se trouvant du moins raisonnable. Ces trois operations sont l'ouvrage de l'ame, qui pour le procurer du plaisir devient le ministre des passions que ni il paroit imperant. Nous souffrons la faim pour mieux savourer ces ragouts : nous differons la jouissance de l'amour pour la rendre plus vive ; et nous reprendons une vengeance pour la rendre plus meurtriere. Il est cependant vrai qu'on meurt souvent d'une indigestion, que souvent nous nous trompons, ou nous laissons tromper en amour par des sophismes, et que l'objet que nous voulons exterminer échappe à notre vengeance ; mais nous courons volontiers ces risques.

Rien ne peut être plus cher à l'homme que la vie, et malgré cela le plus voluptueux est celui qui exerce le mieux l'art trop difficile de la faire passer vite. On ne veut pas la rendre plus courte, mais

on veut que l'amusement rende son cours insensible.
Ok a raison, si on n'a pas manqué à des devoirs. Ceux
qui croyent n'en avoir d'autres que ceux qui flattent
leurs sens se trompent, et il se peut qu'Horace aussi se soit
trompé là où il a dit à Julius Flores Nec metuam quid
de me judicet Hera Quod non plura datis invenit.
Le plus heureux des hommes est celui qui connoit mieux
l'art de se rendre tel sans empiéter sur ses devoirs; et le
plus malheureux est l'autre qui a embrassé un état
dans lequel il se trouve dans tous les jours du matin
au soir dans la triste obligation de prévoir.

Certain que M. M. ne manqueroit pas à la parole,
je fus au parloir deux heures avant midi. Ma
mine la força à me demander d'abord si j'étois ma=
lade — Non, lui répondis-je; mais je peux le pa=
roitre dans l'inquiete attente d'un bonheur qui m'
excede. J'ai perdu l'appetit, et le sommeil: s'il est dif=
feré, je ne vous rejoins pas de ma vie — Rien n'
est différé, mon cher ami: mais quelle impatience!
Arrangeons nous. Voici la clef du cabin où vous irez.
Il y a du monde, car nous devons être servis; mais
personne ne vous parlera, et vous n'aurez besoin de par=
ler à personne. Vous serez en masque. Vous n'y irez
qu'à une heure et demie de la nuit, et par un para=
vant. Vous monterez l'escalier qui est ici à vis la por=
te de la rue, et au haut de l'escalier vous verrez à
la lumiere d'une lanterne une porte verte que vous
ouvrirez pour entrer dans l'appartement que vous trou=
verez eclairé. Dans la seconde chambre vous me trou=

+ C'est, selon l'horloge italienne, deux heures après le coucher du soleil.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

verrez, et si je n'y suis pas vous m'attendrez. Je ne tarderai que de quelques minutes. Vous pourrez vous demasquer, vous mettre devant le feu, et lire. Vous trouverez les livres. La porte du cabinet est dans tel, tel, et tel endroit.

La description ne pouvant pas être plus exacte, je me réjouis que je ne pourrai pas me tromper. Je baise la main qui me donne la clef, et la clef aussi avant de la mettre dans ma poche. Je lui demande si je la verrai habillée en séculière, ou en sainte comme je la voyois

— Je vois habillée en religieuse, mais au moins je m'habille en séculière. C'est là que j'ai tout ce qu'il me faut pour me masquer aussi — J'espere que vous ne vous habillerez pas en séculière ce soir — Pourquoi s'il vous plaît? — Je vous aime tant coiffée comme vous êtes — Ah! Je comprens. Vous figurant ma tête sans cheveux, je vous fais peur; mais sachez que j'ai une perruque dont rien n'est mieux fait — Bien! Que dites vous? Le seul nom de perruque m'allarme. Mais non. Non non: n'en doutez pas: je vous trouverai tout de même charmante. Ayez seulement soin de ne pas la mettre à ma presence. Je vous vois mortifiée. Pardon. Je suis au desespoir de vous avoir parlé de cela. Etes vous sûre que personne ne vous voit sortir du couvent? — Vous en verez sûr vous même, quand ferez le tour de l'île en gondole, vous verrez l'endroit où est la petite rive. Cette rive donne dans une chambre dont j'ai la clef, et je suis sûre de la converse qui me sert — De la gondole? — C'est mon amant qui me répond de la fidelité des

gondoliers — Quel homme que votre amant ! J'irai=
gine qu'il est vieux — Non en vérité ! J'en serois hon=
teuse. Je suis sûre qu'il n'a pas quarante ans. Il a
Jeune. Je suis sûre qu'il n'a pas quarante ans. Il a
tout, mon cher ami, pour être aimé. Beauté, esprit,
douceur dans le caractere, et procedes — Et il
vous pardonne des caprices — Qu'appeller vous ca=
prices ? Il y a un an qu'il s'est emparé de moi. Je
n'ai connu avant lui aucun homme, comme je n'ai
connu personne avant vous qui m'ait donné une phan=
taisie. Quand je lui ai tout dit, il fut un peu étonné, puis
il en a ri, ne me faisant qu'une courte remontrance
sur le risque que je courrois de me livrer à un indis=
cret. Il auroit desiré que je fusse avant de prendre
la chose au moins qui vous étes ; mais c'étoit trop
tard. J'ai répondu de vous, et il a encore ri de ce
que je répondois de quelqu'un que je ne connoissois
pas — Quand lui avez vous fait la confidence de
tout ? — Avant-hyer ; mais dans la plus grande
vérité. Je lui ai fait voir la copie de mes lettres, et
les vôtres, dont la lecture lui fit dire qu'il vous ac=
quoit francois, malgré que vous me disiez d'être vene=
tien. Il est curieux de savoir qui vous étes, et voila
tout ; mais puisque je n'en suis pas curieuse, ne
craignez rien. Je vous donne ma parole d'hon=
neur que je ne ferai jamais la moindre demar=
che pour parvenir à savoir cela — Ni moi pour
savoir qui est cet homme aussi rare que vous. Je suis

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

au desespoir quand je pense à l'ouverture que je vous ai conseillé — N'en parlons pas; mais consolez vous, car quand j'y pense je trouve que vous n'auriez pas pu agir autrement qu'étant un fat.

A mon depart elle me reconduisa à la petite fenetre le gage de la rendre, et elle resta là jusqu'à ma sortie du parloir.

— Dans la nuit à l'heure fixée j'ai trouvé la corde sans la moindre difficulté, j'ai ouvert la porte, et suivant son instruction je l'ai trouvée habillée en sultane avec la plus grande elegance. La chambre étoit éclairée par des bougies placées sur des bracelets devant des plaques de miroir, et par quatre autres flam= beaux qui étoient sur une table, où il y avoit des livres. M. M. me parut une beauté tout à fait dif= ferente de celle que j'avois vue au parloir. Elle pa= roissoit coiffée en cheveux avec un chignon qui feroit pa= raide d'abondance, mais mes yeux ne firent qu'y glisser dessus, car rien dans ce moment là n'auroit été plus loin qu'un compliment sur la belle perruque. Me mettre à genoux devant elle, lui temoigner cent fois la gran= deur de ma reconnoissance baisant à tout moment ses belles mains furent les avant coureurs des Rapports, dont l'issue devoit être une lutte amoureuse dans tou= tes les regles; mais M. M. croit que son premier devoir étoit celui de se défendre. Ah! les charmans refus! La force de deux mains qui repoussent les attaques d'un a= mant respectueux, et tendre, et en même tems hardi, et

instant, ne s'en méloit que très légèrement : les armes qu'elle employoit pour refréner ma passion, pour mo= dérer mon feu, étoient des raisons rendues par despa= rées aussi amoureuses qu'énergiques fortifiées à tout instant par des baisers d'amour qui me fondoient l'ame. Dans cette lutte, aussi douce que pénible pour tous les deux, nous passames deux heures. A la fin de ce combat, nous nous félicitames ~~tous les deux~~ tous les deux, nous attribuant, la victoire : elle d'avoir su se défendre de toutes mes attaques : moi d'avoir tenu en frein mes ten= dresses d'impatience.

A quatre heures (je compte toujours à l'italienne) elle me dit qu'elle avoit grand appetit, et qu'elle desiroit de ne pas me voir différent d'elle. Elle sonna, et une femme bien mise ni jeune, ni vieille, et dont la physionomie caractérisoit l'honnêteté, vint couvrir une table pour deux personnes ; et après avoir mis sur une autre à côté de nous tout ce qui pouvoit nous être nécessaire, elle nous servit. Le service étoit de por= celaine de Sève. Huit plats de cuisine faisoient le souper : ils étoient sur des ~~[illegible]~~ boetes d'argent remplies d'eau chaude qui tenoient les mets toujours chauds. ~~[illegible]~~. C'étoit un souper délicat, et fin. Je me mis à= près que le cuisinier devoit être françois, et elle me le confirma. Nous ne bumes que du Bourgogne, et vida= mes une bouteille de Champagne, pour suivre un pâté de perdrix, et une autre de mouveau pour vivre. Ce fut elle qui fit la salade ; son appetit étoit égal au mien. Elle ne sonna que pour faire servir le dessert, et toute la nécessaire pour faire du punch.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je n'ai pu qu'admirer en tout ce qu'elle a fait son savoir, son adresse, et ses graces. C'étoit evident qu'elle avoit un amant qui l'avoit instruite. Je me suis trouvé si curieux de savoir qui c'étoit que je lui ai dit que j'étois prêt à lui dire mon nom si elle vouloit me confier celui de l'heureux dont elle possedoit le coeur et l'ame ~~qui possedoit son coeur elle~~

Elle me répondit que nous devions laisser au tems le soin de satisfaire à notre curiosité.

Elle avoit entre les breloques de sa montre un petit flacon de cristal de roche parfaitement egal à celui que j'avois à la chaine de la mienne. Je le lui ai fait voir lui vantant l'essence de rose qu'il contenoit, dont un petit morceau de coton étoit imbibé. Elle me montra le sien qui étoit plein de la meme essence en liqueur — Je m'étonne lui dis-je, car c'est fort rare; et cela coute beaucoup. — Aussi ne la vend on pas — C'est vrai. L'auteur de cette essence est le roi de France; il en a fait une livre qui lui coute dix mille ecus — C'est un present qu'on a fait à mon amant, qui me l'a donnée — Madame de Pompadour en a envoyé une petite phyole, il y a deux ans, a M. de Mocenigo ambassadeur de Venise à Paris pour les mains de l'A. de B. qui actuellement est ambassadeur de France ici — Le connoissez vous! — Je l'ai connu ce jour là, ayant l'honneur de dîner avec lui. Etant sur son depart pour se rendre ici, il étoit venu prendre congé. C'est un homme que la fortune a favorisé, mais homme de merite, et de beaucoup d'esprit et distingué par sa naissance, car il est comte de Lyon. Sa jolie figure lui a fait donner le sobriquet de Belle-Babet; nous avons un petit recueil de ses poesies, qui lui font honneur.

Minuit étant sonné, et le tems commençant à de=
venir precieux, nous quittons la table, et devant le
feu je deviens pressant. Je lui dis que ne voulant pas se
rendre à l'amour, elle ne pouvoit pas se refuser à
la nature qui devoit l'exciter à aller se coucher après un
si joli souper — Vous avez donc sommeil? — Point du
tout; mais à l'heure qu'il est on va au lit. Faites que
j'y vous y mette, et que je me tienne à votre devoir
tant que vous voudrez y rester, ou permettez que je me
retire — Si vous me quittez, vous me ferez une grande
peine — Par plus grande certainement que celle que je
ressentirois en vous quittant; mais que ferons nous ici de=
vant le feu jusqu'au jour? — Nous pouvons dormir
tous les deux retirés sur ce sopha que vous voyez — Volon=
tiers. Soit. Je pourrai aussi vous laisser dormir; mais ne
me dormirai pas, me pardonnerez vous? Près de vous, et
d'ailleurs gené par mon habit comment pourrois-je
dormir? — Très bien. Le canapé d'ailleurs est un
vrai lit. Vous allez le voir.

Elle se leve alors, elle va tirer de travers le canapé,
elle deploye les coussins, les draps, et une couverture,
et je voit un vrai lit. Elle met sous un grand mou=
choir mes cheveux, et elle me donne un autre pour
que je lui rende la même service me disant qu'elle n'a=
voit pas une coiffe de nuit. Je me met à l'ouvrage dissimulant
ma degout pour sa perruque, lorsqu'un sentiment inatten=
du me cause la plus agréable surprise. Je trouve au lieu de
perruque la plus belle de toutes les chevelures. Elle me dit,
après avoir bien ri, qu'une religieuse n'avoit autre devoir

que celui de ne pas laisser voir ses cheveux aux profanes, et après m'avoir dit cela, elle se jette sur le canapé de tout son long. Je me défais vite de mon habit, je pousse hors des pieds mes souliers, et je tombe plus sur elle que près d'elle. Elle me serre entre ses bras, et exerçant sur elle une tyrannie qui insulte la nature, elle croit que je dois lui pardonner toutes les peines que la veille: Terreur doit me faire repentir.

~~A~~ D'une main tremblante, et timide, la regarde dont avec des yeux qui lui demandoient l'aumone, je délace six longs rubans qui retenoient sa robe par devant, et avant de joüir qu'elle ne m'empêchât par, je me trouve Lenvers maître de la plus belle de toutes les gorges. Il n'est plus tems. Elle doit laisser qu'après l'avoir contemplée je la devore: j'éleve mes yeux à la physionomie, et je vois la douceur de l'amour qui me dit contente toi de cela, et apprens de moi à souffrir l'absence. Forcé par l'amour, et par la toute puissante nature, désespéré qu'elle ne veuille pas par mettre à mes mains d'aller ailleurs, je fais l'impossible pour conduire une des siennes là où elle auroit pu se convaincre que je méritois sa grace; mais avec une force supérieure à la mienne, elle ne veut pas détacher ses mains de ~~ma poitrine~~ ma poitrine, où elle ne pouvoit trouver rien de relevant. Malgré cela, c'étoit là que sa bouche demeuroit lorsqu'elle se détachoit de la mienne.

Soit Heroïsme, soit effet de l'habitude, ayant passé tout

d'heures sans pouvoir faire rien de plus qu'avaler continuellement sa salive mêlée à la mienne, je me suis endormi entre ses bras la tenant serrée entre les miens. Ce qui me reveilla en sursaut fut un fort carillon. Qu'est ce que cela ? — Habillons nous vite, mon tendre ami, mon cher ami : je dois me tourner au couvent — Habillez vous donc. Je vais jouir du spectacle de vous voir remarquée en sainte. — Volontiers. Si rien ne te presse, tu peux dormir ici.

Elle sonna alors la même femme, qui devoit être la grande confidente de tous les mysteres amoureux. Après s'être fait coiffer, elle ôta sa robe, elle mit ses montres, ses bagues, et tous ses ornements profanes dans un secretaire qu'elle ferma à clef, mit les souliers de l'ordre puis un cors, où elle serra comme dans une etroite prison les jolis enfans, qui seuls m'avoient nourri avec leur nectar, et enfin elle endossa le saint habit. La confidente étant sortie pour arrêter le gondolier, elle vint se jéter à mon cou, et elle me dit qu'elle m'attendroit dans le lendemain pour me fixer la nuit qu'elle voudroit passer chez moi à Venise, où nous nous rendrions, me dit elle, entierement heureux ; elle partit. Mes contents de mon sort, quoique plein de desirs non satisfaits, j'ai eteint les bougies, et j'ai profondement dormi jusqu'à midi.

Je suis sorti du casin sans voir personne, et bien mas- que je suis allé chez Lauve qui me donna une lettre

de C. C, dont voici la teneur

» Voici, mon cher mari, un bon essai de ma façon de
» penser. Tu vas me trouver toujours plus digne d'être
» ta femme. Tu dois me croire, malgré mon age, capable
» de garder un secret, et assez discrette pour ne pas trou=
» ver mauvais ta reserve. Sûre de ton coeur, je
» ne suis pas jalouse de ce qui peut divertir ton esprit,
» et t'aider à supporter en patience notre separation.
» Je dois te dire que hyer traversant un corridor qui est
» au dessus du petit parloir, voulant ramasser un curedent
» qui m'etoit tombé de la main j'ai dû retirer du mur
» un tabouret. En ramassant j'ai vu par une fente pra=
» qu'imperceptible dans l'union du plancher au mur ta
» propre personne fort interessée à parler a ma chere
» amie la mere M. M. Tu ne saurois te figurer ma
» surprise ni ma joye. Ces deux sentimens firent cependant
» dans l'instant même place à la peur que j'ai eue d'
» être vue, et de rendre curieuse quelqu'indiscrette. Après
» avoir vîte remis le tabouret à la place je suis partie. Ah!
» Mon cher ami, je te prie de me dire tout. Comment pour=
» rois-je t'aimer, et ne pas être curieuse de toute l'histoire
» de ce phenomene? Dis moi si elle te connoit, et comment tu
» as fait sa connoissance. C'est ma tendre amie, dont je t'ai
» parlé, et que je n'ai pas eu necessaire de te nommer. C'est
» elle qui m'a appris le françois, et qui dans sa chambre m'a
» donné à lire des livres qui m'ont rendu savante dans
» une matiere tres importante dans laquelle peu de femmes
» le sont. Sache que sans elle on auroit decouvert la fiere

" maladie qui m'a presque tuée. Elle m'a donné du linge, et
" des draps; je lui doit mon honneur; elle est ainsi que j'ai eu
" un amant, comme je sait qu'elle en eut un aussi jamais
" nous ne fumes jamais curieuses de nos secrets reci=
" proques. La mere M. M. est une femme unique.
" Je suis sûre, mon cher ami que tu l'aimes, et qu'elle t'
" aime, et n'en étoit point jalouse je merite que tu me
" dises tout. Mais je vous plains tous les deux, car tout ce
" que vous pouvez faire ne peut servir, je croi, qu'à irriter
" votre passion. Tout le couvent te croit malade: je meurs
" d'envie de te voir. Viens donc au moins une fois Adieu

Cette lettre m'inquieta, car j'étois bien sûr de C.C., mais cette crevasse pouvoit nous decouvrir à d'autres. Outre cela je me voyois forcé a conter une fable à ma cher amie, car l'honneur, et l'amour me defendoient de lui dire la verité. Dans la reponse que je lui ai envoyée d'abord, je l'ai instruite qu'elle devoit ~~d'abord~~ son tour avertir son amie qu'elle l'avoit vue par la crevasse parler à un masque. Pour ce qui regardoit la conversation que j'avois faite avec la religieuse, je lui ai dit qu'ayant entendu parler de son rare merite, je l'avois fait appeller à la grille m'annonçant sous un faux nom, et que par consequent elle devoit s'abstenir de parler de moi, car elle m'avoit reconnu pour le meme qui alloit entendre la messe à son eglise. Pour ce qui regardoit l'amour, je l'ai assurée qu'il n'en étoit rien, connoissant cependant avec elle que c'étoit une femme charmante.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

IBR

Le jour de S.te Catherine fête de C. C. je fus allé
à la messe dans son eglise. Allant au trajet pour
prendre une gondole je m'apperçoi d'être suivi. Je=
vois besoin de m'en assurer. Je vois le même hom=
me prendre aussi une gondole, et me suivre: cela pou=
voit être naturel; mais pour m'en rendre certain je
descens a Venise au palais Morosini du jardin, et je vois
le même homme qui descend aussi. Pour lors je n'en doute
plus. Sorti du palais, je m'arrête dans une rue étroite
vers la porte de Flandre, je vois l'espion, et un couteau
à la main je le serre au coin de la rue, et lui mettant
la pointe au gozier, je veux qu'il me dise pour ordre de
qui il me suivoit. Il m'auroit peut être tout dit, si par
hazard quelqu'un ne fût entré dans la rue. Il s'echappa
alors, et je n'ai rien su. Mais voyant qu'il étoit trop fa=
cile à un curieux de savoir qui j'étois, s'il s'opiniatroit à
vouloir le savoir, je me fus déterminé à ne plus aller
à Murano qu'en masque, ou dans la nuit.

Le lendemain, jour dans le quel M. M. devoit me
faire savoir comment elle viendroit souper avec moi,
je fus allé au parloir de très bonne heure. Je l'aivue
devant moi portant sur la figure les marques du
contentement qui lui inondoit l'ame. Le premier
compliment qu'elle me fit fut sur mon apparition à
son eglise après trois semaines qu'on ne me voyoit
plus. Elle me dit que l'abbesse en avoit été bien aise,
parcequ'elle se disoit sûre qu'elle sauroit qui je suis. Je
lui ai alors conté toute l'histoire de l'espion, et ma

resolution de ne plus aller à la messe dans son eglise.
Elle me repondit que je ferois bien à me montrer à
Murano le moins que je pourrois. Elle me detailla alors
l'histoire de la fente dans le vieux plancher, et elle me
dit qu'elle étoit deja bouchée. Elle me dit qu'elle avoit mais
été avertie par une pensionnaire qui lui étoit attachée.
elle ne me nomma pas la

Après ces petits propos je lui ai demandé si mon bon-
heur étoit differé, et elle me repondit qu'il ne l'étoit
que de vingt quatre heures parceque la nouvelle pro-
prietaire l'avoit invitée à souper dans sa chambre. Ces
invitations, me dit elle, arrivent rarement, mais quand
elles arrivent on ne peut s'en dispenser qu'en refusant
ennemie la personne qui invite — Ne peut on pas dire
qu'on est malade? — Oui; mais pour cela il faut sou-
frir des visites — J'entens, car si tu les refuses, on peut
soupçonner l'evasion — Oh! pour cela non. On ne
compte pas l'evasion entre les choses possibles — Tu
es donc la seule ici capable de faire ce miracle? —
Tiens toi pour certain que je suis la seule, et que l'on
ait le puissant Dieu qui fit ce miracle. Dis moi donc où
tu veux m'attendre demain à deux heures de nuit
precises — Ne pourrois-je pas t'attendre ici à ton
cousin? — Non. Car celui qui me mene à Venise est
mon amant — Ton amant? — Lui même — C'est
original. Je t'attendrai donc dans la place des S.S. Jean,
et Paul derriere le piedestal de la statue equestre
de Barthelmi de Bergame — Je n'ai jamais vu
cette statue, ni cette place que sur une estampe; mais
je n'y manquerai pas. Cela suffit. Il n'y auroit qu'un

Terms affreux qui pouvoit m'empecher de venir; mais
esperons le bon. Adieu donc. Nous parlerons beaucoup de
main au soir, et si nous dormirons, nous nous endormirons
plus contents.

Il falloit faire vite, car je n'avois pas de casin. J'ai donc
pris un second vaisseur pour être en moins d'un quart
d'heure dans le quartier de S.t Marc. Après avoir passé
cinq à six heures à en voir un bon nombre j'ai choisi le plus
elegant, et par consequent le plus cher. Il avoit appartenu au
Lord Oldernesse ambassadeur d'Angleterre, qui à son depart
l'avoit vendu à bon marché à un cuisinier. Il me le loua
jusqu'à Pasques pour cent ecquins payés d'avance sous
condition que ce seroit lui qui me feroit les dineis, et
les soupers que je donnerois.

Ce casin étoit composé de cinq pieces, dont l'ameu-
blement étoit d'un gout exquis. Il n'y avoit rien qui ne
fût fait en grace de l'amour, de la bonne chere, et de
toute espece de volupté. On servoit à manger par
une fenêtre aveugle enclavée dans le parois, occu-
pée par un porte-manger tournant qui la bouchoit en-
tierement: les maitres, et les domestiques ne pouvoient
pas s'entrevoir. Cette chambre étoit ornée de glaces, de
lustres, et d'un superbe trumeau au dessus d'une che-
minée de marbre blanc, tapissée de petits carreaux de
porcellaine de la Chine tous peints, et interessans par de
couples amoureux en état de nature qui par leurs volup-
tueuses attitudes enflammoient l'imagination. Des pe-
tits fauteuils étoient à l'avenant des sophas qui
étoient à droite, et à gauche. Une autre chambre é-
toit octagone toute tapissée de glaces, parée, et plafonnée

de même : toutes ces glaces faisant contre la rendoient les
mêmes objets sous mille différens points de vue. Cette
pièce étoit contigue à une alcove qui avoit deux issues
secrettes, un cabinet de toilette d'un côté, de l'autre
une antichambre, ou il y avoit un baignoir, et des lieux
à l'anglaise. Tous les lambris étoient ciselés et ornés
[illegible], ou peints en fleurs, et en arabesques. Après l'avoir
averti de ne pas oublier de mettre des draps dans le lit,
et des bougies sur tous les lustres, et les flambeaux dans
chaque chambre, je lui ai ordonné d'y souper pour deux
personnes pour le même soir l'avertissant que je ne
voulois autre vin que Bourgogne, et Champagne,
et par d'avantage que huit plats de cuisine, lui
laissant le choix sans pardon à la dépense. Le dernier
devoit aussi être son affaire. ~~Après l'avoir dit~~ Prenant la clef
~~j'ai trouvé bon de mettre, en partant~~
~~plus~~
~~j'ai pris la clef de la~~
De la porte de la rue je l'ai avertis
~~porte de la rue je l'ai averti~~ qu'en entrant je ne
voulois voir personne. Le souper devoit être prêt
à deux heures de la nuit; et on le servoit quand
je sonnerois. J'ai observé avec plaisir que la pen-
dule qui étoit dans l'alcove avoit un sonnet, car je
commençois malgré l'amour à devenir sujet à
l'empire du sommeil.

Après avoir donné ces ordres je suis allé acheter des
pantoufles, et une coiffe de nuit chez une marchande
de modes toute garnie de doubles dentelles de point
d'Alençon. Je l'ai mise dans ma poche. S'agissant
de donner à souper à la plus belle de toutes les sultanes
du maître de l'univers
~~de mon rendez-vous~~, j'ai voulu m'assurer la veille que

tout iroit en ordre. Lui ayant dit que j'avois
un cousin ~~malade~~ je ne devois lui paroitre nouveau en rien.
Ce fut le cuisinier qui resta surpris quand il me vit
à deux heures de nuit tout seul. J'ai d'abord trou-
vé mauvais qu'il n'eut pas eclairé par tout, tandis
que lui ayant donné l'heure il ne pouvoit pas en dou-
ter — Je n'y manquerai pas une autre fois — Eclai-
rez donc, at rever — Vous m'avez dit pour deux
— Servi pour deux. Rester present à mon sou-
per pour cette premiere fois pour que je puisse vous
avertir de tout ce que je trouverai bon ou mauvais.
Le souper vint dans la route en bon ordre deux plats
à la fois : j'ai fait des commentaires à tout ; mais j'ai
trouvé tout excellent en porcellaine de Saxe. Gibier,
asperges, truffes, huitres, et vins parfaits. Je lui
ai seulement reproché qu'il avoit oublié de mettre
sur une assiette des cents dures, des anchois, et des vi-
naigres composés pour faire la salade. Il regarda le
ciel d'un air contrit s'accusant d'avoir commis une
grande faute. Je lui ai aussi dit qu'une autre fois je
voulois avoir des oranges amaires pour donner du gout
au punch, et que je voulois du rum, et non pas du rac.
Après avoir passé deux heures à table je lui ai dit de
me porter la carte de toutes les depenses. Il me la
porta un quart d'heure après, et je me suis trouvé
content. Après l'avoir payé, et lui avoir ordonné de
me porter du caffé quand je sonnerois je suis allé me
coucher dans l'excellent lit qui étoit dans l'alcove. Ce
lit, et le bon souper me concilierent ~~me conciliarent~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

le plus heureux sommeil. Sans cela je n'aurois pas pu dormir songeant que dans la nuit suivante j'aurois entre mes bras dans le même lit ma déesse. Le matin en partant j'ai averti mon homme que je voulois au dessert tous les fruits frais qu'il pourroit trouver, et sur tout des glaces. Pour empêcher le jour de me paroître longue j'ai joué jusqu'au soir, et je n'ai pas trouvé la torture différente de mon amour. Tout alloit à seconde de mes desirs. J'en ressentois dans le fond de mon ame le puissant génie de ma belle religieuse.

Ce fut à une heure de nuit que je suis allé me porter à la statue du heros Colleoni. Elle m'avoit dit d'y aller à deux; mais je voulois avoir le doux plaisir de l'attendre. La nuit étoit froide, mais superbe, et sans le moindre vent.

A deux heures precises j'ai vu arriver une gondole à deux rames, et une masque en sortir, qui, après avoir parlé au barcarol de proue, s'achemina vers la statue. Voyant un masque homme, je m'alarme, je l'arguise, et je suis faché de ne pas avoir des pistolets. Le masque fait le tour, m'approche, me tend une main paisible qui ne me laisse plus douter. Je reconnois mon ange habillée en homme. Elle rit de ma surprise, elle s'attache à mon bras, et sans nous dire le moindre mot nous nous acheminons à la place St Marc, nous la traversons, et nous allons au canin qui n'etoit eloigné que de cent pas du theâtre de St Moyse.

Tout se trouve comme j'avois ordonné. Nous montons

je me demasque vite, mais M. M. se plait à se promener
lentement dans tous les récoins du delicieux endroit où
elle se voyoit accueillie, enchantée aussi que se contemplaire
dans tous les profils, et souvent de face toutes les gra=
ces de sa personne, et que j'admirois dans se atours
quel devoit être l'amant qui la possedoit. Elle etoit
surprise du prestige qui lui faisoit voir par tout, et en
meme tems, malgré qu'elle se tint immobile, sa per=
sonne en cent differens points de vue. Ses portraits
multipliés que les miroirs lui offroient à la clarté de
toutes les bougies placées exprès lui presentoient un
spectacle nouveau qui la rendoit amoureuse d'elle
même. Assise sur un tabouret, j'examinois avec at=
tention toute l'elegance de sa parure. Un habit
de velours rat couleur de rose brodé sur les bords
en paillettes d'or, une veste à l'avenant brodée au
metier, dont on ne pouvoit rien voir de plus riche, des
culottes de satin noir, des dentelles de point à l'ai=
guille, des boucles de brillants, un solitaire de grand
prix à son petit doigt, et à l'autre main une bague
qui ne montroit qu'une surface de taffetas blanc cou=
vert d'un cristal convexe. Sa coiffe de blonde
noire etoit fausse à l'egard de la finesse que du dessein
tout ce qu'on pouvoit voir de plus beau. Pour que je
pusse
~~pouisse~~ la regarder encore mieux elle vint se mettre
de bout devant moi. Je visite ses poches, et j'y trouve ta=
batiere, bonbonniere, flacon, etui à cure dent, lorgnette,
et mouchoirs qui exhaloient des odeurs qui embaume=
roient l'air. Je considere avec attention la richesse, et le

travail de ces deux montres, et ses beaux cachets 1/39
en pendeloques attachés aux chaînons couverts de petits
carats. Je visite ses poches de côté, et je trouve des pis=
tolets à briquet plat à ressort, ouvrage anglois des
plus finis

Mont ce que je vois, lui dis-je, est au dessous de toi,
mais laisse que mon ame étonnée rende hommage
à l'être adorable qui veut te convaincre que tu
as réellement sa maîtresse — C'est ce qu'il m'a
dit quand je l'ai prié de me conduire à Venise, et
de m'y laisser, m'ajoutant qu'il desiroit que je m'y
amusasse, et que je puisse me convaincre toujours
plus que celui que j'allois rendre heureux le me=
ritoit — C'est incroyable, ma chere amie. Una=
mant de cette trempe est unique, et je ne savais ja=
mais meriter un bonheur, dont je suis déjà ebloui

— Laisse que j'aille me demasquer toute seule.

Un quart d'heure après, elle parut devant moi
coiffée en homme avec ses beaux cheveux depou=
drés, dont les faces en longues boucles lui arrivoient
jusqu'au bas des joues. Un ruban noir les nouoient
derriere, et en gueue flottante ils lui descendoient
jusqu'aux jarets. M. M. en femme ressembloit à
Henriette, et en homme à un officier des gardes
nommé l'Etoriere que j'avois connu à Paris; ou plus
tôt à cet Antinous, dont on voit encore des sta=
tues, si l'habillement à la françoise m'avoit
permis l'illusion.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Frappé par tant de charmes, j'ai cru de me trouver mal. Je me mis jetté sur le sopha pour soutenir ma teste. J'ai perdu, lui dis-je, toute confiance: tu ne seras jamais à moi: dans cette nuit même quelque contretems fatal t'arrachera à mes desirs; un miracle peut être de ton dieu jaloux devenu jaloux d'un mortel. Je me vois anéanti. Dans un quart d'heure peut être je ne serai plus — Es tu fou? Je suis à toi dans le moment même, si tu veux. Quoiqu'à jeun, je ne me soucie pas de souper. Allons nous coucher.

Elle avoit froid. Nous nous assayons devant le feu. Elle me dit qu'elle n'avoit pas de gilet. Je lui debouche un vaseau de Cillantsqui lui tenoit son jabot fermé, et mes mains sentent avant que mes yeux voyent que la seule chemise défendoit de l'air les deux sources de vie qui decoroient la poitrine. Je deviens ardent; mais elle n'a besoin que d'un seul baiser pour me calmer, et de deux mots: Après souper.

Je sonne alors, et voyant son alarme je lui fais voir le porte manger. Personne ne te verra, lui dis-je, tu le diras à ton amant qui ignore peut être ce secret — Il ne l'ignore pas; mais il admirera ton attention, et il dira que tu n'es pas novice dans l'art de plaire, et qu'il est evident que je ne suis pas la seule qui jouit avec toi des delices de cette maisonette. — Et il aura tort. Je n'ai ni soupé, ni couché ici que tout seul, et j'abborre le mensonge. Tu n'as pas, ma divine amie, ma premiere passion; mais tu seras la derniere — Je suis heureux, mon ami, si tu es constant. Mon amant l'est: il est bon; il est doux; mais il a toujours laissé mon coeur vide — Le sien doit l'être aussi, car si son amour étoit de la trempe du mien, il ne le permettroit pas une absence comme celle ci. Il ne

pourroit pas la souffrir — Il m'aime ~~peut-être~~ ~~pas jaloux~~, comme je t'aime. Crois tu que je t'aime ? — Je dois le croire ; mais tu ne souffrirois pas..... — Moi toi ; car je sens que pourvu que tu ne me laissasses rien ignorer je te pardonne: rois tout. La joye que je ressens dans ce moment dans mon ame dépend plus de la certitude que j'ai que je ne te laisserai rien à desirer que de l'autre que je passerai avec toi une nuit délicieuse. Elle sera la premiere de ma vie — Mais n'as pas eu passées avec ton digne amant ? — Oui. Mais ces nuits là n'étoient animées que de l'amitié, de la reconnoissance, et de la complaisance. L'amour est l'essentiel. Malgré cela mon amant te ressemble. Il a l'esprit gai, toujours monté à l'instar du tien, et il est aussi très aimable par rapport à la figure, et à la personne ; mais en cela il ne te ressemble guere. Je le crois aussi plus riche que toi, malgré que par ce calcul on pourroit juger le contraire. Mais ne t'imagines pas que je t'adjuge moins de merite qu'à lui, parceque tu t'avoues incapable de l'heroïsme de me permettre une absence, puisqu'au contraire je sais que tu ne m'aimerois pas comme je suis bien aise que tu m'aimes, si tu me disois que tu aurois pour une de mes phantaisies la même indulgence qu'il a — Sera-t-il curieux des particularités de cette nuit ? — Il croira de me faire plaisir à m'en demander des nouvelles, et je lui dirai tout excepté quelques circonstances qui pourroient l'humilier.

Après le souper qu'elle trouva delicat, et exquis comme les glaces, et les huitres, elle fit du punch, et dans mon impatience amoureuse, après en avoir bu quelques verres, je l'ai priée de reflechir que nous n'avions devant nous que sept heures, et que nous aurions grand tort de ne pas les passer

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

au lit. Nous passames alors à l'alcove qui étoit éclairée par douze bougies flamboyantes, et de là au cabinet de toilette, où lui presentant le beau bonnet de dentelles, je l'ai priée de se coiffer en femme. Après l'avoir trouvée magnifique, elle me dit d'aller me dechabiller dans la chambre me promettant de m'appeller d'abord qu'elle se seroit couchée.

Cela ne dura que deux minutes. Je me suis élancé entre ses bras brulant, ardent d'amour, et lui en donnant les plus vives preuves pour sept heures de suite qui ne furent interrompues que par autant de quarts d'heures animés par les propos les plus touchans. Elle ne m'apprit rien de nouveau pour le material de l'exploit; mais des nouveautés infinies en saveur, en extases, en transports, en sentimens de nature qui ne se developpent que dans ces momens là. Chaque découverte que je faisois m'élevoit l'ame à l'amour, qui me fournissoit des nouvelles forces pour lui temoigner ma reconnoissance. Elle fut étonnée de se reconnoître susceptible de tant de plaisir, lui ayant fait voir beaucoup de choses qu'elle croyoit fabuleuses. Je lui fis ce qu'elle ne croyoit pas permis d'exiger que je lui fisse, et je l'ai endoctrinée que la moindre gêne gâte le plus grand des plaisirs. Au carillon du reveil, elle eleva les yeux au troisieme ciel, comme une idolatre, pour remercier la mere, et le fils de l'avoir si bien récompensée de l'effort qu'elle avoit fait quand elle me declara sa passion.

Nous nous habillames à la hate, et me voyant mettre dans sa poche la belle coiffe, elle m'assura qu'elle lui servoit toujours extremement chere. [illegible]. Après avoir pris du caffé nous allames à Longchamps à la place des S.S. Jean, et Paul, où je l'ai quitée l'assurant qu'elle me verroit le lendemain. Après l'avoir vue entrer dans sa

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

gondole, je suis allé chez moi où dix heures de sommeil me revin=
rent en état de nature.

Le surlendemain je suis allé au parloir après dîner. Je la fais appeller, et elle vient d'abord me dire de m'en aller, car elle attendoit son ami; mais de ne pas manquer d'y aller le lendemain. Je pars. Au pied du pont je vois un masque mal masqué sortir d'une gondole, dont je connoissois le barca= rol qui devoit être alors au service de l'ambassadeur de France. Il étoit sans livrée, et la gondole étoit simple comme toutes celles qui appartiennent à des vénitiens. Je tourne la tête, et je vois le masque qui va au couvent. Je n'en doute plus, et je retourne à Venise vain d'avoir fait cette dé= couverte, et enchanté que ce ministre ~~de savoir~~ soit mon principal. Je me de= termine à n'en rien dire à M. M.

Je vais la voir le lendemain, et elle me dit que son amie= fait allé prendre congé d'elle jusqu'aux fêtes de Noel. Il va à Padoue, me dit elle, mais tout est arrangé pour que nous puissions souper à son casin si l'envie nous en vient. — Pourquoi pas à Venise? — A Venise non, jusqu'à son retour. Il m'en a prié. C'est un homme fort sage. — A la bonne heure. Quand souperons nous donc au casin ici? — Dimanche, si tu veux — Dimanche donc j'irai au casin sur la brune, et je t'attendrai en lisant. As tu dit à ton ami que tu n'as pas été mal à ton casin? — Mon cher ami, je lui ai tout dit; mais une chose l'inquiete fort. Il veut que je te prie de ne pas m'exposer au ~~risque~~ redoutable embonpoint ~~de recevoir grosse~~ — Je veux mourir si j'y ai pensé. Mais avec lui n'en courres tu pas le risque? — Jamais — Il nous faudra donc être sages à l'avenir. Je pense que neuf jours avant noël n'y ayant pas de masques, je serai obligé d'aller à ton casin par eau, car y allant par terre je pourrois

facilement être reconnu pour le même qui allait à l'église — C'est fort sage. Je le ferai reconnaître la veille très facilement. Je songe que tu dois aussi pouvoir y venir en carême, où tu veux que nous mortifions nos sens. N'est il pas plaisant qu'il y ait un tems dans lequel Dieu trouve bon que nous nous divertissions, et un autre dans lequel nous ne pouvons lui plaire que par des abstinences! Qu'est ce qu'un anniversaire peut avoir de commun avec la divinité? Je ne sais pas comment l'action de la créature puisse influer sur le créateur que ma raison ne peut concevoir qu'indépendant. Il me semble que si Dieu avoit crée l'homme capable de l'offenser, l'homme auroit raison de faire tout ce qu'il lui auroit défendu quand ce ne seroit que pour lui apprendre à créer. Peut on s'imaginer Dieu affligé en carême? — Ma divine amie, tu raisonnes juste; mais pourrais-je savoir où tu as appris à raisonner, et comment tu as fait pour sauter le fossé? — Mon ami m'a donné des bons livres, et la lumiere de la verité a dissipé bien vite les nuages de la superstition qui opprimoient ma raison. Je t'assure que quand je reflechis à moi même, je me trouve plus heureuse d'avoir trouvé quelqu'un qui m'a eclairé l'esprit, que malheureuse d'avoir pris le voile, car le plus grand des bonheurs est celui de vivre, et de mourir tranquille, ce qu'on ne peut pas esperer ajoutant foi à ce que les prêtres nous disent — C'est très juste; mais laisse que je t'admire, car celui d'eclairer un esprit extremement préoccupé comme le tien devoit être ne pouvoit pas être l'ouvrage de quelques mois — J'aurois eu beaucoup moins rapidement la lumiere, si j'avois été moins imbue d'erreurs. Ce qui se paroit dans mon esprit le faux du vrai n'étoit qu'un rideau:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

la seule raison pouvoit le tirer; mais on m'avoit ayni à la 145
mepriser. D'abord qu'on m'a demontré que je devois en
faire le plus grand cas, je l'ai mise en activité: elle ti=
ra le rideau. L'evidence du vrai parut avec eclat, les
ombres disparurent; et je n'ai pas lieu de craindre qu'elz
les reparoissent, car je me fortifie tous les jours d'avantage.
Je peux dire que je n'ai commencé à aimer Dieu que
depuis que je me suis desabusée de l'idée que la religion
m'en avoit donnée —— Je me felicite. Mu fur plus heureuse que
moi. Tu as fait plus de voyage en un an que moi en dix
— Tu n'as pas donc commencé par lire ce que milord
Bolimbroke a'ecrit? Il y a cinq à six mois que je lisois
La Sagesse de Charon, et je ne sais pas comment notre
confesseur l'a su. Il osa me dire à confesse que je devois
abandonner cette lecture. Je lui ai repondu que ma
conscience n'en souffrant pas je ne pouvois pas l'obeir.
Il me dit qu'il ne m'absoudroit pas, et je lui ai repondu que j'i=
roit tout de meme à la communion. Le pretre alla chez le=
veque Diedo pour savoir ce qu'il devoit faire, et l'eveque
vint me parler pour m'insinuer que je devois dépendre
de mon confesseur. Je lui ai répondu que mon confesseur
etoit fait pour m'absoudre, et qu'il n'avoit même le
droit de me donner des conseils que quand je lui en de=
mandois. Je lui ai dit net qu'étant dans l'obligation de
ne pas scandaliser tout le couvent, quand il s'aviseroit de
me refuser l'absolution j'irois communier tout de même.
L'évêque lui ordonna de m'abandonner à ma conscience.
Mais je ne me suis pas trouvée satisfaite. Mon amant
m'a fait obtenir un bref du pape qui m'autorise à me con=
fesser à qui je veux. Toutes mes voeux sont jalouses de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ce privilege ; mais je ne m'en suis servie qu'une seule fois, car la chose n'en vaut pas la peine. Je me conserve toujours au même, qui après m'avoir ecoutée n'a aucune difficultés à ~~dit~~ m'abroudre, car je ne lui dis positivement rien d'important.

Ce fut ainsi que j'ai reconnu cette femme adorable et=
prit fort ; mais cela ne pouvoit pas être autrement, car elle avoit plus encore besoin de tranquiliser sa conscience que de satisfaire à ses sens.

Après l'avoir assurée qu'elle ne trouveroit au casin, je suis retourné à Venise. Le dimanche après dîner j'ai fait le tour de l'île de Murano dans une gondole à deux ~~rames~~ tant pour voir où pouvoit être la rive du casin, que la petite par où elle sortoit du couvent ; mais je n'y ai rien compris. Je n'ai ~~trouvé~~ connu la rive du casin que dans la nouvelle, et la petite du couvent six mois après au risque de ma vie. Nous en parlerons quand nous serons là.

Vers une heure de nuit je me suis rendu au temple de mon amour, et attendant l'arrivée de l'idole je me suis amusé à examiner les livres qui composoient une petite bibliotheque qui étoit dans le boudoir. Ils n'é=toient pas nombreux mais choisis. On y trouvoit tout ce que les philosophes les plus sages avoient écrit contre la religion, et tout ce que les plumes les plus volup=tueuses avoient écrit sur la matiere objet unique de l'amour. Livres seduisans, dont le style incendi=aire force le lecteur à aller chercher la realité seule capable d'éteindre le feu qu'il sent circuler dans ses veines.

Outre les livres il y avoit des in folio qui ne contenoient que des estampes lascives. Leur grand merite consistoit dans la beauté du dessein beaucoup plus que dans la lu=

=bricité de l'attitude. J'ai vu les estampes du portier des char=
treux faites en Angleterre, comme celles de Meursius, ou d'
Aloysia Sigea Toletana dont je n'avois jamais rien vu de
plus beau. Outre cela les petits tableaux qui ornoient
le cabinet étoient si bien peints que les figures paroissoient vivantes.
Une heure me parut dans un instant.

L'apparition de Mlle. Habillée en nonne me fit faire un cri.
Je lui ai dit, lui sautant au cou, qu'elle n'auroit pu venir plus
à propos pour empêcher une masturpation d'colier à la
quelle tout ce que j'avois vu là depuis une heure m'avoit
forcé. Mais ainsi habillée en sainte tu me surprens. Laisse,
mon ange que je t'adore ~~dans l'instant~~ sur le champ. — Je me
mettrai en reculière dans l'instant : il ne me faut qu'un
quart d'heure. Je ne m'aime pas dans ces laines —
Point du tout. Tu recevras l'hommage de l'amour,
telle, comme tu étois quand tu l'a fait naître.

Elle ne me repondit qu'un fiat voluntas tua de l'air
le plus devot se laissant tomber sur le grand sopha où je
l'ai menagée malgré elle. Après le fait je l'ai aidée à se
deshabiller, et à se mettre une petite robe de mousseline
de Perquin, dont rien n'étoit plus elegant. Je lui ai en
suite servi de femme de chambre pour se coiffer en bon=
net de nuit.

Après souper, avant que d'aller nous coucher nous eta=
blimes de ne nous revoir que le premier jour de la
neuvaine ou pour dix jours les theatres etant fermés,
il n'y a pas de masques. Elle me donna alors les clefs de
la porte de la rue. Un ruban bleu attaché à la fe=
nêtre qui y étoit dessus devoit être le signal qui me l'
auroit fait reconnoitre de jour pour que je puisse y aller

après pendant la nuit. Mais ce qui la combla de joye fut que j'eu lui allé demeurer au carin sans jamais en sortir jusqu'au retour de son ami. Dans dix jours que j'y ai demeuré je l'ai eue quatre fois, et par là je l'ai convaincue que je ne vivois que pour elle. Je m'amusois à lire, à ecrire à C. C, mais ma tendresse pour celle ci étoit devenue tranquille. Le principal point qui m'intéressoit dans les lettre qu'elle m'écrivoit étoit ce qu'elle me disoit de sa chere amie la mere M. M. Elle me disoit que j'avois tort de n'avoir pas cultivé sa connoissance, et je lui répondois que je ne l'avois pas suivie parceque j'avois eu peur d'être connu. Par là je l'engageois toujours plus à me garder inviolablement le secret.

Il n'est pas possible d'aimer deux objets à la fois, et il n'est pas possible de maintenir l'amour en vigueur ni lui donnant trop de nourriture ni se lui en donnant aucune. Ce qui faisoit que ma passion pour M. M se maintenoit toujours dans la même force étoit que je ne pouvois jamais l'avoir qu'avec la plus grande crainte de la perdre. Je lui disois qu'il étoit impossible qu'une fois ou l'autre quelque religieuse n'eut besoin de lui parler dans un moment qu'elle n'étoit ni dans sa chambre ni dans le couvent. Elle me soutenoit que cela ne pouvoit pas arriver, puisque rien n'étoit plus respecté dans les couvent que la liberté qu'une religieuse devoit avoir de s'enfermer dans sa chambre, et de se rendre inaccessible même à l'abbesse. Elle ne pouvoit craindre que le funeste evenement d'un incendie, car pour lors tout étant en confusion et n'étant pas naturel qu'une religieuse put se tenir tranquille, et indifferente, on

se seroit infailliblement apperçu de l'evasion. Elle se felicitoit d'être parvenue à gagner la converse, le jardinier, et une autre religieuse qu'elle ne voulut jamais me nommer. L'adresse, et l'or de son amant avoient fait tout cela; et il lui respondoit de la fidelité du cuisinier, et de sa femme qui étoient à la garde du casin. Il étoit aussi sûr de ses gondoliers, malgré qui vendoient peut-être infailliblement ~~qu'ils pouvoient qu'ils vendoient~~ espion des inquisiteurs d'état.

La veille de Noël elle me dit que son amant alloit ar= river, que le jour de S.t Etienne elle devoit aller avec lui à l'opera, et souper avec lui ~~pour souper après~~ au casin la troisieme Fête. Après m'avoir dit qu'elle m'attendroit à souper le dernier jour de l'an, elle me donna une lettre me priant de ne la lire que chez moi.

Un heure avant jour j'ai fait mon paquet, et je suis allé au palais Bragadin, où impatient de lire la Let= tre qu'elle m'avoit donnée, je me suis d'abord en= fermé. En voici la teneur.

BnF MSS

» Tu m'as un peu piquée, mon cher ami, quand tu
» m'as dit avant hyer, à propos du mystere que je dois te
» faire sur ce qui concerne mon amant, que content de
» posseder mon coeur, tu me laisses maitresse de mon
» esprit. Cette distinction de coeur, et d'esprit fait une
» division sophistique, et si elle ne te semble pas telle,
» tu dois convenir que tu ne m'aimes pas toute entiere,
» car il est impossible que j'existe sans esprit, et que tu pu=
» isses cherir mon coeur s'il n'est pas d'accord avec lui.
» Si ton amour peut se contenter du contraire, il n'
» excede pas en delicatesse.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" Mais comme il pouvoit arriver le cas dans lequel tu
" pouvois me convaincre de n'avoir pas agi vis à vis de toi avec
" toute la sincerité qu'un veritable amour exige, je
" me suis determinée à te decouvrir un secret qui re=
" garde mon ami, malgré que je sache qu'il est sûr que
" je ne le reverelerai jamais, car c'est une trahison. Tu
" ne m'aimerai cependant pas moins. Reduite à de=
" voir opter entre vous deux, et dans le devoir de trompes
" l'un ou l'autre, l'amour a vaincu; mais non pas
" aveuglement. Tu peseras les motifs qui eurent la
" force de faire pencher la balance de ton coté.
" Lorsque je n'ai plus pu resister à l'envie de te connoitre de
" près, je n'ai pu me satisfaire sans me confier à mon ami.
" Je n'ai pas douté de sa complaisance. Il conçut une idée tres
" avantageuse de ton caractere lorsqu'il a lu ta premiere
" Lettre dans laquelle tu choisissois le parloir, et il te trouve
" honete quand après nous avoir connus, tu a choisi le cadre de
" Murau de preference au tien. Mais d'abord qu'il l'eut, il me
" demanda aussi d'avoir la complaisance de lui permettre de
" se trouver present à notre premiere entrevue dans un en=
" droit qui est une veritable cachette, d'où il devoit non seule=
" ment voir sans etre vu tout ce que nous ferions, mais en=
" tendre aussi tous nos propos. C'est un cabinet indevinable.
" Jusque là pas un dans les dix jours que tu as passés aupres
" de moi; mais je te le ferai voir le dernier jour de l'an. Dis
" moi si je pouvois lui refuser ce plaisir. J'y ai consenti;
" et rien ne fut plus naturel que de n'en faire un mystere.
" Tu sais donc actuellement que mon ami fut temoin de tout
" ce que nous avons dit et fait la premiere fois que nous

" fumer ensemble. Mais que cela ne te déplaise, mon bel ami
" ami; tu le sais plus non seulement dans tous les procedés,
" mais aussi dans toutes les folies choses pour vive que tu m'as
" dit, j'eus bien peur quand le discours tomba sur le carac=
" tere que mon amant devoit avoir pour être tolerant
" à cet excès; mais heureusement tout ce que tu as dit me
" fait que le flatter. C'est toute la confession de ma fra=
" lité, mais que je suis amoureux tu dois me pardonner d'au=
" tant plus qu'elle ne t'a fait aucun tort. Je peux t'as=
" surer que mon ami a la plus grande curiosité de savoir qui
" tu es. Dans cette nuit là tu fus naturel, et fort aimable; si
" tu avois eu d'avoir un temoin, Dieu sait ce que tu aurois
" été. Si je t'avois confié la chose, il se peut que tu m'y au=
" rois pas consenti, et tu aurois eu peut être raison.
" C'est actuellement que je dois vigiler le tout pour le tout,
" pour le tout, et me mettre en état de tranquillité,
" et me reconnaissant exempte de reproche. Sache, mon
" cher ami, que le dernier jour de l'an, mon ami sera au
" cavia, et qu'il n'en partira que le lendemain. Tu ne le
" verras pas, et il verra tout. Ne devant pas le savoir, tu
" comprens combien tu dois être naturel en tout, car si
" tu ne l'étois pas, mon ami qui a beaucoup d'esprit pour=
" roit soupçonner que j'ai trahi le secret. La principale
" chose sur laquelle tu dois te tenir sur tes gardes sont
" les propos. Il a toutes les vertus excepté la theolo=
" gale qu'on appelle foi, et sur cette matiere tu auras
" le champ libre. Tu pourras parler litterature, voyages,
" politique, et conter tout d'anecdotes que tu voudras,
" étant sûr d'avoir toute son approbation.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

« C'est à savoir si tu es d'humeur à te laisser voir d'un homme
« me dans les moments que tu te livres aux fureurs amoureu-
« ses. Cette incertitude fait maintenant mon tourment. Oui,
« ou non ; il n'y a pas de milieu. Comprens tu la cruauté de
« ma crainte ? Sens tu la difficulté que je dois avoir eue
« à me déterminer à cette demarche ? Je ne dormirai pas
« la nuit prochaine. Je n'aurai du repos qu'après avoir
« lu ta reponse. Je prendrai alors un parti dans le cas que
« tu me repondes qu'il ne t'est pas possible d'être tendre
« en presence de quelqu'un, et principalement si ce quelqu'
« un t'est inconnu. J'espere cependant que tu viendras
« tout de même, et que si tu ne pourras pas jouer le role
« d'amoureux comme la premiere fois cela ne tirera à
« aucune mauvaise consequence. Il croira, et je laisserai
« qu'il le croye que ton amour s'est refroidi.

Cette Lettre m'a fort surpris ; puis toute reflexion faite, j'en ai ri. Mais elle ne m'auroit pas fait rire si j'en avois su de quelle espece etoit l'homme qui seroit temoin de mes exploits amoureux. Etant certain que M. M. devoit être fort inquiete jusqu'à la reception de ma reponse, je lui ai repondu d'abord en ces termes

« Je veux, mon divin ange, que tu reçoives la reponse à
« ta Lettre avant midi. Tu dineras sans la moindre inquié-
« tude. [illegible]

« Je passerai la nuit du dernier jour de l'an avec toi, et je t'as-
« sure que l'ami, dont nous serons le spectacle, ne verra et
« n'entendra rien qui puisse lui faire conjecturer que tu m'
« ai revelé son secret. Soyez certaine que je jouerai mon role
« à la perfection. Si le devoir de l'homme est d'être toujours

» esclave de la raison; si tant qu'il dépend de lui, il ne doit
» se rien permettre sans la prendre pour guide, je ne pourrai
» jamais comprendre qu'un homme puisse être heu=
» reux qu'un ami le voye dans un moment où il don=
» neroit les plus grandes marques de son amour à une
» très belle femme. C'est mon cas. Je veux bien cependant
» te dire que m'avertissant de la chose la premiere
» fois tu aurois mal fait. Je m'y serois absolument re=
» fusé. J'aurois cru d'y remettre de mon honneur; j'au=
» rois cru que m'invitant à souper tu n'étois que la
» complaisante d'un ami, homme singulier, dont
» ce goût auroit pu être le dominant, et j'aurois
» conçue de toi une idée si desavantageuse qu'elle
» m'auroit peut être privé de l'amour, qui dans
» ce moment. Là ne seroit que de nature. Tel est
» ma charmante amie le coeur humain; mais actu=
» ellement le cas est different. Tout ce que tu m'as dit
» de ton digne ami m'a fait connoître son caractere, je
» le crois mon ami aussi, et je l'aime. Si un sentiment
» de honte ne t'empache pas de te laisser voir de lui même;
» me rendre, et amoureuse avec moi, comment, bien loin
» d'en être honteux, pourois-je n'en être pas glorieux?
» L'homme peut il rougir de sa propre gloire? Je ne peux,
» ma chere amie, ni rougir d'avoir fait la conquête, ni de
» me laisser voir dans des momens, où je me flatte, de
l'a pouvoir ne
» pas en paroître indigne. Je sais cependant que par un
» sentiment de nature, que la raison ne peut pas desap=
» rer, la plus grande partie des hommes repugne à se laisser

" voit dans ces moments là. Ceux qui ne sauroient alleguer des
" bonnes raisons de cette repugnance doivent participer de la
" nature du chat; mais ils peuvent en avoir des bonnes, sans
" meme se croire obligés d'en rendre compte à personne. La
" principale seroit qu'un tiers spectateur, qu'ils verroient, de-
" voit les distraire, et que toute distraction ne peut que diminuer
" le plaisir de l'accouplement. Une autre grande raison pour-
" roit aussi passer pour legitime, et ce seroit si les acteurs eussent
" en conscience que leurs moyens de jouir feroient pitié à ceux
" qui en seroient temoins. Ces malheureux ont raison de ne pas
" vouloir exciter des sentimens de pitié dans une action qui leur
" est le plus tôt faite pour faire des jaloux. Mais nous savons, ma
" chere amie que certainement nous n'excitons pas des sentimens
" de pitié. Tout ce que tu m'a dit me rend sûr que l'ame an-
" galique de ton ami doit, en nous voyant, partager nos plaisirs.
" Mais sais tu ce qui arrivera? et dont je suis bien faché, car ton
" amant ne peut être qu'un très aimable homme. Il arrivera
" qu'à force de nous voir il enragera, ou il se sauvera, ou il
" se verra obligé de sortir de sa niche, et de se jeter à genoux
" devant moi pour me prier de te ceder à la violence de ses
" desirs dans la necessité où il se trouvera de calmer le feu
" que nos ébats auront allumé dans son ame. Si cela
" arrive je rirai, et je te cederai; mais je m'en irai, car je
" sens que je ne pourrois pas me tenir tranquille spectateur
" de ce qu'un autre pourroit te faire. Adieu donc, mon
" ange; tout ira bien. Je cachete vite cette lettre, et j'envois
" dans l'instant la porter à ton cousin.

J'ai passés ces six jours de vacance avec mes amis, et à la redoute qu'on ouvroit dans ce tems là le jour de S.t Etienne. Ne pouvant pas y danser, car il n'étoit permis

de faire la banque qu'aux patriciens vetus en robe, j'y ai 155
joué matin, et soir, et j'ai continuellement perdu. Quiconque doit perdre. La perte de quatre à cinq mille sequins qui fe= roient toute ma richesse fit devenir mon amour plus fort.

A la fin de l'an 1774, une loi du grand conseil à de= fendu tous les jeux de hazard, et a fait fermer ce qu'on appelloit il ridotto. Le grand conseil fut étonné lorsqu'il vit en comptant les suffrages qu'il avoit fait une loi qu'il n'avoit pas pu faire, car pour le moins trois quarts des ballottans ne l'avoient pas voulue, et malgré cela trois quarts des ballottes demontroient qu'ils l'avoient voulue. Les votans s'entoregardoient tous saisis d'etonnement. Ce fut un miracle visible du glorieux evangeliste S.t Marc, invoqué par M.r Zanzini alors premier des cor= recteurs, et actuellement cardinal, et par les trois in= quisiteurs d'etat.

Le jour fixé, à l'heure ordinaire je me suis trouvé au casin devant la belle M.M. vetue en dame du monde, se tenant de bout, le dos tourné à la cheminée. Tant mi dit elle, n'est pas encore arrivé; mais d'abord qu'il sera là dedans je te signerai l'oeil — Qu'est ce en droit? — Le voila. Observe le dossier de ce canapé qui tient au parois. Toutes ces fleurs de relief que tu vois ont des trous dans le centre qui percent au cabinet qui est derriere. Il y a lit, table, et tout ce qu'il faut à un homme qui veut y demeurer tout seul sept à huit heures s'amusant à regarder ce qu'on fait ici. Tu le verras quand tu voudras — Est ce lui même qui l'a fait faire? — Pour cela non; car il ne pouvoit pas deviner qu'il pouvoit en tirer parti — Je comprens que ce spectacle peut lui faire un grand plaisir; mais ne pouvant

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

par t'avoir lorsque la nature fera qu'il en ait le plus grand besoin, que fera-t-il? — Ce sont ses affaires. Il est d'ailleurs le maitre de partir, s'il s'ennuye, et il peut aussi dormir; mais si tu es naturel il s'y plaira — Je le serai, excepté que je serai plus poli — Point de politesse, mon cher, car tu vas d'abord sortir de nature. Qu'as tu trouvé que deux amoureux livrés aux fureurs de l'amour s'avisent d'être polis? — Tu as raison mon coeur; mais j'aurai de la delicatesse — Passe. Celle que tu as toujours. Ta lettre m'a fait plaisir. Tu as traité la matiere à fond. Ta soeur étoit coiffée en cheveux; mais negligeamment. Une robe pigeon bleue celeste feroit toute sa parure. Elle avoit aux oreilles des boutons de brillans: son cou étoit tout nu. Un fichu de gaze de soye, et fil d'argent placé à la hâte laissoit entrevoir toute la beauté de sa gorge, et en montroit la blancheur à la separation du devant de la robe. Elle étoit chaussée en pantoufles. Sa figure finie, et modestement riante paroissoit me dire voila la personne que tu aimes. Ce que j'ai trouvé extraordinaire, et qui me plut à l'excès fut du rouge mis à la façon que les dames de la cour le mettent à Versailles. L'agrement de cette peinture consiste dans la negligence avec la quelle elle est placée sur les joues. On ne veut pas que ce rouge paroisse naturel, on le met pour faire plaisir aux yeux qui voyent les marques d'une ivresse, qui leur promet des egarements et des fureurs amoureuses. Elle me dit qu'elle avoit mis du rouge pour faire plaisir à son ami qui l'aimoit. Je lui ai repondu qu'à ce gout je serois tenté de le croire françois. A ces paroles elle me signa l'oeil. L'ami étoit arrivé. C'étoit donc dans ce moment là que la comedie devoit commencer.

Plus je regarde ta figure, plus j'en veux à ton gout — On dit qu'il étoit laid — On l'a dit: aussi merite-t-il d'être fait cocu; et nous

y travaillerons toute la nuit. Je vis dans le ca=
libat depuis huit jours, mais j'ai besoin de manger, car
je n'ai dans mon estomac qu'une tasse de chocolat,
et le blanc de six oeufs frais que j'ai mangés en
salade accommodée à l'huile de Lucques, et au vinaigre
des quatre voleurs — Tu dois être malade — Oui:
mais je me porterai bien quand je les aurai distillés
un à la fois dans ton asne amoureux — Je ne croyois
pas que tu eusses besoin de frustratoire — Qui pour=
roit en avoir besoin avec toi; mais j'ai une peur rai=
sonnée, car s'il m'arrive de te rater, je me brule la
cervelle — Qu'est ce que rater? — Rater, au figuré,
veut dire manquer son coup. Au propre c'est lorsque vou=
lant tirer contre mon ennemi mon coup de pistolet l'amor=
ce ne prend pas. Je le rate — Maintenant je t'entens.
Effectivement, mon cher fourneau, ce seroit un malheur,
mais il n'y auroit pas de quoi te brûler la cervelle —
Que fais tu? — Je t'ôte ce manteau. Donne moi aussi
ton manchon — Ce sera difficile, car il est cloué —
Comment cloué? — Mets y une main hardie. Ciaye
— Ah le polisson! dit ce les blancs d'oeufs qui te
fournissent ce clou? — Non, mon ange, c'est toute ta
charmante personne

Je l'ai alors soulevée, elle m'embrassa aux epaules
pour me peser moins, et ayant laissé tomber le
manchon, je l'ai saisie aux cuisses, et elle se for=
tifia sur le clou; mais après avoir fait un petit tour
de promenade dans la chambre, craignant des
suites, je l'ai posée sur le tapis, puis m'étant

assis, et l'ayant fait asseoir sur moi, elle eut la com=
plaisance de finir de sa belle main l'ouvrage ébauché
dans le creux le blanc du premier oeuf. Reste cinq
me dit elle: et après avoir purifié sa belle main avec
un pot pourri d'herbes balsamiques elle me la tira
pour que je la lui baisasse cent fois. Devenu calme j'ai
passé une heure lui faisant des contes à rire; puis
nous nous mimes à table.

Elle mangea pour deux; mais moi pour quatre.
Le service étoit de porcelaine, mais au dessert de cer=
meil comme les deux flambeaux dont chacun por=
toit quatre bougies. Voyant que j'en admirois la
beauté, elle me dit que c'étoit un cadeau que son
ami lui avoit fait — N'a-t-il donné les mouchet=
tes aussi? — Non. — Je juge donc que ton amant doit
être un grand seigneur, car les grands seigneurs ne
savent pas qu'on mouche — Les mêches de nos bougies
n'ont pas besoin d'être mouchées — Dis moi qui t'a appris
le français, car tu parles trop bien pourque je n'en croie pas
curieux — Le vieux la Forêt, qui est mort l'année passée.
J'ai été six ans son écolière: il m'a appris à faire aussi des vers; mais
j'ai appris de toi des mots que je n'ai jamais entendu sortir de sa
bouche à gogo, frustratoire, dorloter. Qui te les a appris? — La
bonne compagnie de Paris, Madame de Bouflers, par exemple,
femme d'un esprit profond qui me demanda un jour pourquoi
on avoit mis dans l'alphabet italien con rond. J'en ai vu,
et je n'ai su que lui répondre — Ce sont je crois des abre=
viations usitées dans le vieux temps.

Après avoir fait du punch nous nous amusames à manger
des huitres les trouvant lorsque nous les avions déjà dans la bouche:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Elle me presentoit sur sa Langue La sienne en même
Tems que je lui emboucHois La mienne : il n'y a point de jeu
plus Lascif, plus voluptueux entre deux amoureux, il est mê-
me comique, et Le comique n'y gâte rien, car Les ris ne sont
faits que pour Les heureux. Quelle sauce que celle d'une
huitre que je humme de La bouche de l'objet que j'adore !
C'est sa salive. Il est impossible que La force de l'amour
ne s'augmente quand je l'écrase quand je l'avale.

Elle me dit qu'elle alloit changer de robe, et revê-
nir en coiffe de nuit. Ne sachant alors que faire, je me
mis amusé à examiner ce qu'elle avoit dans son secre-
taire qui étoit ouvert. Je n'ai point touché aux Lettres,
mais ouvrant une boîte, et voyant des condons, je Les
ai mis dans ma poche, et j'ai écrit à La hâte ces vers que
j'ai mis à La place du vol

Enfans de l'amitié, ministres de La peur
Je suis l'amour, trembler, respecter Le voleur.
Et toi, femme de Dieu, ne crains pas d'être mere
Car si tu fais un fils, il te dira son pere.
S'il est dit cependant que tu veux te baiser,
Parle ; je suis tout prêt ; je me ferai chatter.

M. M. reparut sous une nouvelle decoration. Elle étoit
en robe de chambre de mousseline des Indes brodée en
fleurs de fil d'or, et sa coiffure de nuit étoit digne d'une reine.
Je me suis jeté à ses pieds pour La prier de se rendre sur
Le champ à mes desirs ; mais elle m'ordonna de garder mon
feu jusqu'à ce que nous fussions au Lit. Je ne veux pas,
me dit elle d'un air fier, avoir soin que ta quinteserence ne
tombe sur Le tapis. Tu vas voir.

Elle va alors à son secretaire, et au lieu des chemises
Les, elle trouve mes six vers. Après Les avoir Lus, et relus
tout haut, elle m'appelle voleur, et me donnant Baisers sur

baisers, elle veut me persuader à lui rendre le larcin. Après avoir encore lentement lu tout haut mes vers, faisant semblant d'y reflechir, elle sort sous prétexte d'aller chercher une meilleure plume, puis elle rentre, et elle écrit cette réponse.

Dès qu'un ange me f..., je deviens d'abord sûre
Que mon seul époux est l'auteur de la nature.
Mais pour rendre sa race exempte de soupçons,
L'amour doit dans l'instant me rendre mes condons
Ainsi toujours soumise à sa volonté sainte
J'encourage l'ami de ma f..... sans crainte.

Je les lui ai alors rendus contrefaisant très naturellement l'étonné; car à la vérité c'était trop.

Minuit étant sonné, et lui faisant voir son petit Gabriel qui soupirait pour elle, elle arrangea le repas, me disant que l'alcove étant trop froide nous coucherions là. La raison était que dans l'alcove l'ami n'aurait pas pu nous voir

En attendant j'ai enveloppé mes cheveux dans un mouchoir de Mazulipatan qui faisant quatre fois le tour de ma tête me donna l'air redoutable d'un despote asiatique dans son serail. Après avoir mis impérieusement ma sultane en état de nature, et en avoir fait autant de moi-même, je l'ai couchée, et subjuguée dans les plus strictes règles jusqu'à de ses prunelles. Un oreiller que je lui avais adapté sous le croupion, et la genoux courbé du côté opposé au dossier du repos dut être une vision pour l'ami caché des plus voluptueuses. Après l'ébat, qui dura une heure, elle me cueillit la chemisette, où voyant la quintessence elle se réjouit; mais se sentant tout de même inondée par les prémices distillation, nous convinmes qu'une courte ablution nous remettrait d'abord in statu quo. Après cela l'on nous nous mîmes de plain devant un grand miroir droit, passant un bras derrière le dos de l'autre. Admirant la beauté de nos simulacres, et devenant curieux d'en jouir, nous lu-

1753

1754 (page 162)

1755 (page 243)

1756 (page 344)

~~1757 (page 441)~~

Suite du Troisieme Tome, et

Troisieme fragment

Pages 161 à ~~408~~ 444

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

taines en tout sens toujours debout. Après la dernière lutte elle tomba sur le tapis de Perse qui couvroit le parquet. Les yeux fermés, la tête penchée, étendue sur son dos, les bras, et les jambes comme si on l'avoit détachée dans le moment de la croix de S.t André, elle auroit eu l'air d'une morte, si l'oscillation de son coeur n'eut été visible. La dernière lutte l'avoit épuisée de forces. Je lui ai fait faire l'arbre droit, et dans cette posture je l'ai soulevée pour lui donner le cabinet de l'amour que je ne pouvois atteindre autrement voulant la mettre à portée de me dévorer à son tour l'arme qui la blessoit à mort sans la priver de la vie.

Réduit après cet exploit à devoir lui demander une treve, je l'ai remise de bout; mais un moment après elle me défia à lui donner sa revanche. Ce fut à moi à faire l'arbre droit, et à elle à me saisir aux anches pour me soulever. Dans cette position se soutenant sur ses colonnes écartées, elle fut saisie d'horreur voyant ses reins eclaboussés par mon arme de = trempée en goutes de sang. Que vois-je, s'écria-t-elle, me laissant tomber, et tombant elle aussi avec moi. Le carillon alors se fit entendre

Je l'ai rappellée à la vie l'excitant à vivre. N'aye pas peur mon ange, lui dis-je, c'est le jaune du dernier oeuf qui souvent est rouge. Je lui ai moi même lavé ses beaux seins, qu'avant ce moment-là sang humain n'avoit jamais souillés. Elle avoit grande peur d'en avoir avalé quelques goutes ~~de mon sang~~; mais je l'ai facilement persuadée que quand même cela seroit, il n'y auroit pas de mal. Elle s'habilla en religieuse, et elle partit après m'avoir conjuré de coucher là, et de lui écrire avant de retourner à Venise comment je me portois. Elle me promit d'en faire autant le lendemain. La concierge avoit la lettre. Je l'ai

obéïe. Elle ne partit qu'une demie heure après, qu'elle a certainement passée avec son ami.

J'ai dormi jusqu'au soir, et à peine reveillé je lui ai écrit que je me portois très bien. Je suis allé à Venise où pour m'acquiter de ma promesse je suis allé chercher le même peintre qui avoit fait mon portrait pour C. C. Il n'eut besoin que de trois séances. Je l'ai fait faire un peu plus grand que le premier parceque M. M. le voulait en medaillon couvert de quelque sainte image pour le cacher à tout le monde, procedant elle seule le secret fait pour le demasquer. Ce fut l'ouvrage du meilleur en oeuvre de pratiquer le secret different du premier. Le même peintre me fit une Annonciation, où on voyoit l'ange Gabriel Brun, et la sainte vierge blonde tenant ses bras ouverts devant le divin messager. Le fameux peintre Mengs suivit cette même idée dans l'Annonciation qu'il peignit à Madrid douze ans après.

1754 Le second jour de l'an, avant d'aller au carin, je crus donner
allé chez Lauve pour lui ~~porter~~ une lettre pour C. C.,
et pour en recevoir une qui me fit rire. M. M. avoit
initiée cette fille non seulement dans les mysteres
de Sapho, mais aussi dans la grande metaphysique.
Elle étoit devenue esprit fort. Elle m'écrivoit que ne
voulant rendre compte de ses affaires à son confesseur,
et ne voulant pas non plus lui dire des mensonges,
elle ne lui disoit plus rien. Il m'a dit, m'écrivoit elle
que je ne lui confessois rien parceque je n'examinois
peut être pas bien ma conscience, et je lui ai repondu que
je n'avois rien a lui dire, mais que s'il le souhaitoit, je te-
rois quelque peché exprès pour pouvoir lui dire quelque chose.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Voici la copie de la lettre de M. Mque j'ai trouvée au cavin.

" Je t'écrit de mon lit, mon cher Brunet, car il me semble
" positivement d'être de honchée ; mais cela s'en ira, pui=
" ique je mange, et je dors bien. Ce qui m'a mit du beaume
" dans le sang fut la lettre où tu m'as annoncé que l'effusion
" ~~de sang~~ du tien n'a eu aucune conséquence. Je m'en apperce=
" vrai le jour des Rois à Venise. Dis moi si je peux com=
" pter dessus. Je souhaite d'aller à l'opera. Je te defens pour
" toujours les blancs d'oeuf en salade. Pour l'avenir quand
" tu iras au cavin tu demanderas s'il y a quelqu'un, et l'on
" te dit qu'oui, tu t'en iras ; mon ami sera de même ; ainsi
" nous ne nous rencontrerez jamais ; mais cela ne durera
" pas long tems, car il t'aime à la folie, et il veut abro=
" ger le moment que tu le connoisses. Il dit qu'il ne croyoit pas
" qu'en nature il y avoit un homme de ta force ; mais il
" prétend que faisant l'amour ainsi tu defies la mort,
" car il soutient que le sang que tu as elancé dut pas=
" ser du cerveau. Mais que dira-t-il quand il saura
" que tu t'en moques ? Mais tu riras de ceci. Il veut
" manger la salade de blancs d'oeufs, et je dois le prier
" de me donner de ton sinaigre des quatre voleurs ; il dit
" qu'il sait qu'il existe ; mais qu'on n'en trouve pas à Venise.
" Il m'a dit qu'il a passé une nuit douce, et cruelle, et il m'a
" temoigné de vouloir sur moi aussi ayant trouvé mes
" efforts supérieurs à la delicatesse de mon sexe. Cela se
" peut ; mais en attendant je suis charmée de m'être sur=
" passée, et d'avoir fait une si belle experience de ma force.
" Je t'aime à l'adoration ; je baise l'air croyant que tu
" y es ; et il me tarde de baiser ton portrait. J'espere que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

» le mien le sera aussi cher. Il me semble que nous soyons
» nés l'un pour l'autre, et je me maudis quand je pense
» que j'y ai mis un obstacle. La clef que tu vois est de
» mon secrétaire. Visite le: Prens ce que tu verras avec
» l'adresse à mon ange. C'est un petit présent que mon
» ami a voulu que je te fasse en echange de la coiffe
» de nuit que tu m'as donnée. Adieu.

† La petite clef que j'ai trouvée dans la Lettre étoit d'un ecrin qui étoit dans le boudoir. Impatient de voir de quelle nature étoit le present que son ami l'avoit excitée à me faire, j'ai couru ouvrir le petit coffre, et j'ouvre le paquet. Je trouve une Lettre, et un etui de gabucha. Voici la Lettre » Ce qui te rendra
» cher ce cadeau, mon tendre ami est mon portrait, dont
» notre ami qui en a deux se prive avec plaisir quand il
» pense que c'est toi qui en deviendra proprietaire. Dans cette
» boite tu trouveras mon portrait double sous deux differens
» secrets. Tu me verras en religieuse detachant le fond de la
» tabatiere en long, et pressant l'angle tu verras s'ouvrir
» un couvercle à charniere où je me montre telle que tu m'
» as fait devenir. Il n'est pas possible, mon cher ami, que femme
» ait jamais aimé comme je t'aime. Notre ami flatte
» ma passion. Je ne peux pas decider si je suis plus heureuse
» ou ami qui en aimant, car je ne savois rien imaginer au
» dessus ni de l'un ni de l'autre'

Dans l'etui j'ai trouvé une tabatiere d'or que quelques mar-
ques de tabac d'Espagne demontroient qu'on s'en étoit servi.
Conformement à la leçon, je l'ai trouvée dans le dessous habillée

en religieuse debout, et en demi profil. La second fond eleve
me la montroit toute nue étendue sur un matelat de satin
noir dans la même posture de la Magdelaine du Coreggio.
Elle regardoit un Amour, qui avoit à ses pieds le carquois, se
Jouant aussi sur ses habits de religieuse. C'étoit un present,
dont je ne me croyois pas digne. Je lui ai écrit une lettre, où elle
doit trouver la veritable peinture des sentiments de la plus
grande reconnoissance. Dans le même petit coffre j'ai vu
dans des tiroirs tous ses diamans, et quatre bourses remplies
de sequins. Admirateur du noble procedé, j'ai referme l'écrin
et je suis retourné à Venise heureux, si j'avois su, et pu me
soustraire à l'empire de la fortune finissant de jouer.

Le metteur en oeuvre me donna le medaillon de l'Annon=
ciation tel que je pouvois le desirer. Il étoit fait pour etre
porté au cou en sautoir. Un chainon percé par où il falloit
passer le cordon qui l'attacheroit au cou contenoit le secret.
Si on le tiroit avec force l'Annonciation sautoit, et laissoit
voir à decouvert ma figure. Je l'ai attaché à six aunes
de chaine d'or à maille d'Espagne, et par là mon present
devint fort noble. Je l'ai mis en poche, et le soir du jour
de l'Epiphanie, je suis allé me mettre sous la belle statue,
que la reconnoissante republique avoit fait elever au heros
Colleoni après l'avoir fait empoisonner, si l'histoire secrette ne
ment pas. Sit divus, modo non vivus est une sentence du
monarque éclairé, qui durera tant qu'il y aura des monarques.

A deux heures precises j'ai vu M.M. sortir de la gondole
habillée et tres bien masquée en dame. Nous allames à l'o=
pera à S. Samuel, et à la fin du second ballet nous sommes
allés au ridotto, où elle se plut beaucoup à regarder toutes
les dames patriciennes, qui en force de leur qualité ont le
privilege de pouvoir s'asseoir à visage decouvert. Après

nous être promenés une demie heure nous allames à
la chambre des grands banquiers. Elle s'arrêta devant la
banque du seigneur Mondo Mocenigo, qui dans ce tems là
étoit le plus beau de tous les jeunes joueurs patriciens. N'a=
yant point de jeu, il se tenoit nonchalament assis devant
deux mille ecquins, la tête penchée vers l'oreille d'un
masque dame assis à son coté. C'étoit madame Marine
Pisani, dont il étoit le ~~grand~~ chevalier adorateur
M. M. m'ayant demandé si je voulois jouer, et lui ayant
repondu que non, elle me dit qu'elle me prenoit de moitié:
et sans attendre ma reponse, elle tire une bourse, et elle
met sur une carte un rouleau. Le banquier, ne bougeant
que de ses mains, mêle, puis taille, et M. M. gagne sa carte,
et le revo au paroli. Le seigneur paye, puis prend un nou=
veau jeu de carte, et se met à parler à l'oreille à la dame
voisine, se montrant indifferent à quatrecent ecquins que M. M.
avoit deja mis sur la même carte. Le banquier poursuivant
à carter, M. M. me dit en bon françois, notre jeu n'est pas as=
sez fort pour interesser monsieur, allons nous en. Disant cela,
elle ôte sa carte, et elle s'eloigne. Je surmonte l'or sans ré=
pondre à Monsieur qui me dit votre masque est trop intol=
erant. Je rejoins ma belle joueuse qui étoit entourée.
Elle s'arrête devant la banque du seigneur Pierre
Marcello jeune, et charmant aussi qui avoit à son coté madame
Venier soeur du seigneur Mondo. Elle joue, et elle perd
cinq rouleaux de suite. N'ayant plus d'argent, elle prend
hors de sa poche, où j'avois les quatrecent ecquins, l'or à
poignée, et en quatre ou cinq tailles, elle reduit la ban=
que à l'agonie. Elle quitte, et le noble banquier lui fait
compliment sur son bonheur. Après avoir empoché tout
cet or, je lui donne mon bras, et nous descendons pour aller
souper. M'étant apperçu que quelques curieux nous suivoient,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

j'ai pris une gondole de trajet, que j'ai fait arriver où j'ai conduit
Par ce moyen on echappe à Venise à tous les curieux.

Après avoir bien soupé, j'ai cédé mes poches. Je me suis trouvé maître pour ma part de presque mille sequins, elle me pria de mettre les rieri en rouleaux, pour les remettre dans son petit coffre, et en garder la clef. Je lui ai enfin donné le mezzo Zaillon, qui contenoit mon portrait, quand elle me reprocha de ne m'être pas hâté à lui faire ce plaisir. Après s'être en vain evertuée pour decouvrir le secret, elle fut enchantée de l'apprendre, et elle me trouva très ressemblant

Réfléchissant que nous n'avions devant nous que trois heures je l'ai sollicitée à se deshabiller. Oui, me dit elle; mais soyez sage, car mon ami prétend que je peux mourir sur le coup — Et pourquoi ne croit il exempte du même danger, tandis que les extases sont plus fréquentes que les miennes — Il dit que la liqueur que nous autres femmes distillons ne peut pas partir du cerveau, la matrice n'ayant aucune correspondance avec le siege de l'entendement. D'où il s'ensuit que l'enfant n'est fils de la mere à l'égard du cerveau, qui est le siege de la raison; mais du pere, et cela me semble vrai. Dans ce système la femme n'a que tout au plus la raison qui lui est necessaire: il ne lui en reste pas pour en donner une dose au fetus — Mon amant est savant. Par ce système il faut pardonner aux femmes toutes les folies qu'elles font à cause de l'amour, et aucune à l'homme. Voilà pourquoi je me verrai au desespoir, s'il m'arrive de me voir grosse — Je le saurai dans quelques semaines, et si je suis grosse tant mieux. J'ai pris mon

parti — Quel est ce parti? — De m'abandonner entie=
rement à mon ami, et à toi même. Je suis sûre que
ni l'un, ni l'autre de vous deux ne laissera accoucher
au couvent — Ce seroit un evenement fatal qui dec=
deroit de notre destinée. Je me verrois obligé à t'enlever,
et à aller t'epouser en Angleterre — Mon ami pense
qu'on pourroit corrompre un medecin, qui m'attribuant
une maladie de son invention m'ordonneroit d'aller pren=
dre des eaux minerales sur le lieu même, ce que l'évê=
que pourroit permettre. Aux eaux je guerirois, puis je
retournerois ici; mais j'aimerois bien mieux que nous
unissions nos destinées jusqu'à la mort. Pourrois tu ci=
vre à ton aise par tout comme ici? — Helas! non.
Mais avec toi pourrois-je me trouver malheureux?
Nous parlerons de ceci quand il faudra en parler. Allons
donc nous coucher — Allons. Si j'accouche d'un fils, mon ami
veut en avoir soin en qualité de pere — Pourra-t-il croire de
l'être? — Vous pouvez vous en flatter tous les deux; mais
quelque ressemblance me demontrera la verité — Oui:
si par exemple avec le tems il fait des jolis vers, tu pourras juger
que c'est à lui qu'il appartient — Qui t'a dit qu'il sait faire des
vers? — Convient qu'il a fait ces six en reponse aux miens —
Je n'en conviendrai pas. Bon, ou mauvais ils sont de moi; et je
veux t'en convaincre sur le champ — Point du tout. Allons nous
coucher: sans cela l'Amour appelle en duel Apollon — Ch bien!
C'est bon. Prens ce crayon, et écris. Actuellement je suis Apollon.
Elle me dicta alors ces quatre vers

Je ne me battrai pas. Je te cede la place.
Si Venus est ma sœur, comme elle est notre race.
Je sais faire des vers. Un moment de perdu
Ne pourra pas deplaire à l'amour convaincu.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je lui ai pour lors demandé pardon à genoux, la reconnoissant aussi savante en mythologie; mais pouvois-je supposer tant de talent dans une venitienne agée de vingt deux ans et elevée au couvent? Elle me dit qu'elle étoit insatiable de me convaincre qu'elle meritoit mon coeur; et elle me demanda si je la trouvois prudente joueuse — A faire trembler le banquier. — Je ne joue pas toujours de cette force; mais t'ayant pris de moitié, j'ai defié la fortune; pourquoi n'a-t-elle pas joué? — Parceque ayant perdu dans la derniere semaine de l'année quatre mille ecquins, je me suis resté sans argent; mais demain je jouerai, et la fortune me sera favorable. En attendant voici un petit livre que j'ai pris dans ton boudoir. Ce sont les postures de Pierre Aretin. Je veux dans ces trois heures en executer quelques unes — La pensée est digne de toi; mais il y en a d'inexecutable, et même d'insipides — C'est vrai; mais quatre sont fort interessantes.

Ce fut à ces travaux que nous employames les trois heures. Le carillon de la pendule nous fit terminer la fête. Après l'avoir reconduite à sa gondole, je me mis à me coucher; mais je n'ai pas pu dormir. Je me mis levé pour aller payer des dettes criantes. Un des plus grands plaisirs que le dissipateur puisse se procurer est celui de payer certaines dettes. Lorsque M. M. m'avoit gagné me porta bonheur dans tous les jeux après avoir gagné de la nuit, et je me mis arrivé à la fin du carnaval tous les jours.

Trois jours après les voix étant allé au casin de Murano pour mettre dans l'ecrin de M. M. dix à douze rouleaux, j'ai trouvé dans les mains de la concierge une de ses lettres. Je venois d'en recevoir une de C. C. des mains de Laure.

170 302

M. M. après m'avoir donné des nouvelles de sa santé aussi heureuses que je pouvois les desirer, me prioit de m'informer du même metteur en oeuvre qui avoit monté son medaillon, s'il avoit pas hazard mon=tré une bague qui montroit une sainte Catherine qui devoit aussi couvrir un portrait: elle desiroit d'en apprendre le secret. Elle me disoit que c'étoit une pensionnaire qu'elle aimoit qui avoit la bague, ~~et qu'elle ne savoit pas~~ qu'elle étoit fort grosse, et qu'elle ignoroit qu'il y avoit certainement un secret pour l'ouvrir, car ~~elle étoit fort grosse~~. Je lui ai repondu que je l'obéirois en tout. Mais voici la Lettre de C. C avec plaisante par rapport à l'embarras où elle me mettoit. Cette Lettre de C. C étoit de très fraiche date: celle de M. M. avoit été écrite deux jours auparavant. » Ah! que je suis contente! Tu as mes ma chere amie la mere M. M.. Elle a un medaillon » gros comme ma bague. Elle ne peut l'avoir reçu que de toi, » il doit contenir ton portrait. Je suis sûre que le ~~C~~ peintre qui a fait son An=» nonciation est le même qui a fait ma patrone; le metteur » en oeuvre doit être aussi le même. Je me sens très sûre que » c'est toi qui lui as fait ce present. Satisfaite de savoir tout, » je n'ai pas voulu risquer de lui faire de la peine lui faisant » connoitre que j'ai penetré son secret. Mais, ma chere amie, » ou plus franche, ou plus curieuse n'en a pas agi ainsi. Elle » me dit qu'elle étoit certaine que ma Ste Catherine servoit » de couverte à un portrait, qui devoit être celui de la per=» sonne qui me l'avoit donnée. Je lui ai repondu qu'il étoit » vrai que ma bague servoit de mon amant, mais que je ne » savois pas qu'elle put contenir le portrait. Elle me reptigua » que si la chose étoit ainsi, et si cela ne me deplaisoit pas, elle » tacheroit de decouvrir le secret, et qu'après elle me decou=

" croiroit aussi le lien. Certaine qu'elle ne trouveroit pas le
" secret, je lui ai donné ma bague lui disant que cette de=
" couverte me feroit plaisir. La mere ma tante m'ayant
" dans ce moment là faite appeller, je lui ai laissé la bague,
" qu'elle me rendit l'après dîner me disant qu'elle n'avoit
" pu rien decouvrir; mais qu'elle étoit toujours sûre que le
" portrait devoit y être. Elle le croit fermement; mais je
" t'assure qu'en ceci elle ne me trouvera pas complaisante;
" car si elle te voyoit elle devineroit tout, et je me verrois
" alors obligée de lui dire qui tu es. Je suis fachée de devoir
" avoir avec elle une reserve; mais je ne suis point du tout
" fachée ni qu'elle t'aime, ni que tu l'aimes, et je te plains
" tant dans la condition cruelle où tu es de devoir faire l'
" amour à une grille que je te cederois volontiers ma place.
" Je serois dans un instant deux heureux. Adieu

Je lui ai repondu qu'elle avoit deviné que dans le medaillon de M. il y avoit mon portrait; mais lui recommandant toujours de me garder le secret; et l'assurant que le gout que j'avois pris pour sa chere amie ne prejudicioit en rien à la constance de ma passion pour elle." C'est ainsi que je mentois pour nourrir cette intrigue que je voyois cependant s'acheminer au devouement dans l'intimité de leur a=
mitié.

Ayant su de Laure qu'on donnoit dans un tel jour un bal dans le grand parloir, je me suis determiné d'y aller masqué de façon que mes bonnes amies ne pussent me connoitre. J'étois sûr de les voir. On permet à Venise dans le tems du carnaval aux cou=
vens de religieuses de se procurer cet innocent plai=
sir. On danse dans le parloir, et elles se tiennent dans

l'intérieur à leurs amples grilles spectatrices de la belle fête. A la fin du jour la fête est finie, tout le monde s'en va, et elles se retirent fort contentes d'avoir été présentes à ce plaisir des seuliers. Ce bal se donnoit dans le même jour que M. Mi m'avoit invité à soyer à son cavin; mais cela ne m'empechoit pas d'aller en masque au parloir, où j'étois sûr de voir ma chere C. C. aussi.

Voulant m'assurer que les deux amies ne me connoissoient pas, j'ai decidé de me masquer en Pierrot. Il n'y a pas de masque plus propre à deguiser quelqu'un, s'il n'est ni bossu, ni boiteux. L'habit large de Pierrot, ses longues manches tres larges, ses larges culottes qui lui arrivent aux talons cachent tout ce qui pourroit avoir de distinctif dans toute la taille pour que quelqu'un qui le connoitroit particulierement pût le reconnoitre. Un bonnet qui couvre toute la tête, ses oreilles, et son cou cache non seulement ses cheveux; mais la couleur aussi de la peau, et une gaze au devant des yeux de son masque empeche qu'on voye s'ils sont ~~bleus~~ noirs ou bleus.

Après donc avoir mangé une soupe, je me masque ainsi, et me moquant du froid, car tout l'habit étant de toile blanche, il n'étoit pas possible d'etre vêtu plus legerement, je monte en gondole, je me fais jeter à un trajet, et je prens là une autre gondole qui me transporte à Murano. Je n'avois pas de manteau. Je n'avois dans les pochet de mes culottes qu'un mouchoir, les clefs de cavin, et ma bourse.

Je descens au parloir qui étoit plein; mais tout le

monde fait place à ce maigre extraordinaire, dont
personne à Venise ne connoit les êtres. Je m'avance
marchant en rigaud, comme le caractere du mas=
que exige, et je vais dans le cercle où l'on dansoit. Je vois
des Polichinelles, des Scaramouches, des Pantalons, des Ar=
lequins. Je vois aux grilles toutes les religieuses, et toutes
les Pensionnaires, les unes assises, les autres debout, et
sans arrêter mes yeux sur aucune, je vois cependant M. M.;
et de l'autre coté la tendre C. C. debout qui jouissoit
du spectacle. Je fais le tour du cercle marchant comme si
j'avois été ivre, regardant de la tête jusqu'aux pieds cha=
cun; mais étant beaucoup plus regardé et examiné. Tout
le monde m'étudioit.

Je m'arrete sur une jolie Arlequine lui prenant gracieu=
sement la main pour la faire danser un menuet a=
vec moi. Chacun fit et nous fait grande place. L'Ar=
lequine danse à merveille selon le caractere de son mas=
que, et moi selon le mien j'ai fait à la compagnie le
plus grand plaisir à cause de l'apparence continuelle
que j'avois de tomber, me tenant cependant toujours
en balance. Après la peur generale les visées s'envisoient.
Après le menuet j'ai donnée douze pirlanes avec
une vigueur extraordinaire. Hors d'haleine je me suis
laissé tomber faisant semblant de dormir; et quand
on m'a entendu ronfler tout le monde respecta
le sommeil de Pierot. On donna une contredanse qui
dura une heure, dont j'ai cru ne devoir pas me mêler;
mais après la contredanse, voila un Arlequin qui avec
l'impertinence permise à son caractere vient me jetter

avec sa batte. C'est l'arme d'Arlequin. En qualité de Pierrot n'ayant point d'arme, je le saisis à la ceinture, et je le porte par tout le parloir en courant tandis qu'il pour= suivoit à me frapper de sa batte sur le derriere. Son Arlequine qui étoit la gentille qui avoit dansé avec moi accourt au secours de son ami, et me frappe aussi de sa batte. Je dépose alors l'Arlequin, je lui ar= rache sa batte, et je me mets l'Arlequine sur les e= paules la frappant sur le derriere, et courant à tou= tes jambes par le parloir au bruit des risées, et des cris de peur de la petite qui craignoit si je tombois de montrer ses cuisses, ou ses culottes. Mais un imper= tinent Polichinelle déconcerta tout ce combat comique. Il vint par derriere me faire un si rude croc en jambes, que j'ai dû tomber. Tout le monde le huia. Je me suis vite levé, et fort piqué j'ai entamé avec cet in= solent une lutte dans toutes les regles. Il étoit aus= si grand que moi. Etant mal adroit, et ne sachant que me servir de sa force, je lui ai fait mordre les terreins, et je l'ai si bien manié que son habit se dé= chira entierement il perdit sa bosse du derriere, et son ven= tre postiche. Au bruit des claquemens des mains, et des risées de toutes les religieuses, qui n'avoient peut être jamais joui d'un pareil spectacle, j'ai saisi le mo= ment, j'ai percé la foule, et je me suis sauvé. je m'y suis enfermé Tout en nage j'ai pris une gondole, et je me suis fait mettre à la redoute pour ne pas me refroidir.

La nuit commençoit, je ne devois être au caffé de Murano qu'à deux heures, et il me tardoit de voir la surprise de M.M. lorsqu'elle verroit devant elle Pierrot. J'ai donc passées ces deux heures jouant à toutes les petites bagues courant d'une à l'autre gagnant, perdant, et me sautant des folies dans toute la liberté de mon ame, sûr de n'être connu de personne, jouissant du présent, et méprisant le tems futur, et tous ceux qui s'amusent à maintenir leur raison dans le triste emploi de la prévoir.

Mais voilà deux heures qui sonnent, et m'avertissent, que l'amour, et un souper délicat m'attendent pour me fournir des nouvelles jouissances. Avec mes poches pleines de piéces d'argent, je sors de ridotto, je vole à Murano, je vais au casin, j'entre dans la chambre où je crois voir M.M. debout habillée en religieuse le dos tourné à la cheminée. Je l'approche pour voir le mouvement de la physionomie à la surprise; et je reste petrifié. Ce que je vois n'est pas M.M. mais C.C. habillée en nonne, qui étonnée plus que moi ne dit mot, ne bouge pas. Je me laisse tomber assis sur un fauteuil pour me donner le tems de revenir de mon étonnement, et de recouvrer mes facultés intellectuelles. [illegible]

~~je me suis persuadé que je n'avois pas à me plaindre de~~
~~Cette fois~~ Quand j'ai vu C. C., je me suis trouvé
comme frappé de la foudre. Mon ame resta immobile
comme mon corps, se trouvant dans un labyrinthe inextricable.
C'est M. M., me disois-je, qui me joue ce tour; mais com-
ment a-t-elle fait pour savoir que je suis l'amant de C. C.?
Celle ci a trahi mon secret. Mais, m'ayant trahi, de quel front
ose-t-elle paroître devant mes yeux? Si M. M. m'aime, com-
ment a-t-elle pu se priver du plaisir de me voir, et m'exposer
sa rivale! Ce ne peut pas être une marque de complaisance,
car on ne la pousse pas si loin. C'est une marque de mepris
piquante, et offensante.

Mon amour propre n'a pas manqué d'enfanter des
forts arguments pour refuter la possibilité de ce mepris;
mais en vain. Morfondu dans un tenebreux mécontentement
je me suis reconnu tour à tour joué, trompé, attrapé, mepris.
J'ai passé ainsi une demie heure, morne, et taci-
turne, tenant mes yeux fixés à la figure de C. C. qui me re-
gardoit aussi sans dire mot, plus embarrassé, et interdite que
moi, car elle ne pouvoit me reconnoitre que tout au plus pour
le même masque qui avoit fait tant de folies au parloir.

Etant amoureux de M. M., et n'étant allé là que pour elle,
je ne me trouvois pas dans la comode situation de prendre
mon parti en homme qui on appelle d'esprit substituant l'
une à l'autre, malgré qu'il s'en fallût bien que je mepri-
sasse C. C., dont le merite étoit pour le moins aussi grand
que celui de M. M.. Je l'aimois, je l'adorois; mais dans ce
moment là ce n'étoit pas elle que je devois avoir. C'étoit
un fort deserenti donné à l'amour qui devoit indigner ma
raison. Il me sembloit que prenant le parti de fêter C. C.
je me rendrois mépriable; il me sembloit que l'honneur me

deffendoit de me prêter à ce manege ; et outre cela je me trouvois bien aise de me mettre en état de pouvoir reprocher à M. M. une indifference etrangere à l'amour, et de ne jamais agir de façon qu'elle pût juger de m'avoir fait plaisir. Ajoutons à cela que j'étois continuellement tenté de croire qu'elle étoit dans le cabinet, et que l'ami étoit avec elle. Je devois me determiner à prendre un parti, car je ne pouvois pas penser à passer là toute la nuit ainsi masqué, et toujours dans le silence. J'ai pensé à prendre celui de m'enaller d'autant plus que ni M. M. ni C. C. pouvoient être sûres que le Pierrot c'étoit moi ; mais j'ai rejetée avec horreur cette idée réfléchissant à la grande mortification qu'en ressentiroit la belle ame de C. C. d'abord qu'elle parviendroit à savoir que j'étois le Pierrot ; je pensois ressentant la plus grande peine qu'elle s'en douteroit déjà dans ce même moment là. J'étois son mari : j'étois celui qui l'avois seduite. Ces reflexions me decidoient l'ame.

Il me semble tout d'un coup de pouvoir devinner que M. M. étoient dans le cabinet secret, elle se montreroit quand elle le jugeroit à propos. Dans cette idée je me decide à rester. Je delace le mouchoir qui enveloppoit ma tête avec le masque blanc de Pierrot, et je tire d'inquietude la charmante C. C. lui découvrant ma physionomie.

Ce ne pouvoit être que toi, me dit elle ; mais je respire. Tu m'a paru surpris me voyant. Tu ne savois donc pas de me trouver ici ? — Sans doute je n'en savois rien. — Si tu en es fachè, j'en suis au desespoir ; mais je suis innocente — Mon adorable amie, vient entre mes bras. Comment peux tu croire que je puisse être fachè de te voir ? Tu es toujours ma meilleure moitié ; mais je te prie de tirer mon ame d'un cruel labyrinthe qui l'egare, car

Tu ne saurois être ici sans avoir trahi notre secret — Moi! Je n'en aurois jamais été capable, aurois-je dû mourir — Comment peux tu donc être ici? Comment a donc fait ta bonne amie à découvrir tout? Personne au monde ne peut lui avoir dit que je suis ton mari. Laure peut être — Laure est fidele. Mon cher ami, je ne peux revenir de: voir — Mais comment donc t'es tu laissée persuader à faire cette mascarade, à venir ici! Tu sors du couvent, et tu ne m'as jamais confié cet important secret? — Peux tu croire que je ne t'aurois pas rendu compte d'une chose si importante! si j'en étois sortie une seule fois? Ce fut aujourd'hui la premiere il y a deux heures; et rien n'est si simple, si naturel que ce qui m'a fait faire le pas que j'ai fait — Conte moi tout ça, ma chere amie; ma curiosité est extreme — Elle m'est chere; et je vais te dire tout. Tu sais combien M. M. et moi nous nous aimons: notre liaison ne peut pas être plus tendre: tu dois en être certain par tout ce que je t'ai ecrit. Il y a donc deux jours que M. M. pria l'abbesse, et ma tante de me laisser coucher dans son appartement à la place de la sœur converse, qui ayant un fort rhume est allée coucher à l'infirmerie. La permission lui fut donnée, et tu ne peux te figurer le plaisir que nous eumes nous voyant maitresses pour la premiere fois de coucher ensemble dans le même lit.

Aujourd'hui, un moment après que tu sortis du parloir, où tu nous as fait tant rire, et où certainement ni M. M. ni moi n'aurions jamais pu nous figurer que c'étoit toi, elle se retira. Je l'ai suivie, et d'abord que nous fumes seules, elle me dit qu'elle avoit besoin que je lui rendisse un service de quel dépendoit son bonheur. Je lui ai répondu

qu'elle n'avoit qu'à parler. Elle ouvrit alors un tiroir, et à mon grand étonnement elle me habilla comme tu me vois. Elle sortit, et je croiois ne sachant pas à quoi devoit aboutir ce badinage. Quand elle me vit complettement habillée, elle me dit qu'elle alloit mettre à part d'un très important secret qu'elle confioit à ma foi sans nulle crainte. Sache, ma chere amie, me dit elle, que j'allois sortir du couvent cette nuit pour n'y rentrer que demain matin. Mais c'est acheter bien cher le plaisir de te voir, et à moins que ce ne soit par moi qui en sortira, mais toi même. Tu n'as rien à craindre, et tu n'as besoin d'aucune instruction, car je suis sûre qu'à la situation tu ne te trouveras pas novice. Dans une heure une comme elle viendra ici, je lui dirai quelque chose à part, puis elle te dira de la suivre. Tu sortiras donc avec elle par la petite porte, et tu traverseras le jardin jusqu'à la chambre où il y a la petite issue. Là tu monteras dans une gondole où tu ne diras au gondolier que ce mot au casin. Tu y arriveras en cinq minutes, tu descendras, et tu entreras dans un petit appartement où tu trouveras du feu. Tu te trouveras là toute seule, et tu attendras. Qui? lui dis-je — Personne. Tu ne dois en savoir d'avantage. Il ne t'arrivera rien qui puisse te déplaire. Je te dis à moi. A ce casin tu souperas, et tu te coucheras aussi si tu le trouveras bon, car personne ne te gênera. Je te prie de ne pas me faire des interrogations ultérieures, car je ne peux pas te dire d'avantage.

Dis moi, mon cher ami, ce que je pouvois faire après ce discours, et après, lui avoir donné parole de faire tout ce

qu'elle voudroit. Point de lache méfiance. J'ai vu, et ne m'attendant à rien que de très agréable, d'abord que la convoi est venue, je l'ai suivie, et me voila. Après m'être ennuyée trois quarts d'heure j'ai vu Pierrot.

Je peux t'assurer en honneur que dans l'instant même que je t'ai vu paroitre mon coeur m'a dit que c'étoit toi; mais dans le second instant où je t'ai vu reculer d'abord que tu m'a regardé de près, j'ai aussi clairement compris que tu t'es trouvé attrapé. Tu t'es allé ici gardant un si morne silence que j'aurois eu de commettre une grande faute étant la première à le rompre, d'autant plus que malgré ce que le coeur me disoit je devois craindre de me tromper. Le masque de Pierrot pouvoit cacher quelqu'un autre; mais personne assurement qui put m'être plus cher que toi depuis huit mois que la force me prive du plaisir de t'embrasser. Maintenant que tu dois être sûr de mon innocence, laisses que je te fasse mes compliments sur ce que ce cousin t'est connu. Tu es heureux, si je t'en felicite. M. M. est la seule après moi qui soit digne de ta tendresse, la seule avec la quelle je puisse me contenter de la partager. Je te plaignois; je ne te plains plus, et ton bonheur me rend heureuse. Embrasse moi.

J'aurois été un ingrat, et un barbare, si je n'aurois alors serré contre mon sein avec les demonstrations non feintes de la plus sincere tendresse cet ange de bonté, et de beauté qui n'étoit là qu'en force de l'amitié.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Mais après l'avoir convaincue que je la tenois pour entièrement justifiée, je n'ai pas laissé de lui parler sentiment, et de beaucoup raisonner, et déraisonner sur la démarche inouïe de M. M. que je trouvois très équivoque, et fort peu susceptible d'une interprétation favorable. Je lui ai dit sans détour qu'abstraction faite du plaisir que j'avois de la voir, il étoit évident que son amie m'avoit joué un tour sanglant, qui devoit me déplaire sentant parfaitement tout ce qu'il avoit d'offensant — Je ne trouve pas cela, me répondit C. C. Ma chère amie ~~est~~ doit être parvenue à la voir, je ne sais pas comment, que tu étois mon amant avant de l'avoir connue. Elle a pu croire que tu m'aimes encore, et elle a cru, car je connois son ame, de nous donner une marque solennelle d'une amitié parfaite nous pouvant, sans nous prévenir, tout ce que deux amans peuvent souhaiter de plus heureux. Je ne peux que lui vouloir du bien à cause de cela — Ta raison, ma chère amie; ma situation est très différente de la mienne. Tu n'as pas un autre amant, et ne pouvant pas vivre avec toi, j'en ai pu me défendre des charmes de M. M. J'en suis devenu éperdument amoureux; elle le sait, et avec l'esprit qu'elle a elle n'a pu faire ce qu'elle a fait que pour me donner une marque de mépris. Je t'avoue que j'y suis sensible au suprême degré. Si elle m'aimoit comme je l'aime, elle n'auroit jamais

pu me faire la derniere politesse de t'envoyer ici à sa
place — Je ne suis pas de ton avis. Elle a l'ame aussi no=
ble et grande que son coeur est genereux, et tout com=
me je ne suis pas fachée de savoir que tu l'aimes, et que
tu en es aimé, et que vous vous êtes rendus heureux,
comme l'apparence m'en assure, elle n'est pas non plus
fachée de savoir que nous nous aimons, charmée au
contraire d'être en état de nous convaincre qu'elle y
consent. Elle veut que tu comprennes qu'elle t'aime
pour toi même, que tes plaisirs sont les siens, et qu'elle
n'est pas jalouse de moi qui suis sa plus tendre amie.
Pour te convaincre que tu ne dois pas être fachée qu'elle
ait découvert notre secret, elle te declare, m'ayant
fait venir ici, qu'elle est contente que tu partages
ton coeur entr'elle et moi. Tu sais bien qu'elle m'aime,
et que je suis souvent la femme ou son petit mari:
or comme tu ne trouves pas mauvais que je sois ton
rival, et que tant qu'il est possible je la rende souvent
heureuse, elle ne veut pas non plus que tu puisses te
figurer que son amour ressemble à la haine, car tel
est l'amour d'un coeur jaloux — Tu plaides la
cause de ton amie comme un ange, ma chere Jen=
me, mais tu ne vois pas l'affaire dans son veritable
aspect. Tu as de l'esprit, et une ame pure; mais
tu n'as pas mon experience. M. M. ne m'aime que
pour rire, sachant parfaitement que je ne suis pas assez
sot pour prendre le change sur la demarche qu'elle
vient de faire. Je me trouve malheureux, et c'est
elle qui me rend tel — J'aurois donc aussi raison

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

de me plaindre d'elle. Elle m'a fait voir qu'elle est maîtresse de mon amant, et qu'après s'en être emparée, elle n'a pas de peine à me le rendre. Elle me fait voir outre cela qu'elle méprise la tendresse que j'ai pour elle d'abord qu'elle me met dans l'occasion d'en donner des marques à un autre — Oh! actuellement ton raisonnement chancelle. Le cas entr'elle et toi est tout à fait d'un different caractere. Vos amours ne sont qu'un badinage des sens en illusion. Les plaisirs dont vous jouirez ne sont pas exclusifs. Ce qui pourroit vous rendre jalouses l'une de l'autre seroit un amour pareil de femme à femme; mais M. M. ne pourroit pas être fachée que tu eusses un amant, tout comme tu ne pourrois pas l'être si elle en avoit un; pourvu que cet amant ne fût pas celui de l'autre — C'est precisement le cas où nous nous trouvons, et tu te trompes. Nous ne sommes point du tout fachées que tu nous aimes toutes les deux. Ne l'ai-je pas écrit que je desirois de pouvoir te ceder ma place? Ne croirai donc que je te méprise aussi! — Ce desir, ma chere amie, que tu avois de me ceder ta place quand tu ne savois pas que j'étois heureux, venoit de ce que ton amour s'étoit changé en amitié, et pour le present je dois en être content; mais j'ai raison d'être fachée que ce sentiment puisse être aussi celui de M. M., car je l'aime en actualité étant sûr de ne pouvoir jamais l'éprouver. Comprens tu cela mon ange? Etant sûr que tu seras ma femme, je le suis aussi de notre amour, qui aura tout le terme de renaître; mais celui de M. M. ne

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

reviendra plus. N'est il pas humiliant pour moi de n'avoir fait, et de n'avoir su que me rendre mepris[illegible]. Pour ce qui te regarde, tu dois l'adorer. Elle t'a initiée dans tous ses mysteres: tu lui dois une reconnoissance, et une amitié eternelle.

C'est la substance de nos raisonnemens qui durerent jusqu'à minuit que la prudente concierge nous porta un excellent souper. Je n'ai pas pu manger; mais C. C. eut bon appetit. Malgré mon chagrin j'ai dû rire voyant une salade de blanc d'oeufs. Elle me dit que j'avois raison d'en rire, puisqu'on y avoit reparé le jaune qui étoit le meilleur. J'admirois avec plaisir l'augmentation de la beauté sans me sentir nulle envie de lui temoigner ma sensibilité. J'ai toujours cru qu'on n'a aucun merite à se conserver fidele à un objet qu'on aime bien.

Deux heures avant jour nous nous retirames devant le feu. C. C. me voyant triste, eut à ma situation les egards les plus delicats: nulle agacerie, nulle position moins que decente. Ses discours étoient amoureux, et tendres, mais elle n'osa jamais me reprocher ma froideur.

Vers la fin de notre long entretien, elle me demanda ce qu'elle devoit dire à M. M. d'abord qu'elle seroit de retour au couvent. Elle t'attend, me dit elle, à me revoir toute contente, et pleine de reconnoissance pour le generoux don qu'elle me fit de cette nuit. Que lui dirai-je? — La pure verité. Je ne lui cacherai pas un seul mot de notre entretien, pas une seule de mes pensées s'il est possible que tu t'en souviennes. Je lui dirai qu'elle m'a rendu malheureux pour long tems — Je l'affligerois trop si je lui disois cela, car elle t'aime, et elle cherit au supreme degré le medaillon où il y a ton portrait. Je ferai tout de mon mieux pour vous raconder bien vite. Je t'enverai d'aller ma lettre par Laure à moins que tu ne m'ailles ~~~ demain la prendre chez elle. Tes lettres me seront toujours cheres; mais tu verras que M. M. ne se souciera pas de venir à une explication. Elle ne te croira pas peut être sur un article — Je le sais. Sur la constance

Sance que nous avons eu de parler huit heures ensemble comme
frere, et soeur. Si elle le connoit comme je le connois, cela lui
paroitra impossible — Dans ce cas, dis lui, si tu veux, tout le
contraire — Oh! Pour cela non. Ce seroit un mensonge. Songé
trop mal à propos. Je vais un peu dissimuler; mais je n'apprens
drai jamais à mentir. Je t'aime aussi parceque dans toute
cette nuit tu n'as pas voulu faire semblant de m'aimer en=
core — Crois moi, mon ange, que je suis malade de tristesse.
Je t'aime de toute mon ame; mais je suis actuellement dans
une situation qui me rend à plaindre — Tu pleures, mon ami,
je te prie d'epargner mon coeur. Je suis au desespoir de t'avoir dit
cela; mais crois que je n'ai pas eu intention de te reprocher. Je
suis sûre que dans un quart d'heure M. M. pleurera aussi.
j'espérant plus que M. M. paroitra pour se justifier,
Au son du cordon N. ai entendu C. C.,) j'ai remis mon mas=
que pour me [redacted]eloper la tête, et me garantir par là d'un
vent très fort, dont j'entendois les sifflemens, et j'ai vite descen=
du l'escalier après avoir donné à C. C. la clef du casin, lui
disant de la [redacted]tire à M. M. Je vais au trajet en courant,
espérant de trouver une gondole, et je n'en trouve pas. (BnF MSS)
Selon [redacted] la police vénitienne, cela ne peut jamais
arriver; car à toute heure chaque trajet doit avoir au moins
deux gondoles prêtes au service du public: malgré cela il
arrive quoique rarement, le cas qu'il n'y en a aucune. Le
cas étoit dans ce moment là. Il faisoit un vent d'autant
des plus forts, et les barcarols ennuyés étoient apparemment
allés se coucher. Que devois-je faire au bout du quai une
heure avant jour presque tout nu? Je devois peut être retourné
au casin si j'en avois eu la clef. Le vent m'enlevoit, et je ne
pouvois entrer dans aucune maison pour m'engarantir.

trois cent philippes que j'avois dans mes poches au moins ~~deux cent sequins~~ et une bourse remplie d'or ; je devois j'avois gagnés à la redoute, ~~qui au lieu de me faire~~ craindre les voleurs de Murano, coupajarets très dangereux, assassins déterminés qui jouissent, et abusent de plusieurs privileges, que la politique du gouvernement leur accorde en grace du metier qu'ils font dans les fabriques de verrerie dont il abonde ; ~~pour~~ pour empecher leur emigration le gouvernement accorde à tous ces gens là le droit de bourgeoisie à Venise. Je m'attendois à en rencontrer un couple, qui m'auroit mis en chemise, car je n'avois pas seulement dans ma poche le couteau ordinaire que tous les Lonetes gens à Venise portent pour fendre leur cire. Moment malheureux ! j'étois à plaindre et je tremblois de froid.

Je vois par les fentes des volets d'une pauvre maison un peu de chandelle de la lumiere. Je me détermine à frapper avec modestie à la porte de cette petite maison. On crie qui frappe ? On ouvre le volet. Que voulez vous ? me dit un homme étonné de me voir habillé ainsi. Je le prie de me laisser entrer chez lui en lui donnant un Philippe, piece qui valoit onze livres lui contant en peu de paroles le cruel cas dans lequel je me trouvois. Il vient ouvrir la porte, moyennant un sequin et je le prie d'aller me chercher une gondole qui puisse me conduire à Venise. Il s'habille vite remerciant la providence de Dieu, et m'assurant qu'il alloit d'abord m'en faire venir une gondole. Il met la capotte, et il me laisse dans la chambre où je vois toute la famille dans un seul lit étonnée de voir ma figure. Une demie heure après voila mon homme qui revient, et qui me dit qu'une gondole à deux rames étoit à la rive ; mais que les bateliers vouloient avoir le sequin d'avance. Je l'accordai, je le remercie, et je pars sans rien craindre voyant deux

barards à l'air rigoureux.

Nous allons bien jusqu'à S. Michel; mais à peine dépassée
l'île, voilà le vent qui renforce avec une telle fureur,
que je me vois en danger de périr si j'avance; car malgré
que je fusse bon nageur, je n'étois sûr ni de mes forces, ni
de la possibilité de résister au courant. J'ordonne aux
barards de se lier à l'île; mais ils me répondent que je
n'ai pas à faire à des poltrons; et de ne pas avoir peur.
Connoissant le caractere des nos barards, je prens le parti de
me taire; mais les coups de vent redoubloient, les ondes
écumeuses entroient dans la gondole de travers, et me
gens, malgré leurs rigoureux bras, ne pouvoient pas la
pousser en avant.

Nous n'étions qu'à cent pas de l'embouchure du canal
des jésuites, lorsqu'un coup de vent furieux fit tomber le bar-
card de poupe dans l'eau, qui se tenant à la gondole y re-
monta facilement. La rame étant perdue, il en
prend une autre, mais la gondole vira de bord avoit déjà
parcouru à ma gauche deux cent pas de travers dans une seule minute.
Le cas étoit pressant. Je vis qu'on abandonne le felce à la
mer, jetant sur le tapis de la gondole une poignée de pièces
d'argent. Je fus dans l'instant obéi, et pour lors mes deux bra-
vers déployant toute leur vigueur firent voir à
Celeque la force devoit céder à la leur. Nous entrames en
moins de quatre minutes dans le canal des mendians, et
en les applaudissant je leur ai ordonné de me mettre à la
rive du palais Brugadin à S.te Marine, où à peine arrivé je
suis allé me mettre au lit bien couvert pour recouvrer ma
chaleur naturelle; un heureux sommeil m'auroit remis dans
mon état primitif; mais rien n'a pû me le concilier. Cinq à
six heures après M.r de Brugadin avec les deux autres intrépi-
des barbiers vinrent me voir, et me trouverent dans le paroxisme de la

1/ Ce qui entoure la gondole.

BIIF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

fièvre, mais cela n'empêcha pas M. de Brayadin de me voyant
sur le canapé l'habit de Pierrot. Après m'avoir fait compliment
sur ce que j'avois su me tirer d'affaire ils me laissèrent tran=
quille. Vers le soir la fièvre se declara si abondante qu'on dut me
changer de lit pendant la nuit, et le lendemain j'eus un re=
doublement avec transport au cerveau. Le surlendemain je
me suis trouvé tout perclus. La convalescence me rendoit im=
mobile. La fièvre ayant cédé je ne pouvois esperer de recou=
vrer ma santé que du bon regime.

Le mercredi de très bonne heure j'ai eu faim. Je lui ai dit
que je ne pouvois ni écrire ni lire, en la priant cependant de me=
nir le lendemain. Elle mit sur ma table de quoi écrire pour
voit à me remettre, et elle s'en alla ~~en état de~~ assez instruite pour pouvoir rendre
compte à C. C. de l'état dans lequel elle m'avoit vue.

Ce ne fut que vers le soir que me trouvant un peu mieux je
me fis faire entendre pour lire ce que C. C. m'écrivoit. La
première chose qui m'a fait plaisir fut la clef du cabinet qu'elle
me renvoyoit, car j'étois déjà très repentie de l'avoir ainsi bles=
sée. Il me paroissoit déjà d'avoir tort, et je sentois le beau=
me que cette clef me regardoit dans les veines retourner
entre mes mains. Je vois dans le paquet une lettre de M. M.;
je la lis avec avidité. » Les détails que vous avez lus, ou que
» vous allez lire sur la lettre de C. C. vous feront oublier j'espere
» la faute que j'ai commise croyant de vous causer la plus agre=
» able de toutes les surprises. J'ai tout vu, et vous ne serez
» pas parti en laissant la clef, si je ne m'étois ~~endormie~~ aperçue
» Lettre avant votre depart. Gardez donc la clef que C. C. vous
» renvoye pour retourner au cabinet demain au soir, puisque le
» ciel vous a sauvé de la tempête. Votre amour vous autorise peut
» être à vous plaindre; mais non pas à maltraiter une femme,
» qui certainement ne vous a pas donné des marques de mepris.

Voici la longue lettre de C. C. que je ne traduis que parce=
que je la crois intéressante » Je te prie, mon cher mari, de ne
» pas me renvoyer cette clef, à moins que devenu le plus cruel de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" hommes, tu ne te plaises à chagriner deux femmes, dont tu
" es aimé uniquement. En connoissant ton coeur je suis sûre que
" tu iras au raisin demain au soir, et que tu te raccommoderas avec
" M. M., qui ne pouvoit pas s'y rendre ce soir. Tu verras que tu
" ne peux avoir raison qu'en manquant d'esprit. Voici en at-
" tendant tout ce que tu ne sais pas, et que tu dois être bien
" aise d'apprendre.

" D'abord que tu fus parti par un temps affreux, qui n'a pas
" laissé d'm'inquiéter, au moment que j'allois descendre
" pour retourner au couvent, je fus très surprise de voir de-
" vant moi M. M.. Elle me dit d'un air fort triste que dans
" un endroit où nous ne pouvions pas la voir elle avoit tout
" vu, et tout entendu. Elle avoit été plusieurs fois rentrée
" de se faire voir; mais elle ne s'y étoit jamais déterminée,
" parcequ'elle craignoit toujours de venir mal à propos,
" et précisement dans le moment où par sa présence
" elle auroit empêché le raccommodement qui devoit ar-
" river entre deux personnes qui ne pouvoient que s'aimer.
" Elle se revoit cependant décidée vers la fin de notre en-
" tretien, si elle ne se fut endormie. Elle ne s'éveilla
" qu'au carillon, lorsqu'après m'avoir donné une
" clef que je ne connoissois pas tu t'es enallé, comme
" de tu te fusses sauvé d'un mauvais lieu. M. M.
" me dit qu'elle me communiqueroit tout dans la chambre, et
" nous partîmes avec un temps affreux, et beaucoup empêchés
" pensant à toi, qui étant sage tu aurois dû, comme elle me dit,
" rester au carin. D'abord que nous fumes dans la chambre,
" nous nous déshabillames, moi pour me revêtir en fille reçu;
" lierre, elle pour se mettre au lit. Je me mis auprès à son chevet,
" et voila à peu près mot pour mot tout le recit qu'elle me fit.
" Lorsque tu as laissé ta bague entre mes mains pour aller
" voir ce que ta tante vouloit, je l'ai tout examinée que j'ai soupçon-
" né le petit point bleu. N'ayant rien à faire avec le blanc mais

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" qui bordoit l'arabesque, j'ai vu qu'il se pouvoit que le secret
" fût là. J'ai donc pris un epingle, et je l'ai poussé. Figures toi
" ma surprise, et ma grande satisfaction lorsque j'ai decouvert que
" nous aimions le même homme, et en même tems la peine que
" j'ai ressentie en songeant que je te l'usurpois. Charmée de
" cette decouverte, et decidée dans l'instant même à en faire u=
" ge pour te prouver le plaisir de rayer avec lui, j'ai vîte re=
" baillé ta sainte Catherine, et je te l'ai rendue ressemblant
" de n'avoir rien decouvert. Quelle joye! Je me suis trouvée dans
" ce moment là la plus heureuse de toutes les femmes. Con=
" noissant ton coeur, sachant que tu avois que ton amant m'ai=
" moit, puisque je t'avois laissé voir son portrait dans le me=
" daillon, et voyant que tu n'en étois pas jalouse, je me serois
" trouvée mepriable si j'eusse pu nourrir des sentimens dif=
" ferens des tiens: d'autant plus que le droit que tu avois
" sur lui devoit être beaucoup plus fort que le mien. Pour
" ce qui regarde le constant mystere que tu m'as toujours
" fait du nom de ton amant, j'ai d'abord deviné que ce ne
" pouvoit être que par son ordre, et j'admirois dans ta fideli=
" té la beauté de ton ame. Mon amant, selon mon juge=
" ment, devoit craindre de nous perdre toutes les deux, si
" nous venions à decouvrir qu'aucune de nous deux ne
" possedoit son coeur entierement. Mais ne pouvois croire
" quelle pitié tu m'as fait, lorsque j'ai reflechi que tu pouvois
" voir à la montre indifferente même après qu'ayant vu son
" portrait entre mes mains tu devois être sûre qu'il ne l'avoit
" plus uniquement. Ravie par la justesse de mon raison=
" nement je n'y vis livrée de coeur et d'ame determi=
" née à agir en conséquence, et de façon à vous convaincre
" tous les deux que M. M. merite votre tendresse, votre ami=
" tié, et votre estime. Ma satisfaction étoit inconcevable, lorsque

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

, je songeois que nous allions devenir tous les trois cent fois
, plus heureux, lorsqu'il n'y auroit plus entre nous aucun
, secret. Dans cette idée j'ai tout arrangé pour vous jouer à
, tous les deux un tour, qui devoit augmenter jusqu'au suprê=
, me degré la tendresse que vous avez pour moi. J'ai substitué
, ta personne à la mienne, conduisant à la perfection mon
, projet qui me paroit dans son espece le chef d'oeuvre de l'
, esprit humain. Mu as laissé que je t'habille en nonne, et
,, avec une complaisance egale à la plus grande confiance en
,, moi tu es allée à mon cousin ne sachant pas où tu allois;
,, après t'y avoir conduite, la gondole vint me prendre,
, et je suis allée me mettre où, sûre de n'être point vue,
,, je ne pouvois manquer de voir, et d'entendre tout ce qu'il
,, arriveroit entre vous. Etant l'auteur de la piece, il étoit
, fort naturel que je me procurasse le plaisir d'en être spec=
,, tatrice. J'étois sûre de ne m'exposer à voir rien de desa=
,, gréable. (BnF MSS)
,, Je suis arrivée au cousin un quart d'heure après toi, et tu
, ne pouvois t'imaginer le chagrin de ma surprise quand j'ai
,, vu le même Pierrot, qui nous avoit amusées au pas=
,, sage, et que ni toi ni moi n'avions pas eu le talent de
,, connoître. Mais son apparition en Pierrot fut le seul coup
,, de theatre qui me fit plaisir. Ma crainte, mon inquiétude,
,, et mon mécontentement commencerent dans la minute
,, même, et je me suis rendue malheureuse. Votre amant
,, a pris la chose de travers, il est parti desespéré, il m'aime
,, encore; mais il ne pense qu'à guérir de sa passion, et il y reus=
,, sira. Le retour de cette clef me dit déjà qu'il ne reviendra
,, plus au cousin. Nuit fatale où n'ayant eu intention que de
,, faire trois heureux, j'ai fait trois malheureux, et qui me coute
,, ra la vie, si tu ne me fais pas entendre raison, car je sens que

1911 sans lui je ne peux pas vivre. Mu as certainement le moyen de
" lui écrire, tu le connois, tu sais où tu peux lui envoyer cette
" clef avec une lettre qui le persuade à venir ici demain,
" ou après demain au soir pour me parler au moins une seule
" fois, et j'espere. Dis aujourd'hui, ma chere amie, et écris
" lui demain toute la verité, ayez pitié de ta pauvre amie
" et pardonne lui si elle aime ton amant. Je lui écrivai aus:
" si une courte lettre que tu mettras dans la tienne. Je lui
" la cause qu'il ne t'aime plus, tu devois me haïr, et tu m'ai:
" mes encore, j'adore ton ame, j'ai vu ses pleurs, j'ai vu com:
" bien, et comme il m'aime, je le connois actuellement, je ne
" savois pas qu'il y avoit des hommes qui aimoient ainsi. J'ai
" passé une nuit d'enfer. Ne me croie pas fachée, ma chere
" amie, de ce que j'ai entendu que tu lui as confié que nous nous
" aimons comme mari, et femme; cela ne me deplait pas; ce
" n'est pas une indiscretion vis à vis de lui dont la liberté d'esprit
" est egale à la bonté de son coeur.

" Son discours se finit avec des larmes. J'ai touché de la con:
" soler en lui promettant de t'ecrire, et ~~—~~ je suis allée me
" coucher dans mon lit où j'ai dormi quatre bonnes heures; mais
" M. M. n'a pas pu dormir. Elle s'est cependant levée; nous trou:
" vames le couvent rempli de tristes nouvelles, qui devoient
" nous interesser beaucoup. On disoit qu'une heure avant jour
" une barque de pecheurs s'étoit perdue dans la lagune, et que
" deux gondoles s'étoient renversées, et que ceux qui y étoient dedans
" s'étoient noyés. Figure toi notre peine: nous n'osions pas in:
" former. Une heure avant jour étoit l'heure à laquelle tu
" devois partir. M. M. retourna à sa chambre, je l'ai suivie, et re:
" trouve dans un evanouissement que lui causa la peur que tu
" n'eusses peri. Plus courageuse qu'elle, je lui disois que tu serois
" nager; mais des frissons avant coureurs de la fievre l'obligerent à se
" elle fut obligée de se coucher
remettre au lit
" la fievre. Nous étions dans cet etat, lorsqu'une dame Leu:
" va après, ma tante qui est fort gaye entra chez nous en riant

" pour nous conter que dans la tempete avant jour ce me=
" me Pierrot qui nous avoit fait tant rire avoit manqué de
" se noyer. Ah! Pauvre Pierrot, lui dis-je, contez nous cela
" ma chere tante. Je suis bien aise qu'il se soit sauvé. Qui est
" il? Le sait on? Oui, me repondit elle, on sait tout, car la gon=
" dole qui l'a conduit chez lui est la nôtre. Le barcarol de
" nous vient de nous dire que Pierrot parla la nuit au bal
" de Briati, et que voulant retourner à Venise et ne trouvant
" pas des gondoles au trajet, il avoit donné un sequin à la
" notre pour le conduire chez lui. Le pourvoyeur son cama=
" rade tomba dans la lagune; mais il sauva ce que le bonne
" Pierrot fit alors? Il jeta sur la zavia tout l'argent qu'il a=
tapis des gon= " voit, et il jeta à la mer le felce de la gondole, et pour
doles. " le vent étant d'Ouest
" lors, ils l'ont conduit chez lui en entrant à Venise par le
" canal des mendians. Les barcarols heureux partagerent
" l'argent qu'ils trouverent sur le tapis, et
" apres ils recouvrerent le felce. Pierrot se souviendra de Mr=
" ras, et du bal de Briati. Le barcarol dit que c'est le fils de M.
" de Brayadin frere du Procurateur: ils l'ont conduit au palais
" presque mort de peur, et de froid, car il étoit habillé de toile,
" et sans manteau.

" Après ce discours ma tante s'arrêta et nous reitames là en
" nous regardant, et comme revenues de la mort à la vie.
" en souriant, s'il étoit vrai que tu fusses le fils de M. de Brayadin.
" J'ai dû lui répondre qu'on pouvoit se figurer cela entre les
" choses possibles; mais que le nom que tu portois ne l'indiquoit
" pas pour son batard, et encore moins pour legitime, car ce n'=
" gneur ne s'étoit jamais marié. M. M. me repondit qu'elle se=
" roit bien fachée s'il fussoit Brayadin. J'ai cru alors devoir
" lui dire ton vrai nom, la demarche que M. de Brayadin avoit
" faite pour m'obtenir pour ta femme, et la consequence de cette
" demarche qui fut celle de me faire mettre au couvent. Ainsi

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" mon cher ami, ta petite femme n'a plus de secrets à garder
" vis à vis de M. M. J'espere que tu ne m'accuseras pas d'infidé=
" lité, car il vaut mieux que notre tendre amie sache la
" vérité simple, et pure, que la vérité mêlée avec le mensonge.
" Ce que nous avons trouvé plaisant, et qui nous a fait bien rire
" fut la certitude avec laquelle on dit que tu as passé la nuit au
" bal de Briati. Quand le monde ne sait pas quelque chose
" qui doit rendre un conte parfait, il invente, et le vraisem=
" blable occupe souvent très à propos la place du vrai. Ce que
" je peux te dire est que cet éclaircissement a mis du baume
" dans l'ame de notre chere amie, elle a dormi très bien
" toute l'ame de notre chere amie, elle a dormi très bien
" nuit, et s'est retournée telle
" qu'en grace de l'espoir que tu viendras d'abord au matin. Elle
" a lu trois fois cette lettre, et elle m'a embrassée trente. Demain
" matin. Une tasse de lait remettra la lettre que tu
" liras. Je te verrai peut être
" lui écrira. Laisse attendre. Je te verrai peut être
" encore au matin, et de meilleure heure, j'en suis sure. Adieu.

Il me falloit par tout pour me reduire à la raison. A la fin de cette lecture je me suis trouvé l'admirateur de C. C., et l'a=
dorateur de M. M.; mais j'étois malade, et persuadé quoique
sans fievre. Dans l'état où j'étois rien que l'aurore me rendroit le lendemain
la bonne heure, je n'ai pu m'empecher d'écrire à
l'une, et à l'autre peu; mais assez pour les assurer que
j'étois retrouvé en moi même. J'ai écrit à C. C. qu'elle
avoit bien fait de dire mon nom à son amie d'autant plus
que ne me laissant plus voir dans l'eglise je n'avois plus au=
cune bonne raison de me tenir caché. Pour la vérité je l'ai
assurée que je me reconnoissois pour coupable, et que j'en
donnerois les plus grandes assurances à M. M. d'abord que je
me trouverois en état de quitter le lit. Voici la copie de la
lettre que j'écrivis à MM.

" J'ai laissé la clef du cabinet à C. C. pour qu'elle te la remette,

" ma charmante amie, parceque je me croyois joué, mepris[é],
" et deshonoré par toi même avec une volonté determinée.
" Dans cet abus de mon ame je ne me reconnoissois plus ca=
" pable de mettre ma personne devant tes yeux, et malgré
" l'amour je frissonnois d'horreur en me figurant la scene.
" Telle fut la force d'~~un~~ qui exerça sur moi une action de ta
" part qui auroit dû me paroitre heroïque si j'avois eu un
" esprit egal au tien. Je te cede en tout, et je te convaincrai
" à notre premiere entrevue de la sincerité avec laquelle mon
" ame repentie te demande pardon. Ce n'est que par cette
" raison qu'il me tarde de regagner ma liberté. La contra=
" riété qui me tient tout pensif ne m'a pas permis de t'
" écrire hyer. Je peux t'assurer qu'au milieu du canal de
" Mestre, dans le moment où je me voyois à deux doigts de la
" mort, j'ai pensé que le ciel me puniroit de la faute que j'
" avois faite en renvoyant la clef du casin, puisque lorsque
" je n'ai pas trouvé des barques au trajet, j'y revois retour=
" né si je l'avois encore dans ma poche; et tu
" vois qu'actuellement je ne serois pas malade, et immobile.
" N'est il pas evident que si j'avois pensé, ce n'auroit été qu'une
" juste punition du crime que j'avois commis ~~à l'envoyant~~ à l'envoyant ces clefs! Soit loué
" ~~le Dieu qui m'a fait retrouver~~ le Dieu qui m'a fait retrouver en moi même un moyen
" pour ~~me punir~~ qui me demontre tout mon tort. Pour l'
" avenir je me tiendrai mieux sur mes gardes, et rien n'aura
" plus la force de me faire douter de ta tendresse. Mais que
" dirai je de C.C.? C'est un ange incarné qui te ressemble. Tu
" nous aimes tous les deux, et elle nous aime egalement.
" Je vois le seul foible, et imparfait ~~animal~~ être qui ne peut
" pas vous imiter. Il me semble cependant que je mets
" trois mois pour l'une aussi bien que pour l'autre. J'ai
" une curiosité que je n'ose pas confier au papier; mais tu

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

196
11 la satisfera, j'en suis sûr, la première fois que nous nous ver=
" rons. Ce sera beaucoup si nous pouvons nous revoir aujourd'hui
" en huit. Je t'avertirai deux jours d'avance. Adieu mon ange.

Le lendemain Laure me trouva sur mon séant, et pro=
mettant sa santé. Je l'ai priée de le dire de bouche à C. C.
lui remettant la Lettre que je lui avois écrit, et elle partit
après m'avoir donné une Lettre de C. C. qui ne demandoit
pas de reponse. Cette Lettre en contenoit une de M. M.:
l'une et l'autre ne contenoient que des craintes, et des al=
larmes, et des expressions d'amour des plus vives au sujet
de ma santé.

Ce fut six jours après que je suis allé avant dîner au
casin de Murano, où la concierge me remit une Lettre de
M. M. " Impatiente, me disoit elle, de savoir le re=
" tour de ta santé, et d'être certaine que tu as repris
" la position, et le droit que tu as sur le cœur de ton
" actuellement, je t'écris ces quatre mots mon cher ami,
" pour te prier de me marquer quand nous nous revoy=
" rons, et où. Soit que tu me veuilles à Venise, ou ici cela
" me sera egal. Nous n'avons ni dans un endroit ni
" dans l'autre aucun témoin.

Je lui ai repondu que je me portois bien, et que nous
nous reverions le surlendemain à l'heure ordinaire dans
l'endroit même d'où je lui écrivois.

Je brûlois d'envie de la revoir. Je me trouvois dans
mon tort d'une façon que j'en avois honte. En connois=
sant son caractere je devois voir avec evidence que ce
qu'elle avoit fait bien loin d'être un indice de mepris
étoit un effort des plus raffinés d'un amour qui avoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pour objet mon plaisir plus que le sien. Elle ne 197
pouvoit pas deviner que je l'aimois exclusivement.
Tout comme l'amour qu'elle avoit pour moi ne l'empêchoit pas d'être complaisante avec l'ambassadeur, elle supposoit que je pouvois l'être avec C. C. Elle ne pensoit pas à la constitution différente des deux sexes, et aux privileges que la nature avoit accordés au feminin.

Le surlendemain, quatrieme jour de Janvier de l'an 1754, je me suis trouvé vis à vis de mon bel ange. Elle étoit vetue en religieuse. Notre tendresse reciproque nous constituant également coupables nous nous jettames à genoux dans le même instant l'un devant l'autre. Nous avions tous les deux maltraité l'amour, elle le traitant trop en enfant, et moi en janseniste. Les pardons que nous devions nous demander ne pouvant pas s'expliquer par des paroles ne purent consister que dans un deluge de baisers allant et venant, dont nous sentions toute la force dans nos ames amoureuses charmées dans ces moments là de n'avoir pas besoin d'un langage différent pour expliquer leurs desirs, et la joye dont elles se sentoient inondées.

BnF MSS

Au comble de l'attendrissement, impatiens de nous donner des marques mutuelles de la sincerité de notre retour, et du feu qui nous agitoit nous nous levames sans nous lacher, et nous tombames en groupe sur le sopha où nous restames inseparables jusqu'à l'arrivée d'un long soupir que nous n'aurions pas voulu rejeter même etant certains qu'il auroit été l'avantcoureur de la mort. Tel fut le tableau du retour de notre tendresse, dessiné,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

incarné, et fini par le grand peintre, par la savante nature, qui se trouvant animée par l'amour ne fut jamais en proie à une autre ni plus vrai, ni plus intéressant.

Dans la tranquillité que laisse à l'ame la satisfaisante persuasion, j'ai vu avec M. M. observant que je ne m'étois défait ni de mon manteau ni de ma baïte. Dit il certain, lui dis-je en déposant, que notre raccomodement n'a pas un besoin?

Elle prit alors un flambeau, et me prenant par la main, elle me conduisit dans la chambre où il y avoit la grande armoire que j'avois déjà jugée dépositaire du grand secret. Elle l'ouvrit, et après avoir baissé une planche qui en couvroit le dos, j'ai vu une porte par laquelle nous entrâmes dans un cabinet où j'ai vu ce qui pouvoit être nécessaire à quelqu'un qui auroit eu besoin d'y passer plusieurs heures. Sopha qui étoit un lit d'abord qu'on le vouloit, table, fauteuil, secrétaire, bougies sur des martinets: tout ce qu'il falloit en fin à un curieux voluptueux, dont un principal plaisir devoit être celui d'y demeurer spectateur inconnu des jouissances des autres. J'ai vu à côté du sopha la planche mouvante. M. M. la tira; et par vingt trous, à quelque distance l'un de l'autre, j'ai vu toute la chambre où le spectateur devoit avoir vu des pieces que la nature avoit composées, et dans les quelles il n'avoit pas eu lieu d'être mécontent des acteurs.

Actuellement, me dit M. M., je vais satisfaire à la curiosité que très prudemment tu n'as pas osé confier au papier. — Mais ne peux pas savoir..... — Mais foi. L'amour est divin, et devin: il sait toute. Conviens que tu devrois savoir si notre ami étoit ici dans la fatale

nuit qui m'a coûté tant de larmes. — Je t'en
conviens — Eh bien! Il y étoit: et tu n'en seras
pas fâché quand tu sauras que tu as fini de l'en=
chanter, et que tu possedes toute son amitié. Il a
admiré ton caractere, ton amour, tes sentimens,
et ta probité: il a approuvée la passion que tu m'as
inspirée. Ce fut lui qui me conseilla le matin m'ab=
surant qu'il étoit impossible que tu ne retournasses
à moi d'abord que je t'aurois fait connoître mes vrais
sentimens, mon intention, et ma bonne foi — Mais
vous devez vous être souvent endormis, car, sans
un certain intervalle, il n'est pas possible de passer
ainsi huit heures dans l'obscurité, et dans le silence.
— L'interêt fut des plus vifs tant de ma part que
de la sienne, et d'ailleurs nous ne nous trouvâmes
dans l'obscurité que lorsque vous étiez sur le sopha,
où vous auriez pu observer les rayons de lumiere,
qui seroient sortis des trous de ces fleurs. Nous fi=
rames ce rideau, et nous voyames écouter stat=
tentivement tous vos propos à table. L'interêt
qu'il y prenoit, surpassoit le mien. Il me dit qu'il
n'a jamais si bien connu le coeur humain que
dans cette occasion, et que tu ne dois jamais avoir
tant souffert que dans cette nuit: aussi tu le fesois
pitié: mais C. C. l'a étonné autant que moi, car
il n'est pas possible qu'une fille de quinze ans raisonne
comme elle te raisonnoit, voulant me justifier,
et disant tout ce qu'elle disoit sans autre art que celui
que lui fournissoit la nature, et la vérité sans avoir

une ame angelique. Si tu l'epouses, tu auras une femme divine. Quand je la perdrai je deviendrai malheureux; mais ton bonheur me dedomagera. Je ne comprens ni comme tu as pu devenir amoureux de moi lorsque tu l'aimois, ni comme elle puisse ne pas me haïr sachant que je lui ai ôté ton coeur. C.C. est une divinité. Elle me dit qu'elle ne t'a confié ses amours steriles avec moi que pour decharger sa conscience des crimes qu'il lui paroissoit de commettre contre la fidelité qu'elle croyoit te devoir.

Quand nous nous mimes à table M. M. observa que j'avois maigri. Nous nous egayames rappellant les dangers passés, la mascarade de Pierrot, le bal de Briati, où on l'avoit allarmée qu'il y avoit un autre Pierrot, et le prodigieux effet de ce deguisement, qui ne laissoit pas reconnoitre la personne, car le Pierrot du parloir lui paroissoit moins grand, et plus maigre que moi. Elle reflechit que si je n'avois pas pris par hazard la gondole du couvent, et si je n'avois pas été au parloir habillé en Pierrot elle n'auroit pas su qui j'étois, car les religieuses ne se voyent pas interessées à mon sort; et elle m'ajouta qu'elle respira quand elle sut que je n'étois pas patricien comme elle le craignoit, parceque il auroit pu lui arriver à la longue quelque derangement qui l'auroit mise au desespoir.

Je savois bien ce qu'elle devoit craindre; mais ignorant l'ignorant, je ne concois pas, lui dis-je, ce que tu pouvois craindre si j'avois été patricien — Mon

cher ami ; la raison de ceci est telle que je ne peux te la declarer qu'en recevant ta parole d'honneur que tu me feras le plaisir que je te demanderai. —
Quelle difficulté puis-je avoir à te faire tout plaisir que tu saurois me demander d'abord qu'il dependroit de moi, et qu'il ne compromettroit par mon honneur actuelle: ment qu'entre nous deux il n'y a plus aucun secret?
Parle ma chere : dis moi cette raison, et compte sur ma tendresse, et par consequent sur ma complai: sance pour tout ce qui peut te faire plaisir — Tout bien. Je te demande à souper à ton cabin. Je m'y rendrai avec mon ami qui meurt d'envie de faire ta connoissance — Et après souper tu t'en iras avec lui? — Tu vois que cela doit etre — Et ton ami sait dejà qui je suis — J'ai cru de devoir le lui dire. Sans cela il n'auroit pas osé venir souper chez toi — Actuellement j'y suis. Ton ami est un ministre etranger — Precisement — Mais me feras tu l'honneur de venir souper avec moi, il ne gardera pas l'incognito? — Cela seroit mon: heureux. Je te le presenterai par son nom, et par sa qualité — Et pourquoi, tu me supposer difficile à t'accorder ce plaisir? Dis moi, si tu peux toi même m'en faire un plus grand. Fixe le jour, et sois sûre que je l'attendrai avec impatience. — J'aurois été sûre de ta complaisance, si tu ne m'avois accoutumer à douter — Je merite ce Cardon — Je te prie d'en rire. Maintenant je suis contente.

Celui qui soupera avec toi est M. de Bernis ambassadeur de France. Je te le presenterai d'abord qu'il aura levé son masque. Songe qu'il n'ignorera pas que tu devras savoir qu'il est mon amant, mais que tu dois ignorer qu'il est à part de nôtre tendresse reciproque. — Je sais mon devoir, ma tendre amie. Ce souper me comble. Tu avois raison d'être inquiete sur ma qualité, car étant patricien les inquisiteurs d'état s'en seroient mêlés d'importance, et les consequences affreuses font trembler. Moi sous les plombs, toi deshonorée, l'abbesse, le couvent, juste ciel! Tu as raison. Si tu m'avois communiquées tes inquietudes, je t'aurois dit qu'il suffisoit de la peur que j'avois qu'étant connue, le pere de C. C. ne la mit dans un autre couvent. Peux tu me dire le jour du souper? S'en suit ingratient — C'est aujourd'hui le quatre; nous pourrons souper ensemble le huit. Nous irons chez toi après le second ballet de l'opera. Dis moi seulement les renseignemens pour que nous puissions trouver le casin sans avoir besoin d'interroger personne. Je lui ai alors donné par écrit tout ce qu'il falloit pour trouver la porte de mon casin tant s'il vouloit y venir par eau que par les rues. Enchantée de cette belle, et honorable partie j'ai sollicité mon ange à aller se coucher. Je lui ai représenté que j'étois consolercent, et qu'ayant soupé avec bon appetit, il m'arriveroit au lit de devoir mon premier hommage à Morphée. Elle mit donc le reveil

à dix heures, et nous allames nous coucher dans l'alcove.
De dix jusqu'à douze, car les nuits commençoient à diminuer, nous fimes l'amour.

Nous nous étions endormis non seulement sans nous separer; mais sans decoler nos bouches dont nous avions menagés les derniers soupirs. Cette position fut celle qui nous empecha de maudire le reveil qui six heures après nous donna le signal que nous devions faire parvenir à son but la carriere que nous n'avions que suprendue.

M. M. étoit une source de lumiere. Ses joues animées par la joye me feroient voir les roses brillantes de Venus qui l'annonçoient. Je le lui disois, et elle, delle reuse de me surprendre, m'excitoit à regarder attentivement ses beaux seins, qui par un mouvement extraordinaire paroissoient m'inviter à les delivrer avec mes levres des esprits amoureux qui les agitoient. Après en avoir absorbé autant que j'ai pu, j'ai couru à la bouche béante pour recevoir le baiser qui indiquoit sa defaite, et que j'ai accompagnée de la mienne.

Morphée auroit peut etre alors obtenu sur nous une seconde victoire, si la pendule ne nous eut averti que nous n'avions plus devant nous que le tems de nous habiller.

Elle retourna au couvent après m'avoir confirmée la partie du lundi. Après avoir dormi jusqu'à midi je fus retourné à Venise, où j'ai donnés à mon cuisinier mes ordres pour cette partie qui me feroit le plus grand plaisir.

+

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Dans une telle situation il semble que j'aurois dû me trouver heureux ; mais je ne l'étois pas. J'aimois le jeu, et ne pouvant pas tailler, j'allois ponter à la va : doute, et je perdois matin, et soir. Le chagrin que j'en ressentois me rendoit malheureux. Mais pourquoi jouois-je ? Je n'en avois pas besoin ; car j'avois tant d'argent que je voulois pour satisfaire à toutes mes envies. Pourquoi jouois-je ? oui - je me connoissant extrêmement sensible à la perte ? Ce qui m'obligeoit à jouer étoit un sentiment d'avarice. J'aimois la dépense, et le cœur me saignoit quand je ne pouvois pas la faire avec de l'argent gagné au jeu. J'ai perdu dans ces quatre jours tout l'or que M. M. m'avoit fait gagner.

La nuit du huit de Janvier, je me suis rendu à mon casin ; et à l'heure fixée j'ai vu devant moi M. M. avec son respectable serviteur qu'elle me présenta par son nom, et par sa qualité d'abord qu'il leva son masque. Il me dit qu'il lui tardoit de renouer connoissance avec moi ayant su de madame que nous nous étions connus à Paris

Disant cela, il me regardoit avec cet air d'attention qu'on a quand on veut se rappeller une physionomie. Il se plaignit de sa mauvaise mémoire. Je l'assurai tranquille là dessus lui disant que nous ne nous étions pas parlé, et qu'ainsi il ne m'avoit pas assez remarqué pour que ma figure eut pu faire une impression sur sa mémoire. Le jour, lui dis-je, que j'ai eu l'honneur de dîner avec V. E. chez M. de Mocenigo, le Lord Maréchal ministre de Prusse n'a jamais cessé de vous occuper. Vous devriez partir quatre jours après

pour vous rendre ici. Après dîner vous prîtes congé.

Il me remit alors se souvenant d'avoir demandé à quelqu'un il j'étois le secretaire d'ambassade. Mais depuis ce moment, me dit il, nous ne pourrons plus nous oublier. Les mysteres qui nous unissent sont assez forts pour nous rendre amis intimes.

Après que le sage couple se mit à l'aise, nous nous allimes à table, où, comme de raison, ce fut à moi à faire les honneurs. Le ministre, bon gourmet, ayant trouvé excellent le Bourgogne, le Champagne, et le Graves que je lui ai donné après des huitres d'arsenal, me demanda d'où je le tenois, et il fut charmé d'apprendre que c'étoit du comte Algarotti.

Tout mon souper fut exquis, et mon maintien vis à vis de tous les deux fut celui d'un particulier auquel un roi avec la maitresse feroit le plus grand de tous les honneurs. J'ai vu M. M. enchantée de mon proceder respectueux avec elle, et de tous les propos par lesquels j'ai intereselé l'ambassadeur à m'ecouter avec la plus grande attention. Le serieux n'a jamais exclu la plaisanterie du coté du ministre, qui en cela possedoit à la perfection l'esprit françois. Tout fut accompagné du mot pour rire, et M. M., en amenant adroitement le propos, vint à parler de la combinaison qui lui fit faire ma connoissance.

Parlant de ma passion pour C. C, elle lui fit une description des plus interessantes de sa figure, et de son caractere qu'il ecouta comme un homme qui n'auroit eu aucune idée de cette fille. C'étoit le role qu'il devoit jouer, car il ignoroit que je ~~suisse~~ suisse, gaie il étoit dans la

cache. Il dit à M. M. qu'elle m'auroit fait le plus joli de tous les cadeaux, si elle l'avoit conduite à notre souper. Elle lui repondit qu'elle auroit dû avoir trop de scrupules. Mais, ajouta-t-elle m'adressant la parole d'un air encore plus noble que complaisant, si cela vous feroit plaisir, je pourrois vous faire souper avec elle chez moi, car elle couche dans mon appartement.

Cet offre me surprit beaucoup; mais ce n'étoit pas le moment de laisser voir ma surprise. On ne peut rien ajouter, madame, lui repondis-je, au plaisir qu'on ressent quand on est avec vous; mais malgré cela je ne pourois pas être indifférent à cette grace — Eh bien! j'y consens. Mais, lui dit alors l'ambassadeur, il me semble, si je dois être de la partie, que vous devez la prevenir qu'outre son amant il y aura un de vos amis

— Ce ne sera pas necessaire, lui dis-je alors, car je lui ecrirai de faire aveuglement tout ce que madame lui dira de faire. Je m'acquiterai de ce devoir demain — Je vous invite donc à souper, dit M. M., pour après demain. J'ai prié alors l'ambassadeur à se disposer à avoir de l'indulgence pour une fille de quinze ans qui n'avoit pas l'usage du monde.

Ce fut alors que je lui ai conté avec toutes ses circonstances l'histoire d'O-Morphi. Cette narration lui fit le plus grand plaisir. Il me pria de lui faire voir son portrait. Il me dit qu'elle étoit toujours au parc au cerf, où elle feroit les delices du roi auquel elle avoit deja donné un enfant. Ils partirent à huit heures fort contens; et je mis resté au cassin.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Le lendemain matin, en conséquence de la parole que j'avois donnée à M. M., j'ai écrit à C. C. sans la prévenir que quelqu'un qui elle ne connoissoit pas seroit de la partie. Après avoir donné ma lettre à Laure, je suis allé au. casin, où la concierge me remit une lettre de M. M. qui parloit ainsi.

» Dix heures ont sonnées, et je vais me coucher; mais si
» je veux espérer de dormir, il faut qu'auparavant je
» décharge ma conscience d'un remords. Il me peut
» que tu n'aye approuvé la partie de souper avec
» notre jeune amie que par politesse. Parle vrai, mon
» cher ami, et je la ferai aller en fumée sur le champ:
» promets en rien; fie toi à moi. Mais si la partie
» te fait plaisir, elle ira. J'aime encore plus ton ame,
» que ta personne.

Sa crainte étoit fort juste; mais j'aurois eu trop de honte à m'en dédire; et M. M. me connoissoit trop bien pour m'en croire capable. Voici ma réponse.

» Je croirai tu que je m'attendois à ta lettre? Oui;
» je m'y attendois, car je connois ton esprit, et je sais quelz
» idées tu dois avoir du mien après que mes sophismes
» t'ont que je te devinois redoutable deux fois. J'en
» fais la pénitence, mon indulgente amie, quand je songe
» que j'étois devenu suspect, cette idée doit avoir di-
» minuée ta tendresse. Je te prie donc d'oublier mes
» visions, et de croire pour l'avenir que mon ame est
» tout à fait ressemblante à la tienne. Le souper concerté

» me fera un vrai plaisir. Quand j'y ai consenti je me suis
» trouvé plus reconnoissant que poli. Crois cela, C. C. et trouve
» et je suis charmée qu'elle commence à apprendre à vi=
» presenter. Je te la recommande, et je te prie de redoubler tes
» bontés pour elle, si cela est possible. Je meurs de peur
» que tu ne la determines à prendre le voile; mais sache,
» que j'en serois au desespoir. Ton ami est le roi des hommes.

Après m'avoir ainsi mis dans l'impuissance de reculer, je me suis permis toutes les reflexions qu'en connoisseur du monde, et du coeur humain je devois faire. J'ai vu avec evidence que l'ambassadeur étoit devenu ci=vieux de C. C., qu'il s'étoit expliqué à M. M., et que celle-ci dans le devoir où elle étoit de le servir sans ar=cune reserve dans tout ce qu'il pouvoit desirer, s'étoit engagée de faire tout ce qui pouvoit dépendre d'elle pour le contenter. Elle ne pouvoit pas faire cela sans mon consentement, et elle n'avoit pas non plus ose me proposer la partie. Ils s'étoient concertés de fa=con qu'amenant le propos je devois moi même par politesse, par sentiment, et par esprit de bon, et honete proceder approuver la chose. L'ambassadeur, dont le metier devoit être celui de savoir bien mener un intrigue, y étoit rêvu, et j'avois donné dans le panneau. C'étoit fait, et faire tout de bonne grace etoit devenu mon devoir, tout pour ne pas faire la figure d'un sot, que pour ne pas paroitre ingrat vis à vis d'un homme qui m'avoit accordé des privi=leges d'une espece inouïe. Mais la consequence de tout cela pouvoit être un refroidissement de ma part tout

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

vers l'une que vers l'autre.

M. M. avoit parfaitement senti tout cela en entrant chez elle, et vite vite elle avoit cru de remédier à tout, ou au moins de se justifier m'écrivant qu'elle feroit alors la partie en fumée sans me compromettre. Elle savoit que je n'accepterois pas son offre. L'amour propre plus fort que la jalousie, ne permet pas à un homme qui veut passer pour avoir de l'esprit de se découvrir jaloux, et principalement s'il se trouve vis à vis d'un autre qui ne brille devant lui que par ce qu'il est entièrement exempt de toute atteinte de cette vilaine passion.

Le lendemain, allant au casin un peu de meilleure heure, j'ai trouvé l'ambassadeur tout seul qui me fit un vrai accueil amical. Il me dit que s'il m'avoit connu à Paris, il m'auroit montré le chemin pour me faire connoitre à la cour, où selon lui j'aurois fait fortune. Cela se peut, me dis-je aujourd'hui quand j'y pense; mais à quoi m'auroit amené cette fortune? J'aurois été une des victimes de la revolution, comme l'ambassadeur même l'auroit été, si sa qualité ne l'eut conduit à aller mourir à Rome l'an 1794. Il y mourut malheureux quoique riche à moins qu'il n'ait changé de façon de penser avant sa mort, ce que je crois difficile.

Je lui ai demandé s'il se plaisoit à Venise, et il me repondit d'un air riant qu'il ne pouvoit que s'y plaire puisqu'il jouissoit d'une bonne santé, et

que moyennant l'argent il pouvoit se procurer tous
les agremens de la vie plus facilement que par tout ailleurs,
mais il ajouta qu'il ne croyoit pas qu'on le laisseroit long
tems dans cette ambassade. Il me pria de n'en rien dire
à M. M. car elle pouvoit s'affliger.

Elle arriva avec C. C, dont j'ai remarqué la sur=
prise quand elle me vit en compagnie. Je l'ai encou=
ragée lui faisant le plus tendre accueil, en même tems
que l'inconnu se montra enchanté lorsqu'il me reprondit
au compliment qu'il lui fit dans sa même langue.
Nous applaudimes l'habile maitresse qui la lui avoit si
bien apprise.

Mais regardant C. C. comme quelque chose qui de=
voit m'appartenir, le desir de la voir briller chassa
quelque tache sentiment de jalousie qui auroit pu
m'occuper. Je l'ai montée sur un ton de gayeté,
la faisant raisonner sur des matieres où je savois qu'elle étoit
~~et je l'ai toute portée sur des matieres où je savois~~
charmante
~~qu'elle brilloit~~. C. C. applaudie, suivie, flattée,
et animée par l'air de satisfaction qu'elle voyoit
dans mes yeux parut un prodige à l'homme que
cependant je n'avois pas voulu voir en devenir
amoureux. Quelle contradiction! Je travaillois moi
même à un ouvrage, que tout autre qui auroit osé
l'entreprendre se seroit attiré toute ma haine.

Pendant le souper, l'ambassadeur eut pour C. C.
toutes sortes d'attentions d'esprit, et la gayeté pré=
sida à notre folie partie, et les propos amusans
se maintinrent sans la moindre interruption avec
toute la decence.

Un observateur critique qui, non informé, auroit voulu deviner si l'amour étoit de la partie, il l'auroit jugé être soupçonné; mais il n'auroit jamais pu le deviner. M. M. n'eut jamais autre air que celui de l'amitié vis à vis de l'ambassadeur, celui de l'estime vis à vis de moi, et de la tendre complaisance vis à vis de C. C. L'ambassadeur avec M. M., conservant un air de respect mêlé de reconnoissance, ne cessa jamais de s'intéresser aux propos de C. C., leur donnant tout le relief dont ils étoient susceptibles, et renvoyant tout à moi d'un air de la plus noble intelligence. Celui de nous quatre enfin qui eut le moins de peine à jouer son rôle fut C. C., car n'étant concertée sur rien, elle se laissa aller à la perfection de la nature. Aussi le jouat-elle à la perfection. La réussite est sûre; mais la nature a besoin d'être belle: sans cela le débutant est sûr d'être sifflé.

BnF MSS

Nous avions passé cinq heures dans une égale satisfaction; mais celui qui la faisoit paroître le plus étoit l'ambassadeur. M. M. avoit l'air d'une personne contente de son ouvrage, et j'avois celui d'un approbateur. C. C. paroissoit glorieuse d'avoir su plaire à tous les trois, et étoit vaine de ce que l'étranger n'avoit paru s'occuper principalement que d'elle. Elle me regardoit en souriant, et j'entendois parfaitement le langage de son ame: elle vouloit me faire réfléchir à la différence qui paroît entre cette compagnie,

212 et celle dans la quelle son frere lui avoit donné un si vilain echantillon de ce monde dans l'année precedente.

A huit heures on parla de se retirer, et ce fut à l'ambassadeur à faire les frais des complimens. Remerciant M. M. de lui avoir donné un souper, dont dans toute sa vie il n'avoit jamais joui du plus agreable, il l'obligea à lui offrir son pendant pour le surlendemain, me demandant par maniere d'acquit si je m'y trouverois avec un egal plaisir. Pouvoit elle douter de mon agrement! Je ne le croit pas. Avec cet accord nous nous separames

Reflechissant le lendemain à ce souper exemplaire, je n'ai pas eu de difficulté à prevoir où la chose iroit finir. L'ambassadeur n'avoit fait fortune par le chemin des femmes qu'en force de l'art qu'il possedoit de doroter l'amour. Mes voluptueux par nature, il y trouvoit son compte: en le delicatant il feroit naitre les desirs, sans les quels il avoit raison de ne pas vouloir de jouissance. Je le voyois avec evidence amoureux de C. C.; et je ne pouvois pas le croire d'humeur à se contenter de ne jouir que de la lumiere de ses beaux yeux. J'étois sûr qu'il avoit un projet formé, dont M. M., malgré toute la loyauté devoit être la victime, mais si adroitement, et avec tant de delicatesse que l'evidence devoit m'échapper. Malgré que je ne me sentisse pas d'humeur à pousser la complaisance trop loin, je prevoyois cependant que je finirois par en être la dupe, et qu'on me croqueroit C. C. Je ne pensois ni à y consentir, ni à y porter des obstacles. Connoissant ma petite femme pour incapable de se laisser aller à quelqu'excès qui pouvoit me deplaire, j'aimois à m'endormir confiant dans la difficulté qu'on auroit à la seduire. C'étoit une intrigue, dont je craignois beaucoup

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Les suites, et dont cependant j'étois fort curieux de voir la fin. Je savois que cette replique du souper ne vouloit pas dire qu'on representeroit la même piece: j'étois sûr qu'il y auroit des changemens essentiels.

Tout ce qu'il me sembloit de devoir faire étoit de ne pas changer de conduite; et en prevision de donner le ton, je me promettois un manege qui les dejoueroit. Mais après toutes ces reflexions, l'inexperience de C.C., qui, malgré toutes les connoissances qu'elle avoit acquises, étoit cependant novice, me faisoit trembler. On pouvoit abuser du devoir qu'elle avoit d'être polie; mais l'ame delicate que je connoissois à M. M. venoit me rassurer. Après avoir vu comment j'avois passées dix heures ~~avec~~ à vis de cette fille, et s'être rendue certaine que j'avois intention de l'epouser, je ne pouvois pas la supposer capable d'une si noire trahison. Toutes ces reflexions qui dans le fond n'étoient que d'un jaloux foible, et honteux ne concluoient rien. Je devois me laisser aller, et voir.

A l'heure accoutumée je suis allé au casin, et j'ai trouvé mes belles amies devant le feu. Je vous salue, mes anges. Où est notre françois? Je me demarque; je m'arrête des au milieu d'elles, leur donnant tour à tour des marques d'une egale tendresse par des baisers à foison. Malgré que je susse qu'elles savoient que j'avois sur elles un droit incontestable, je me tiens cependant dans les bornes prescrites par la decence. Je leur fais compliment sur leur inclination mutuelle; et je les vois charmées de ne pas se trouver dans le cas de devoir en rougir. Ainsi s'écoula une heure sans que je pensasse à venir à la moindre voye de fait, car celle qui predominoit sur mon coeur étant M. M., C.C. auroit dû trouver insultantes les marques que je lui en aurois données.

Trois heures étant sonnées, & l'aimable françois ne venant pas, M. M. commençoit à en être inquiete, lorsque la consierge monta pour lui remettre un billet que l'ami lui écrivoit. » Un » courrier arrive' il y a deux heures m'empeche d'être heureux » cette nuit. Je dois la passer toute à répondre. J'espere non seulement » que vous me pardonnerez; mais que vous me plaindrez. Puis-je » espérer que vous m'accorderez vendredi le plaisir dont je suis » privé cette nuit? Faites que je le sache demain. » Votre ennemie

» Je desire de vous trouver dans la même compagnie.

Patience, dit M. M., ce n'est pas sa faute: nous souperons nous trois. Viendrez vous vendredi? — Oui: et avec plaisir. Mais qu'as tu donc? dis-je à C. C., il me semble que cette nouvelle t'a rendu triste — Pas triste; j'en suis fachée pour ma chere amie, et pour toi, car je n'ai guere vu d'homme si poli, si obligeant. — Fort bien, ma belle amie; je vois qu'il t'ait rendue sensible — Qu'appelles tu sensible? Peut on être indifferent à ses manieres? — Encore mieux. Je tombe d'accord avec toi, ma chere enfant. Dis moi aussi que tu l'aimes — Et bien! Quand même je l'aimerois, il ne seroit pas dit pour cela que j'irois le lui dire. Et d'ailleurs je suis sûre qu'il aime ma femme.

Disant cela elle se leve, et elle va s'asseoir sur elle, et les deux bonnes amies commencent à se faire des caresses qui me font rire, et qui peu à peu attirent mon attention. Je me dispose à exciter, et jouir de ce spectacle que je connoissois depuis long tems.

M. M. prend les etrangers de Mercoeur, où il y a eu les beaux combats de nouveaux entre femmes, et jettant un coup d'oeil malin sur ma physionomie, elle me demande si je veux qu'elle ordonne qu'on fasse du feu dans la chambre de l'alcove: je lui repons que me retrant sa pensée qu'elle me feroit plaisir, pour que le lit étant vaste nous pourions y coucher tous les trois. Elle eut peur que je puisse soupçonner l'ami dans la cache.

On met donc la table devant l'alcove, et Mlle me voila tranquille à l'égard du soupçon d'être ou- On nous sert et nous soupons avec un appetit fort vif. M. M. apprenoit à C. C. à faire le punch. Tout en ayant de- vant moi j'admirois le progrès de la beauté de C. C Magorge, lui disje, en peut mois doit être arrivée à sa plus haute perfection. Elle est comme la mienne, ajouta M. M.: veux tu voir?

Après ces mots, elle interrompt son punch pour delacer la robe de la chere amie, qui la laisse faire, et elle se delace aussitôt de suite pour me mettre à même de juger; et me voila dans l'instant ivre du desir de comparer, et de juger de tout. Je ton de pleine gayeté, je mets sur la table l'academie des dames, et je montre à M. M. une posture que j'aurois voulu voir. Elle demande à C. C, si elle vouloit me la faire voir, et elle lui regond qu'elles devoient se deshabiller, et se mettre sur le lit. Je les prie de me faire ce plaisir.

Après avoir bien vu de ce qu'elles alloient me faire voir, je mets le reveil à huit heures, et en moins de cinq minutes nous voila tous les trois en état de nature, en proye de la volupté, et de l'amour. Elles commen- cent leurs travaux avec une fureur pareille à celle de deux tigresses qui paroissoient vouloir se devorer.

Ces deux beautés en lutte devant mes yeux me rendant ardent, je me trouve embarassé à comman- cer. A la gloire du sentiment je devois donner la prefe- rence à C. C, mais je craignois les railleries de M. M. qui

auroit chanté victoire à l'égard de mon amour que
je voulois lui soutenir exclusif. C.C. étoit plus mince
que M.M., et malgré cela elle étoit plus forte en hanches,
et en cuisses: elle avoit ses ornemens bruns, l'autre
les avoit blonds, et l'une étoit aussi habile que l'autre
à cette lutte qui les fatiguoit sans qu'elles pussent
venir à bout de rien

Ne pouvant à la fin plus resister, je me jette sur
elles, et sous prétexte de les separer, je mets sous moi
M.M. qui m'echappe, me faisant tomber sur C.C. qui
me reçoit à bras ouverts, et me fait rendre l'ame
dans moins d'une minute accompagnant mon trepas
d'un rien sans nous soucier d'aucun menagement.

Revenus de l'extase, nous attaquons M.M., C.C.
animée par la reconnoissance, moi par un senti=
ment de vengeance, m'ayant forcé à lui faire une
infidelité. Je l'aitenue subjuguée une bonne heure,
aimant à voir C.C. qui me regardant me semblait voi=
ne d'avoir fourni à son amie un amant digne d'elle.
Mes heroïnes se rendirent à mes remontrances. D'un
commun accord nous nous abandonnames au sommeil/ju=
qu'au carillon, sûrs d'employer comme il faudroit les
deux heures qui nous restoient jusqu'au moment de la retraite.

Au rafraichissement nos entrevues en nature nous
remirent en haleine. C.C. s'étant noblement plainte
que je n'avois eu avec elle qu'un souffle de vie, M.M.
m'excita à lui faire raison; mais elle ne me trouva pas
difficile. Après un long combat animé par une resolution
formelle de part, et d'autre de le faire couronner par l'
Himenée, s'il eut eu des suites que nous nous fimes un devoir

de Graves, M. M. voulut courir les mêmes risques, ne se devouant qu'à l'amour. Deffiant tout ce qu'il pouvoit arriver, elle me donna un ordre positif de ne pas l'épargner, et je l'ai satisfaite. Enivrés tous les trois par la volupté, et par les frustratoires, et transportés par des continuelles fureurs nous finies degat de tout ce que la nature nous avoit donné de visible et de palpable, devorant à l'envie tout ce que nous voyons, et nous trouvant devenus tous les trois du même sexe dans tous les trios que nous exécutames. Une demie heure avant l'aube nous nous quitames epuisés de force, de, fatigués, rassasiés, et humiliés de devoir en convenir, mais non pas dégoutés.

Reflechissant le lendemain à cette nuit tropique, dans laquelle la volupté avoit mis, comme toujours, sous ses pieds la raison, je me suis senti des remords. M. M. vouloit me convaincre qu'elle m'aimoit combinant avec son amour toutes les vertus que j'attachois au mien l'honneur, la probité, la verité. Son tempérament cependant dont son esprit étoit esclave l'entrainoit aux excès, et elle faisoit tous les preparatifs pour s'y livrer, en attendant l'occasion de me faire devenir son complice. Elle caressoit l'amour, et elle l'amadouoit pour le rendre flexible, et pour parvenir à le maitriser se sentant exempte de reproches elle se croyoit en droit d'exiger mon approbation. Elle vouloit ignorer que je pouvois me plaindre qu'elle m'eût surpris. Elle savoit que je ne pouvois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

en venir là que me confessant plus foible, aumoins brave qu'elle, et que j'aurois dû en avoir honte.
Je me sentois sûr que l'absence de l'ambassa= deur avoit été concertée. Ils avoient preveu que je le devinerois, et que reconnoissant, et piqué d'honneur je n'aurois pas voulu être moins bra= ve qu'eux foulant aux pieds la nature en grace du sentiment, et de l'obligation où je me trouverois d'être egalement qu'eux genereux, et poli.
L'ambassadeur m'ayant procuré le premier une nuit delicieuse, comment pouvois-je me deter= miner à mettre des obstacles à une nuit pareille qu'il devoit deriver? Ils avoient bien raisonné. Mon esprit combattoit, mais je voyois que je devois leur accorder la victoire. C.C. ne les embarrassoit pas; ils étoient sûrs d'elle d'abord qu'ils ne se trouveroient pas gênés par ma presence; et je voyois qu'ils ne s'étoient pas trompés. C'étoit l'affaire de M.M. de mettre l'ame de C.C. en état de honte si elle se fût avisée de ne pas l'imiter. Pauvre C.C.! Je la voyois debauchée, et c'étoit mon ouvrage. Helas! Je ne les avois pas epargnées. Que ferai-je, si dans quelques mois elles se trouvent grosses? Je les voyois toutes les deux sur mon compte. Dans ce malheureux combat entre la raison, et le preju= ge, la nature, et le sentiment, je ne pouvois me deter= miner ni à me trouver au souper, ni à y manquer. Si je m'y trouve, on passera une nuit dans la de= cence, et je me vens ridicule, jaloux, avare, ingrat, et impoli. Si j'y manque, C.C. est perdue, du moins

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

dans mon esprit. Je sens que je ne l'aimerai plus, et
que certainement je ne penserai plus à l'épouser.
Dans ce combat de mon ame, je me sens dans le be-
soin indispensable d'une certitude. Je me masque, et
je vais en droiture à l'hotel de l'ambassadeur de France.
Je dis au Suisse que j'avois une lettre pour Versailles,
et qu'il me feroit plaisir la remettant au courrier qui de-
voit y retourner d'abord qu'il auroit reçu la depeche
de S. E. Il me répond que depuis deux mois on n'avoit
pas vu de courrier extraordinaire — Comment! Un
courrier n'est pas arrivé hyer au soir? — Hyer S. E.
a soupé chez l'ambassadeur d'Espagne.
Sûr du fait, j'ai vu que je devois avaler la pilule.
Il faut abandonner C. C. à la destinée. Si j'ecrivois à
la bonne fille de ne pas y aller j'en agirois en lache.
Vers le soir je vais exprès au casin de Murano, et
j'ecris un billet à M. M. dans lequel je la prie d'ex-
cuser si une affaire pressante survenue à M. de Bra-
gadin m'obligeoit à passer toute la nuit avec lui. Après
cette demarche je retourne à Venise de très mauvaise
humeur, et je vais passer la nuit à la redoute où
j'ai perdu trois ou quatre fois mon argent.
Le surlendemain je suis allé au casin de Murano sûr
de trouver une lettre de M. M. La concierge me la re-
met: je l'ouvre, et j'en trouve une aussi de C. C. Tout
etoit devenu commun entr'elles. Voici la lettre de C. C

« Nous restames fort mortifiées, mon cher mari,
« lorsque nous apprimes que tu ne pouvois pas venir
« souper. L'ami de ma bonne, arrivé un quart d'heure
« après, en a été aussi fort fâché. Nous nous attendions

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

" à souper tristement ; mais point du tout. Tes jolis
" propos de ce monsieur nous égayerent ; et tu ne
" saurois t'imaginer, mon cher ami, comme nous
" sommes devenues folles après le punch au vin de
" Champagne ; mais il est devenu aussi fou que nous.
" Dans les trios il ne nous a pas fatiguées ; mais il
" nous a fait beaucoup rire. C'est, je t'assure un
" homme charmant fait pour être aimé ; mais il
" doit te céder en tout. Sois certain que je n'aime
" que toi, et que tu seras toujours le seul
" maître de mon coeur.

Cette lettre, malgré mon dépit, a dû me faire rire.
Mais celle de M. M. étoit encore plus singuliere.

" Je suis sûre, mon ange, que tu as menti par pa-
" litesse ; mais sache que je m'y attendois. C'est
" un cadeau magnifique que tu as voulu faire
" à notre ami en échange de celui qu'il t'a fait en
" croyant que la M. M. te donna son coeur. Tu le
" possederois tout de même, mon cher ami, mais
" il est bien doux de savoir assaisonner les plaisirs
" de l'amour par les charmes de l'amitié. J'ai
" été fachée de ne pas te voir ; mais j'ai vu après que
" si tu étois venu nous n'aurions pas beaucoup vu,
" car notre ami malgré son grand esprit a quelques
" préjugés de nature. C. C. actuellement a l'esprit
" aussi libre que le nôtre ; et c'est à moi qu'elle en a
" l'obligation. Je peux me vanter d'avoir fini de te
" la former. J'aurois voulu que tu fusses caché à

l'obsevatoire: je t'assure que j'y aurois passées des heures
delicieuses. Mecredi je serai toute seule, et toute à toi à ton
cousin à Venise. Mande moi, si tu seras à l'heure ordinaire à
la statue. Si tu ne le peux pas, nomme moi un autre jour.

Il falloit répondre à l'invitation à ces filles. J'étois amer, et
je devois me faire trouver doux. Je l'ai voulu George Dandin.
Je n'ai jamais pu decider si ma honte étoit de la bonne espece
ou de la mauvaise; et je serois trop long, si je voulois actuellement
agiter ce probleme. Dans ma lettre à C.C. j'ai eu la force de
lui faire mes compliments, et de l'encourager à imiter M.M.
en tout comme le vrai modele de la perfection.

J'ai écrit à cette derniere qu'elle me trouvera obéissant,
comme toujours aux pieds de la statue. Dans ma lettre
pleine de faux compliments sur l'education qu'elle donnoit
à C.C., je ne lui disois que cette seule verité equivoque: je
te remercie de la place dans l'obsevatoire que tu voudrois
que j'eusse occupée. Je n'avois pas pu y tenir
le mecredi, je fus exact au rendez vous. Elle vint habillée
en homme. Elle ne voulut ni opera ni comedie. Mon, me
dit elle, à la redoute perdre notre argent, ou le redoubler.
Elle avoit six cent ecquins, et j'en avois cent à peu pres.
La fortune nous fut contraire. Après avoir tout perdu,
elle trouva dans un endroit, où elle savoit qu'il devoit être,
son bon ami auquel elle demanda de l'argent. Il re-
vint une heure après, et il lui donna une bourse de trois
cent ecquins. Elle retourna à ponter, et elle s'étoit re-
faite; mais ne se contentant pas, elle regredit, et après
minuit nous allames souper. Elle me trouva fait mal-
gré que je m'efforçois de ne pas le paroitre. Sur elle, elle
étoit belle, gaye, enjouée, amoureuse, toujours la même.

Elle sut de me mettre en train de gayeté me contant en détail tout l'historique de la nuit qu'elle avoit passée avec C.C, et s'amu. C'étoit precisement ce qu'elle ne devoit pas faire; mais l'esprit a trop souvent le défaut de supposer celui d'un autre degagé, et libre comme il se sent lui même. Il me tardoit que nous allassions nous coucher pour voir finir une narration dont les details voluptueux ne feroient pas sur moi l'effet qu'ils auroient dû faire. J'avois peur de me trouver hors d'état de faire bonne figure au lit; et pour la faire mauvaise il suffit de le craindre. Un jeune homme amoureux ne doute jamais de l'insuffisance de son amour: s'il en doute l'amour se venge, et le plante là.

Mais au lit, la beauté, les caresses, et la pureté de l'ame de cette charmante femme dissiperent toute ma mauvaise humeur. Les nuits etant devenues plus courtes nous n'eumes pas le tems de dormir. Après avoir passées nos deux heures avec l'amour, nous nous reparames amoureux. Elle me força à lui promettre d'aller prendre de l'argent au carin pour jouer de moitié avec elle. J'y fus, j'ai pris tout l'~~argent~~ or que j'ai trouvé, et portant avec la force qu'on terme de jeu on dit à la martingale, j'ai gagné trois et quatre fois par jour pendant tout le reste du carnaval. Je n'ai jamais perdu la ~~septième~~ sixième ~~carte~~. Si je l'avois perdue je n'aurois plus eu de fond qui consistoit en deux mille sequins. De cette façon j'ai augmenté le petit tresor de ma chere M. M., qui m'ecrivoit que l'honnêteté exigeoit que nous soupassions tous les quatre ensemble le dernier lundi du carnaval, et j'y ai consenti.

Ce souper fut le dernier que j'ai fait avec C.C. Il me fut fort gayé; et ayant pris mon parti, je n'ai eu des grandes attentions que pour M.M. La jeune fille nullement genée par ma presence ne s'occupa que de son nouveau galant.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Prevoyant cependant des gênes inavitables, j'ai mis M. M. de
disposer les chose de façon que l'ambassadeur put passer libre:
ment la nuit avec C. C, comme moi avec elle, et elle fit cela
très bien.

Après souper il parla du jeu de Pharaon, que les belles ne con:
noissoient pas†, et pour leur faire voir ce que c'étoit il donna
la des cartes, et il fit une banque de cent doubles louis qu'il
eut soin de faire gagner à C. C. Ne sachant que faire de
tout cet or, elle mia la chere amie d'en avoir soin jusqu'au mo:
ment qu'elle sortiroit du couvent pour se marier.

† car au reste on ne jouoit qu'à la bassette.

Après le jeu, M. M. dit qu'ayant mal à la teste, elle alloit se
coucher dans l'alcove, et elle me prioit d'aller l'endormir. Nous laissames ainsi la novice toute seule
avec l'ambassadeur. Six heures après, quand le carillon
nous apprit que nous devions finir notre orgie, nous les
trouvames endormis. Pour ce qui me regarde j'ai passée
avec M. M. une nuit aussi amoureuse que tranquille
sans jamais penser à C. C. Ainsi nous finimes le carnaval.

Le premier vendredi de careme j'ai trouvé à son carin
une lettre de M. M. dans laquelle elle me donnoit deux
nouvelles affligeantes. La premiere étoit que la mere
de C. C. etoit morte, la pauvre fille étoit au desespoir.
L'autre, que sa confesse étoit guerie de son rheume,
elle étoit retournée dans sa chambre en même tems
que la religieuse tante de C. C. par une predilection
particuliere avoit obtenu de l'abbesse qu'elle coucheroit
dans son appartement. Cet evenement privoit l'ambas:
sadeur de l'espoir de souper encore avec elle. Tous ces
malheurs me paroissoient petits en comparaison d'un plus
grand que je craignois. C. C. pouvoit être grosse. Malgré que
ces sentimens qui m'attachoient à elle ne fussent plus ceux

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

de l'armour, ils etoient cependant assez forts pour m'obli=
ger à ne jamais l'abandonner. M. M. m'invitoit à souper
avec son ami pour le lundi prochain. J'y fus, et j'ai trouvé
l'ambassadeur egalement que M. M. fort triste; lui d'a=
voir perdu C. C, elle de ne plus l'avoir dans sa chambre,
et de ne savoir que faire pour la consoler dans le malheur
qu'elle avoit eu de perdre sa mere.

Vers minuit l'ambassadeur nous quita, nous disant d'un
air triste, qu'il croignoit de devoir aller passer quelques mois
à Vienne pour une affaire de grande consequence. Ce même
Jour nous fixames nos soupers en maigre tous les vendredis.

D'abord que nous restames seuls elle me dit que l'am=
bassadeur me savoit gré, si pour l'avenir j'irois au ca=
sin deux heures plus tard. C'est comme d'esprit ne pou=
voit pas se livrer à la tendresse en presence d'un fiers.
A tous ces soupers, jusqu'à son depart pour Vienne, il
nous quita toujours à minuit. Il ne s'agissoit plus d'aller
se cacher dans le cabinet, car nous allions nous coucher
dans l'alcove, et d'ailleurs ayant fait l'amour avant
que j'arrivasse, il n'avoit pas des desirs de reste. M. M. me
trouvoit amoureux même avec quelque augmentation d'
ardeur, car ne pouvant la voir qu'une fois par semaine,
j'attendois toujours le vendredi avec impatience. Les
Lettres de C. C. qu'elle me portoit m'attendrissoient jus=
qu'aux larmes. Après avoir perdu sa mere, elle ne
pouvoit plus compter sur l'amitié d'aucun de ses
parens. Elle m'appelloit son unique ami, et me par=
lant de la peine qu'elle ressentoit songeant que tout
qu'elle resteroit au couvent elle ne pourroit plus se

flatter de me voir, elle me recommandoit de rester
toujours le fidele ami de M. M.

Ce fut le vendredi saint qu'arrivant au casin à l'
heure de souper j'ai trouvé le couple fort triste. Ils
ne mangeoient pas, ils ne parloient guere, cela m'in=
quietoit, et l'honête discretion m'empechoit d'en deman=
der la raison. M. M. étant allé quelque part, l'am=
bassadeur me dit qu'elle étoit affligée, et qu'elle pouvoit
avoir raison de l'être parcequ'il devoit partir pour Vi=
enne quinze jours après Pâques. Je vous dirai même,
me dit-il, qu'il se peut que je ne revienne plus; mais il ne
faut pas le lui dire, car elle en seroit au desespoir.

Lorsqu'elle vint se remettre à table je lui ai vu les
yeux gros. Voici ce qu'il lui dit.

Mon depart est indispensable, car je ne suis pas
mon maitre; mais mon retour est sûr d'abord que
j'aurai fini l'affaire qui m'oblige à partir. Le casin
vous reste, mais l'amitié et la prudence m'obligent
à vous avertir, ma chere amie, de ne pas y met=
tre les pieds pendant mon absence, car d'abord
que je ne suis plus ici, je ne peux plus être sûr de
la fidelité des gondoliers qui me servent, et je
doute que notre ami que voici puisse se flatter d'
en trouver d'incorruptibles. Je vous dirai d'ailleurs
que non seulement je crois que notre pratique
est connue aux inquisiteurs d'état, qui par politique

dissimulent; mais je ne repons pas que le secret puisse
se conserver au couvent d'abord que la religieuse que
vous connoissez sera sûre que ce ne sera plus pour aller
souper avec moi que vous sortirez. Les personnes dont
je vous réponds sont le concierge et sa femme. Je
leur ordonnerai avant de partir de regarder notre
ami comme un autre moi meme. Vous vous en=
tendrez ensemble, et tout ira bien jusqu'à mon re=
tour si vous vous regler avec prudence.

Je vous ecrirai par le canal de mon concierge, et sa
femme vous fera tenir mes lettres comme elle a fait
jusqu'à present, et vous vous servirez du meme moy=
en pour me répondre. Je dois partir, ma chere amie,
mais mon coeur ne s'eloigne pas de vous. Je vous laisse
jusqu'à mon retour entre les mains d'un ami que
je sais bien content d'avoir connu. Il vous aime, il a
du coeur, et de l'experience, et il ne vous laissera
pas faire des fausses pas.

Cette nouvelle a fort frappé M. M. qui les a tous
pria de la laisser partir se sentant dans le besoin d'al=
ler se coucher. Nous mimes le souper au jeudi après Pâques.
Après son depart l'embarras de me demontra
qu'il falloit absolument tenir loin d'elle l'idée qu'il pour=
roit ne plus retourner. Je vais travailler, me dit il, avec le
cabinet de Vienne à un ouvrage qui fera parler toute l'Eu=
rope. Ecrivez moi tout, et si vous l'aimez ayez soin de son
honneur, et sur tout, s'il le faut, ayez la force de vous opposer
à tout ce qui pourroit vous exposer à des malheurs que
vous pourriez prevoir, et qui vous deviendroient funeste à

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

tous les deux. Vous savez ce qui est arrivé à madame de Riva, religieuse dans le couvent de S. xxx. On la fit disparoître d'abord qu'on sut qu'elle étoit grosse, et M. de Tulai, ambassadeur de France comme moi, peu de tems après devint fou, et mourut. J. J. Rousseau m'a dit que ce fut l'effet d'un poison; mais c'est un visionaire. Son poison fut le chagrin de ne pouvoir rien faire pour cette malheureuse que le pape à la fin dispensa de ses voeux, se maria, et vit actuellement à Parme.

Traitez donc que les sentimens de l'amitié ayent plus de force que ceux de l'amour, voyez la quelque fois au parloir, et abstenez vous de la conduire au caffé, car les bavards vous trahiront. La certitude où nous sommes que ni l'une ni l'autre est grosse diminue de beaucoup ma peine; mais convenez que vous avez été bien imprudent. Vous avez couru un terrible malheur! Reflechissez au parti extreme que vous vous seriez vu forcé à prendre, car je suis sûr que vous n'auriez pas pu l'abandonner. Elle croyoit qu'il étoit facile d'avorter prenant certaines drogues; mais je l'ai desabusée. Au nom de Dieu soyez sage à l'avenir, et écrivez moi tout. Mon devoir est de m'interesser à son sort.

Il me mena à Venise, et il retourna chez lui. J'ai passé une nuit fort inquiete, et le lendemain je suis retourné au caffé pour écrire à l'affligée une lettre faite pour la consoler, et lui insinuer la necessité où nous étions de nous soumettre à un système de prudence.

Dans la reponse, que j'ai reçue le lendemain, j'ai vu la plus vive peinture du desespoir qui opprimoit son ame. La nature lui avoit developpé un temperament qui lui rendoit le cloître insupportable, et je prevoyois les furieux combats avec elle, et avec moi même que je devois me preparer à essuyer.

Nous nous vimes le jeudi après Pâques. Je l'avois prevenue que j'irois à minuit. Elle avoit passé quatre heures avec

son ami dans les tristes plaintes de sa cruelle Destinée.
Après souper il s'en alla me priant de rester avec elle; ce
que j'ai fait ne pensant certainement pas à ces plaisirs qui
ne peuvent pas avoir lieu quand le coeur est preoccupé
par une grande douleur. Elle avoit maigri, et elle
m'excitoit à une compassion exclusive de tout autre
sentiment. Je l'ai gardée une heure entre mes bras,
imprimant cent baisers sur son intéressante figure, très
content de trouver mon ame entierement concentrée
à respecter sa douleur. J'aurois eu de l'insulter, si
je l'avois invitée à se distraire par des egarements aux
quels son ame d'accord avec la mienne n'auroit pas pu
se livrer. Elle me dit quand je l'aiquittée qu'elle ne
s'étoit jamais tant sûre que je l'aimois comme dans cette
nuit, et elle me pria de réflechir que je serois son seul ami.
Dans la semaine suivante avant souper l'ambas-
sadeur appella le concierge, et il me fit en sa presence
une ecriture, qu'il lui fit signer, dans laquelle il me
transmettoit tous ses droits sur tout ce qui se trouvoit
dans le cassin, et il lui ordonnoit de me servir en tout
comme à lui même.
Nous devions souper ensemble pour la dernière
fois le surlendemain [redacted]; mais j'ai trouvé M.M.
seule qui avoit l'air d'une statue de marbre blanc de
Carrare. Il est parti, me dit elle, et il te recommande M.M.
Demain au soir il quittera Venise. Homme fatal que je
ne verai peut etre plus, et que je ne savois pas d'aimer!
C'est à present que je le perds que je m'en apperçois.
Je n'étois pas heureuse avant de le connoître; mais
je ne m'appellois pas non plus malheureuse. Je sens
que je le suis à present.
J'ai passé toute la nuit avec elle pour calmer sa
douleur. J'ai connu le caractere de son ame aussi

transportée pour les plaisirs quand elle se croyoit heureuse,
que sensible à la peine lorsque la douleur l'accabloit. Elle
me donna l'heure à laquelle je devois aller au parloir
le lendemain, et je fus enchanté de la trouver moins
triste. Elle me montra une petite lettre que l'ami lui avoit
écrit de Treviso. Puis elle me dit que je devois aller la voir
deux fois par semaine, et que souvent elle viendroit à la
grille accompagnée d'une autre religieuse, et une au-
tre fois d'une autre, parcequ'elle prevoyoit que les vi-
sites que j'allois lui faire deviendroient la nouvelle du
couvent quand on sauroit que j'étois le même qui al-
loit toujours à la messe à leur eglise: par conséquent
elle me dit de m'annoncer sous un autre nom pour
ne faire naître aucun soupçon dans la tête de la tante
de C. C. Elle me dit que cela cependant ne l'empecheroit
pas de venir à la grille toute seule quand elle auroit be-
soin de me parler sans témoin. Elle me demanda un
autre plaisir que je n'ai pas eu de peine à lui accorder.
Elle a voulu que je lui promisse de jouer, et coucher au
casin au moins une fois par semaine, et de lui écrire a-
près jouer une petite lettre que la concierge auroit
soin de lui faire tenir comme toujours.

Nous passames ainsi quinze jours assez tranquillement,
jusqu'à ce qu'elle reçut son enjouement, et que ses in-
clinations amoureuses se revivent en force. La
nouvelle qu'elle me donna, et qui me mit du beaux
me dans l'ame fut que C. C. étoit enfin hors
de crainte.

BnF MSS

Toujours amoureux, et reduits à n'avoir autre recours
que celle d'une gerante grille, nous nous sentions invités.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

A Dsa

Nous mettions à la torture notre esprit, pour trouver quelques moyens faits pour nous procurer des entrevues libres. M. M. m'avoit qu'elle étoit toujours sûre de la fidelité de la jardiniere pour sortir, et pour rentrer sans nulle crainte d'être vue, puisque la petite porte attenante au couvent par la quelle elle entroit dans le jardin n'étoit sujette à être vue d'aucune fenetre, et paroit même pour condamnée, et que personne ne pouvoit me plus la voir quand elle traversoit le jardin pour parvenir à la loge où étoit la petite vive qui paroit pour impraticable. Nous n'avions besoin que d'une gondole à une rame, et il lui paroissoit impossible qu'à force d'or, je ne parvinsse trouver un batteau dont avec lequel nous pourrions être vus. Je pensois avec douleur qu'elle me soupçonnoit de peu d'amour.

Je lui ai proposé d'aller tout seul dans un batteau dont je serois moi même le batelier, et, d'où je descendrois, batelier, que personne ne pouvoit me plus la voir j'entrerois dans le jardin, et dans sa chambre après, conduit par elle même, ou par la convese, où je passerois avec elle toute la nuit, et même tout le lendemain si elle étoit sûre de pouvoir me cacher; mais ce projet la faisoit frissonner: elle fremissoit en songeant au risque auquel je m'exposerois. Mais, me dit elle, puisque tu sais voguer, viens dans le batteau, fais que je sache l'heure, et s'il est possible le moment où la femme fidele se tiendra aux aguets, et tu peux être sûr que je n'attendrai que quatre minutes: j'entrerai dans le batteau, nous irons au canal, et nous passerons des moments heureux. Je lui ai promis d'y penser; et ce fut ainsi que je l'ai contentée.

J'ai acheté un petit batteau, et sans la pouvoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

je suis allé la nuit tout seul faire le tour de l'île, pour
voir tous les murs du couvent du coté de la Lagune. Une
petite porte fermée que j'ai aperçue ne pouvoit être que
celle de la rive par où elle étoit accoutumée de sortir.
Mais pour aller de là au carin le tour qu'il falloit faire de
la moitié de l'île n'étoit pas indifferent, car le sac a-
bligeoit à le prendre au large. Allant à une rame
j'avois besoin au moins d'un quart d'heure.

D'abord que je me suis vu sûr j'ai communiqué le pro-
jet à M. M. qui en fut joyeux. Nous determinames le jour
du vendredi lendemain de la fête de l'ascension, et dans
le même jour je suis allé en masque au parloir, ou nous
mimes nos montres d'accord; puis je suis allé au carin pour
ordonner à souper pour deux.

Une heure après le soleil couché je suis allé à S. François
de la vigne où je tenois mon bateau dans une <u>cavane</u> que
je louois. Après l'avoir fait secher, et mettre en bon or-
dre, je me suis habillé alerte dans le costume des
Barnotes, et monté en poupe, je suis allé en droiture
à la petite rive du couvent, dont la porte s'ouvrit dans
l'instant même de mon arrivée, et où je n'ai pas eu
besoin d'attendre les quatre minutes. A peine la porte
ouverte M. M. en sortit, la porte fut refermée, et elle
descendit dans le bateau enveloppée à la turque dans le
capuchon du manteleet. Dans un quart d'heure sans
point du tout forcer la vogue, je suis arrivé au carin,
où elle descendit dans l'instant, et deux minutes après
moi aussi, car j'ai dû lier le bateau à un chaînon,
et l'assurer avec un cadenas pour le garantir des
voleurs, qui dans la nuit s'amusent à en voler tout qu'
ils peuvent, lorsqu'ils ne le trouvent lié qu'avec de la corde.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

A Pst

J'étois tout en rage; mais cela n'a pas empeché mon ange de me sauter au cou: la reconnoissance defioit l'amour: glorieux de mon exploit, je riois de nouveau de son asme. Ayant oublié de porter avec moi une chemise, elle me donna une des siennes après m'avoir essuyé, et avoir absorbé à force de poudre la sueur qui me couroit de la tête. Nous ne voyames qu'après avoir passé deux heures en proye de la flamme qui nous brûloit avec encore plus de force que dans le commencement de notre connoissance; mais je l'ai laissé dire; je l'ai bridée dans le moment du danger craignant trop le tableau que l'ami m'avoit fait, et dont l'impression étoit ineffaçable dans mon esprit. M. M. gaie, et folatre, me trouvant nouveau en Lorraine, anima nos debats avec les expressions les plus libres; mais elle n'avoit besoin de rien ajouter à mon ardeur, car je l'aimois plus que moi même.

Les nuits étoient courtes. Elle devoit retourner au couvent à six heures, et quatre heures sonnoient précisement lorsque nous nous mettions à table. Mais ce qui vint non seulement troubler notre joye; mais nous faire douter les cheveux fut un orage, qui se levoit au couchant. Nous ne pouvions nous consoler qu'en comptant sur la nature de ces orages, qui ordinairement ne durent jamais plus qu'une heure: nous esperions qu'il ne seroit pas extraordinaire, et qu'il ne laisseroit pas après lui un vent trop fort pour moi, qui quoique assez brave, je n'avois pas cependant, ni la pratique, ni la vigueur d'un Lorrain. Sur le minuit d'une dernière heure l'orage éclate entre les éclairs, et les foudres, et le tonnere gronde sans cesse, et a près un grande pluie le ciel retourne serein, mais sans clair de Lune qui ne peut pas luire à la fête de l'Ascension.

Cinq Heures sonnent: mais ce que j'avois prevu est arrivé.
A la suite de l'orage le vent Garbin qui m'étoit contraire ~~à la suite de l'orage~~ + soufflait fort: ma tirannos del mar Libecchio veita. Ce Lebeche, vers savant de l'Ariosto que l'Ariosto avec raison appelle tyran de la mer, est le Sud Ouest: je ne disois rien; mais il m'effrayoit. Je dis à M. M. que nous devions sacrifier une Heure de plaisir à la prudence. Il me fallut partir d'abord, car si le vent augmente, il ne sera plus possible de doubler la pointe. Elle entend raison, et elle va au coffre, dont elle avoit aussi une clef pour prendre quarante ou cinquante ceguins dont elle avoit besoin. Elle fut enchantée, lorsqu'elle vit quatre fois plus d'or qu'elle n'avoit espéré, lorsque je lui eus dit, à la fin du carême. Elle me remercia de ne lui avoir rien dit, et me disant qu'elle ne vouloit que mon coeur, elle descendit, et se mit toute étendue dans le bateau. Je me mis en nage plein de courage, et de peur tout en même tems, et en cinq minutes j'ai doublé la pointe. Mais c'est au delà que j'ai trouvé une resistance supérieure à ma force. Sans cette resistance je n'aurois eu besoin que de dix minutes. Sans un rameur à proue, il me paroissoit impossible de pouvoir affronter le vent et la courante: je voguois avec toute ma vigueur; mais tout ce que je pouvois faire étoit d'empêcher le bateau de reculer. Après une demie Heure de cet état de détresse je sentois que l'haleine me manquoit, et je n'avois rien dire: je ne pouvois pas penser à me reposer, car le moindre repos m'auroit fait reculer rapidement. M. M. se tenoit là dans le silence, ayant peur à parler, car elle savoit que je n'avois pas la force de lui répondre. Je me voyois à la fin perdu. Je vois de loin une barque qui venoit rapidement; sûr d'être reconnu j'attens qu'elle me dépasse, car sans cela le vent ne lui auroit pas laissé entendre ma voix. D'abord

BnF M53

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

que je la voïs à ma gauche à la seule distance de deux toises, je crie au secours pour deux cequins. La barque baisse d'abord la voile, vient à moi à quatre rames, m'accroche, et je me demande qui un homme qui me mene à la pointe opposée de l'île. On me demande un cequin, que je donne d'abord, promettant l'autre à l'homme qui me meneroit à la pointe montant en poupe. En moins de dix minutes, moi voyant à proue, nous vimes devant la petite ruine du couvent; mais le secret m'étoit trop cher pour le risquer. Nous arrivames à la pointe, où j'ai renvoyé mon homme lui donnant son cequin. De là avec le vent en faveur je suis facilement arrivé à la petite porte, ou M. M. descendit me me disant que ces quatre paroles. Va dormir au cairn. J'ai trouvé son conseil très sage, et je l'ai suivi. J'avois le vent en faveur, et faisant le contraire je me serois vu dans le même danger. Je suis allé me coucher, j'ai dormi huit heures, j'ai écrit à M. M. que je me portois bien, et que nous nous reverrions à la grille; puis je suis allé à S. François, ou après avoir fait remettre mon bateau en carene je me suis marqué, et je suis allé sur Balleau en carene je me suis marqué, et je suis allé sur

Le Lidon

M. M. Le Lendemain vint à la grille toute seule pour faire avec moi toutes les reflexions que la raison avoit besoin de faire après tout ce qui nous étoit arrivé. Mais la conséquence de ces reflexions ne fut pas celle de nous decider à ne plus nous exposer à un danger pareil? nous nous decidames seulement à prevenir l'orage s'il arrivoit une autre fois en quittant tout dans l'instant que nous le verrions naître. Nous n'avions besoin que d'un quart d'heure. C'eut toute la prudence que l'amour nous permit d'adopter. Nous fixames notre seconde partie à la troisieme fête de Pentecotes. Sans la rencontre de la barque qui alloit à Monello, j'aurois dû retourner avec M. M. au cairn, qui ne

pouvant plus retourner au couvent seroit restée avec moi; j'aurois
dû partir de Venise avec elle, et je n'aurois pu plus retourner, et
son sort devenant attaché au mien, ma vie seroit devenue dé=
pendante d'une destinée tout à fait différente de celle dont les
combinaisons m'ont conduit à me trouver aujourd'hui à l'âge de soixante et douze ans à Dux.
Nous poursuivîmes trois mois à nous voir une fois par se=
maine toujours amoureux, & jamais troublés par le moindre
accident. M. M. ne pouvoit s'empêcher d'en rendre compte
à l'ambassadeur auquel je devois aussi écrire tout ce qui
nous arrivoit. Il nous répondoit qu'il nous portoit compliment
sur le bonheur dont nous jouissions; mais qu'il ne pouvoit que
prévoir des malheurs si nous ne nous déterminions à finir.

M. Murrai ministre résident d'Angleterre, bel homme,
plein d'esprit, savant, et prodigieusement amateur du beau
sexe, de Bacchus, et de la bonne chère entretenoit la ce=
lèbre Ancilla, qui m'ayant trouvé à Padoue voulut me
faire faire connoissance avec lui. Ce brave homme après
trois ou quatre soupers qu'il me fit faire avec lui devint mon
ami dans le même goût à peu près que l'ambassadeur
l'avoit été, avec la seule différence que celui-ci aimoit
à être spectateur, et celui-là aimoit de faire lui même
le spectacle. Je n'étois jamais de trop dans ses débats a=
moureux, où à la vérité il étoit brave, et la voluptueuse
Ancilla était enchantée de m'avoir pour témoin; mais
ne leur ai jamais donné la satisfaction de me mêler aussi
de leurs combats. J'aimois M. M.; mais ce n'étoit pas
la principale raison. Ancilla étoit toujours enrouée, et se
plaignoit continuellement d'une douleur intérieure dont
Le gorier. Je craignois la V....., malgré que se portât
bien. Elle en est morte dans l'automne, et un grand

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

d'heure avant d'expirer, son amant Mussi à ma pre=
sence cede à ses instances lui rendant le devoir d'un tendre
amant malgré un cancer qui la defiguroit. Ce fait fut
connu de toute la ville, car ce fut lui qui le publia; me
citoyen
~~ne l'a continué~~ en qualité de Remote. Ce fut un des plus
frappans spectacles que j'aye vu en toute ma vie. Le cancer,
qui rongea le nez, et la moitié de la belle figure de cette
femme lui rongea de l'oesophage deux mois après qu'elle eut d'etrangle=
De la vérole par l'onction mercurielle
de que lui administra un chirurgien nommé Lucchesi qui
s'étoit engagé de la guerir pour cent sequins. Elle les lui
promit par écrit sous condition qu'elle ne les lui payeroit
~~que~~ lorsque
~~que lorsqu'elle~~ que quand il auroit joué lui même avec elle le rôle de tendre amant.
~~Lucchesi~~
Lucchesi ne voulut pas passer par là, et elle s'étant obstinée
à ne pas vouloir le payer à moins qu'il ne fut la condition
stipulée, l'affaire fut portée devant le magistrat. La
Angleterre Anglaise avoit gagné son procès, mais a Ve=
nise elle l'a perdu. Le juge dit dans la sentence qu'une con=
dition criminelle non tenue ne pouvoit pas préjudicier à
la validité du contract. Sentence fort sage
rongée, et
Deux mois avant que le cancer eut rendu cette femme hideuse
la charmante figure de cette célèbre courtisane, Monsieur
en visite
Memmo mon ami ~~aujourd'hui~~ procurateur de St Marc, me
me pria de le conduire chez elle. Dans le plus beau de la conver=
sation une gondole arrive, et nous voyons descendre le comte
de Rosamberg ambassadeur de la cour de Vienne. Voila M.
Memmo epouvanté, puisqu'un noble venitien ne peut se
nulle
trouver ~~quelque~~ part avec un ministre d'une cour etran=
gere sans devenir coupable de haut crime. M. Memmo
d'Ancilla
donc cite cite sort de la chambre pour le sauver, et je le suis;

mais vers l'escalier il rencontre l'ambassadeur, qui voyant qu'il se cache fait un éclat de rire. Il se montre dans l'instant dans la gondole de M. Memmo avec lui, et je l'accompagne chez M. Cavalli secretaire des inquisiteurs d'état, qui demeuroit à cent pas de là sur le même grand canal.

Le seul moyen que M. Memmo avoit pour se garantir au moins d'une grande reprimande étoit celui d'aller donner la chose au secretaire du tribunal qui en verroit l'innocence: il étoit bien aise que je fusse avec lui pourque je puisse temoigner la simplicité de l'evenement.

M. Cavalli reçoit M. Memmo en riant, et lui dit sans qu'il avoit pas bien fait à venir se confesser sans perdre le moindre tems. M. Memmo alors tout étonné lui dit la courte histoire de la rencontre, et le secretaire en étoit informé, et qui il de l'air le plus serieux lui dit qu'il ne doutoit pas de la verité de son recit, puisque les circonstances étoient les mêmes que lui étoient deja connues.

En sortant de chez M. Cavalli nous raisonnames sur cet evenement assez pour decider qu'il étoit impossible qu'il lui fut connu; mais la maxime du tribunal est de ne se laisser jamais croire à l'obscur de quelque chose.

Le Resident Murray apprit la mort d'Ancilla sans maitresse en Asie; mais sautant d'une à l'autre il avoit toujours les plus jolies filles de Venise. Cet aimable picurien partit deux ans après pour Constantinople où il resta vingt ans ministre de sa nation. Il retourna à Venise l'année 1778 avec intention de s'y établir, et d'y finir ses jours en paix sans vouloir plus se mêler d'affaires politiques; mais il est mort dans le Lazaret huit jours avant de finir sa quarantaine. ~~Je parlerai encore de lui dans le dépouillement.~~

La Fortune qui poursuivoit à me bien traitter au jeu, mes entrevues avec M. M., dont le secret ne pouvoit plus être caché de personne, puisque les seules religieuses qui pouvoient le découvrir étoient intéressées à le maintenir toujours inviolable, me faisoient passer une vie très heureuse; mais je prevoyois que d'abord que l'ambassadeur se determineroit à desabuser M. M. sur l'espoir qu'elle conservoit toujours de le voir de retour à Venise il rappelleroit aussi ses gens qu'il tenoit toujours à Venise à ses gages, et que nous n'aurions plus de casin. Outre cela je me pouvois pas poursuivre à aller à Murano voguant tout seul dans un petit bateau d'abord que la mauvaise saison arriveroit.

Le premier Lundi d'Octobre, jour dans lequel, les Theâtres s'ouvrent, les masques commençoient, je vais à S. François, je monte en poupe de mon bateau, et je vais à Murano prendre M. M. qui m'attendoit; de là je vais au casin, et les nuits etant devenues plus longues nous soupons, puis nous allons nous coucher, et au son du reveil nous nous disposons à nous entredonner un bon jour amoureux, lorsqu'un bruit qu'il me tenoit de d'entendre du côté du canal me fait aller à la fenêtre. Je reste fort surpris voyant un gros bateau qui portoit entr'eux le mien. Je dis aux rameurs que je leur donnerois dix ecquins s'ils vouloient bien me le laisser; mais ils vinent,

ils ne me croyent pas, et ils s'en vont, certains que à
cette heure là je ne pouvois ni appeller aux voleurs, ni
courir après eux. Cet evenement me desole, et M.M.
même en est desesperée, car elle ne voyoit pas comment je pourois y remedier. Je m'habille vite ne pensant plus à l'amour, ne considerant seulement que j'avois encore deux heures de tems pour aller chercher un bateau capable qui coûte. Je n'avois pas été embarassé ii j'avois pris ma bourse mais les banquiers n'avoient pas marqué de consentir le condamnation à tout hazard qu'ils avoient vu la conduite une religieuse dans un tel couvent d'[illegible]
Je ne pouvois donc penser qu'à trouver un bateau et à l'acheter. Je mets des pistolets dans ma poche, et après avoir pris avec moi une rame et une fourche, je sors et je cours en assurant M.M. que je retournerois avec un bateau quand même je devrois voler le premier que je trouverois. C'étoit dans cette idée que j'avois ~~[illegible]~~ et la fourche
~~[illegible]~~ la rame, les voleurs avoient lié la chaine du mien avec une lime sourde. Je n'avois pas de lime.

Je vois au grand pont, où je savois qu'il y avoit des bateaux, et j'en vois à foison, mais il y avoit du monde
depareillés et liés
sur le quai ~~[illegible]~~ les bateaux étoient dégradés

~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~
soutient
~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~

Courant comme un forcené je vois au bout du quai un

cabaret ouvert. J'entre, et je demande au garçon s'il y avoit là des Bateliers: il me regarde qu'il y en avoit deux yvres. Je vais leur parler, et je leur demande lequel d'eux deux vouloit gagner quatre Livres pour me conduire d'abord à Venise. A cette proposition les voila en dispute pour avoir la preference. Je les appaise en donnant quarante sous au plus ivre, et je vais avec l'autre. Mais trop tot, lui dis-je, prete moi ton Bateau, et je te le rendrai demain — Je ne te connois pas — Je te laisserai un gage. Bien. Voila dix ecquins; mais qui me repondra de toi, car ton Bateau ne vaut pas tant, et tu pourrois me le Voler. Il me conduit alors au même cabaret, et le gage qu'il me rend caution que si je retourne dans la journée avec le Bateau le proprietaire me rendroit mon argent. Fort content d'être revenu, il me conduit dans son Bateau, il y met ~~Le pan~~ deux fourches, et une autre rame, et il s'en va fort content de m'avoir trompé comme moi d'avoir voulu l'être. Toute cette intrigue m'avoit coute une Lieue. Je suis arrivé au canal où M. M. étoit dans la plus grande inquietude; mais d'abord qu'elle m'a vu toute sa gayeté retourna à paroitre. Je l'ai conduite au couvent, et je suis allé à S.t François, où l'homme qui me Lavoit la cervaise ~~interrogué de moi Lorsque~~

a cru que je me moquois de lui quand je lui ai dit 1741
que j'avois troqué mon bateau contre celui là. Je me
suis masqué, et je suis allé chez moi pour me mettre
au lit, car cette fracasserie m'avoit mis aux abois.

Dans ce meme temps la fatalité me fit faire con=
noissance avec le patricien Marcantoine Zorzi, homme
d'esprit, et celebre dans l'art d'ecrire des couplets en
langue veritienne. Cet homme aimoit aussi le the=
atre, et ambitionnant l'honneur de devenir auteur,
il avoit fait une comedie que le public avoit sifflée.
S'etant mis dans la tête que sa piece n'etoit tombée
qu'à cause d'une cabale que lui avoit fait l'Abbe
Chiari poete du theatre de S.t Ange, il se declara per=
secuteur de toutes les comedies de cet abbé. Le mis fa=
cilement devenu membre de la societé de ce M. Zorzi qui
avoit un bon cuisinier, et une jolie femme. Il savoit
que je n'aimois pas Chiari en qualité d'auteur;
et M. Zorzi payoit des gens qui sans misericorde sif=
floient toutes ses pieces. Mon amusement con=
sistoit à les critiquer en vers martelliens, vers mau=
vais qui étoient alors en vogue: M. Zorzi distribuoit
les copies de mes critiques. Ce manege me fit un
ennemi puissant dans la personne de M. Condulmer,
qui m'en vouloit aussi à cause que j'avois l'air de
posseder les bonnes graces de Madame Zorzi à la
quelle avant mon apparition il faisoit une cour assidue.
Ce M.r Condulmer cependant avoit raison de m'en vouloir, car etant
le maitre d'une bonne partie du theatre de S.t Ange,
la chute des pieces du poete lui faisoit du tort. On ne pouvoit
louer les loges qu'à un tres bas prix. Il avoit soixante ans

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

il aimoit les femmes, le jeu, et l'intrigue, mais il paroissoit pour un saint parcequ'il se cachoit tous les matins à la messe à S.t Marc, et pleurer devant un crucifix. On le fit conseiller dans l'année suivante, et en cette qualité il fut pour huit mois inquisiteur d'état. Dans cette place eminente il ne lui fut pas difficile d'insinuer à ses deux collegues qu'il falloit me mettre sous les plombs en qualité de perturbateur du repos public. On verra cela dans neuf mois d'ici.

Au commencement de l'hiver on apprit l'étonnante nouvelle de l'alliance conclue entre la maison d'Autriche, et la France. Le systeme politique de toute l'Europe devenoit un autre en conséquence de ce traité inattendu qui jusqu'à ce moment là paroissoit invraisemblable à toutes les têtes pensantes. La partie de l'Europe qui avoit la plus grande raison de s'en rejouir étoit l'Italie, parcequ'elle se voyoit tout d'un coup delivrée du malheur de devenir le theatre de la guerre au moindre different qui survenoit entre les deux cours. Ce fameux traité étoit sorti de la tete d'un jeune ministre qui jusqu'à ce moment là n'avoit representé dans la carriere politique que le personnage d'homme d'esprit. Ce surprenant traité qui mourut au bout de quarante ans fut conclu l'an 1750 entre madame de Pompadour, le comte puis prince de Kaunitz ambassadeur de Vienne, et l'abbé de Bernis qui ne fut connu que dans l'année suivante le roi l'ayant nommé ambassadeur à Venise. Il reunit en amitié les maisons d'Autriche, et de Bourbon après deux cent quarante ans d'inimitié. Le comte

de Kaunitz etoit retourné à Vienne dans le meme tems
porta à l'imperatrice Marie Therese une lettre de la mar=
quise de Pompadour qui donna la derniere main à la grande
negociation. L'abbé de ~~Bernis~~ Bernis la termina à Vienne cette
même année conservant le caractere d'ambassadeur de
France à Venise. Trois ans après, étant ministre des af=
faires étrangeres, il retablit le parlement, puis il fut fait
cardinal, puis disgracié, puis placé à Rome, puis mort. Mes
ultima linea rerum est.

Neuf mois après son depart, il annonça à M. M. son rappel,
se servant des termes les plus doux; mais si je n'avois pas
prevenu le coup la disposant peu à peu à y être supérieure,
elle y auroit succombé. Ce fut à moi qu'il donna les
instructions. Tout ce qui se trouvoit dans le coffre devoit
être vendu, et tout ce qu'on en retireroit devoit appar=
tenir à M. M., excepté les livres, et les estampes, que
le concierge devoit lui porter à Paris.

Mardi que M. M. ne devoit que venir des Carmes,
je me suis acquitté de toutes les commissions. A la moitié
de Janvier 1755 nous n'eumes plus de caisse. Elle
garda près d'elle deux mille ecquins, ses diamans, et
ses bijoux, se reservant à les vendre dans un autre
tems pour se faire une rente viagere, et elle me
laissa la caisse du jeu, dont nous étions toujours de
moitié. A cette epoque j'avois trois mille ecquins,
et nous ne nous vimes plus qu'à la grille; mais elle
tomba malade, et en danger de vie. Je l'ai vue à la
grille le deux de Janvier portant sur son visage les
marques d'une mort prochaine. Elle me remit l'écrin
avec tous ses diamans, tout l'argent qu'elle avoit, excepté
une petite somme, tous les livres scandaleux, et toutes

1755

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

ses lettres, me disant que je lui rendrois tout si elle echap-
poit à la maladie qu'elle avoit faire, et que tout m'appar-
tiendroit si elle mourroit. Elle m'a dit que C. C. auroit soin
de m'écrire tout, et elle me prià d'avoir pitié d'elle lui
ecrivant toujours; car elle ne pouvoit attendre quelque
consolation que de mes lettres; elle esperoit d'avoir la force
de lire jusqu'au dernier moment de sa vie. Je l'ai assurée,
fondant en larmes, que je demeurerois à Murian jusqu'à
ce qu'elle eut recouvré sa santè. Elle me dit en me quittant
qu'elle etoit sûre que la fointe de C. C. la lui cederoit.

Dans la plus grande affliction, j'ai fait mettre dans une
gondole un sac rempli de livres, et de paquets de lettres,
et ayant mis les bourses d'or dans mes poches, et l'ecrin sous
mon bras, je suis retourné à Venise, ou j'ai mis tout
en lieu de sureté au palais Bragadin. Une heure
après, je suis retourné à Murian pour engager l'autre
à me trouver une chambre meublée où je pusse de-
meurer en pleine liberté. Elle me repondit qu'elle la-
voit où il y avoit deux chambres meublées, et une cuisine,
que je pourrois avoir à tres bon marché, et meme sur dire
qui j'etois si je voulois payer le mois d'avance à un
vieillard qui demeuroit rez de chaussée; il me donneroit
toutes les clefs, et si cela me feroit plaisir, je ne verrois ja-
mais personne. Elle me donna l'adresse, j'y fus sur le
champ, et ayant trouvé tout à merveille, j'ai payé pour
un mois, il me donna la clef de la porte de la rue, et
il garnit d'abord les lits. C'etoit un casin qui etoit au
bout d'une rue morte qui finissoit au canal. Je suis re-
tourné chez Lavie pour lui dire que j'avois besoin d'une
servante qui allat me chercher à manger, et qui put faire

mon lit, et elle me la promit pour le lendemain.
Je suis alors retourné à Venise, où j'ai fait ma mâle con=
me il j'eusse dû faire un long voyage. Après souper j'ai
pris congé de M. de Bragadin, et des deux autres amis,
leur disant que j'allois pour une affaire très importan=
te m'éloigner d'eux pendant quelques semaines
Le lendemain matin j'ai pris une gondole de trajet, et
je suis allé à mon nouveau petit-castin, où je fus très
surpris de trouver Nanine fille de Laure jolie, agée de
quinze ans, qui rougissant, mais avec un sorte d'esprit
que je ne lui connoissois pas, me dit qu'elle auroit
le courage de me servir avec autant de zele que sa mere
meme pourroit en avoir.
Dans l'affliction où j'étois, je n'ai pas pu savoir
bon gré à Laure de ce cadeau, et j'ai même d'abord de=
cidé que la Lorene pouvant pas aller où elle pensoit, sa fille
ne pourroit pas rester à mon service. En attendant je l'ai traitée
~~sa fille~~ avec douceur, je lui ai dit que j'étois sûr de sa bonne
volonté; mais que je voulois parler à sa mere. Je lui ai dit
que voulant parler toute la journée à écrire je ne mangerois
qu'au commencement de la nuit, et que je lui laissois le
soin de me faire venir à manger suffisamment. Après être
sortie de ma chambre, elle retourna sur ses pas, pour
me donner une lettre me disant qu'elle avoit oublié de
me la donner d'abord. Il ne faut jamais oublier, lui
dis-je, car si vous aviez encore tardé une seule minute
à me donner cette lettre, un grand malheur auroit
pu arriver. Elle rougit de honte. C'étoit une courte lettre
de C. C., dans laquelle elle me disoit que son mari étoit au

lit, et que le medecin du couvent lui avoit trouvé de la fievre. Elle me promettoit une longue lettre pour le lendemain. J'ai passé la journée mettant en bon ordre ma chambre, puis ecrivant à M. M., et à ma pauvre C. C.

Monine vint me porter des flambeaux, et me dire que mon dîner étoit prêt. Je lui ai dit de me le servir, et voyant qu'elle n'avoit mis qu'un couvert je lui en ai fait mettre un autre lui disant qu'elle mangeroit toujours avec moi. Je n'avois guere d'appetit; mais j'ai trouvé que tout étoit bon, excepté le vin. Monine me promit qu'elle en trouveroit de meilleur, et elle est allée se coucher dans mon antichambre.

Après avoir cachetées mes lettres, je suis allé voir si Monine avoit fermée la porte de sa chambre du coté de l'escalier, et je l'ai trouvée fermée au verrou. J'ai soupiré voyant cette fille qui dormoit profondement, ou en feroit semblant, et dont il m'étoit facile de penetrer l'idée; mais je ne m'étois jamais de ma vie trouvé dans une affliction pareille: j'en jugeois la grandeur par l'indifference avec la quelle je la regardois, et par la certitude dans la quelle j'étois que ni elle ni moi nous ne courions aucun risque.

Le lendemain je l'ai appellée de tres bonne heure, et elle entra toute habillée, et tres decemment. Je lui ai donné la lettre pour C. C., qui en contenoit une pour M. M., et je lui ai dit de la porter d'abord à sa mere, et de revenir pour me faire du caffé. Je lui ai dit en même tems que je dinerois à midi, elle me dit alors que c'étoit elle qui m'avoit fait à manger la veille, et que si j'en avois été content, elle en feroit autant tous les jours. Après lui avoir dit qu'elle me feroit plaisir, je lui ai donné

encore un cequin. Elle m'a dit qu'elle avoit encore seize livres de celui que je lui avois donné la veille; mais quand je lui ai dit que je lui ferois present du surplus et que je ferois ainsi tous les jours, je n'ai pas pu l'empecher de me baiser dix fois la main. Je me suis bien gardé de la retirer, et l'embrasser, car l'envie de rire me seroit trop facilement venue, et j'aurois deshonoré ma douleur. Et fovea morbo cum juvat ipse dolor.

Ainsi la journée passa comme la precedente. To:nine est allée se coucher tres contente de m'avoir plu en qualité de servante, et que je ne lui eusse pas re:pliqué que je voulois parler à sa mere. Après avoir cacheté ma lettre, ayant peur de me reveiller trop tard, j'ai appellé tout bas la fille, craignant de la re:veiller, si elle dormoit; mais elle m'entendit, et elle vint voir ce que je voulois n'ayant qu'une jupe au des:sus de sa chemise. Voyant trop, j'ai d'abord detourné mes yeux: Je lui ai donné sans la regarder la lettre adressée à sa mere, lui ordonnant de la lui porter toujours le matin avant d'entrer dans ma chambre. Elle retourna dans son lit, et pensant à ma foiblesse je me suis attristé. J'ai reconnu Tonine pour si jolie, qu'en songeant à la facilité avec la quelle elle m'au:roit gueri de ma douleur j'en fus honteux. Cette douleur m'étoit chere. Je me suis endormi decidé à dire à Laure d'eloigner de moi ce talisman, mais le lendemain je n'ai pas pu m'y resoudre. J'eus peur de causer à la bonne fille la plus sensible de toutes les mortifications. Dans les jours suivans elle

n'est plus allée se mettre au lit qu'après avoir reçu
ma lettre, et je lui ai sugré, car pour quinze jours de suite
la maladie de M. M. empira tellement que je m'attendois
matin et soir à recevoir la nouvelle de sa mort. C. C. m'é-
crivit le dernier jour de carnaval, que sa chere amie
n'avoit pas eu la force de lire ma lettre, et qu'on alloit
l'administrer le lendemain. Frappé par cette nouvelle,
je n'ai pu ni sortir de mon lit, ni manger. J'ai passé la
journée à écrire, et à pleurer, et Nanine n'a quitté mon
chevet qu'à minuit; mais je n'ai pas pu fermer l'oeil.

Le lendemain matin Nanine me remit une lettre de
C. C, dans laquelle elle me disoit que le medecin avoit
prononcé qu'entre la vie, et la mort M. M. pouvoit
vivre encore quinze à vingt jours: une fievre lente
ne la quitoit jamais, sa foiblesse étoit extrême, elle ne
pouvoit prendre que des bouillons, et les
remedes qui l'ennuyoient lui accéleroit la mort. Je
fondois en larmes. Je ne pouvois soulager ma douleur
qu'en écrivant, et Nanine avec son bonsens me disoit
que je la nourissois; est que j'en mourois. Je voyois
moi même que la douleur, le lit, le peu de nourriture,
et la plume à la main toute la journée me feroient de-
venir fou. J'avois communiqué mon affliction à la pauvre
fille qui ne savoit plus que me dire. Son embarras étoit
devenu celui d'essuyer mes larmes. Elle me faisoit pitié.

Le huitieme ou dixieme jour de carême, après avoir
assurée C. C. que si M. M. mourroit je ne lui survivrois
que de quelques jours, je l'ai priée de dire à sa mourante

amie que pour vivre moi même j'avois besoin qu'elle me donnât parole de se laisser enlever, si elle guerissoit. Je lui disois que j'avois quatre mille ecquins, et des diamans qui en valoient six mille, qui feroient un capital suffisant pour nous donner de quoi bien vivre par toute l'Europe.

= C. C. m'écrivit le lendemain que la malade, après avoir écouté attentivement la Lecture de mon projet, avoit été assaillie de mouvemens spasmodiques, et que lorsqu'ils cesserent une forte fievre lui étoit montée au cerveau de sorte que pour trois heures continuelles elle avoit extravagué avec un vanilogue en françois qui auroit scandalisé les nonnes qui s'y trouvoient presentes si elles l'avoient compris. Ce fatal effet de ma Lettre me mit au desespoir.

Je voyois que j'allois mourir aussi, si je ne retournois à Venise, car les deux Lettres de C. C. que je recevois soir, et matin, me rongeoient le coeur deux fois par jour. Le delire de ma chere M. M. dura trois jours. C. C. m'écrivit le quatrieme qu'après avoir dormi trois heures elle s'étoit trouvée en état de raisonner, et qu'elle lui avoit dit de m'écrire qu'elle étoit sûre de guerir, si elle pouvoit se tenir pour certaine, que j'executerois le projet que je lui avois fait. Je lui ai répondu qu'elle ne devoit pas en douter, d'autant plus que ma vie même dépendoit de la certitude qu'elle y consentiroit. Ainsi trompés tous les deux par nôtre propre espoir nous guerimes. Chaque Lettre de C. C. qui m'annonçoit que son amie s'acheminoit à la santé, me mettoit du beaume dans l'ame, l'appetit me venoit, et j'ecoutois avec plaisir les naïvetés d'Antoinette, qui avoit pris l'habitude de n'aller se coucher que lorsqu'elle me voyoit endormi.

Vers la fin du mois de Mars, M. M. même m'ecrivit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

qu'elle se croyoit hors de danger, et que moyennant un bon regime elle esperoit de pouvoir sortir de sa chambre après Pâques. Je lui ai repondu que je ne quitterois Murano qu'après l'avoir vue à la grille, où nous presser nous nous conviendrions sur le projet, dont l'execution devoit nous rendre heureux jusqu'à la mort.

Dans le même jour j'ai pensé d'aller dîner avec M. de Bragadin qui n'ayant reçu aucune nouvelle de ma personne depuis sept semaines devoit être inquiet.

Après avoir dit à Tonina de ne m'attendre que jusqu'à quatre heures de la nuit, je suis allé à Venise sans manteau, parce qu'étant allé à Murano en masque je n'en avois pas. J'étois resté quarante huit jours sans jamais sortir de ma chambre, dont j'en avois passé quarante dans le chagrin, et quinze de ceux ci sans presque ni manger ni dormir. Je voulois de faire une experience de moi même qui flattoit beaucoup mon amour propre. J'avois été servi par une fille des plus jolies, qui avoit tout pour plaire, douce comme un mouton, et que, sans fatuité, je pouvois croire, si non amoureuse de moi, disposée au moins à avoir pour moi toutes les complaisances que j'aurois pu exiger; et malgré tout cela j'avois eu resisté à toute la force que ses jeunes charmes avoient exercée sur moi les premiers quinze jours. J'étois parvenu à la fin, après la maladie qui m'avoit tenu accablé presque trois semaines, à ne plus la craindre. L'habitude de la voir avoit dissipé les sensations de l'amour, et y avoit substitués les sentimens de l'amitié, et de la reconnoissance, car elle avoit eu pour moi les soins les plus assidus. Elle avoit passé les nuits entieres sur un fauteuil près de mon

lit, et elle m'avoit recouvert comme si elle avoit été ma mere.

Il est vrai que je ne lui avois jamais donné un seul baiser, que je ne m'étois jamais permis de me deshabiller à la presence, et qu'elle même n'étoit jamais venue dans ma chambre, la premiere fois exceptée, mise moins que decemment; mais malgré cela je savois d'avoir combattu. Je me sentois glorieux d'avoir remporté la victoire. Ce qui me deplaisoit étoit que ni M. M. ni C. C. ne croyoient pas la chose, ni elles paroissoient à la savoir, et que Laure même, à laquelle sa fille avoit certainement dû tout dire, n'avoit fait que semblant de lui croire.

Je venois arrivé chez M. de Bragadin precisement dans le moment qu'on servoit la soupe. Il me reçut avec des cris de joye, riant de ce qu'il avoit toujours dit que je les surprendrois ainsi. Outre mes deux autres amis il y avoit à table de la Haye, Barois, et le medecin Righelini. Comment sans manteau? me dit M. Dandolo — Parceque j'étois pressé en masque je l'ai laissé dans ma chambre.

Les cris redoublerent, et je me suis assis. Personne ne me demanda où j'étois resté si long tems, car lorsqu'effectivement cela devoit venir de moi; ma le curieux de la Haye ne put s'empecher de me lancer, quoiqu'en souriant, un petit sarcasme. Vous etes, me dit il, devenu si maigre que le monde malin portera sur vous un jugement sinistre — Que dira-t-on? — Qu'il se peut que vous ayez passé le carnaval, et presque tout le careme dans une chambre chaude chez un habile chirurgien.

Après avoir laissé vivre la compagnie, j'ai repondu à de la Haye que pour empecher ce jugement temeraire je repartirois le même soir. Il eut beau me repliquer non non; je lui ai dit que je ferois trop de cas de ses pronos

ASR

pour ne pas en agir en consequence. Voyant que je par-
lois serieusement mes amis lui en voulurent, et le cri-
tiqueur resta muet.

Righetini, qui étoit aussi intime de Murai, me dit qu'
il lui tardoit de lui porter la nouvelle que j'étois ver-
sifié, et que tout ce qu'on avoit dit n'étoient que des
contes. Je lui ai dit que nous irions souper chez lui, et
que je repartirois après souper. Pour tranquilliser M.
de Brayadin, et mes autres amis, je leur ai promis
de dîner avec eux le 25 d'Avril jour de S. Marc.

Quand l'anglais Murai me vit il me sauta au cou.
Il me presenta à sa femme qui étoit une Lady Mercer,
qui m'engagea à souper très obligeamment. Murai,
après m'avoir conté une quantité d'histoires qu'on
avoit forgées sur mon compte, me demanda si je con-
noissois un petit roman de l'abbé Chiari qui étoit sorti
à la fin du carnaval, et il m'en fit present m'assurant
qu'il m'interesseroit. Il avoit raison. C'étoit une sa-
tire qui dechiroit la coterie de M. Marcantoine Zorzi,
et où cet abbé me faisoit faire une très mauvaise fi-
gure; mais je ne l'ai lu que quelque tems après. En
attendant je l'ai mis dans ma poche. Après souper, je
je mis allé à un trajet pour prendre une gondole, et
~~mis~~ retournèr à Murian.

Minuit étant sonné, et le tems étant couvert, je n'ai
pas regardé si la gondole étoit en bon état. Il pleuvoit
un tant soit peu, et la pluye étant devenue forte, j'ai
voulu m'en garantir tirant les volets, mais j'en n'ai trou-
vé ni volets, ni le gros drap, qui couvre ordinaire-
ment le felce. Un petit vent de traverse fit qu'elle
m'inonda. Le malheur n'étoit pas grand. J'arrive à
mon petit cuvin, je monte à tatons, je frappe à la porte
de mon avant chambre, ou Nanine s'étoit deja couchée.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

elle m'avoit attendu jusqu'à quatre heures, et il étoit une heure après minuit.

D'abord que Monine entendit ma voix, elle vint ouvrir la porte. Elle n'avoit pas de lumiere, j'en avois besoin, elle cherche le briquet, et comme j'étois dans la chambre, elle m'avertit avec douceur, et en riant qu'elle étoit en chemise. Je lui reponds en brave qu'à moins qu'elle ne fût sale cela ne feroit rien. Elle ne replique pas, et elle allume une chandele. Elle eclate de rire me voyant imbibé d'eau comme il n'étoit pas permis de l'être.

Je lui dis que je n'avois besoin d'elle que pour m'essuyer une face de mes cheveux, et elle se hâte d'aller chercher la poudre, et la houpe; mais sa chemise étant fort courte, et large en haut d'une epaule à l'autre, je me mis mêlé parti trop tard. Je me mis presque perdu, et d'autant plus perdu qu'elle mit de tout son coeur de ce qu'ayant ses deux mains embarrassées par la houpe, et par la boite de la poudre, elle ne pouvoit tenir sa chemise de façon à me cacher une gorge precoce, dont il falloit être muet pour ne pas sentir la force. Comment faire à détourner mes yeux? Je les y fixe dessus si ouvertement que la pauvre Monine en rougit. Mienes, lui dis-je, prens ce devant de ta chemise entre tes dents, et je ne verrai plus rien. Je la lui mets moi même, mais pour lors je decouvre la moitié de deux cuisses qui me firent jéter un cri. Monine ne sachant comment faire à dérober à ma vue le haut, et le bas en même tems se laisse tomber assise sur le canapé, et je reste ardent ne pouvant me déterminer à rien.

Eh bien! me dit elle avec emotion, irai-je m'habiller pour vous mettre en bonnet de nuit? — Non. Viens t'asseoir

sur moi, et bande moi les yeux. Puis je bouderai bertien, car j'ai besoin que tu m'aides à me desabiller.

Elle vint alors; mais n'en pouvant plus, je l'ai serrée entre mes bras, et il n'y eut plus question de jouer à Colin-maillard. Je l'ai mise sur mon lit, où après l'avoir couverte de baisers, et lui avoir juré d'être à elle jusqu'à ma mort, elle ouvrit ses bras d'une façon que j'ai vu qu'il y avoit longtems qu'elle desiroit ce moment là. J'ai cueilli la belle fleur, la trouvant, comme tous les jours, supérieure à toutes celles que j'avois cueillies dans l'espace de quatorze ans.

A la fin du second debat le sommeil m'a surpris, et à mon reveil je me suis trouvé amoureux de Nanine comme il me paroissoit de ne l'avoir jamais été d'aucune fille. Elle s'étoit levée sans me reveiller. Elle vient un quart d'heure après, et lui donnant cent baisers je lui demande pourquoi elle n'avoit pas attendu que je lui donnasse le bon jour. Pour toute reponse elle me donne la lettre de C. C. de la veneuse: je mets la lettre à part, et je la presse entre mes bras.

Quel miracle! Me dit elle en riant. Vous n'êtes pas pressé de la lire? Homme inconstant! Pourquoi n'as tu pas voulu que je te grossisse il y a six semaines? Que je suis heureuse! Chere plume! Mais je ne te fais aucun reproche. Aime moi comme je t'ai aimé celle qui t'écrit tous les jours, et je suis contente — Sais tu qui elle est? — C'est une pensionnaire, belle comme un ange; mais elle est là dedans, et je suis ici. Tues mon maître; et il ne tiendra qu'à toi de l'être toujours

Charmé de pouvoir la laisser dans l'erreur, je lui pro-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

mets un amour eternel, et je la prie de se remettre au
lit. Elle me repond qu'au contraire je devois me lever pour
bien dîner, et elle m'y engage me faisant la description d'un
dîner delicat à la venitienne. Je lui demande qui l'avoit
fait, et elle me repond que c'étoit elle même, qu'il étoit
un heure après midi, et qu'il y avoit cinq heures qu'elle
s'étoit levée. Nous avions dormi neuf heures. Nous nous
coucherons ce soir de Tres bonne heure.

Monine me sembloit devenue une autre. Elle avoit
cette physionomie triomphante que donne l'amour heureux
Je ne comprenois pas comment j'avois pu meconnoitre
son rare merite la premiere fois que je l'avois vue chez
la mere; mais j'étois alors trop amoureux de C.C.; et
d'ailleurs elle n'étoit pas encore formée. Je me mis levé,
j'ai pris du caffé, et je l'ai priée de differer notre dîner
d'une couple d'heures

J'ai trouvé la Lettre de M. M. toute tendre; mais
non pas si interessante que celle de la veille. Je me
mis d'abord mis à lui repondre, et je me mis trouvé
surpris que cela me parut une besogne. J'ai cependant
dont rempli quatre pages avec l'Histoire de mon
court voyage à Venise.

La compagnie de Monine me fit faire un dîner deli-
cieux. En la regardant tout à la fois comme ma femme,
ma maitresse, et ma servante, je me felicitois de me
voir heureux si facilement. C'étoit le premier jour
que je mangeois avec elle comme amoureux, aussi
m'a-t-elle trouvé tout attentif à lui en donner les
marques les plus certaines. Nous passames toute la
journée à table parlant de notre amour: il n'y a pas

de matiere plus ample en nature, lorsque les personages sont juges, et partie. Elle me dit avec une sincerité enchanteresse que connoissant tres bien que je ne pouvois devenir amoureux d'elle, parcequ'une autre occupoit mon coeur, et mon ame, elle n'esperoit de me gagner que dans un moment de surprise, et qu'elle l'avoit preveu quand je lui avois dit qu'il n'etoit pas necessaire qu'elle s'habillat pour allumer une chandele. Elle me dit que jusqu'a ce moment là elle avoit dit à sa mere la pure verité, et qu'elle ne l'avoit jamais crue; mais qu'actuellement pour la punir elle ne la lui diroit plus. Monine avoit de l'esprit, elle ne savoit ni ecrire ni lire. Elle etoit fort aise de se voir devenue riche sans que personne à Murano pût dire d'elle la moindre chose qui pût prejudicier à son honneur. J'ai passé avec elle vingt deux jours, que je compte aujourd'hui, quand je me les rappelle, entre les plus heureux de ma vie. Je ne suis retourné à Venise que vers la fin d'Avril d'abord que j'ai vu M. M. à la grille, que j'ai trouvée fort changée; mais malgré cela le sentiment m'aida à agir vis à vis d'elle de façon qu'elle ne put s'appercevoir ni que je ne l'aimois plus comme auparavant, ni que j'avois abandonné le projet qui lui avoit rendu la vie, et sur lequel elle comptoit toujours. J'avois trop peur qu'elle retombât malade si je lui avois ôté cet espoir. J'ai gardé mon carin qui ne me coutoit que trois sequins par mois allant voir M. M. deux fois par semaine; et en y couchant dans ces jours là avec ma chere Monine.

Après avoir tenu parole à mes amis dinant avec eux
le jour de S. Marc, je suis allé avec le medecin Righelini
au parloir des vierges à l'occasion d'une prise d'habit.
Le couvent des vierges est de la jurisdiction du doge de
Venise: les nonnes l'appellent serenissime pere: elles sont
toutes dames venitiennes des premières familles.
Ayant fait l'eloge à Righelini de la mere M. C, qui
étoit une beauté achevée, il me dit à l'oreille qu'il se
feroit fort de me la faire avoir pour mon argent, si j'en
étois curieux. Cent sequins pour elle, et dix pour l'en-
tremetteur étoit le prix: il m'assura que Murai l'a-
voit eue, et qu'il pouvoit l'avoir encore. Me voyant
surpris, il me dit qu'il n'y avoit point de religieuse à
Venise qu'on ne pût avoir pour de l'argent, quand on
savoit le chemin qu'il falloit prendre. Murai, me dit
il, eut le coeur de debourser cinq cent sequins pour avoir
une religieuse de Murano dont la beauté est trop con-
nue. Son ambassadeur étoit l'ambassadeur de France
auprès de la République. Quoique ma passion pour M. M. fut sur son declin,
je me suis senti le coeur serré comme par une main
de glace. Ce fut à la force du sentiment que j'ai dû
recourir pour conserver celle qui m'étoit necessaire
à montrer un air d'indifference à cette nouvelle.
Malgré cependant la certitude où j'étois que c'étoit
une fable, j'étois bien loin de laisser tomber le propos
sans le tirer, tant qu'il étoit possible, au clair. J'ai
repondu d'un ton tranquille à Righelini qui avoit de
l'esprit, et qui étoit honnête homme, qu'il se pouvoit
qu'on pût avoir quelque religieuse en vertu de l'argent,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

mais que ce devoit être fort rare à cause des difficul=
tés ordinaires dans tous les couvens: et pour ce qui re=
gardoit la religieuse de Murano, celebre par sa beauté,
si c'etoit M. M. religieuse du couvent XXX, je lui ai dit
que non seulement je ne croyois pas que Murrai l'eut
eue; mais par même l'ambassadeur de France, qui ne
devoit se borner qu'à lui faire des visites à la grille, où
cependant je ne savois pas ce qu'on pouvoit faire.

Righelini me repondit froidement, que le resident d'
Angleterre étoit honete homme, et qu'il le savoit de
lui même qu'il l'avoit eue. S'il ne m'avoit pas, me
dit il, confié la chose sous le plus grand secret, je vous
le ferois dire par lui même. Je vous prie de ne faire
jamais qu'il sache ce que je vous ai dit. — Ca suffit.

Mais le même soir soupant au casin de Murrai
avec Righelini, et n'étant que nous trois, j'ai parlé
avec enthousiasme de la beauté de la mere M. E. que
j'avois vue aux vierges. Entre maçons, me dit le resi=
dent, vous pouvez l'avoir pour une somme, et même
pas bien forte, si vous en avez envie; mais il faut a=
voir la clef — On vous l'aura fait croire — On
m'en a convaincu. Ce n'est pas si difficile que vous
penser — Si on vous en a convaincu, je vous en fois
compliment, et je n'en doute plus. Je ne croi pas qu'on
puisse trouver dans les couvens de Venise une beauté
plus accomplie — Vous vous trompez. La mere M. M.
aux XXX de Murano est encore plus belle — J'ai
entendu parler d'elle, après l'avoir vue une fois;
mais est il possible aussi de l'avoir pour de l'argent?

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

— Je crois qu'oui, me dit il en souriant, et quand je crois quelque chose, c'est à bonnes enseignes — Vous m'étonnez. Malgré cela je gagerois qu'on vous a trompé — Vous perdriez. Ne l'ayant vue qu'une fois, vous ne la reconnoitriez pas peut etre à son portrait — Sifflai, car sa figure est frapante — Attendez.

Il se leve alors de table, il s'en va, et il retourne une minute après avec une boëte où il y avoit huit à dix portraits en miniature, tous dans le même costume. C'étoit des Teles à cheveux flottans, et à gorge nue. Voila, lui dis-je, des rares beautés, dont vous avez joui — Oui; et si vous en reconnoissez quelques une, soyez discret — Soyez en sûr. Je connois ces trois. Celle-ci ressemble à M. M.; mais connaissez qu'on peut vous avoir trompé, à moins que vous ne l'ayez vue entrant vous même dans le couvent, ou la conduisant dehors vous même, car enfin il y a des femmes qui se ressemblent — Comment vous BnF MSS Ces vous qu'on m'ait trompé!? Je l'ai vue ici habillée en religieuse toute une nuit. Ce fut à elle même que j'ai donné une bourse qui contenoit cinq cent sequins, et au maq..... j'en ai donné autres cinquante — Vous lui aurez fait aussi, j'imagine, des visites au parloir avant, et après l'avoir vue ici — Non jamais, car elle avoit peur que son amant en titre vint à le savoir. Vous savez que c'étoit l'ambassadeur de France — Elle le recevoit au parloir — Et elle alloit chez lui habillée

en dame du monde quand il vouloit. Je le sais du mesme homme qui me l'a menée ici — l'avez vous eue plusieurs fois? — Une fois. Cela suffit. Mais je peux l'avoir quand je veux pour cent ecquins — Tout cela doit etre exact; mais je gage cinq cent ecquins qu'on vous a trompé — Je vous repondrai en trois jours

Je n'en croyois rien; mais j'avois besoin de me rendre certain. Je frissonnois quand je pensois que cela pouvoit être vrai. C'eut été un crime qui n'auroit pas merité pardon, et qui d'ailleurs m'auroit delivré de plusieurs obligations. J'étois sûr de la trouver innocente; mais si je devois la trouver coupable je perdois avec plaisir cinq cent ecquins. J'avois enfin besoin de m'en rendre certain; mais par une evidence du plus haut degré. L'inquietude me dechiroit l'ame. Si Murrai avoit été trompé, l'honneur de M. M. m'ordonnoit imperieusement de trouver le moyen de devaliser l'honête anglois. Voila comme la fortune m'aida.

Trois ou quatre jours après, le resident me dit, Rigby, qu'il étoit sûr d'avoir la religieuse pour cent ecquins, et qu'il ne vouloit parier que cette somme. Si je gagne, me dit il, je l'aurai pour rien; si je pers, je ne lui donnerai rien. Mon Maitre m'a dit qu'il faut attendre un jour de masque. Il s'agit à present de savoir comment nous ferons pour être convaincus, car sans cela nous ne pourrons ni vous, ni moi nous trouver obligés à payer la gageure; et cette condition me semble difficile, car mon honneur ne me

permet pas, si j'ai vraiment avec moi M. M., de lui laisser
connoître que j'ai trahi son secret — Ce seroit une hor-
rible noirceur. Voici mon projet fait pour nous satisfaire
également, car après l'execution nous nous trouve-
rons convaincus d'avoir très loyalement gagné, ou perdu.
D'abord que vous croirez d'avoir entre vos mains la re-
ligieuse, vous la quitterez sous quelque prétexte, et vous
viendrez me rejoindre quelque part, ou vous serez sûr
que je vous attens. Nous irons d'abord ensemble au
couvent, et je ferai descendre au parloir M. M. Lorsque
vous l'aurez vue, et même parlé avec elle, serez vous con-
vaincu que celle que vous aurez laissée chez vous
n'est qu'une pute... ? — Très convaincu: et je
n'aurai jamais de ma vie payé plus volontiers
— Je vous en offre autant. Si la converse nous dira,
quand je la ferai appeller, qu'elle est malade, ou occupée,
nous partirons, et vous aurez gagné. Vous irez souper a-
vec elle, et j'irai où je voudrai — C'est à merveille. Mais
cela ne pourroit arriver que dans la nuit, il se peut que
quand vous la ferez appeller la tourrière vous reponde qu'à
cette heure là, elle n'annonce personne — J'aurai tout
de même perdu — Vous etes donc sûr que si elle est dans
le couvent elle descendra ? — C'est mon affaire. Je vous
le repete: si vous ne lui parlerez pas, je me declare con-
vaincu d'avoir perdu cent ecquins, et meme mille si vous
voulez — On ne peut pas parler plus clair, mon cher ami,
et je vous remercie d'avance — Je vous demande seule-
ment d'être exact à l'heure; et qu'elle ne soit pas trop indue
pour un couvent — Une heure après le coucher du
soleil. Ca va-t-il bien ? — Très bien — Je fais aussi mon
affaire de faire attendre le masque là où je le tiendrai,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

quand même ce seroit la veritable M. M. — Elle n'attendra pas long tems, si vous pouvez vous la faire conduire à un casin que j'ai moi même à Murran, où je tiens à l'insu de tout le monde une fille dont je suis amoureux. Je ferai qu'elle ne s'y trouvera pas dans ce jour là, et je vous donnerai la clef du casin. Je vous ferai même trouver un petit souper froid — Cela est trop beau. Je dois savoir où est le casin pour le faire connoitre au Mercure — C'est juste. Je vous donnerai à souper demain au soir, il y aura entre nous trois le plus grand secret. Nous irons à mon casin en gondole, et nous partirons après souper par la porte de la rue: ainsi vous apprendrez à y aller par eau, et par terre. Vous n'aurez besoin de montrer au conducteur de M. M. que la rive, et la porte. Le jour dans lequel il devra vous la conduire vous en aurez la clef, et il n'y aura qu'un vieux homme qui loge dans une petite chambre en bas, où il ne verra ni ceux qui entreront, ni ceux qui sortiront. Ma petite ne verra rien, et ne se laissera pas voir. Soyez sûr que je ferai tout cela très bien.

Je commence à croire, me dit le resident enchanté de mon arrangement, d'avoir perdu la gageure, mais j'y vais au devant avec toute la joye de mon ame. Je les ai quités après leur avoir donné rendez vous pour le lendemain au soir.

Le matin, je suis allé à Murran pour avertir Monine que j'irai souper avec elle conduisant avec moi deux amis, et pour lui laisser des bouteilles de bons vins, car mon cher anglois étoit grand, et fort buveur. Monine enchantée du plaisir qu'elle auroit de faire les honneurs de la table ne me demanda autre chose si non si mes deux amis partiroient après souper; et je l'ai vue très

contente quand je lui ai dit qu'oui. Après avoir passée une heure au parloir avec M. M., qui regagnoit tous les jours sa belle santé, je suis retourné à Venise; et à deux heures de nuit je suis retourné à Murian avec le resident, et Righetini arrivant à mon petit casin par eau.

Le souper fut delicieux par rapport aux graces, et au maintien de ma chere Monine. Quel plaisir pour moi de voir Righetini enchanté, et le resident obligé par l'admiration à garder le silence. Quand j'étois amoureux mon ton n'encourageoit pas mes amis à cajoler l'objet que j'aimois: fort complaisant d'ailleurs quand le tems avoit attiedie ma flamme.

Après minuit nous nous levames de table, et après avoir conduit Murrai de la porte de mon casin jusqu'à l'endroit, où je l'attendrois la nuit dans laquelle je devois le conduire au couvent, je suis retourné au casin pour faire à Monine tous les complimens qu'elle meritoit tant sur le joli souper bourgeois qu'elle avoit fait que sur la belle conduite qu'elle avoit eu à table. Elle me fit l'eloge de mes amis, fort etonnée que le resident etoit parti trois comme une rose après avoir videés six bouteilles. Murrai avoit l'air d'un beau Bacchus peint par Rubens.

Le jour de la Pentecote Righetini vint me dire que le resident avoit tout arrangé avec le Mercure pretendu de M. M. pour le lendemain; je lui ai données les clefs des deux portes du casin, et je lui ai dit de l'assurer qu'à une heure de nuit je l'attendrois à la porte de l'eglise cathedrale.

L'impatience me causoit une palpitation invincible; j'ai passé les deux nuits sans pouvoir dormir. Malgré que je fusse sûr, et très sûr que M. M. étoit innocente, j'étois cependant très inquiet. Mais d'où venoit donc mon inquiétude? elle ne pouvoit devoir que de l'impatience de voir le moment désabusé. M. M. devoit être dans son esprit une tache coquine jusqu'au moment dans lequel il se trouveroit sûr d'avoir été trompé. Cette idée me déchiroit les entrailles.

L'impatience de Murrai egaloit la mienne, mais avec une différence que lui, trouvant cette histoire très comique, il en rioit, tandis que moi la trouvant tragique je frémissois.

Le mardi matin donc je suis allé à mon casin de Murat pour ordonner à Nanine de mettre dans ma chambre un souper froid pour deux personnes, des bouteilles, et tout ce qu'il falloit, et de se retirer après dans la chambre du vieux maître de la maison, d'où elle ne devoit sortir que lorsque les conviés seroient partis. Elle m'assura que je serois obéi sans me faire la moindre interrogation. Après cela je suis allé au parloir faire appeller M. M.

Ne l'attendant pas à ma visite, elle me demande pourquoi je n'étois pas allé accompagner le Bucintore, qui, le tems étant beau, devoit partir ce jour là. Après plusieurs propos que je suivois mal, et dont elle s'apperçevoit, je viens à la fin à l'article important. Il faut, lui dis-je, que je te demande un plaisir, et la paix de mon âme exige que tu me l'accordes

aveuglement sans m'en demander la raison.—
Ordonne, mon coeur, je ne te refuserai rien d'abord que
la chose dependra de moi — Je viendrai ce soir à une
heure de nuit; je te ferai appeller à cette grille, et tu
viendras. Tu ne resteras avec moi qu'une minute. Je
serai avec une personne. Tu lui diras deux ou trois
mots par politesse, puis tu t'en iras. Cherchons actu=
ellement un prétexte fait pour justifier l'heure
indue — Cela sera fait. Mais tu ne saurois te figu=
rer combien cela est embarassant dans ce couvent,
quand il s'agit de descendre au parloir la nuit, car
à vingt quatre heures les parloirs sont fermés, et
les clefs sont chez l'abbesse. Mais dès qu'il ne s'agit
que de cinq minutes, je dirai à l'abbesse que j'attends une
lettre de mon frere qu'on ne peut me remettre que ce
soir pourque j'y reponde d'abord. Tu me remettras donc
une lettre, et la religieuse qui sera avec moi verra
cela — Tu ne viendras pas seule? — Non. Je n'o=
serois pas même le demander — Fort bien. C'est égal.
Tâche seulement de venir avec quelque vieille qui ait la
vue usée — Je laisserai le flambeau en arrière —
Point du tout mon ange. Il faudra contraire que tu le
mettes sur la hauteur d'appui de la grille, car il est
de conséquence que le masque qui sera avec moi voye
ta figure — C'est singulier. Mais je t'ai promis
une obéissance aveugle: Je descendrai avec deux flam=
beaux. Puis-je espérer que tu m'expliqueras cette énigme
la première fois que nous nous reverrons? — Je te
donne parole d'honneur de t'en rendre un compte très
exact pas plus tard que demain — J'en suis curieuse.

Après ce concert, le lecteur croira que j'aye mis mon coeur en paix. Point du tout. Je suis retourné à Venise tourmenté par la crainte, que Murrai ne vienne le soir à la porte de la cathedrale pour me dire que son Mercure étoit allé l'avertir que la religieuse avoit dû differer. Si cela fût arrivé, je n'aurois certainement pas cru M. M. coupable; mais j'aurois vu le residert autorisé à croire que je fuis la cause que la religieuse lui avoit manqué. Il est certain que pour lors je ne l'aurois pas conduit au parloir. J'y serois allé fort triste tout seul.

La journée me parut fort longue. J'ai mis dans ma poche une feinte lettre cachetée; et à l'heure concertée je suis allé me poster sur la porte de l'église. Murrai ne m'a pas fait attendre. Je l'ai vu un quart d'heure après, en masque comme moi, venir vers la porte à longs pas — La religieuse, lui dis-je, est elle chez nous? — Oui mon ami. Allez, il vous vous le dira au parloir, mais vous verrez, qu'on vous dira qu'elle est malade, ou occupée. Je dirois nous, si vous vouliez de la gageure — Allons, allons. Je ne me dedirai pas.

Je vais à la tour, je fais demander M. M., et la fourriere me rend l'ame me disant que j'étois attendu, et que je n'avois qu'à entrer dans le parloir. J'entre avec l'ami, et je le vois eclairé par quatre flambeaux. Puis-je me rappeller ces momens sans chesir ma vie? Je n'ai pas reconnu alors l'innocence de la generouse, et noble M. M., mais la preneration de son esprit divin. Murrai serieux ne voit plus

M. M., toute brillante, entre avec une converse, ayant toutes les deux un martinet à la main. Elle me fait en très bon françois un compliment très flatteur. Je lui remets la lettre ; elle regarde l'adresse, et le cachet, puis elle la met dans sa poche. Après m'avoir remercié, elle me dit qu'elle répondroit d'abord. Elle regarde alors le resident, et elle lui dit qu'elle étoit peut être la cause qu'il avoit perdu le premier acte de l'opera — L'honneur de vous voir, madame, vaut tous les opera du monde — Il me semble que monsieur est anglois — Oui madame — La nation angloise est aujourd'hui la premiere du monde. Mercieux je suis votre très humble servante.

Je n'avois jamais vu M. M. si belle, comme dans ce moment là. Je suis sorti du parloir enflammé d'amour, et avec un contentement d'une espece toute nouvelle. Je me suis acheminé au casin sans prendre garde au resident, qui n'étant plus pressé me suivoit à pas lents. Je l'ai attendu à la porte

Eh bien ! lui dis je, etes vous convaincu actuellement qu'on vous a trompé ? — Maisez vous. Nous aurons assez le tems de nous parler. Montons — Que je monte ? — Je vous en prie. Que voulez vous que je fasse seul quatre heures avec la p..... qui est là haut ? Nous la boucanerons. — Mettons la plutôt à la porte — Non, car deux heures après minuit son mag..... doit venir la prendre. Elle iroit l'avertir, et il echapperoit à ma vengeance.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Nous les jetterons tous les deux par la fenêtre — Mo= derez vous. L'honneur de M. M. veut que cette affaire ne soit connue de personne. Allons, Montons. Nous virons. Je mi curieux de voir cette fripponne.

Murrai entre le premier. D'abord qu'elle me voit, elle met un mouchoir devant la figure; elle dit au resident que son procedet etoit infame. Murrai ne lui repond pas.

Elle etoit debout, elle n'etoit pas si grande que M. M, elle lui avoit porté en mauvoi françois, Sa baüle, son manteau, et son masque etoit sur le lit; mais elle etoit tout de meme habillée en religieuse. Il me tardoit de voir sa figure. Je la prie avec douceur de me faire ce plaisir. Qui etes vous, me dit elle — Vous etes chez moi, et vous ne savez pas qui je suis! — Si y suis parcequ'on m'a trahie. Je ne croyois pas d'avoir à faire à un coquin.

Murrai alors lui impora silence l'appellant par le nom de son honorable metier, et la coquine se leva pour prendre son manteau disant qu'elle vouloit s'en aller; mais il la repoussa lui disant qu'elle de= voit attendre son mag....., et de ne pas faire du bruit, si elle ne vouloit pas aller dans l'instant en prison.

— Moi en prison!

Disant ces deux mots elle porta la main à l'ou= verture de la robe; mais je la lui ai dans l'ins= tant saisie, et le resident lui saisit l'autre. Nous la pouvions sur un siege, et nous nous emparons des pistolets qu'elle avoit dans ses poches. Murrai lui

déchire le devant de sa sainte robe de laine, et je lui prens un stylet de huit pouces. La coquine pleuroit à verse.
— Veux tu, lui dit le resident, te tenir tranquille jusqu'à l'arrivée de Capucefalo, ou veux tu aller en prison? — Et quand Capucefalo sera venu? — Je te promets de te laisser aller — Avec lui? — Peut être — Eh bien. Je resterai tranquille — As tu encore des armes?
A cette question, la coquine ôta sa robe, et sa jupe
et si nous ne l'avions pas empechée, elle se seroit mise toute nue, esperant d'obtenir de la brutalité ce qu'elle ne pouvoit pas esperer de notre raison.
Ce qui me tenoit dans ces momens là très étonné c'étoit que je ne lui trouvois qu'un faux air de M. M. Je l'ai dit au resident, et il en convint; mais me raisonnant en homme d'esprit, il me fit convenir aussi, qu'en force de la prevention plusieurs autres auroient pu donner dans le panneau.
Il y a six mois, me dit il, que je me suis trouvé à la porte du couvent avec Schmit notre consul, je ne me souviens plus à l'occasion de quelle fonction. Ayant vu entre dix à douze nonnes la religieuse en question, j'ai dit à Schmit que je n'hesiterois pas un seul moment à donner cinq cent ecquins pour l'avoir deux ou trois heures avec moi. Le comte Capucefalo m'entendit, et ne dit rien. Schmit me dit qu'on ne pouvoit l'avoir qu'à la grille comme l'ambassadeur de France, qui lui feroit souvent des visites. Capucefalo

vint le lendemain me dire que si j'avois parlé tout de bon, il étoit sûr de me faire passer une nuit avec la religieuse dans tel endroit qu'il me plairoit, pourvu qu'elle fut sûre du secret. Il me dit qu'il venoit de lui parler, et que quand il lui avoit nommé ma personne, elle lui avoit répondu qu'elle m'avoit vu avec Schmit, et qu'elle souhaitoit avec moi bien volontiers plus par inclination que pour les cinq cent sequins. Il me dit qu'il étoit le seul dont elle se fioit, et que c'étoit lui même qui la conduisoit à Venise à un cousin de l'ambassadeur de France quand elle le lui ordonnoit. Il me dit enfin que je ne pouvois pas craindre d'être trompé, puisque ce ne seroit qu'à elle que je donnerois la somme lorsque je l'aurois avec moi; et à la fin de tout cela il tira de sa poche le portrait que vous avez vu, et que voici. Je l'ai acheté de lui même deux jours après que j'ai eu d'avoir couché avec elle. Cela arriva quinze jours après notre accord. Quoiqu'en masque, elle vint avec son habit de religieuse; mais je m'en veux de ce que je n'ai pas du moins soupçonné la tromperie voyant ses longs cheveux, car je savois que les religieuses se les font couper. Elle me dit que celles qui aiment à les conserver sous leur bonnet sont les maitresses, et je l'ai cru.

La coquine disoit vrai; mais je n'avois pas besoin de faire cette explication au résident dans ce moment là. J'étois surpris et attentif à examiner les traits de son visage tenant le portrait à la main, qui étoit à gorge nue. J'ai dit que pour ce qui regardoit la gorge les peintres l'inventoient, et la décervelée saisit ce moment là pour me faire voir que la copie étoit fidele. Je lui ai tourné le dos. Le fait est que dans cette nuit là j'ai vu de l'axiome que tunt egualia uni tertio sunt

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

equalia inter se, car le portrait ressembloit à M. M.
et il ressembloit aussi à la garce, et celle ci ne ressembloit pas
à M. M. Murrai en convint, et nous passames une heure
à philosopher. Comme elle s'appelloit innocente, nous de=
vinmes curieux de savoir comment le fourbe avoit fait
pour l'induire à consentir à la mascarade, et voici son
recit, dans lequel nous crumes le caractere de la verité.

Il y a deux ans que je connois le comte Capiucefalo, et
sa connoissance me fut utile. S'il ne m'a pas donné de son
argent, il m'en a fait gagner beaucoup des personnes
qu'il m'a fait connoitre. Vers la fin de l'automne pas=
sé, il vint chez moi un jour me dire que si j'étois ca=
pable de me masquer en religieuse avec les habits
qu'il me porteroit, et de faindre de l'être avec un an=
glois qui passeroit la nuit avec moi tête à tête en amant
heureux j'aurois cent cequins. Il m'assura que je n'avois
rien à craindre, qu'il me conduiroit lui même au cassin,
ou la dupe m'attendroit, et qu'il viendroit me prendre vers
la fin de la nuit pour me reconduire à mon pretendu couvent.
Cette intrigue me plut. J'en voiois d'avance. Je lui ai dit
que j'etois prête. Outre cela je vous demande, si une
femme de mon metier peut resister à l'envie de ga=
gner cent cequins. Trouvant la chose tres plaisante,
je l'ai sollicité: je l'ai assuré que je jouerois parfaitement
bien mon role. La chose fut faite. Je n'ai eu besoin d'
autre instruction que de celle qui regardoit le dialogue.
Il me dit que l'anglois ne pouvoit me parler que de mon
couvent, et par maniere d'acquit des amours que je
pouvois avoir, et qu'à ces propos je devois couper court,
repondre en riant que je ne savois pas de quoi il me parloit,

et dire même, badinant avec esprit, que je ne savois
d'etre religieuse qu'en qualité de masque, et pour le
convaincre je devois, toujours riant, lui faire voir mes che=
veux. Cela, me dit il, ne l'empechera pas de me croire la
religieuse qu'il aimoit, puisqu'il devoit être sur que je ne
pouvois pas être une autre. Comprenant tout l'esprit
de cette fine friponnerie, je ne me suis pas souciée de
savoir ni comment appelloit la religieuse que je devois re=
presenter, ni de quel couvent elle etoit. La seule chose qui
m'interessoit étoit les cent cequins. C'est si vrai, que mal=
gré que j'aye couché avec vous, et que je vous aye trouvé
charmant, et fait plus pour être payé que pour payer,
je ne me suis pas souciée de savoir qui vous êtes. Je ne le
sais pas actuellement que je vous parle. Vous savez com=
ment nous avons passée la nuit, je l'ai trouvée delicieuse,
et Dieu sait avec quel plaisir je me suis flattée, aujourd'hui de passer la
pareille. Vous m'avez donnés cinq cent cequins, mais j'ai
dû me contenter de cent, comme Capucefalo me l'avoit
dit, et comme il m'a dit hyer que vous m'en donneriez cent
cette nuit que je partagerai avec lui. Vous avez tout de=
couvert; mais je ne crains rien, car je peux me masquer
comme je veux, et je ne peux pas empecher que ceux
qui couchent avec moi ne croyent une sainte, si cela
les amuse. Vous m'avez trouvé des armes; mais on
ne pourra pas me trouver coupable pour cela, car je ne
les avois prises que pour défendre ma vie dans le cas qu'
on eut voulu me faire quelque violence. Je ne me trouve
coupable: dernier — Me connois tu? lui dis je — Non.
Je vous vois cependant passer souvent sous mes fenêtres.
Je demeure à S.t Roc, dans la premiere maison à gauche,
passé le pont.

D'après ce recit nous trouvames Capsucefalo digne cent fois du canon, et de la galere; mais la femme nous parut innocente en qualité de p..... Elle devoit avoir au moins dix ans plus que M. M., elle étoit jolie; mais blonde, et ma chere amie étoit chatain clair, et plus grande de trois pouces au moins.

Après minuit nous nous mimes à table, et mangeames ce qu'Antoinette nous avoit preparé avec un excellent appetit. Nous eumes la force de laisser là la pouvre diablesse sans lui offrir un seul verre de vin. Il nous parut de devoir en agir ainsi. Dans nos discours de table le resident me fit des commentaires en ami, et en homme d'esprit sur l'empressement que j'avois eu de le rendre certain qu'il n'avoit pas eu M. M.. Il me dit qu'il n'étoit pas naturel que j'eusse fait tout ce que j'avois fait sans en être amoureux. Je lui ai repondu qu'étant condamné, et borné au parloir j'étois à plaindre: il me repondit qu'il payeroit volontiers cent guinées par mois pour le seul privilege de lui faire des visites à la grille. Disant cela il me donna les cent sequins qu'il me devoit, me remerciant de les lui avoir gagnés. Je les ai mis sans façon dans ma poche.

Deux heures après minuit nous entendimes frapper doucement à la porte de la rue. Voila l'ami, lui dis-je; voyez sage, et voyez sûr qu'il confessera tout.

Il entre, et il voit Murai, et la belle. Il me s'apperçoit qu'il y avoit un tiers qu'entendant fermer à la clef la porte de l'avant-chambre. Il se tourne, et il me voit. Il me connoissoit. Il dit sans perdre contenance: ah! C'est vous? Paix. Vous serez la

necessité du secret. Murai rit, et lui dit de s'asseoir. Il lui demande, tenant entre ses mains les pistolets de la coquine, dans quel endroit il la conduisoit avant qu'il fut jour, et il lui répond qu'il la conduisoit chez elle. Il pourra vous arriver, lui dit le résident, d'aller tous les deux en prison. Non, lui répondit il, car l'affaire feroit trop de bruit, et on se moqueroit de vous. Allons, dit il à la fille, habillez vous et partons.

Le résident lui verse un verre de Ponlac, et le mai: queau boit à la santé. Murai trouve une belle quadrille de diamans blancs qu'il avoit au doigt, et s'en montrant curieux, il la lui tire hors. 2 Il la trouve parfaite, et il lui demande ce qu'elle lui coutoit. Elle coute, lui dit Capricefalo deconteuance, quatre cent cequins. De la garde pour ce prix, lui répond le résident. L'autre baille la tete. Cette grande modestie fait rire Murai. Il dit à la femme de s'habiller, et de partir avec son ami. Cela fut fait dans l'instant. Ils partirent après nous avoir faite une profonde salutation.

J'ai alors embrassé Murai, lui faisant compliment, et le remerciant d'avoir fini la chose si tranquillement, car l'éclat auroit pu faire du tort à trois innocens. Il me répondit que les coupables servoient punis, et que personne ne parviendroit jamais à en savoir la raison. J'ai alors fait monter Nonine que l'on: glois invita à boire; mais elle s'en est dispensée. Il la regardoit avec des yeux enflammés. Il partit

NAF 28604 f175

après m'avoir fait les plus sinceres remerimens. A=
près son depart Torine entre mes bras se trouva
certaine que je ne lui avois faite la moindre infide=
lité. Après avoir dormi six heures, et dinè avec elle,
je suis allè au perloir rendre compte a la noble
M. M. de toute cette histoire.

La narration que je lui en ai faitte sans oublier la
moindre circonstance, la description de toutes mes in=
quiètudes qu'elle ecouta sans jamais battre paupiere,
peignoient sur sa physionomie les differentes nuances
qui devoient sortir des differentes sensations de sa belle
ame. La crainte, la colere, l'indignation, l'approba=
tion de ma conduite pour tirer tout au clair, la
joye de voir que tout ce que j'avois fait me declaroit
toujours amoureux, et digne d'elle, tout se mon=
tra à mes yeux pour me reprocher que je la trom=
pois. Lui faisant croire que mon unique pensée è=
toit celle d'executer le projet de la conduire en Fran=
ce. Elle fut charmée de savoir que la maison qui etait avec
moi etoit le resident d'Angleterre; mais je l'ai vue piquée
d'un noble dedein quand je lui ai dit qu'il donneroit ar=
gent comptè par mois pour avoir le privilege de lui faire
des visites à la grille. Il lui sembloit d'avoir raison d'
etre fachée contre lui parceque il avoit joui d'elle en i=
magination, et parcequ'il avoit trouvè que le portrait,
que je lui avois fait voir lui ressembloit. Elle ne pou=
voit pas se reconnoitre. Elle me dit avec un fin sourire,
qu'elle etoit sûre que je n'avois pas laissè voir à ma pe=
tite la fausse religieuse, car elle auroit pu peut-être se tromper.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

176
276

— Tu sais donc que j'ai une jeune servante — Et qui plus est jolie. C'est la fille de Laure. Et si tu l'aimes, j'en suis bien aise, et C. C. aussi; mais j'espere que tu trouveras le moyen de me la faire voir: pour C. C, elle la connoit.

Après lui avoir promis de la lui faire voir, je lui ai conté toute l'histoire de cet amour en toute verité; et je l'ai vue contente. Dans le moment que j'allois la quiter elle me dit qu'elle se croyoit en devoir de faire assasiner Capucefalo, car il l'avoit deshonorée. Je lui ai juré que si le resident ne nous vengeoit dans l'huitaine, je la servirois moi même.

Le procureur Brogadin frere aîné de mon bon patron mourut dans ces jours là. Par cette mort il devenoit assez riche. Mais la famille allant s'éteindre, il vint envie à une femme qui avoit été sa maitresse, et qui lui avoit donné un fils naturel qui vivoit, de devenir sa femme. Par ce mariage le fils seroit devenu legitime, et la famille n'auroit pas fini. Moyennant l'assemblée du college elle auroit été reconnue citoyenne, et tout seroit allé à merveille. Elle m'ecrivit un billet dans lequel elle me prioit d'aller la voir. Nous ne nous convoisions pas. Dans le moment que je sortois pour y aller M. de Brogadin me fit appeller. Il me pria de demander à l'oracle, s'il devoit suivre l'avis de la Haye dans l'affaire qu'il lui avoit promis de ne pas me communiquer, mais que l'oracle ne pouvoit pas ignorer. L'oracle lui

répond qu'il ne devoit suivre autre avis que celui de la propre raison ; et je vais d'abord chez la dame.

Elle m'informe de tout, elle me presente son fils, et elle me dit que si le mariage pouvoit se faire on me feroit un instrument par devant notaire en forme duquel à la mort de M. de Brayadin je deviendroit maitre d'une compagnie qui rendoit cinq mille ecus par an.

Devinant dans l'instant que cette affaire devoit être la même que de La Haye avoit proposé à M. de Brayadin, je repons sans hesiter à la dame que M. de La Haye en ayant deja parlé à M. de Brayadin, je ne voulois pas m'en mêler. Après cette courte réponse, je leur ai tirée la reverence.

J'ai trouvé singulier ce de La Haye, qui à mon insu in= tiguoit pour marier mes amis. Il y avoit deux ans que, si je ne m'y etois pas opposé, il auroit marié M. Dandolo. Je ne me souciois pas de l'extinction de la famille Bra= gadin ; mais beaucoup de la vie de mon cher bienfaiteur que l'action du mariage auroit fait mourir. Il avoit soi= xante et trois ans, et il avoit eu un coup d'apoplexie.

Je suis allé dîner avec miladi Murrai. Les angloises filles des Lords conservent leur titre. Après dîner le resident me dit qu'il avoit communiqué toute l'histoire de la feinte religieuse à M. Cavalli secretaire des inquisiteurs d'état, et que le même secretaire lui a= voit fait savoir la veille que tout avoit été fait à sa satisfaction ; mais voici ce qu'il avoit su au caffé. Le comte Capsucefalo avoit été envoyé à Cefalonie sa patrie avec ordre de ne plus retourner à Venise. La courtisane avoit disparu.

Ce qui est beau dans ces expeditions economiques du tri= bunal est que personne n'en sait la raison. Le secret est

178
278

l'ame du redoutable magistrat qui quoiqu'inconstitu=
tionnel est necessaire à la conservation de la chose pu=
blique. J'ai vu M. M. enchanté quand je lui ai fait
part de cet evenement.

Dans ce même tems je suis allé au devouste de jeu.
Jouant à la martingale, j'ai perdu des tres grosses som=
mes; j'ai vendus excité par M. M. même tous se diamans,
ne laissant entre ses mains que cinq cent ceguins. Il
n'y avoit plus question d'evasion. Je jouois encore, mais
à petit jeu taillant à des casin contre des pauvres
joueurs. J'attendois ainsi le retour de la fortune.

Le resident d'Angleterre, après m'avoir fait souper à
son casin avec la celebre Fanni Murrai, me demanda
à souper à mon petit casin de Murran que je ne gardois
encore qu'à cause de Nanine. J'ai eu cette complai=
sance; mais sans imiter sa generosité: il trouva ma
petite Nanine riante, et jolie; mais dans des bornes
contraires à son gout. Le lendemain il m'ecrivit un
billet dont voici la copie» Je suis inmiseriblement amou=
11 reux de votre Nanine. Si vous voulez me la ceder, voici le
11 sort que je suis prêt à lui faire. Je prendrai un casin que
11 je louerai en son nom, et je le lui meublerai lui faisant
11 d'abord une donnation des meubles; sous condition que
11 je serai le maitre d'aller la voir quand j'en aurai en=
11 vie, et que j'aurai avec elle tous les droits d'un a=
11 mant heureux. Je lui donnerai une femme de cham=
11 bre, et une cuisiniere, et trente ecquins par mois
11 pour une table de deux personnes sans compter les
11 vins que je fournirai moi meme. Outre cela je lui ferai
11 une rente viagere de deux cent ecus par an, dont elle
11 sera maitresse au bout d'un an de notre connoissance.
11 Je vous donne le tems de huit jours pour me répondre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je lui ai écrit que je n'avois besoin que de trois
que Zonine ~~pour~~ ~~lui répondre, que~~ Henriette avoit une
mere qu'elle respectoit, et que jugeant par les appa-
rences, je la croyois grosse.

J'ai d'abord vu que ne me prêtoit pas à cette af-
faire, je devenois le bourreau de la fortune de cette
fille. Je suis allé le même jour à Murano, et je
lui ai dit tout — Tu veux donc me quitter, me dit elle
en pleurant. Tu ne m'aimes plus — Je t'aime de tout
mon coeur, et je prétens que ce que je te propose doit
t'en convaincre — Non: car je ne peux pas être à
deux — Tu ne seras qu'à ton nouvel amant. Son-
ge que tu deviens maîtresse d'une dot qui peut te pro-
curer un très bon mariage, et que je ne suis pas en état
de te faire une fortune égale — Viens souper avec moi
demain.

Le lendemain elle me dit que l'anglois étoit bel hom-
me, que quand il parloit vénitien il la faisoit rire, et qu'
elle pouvoit l'aimer, si sa mere y consentoit. Dans le
cas, me dit elle que nos humeurs ne puissent pas recon-
former, nous nous separerons au bout d'un an, et
j'aurai gagné une rente de deux cent ecus. J'y con-
sens. Parle à ma mere.

Sûre que depuis qu'elle m'avoit donné sa fille, je
n'avois plus vue, n'eut pas besoin de me demander
du tems pour y penser. Elle me dit que Zonine de-
viendroit ainsi en état de la soutenir, et qu'elle
quitteroit Murano, où elle étoit forcée de servir. Elle
me montra cent trente ecquins que Zonine avoit
gagnés à mon service, et qu'elle avoit déposés entre ses mains

Sa fille Barberine qui avoit une année moins que
Monine vint me baiser la main. Je l'ai trouvée trop
petite, je lui ai donné tout l'argent blanc que j'avois
et j'ai dit à Laure que je l'attendois chez sa fille.
Cette bonne mere donna à Monine sa benediction
maternelle, lui disant qu'elle ne lui demandoit
que trois Livres par jour pour aller vivre à Venise
avec sa famille, et Monine les lui promit. Elle avoit
un garçon qu'elle vouloit faire prestre, et Barbe-
rine qui devoit devenir excellente couturiere. Sa
fille ainée étoit deja mariée. Après avoir fini
cette importante affaire, je suis allé au parloir, ou M.M.
me fit le cadeau de venir avec C.C. J'ai ressenti un
vrai plaisir la revoyant toujours plus jolie quoique triste,
et en deuil à cause de la mort de sa mere. Elle ne put
rester avec moi qu'un quart d'heure craignant d'être
vue, et reprimandée parce qu'il lui étoit toujours defendu
d'aller au parloir. J'ai conté à M.M. toute l'histoire
de Monine qui alloit demeurer à Venise avec la veil-
lard, et je l'ai vue fachée de cet événement. Elle
me dit que tant que j'aurois eu Monine elle etoit
sûre de me voir souvent, et qu'elle ne me verroit que
plus rarement quand elle n'y seroit plus. Mais le
Ciel approuvoit de notre separation eternelle.
Ce fut le même soir que j'ai porté à Murano cette
nouvelle. Il me dit que je pourrois venir souper a-
vec elle au casin qu'il me nomma, le lendemain
pour la lui laisser, et j'en ai agi en consequence.
Le genereux anglois remit à ma presence entre

Les mains de Nonine le contrat de rente viagere de deux cent ducats venitiens par an sur le corps des bou: largers. C'est l'equivalant de deux cent quarante florins. Par une autre écriture il lui feroit present de tout ce qui se trouveroit dans le casin, la vaisselle exceptée après qu'elle auroit vecu un an avec lui. Il lui dit qu'elle auroit un cequin par jour pour la table, et pour les domestiques, et que si elle étoit grosse, il auroit soin de la faire accoucher avec tou: tes les aides, et qu'il me donneroit l'enfant. Outre cela il me dit qu'elle seroit la maitresse de me recevoir, et même de me donner des marques de la tendresse jusqu'au terme de la grossesse, et qu'elle pourroit rece: voir sa mere, et meme l'aller voir selon son bon plaisir. Nonine l'embrassa, lui demontrant la plus vive re: connoissance, et l'assurant que depuis ce moment là elle n'aimeroit que lui, et n'auroit pour moi que des sentimens d'amitié. A toute cette scene elle mit retenir ses larmes; mais je n'ai pas pu retenir les miennes. Murrai fit son bonheur; mais je n'en ai pas été long tems temoin. Onen sauva la raison dans un quart d'heure.

Trois jours après j'ai vu chez moi Laure, qui après m'avoir dit qu'elle s'etoit deja établie à Venise, me pria de la conduire chez sa fille. Je l'ai d'abord con: tentée, et je fus enchanté de l'entendre remercier tantot Dieu, tantot moi, ne sachant pas bien au quel des deux elle avoit plus d'obligation. Nonine me fit les plus grands eloges de son nouvel amant, sans se plain: dre que je ne fusse pas allé la voir; ce qui me plut beaucoup.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Le cavin de Nonine étoit au Canal-reggio, et la mere s'étoit logée à Castello. L'ayant reconduite chez elle, elle me pria de sortir de ma gondole pour voir sa petite maison, où elle avoit un jardin. Je lui ai fait ce plaisir sans me souvenir que j'y trouverois Barbarine.

Cette fille aussi jolie que sa sœur, quoique dans un autre genre, commença par exciter ma curiosité. C'est la curiosité qui rend un homme habitué dans le vice incontinent. Si toutes les femmes avoient la même physionomie, et le même caractere dans l'esprit, l'homme, non seulement ne deviendroit jamais incontinent, mais il par même amoureux. Il en prendroit une par instinct, et il se contenteroit d'elle seule jusqu'à la mort. L'économie de nôtre monde seroit un autre. La nouveauté est le tyran de nôtre ame: nous savons que ce qu'on ne voit pas est à peu près la même chose; mais ce qu'elles nous laissent voir nous fait croire le contraire; et cela leur suffit. Avares par nature de nous laisser voir ce qu'elles ont de commun avec les autres, elles forcent nôtre imagination à se figurer qu'elles sont toute autre chose.

La jeune Barbarine qui me regardoit comme ancienne connoissance, que sa mere avoit accoutumée à me baiser la main, qui s'étoit plusieurs fois mise en chemise à ma presence sans se supposer faite pour m'émouvoir, qui savoit que j'avois fait la fortune de sa sœur, et de toute sa famille, et qui, comme de raison, se croyoit plus jolie parce qu'elle étoit plus blanche, et elle avoit les yeux plus noirs, connut qu'elle ne pouvoit faire ma conquete que me

prenant d'emblée. Son bon sens lui apprenoit que n'allant jamais chez elle je ne pourrois jamais en devenir amoureux à moins qu'elle ne me connoissât, qu'elle auroit pour moi toutes les complaisances que je pourrois desirer sans que cela me coutât la moindre peine. Ce raisonnement étoit de la nature; la mere ne lui avoit donné la moindre instruction

Après avoir vu ses deux chambres, sa petite cuisine, et toute la propreté du menage, Barberine me demanda, si je voulois aller voir le jardin. Sa mere lui dit de me donner des figues vertes, si elles étoient mûres.

Dans le petit jardin de six toises carrées il n'y avoit que de la salade, et un figuier. Je ne voyois pas de figues, mais Barberine me dit qu'elle en voyoit en haut, et qu'elle iroit les prendre, si je voulois bien lui tenir l'échelle.

Elle monte, et pour parvenir à en prendre quelques unes qui étoient distantes, elle allonge un bras, et elle met son corps hors d'equilibre se tenant de l'autre main à l'echelle. Ah! Ma charmante Barberine. Si tu savois ce que je vois! — Ce que vous devez avoir vu souvent à ma sœur — C'est vrai. Mais je le trouve plus jolie

Sans se soucier de me répondre, faisant semblant de ne pas pouvoir atteindre les figues, elle met un pied sur une branche élevée, et elle m'offre un tableau, dont l'experience la plus consommée n'auroit pas pu imaginer le plus seduisant. Elle me voit rire, elle ne se presse pas, et je lui sais gré. L'aidant à descendre, je lui demande si la figure que je touchois avoit été meilleure, et elle laisse que je m'éclaircisse restant

entre mes bras avec un sourire, et une douceur qui me mettent dans un instant dans ses fers. Je lui donne un baiser d'amour qu'elle me rend dans la joye de son ame qui brilloit dans ses beaux yeux. Je lui demande si elle veut me la laisser cueillir, et elle me repond que sa mere etoit obligée d'aller le lendemain à Meudon, où elle resteroit toute la journée, que je la trouverois seule, et qu'elle ne me refuseroit rien.

Voila le langage qui rend l'homme heureux quand il sort d'une bouche novice, car les delits ne sont que des vrais tourmens, ce sont des peines positives, et on ne cherit la jouissance que parce qu'elle en delivre. Par là nous voyons que ceux qui preferent un peu de resistence à la grande facilité manquent de jugement.

Je remonte avec le jeune coeur, je la serre entre mes bras en presence de sa mere qui rit m'entend dire qu'elle étoit un bijoux inapreciable. Je donne à la gentille enfant dix ecus, et je pars me felicitant, et en meme tems me plaignant de la fortune qui me maltraitoit m'empechoit de faire d'abord à Barberine une fortune egale à celle de sa soeur.

Ma chere Monine m'avoit dit que le bon procedé exigeoit que j'allasse souper avec elle, et que si j'y allois le meme soir j'y trouverois Righetini.

Ce qui m'arriva à ce souper fut le parfait accord entre Monine, et le reciden[illegible]. Je lui ai fait compliment sur un gout qu'il avoit perdu. Il me repondit ~~repon~~ dit qu'il seroit faché d'avoir perdu quelque gout. Vous aimiez, lui dis-je, à exercer l'amour sans voiler ses mysteres — C'étoit le gout d'Ancille, et pas le mien.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Cette reponse m'a fait plaisir, car je n'aurois pas pu, sans beaucoup de peine, être temoin des mar= ques de tendresse qu'il aurait données à Gonine. S'étant venu sur le propos que je n'avois plus de vin, Righetini me dit que je pourrois avoir à bon marché deux chambres sur les fondamenta nuove.

C'est un grand quartier de Venise exposé au Nord aussi agréable dans l'été que desagréable dans l'hiver. Murano y est vis à vis, et je devois y aller au moins deux fois par semaine. J'ai donc dit à Righetini que je verrois avec plaisir ces deux chambres. A minuit j'ai dit adieu au riche et heureux residant, et je suis allé dormir pour pouvoir aller le lendemain de bonne heure à S.t Joseph à Castello, où je devois passer la journée avec Barbarine.

Je suis ici, me dit elle au premier abord, que ma mere ne reviendra que ce soir, et mon frere dine à l'école. Voila une poularde froide, du jambon, du fromage, et deux flacons de vin de Scopolo. Nous dinerons à la militaire quand vous voudrez — Comment as tu su te procurer un diner si appetissant! — Ma mere a fait tout ça — Et que lui as donc dit ce que nous allons faire? — Je ne lui ai dit autre chose si non que vous m'aviez dit que vous viendriez me voir; et je lui ai donné les dix equins. Elle m'a répondu qu'il n'y auroit pas de mal si vous deveniez mon amoureux, ma soeur ne vivons plus avec vous. Cette nouvelle m'a surpris, et m'a fait plaisir. Pourquoi avez vous quitté ma soeur! — Nous ne nous sommes pas quittés, car j'ai soupé avec elle hyer au soir; mais nous ne vivons plus ensemble en amoureux. Je l'ai cedée à un ami qui a fait la fortune — Fort bien. Je vous

prie de lui dire que c'est moi qui l'a remplacée, et que vous m'avez trouvée telle que vous pouvez jurer que je n'ai aimé jamais personne — Et si cette nouvelle lui fait de la peine? — Tant mieux. Me ferez vous ce plaisir? C'est la premiere que je vous demande — Je le promets de lui dire tout.

Après ce preambule nous dejeunames, puis dans le plus parfait accord nous nous mîmes au lit ayant plus l'air d'aller sacrifier à l'hymenée qu'à l'amour.

La fête etoit nouvelle pour Barberine, ses transports, ses idées vertes qu'elle me communiquoit avec la plus grande naïveté, et ses complaisances assaisonnées des charmes de l'inexperience ne m'auroient pas surpris, si je ne me fusse trouvé nouveau moi même. Il me semblait de jouir d'un fruit, dont dans le tems passé j'en avois ja= mais si bien goûté la douceur. Barberine eut honte à me laisser connoitre que je l'avois blessée, et ce même sentiment de dissimulation l'excita à tout faire pour me convaincre que le plaisir qu'elle ressentoit etoit plus grand que celui qu'elle ressentoit en effet. Elle n'etoit pas encore grande fille: ses roses de sein naissoient n'e= toient pas encore eclozes: la puberté parfaite n'etoit que dans son jeune esprit.

Nous nous levames pour dîner, puis nous nous mimes de nouveau au lit où nous restames jusqu'au soir. Fanne nous trouva à son retour habillés, et contens. Après avoir fait present de vingt sequins à la belle enfant, je mis par= ti l'assurant d'un amour eternel, et certainement sans intention de la tromper; mais ce que la destinée me pre= paroit ne pouvoit pas se combiner avec mes projets.

Le lendemain je fus allé avec le medecin Righelini voir les deux chambres; elles me plurent, et je les ai d'abord prises payant trois mois d'avance. On avoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

saigné la fille de la maitresse de la maison qui etoit
veuve. C'étoit une malade, dont Righelini avoit soin depuis
neuf mois
~~dont~~, et qu'il ne pouvoit pas guerir. Je suis entré avec
lui dans la chambre, et j'ai eu voir une statue de cire.
J'ai dit qu'elle étoit belle; mais que le sculpteur devoit
lui donner des couleurs: la statue fit alors un sourire.
Righelini me dit que sa pâleur ne devoit pas m'étonner,
puisqu'on venoit de la saigner pour la cent quatrième fois.
Elle avoit dix-huit ans, et n'ayant jamais eu les benefices,
elle se sentoit mourir trois ou quatre fois par semaine,
et elle mourroit, me dit il, si on ne lui ouvrit d'abord la
veine. Il prenoit de la faire aller à la campagne, espérant
beaucoup du changement d'air. Après avoir dit à Ma-
dame que je coucherois chez elle la même nuit, je suis parti
avec le medecin. En parlant de la maladie de cette
fille, il me dit que le vrai remede qui la guerissoit étoit
un amoureux robuste. En qualité de son medecin, lui
repondis-je, vous pourriez être aussi son apothicaire—
Je jouerois trop gros jeu, car je pourrois me voir obligé
à un mariage que je crains plus que la mort.

Après avoir donc soupé de bonne heure avec Mr de
Bragadin, je vais à mon nouveau cafin pour jouir de
la fraicheur sur le balcon de ma chambre à coucher.
Je reste surpris en entrant de le voir occupé. Une de
moiselle de la plus belle taille se leve, et me demande
excuse de la liberté qu'elle i étoit prise. Je suis, me dit elle,
la même que vous avez pris ce matin pour une statue
de cire. Nous ne tenons pas de lumière tant que les
fenetres sont ouvertes à cause des cousins; mais quand
vous voudrez aller vous coucher nous fermerons, et nous
nous en irons. Celle-ci est ma sœur cadette, et ma mere est au lit.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Je lui regois que le balcon devoit être à son service, qu'il étoit de bonne heure, et que je la priois seulement de me permettre de me mettre en robe de chambre pour rester en sa compagnie. Elle m'a amusé deux heures par des propos aussi sensés qu'agréables, et elle est partie à minuit. Sa jeune soeur m'alluma une bougie, puis elle i'evella me souhaitant un bon sommeil.

Allant me coucher, et pensant à cette fille, il me paroissoit impossible qu'elle fût malade. Elle paroissoit avec vigueur, elle étoit gaye, cultivée, et remplie d'esprit. Je ne comprenois pas par quelle fatalité si la maladie ne dependoit que du remede que Richelini appelloit unique, elle put n'en être pas guerie dans une ville comme Venise, car malgré la coquine elle me paroissoit très digne d'avoir un amant actif, et avoir assez d'esprit pour se determiner d'une façon ou de l'autre à prendre un remede dont rien ne sauroit egaler la douceur.

Le lendemain je sonne pour me lever, et celle qui entre est la cadette; il n'y avoit pas de domestiques dans la maison; et je ne voulois pas du mien. Je lui demande de l'eau chaude pour me raser, je lui demande comment sa soeur se portoit, et elle me repond qu'elle n'étoit pas malade, que les pales couleurs n'étoient pas une maladie, il n'en qu'elle étoit obligée de se faire saigner toutes les fois que la nature lui marquoit. Cela ne l'empeche pas, me dit elle, de bien manger, et de mieux dormir.

Pendant que la petite fille me ~~faisoit~~ parloit ainsi ~~raconte~~, j'entens un violon. C'est, me dit elle, ma

soeur qui apprend à danser le menuet. Je m'ha: 1789
fille vite pour aller la voir, et je voi une demoiselle fort jolie,
qu'un vieux maitre faisoit danser, et qui lui laissoit tenir les
pieds en dedans. Il ne manquoit à cette fille que la couleur
de l'ame vivante. Sa blancheur ressembloit trop à la
neige, il lui manquoit l'incarnat.

Le maitre de danse m'invite à danser un menuet avec
son écoliere, et je le veux bien, mais je le prie de le jouer
Lentissimo. Il me regarde qu'il fatigueroit trop mademoiselle,
mais elle lui dit qu'elle n'étoit pas foible. Après le menuet,
je l'ai vue avec un rouge de couleur sur ses joues obligée
de se jetter sur un fauteuil. Elle dit cependant aux dan-
seurs que pour l'avenir elle ne vouloit danser que comme
cela. Je lui ai dit quand nous fumes seuls que la
leçon que cet homme lui donnoit étoit trop courte,
et qu'il ne corrigeoit pas ses defauts. Je lui ai appris à
tenir les pieds en dehors, à donner la main avec
grace, à plier les genoux en mesure, et quand au
bout d'une heure je l'ai vue un peu trop fatiguée,
je lui ai demandé pardon, et je me suis allé à Murat
faire une visite à Mr. [BnF MSS]

Je l'ai trouvée fort triste. L'espere de C. C. étoit mort,
on l'avoit retirée du couvent pour la marier à un
avocat. Elle lui avoit laissé une lettre pour moi dans
laquelle elle me disoit que si je voulois lui promettre
de nouveau de l'épouser quand je le trouverois à pro-
pos, elle attendroit, se tenant ferme à refuser sa main
à quiconque se presenteroit. Je lui ai répondu sans nul
détour que n'ayant pas un état, et n'y ayant pas d'appa-
rence que je puisse l'espérer de si tôt, je la laissois libre,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et je la conseillois même à ne pas refuser quelqu'un qui
se presenteroit, et qui elle croiroit propre à faire son
bonheur. Malgré cette espece de congé C. C. me de=
vint la femme de XXX qui après ma fuite des plombs,
quand personne n'espera plus de me revoir à Venise.
Je ne l'ai plus revue que dix neuf ans après cette epoque.
Il y a dix ans qu'elle est veuve, et malheureuse. Si j'étois
à Venise actuellement je ne l'épouserois pas, car le ma=
riage à mon age n'est qu'une bouffonnerie; mais il est
certain que j'aprivois son sort au mien.

Je ris quand j'entens certaines femmes appeller per=
fides des hommes qu'elles accusent d'inconstance. Elles
auroient raison si elles pouvoient prouver que quand
nous leur jurons constance nous avons intention de
leur manquer. Helas! Nous aimons sans consulter
la raison, elle ne s'en mêle pas d'avantage quand
nous finissons d'aimer.

Dans ce même tems j'ai reçu une lettre de l'ambassadeur
~~Bulgarie~~, qui en ecrivoit une autre dans le meme gout
à M. M. Il me disoit que je devois employer mon
esprit uniquement à mettre celui de M. M. à la raison.
Il me disoit que rien ne seroit plus imprudent de ma
part que l'enlever pour la conduire à Paris ou mal=
gré toute la protection elle ne seroit pas sûre. Cette
charmante malheureuse me communiquoit la tristesse.

Un petit evenement nous fit faire des réflexions. On
venoit d'enterrer, me dit elle une religieuse morte a=
vant hyer de consomption en odeur de sainte à l'age
de vingt huit ans. Elle s'appelloit Maria Concetta. Elle
le connoissoit, et elle dit ton nom à C. C, lorsque tu

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

venois à la messe ici tous les jours de fête. C. C. ne put s'empecher de la prier d'être discrette. La religieuse lui dit que j'étois un homme dangereux dont elle devoit se garder. C. C. m'a dit tout ceci après que la mascarade de Pierot l'a découvert — Comment s'appelloit elle quand elle etoit dans le monde? — Martha S. — Actuellement je sais tout.

J'ai alors conté à M. M. toute l'histoire de mes amours avec Nanette, et Marton, finissant par la lettre qu'elle m'avoit écritt, dont la quelle elle me disoit qu'elle me devoit, quoique par une cause indirecte, son salut eternel.

Le huit ou dix jours, les conversations que j'avois avec la fille de mon hotesse sur mon balcon jusqu'à minuit, et la leçon que je lui donnois tous les matins avoient fait deux effets fort naturels. Un, que la respiration ne lui manquoit plus, l'autre que j'étois devenu amoureux d'elle. Ses menstrues ne lui étoient pas venues; mais elle n'avoit pas eu besoin d'envoyer chercher le chirurgien. Righetini venoit la visiter, et voyant qu'elle se portoit mieux il lui pronostiqua avant l'automne le bienfait de la nature sans lequel elle ne pouvoit vivre que par artifice. Sa mere me regardoit comme un ange que Dieu lui avoit envoyé pour guerir sa fille, et celle ci etoit touchée d'une reconnoissance que chez les femmes n'est distante de l'amour que du plus petit de tous les pas. Je lui avois fait congedier son maitre de danse

Mais au bout de ces dix à douze jours j'ai eu de la voir mourir dans le moment que j'allois lui donner sa leçon.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Son manque de respiration lui prit ; c'étoit beau-
coup pire qu'un asthme. Elle tomba entre mes bras
comme morte. Sa mere accoutumée à la voir dans
cet état envoya d'abord chercher le chirurgien, et sa
jeune sœur le mit à delacer robe, et soutane. La fer-
meté de la gorge qui n'avoit pas besoin de couleur pour
être tout ce qu'il y avoit de plus beau me surprit. Je
la lui couvris lui disant que le chirurgien manque-
roit la saignée, s'il la lui trouvoit ainsi me regardant
avec des yeux mourans, elle reprouva ma main avec
la plus grande douceur d'abord qu'elle s'apperçut que
je la lui tenois dessus avec plaisir.

Le chirurgien arriva, il la saigna vite vite du bras, et
dans un instant je l'ai vue passée de la mort à la vie.
Il lui mit d'abord la compresse, et tout fut fait. Ne lui
ayant tiré qu'à peine quatre onces de sang, et voyant si
de la mere qu'elle n'avoit jamais besoin qu'on lui enti-
rat d'avantage, j'ai vu que le prodige n'étoit pas si
grand que Righelini le représentoit. La saignant ainsi
deux fois par semaine, il lui tiroit trois livres de sang
par mois : c'étoit ce que ses menstrues devoient don-
ner, et les vaisseaux étant obstrués de ce côté là, la
nature, toujours attentive à se conserver, lui menaçoit
la mort, si elle ne la soulageoit du superflu qui lui
empechoit la liberté du mouvement.

Le chirurgien à peine parti, elle m'étonna un peu
me disant que si je voulois attendre un moment dans
la sale, elle viendroit danser ; et elle vint, se portant
très bien comme si de rien n'avoit été.

Sa gorge, dont deux de mes sens pouvoient don-
ner bon témoignage, avoit engagée mon ame : elle

elle m'a tant interessé que je suis rentré au commencement de la nuit. Je l'ai trouvée dans sa chambre avec sa soeur. Elle me dit qu'elle viendroit jouir de la fraicheur sur mon balcon à deux heures, parce qu'elle attendoit son parrein, qui ayant été ami intime de son pere, venoit tous les soirs passer une heure, et dinoit avec elle depuis huit ans — Quel age a-t-il? — Entre le cinquante, et le soixante. Il est marié. C'est le comte S. de Cisneros. Il m'est tendrement attaché, mais comme un pere. Il m'aime aujourd'hui comme il m'aimoit dans ma plus tendre enfance. Sa femme même vient quelquefois me voir, et m'invite à dîner. Dans l'automne prochain j'irai à la campagne avec elle. Il sait que vous êtes chez nous, et il n'y trouve rien à redire. Il ne vous connoit pas; mais, si vous voulez, vous ferez connoissance ce soir.

Tout ce discours, qui me mit au fait de tout, sans que j'eusse besoin de faire des interrogations indiscrettes, me fit plaisir. L'amitié de ce grec ne pouvoit être que charnelle. C'étoit le mari de la comtesse avec laquelle j'avois eu pour la premiere fois M. M. il y avoit alors deux ans.

J'ai trouvé ce comte fort poli. Il me remercia, prenant un ton de pere, de l'amitié que j'avois conçu pour sa fille; et il me pria d'aller le lendemain dîner avec elle chez lui, où il auroit le plaisir de me presenter sa femme. J'ai accepté avec plaisir. J'ai toujours aimé les coups de theatre; et ma rencontre avec la comtesse devoit en être un assez interessant. Ce procedé étoit d'un galanthomme, et j'ai vu la demoiselle enchantée quand après son depart je lui en ai fait l'eloge. Elle me dit qu'il avoit entre ses mains tous les papiers pour retirer de la maison Persico tout l'heritage de sa famille qui consistoit en quarante mille ecus, dont un quart lui appartenoit, outre la dot de la mere, dont elle disposeroit en faveur des filles, de sorte

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

qu'elle portera à celui qui l'épousera une dot de quinze mille ducats courans, et sa soeur autant.

Cette demoiselle avoit envie de me rendre amoureux, et de s'assurer de ma constance pour le moyen d'être assurée de ses faveurs; car quand je tentois de m'en procurer elle s'opposoit par des remontrances aux quelles je n'avois pas repondre; mais j'allois lui faire prendre un nouveau système.

Le lendemain je l'ai conduite chez le comte ne la prevenant pas que je connoissois la comtesse. Je croyois qu'elle feroit semblant de ne pas me connoitre; mais point du tout: elle me fit le bel accueil qu'on a coutume de faire aux ancien= nes connoissances. Quand son mari un peu surpris lui de= manda d'où nous nous connoissions, elle lui dit que nous nous étions vus à la Mire il y avoit alors deux ans. Nous passames la journée fort gayement.

Vers le soir dans ma gondole avec la demoiselle re= tournant chez nous j'ai exigé quelques faveurs; mais à leur place je n'ai reçu que des reproches qui me piquerent au point qu'après l'avoir mise chez elle je suis allé souper avec Tonine, où le resident étant venu très tard, j'ai passé presque toute la nuit. Le lendemain donc, ayant dormi jus= qu'à midi je ne lui ai pas donné leçon. Quand je lui ai de= mandé excuse elle me dit que je ne devois pas me gener. Le soir elle n'est pas venue sur le balcon, et moi en fus piqué. Le lendemain je vis de bonne heure, et point de le= çon, et le soir sur le balcon, je ne lui tiens que des discours in= différents; mais le matin un grand bruit me reveille, je vis de ma chambre pour voir ce que c'étoit, et l'hotesse me dit que sa fille ne pouvoit plus respirer. Vite le chirurgien. J'entre chez elle, et mon coeur saigne la voyant mou= rante. C'étoit au commencement du mois de Juillet, elle étoit au lit couverte du seul drap. Elle ne pouvoit me parler que des yeux. Je lui demande si elle avoit des palpitations, j'applique ma main à l'endroit, je baise le centre, et elle n'a pas la

force de me le defendre. Je baise ses levres froides comme
de la glace, et ma main va rapidement un pied et demi plus
bas, et s'empare de ce qu'elle trouve. Elle me la repousse foi-
blement; mais avec beaucoup de force dans ses yeux qui me
disent aller pour me convaincre que je lui manquois. Dans
ce moment le chirurgien arrive, il lui ouvre la veine, et
elle respire un peu. Elle veut se lever; je la con-
seille de rester au lit, et je la persuade lui disant que j'en-
verois prendre mon dîner, et que je mangerois à côté d'elle.
Sa mere dit que le lit ne pouvoit que lui faire du bien. Elle
se met un corset, et elle dit à sa sœur de mettre une le-
gere couverture au dessus du drap, car on la voyoit com-
me si elle avoit été toute nue.

Brulant d'amour en conséquence de ce que j'avois fait,
decidé à saisir le moment de mon bonheur s'il arrivoit,
je prie mon Laquais d'envoyer dire à la cuisine de M. de
Brayadin de m'envoyer à dîner, et je m'assis au chevet de
la belle malade, l'assurant qu'elle guerissoit si elle pou-
voit aimer — Je suis sûre que je guerirois; mais qui peut
je aimer n'étant pas sûre d'être aimée

Les progrès gagnant force je glisse ma main sur la cuis-
se qu'elle avoit de mon côté, et je la prie de ne laisser là,
mais poursuivant à la prier je remonte, et j'arrive où
je crois de lui causer une très agréable sensation la
chatouillant. Mais elle se retire me disant d'un ton
de sentiment que ce que j'allois lui faire étoit peut être
la cause de sa maladie. Je lui répon que cela pouvoit
être vrai, et par cette confidence je me prevois parve-
nu à ce que je desirois, et je me sens animé par l'espoir
de la guerir si ce que tout le monde disoit étoit vrai. Je
menage sa pudeur lui épargnant des interrogations in-
discrettes, et je me declare son amant lui promettant de
ne rien exiger d'elle que ce qu'elle croira propre à nous
faire

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Elle mangea avec bon appetit la moitié de mon dîner, elle s'est levée lorsque je me suis habillé pour sortir, et rentrant à deux heures je l'ai trouvée assise sur mon balcon.

Sur ce balcon, ainsi vis à vis d'elle, après un quart d'heure de discours amoureux, elle permit à mes yeux de jouir de tous ses charmes que la lumiere de la nuit ne rendoit plus encore interessans, et qu'elle me laissa couvrir de baisers. Dans le tumulte que la passion dominante reveilla dans son ame, brusquement serrée contre ma poitrine, s'abandonnant à l'instinct ennemi de toute artifice, elle me rendit heureux avec une telle fureur que j'ai connu avec evidence qu'elle eut de recevoir beaucoup plus qu'elle ne me donnoit. J'ai immolée la victime sans ensanglanter l'autel.

Quand sa soeur vint lui dire qu'il étoit tard, et qu'elle avoit sommeil, elle lui dit d'aller se coucher, et d'abord que nous fumes seuls nous nous couchames sans le moindre preliminaire. Nous passames la nuit toute entiere, moi animé par l'amour, et par le desir de la guerir, elle par la reconnoissance, et par la volupté la plus extraordinaire. Vers le jour elle est allée dormir dans sa chambre me laissant tres fatigué, mais point epuisé. La crainte de la rendre feconde m'avoit empeché de mourir sans cependant cesser de vivre. Elle coucha avec moi sans interruption trois semaines de suite, et la respiration ne lui a jamais manqué, et ses benefices lui vinrent. De l'amour eprouvée, il vers la

fin de ce même mois ne me fût survenue la 197
catastrophe qu'on va voir.

Mon Lecteur peut se souvenir que j'avois raison d'en vouloir à l'abbé Chiari à cause d'un roman satirique, que Murrai m'avoit donné à lire, et dont il étoit auteur. Il y avoit un mois que je m'étois expliqué de façon qu'on pouvoit croire que je me serois vengé, et l'abbé se tenoit sur ses gardes. Dans ce même temps j'ai reçu une lettre anonime qui me disoit qu'au lieu de penser à faire bâtonner cet abbé, je ferois mieux à penser à moi même, le plus grand des malheurs m'étant imminent. On doit mepriser tous ceux qui écrivent de lettres anonimes, car ils ne peuvent être que traitres, ou lâches, mais on ne doit jamais mepriser l'avis d'un ami.

Dans ce même temps un certain Manucci, metteur en ouvre de son premier métier, et alors espion de l'inquisiteurs d'état, à moi inconnu, fit connoissance avec moi me flattant de me faire donner à credit des diamans sous certaines conditions, qui m'engagerent à aller voir là où je demeurois. Regardant plusieurs livres que j'avois par ci par là, il s'arreta à des manuscrits qui traitoient de magie. Souriant de son étonnement, je lui ai fait voir ceux qui appartenoient à cette science avec tous les esprits elementaires.

Le Lecteur peut bien se figurer que je méprisois ces livres, mais je les avois. Cinq ou six jours après, ce traitre est venu chez moi me dire qu'un curieux qu'il ne pouvoit pas me nommer étoit prêt à me donner mille sequins de mes cinq livres; mais qu'il vouloit auparavant les voir pour savoir s'ils étoient authentiques. S'étant engagé de me les rendre vingt

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

quatre Lettres après, et dans le fond n'en faisant aucun cas, je les lui ai confiés. Il ne manqua pas de me les rendre le lendemain, me disant que la personne les trouvoit falsifiés; mais j'ai su quelques années après qu'il les porta chez le secretaire des inquisiteurs d'état, qui par ce moyen surent que j'étois un vrai magicien.

Dans ce même fatal mois, madame Memmo, mere de messieurs André, Bernard, et Laurent s'étant mis dans la tête que j'achemisois à l'athéisme ses enfants, se recommanda au vieux chevalier Antoine Morosigo oncle de M. de Bragadin qui m'en couloit parce qu'il disoit que j'avois réduit son neveu moyennant ma cabale. La mauvaise réputation dont je jouissois, et qui regardoit le saint-office; mais comme il étoit difficile de me faire enfermer dans les prisons de l'inquisition ecclesiastique, ils se déterminerent à porter l'affaire aux inquisiteurs d'état qui se chargerent d'éclairer ma conduite. C'étoit ce qu'il falloit faire pour me perdre. M. Antoine Condulmer mon ennemi et qualité d'ami de l'abbé Chiari, et inquisiteur d'état rouge, saisit l'occasion de me faire regarder comme perturbateur du repos public. Un secretaire d'ambassade me dit quelques années après qu'un denonciateur m'avoit accusé, ayant deux temoins, de ne croire qu'au diable. Ils certifierent que quand je perdois mon argent au jeu, moment dans lequel tous les croyants blasphemoient Dieu, personne ne m'entendoit faire des execrations que contre le diable. J'étois accusé de manger gras tous les jours, de n'aller qu'aux belles messes, et on avoit des forts motifs pour me croire franc-maçon. On ajoutoit à tout cela que je frequentois des ministres étrangers, et

que demeurant avec trois patriciens, il étoit certain, que sachant tout ce qu'on feroit au senat je le revelois pour les grosses sommes d'argent qu'on me voyoit perdre.

Tous ces griefs determinerent le tout puissant Tribunal à me traiter comme ennemi de la patrie, conspirateur, scelerat du premier ordre. Depuis deux, ou trois semaines, plusieurs personnes, aux quelles je devois croire, me disoient d'aller faire un voyage en païs etranger, puisque le tribunal s'occupoit de moi. C'étoit tout dire; car les seuls qui à Venise peuvent vivre heureux sont ceux dont le formidable tribunal ignore l'existence; mais je meprisois tous les avis. Si je leur avois fait attention, ils m'auroient inquieté, et j'etois ennemi des inquietudes. Je disois que n'ayant pas des remords, je ne pouvois pas être coupable, et que n'étant pas coupable, je devois ne rien craindre. J'etois un sot. Je raisonnois comme un homme libre. Ce qui m'empechoit aussi de penser serieusement à un malheur incertain étoit le malheur réel qui m'opprimoit soir, et matin. Je perdois tous les jours, j'avois des dettes par tout, j'avois mis en gage tous mes bijoux, jusqu'aux boîtes à portraits, que j'avois cependant reparés, les mettoit entre les mains de madame Manzoni, où j'avois tous mes papiers importans, et mes lettres de correspondances amoureuses. Je voyois qu'on me fuyoit. Un vieux senateur me dit que le tribunal savoit que la jeune comtesse de Bora-fede etoit devenue folle à cause des drogues, et des philtres amoureux que je lui avois donnés. Elle étoit encore à l'hopital, et dans ses accès, elle ne manquoit jamais de me nommer, et de me charger d'execrations. Je dois conter au Lecteur cette courte histoire.

Cette jeune comtesse à laquelle j'avois donné quelques requins peu de jours après mon retour à Venise, eut de pouvoir m'engager à poursuivre des visites qui ne pouvoient que lui être utiles. Importuné par ses billets j'avois été la voir encore quelque fois, et je lui avois toujours laissé de l'argent; mais la première fois exceptée, elle ne m'avoit jamais trouvé complaisant pour lui donner des marques de tendresse. Au bout d'un an elle prit un parti criminel, dont je n'ai pas pu la convaincre, mais dont j'ai eu grand lieu de la croire coupable.

Elle m'écrivit une lettre dans laquelle elle sut me persuader d'aller la voir à la belle heure pour affaire de grande importance. La curiosité m'y entraina à l'heure indiquée. Elle me sauta d'abord au cou me disant que l'affaire importante étoit l'amour. J'en ai ri. Je l'ai trouvée plus jolie que de coutume, et plus propre. Elle me parla du fort S. André, et elle m'agaça de façon que je me vis trouvé disposé à la satisfaire. J'ôte mon manteau, et je lui demande si son pere étoit à la maison; elle me répond qu'il étoit sorti. Ayant besoin d'aller à la garderobe, je sors, et voulant retourner dans la chambre, je me trompe, j'entre dans la voisine, où je vis surpris de voir le comte avec deux hommes de mauvaise mine. Mon cher comte, lui dis-je, la comtesse votre fille vient de me dire que vous n'étiez pas à la maison — C'est moi qui lui ai dit cette affaire, parceque j'avois une affaire

avec ces gens que je finirai un autre jour.

Je voulois m'en aller; mais il m'arrête; il renvoye ces deux hommes, et il me dit qu'il étoit enchanté de me voir. Il me conte l'histoire de ses miseres. Les inquisiteurs d'état lui avoit suspendu sa pension, et il étoit à la veille d'être mis sur la rue avec toute sa famille reduit à demander l'aumone. Il logeoit dans cette maison, dont depuis trois ans il ne payoit pas le loyer à force de chicaner; mais il n'y avoit plus moyen, on alloit le chasser. Il me dit que s'il avoit seulement de quoi payer le premier trimestre, il demenageroit la nuit, et il iroit dans une autre. Ne s'agissant que de vingt ducats courans, je tire six sequins de ma poche, et je les lui donne. Il m'embrasse, il pleure de joye, il appelle sa fille, il lui dit de me tenir compagnie, il prend son manteau, et il s'en va.

J'observe la porte de communication de cette chambre à celle où j'étois avec sa fille, et je la vois entrebaillée. Votre pere, lui dis-je, m'auroit surpris, et il n'est pas difficile de deviner ce qu'il auroit fait avec les deux sbires qui étoient avec lui. Le complot est evident; c'est Bien qui m'a sauvé elle rie, elle pleure, elle se jette à genoux, je ne la regarde pas, je reprens mon manteau, et je me sauve. Je n'ai plus repondu à ses billets, et je ne l'ai plus vue. C'étoit en été. La raison, la passion, la faim, et la misere lui firent tourner la tête. Elle devint folle au point qu'un jour à midi elle sortit toute nue courant

dans la place de S.t Pierre, et demandant à ceux
qu'elle rencontroit, et à ceux qui l'arretoient de la
conduire chez moi. Cette miserable histoire fut
connue de toute la ville, et m'ennuya fort. On
enferma la folle, qui ne recouvra sa raison que cinq
ans après; mais ne sortant de l'hospital que pour
aller demander l'aumone par Vanité, comme
tous les freres, l'aîné excepté qui douze ans après
j'ai trouvé garçon à Madrid dans les gardes du
corps de S. M. C.

Il y avoit déjà un an que ce fait étoit arrivé; mais
on le remit au jour dans le fatal mois de Juillet de
cette année 1755. Tous les nuages noirs, chargés d'eau
murerent sur ma Tête pour me frapper de la foudre:
le tribunal donna ordre à messer grande de s'assurer
de ma personne vivante, ou morte. C'est la formule
de tous les decrets de prise de corps qui sortent de ce
redoutable triumvirat. On n'avance jamais le moin-
dre de ses ordres que sous peine de la vie à l'infracteur.
Trois ou quatre jours avant la fête de S.t Jaques,
dont je porte le nom, M. M. me fit present de plusieurs
aunes de dentelle d'argent pour me garnir un
habit de taffetas que je devois mettre le jour de
ma fête. Je fus le voir vetu de son joli habit, lui disant
que j'irois le lendemain la prier de me prester de
l'argent, ne sachant plus ou donner de la Tête
pour en trouver. Elle avoit mis à part cinq cent ca-
quins quand j'avois vendu ses diamans.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Certain que je recevrois cette somme le lendemain
j'ai passée la journée à jouer, et à perdre, et dans la
nuit j'ai perdu cinq cent louis sur la parole. A la
pointe du jour, ayant besoin de me calmer, je suis allé
à l'Herbaria. L'endroit appellé Herbaria est sur un grand
du grand canal qui traverse la ville; et on l'appelle
ainsi parceque c'est positivement le marché aux herbes,
aux fruits, aux fleurs.

Ceux, qui vont s'y promener de si bonne heure, di=
sent qu'ils y vont pour avoir l'innocent plaisir de
voir arriver dans deux ou trois cent bateaux toutes
sortes d'herbages, des fruits de toutes les especes, et des
fleurs de saison, que les habitans des petites iles qui en=
tourent la capitale y portent, et vendent à bon mar=
ché aux gros marchands, qui les vendent en y gagnant
dessus à des mediocres, qui les vendent cher à des petits,
qui les distribuent à un prix encore plus cher à toute la ville.
Mais ce n'est pas vrai que la jeunesse venitienne aille
à l'herberie avant le lever du soleil pour avoir ce plaisir
là; il ne leur sert que de pretexte.

Ceux qui y vont sont les hommes, et les femmes qui
restent qui ont passé la nuit aux casins, aux auber=
ges, ou aux jardins dans les plaisirs de la table, ou dans
les fureurs du jeu. Le gout de cette promenade dé=
montre qu'une nation peut changer de caractere.
Les venitiens de jadis aussi mysterieux en galanterie
qu'en politique ont effacé par les modernes, dont le
gout predominant est celui de ne faire mystere de rien.
Les hommes qui y vont en compagnie des femmes veu=
lent exciter l'envie de leurs egaux en affichant leurs

bonnes fortunes. Ceux qui y vont tous seuls cher=
chent à faire des découvertes, ou à faire naître
des jalousies; et les femmes y vont plus pour se
faire voir que pour voir. Elles sont bien aises que
tout le monde apperçoive qu'elles ne se genent pas.
La coquetterie y est exclue à cause du delabrement
de la parure. Il semble au contraire que les fem=
mes veuillent se montrer dans cet endroit là sous
qu'elles veuillent
les enseignes du desordre; et ~~elles veulent~~ que ceux
qui les voyent y raisonnent dessus. Les hommes, qui
leur donnent le bras, doivent afficher l'envie d'une
complaisance trop usée, et avoir l'air de ne pas se
soucier qu'on devine que ces debris d'une vieille toi=
lette, dont leurs belles font parade sont les indices de
leur triomphe. Tout le monde à cette promenade
doit avoir l'air rendu, et montrer le besoin d'aller se
mettre au lit.

Après m'être promené une demie heure, je vais à
mon caisin, ou tout le monde devoit être encore au lit.
Je tire de ma poche la clef; mais elle ne m'étoit pas ne=
cessaire. Je voit la porte ouverte, et qui plus est la serrure
abattue. Je monte, et je trouve toute la famille debout,
et j'entens les plaintes de mon Lotesse. Elle me dit que
meilleur grande avec une bande de sbires étoit entré
par force dans la maison, mettant tout sens dessus des=
sous disant qu'il cherchoit une mâle qui devoit être rem=
plie de sel, ce qui étoit une contrebande d'importance. Il
savoit qu'on avoit introduit cette mâle la veille. Elle me
dit qu'une mâle avoit été effectivement débarquée,
mais qu'elle appartenoit au comte S. [illegible], ou'il n'y avoit
que les habits. Meilleur grande l'avoit vue, et il étoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

parti sans rien dire. Il avoit aussi visité ma chambre. Elle pretendoit une satisfaction; et voyant qu'elle avoit soi: son, je lui ai promis d'en parler le jour même à M. de Bragadin, et je suis allé me coucher; mais l'insulte qu'on avoit faite à cette maison me tenant au coeur, je n'ai pu dormir que trois à quatre heures.

Je vais chez M. de Bragadin, je lui conte toute l'affaire, et j'exige vengeance. Je lui représente vivement tou: tes les raisons que mon honnête hôtesse avoit de vouloir une satisfaction proportionnée à l'offense, puisque les loix garantissoient la tranquillité de toute famille, dont la conduite étoit irréprochable. Après lui avoir parlé ainsi, les deux autres amis se trouvant présens, je les ai vus tous les trois pensifs. Le vieillard me dit qu'il me repondroit après dîner.

A ce dîner, où de la Haye ne dit jamais un seul mot, je les ai vus tous frités. Je devois en attribuer la raison à l'amitié qu'ils avoient pour moi. La liaison de ces trois respectables personnages avec moi avoit toujours été un sujet d'étonnement pour toute la ville. On décidoit que la chose ne pouvoit pas être naturelle; et que ce ne pouvoit donc être que l'effet d'un sortilege. Ils étoient devots à outrance, et à Venise il n'y avoit pas un libertin plus grand que moi. La vertu, disoit-on, pouvoit être indulgente avec le vice; mais on pas l'aimer.

Après dîner, M. de Bragadin me prit dans son cabinet avec les deux autres amis, qui n'étoient jamais de trop. Il me dit d'un grand sang froid qu'au lieu de penser à tirer vengeance de l'affront que Mlle Grande avoit fait à la maison où j'habitois, je devois penser à me mettre en lieu de surété.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

la mâle, me dit il, remplie de sel n'est qu'un prétexte. C'étoit toi qu'on vouloit, et qu'on croyoit de trouver. Mon ange a fait qu'on te manque, sauve toi. J'ai été huit mois inquisiteur d'état, et je connois le style des captures que le tribunal ordonne. On n'abat pas une porte pour prendre une caisse remplie de sel. Il se peut aussi qu'on t'ait manqué exprès. Crois moi, mon cher fils, pars d'abord pour Turine; et de là, vas en poste jour, et nuit à Florence, et reste-y jusqu'à ce que je t'écrive que tu peux retourner. Fais mettre ma gondole à quatre rames, et pars. Si tu n'as pas d'argent, je vais le donner cent sequins en attendant. La prudence veut que tu partes.

Je lui réponds que ne me sentant coupable de rien, je ne pouvois pas craindre le tribunal, et que par conséquent je ne pouvois pas suivre son conseil, mal gré que je le reconnusse pour très prudent. Il me répond que le tribunal des inquisiteurs d'état pouvoit me reconnoître pour coupable de crimes que j'ignorois. Il m'excite à demander à mon oracle si je devois suivre son conseil ou non, et je m'en dispense lui disant que je ne demandois que quand je doutois. Je lui allegue pour dernière raison qu'en partant je donnerois une marque de crainte par laquelle je me declarerois coupable, car un innocent ne pouvant pas avoir des remords, ne pouvoit pas non plus avoir des craintes.

Si le silence, lui dis-je, est l'arme de ce grand tribunal, il vous sera impossible après mon départ, de savoir si j'ai bien, ou mal fait à m'enfuir. La même prudence qui selon V. E. m'ordonne de partir m'em-

prochera aussi de retourner. Faut il donc que je donne
un eternel adieu à ma patrie?

Il tenta alors de me persuader à dormir, au moins
pour cette nuit là, dans mon appartement au palais,
et je suis honteux, encore dans ce moments, de lui avoir
refusé ce plaisir.

Les archers ne peuvent pas entrer dans le palais
d'un patricien, à moins que le Tribunal ne leur en
donne l'ordre positif; mais cela n'arrive jamais.
Je lui ai dit que la precaution de dormir chez lui
ne me garantiroit que pendant la nuit, et qu'on me
trouveroit par tout pendant le jour, si on avoit ordre
de m'arreter. On en sera le maitre, lui dis-je, mais
je ne dois pas avoir peur.

Le bon vieillard m'embrassa alors me disant que nous ne
nous reverions peut être plus; et je l'ai prié en grace
de ne pas ~~me faire arreter~~ m'arrêter. Il fit à cette priere une pe-
tite reflexion, puis un sourire, et il m'embrassa pro-
nonçant la formule des Stoyciens Fata viam inveniunt
Je l'ai embrassé versant des larmes, et je suis parti;
mais la prediction s'avera. Je ne l'ai plus revu. Il est
mort onze ans après. Je suis sorti du palais n'ayant dans
mon ame la moindre ombre de crainte; mais beau-
coup de chagrin à cause de mes dettes. Je n'ai pas eu
le coeur d'aller à Murano prendre à M. M. les cinq
cent sequins que j'avois dû payer d'abord à celui qui
me les avoit gagné la veille: j'ai preferé d'aller le
prier d'attendre huit jours. Après cette demarche, je
suis allé chez moi, et après avoir consolé ma Lucrece
comme j'ai pu, et avoir embrassée sa fille, je me suis

couché. C'étoit au commencement de la nuit, le
15 de Juillet 1755.

Le lendemain à la pointe du jour Mesner-grande
entra dans ma chambre. Me voyant éveillé, le voir, et
l'entendre me demander si j'étois Jaques Casanova
fut l'affaire du moment. D'abord que je lui ai ré-
pondu que j'étois le même qu'il avoit nommé,
il m'ordonna de lui donner tout ce que j'avois
d'écrit, soit de moi, soit d'autres, de m'habiller,
et d'aller avec lui. Lui ayant demandé de la
part de qui il me donnoit cet ordre, il me ré-
pondit que c'étoit de la part du Tribunal.

Nd IV

Chap. XII

(Orig. Chap. XIII)

BnF
MSS

An Franz Gregor

5 FEB. 1903

S. 309-332.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Chapitre XIII
Sous le plomb tremblement de terre

le mot Tribunal me petrifia l'ame ne me laissant que la faculté materielle necessaire à l'obeissance. Mon secretaire étoit ouvert; tous mes papiers étoient sur la table ou j'ecrivois, je lui ai dit qu'il pouvoit les prendre; il remplit un sac qu'un garçon porta de ses gens lui ~~porta~~, et il me dit que je devois aussi lui confier les manuscrits reliés en livres que je devois avoir: je lui ai montré le lieu où ils etoient, et pour lors j'ai vu clair, que le meteur en oeuvre Mauzzi avoit été l'infame espion, ~~l'autre~~ qui m'avoit accusé d'avoir ces livres, lorsqu'il s'introduisit chez moi me flattant de me faire acheter des diamans, et me flattoit comme je l'ai dit de me faire vendre ces livres ~~à un autre prix~~. ~~Je les lui confiai je les envoyai chez à Bonneuil~~, ~~je les y portai~~; c'étoit la clavicule de Salomon; le Zecor-ben; un Picatrix; une ample instruction sur les heures planetaires apres à faire les parfums, et les conjurations necessaires pour avoir le colloque avec les demons de toutes les classes. Ceux qui savoient que je possedois ces livres me croyoient magicien, et je n'en étois pas fâché. Mercier prit aussi les livres que j'avois sur ma table de nuit, Horace, Horace, Petrarque, le philosophe militaire, le portier des chartreux, et le petit livre des postures lubriques de l'Arétin que Mathilde ~~m'avoit donné~~, que Mauzzi avoit denoncé, car Mercier m'avoit que Mathilde m'avoit donné, le portier des chartreux, que Mauzzi avoit denoncé, car Mercier

Grande me l'a aussi demandé. Cet espion avoit l'air d'un honnête homme: qualité necessaire pour son metier; son fils fit fortune en Pologne epousant une Ojerska qu'il fit monter, à ce qu'on pretend, car je n'en sais rien, et même je ne le crois pas, malgré que je l'en connoisse capable

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

462.
B10

Yandis que Le Mercier-Grande moissonnoit ainsi mes manuscrits, mes livres, et mes ~~écrits~~ lettres je m'habillois machinalement ni vite, ni lentement; j'ai fait ma toilette, je me mis raié, ~~[illegible]~~ me peigna, j'ai mis une chemise à dentelle, et mon joli habit, tout sans y penser, sans prononcer le moindre mot, et sans que Mercier qui ne m'a jamais perdu de vue ait trouvé mauvais que je m'habillasse comme s'il eut dû aller à une noce.

En sortant de ma chambre je fus surpris de voir trente ou quarante archers dans Canale. On m'a fait l'honneur de les croire necessaires pour s'assurer de ma personne tandis que selon l'axiome ne Hercules quidem contra duos il n'en falloit que deux. Il est vrai qu'à Londres, où tout le monde est brave, on n'employe qu'un seul homme pour en arrêter un autre, et que dans ma chere patrie, où on est poltron, on en employe trente. La raison peut en être que le poltron obligé à assaillir doit avoir plus peur que l'assailli, et l'assailli peut par cette même raison devenir brave: effectivement l'on voit souvent à Venise un seul homme se défendre de vingt ~~sbires~~ sbires, et se sauver après les avoir rossés. J'ai aidé à Paris un de mes amis à échaper de quarante pourvoyeurs, que nous mimes en fuite.

Mercier Grande me fit entrer dans une gondole, où il se plaça auprès de moi, ne retenant que quatre hommes, ayant renvoyé le reste. Arrivé chez lui, il m'enferma dans une chambre après m'avoir offert du caffé que j'ai refusé. J'ai passé là quatre heures toujours dormant, me reveillant à chaque quart d'heure pour lacher de l'eau; phenomene fort extraordinaire, car je ne connoissois par la strangurie, la chaleur étoit excessive, et je n'avois pas soupé; malgré cela j'ai rempli d'urine deux grands pots de chambre. J'avois fait autrefois l'experience que la surprise causée par l'oppression faisoit sur moi l'effet d'un grand narcotique

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

mais je n'ai appris qu'à cette occasion là que dans un haut degré elle est diurétique. J'abandonne cela aux physiciens. J'ai bien vi à Prague, où j'ai publié ma suite des plombs il y a six ans, lorsque j'ai vu que les belles dames trouveront que la description de ce fait étoit une cochonnerie que je pouvois omettre. Je l'aurois omise, peut être, parlant à une dame; mais le public n'est pas dame, et j'aime l'instruire. Outre cela, ce n'est pas une cochonnerie: il n'y a rien là de malpropre, ni de mauvais, malgré que nous ayons cela de commun avec les cochons, comme nous avons le manger, et le boire qu'on n'a jamais baptisé de cochonneries.

Il y a apparence que dans le même temps que mon esprit effrayé devoit donner des marques de défaillance par l'affoiblissement de sa faculté pensante, mon corps aussi, comme s'il ne fût trouvé dans un miroir devoit exprimer une bonne partie des fluides, vie devoit exprimer qui avec une circulation continuelle donnent l'action à notre faculté de penser: et voilà comment une effrayante surprise peut parvenir à causer une mort subite, et, Dieu nous préserve, nous envoyer au Paradis, car elle peut arracher l'ame au corps

Au son de la cloche de Merza, le chef des archers entra, et me dit qu'il avoit ordre de me mettre sous les plombs. Je l'ai suivi. Nous montames dans un autre gondole, et après un grand detour par des petits canaux nous entrames dans le grand, et descendimes au quai des prisons. Après avoir monté plusieurs escaliers, nous passames un pont eminent, et enfermé, qui fait la communication des prisons avec le palais ducal par dessus le canal qu'on appelle vio di palazzo. Au de là de ce pont nous passame une galerie, entrames dans une chambre, puis dans une autre, où il me presenta à un homme vetu en robe de patricien, qui après m'avoir regardé lui dit équello: mettetelo in deposito.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Ce personnage étoit le secretaire de Messieurs les inquisiteurs, le circospetto Domenico Cavalli, qui apparemment eut honte de parler venitien à ma presence, car il prononça mon arrêt en langue toscane. Messer grande alors me remit entre les mains du gardien des plombs, qui étoit là tenant entre ses mains un clavier, et qui suivi de deux archers me fit monter deux petits escaliers, enfiler une galerie, puis une autre separée par porte à clef, puis une autre encore dont au bout il ouvrit avec une autre clef une porte par laquelle je suis entré dans un grand vilain, et sale galetas long de six toises, large de deux, mal eclairé par une eminente lucarne. J'ai pris ce galetas pour ma prison, mais je me suis trompé. Cet homme, qui étoit le geolier, empoigna une grosse clef, il ouvrit une grosse porte doublée de fer, haute de trois pieds, et demi, qui dans son milieu avoit un trou rond de huit pouces de diametre, et m'ordonna d'entrer, dans le moment que je regardois attentivement une machine de fer enclouée dans la forte cloison qui avoit la forme d'un fer à cheval; elle avoit un pouce d'epaisseur, et un diametre de cinq lignes de l'un à l'autre de ses bouts paralleles. Je pensois à ce que cela pouvoit être, lorsqu'il me dit en souriant: je vois, Monsieur, que vous voudriez deviner à quoi cette machine sert, et je peux vous le dire. Lorsque leurs excellences ordonnent qu'on etrangle quelqu'un, on le fait asseoir sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier, et on lui place la tete de façon qu'il vienne à garnir la moitié de son cou. Une masse de soye, qui lui garnit l'autre moitié, passe avec ses deux bouts par ce trou, qui aboutit à un moulinet auquel on les recommande, et un homme le tourne jusqu'à ce que le patient ait rendu l'ame à notre seigneur, car le confesseur ne le quite, Dieu soit loué, que lorsqu'il est mort — C'est fort ingenieux, et je pense, Monsieur, que c'est vous même, qui aurez l'honneur de tourner le moulinet.

Il ne me repondit pas. Ma taille étant de cinq pieds, et

neuf pouces, je me mis bien courbé pour entrer ; et il m'en=
ferma. M'ayant
demandé par la grille ce que je voulois manger,
je lui ai repondu que je n'y avois pas encore pensé. Il sen=
alla en refermant toutes les portes.

Accablé, et abasourdi, je mets les coudes sur la hauteur d'ap=
pui de la grille. Elle avoit deux pieds en tout sens, croisée par
six barreaux de fer d'un pouce d'epaisseur, qui formoient seize
trous carrés de cinq pouces. Elle auroit rendu le cachot assez
clair, si une poutre quadrangulaire maîtresse d'oeuvres de
comble, qui avoit un pied, et demi de large, et qui entroit dans
le mur au dessous de la lucarne, que j'avois obliquement vis
à vis, n'eut pas intercepté la lumiere qui entroit dans le galetas.
Ayant fait le tour de cette affreuse prison, en tenant la tête inclinée, car elle
pieds et demi de hauteur, n'avoit que cinq
~~entrecoupé la tête inclinée~~, j'ai trou=
vé presqu'à tâton qu'elle formoit les trois quarts d'un car=
ré de deux toises. Le quart contigu à celui qui lui manquoit
étoit positivement une alcove capable de contenir un lit, mais
je n'ai trouvé ni lit, ni siege, ni table, ni meuble d'aucune
espece, excepté un baquet pour les besoins naturels, et une
ais arrurée au mur, large d'un pied, et elevée du plancher
de quatre. J'ai placé là mon beau manteau de bout de
voye, mon joli habit mal etrenné, et mon chapeau bordé à
point d'Espagne avec un plumet blanc. La chaleur étoit
extreme. Dans mon etonnement la nature m'a porté à la grille
seul lieu, où je pouvois me reposer sur mes coudes ; je ne
pouvois pas voir la lucarne ; mais je voyois la lumiere
qui eclairoit le galetas, et des rats gros comme des lapins qui
se promenoient. Ces hideux animaux, dont j'abhorois la vue,
venoient jusque sous ma grille sans montrer aucune marque
de frayeur. J'ai vite enfermé avec un volet interieur le

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

trou rond qui étoit au milieu de la porte, car leur visite m'avoit glacé le sang. Tombé dans la rêverie la plus profonde, mes bras toujours croisés sur la hauteur d'appui, j'ai passé là huit heures immobile, dans le silence, et sans jamais songer.

Au son de vingt une heure j'ai commencé à m'inquiéter de ce que je ne voyois paroître personne, de ce qu'on ne venoit pas voir si je voulois manger, de ce qu'on ne me portoit pas un lit, une chaise, et au moins du pain, et de l'eau. Je n'avois pas d'appetit, mais il me sembloit qu'on ne devoit pas le savoir; je n'avois jamais de ma vie eu la bouche si amere: je me serois cependant pour sûr qu'avant la fin du jour quelqu'un paroîtroit; mais lorsque j'ai entendu sonner les vingt quatre heures je me suis devenu comme un forcené hurlant, trappant des pieds, pestant, et accompagnant de hauts cris tout le vain tapage que mon etrange situation m'excitoit à faire. Après plus d'une heure de ce fu: rieux exercice ne voyant personne, n'ayant pas la moindre indice qui m'auroit fait imaginer que quelqu'un pût avoir en: tendu mes fureurs, enveloppé de tenebres, j'ai ferme la grille, craignant que les rats ne sautassent dans le cachot. Je me suis jetté etendu sur le plancher ayant enveloppé mes cheveux dans un mouchoir. Un pareil impitoyable abandon ne me pa: roissoit pas vraisemblable, quand même on auroit decidé de me faire mourir. L'examen de ce que je pouvois avoir fait pour meriter un traitement si cruel ne pouvoit durer qu'un moment car je ne trouvois pas matiere pour m'y arreter. En qualité de grand libertin, de hardi pen: seur, d'homme qui ne pensoit qu'à jouir de la vie, je ne pouvois pas me trouver coupable, mais en me voyant malgré cela traité comme tel, j'epargne au lecteur

tout ce que la rage, l'indignation, le desespoir m'a fait
dire, et penser contre l'horrible despotisme qui m'opprimoit,
La noire colere, cependant, et le chagrin qui me devoroit, et
le dur plancher sur lequel j'etois ne m'empecherent pas
de m'endormir: ma constitution naturelle avoit besoin
du sommeil; et lorsque l'individu qu'elle anime est jeune, et
sain, elle sait se procurer ce qu'il lui faut sans avoir be-
soin qu'il y pense.

La cloche de minuit m'a eveillé. Affreux reveil lorsqu'il
fait regretter le rien, ou les illusions du sommeil. Je ne pouvois
pas croire d'avoir passé trois heures sans avoir senti aucun
mal. Sans bouger, couché comme j'etois sur mon coté gau-
che, j'ai allongé le bras droit pour prendre mon mouchoir,
que la reminiscence me rendoit sûr d'avoir placé là. En
allant à tâton avec ma main; Dieu! Quelle surprise lors-
que j'entrouve une autre froide comme glace. L'effroi m'
a electrisé depuis la tête jusqu'aux pieds, et tous mes
cheveux se heriserent. Jamais je n'ai eu dans toute ma
vie l'ame saisie d'une telle frayeur, et je ne m'en suis
jamais cru susceptible. J'ai certainement passé trois
ou quatre minutes non seulement immobile, mais
incapable de penser. Rendu un peu à moi même je
me suis fait la grace de croire que la main que j'avois
cru de toucher n'etoit qu'un objet de l'imagination: dans
cette ferme supposition j'allonge de nouveau le bras au même
endroit, et je trouve la même main, que j'avois frémi d'hor-
reur, et jetant un cri percant je serre, et je relache en se-
rrant mon bras. Je frémis; mais devenu maitre de mon vai-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

B16 468

sonnement, je decide que pendant que je dormois on avoit mis
près de moi un cadavre; car j'étois sûr que lorsque je me suis
couché sur le plancher il n'y avoit rien. Je me figure d'abord
le corps de quelqu'innocent malheureux, et peut être mon ami
qu'on avoit etranglé, et qu'on avoit ainsi placé près de moi pour
que je trouvasse à mon reveil devant moi l'exemple du sort auquel
je devois m'attendre. Cette pensée me rend feroce: je jure
pour la troisieme fois mon bras à la main, je m'ecrie, et
je veux dans le meme moment me lever pour tirer a
moi le cadavre, et me rendre certain de toute l'atrocité
de ce fait; mais voulant m'appuyer sur mon coude gauche
la même main froide que je tenois serrée devient vive, se
retire, et je me sens dans l'instant avec ma grande surprise
convaincu que je ne tenois dans ma main droite autre main
que ma gauche, qui percluse, et engourdie avoit perdu
le mouvement, sentiment, et chaleur, effet du lit Rendre, fle=
xible, et douillet sur lequel mon pauvre individu reposoit.

Cette aventure, quoique comique, ne m'a pas engagé:
elle m'a au contraire donné sujet aux reflexions les plus noires.
Je me suis apperçu que j'étois dans un endroit, ou il le faux pa=
roissoit vrai, les realités devoient paroitre des songes; ou l'an=
leantissement devoit perdre la moitié de ses priviléges; ou la
phantaisie altérée devoit rendre la raison victime ou de l'
epouvante chimerique, ou de l'affreux desespoir. Je me mis
d'abord mis sur mes gardes pour tout ce qui concernoit cet
article; et j'ai pour la premiere fois de ma vie à l'age de
trente ans appellé à mon secours la philosophie dont j'avois
tous les germes dans l'ame, et dont il ne m'étoit pas en=
core arrivé l'occasion d'en faire cas ni usage. Je crois que
la plus grande partie des hommes meurent sans avoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

jamais pensé. Je me mis tenu sur mon séant jusqu'à huit heures: les crépuscules du nouveau jour paroissoient: le Soleil devoit se lever à neuf heures et un quart: il me tardoit de voir ce jour: un pressentiment que je tenois pour infaillible m'assuroit qu'on me serviroit chez moi: je bulois des dents de vengeance que je ne me dissimulois pas. Il me paroissoit d'être à la tête du peuple pour exterminer le gouvernement, et pour massacrer les aristocrates; tout devoit être pulvérisé: je ne me contentois pas d'ordonner à des bourreaux le carnage de mes oppresseurs, mais c'étoit moi même qui devois en exécuter le massacre. Tel est l'homme; et il ne se doute pas que ce qui tient ce langage dans lui n'est pas sa raison; mais sa plus grande ennemie: la colère.

J'ai attendu moins de ce que je m'étois disposé à attendre, et voilà un premier motif de calme de fureur. A huit heures et demi, le profond silence de ces lieux, enfer de l'humanité vivante, fut rompu par le glapissement des verroux aux vestibules des corridors qu'il falloit passer pour parvenir à mon cachot. J'ai vu le geolier devant ma grille qui me demanda si j'avois eu le tems de penser à ce que je voulois manger. On est bien heureux, lorsque l'indolence d'un infame se met sous la marque de la raillerie. Je lui ai répondu que je voulois une rôtie aux œufs, du bouilli, du rôti, du pain de l'eau, et du vin. J'ai vu le Tuteur étonné de ne pas entendre les plaintes aux quelles il s'attendoit. Il s'en alla; mais il revint un quart d'heure après me dire qu'il s'étonnoit que je ne vou-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

B18 470.

me dit il
Suis pas avoir un lit, et tout ce qu'il me falloit, puisque si vous vous flattez, Monsieur, qu'on ne vous ait fait mettre ici que pour une nuit, vous vous trompez — Portez moi donc tout ce que vous me croyez necessaire — Qu'faut il que j'aille? Voila un crayon, et du papier. Ecrivez moi tout.

Je lui ai indiqué par ecrit l'endroit où il devoit aller me chercher un lit, chemises, bas, robe de chambre, pantoufles, bonets, fauteuil, table, peigne, miroir, rasoir, mouchoirs, mes livres, que Mercier Grande m'avoit pris, encre, et plumes, et pa= pier. A la Lecture que je lui ai fait de ces articles, car le maraud ne savoit pas lire, il me dit de rayer livres, encre, papier, miroir, rasoir, car tout cela étoit defendu sous les plombs par institution, et il me demanda de l'argent pour m'ache= ter le dîner. J'avois trois ecquins, et je lui en ai donné un. Il sortit du galetas, et je l'ai entendu partir une heure après. Dans cette heure, comme je l'ai su dans la suite, il a ser= vi sept autres prisonniers qui étoient renfermés là haut dans des cachots eloignés les uns des autres, pour leur empe= cher toute communication.

Vers midi le geolier parut suivi de cinq archers destinés à servir les prisonniers d'état. Il ouvrit le cachot pour introduire les meubles que j'avois ordonné, et mon dîner. On plaça le lit dans l'alcove, on mit mon dîner sur une petite table. Mon couvert consista dans une cuiller d'ivoire qu'il avoit achetté avec mon argent; fourchettes, et couteau étoient defendus comme tout outil de metal. — Ordonnez me dit il ce que vous voulez manger demain, parceque je ne peux venir ici qu'une fois

par jour au lever de l'Aurore. L'illustrissime secretaire m'a ordonné de vous dire qu'il vous enverra des livres convenables, puisque ceux que vous desirez d'avoir sont defendus — Remercier le de la grace qu'il m'a fait de me mettre seul — Je ferai votre commission, mais vous faites mal à vous moquer ainsi — Je ne me moque pas, car il vaut mieux, ce me semble d'être seul qu'avec les scelerats qui doivent etre ici — Comment Monsieur! des scelerats? J'en savois bien assez. Il y a ici quelques gens, qu'il faut cependant separer de la société pour des raisons que Leurs seules Excellences savent. Ce vous a mis tout seul pour vous punir d'avantage, et vous voulez que je le remercie de votre peine — Je ne savois pas cela.

C'est ignorant avoir raison, et je ne m'en suis que trop apperçu quelques jours après. J'ai reconnu qu'un homme enfermé tout seul, et mis dans l'impossibilité de se occuper, seul dans un endroit presqu'obscur, où il ne voit ni ne peut voir ~~personne~~ qu'une fois par jour celui qui lui porte à manger, et où il ne peut pas marcher a tout droit le plus malheureux des mortels. Il deteint l'enfer, s'il le croit, pour le voir en compagnie. Je suis parvenu là dedans à detruire celle d'un araignée, d'un ton, d'un malade mourant, d'un ours. La solitude sous le plomb desespere; mais pour le savoir il faut en avoir fait l'experience. Si le prisonnier est un homme de lettres, qu'on lui donne un écritoire, et du papier, et son malheur diminue de neuf dixiemes.

Après le depart du Geolier j'ai mis la table pres du trou pour me procurer un peu de lumière, et je me suis assis

pour dîner à la petite lueur qui venoit de la lucarne, mais
je n'ai pu avaler qu'un peu de soupe. A jeun depuis qua=
rante cinq heures, il n'est pas étonnant si j'étois malade. J'ai
passé la journée sans fureur sur mon fauteuil, devorant la lec=
ture, et m'accommodant l'esprit à la lecture des livres qu'on
m'avoit fait la grace de me promettre. J'ai passé la nuit sans
dormir au desagreable bruit que les rats faisoient dans le ga=
letas, et en compagnie de l'Horloge de S.t Marc qu'au bout
des heures il me paroissoit d'avoir dans ma chambre. Une es=
pece de tourment dont je trouverai dans mes lecteurs peu de
juges me faisoit une peine insoutenable; c'étoit un million
de puces qui s'en donnoient à cœur joye sur tout mon corps, a=
vides de mon sang, et de ma peau qu'ils perçoient avec un
acharnement, dont je n'avois point d'idée; ce maudits in=
secte me donnoient des convulsions, me couvroient des con=
tractions spasmodiques, et m'empoisonnoient le sang.

A la pointe du jour Laurent, c'étoit le nom du geolier, pa=
sut, fit faire mon lit, balayer, nettoyer, et un de ses soldats
me presenta de l'eau pour me laver. Je voulois sortir dans
le galeta; mais Laurent me dit que cela n'étoit pas permis.
Il me donna deux gros livres, que je me mis à abstenu dou=
vir, n'étant point sûr de pouvoir moderer un premier mou=
vement d'indignation qu'ils auroient peut être pu me
couver, et que l'espion auroit rapporté. Après m'avoir laissé
ma margoaille, et m'avoir coupé deux cotons, il partit.

Après avoir vite mangé à ma soupe pour la manger chaude,
j'ai mis un livre contre la lumiere qui venoit de la lucarne
autour, et j'ai vu qu'il me seroit facile de lire. Je regarde le
titre, et je vois la cité mystique de soeur Marie de Jesus ap=

+ Caravita

pellée d'Agreda. Je n'en avois aucune idée. Le second étoit d'une je=
suite dont j'ai oublié le nom. Il établissoit une nouvelle adora=
tion particulière directe au coeur de Notre S. D. C. De
toutes les parties humaines de notre divin mediateur, c'étoit
celle là que selon cet auteur on devoit particulièrement a=
dorer: idée singulière d'un fou ignorant, dont la lecture me
revolta à la première page, car le coeur ne me paroissoit pas
un viscere plus respectable du poumon. La cité mystique m'
interessa un peu.

J'ai lu tout ce que l'extravagance de l'imagination echauf=
fée d'une vierge, extrêmement devote ~~espagnole~~ espagnole, melancoli=
que, enfermée dans un couvent, ayant des directeurs de con=
science ignorans, et flatteurs, pouvoit enfanter. Toutes ces vi=
sions chimeriques, et monstrueuses étoient de corée du nom de
revelations: amoureuse, et admirateur intime de la sainte vierge,
elle avoit reçu ordre de Dieu même d'écrire la vie de la divine mere,
les instructions qui lui étoient necessaires, et que personne ne pouvoit
avoir lu nulle part, lui avoient été fournies par le Saint-esprit.

Elle commençoit donc l'histoire de la mere de Dieu, non par
du moment de la naissance; mais de celui de sa très immaculée
conception dans le ventre de sainte Anne. Cette Soeur Marie
d'Agreda étoit supérieure d'un couvent de cordelieres fondé
par elle même chez elle. Après avoir narré en detail tout ce
que la grande heroine feroit dans les neuf mois avant sa naissance
elle dit qu'à l'age de trois ans elle balayoit sa maison, aidée par
neuf cent domestiques tous anges, que Dieu lui avoit destiné,
commandé en personne par leur propre prince Michel, qui alloit,
et venoit d'elle à Dieu, et de Dieu à elle pour leur reciproque
embarras. Ce qui frappe dans ce livre ait l'assurance où le lecteur
judicieux doit se trouver qu'il n'y a rien que l'auteur plus que fanatique

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

BRR 1974

puisse avoir cru d'avoir inventé: l'invention ne peut pas aller jusque
là: tout est dit de bonne foi: ce sont des visions d'une cervelle sublimée,
qui sans aucune ombre d'orgueil, sure de Dieu, croit de ne reveler
autre chose que ce que le Saint-esprit lui dicte. Ce livre étoit imprimé
mé avec la permission de l'inquisition. Je ne pouvois revenir de
mon etonnement. Bien loin que cet ouvrage augmenta, ou excita
dans mon esprit une fereur, ou un zele de religion, il me tenta
de traiter de fabuleux tout ce que nous avons de mystique, et de
dogmatique aussi.

Le caractere de ce livre traine avec lui des conequences. Un lec-
teur d'un esprit plus susceptible, et plus attaché que le mien au
merveilleux, risque en le lisant de devenir visionaire, et graphomane
comme cette vierge. La necessité de m'occuper à quelque chose m'a
fait passer une semaine sur ce chef d'oeuvre d'un esprit exalté
qui forge, je n'en dirois rien au st greffier; mais je n'en prouvois plus.
D'abord que je m'endormois je m'appercevois de la perte que sœur d'
Agreda avoit communiqué à mon esprit affoibli par la Melancolie, et
par la mauvaise nourriture. Mes reves extravagans me faisoient ri-
re, lorsqu'éveillé je les recapitulois, puisqu'il me venoit envie de le
écrire, et si j'avois eu le necessaire, j'aurois peut être produit la haut
un ouvrage encore plus fou que celui que M. Cavalli m'avoit envoyé.
Depuis ce tems là j'ai vu combien se trompent ceux qui attribuent à l'
esprit de l'homme une certaine force: elle n'est que relative; et l'hom-
me qui s'étudieroit bien ne trouveroit en lui même que foiblesse. J'ai
vu que quoiqu'il arrive rarement que l'homme devienne fou, il est pour-
tant vrai que la chose est facile. Notre raison est comme la poudre à ca-
non, qui quoiqu'il soit tres facile de l'enflammer, elle ne s'enflamme
cependant jamais à moins qu'on ne lui mette le feu; ou comme un
verre à boire qui ne se casse jamais à moins qu'on ne le casse. Le livre de
cette espagnole est ce qu'il faut pour faire devenir fou un homme;
mais pour que ce poison fasse l'effet, il faut le mettre seul sous les
plombs, et le priver de toute autre occupation.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Dans le mois de Novembre de l'an 1767 en allant de Pamplune à Madrid Andrea Capello mon voiturier s'arreta pour diner à une ville de la vieille Castille, dont considerant la triteste, et la laideur il me vint envie d'en savoir le nom. Oh! que j'ai ri quand on m'a dit que c'étoit Agreda! C'est donc ici, me dis-je, que la fête de cette sainte folle est accouchée du chef d'oeuvre, que ie je n'avois encore jamais à soutenir avec M. Cavalli je n'avois jamais connu! Un vieux prestre, qui conçut de moi la plus haute estime, d'abord que je l'ai interrogé sur l'existance de cette heureuse amie de la mere de son createur, me montra le lieu même où elle avoit écrit, ~~dit~~ m'assurant que le pere, la mere, et la soeur de la divine biographe avoient tous été saints. Il me dit, et c'étoit vrai, que l'Espagne sollicitoit à Rome sa canonisation avec celle du venerable Palafox. Ce fut peut être cette cité mystique qui donna le talent au pere Malagrida d'écrire la vie de sainte Anne, que le Saint-esprit lui dicta aussi; mais le pauvre jesuite dut en souffrir le martire: raison plus forte pour lui procurer la canonisation lorsque la compagnie renaitra, et retournera dans son ancienne splendeur.

Au bout de neuf à dix jours je n'ai eu plus d'argent. Laurent me demanda où il devoit aller en prendre, et je lui ai repondu laconiquement nulle part. Ce qui deplaisoit à cet homme ignorant, avide, et bavard étoit mon silence. Le lendemain il me dit que le Tribunal m'assignoit cinquante sous par jour, dont il devoit être le caissier, et dont il me rendroit compte tous les mois, et devoit l'usage que je lui prescrivois de mes epargnes. Je lui dis de me porter deux fois par semaine la gazette de Leide, et il me repondit que cela n'étoit pas permis. Soixante et quinze livres par mois étoient plus qu'il ne me falloit, puisque je ne pouvois plus manger. L'extreme chaleur, et l'inanition causée par defaut de nourriture m'avoient énervé. C'étoit le tems de la pestilentielle canicule: La force des rayons du Soleil qui dardoient sur le plomb qui couvroient le toit de ma prison, me tenoit comme dans une etuve:

la sueur qui filtroit de mon epiderme ruisseloit sur le plancher à droite
et à gauche de mon fauteuil, où je me tenois tout nu.
N'étant en quinze jours que j'étois là jamais allé à la selle, j'y fus, et
j'ai cru de mourir des douleurs, dont je n'avois pas d'idée. Elles vene:
ient d'hemorroïdes internes. C'est là que j'ai gagné cette cruelle mala:
die, dont je ne suis plus gueri: ce souvenir qui me rappelle de temps en temps
la cause, ne vaut rien pour me la faire chasser. Si la Physique ne nous
apprend pas des remedes pour guerir de plusieurs maux, elle nous four:
nit du moins des moyens âfin d'en acquerir. Cette maladie cepen:
dant m'a procuré des complimens en Russie: on en fait cas au point
que je n'avois pas m'en plaindre lorsque j'y fus dix ans après. Il m'est
arrivé la même chose à Constantinople, lorsque j'avois un rhume de
cerveau, et que je m'en plaignois en presence d'un Turc: il ne disoit rien;
mais il pensoit en lui même qu'un chien comme moi en étoit indigne.
Des violens frissons me firent connoître dans le même jour que j'é:
tois assailli par la fievre. J'ai gardé le lit, et le lendemain je n'en
ai rien dit; mais le surlendemain lorsque Laurent trouva encore
tout le manger intacte, il me demanda comment je me portois.
— Fort bien — Non monsieur, car vous ne mangez pas. Vous êtes
malade, et vous verrez la magnificence du Tribunal qui vous four:
nira gratis médecin, médecines, medicamens, et chirurgien.
Trois heures après je l'ai vu sans aucun satellite avec une
bougie à la main precedent un grave personnage dont la physiono:
mie imposante me montra le medecin. J'étois dans l'ardeur de
la fievre qui depuis trois jours me brûloit le sang. Il m'interrogea, et
je lui ai repondu qu'au confesseur, et au medecin je ne parlois ja:
mais que mes larmes. Il dit à Laurent de sortir. Laurent ne voulut
pas, et le docteur partit en me disant que j'étois en danger de mort.
C'est ce que je desirois. Je sentois aussi quelque satisfaction dans une
demarche qui pouvoit demontrer aux impitoyables tyrans qui me te:
noient là leur proceder inhumain.
Quatre heures après j'ai entendu le bruit des verroux. Le medecin

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

entra Renard lui même un flambeau à la main, et Laurent resta dehors. J'étois dans la plus grande langueur qui me procuroit un vrai tableau vejos. Un vrai malade est exempt du tourment de l'ennui. J'étois charmé de voir cet infame dehors, que je ne pouvois souffrir après l'explication qu'il m'avoit fait du collier de fer.

Dans un petit quart d'heure j'ai informé le docteur de tout. me dit il

— Si vous voulez, ~~monsieur~~, recouvrer la santé il faut bénir la Providence — écrire mon ordonnance, et porter là au seul apothicaire qui peut en faire la manipulation. Monsieur Cavalli est le meilleur physicien qui m'a donné le Coeur de Jesus, et la Cité mystique — ces deux drogues peuvent fort bien vous avoir donné la fièvre, et ces remèdes ci-je vous abandonnerai pas. Il s'en alla après m'avoir fait lui même une fort longue limonade, dont il me prit de boire souvent. J'ai passé la nuit assez, et revenant des extravagances mystiques.

Le lendemain deux heures plus tard que d'ordinaire je l'ai vu avec Laurent, et un chirurgien qui me saigna. Il me laissa une medecine qu'il me dit de prendre le soir, et une bouteille de bouillon. J'ai obtenu, me dit il, la permission de vous faire transporter dans le galetas, où la chaleur n'est pas si grande qu'ici où l'air étouffe — je renonce à cette grace, car j'abhorre les rats que vous ne connoissez pas, et qui certainement viendroient dans mon lit — Quelle misère! J'ai dit à Monsieur Cavalli qu'il a risqué de vous tuer avec ses livres, et il m'a dit de les lui vendre, et à leur place il vous donne Boëce. Le voici. — C'est un auteur qui vaut mieux que Seneque, et je vous remercie — Je vous laisse une seringue, et de l'eau d'orge: ainsi je vous avec des clystères

Il me fit quatre visites, et il me tira d'affaire: mon appetit revint. Au commencement de septembre je me portois bien. Je m'ennuyois

Bib

autre mal réel qu'une extreme chaleur, les puces, et l'ennui, car
je ne pouvois pas toujours lire Boëce. Laurent me dit que j'avois la
permission de sortir du cachot pour me laver en attendant qu'on fe:
roit mon lit, et qu'on balayoit, seul moyen de diminuer les puces,
qui me devoroient. Ce fut une grace. Je profitois de ces huit à dix
minutes pour me promener avec violence: les rats épouvantés n'o:
soient pas le montrer. Le même jour que Laurent me permit ce
soulagement, il me rendit compte de mon argent. Il se trouva mon
débiteur de vingt cinq ou trente livres qu'il ne m'étoit pas permis
de mettre dans ma bourse. Je lui ai laissées lui disant
de me faire celebrer des
meres. Il me ramena d'un style comme si c'etoit lui même
le prêtre qui devoit les dire. J'en ai usé ainsi tous les mois, et je n'ai
jamais vu de quitances d'aucun prêtre: il est certain que tout ce que
Laurent peut faire de moins injuste fut de s'approprier mon argent,
et de dire mes meres lui même au cabaret.

J'ai poursuivi dans cet état me flattant tous les jours d'e:
tre renvoyé chez moi: je ne me couchois jamais sans une espece
de certitude qu'on viendroit le lendemain me dire que j'étois libre;
mais lorsque toujours frustré dans mon espoir je réflechissois qu'
on auroit pu me fixer un terme, je decidois que ce ne pou:
voit pas être plus tard que au premier d'octobre jour où commen:
çoit le regne des nouveaux inquisiteurs. Ma raison donc selon
moi, devoit durer tant que les inquisiteurs actuels dureroient,
et c'étoit la raison que je n'avois jamais vu le secretaire qui,
si cela n'étoit pas decidé, revoit venu m'examiner, me con=
vaincre de mes crimes, m'annoncer ma condamnation: cela
me paroissoit infaillible, parceque naturel; mauvais argu=
ment sur les plombs où rien ne peut être selon la nature. Je
me figurois que les inquisiteurs devoient avoir reconnu dans

mon innocence leur injustice, et qu'ainsi ils ne me tenoient
là que pour la forme, et en grace de leur reputation; mais qu'ils
devoient absolument me remettre en liberté à la fin de leur regne.
Je me rentois même en état de leur pardonner, et d'oublier l'in-
jure qu'ils m'avoient fait. Comment, disois-je, pourroient ils me
laisser ici à l'arbitre de leurs successeurs aux quels ils ~~seroient~~ :
~~Le~~ communiquer rien de suffisant à me faire condamner ? Je
trouvois impossible qu'ils eussent pu me condamner et écrire
ma sentence sans me la communiquer, et m'en avoir dit la raison.
Mon droit me paroissoit incontestable, et j'avois raison ainsi en con-
sequence; mais ce raisonnement n'avoit pas lieu vis à vis des
regles d'un Tribunal qui se distingue de tous les tribunaux le-
gaux de tous les gouvernemens de la terre. Quand ce Tribunal
procede contre un delinquent il est deja sûr qu'il l'est: quel besoin
a-t-il donc de lui parler ? Et quand il l'a condamné quelle ne-
cessité a-t-il de lui donner la mauvaise nouvelle de la sen-
tence ? Son convenance n'est pas necessaire: il vaut mieux,
dit on, de le laisser espérer: il en rendoit compte, il ne res-
teroit pas pour cela en prison une seule heure de moins: celui
qui est juge ne rend compte de ses affaires à personne; et les
affaires du Tribunal revolutionaire ne sont que celles de juger, et con-
damner; le coupable est une machine qui n'a pas besoin de
s'en mêler pour coopérer à la chose: c'est un cloud qui pour
entrer dans une planche n'a besoin que des coups de marteau.
Je savois en partie ces usages du colosse dont j'étois sous les
pieds; mais il y a sur la terre des choses qu'on ne peut jamais
dire de bien savoir que lorsqu'on en a fait l'experience. Si entre
mes lecteurs s'en trouve quelqu'un au quel ces regles semblent
injustes, je lui pardonne parceque vraiment elles n'en ont pas mal

328 — 329 — 330

l'apparence; mais il doit savoir qu'étant d'institution, elles deviennent, [illegible] de devoir et necessaires parcequ'un Tribunal de cette trempe ne sauroit subsister que par elles. Ceux qui les tiennent en vigueur sont des senateurs choisis entre les plus qualifiés, et reconnus pour les plus vertueux. [illegible]

il doivent [illegible] de faire [illegible] les [illegible]

[illegible] qui y [illegible] et il n'y [illegible]

[illegible] l'air [illegible] il [illegible] qu'en

[illegible]

[illegible] Bien

[illegible] la position. [illegible]

lui d'être

[illegible] d'être [illegible] vertueux;

[illegible] glorieux, et [illegible] leurs

qui [illegible]

[illegible] mais il [illegible] faut bien qu'

il le [illegible] Monsieur [illegible] Cavalli Barbello [illegible]

[illegible] que [illegible] Cavalli qui [illegible] de me faire [illegible]

[illegible] car ce livre n'a pu être dans

[illegible]

l'institution du Tribunal.

[illegible]

Il y a donc [illegible] je crois que je [illegible] de Moustau

Girolamo Diedo qui étoit inquisiteur d'état [illegible] de

[illegible] qualité d'[illegible] Votre Excellence [illegible],

lui dis-je un jour, [illegible] Ce doit ce [illegible]

qu'[illegible] donc [illegible] étoit déjà de

qui a [illegible] le peuple à Murano [illegible] C'est hauteur [illegible], il [illegible]

[illegible] et dans le moment [illegible] qu'il est coupable,

La mort, la raison d'état le condamne [illegible] sa [illegible]

pourquoi [illegible] parceque [illegible]

[illegible] l'avoir entendu — Vous avez raison [illegible] de

[illegible] un tel devoir, lorsque vous avez [illegible]

[illegible] devoir du conseil de dix — [illegible] je le demande,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

~~cassure du Montagne, à tous les supplices que j'avois~~
~~souffert comme un forcat, et cela cessoit aussitôt que~~
~~mon bras apparent à la corde d'un bourreau~~
~~Cette langue d'horreur ne sera aucun doute à la garantie de~~
~~celle de mon sejour dans la prison des plombs~~

Le dernier de Septembre j'ai passé la nuit sans pouvoir dormir: j'etois impatient de voir paroitre le nouveau jour, car je me croyois sûr d'être mis en liberté. Les impitoyables qui m'avoient fait mettre là avoient terminé leur regne. Mais le jour parut, Laurent vint me porter à manger, et ne m'annonça rien de nouveau. J'ai passé cinq ou six jours dans la rage, dans le desespoir. J'ai cru qu'il ne pouvoit que par des raisons que je ne pouvois pas deviner, on eut decidé de me tenir là pour tout le reste de mes jours. Cette idée affreuse me fit rire; car je savois d'être le maitre de n'y rester que très peu de tems d'abord que j'aurai pris le parti de me procurer la liberté au risque de ma vie. Ou l'on m'auroit tué, ou je serois venu à bout

BnF MSS

Deliberata morte ferocior ce fut au commencement de Nov= qu'il me vint dans l'esprit que j'ai formé le projet de sortir par force d'un lieu où on me tenoit par force: cette pensée devint mon unique. J'ai commencé à chercher, à inventer, à examiner cent moyens pour= de venir à bout d'une entreprise qu'avant moi plusieurs ~~peu~~= voient avoir tenté; mais que personne ne peut conduire à son terme ~~vient~~ sans un heureux concours de circonstances. Dans ces mêmes jours un evenement singulier me fit connoitre la miserable situation où mon ame se trouvoit.

J'étois debout dans le galetas regardant en haut vers la lucarne: je voyois egalement la très grosse poutre. Laurent sortoit de mon cachot avec deux de ses gens, lorsque j'ai vu l'enorme poutre

non par trembler, mais se tourner vers son coté droit, et se retourner
d'abord comme elle étoit par un mouvement contraire tout, et in-
terrompu; en même tems ayant senti que j'avois perdu mon à plomb,
je fus convaincu que ç'avoit été une secousse de tremblement de
terre, et les archers étonnés disent la même chose: me sentant réjoui de ce
phenomene je n'ai pas prononcé le mot. Quatre ou cinq secondes
après, ce mouvement reparut; et je n'ai pu m'empecher ~~d'ouvrir~~
~~la bouche~~ de prononcer ces mots: un'altra, un'altra gran Dio, ma
più forte. Les archers effrayés de ce qu'ils leur sembla impieté d'un
desespéré tout, et blasphemateur s'enfuirent saisis d'horreur. En
m'examinant après, j'ai trouvé que je calculois entre les evene-
mens possibles l'ecroulement du palais ducal compatible avec
le recouvrement de ma liberté: le palais precipitant devoit me
jeter sans le moindre detriment sain, sauf, et libre sur le beau
pavé de la place de S.t Marc. C'est ainsi que je commençois
à devenir fou. Cette secousse vint du même tremblement de
terre qui eclata dans ces mêmes jours Lisbonne.

340

Bd TV

Chap. XIII

(Orig. chap. XIV)

BnF
MSS

du Français

f. 333-368

5 FEB. 1908

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Chapitre XIV

Changement de Cachot

Pour preparer mon Lecteur à bien comprendre ma fuite d'un endroit pareil, il faut que je lui designe le local. Ces prisons faites pour y tenir les coupables d'état sont proprement dans ce qu'on appelle le grenier du palais ducal. Son toit n'est point couvert ni d'ardoise, ni de tuiles; mais de plaques de plomb de trois pieds carrés, et epaisses d'une ligne, donne le nom de plombs aux memes prisons. On ne peut y entrer que par les portes du palais, ou par le batiment des prisons, par où on m'a fait entrer en passant le pont qu'on nomme des soupirs, dont j'ai deja parlé. On ne peut monter à ces prisons qu'en passant par la salle où les inquisiteurs d'état s'assemblent: leur secretaire en a seul la clef, que le concierge des plombs doit lui remettre, d'abord que du grand matin il a fait son service aux prisonniers. On le fait à la pointe du jour, parceque plus tard les archers allant, et venant soulevent trop vite dans un endroit qui est rempli de tous ceux qui sont à faire aux chefs du conseil de dix, qui siegent tous les jours dans la sale contigue appellée la bussola par où les archers doivent necessairement passer.

Les prisons se trouvent divisées sous l'eminence des deux fa-
ces opposées du palais: trois sont au couchant dont la mienne etoit une, et quatre sont au levant. La gouttiere au bord du toit de celles qui sont au couchant donne dans la cour du palais: celle au levant est perpendiculairement sur le canal dit rio di palazzo. De ce coté les cachots sont tres clairs, et on peut s'y tenir de bout, qualité qui manquoient à la prison ou j'étois qu'on appelloit il trave. Le plancher de mon cachot etoit posé-
rieurement au dessus du plafond de la sale des inquisiteurs, ou ordinairement ils ne s'assemblent que la nuit après la séance jour-

+ ce mot signifie poutre. C'étoit l'enorme poutre dont l'ombre privoit de lumiere le cachot.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

naliere du conseil de dix dont tous les trois sont membres.

Informé comme j'étois de tout cela ayant la pensée de me sauver la première idée topogra=phique du local, la seule voye susceptible de reussite, qui se presenta à mon jugement fut celle de percer le plancher de ma prison; mais il fallait avoir des instrumens, chose difficile dans un lieu où toute corres=pondence au dehors étoit defendue, où on ne permet ni visiter, ni commerce epistolaire avec personne. N'ayant point d'argent pour seduire un archer je ne pouvois compter sur aucun. En supposant que le geolier, et les deux satellites qui l'accompagnoient eussent eu la complai=sance de se laisser etrangler, car je n'avois pas des armes, un autre ar=cher se seroit à la porte de la galerie fermée qui n'ouvroit que lorsque le camarade qui vouloit sortir lui donnoit le mot de passe. La seule pensée qui m'occupoit étoit celle de m'enfuir, et ne trouvant pas dans Boëce le moyen je ne le lisois plus. J'y pensois toujours parceque j'étois certain de ne pouvoir le trouver qu'à force d'y penser. J'ai toujours cru que lorsqu'un homme se met dans la tête de venir à bout d'un projet quelconque, et qu'il ne s'occupe que de cela, il doit y parvenir, malgré toutes les difficultés: cet homme deviendra grand Visir, il deviendra Pape, il culbutera une monarchie, pourvu qu'il s'y prenne de bonne heure, car l'homme arrivé à l'age mepris par la Fortune ne parvient plus à rien, et sans son secours on ne peut rien espérer. Il s'agit de compter sur elle, et en même tems de defier ses revers. Mais c'est un calcul politique des plus difficiles.

A la moitié de Novembre Laurent me dit que Mr. Grande avoit entre ses mains un detenu, et que le secretaire Businello lui avoit ordonné de le mettre dans le plus nouveau cinospetto lui avoit ordonné de le mettre dans le plus mauvais de tous les cachots, et que par conséquent c'étoit avec moi qu'il alloit le mettre: il m'avisa que lui ayant représenté que j'avois regardé comme une grace celle d'avoir été mis tout seul il lui avoit répondu que je devois être devenu plus sage en quatre mois que j'étois là. Cette nouvelle ne me fit pas de peine, et je n'ai pas

trouvé désagréable celle qui m'annonçoit le changement de secrétaire.
Le M. Pierre Burinello étoit un brave homme que j'avois connu à Paris,
lorsqu'il alloit à Londres en qualité de Resident de la République
Une heure après la cloche de Terza j'ai entendu le sifflement des
verroux, et j'ai vu bientôt suivi de deux archers qui tenoient avec des
menottes un jeune homme qui pleuroit. On l'enferma chez moi, et
on s'en alla sans dire le moindre mot. J'étois sur mon lit, où il ne pou-
voit pas me voir. Sa surprise m'amusa. Ayant le bonheur d'avoir
une taille de cinq pieds il se tenoit debout en regardant attentif
mon fauteuil qu'il devoit croire à son propre usage. Il avoit sur la
hauteur d'appui de la grille Boëce. Il essuye ses pleurs, l'ouvre, et
le rejette avec dépit ~~Lorsqu'il s'attendoit~~ révolté peut être d'avoir vu
gauche du cachot, et il s'étonne de trouver du Latin. Il va à la
il croit voir un lit; il allonge la main, il ~~me~~ touche, et il me demande
pardon; je lui dis de s'asseoir; et voilà notre connoissance faite.
Qui etes vous? — Je lui dis-je. Je suis de Vicence, je m'appelle Maggiorin, mon
père et cocher dans la maison Poggiana, il m'a tenu à l'école
à l'âge de
jusqu'à onze ans, où j'ai appris à lire, et à écrire, puis je suis en-
tré dans la boutique d'un perruquier, où en cinq ans j'ai appris
à bien peigner. Je suis entré valet de chambre chez le comte XX.
Deux ans après la fille unique sortit du couvent, et en la peignant
je lui devins amoureux d'elle comme elle de moi. Après nous être
donné la foi de mariage nous nous abandonnâmes à la nature,
et la comtesse qui a dix huit ans comme moi devint grosse. Une ser-
vante de la maison fort dévote découvrit notre intelligence et
la grossesse de la comtesse, et elle lui dit qu'elle étoit obligée en
conscience de découvrir tout à son père; mais ma femme sut l'
engager à se taire en l'assurant que dans la semaine elle lui feroit
dire le tout par son confesseur. Mais au-lieu d'aller à confesse elle
m'avertit de tout, et nous nous déterminâmes à partir. Elle s'est
emparée d'une bonne somme d'argent, et de quelques dia-

BB6 486

mans de faire la mere, et nous devions partir la nuit pour aller a
Milan; mais après dîner le comte m'appella, et me donna une lettre
il me dit
~~en me disant~~ que je devois partir d'abord pour la remettre en main pro-
pre de la personne ici à Venise à la quelle elle étoit adressée. Il me parla
avec tant de bonté, et il tranquillement que je n'aurois jamais pu soup-
çonner ce qui m'est arrivé. Je suis allé prendre mon manteau, et en par-
tant j'ai dit adieu à ma femme, en l'assurant que le cas étoit innocent,
et qu'elle me verroit de retour le lendemain. Elle s'est evanouie. D'
abord arrivé ici j'ai porté la lettre à la personne qui me fit attendre
après l'avoir reçue
pour faire la reponse, ~~il me la donna et~~ je suis allé au cabaret pour
manger un morceau, et pour partir d'abord après pour Vicence. Mais
en sortant du cabaret les archers m'ont pris, et ~~me conduisirent~~ m'ont conduit à la
garde: j'y suis resté jusqu'à ce moment qu'ils m'ont conduit ici. Je
crois, Monsieur, que je peux considerer la pauvre comtesse comme ma fem-
me — Vous vous trompez — Mais la nature — La nature si on l'
ecoute mene l'homme à faire des sottises jusqu'à ce qu'on le mette tous
les plombs — Je suis donc sous les plombs! — Comme moi.
Il commença à pleurer a chaudes larmes. C'étoit un bon jeune
garçon sincere, honete, et amoureux à outrance, et je pardonnois
en moi même à la comtesse, en condamnant l'imprudence du
pere qui pouvoit la faire peigner par une femme. Dans ses plaints,
et dans ses plaintes il ne parloit que de sa pauvre comtesse, il me
faisoit la plus grande pitié. Il croyoit qu'on retourneroit pour
lui porter un lit, et à manger, mais je l'ai detrompé, et j'ai deché-
je lui ai donné à manger; mais il n'a pu rien avaler. Il passa
toute la journée, en ne se plaignant jamais de son sort que par
rapport à la maitresse qu'il ne pouvoit soulager, et qu'il ne pou-
voit pas se figurer ce qu'elle deviendroit. Elle étoit deja sous
ci de moi plus que justifiée, et j'étois sûr que si les inquisiteurs

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

s'étoient trouvés invisibles dans mon cachot present à tout ce
que ce pauvre garçon m'a dit, ils l'auroient non seulement
renvoyé, mais marié avec sa maitresse sans faire attention
ni aux Lois, ni aux wages; et ils auroient peut être fait en=
fermer Le comte pere, qui avoit mis La paille près du feu. Je
lui ai donné ma paillasse, car malgré qu'il fût propre je de=
vois craindre Le reves d'un jeune homme amoureux. Il ne
connoissoit ni La grandeur de la faute, ni Le besoin que Le com=
te avoit qu'on Lui donnât une punition secrete pour sauver
l'honneur de la famille.

Le Lendemain on Lui porta une paillasse, et un diner de quinze
sous que Le Tribunal Lui paroit par charité. J'ai dit au geolier que
mon diner suffiroit pour tous Les deux, et qu'il pouvoit employer
ce que Le Tribunal paroit à ce garçon pour Lui faire célébrer trois
messes par semaine. Il s'en chargea volontiers, il Lui fit compli=
ment de ce qu'il étoit avec moi, et il ~~Lui~~ nous dit que nous pour
rions nous promener dans Le galetas pour une demi heure.
J'ai trouvé cette promenade excellente pour ma santé, et
pour mon projet de fuite, qui ne paroissoit à sa maturité
qu'une mois après. Au bout de ce repetive de sorte j'ai vu
une quantité de vieux meubles jetés sur Le plancher à droite
et à gauche de deux cailles, et devant un grand tas de cahiers.
J'en ai pris dix à douze pour m'amuser à Les Lire. C'étoit des
procès tous criminels dont j'ai trouvé La Lecture fort divertissante,
car il m'étoit permis de Lire ce qui dans son Tems dut avoir été
fort secret. J'ai vu des reponses ingenieuses à des interroga=
tions insidieuses sur des seductions de vierges, des galanteries

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

BB 188

pouvoit trop loin par des hommes employés à des conservateurs de filles, des faits ici à ceux des confesseurs qui avoient abusé de leur pouvoir: tantôt, des maîtres d'école convaincus de pédérastie, et des tuteurs qui avoient trompé leurs pupilles: il y en avoit d'anciens de deux, et trois siecles, dont le style, et les moeurs me prouverent quelquefois du plaisir. Entre les meubles qui étoient par terre, j'ai vu une baignoire, une chaudiere, une pêle à feu, des pincettes, des vieux chandeliers, des pots de terre, et une seringue d'étain. J'ai jugé que quelqu'illustre prisonnier avoit ainsi été distingué par la permission de faire usage de ces meubles. J'ai vu aussi une espece de verre tout droit gros comme mon pouce, et long d'un pied et demi. Je n'ai touché à rien de tout cela. Le tems n'étoit pas encore venu pour jetter des dez sur quelque chose.

Mon camarade un beau matin vers la fin du mois me fut enlevé. Laurent me dit qu'on l'avoit condamné aux prisons appellées les quatre. Elles sont dans l'enceinte du batiment des prisons. Elles appartiennent aux inquisiteurs d'état. Les prisonniers qui sont là ont l'agrement de pouvoir appeller les geoliers quand ils en ont besoin: elles ont une lampe à l'huile ~~de la lumiere~~: tout est mauvais obscurer; mais ils ~~peuvent avoir de la~~ [illegible] et on n'y craint pas le feu. J'ai vu long tems après que le prudhomme Magyoris y est resté cinq ans, et qu'on l'a après envoyé à Corfou pour dix. Je ne sais pas s'il y est mort. Il m'a tenu bonne compagnie, et je m'en suis apperçu, lorsqu'étant resté seul je suis retombé dans la triste. Le privilege cependant de me promener tous les jours une demie heure dans le galetas m'est resté. J'ai examiné tout ce qu'il y avoit. Un caffon étoit rempli de beau papier, de cayons, de plumes d'oye non taillées, et de pelotons de ficelle: l'autre étoit cloué. Un morceau de marbre noir, poli, épais d'un pouce, long de six, et large de trois interessa ma vue: je l'ai pris sans aucun dessein, et je l'ai placé sous mes chemises dans le cachot.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Huit jours après le départ de Maggiorin, Laurent me dit qu'il y a-
voit apparence que j'aurois un nouveau camarade. Cet homme, qui
à fond n'étoit qu'un bavard, commença à s'impatienter de ce
que je ne lui faisois jamais aucune question. Son devoir étoit de
ne pas l'être; et ne pouvant pas faire parade avec moi de sa
reserve, il s'imagina que je ne l'interrogois jamais, parceque
je supposois qu'il ne savoit rien: son amour propre se trouva lesé,
et pour me faire voir que je me trompois, il commença à jaser
non interrogé.

Il me dit qu'il croyoit que j'aurois souvent des nouvelles vi-
sites, car les autres six cachots contenoient tout deux personnes
qui n'étoient point faites pour être envoyées aux quatres
Après une longue pause, voyant que je ne lui demandois
pas ce que c'étoit que cette distinction, il me dit qu'aux quatre
il y avoit pêle-mêle toute sorte de gens, dont la condamnation quoiqu'
a aux non connue étoit écrite: il poursuivit à me dire que ceux qui
étoient comme moi sous les plombs, confiés à lui, étoient tous des
personnes de la plus grande distinction, et criminels de ce qu'il é-
toit impossible que les curieux devinassent. Si vous saviez Mon-
sieur quels sont les compagnons de votre sort! Vous vous étonne-
riez, car il est vrai qu'on dit que vous êtes un homme d'esprit;
mais vous me pardonnerez.... Vous saurez que ce n'est rien qu'avoir
de l'esprit pour être traité ici.... vous m'entendez.... cinquante
sous par jour c'est quelque chose.... on donne trois livres à un é-
toyer, quatre à un gentilhomme, et huit à un comte étranger: je
dois le savoir je pense, car tout passe par mes mains

Ici il me fit son propre eloge tout composé de qualités néga-
tives: je ne suis ni voleur, ni traître, ni menteur, ni avare, ni me-
chant, ni brutal comme tous mes predecesseurs, et quand j'ai eu
une pinte de plus je devians meilleur: si mon pere m'avoit envoyé

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

à l'école, j'avois appris à lire, et à écrire, et je serois peut être devenu grande ; mais ce n'est pas ma faute. M. André Riedo m'estime, et ma femme qui n'a que vingt quatre ans, et qui vous fait tous les jours à manger, va lui parler quand elle veut, et il la fait entrer sans façon, même quand il est au lit, grace qu'il ne fait à aucun seigneur. Je vous promets que vous aurez avec vous tous les nouveaux débarqués, quoique toujours pour peu de tems ; car d'abord que le secretaire aura su de leur propre bouche ce qu'il lui importe de savoir, il les envoye à leur destination ou aux galeres, ou à quelque fort, ou au levant, ou, s'ils sont étrangers, au confins de l'état, car le gouvernement ne se croit pas le maitre de disposer des sujets des autres princes sommairement, à moins qu'ils ne soyent à son service. La clemence du Tribunal, Monsieur, est sans exemple ; et il n'y en a aucun autre au monde qui procure à ses prisonniers plus de douceurs : on trouve chez qu'il ne permette ni écrire, ni recevoir des visites, et c'est fou, car écrire, et recevoir du monde est une perte de tems : vous me direz que vous n'avez rien à faire, mais nous ne pouvons pas dire cela nous autres.

Voila à peu près la premiere harangue, dont ce bourreau m'a honoré, et qui, au vrai, m'amusa. J'ai vu que cet homme un peu moins devoit avoit été plus méchant. J'ai decidé de tirer parti de sa bêtise.

Le lendemain on m'amena le nouveau camarade qu'on traita le premier jour comme on avoit traité Massiovin. J'ai appris qu'il me fallut avoir une autre cuiller d'ivoire, car ~~il avoit mangé~~ le premier jour on l'avoit fait sans manger. le nouveau venu c'étoit à moi à le traiter.

Cet homme, au quel je me suis d'abord montré, me fit une profonde reverence. Ma barbe, qui avoit déja quatre pouces de longueur, en imposoit plus encore que ma taille. Laurent me prêtoit souvent des ciseaux pour me faire les ongles des pieds ; mais il m'étoit défendu de couper ma barbe sans des grandes peines. On se fait à tout.

Mon nouveau venu étoit un homme de cinquante ans, grand comme moi, un peu courbé, maigre, à grande bouche, et longues dents sales ; il avoit des petits yeux chatains, et des longs sourcils rouges, une perruque sombre, et noire qui puoit l'huile, et un habit de gros drap gris. Malgré qu'il ait accepté mon dîner, il fit le reservé ; il ne me dit pas le mot pour toute

la journée, et j'en ai agi de même; mais il changea de système le lendemain. On lui apporta de bonne heure un lit qui lui appartenoit, et du linge dans un sac. Magginin sans moi n'auroit pas pu changer de chemise. Le geolier lui demanda ce qu'il vouloit pour son dîner, et de l'argent pour l'acheter — Je n'ai pas d'argent — Un homme riche comme vous n'a pas d'argent?! — Je n'ai pas le sou — Fort bien. Je m'en vais d'abord vous porter du biscuit de munition une livre et demie, et un pot d'eau excellente. C'est dans l'ordre. Il le lui porta avant que de partir, et il me laissa avec ce spectre.

Je l'entens rugir, il me fait pitié, et je romps le silence. Ne vous privez pas, Monsieur, vous dînerez avec moi; mais il me semble que vous ayez commis une grande faute en venant ici sans argent — J'en ai; mais il ne faut pas le dire à ces harpies — Belle sagacité qui vous condamne au pain, et à l'eau! Puis-je vous demander si vous savez la raison de votre detention? — Oui Monsieur je la sais, et pour vous la faire sentir je vais vous dire en peu de mots mon histoire.

Je m'appelle Squadro Nobili. Je suis fils d'un paysan, qui me fit apprendre à ecrire, et qui à la mort me laissa sa petite maison, et le peu de terrain qui en dependoit. Ma patrie est le Friouli une journée loin d'Udine. Un torrent qu'on appelle Corno, et qui trop souvent endommageoit ma petite possession, me fit prendre le parti il y a dix ans de ~~vendre ma maison~~ la vendre, et de m'établir à Venise. On m'en compta huit mille livres en beaux sequins. J'étois informé que dans la capitale de cette glorieuse republique tout le monde jouissoit d'une honnete liberté, et qu'un homme industrieux, et qui avoit un capital comme le mien, pouvoit y vivre fort à son aise en prêtant sur gages. Sûr de mon economie, de mon jugement, et de mon savoir vivre, je me suis determiné à faire ce même metier. J'ai loué une petite maison dans le quartier du canal regio, je l'ai meublée,

et en vivant tout seul, j'ai vecu deux ans tres tranquille, et devenu plus
riche de dix ~~sept~~ mille livres, puisque voulant bien vivre j'en ai depen-
se mille pour mon entretien. J'etois sûr de devenir en peu
de tems dix fois plus riche. Dans ce tems là j'ai prêté deux ce-
quins à un juif sur plusieurs livres bien reliés, entre les quels
j'ai trouvé la Sagesse de Charon. Je n'ai jamais aimé la lec-
ture, je n'avois jamais lu que la doctrine chretienne; mais ce livre
de la Sagesse me fit voir combien il etoit heureux de savoir lire. Ce
livre, Monsieur, que peut etre vous ne connoissez pas est l'excellent.
On connoit quand on l'a lu qu'on n'a pas besoin d'en lire d'autres;
car il contient tout ce qu'il peut importer à l'homme de savoir; il
le purge de tous les préjugés contractés dans l'enfance; il le de-
livre des craintes d'une vie future; il lui ouvre les yeux, il lui
montre le chemin du bonheur, et il le rend savant. Procurez vous
cette lecture, et traitez de sots ceux qui vous diront qu'elle est defendue.

A ce discours j'ai connu mon homme, car je connoissois Charon
sans savoir qu'on l'avoit traduit. Mais quels sont les livres qu'on
ne traduit pas à Venise? Charon, grand admirateur de Montagne,
~~mais il n'est pas parvenu à celà~~
aut d'aller au dela de son modele: ~~il n'a eu pour cela l'application~~
~~que de lire~~. Il a donné une forme methodique à plusieurs choses
que Montagne couche sans ordre, et qui jetées là par le grand homme
ne parvient pas rejetter à censure; mais Charon prêtre, et théologien
fut justement condamné. On ne l'a pas beaucoup lu
~~lu~~. Le sot italien qui l'a traduit n'a pas seulement su que la
traduction du mot sagesse est Sapienza. Charon eut l'impertinence
de donner à son livre le titre de celui de Salomon. Mon camarade
poursuivit ainsi.

Delivré par Charon de scrupules, et de toutes les anciennes fausses
impressions, j'ai pourlé mon commerce de façon qu'en six ans je me
suis trouvé maitre de neuf mille ecquins. Il ne faut pas vous etton-
ner de cela, car dans cette riche ville le jeu, la debauche, et la fai-

neantie mettent tout le monde dans le desordre, et dans le besoin d'argent, et les sages profitent de ce que les fous dissipent.

Il y a trois ans qu'un comte Seriman fit connoissance avec moi, et qui m'ayant connu pour econome me pria de prendre de lui cinq cent ecquins, de le mettre dans mon commerce, et de lui donner la moitié de l'utilité. Il n'exigea qu'une simple quitance, dans laquelle je m'engageois de lui remettre la même somme à la requisition. Je lui ai donné au bout de l'année soixante et quinze ecquins, qui faisoit le quinze pour cent, et il me donna quittance, mais il se montra mécontent. Il avoit tort car ayant assez d'argent je ne me suis pas servi du sien pour negocier. La seconde année par pure generosité j'en ai fait de même; mais nous sommes venus à des mauvais propos, de sorte qu'il m'a demandé la restitution de la somme. Je lui ai repondu que j'en rabattois cent cinquante ecquins qu'il avoit reçu; mais s'étant mis en colere ~~il devint furieux et~~ il m'intima d'abord ~~mais il m'intima~~ une extrajudiciaire exigeant la restitution de toute la somme. Un habile procureur prit ma defense, et sut me gagner deux ans: il y a ~~faire pourrir deux ans cette~~ trois mois qu'on m'a parlé d'un accomodement, et je m'y suis refusé; mais craignant quelque violence, je me suis adressé à l'abbe Cristiani, homme d'affaires du Marquis de Montallegre ambassadeur d'Espagne, qui me loua une petite maison sur la lisse, où on est à l'abri des surprises. Je voulois bien rendre au comte Seriman son argent, mais je pretendois rabattre cent ecquins que j'avois depensé pour le procés qu'il m'a intenté. Mon procureur fut chez moi il y a huit jours avec celui du comte, et je leur ai fait voir les deux cent cinquante ecquins dans une bourse que j'etois prêt à leur donner, et pas le sou d'avantage. Ils sont partis tous les deux mécontens. Il y a trois jours

que l'abbé Giustiniani me fit dire que l'ambassadeur avoit trouvé bon de permettre aux inquisiteurs d'état d'envoyer chez moi leurs gens pour faire une execution. Je ne savois pas que cela pouvoit se faire. J'ai attendu cette visite avec courage après avoir mis tout mon argent en lieu de sureté. Je n'avois jamais cru que l'ambassadeur leur auroit permis de s'emparer de moi comme ils firent. A la pointe du jour Messer Grande vint chez moi, et me demanda trois cent cinquante sequins; et a ma re= ponse que je n'avois pas le sou, il m'enleva; et me voila.

Après cette narration j'ai fait mes reflexions sur l'infame co= quin qu'on avoit mis en ma compagnie, et à l'honneur qu'il m' avoit fait de me croire un coquin comme lui en me narrant tou= te l'affaire, et me supposant fait pour l'applaudir. Dans tous le lots propos qu'il me tint trois jours de suite, me citant toujours Charon, j'ai vu la verité du proverbe guardati da colui che non ha letto che un libro solo. Charon l'avoit rendu athée, et il s'en vantoit sans façon. Le quatrieme jour, une heure après Mezza, Laurent vint lui dire de descendre avec lui pour parler au Secretaire. Il s'habilla vite, et au lieu de mettre ses souliers il mit les miens sans que je m'en apperçoive. Il descendit avec Laurent; il remonta une demie heure après en plei= rant, et il tira hors de ses souliers deux bourses où il avoit trois cent cinquante sequins que precedé de Laurent il porta au se= cretaire. Il remonta après, et ayant pris son manteau il par= tit; Laurent me dit après qu'on l'avoit laissé aller. Le lendemain on vint prendre ses hardes. J'ai toujours cru que le secretaire l'a fait conferer qu'il avoit l'argent en lui menaçant la tor= ture, qui en qualité de menace peut etre encore bonne à quelque chose

Le premier de l'année 1756 j'ai reçu des etrennes. Laurent me porta une robe de chambre doublée de Renards, une couverture de soye rembourrée de coton, et un sac de peau d'ours pour y mettre les jambes,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

dans le froid qu'il feroit aussi excessif que la chaleur que j'avois en=
duré dans le mois d'Août. En me donnant cela il me dit par ordre
du secretaire que je pouvois disposer de six sequins par mois pour m'
acheter tous les livres que je voulois, et la gazette aussi, et que ce
present me venoit de M. de Bragadin. J'ai demandé à Laurent
le crayon, et j'ai écrit sur un morceau de papier je me reconnois
reconnaissant à la pitié du Tribunal, et à la vertu de M. de Bragadin.

Il faut avoir été dans ma situation pour comprendre le
sentiment que cette aventure reveilla dans mon ame: dans le
fort de ma sensibilité j'ai pardonné à mes oppresseurs, et j'ai quasi
abandonné le projet de m'enfuir, dans l'homme est pliant lorsque
le malheur l'accable, et l'avilit. Laurent m'a dit que M. de Bra=
gadin s'étoit presenté aux trois inquisiteurs, et qu'il leur avoit de=
mandé à genoux, et en pleurant la grace de me faire parvenir
cette marque de sa constante tendresse si j'étois encore dans le nom=
bre des vivans; et qu'enfin ils n'avoient pas pu la lui refuser.
J'ai sur le champ écrit tous les titres des livres que je voulois.
En me promenant dans le galetas, un beau matin, mes yeux
s'arretterent sur le long verrou qui étoit sur le plancher en le con=
siderant comme arme offensive, et defensive: je l'ai pris, et porté
dans le cachot en le plaçant sous mon habit ~~[illegible]~~ d'abord que je me vis
avec ~~[illegible]~~ le morceau de marbre noir; ~~[illegible]~~ seul, je l'ai recon=
nu pour une parfaite pierre de touche, puisqu'après un long
frottement d'un bout du verrou contre la pierre j'ai vu sur
le même bout une facette.

Devenu curieux de ce rare ouvrage où je me voyois nouveau,
et au quel je me trouvois excité par l'espoir de posseder un meu=
ble, qui là haut devoit être très defendu; pour le parvenir par la vo=
lité de venir à faire une arme sans les instrumens necessaires pour

la construire, irrité même par les difficultés, car je devois frotter le ver-
re presqu'à l'obscur sur la hauteur d'appui sans pouvoir tenir
ferme la pierre qu'avec ma main gauche, et sans avoir de l'huile
pour l'humecter, et emorder plus facilement le fer que je voulois
rendre pointu: je n'ai fait usage de ma salive, et j'ai travaillé
quinze jours pour affiler huit facettes pirramidales, qui à leur bout
formerent une pointe parfaite: ces facettes avoient un pouce
et demi de longueur. Cela formoit un stilet octangulaire aussi
bien proportionné qu'on n'auroit pu exiger d'avantage d'un bon
taillandier. On ne peut pas se figurer la peine, l'ennui que j'ai en-
duré, et la patience que j'ai dû avoir à cette desagréable besogne
sans autre outil qu'une pierre volante: ce fut pour moi un tour-
ment d'une espece qu'aucun siculi non inventa tyranni: je ne
pouvois plus mouvoir mon bras droit, et mon epaule me paroit
disloquée
soit derrier le creux de ma main étoit devenu une grande
playe après que les vers crevèrent: malgré mes douleurs j'ai
pourtant pas discontinué mon travail: je l'ai voulu voir parfait.

Voir de mon ouvrage, et sans avoir decidé comme, et en quoi
j'aurais pu en faire usage, j'ai pensé à le cacher dans quelqu'endroit,
où il eut pu se dérober même à la perquisition: j'ai pensé à le met-
tre à travers la paille de mon fauteuil; mais non pas par des-
sus où en levant le couvercle on auroit pu voir la marque de la pro-
minence inegale; mais en tournant le fauteuil à l'envers,
où j'ai pratiqué dedans le renversant tout entier; et il fut bien que pour
le retrouver il auroit fallu savoir qu'il y étoit: C'est ainsi que Dieu
me preparoit la necessaire à une fuite qui devoit etre admira-
ble et non prodigieuse. Je n'en avance vain; mais ma vanité ne
vient pas de ce que j'ai reussi, car le bonheur s'en est beaucoup mêlé;
elle procede
mais de ce que j'ai jugé la chose faisable, et que j'ai eu le

courage de l'entreprendre.

Après trois ou quatre jours de reflexions sur l'usage que je devois faire de mon ramon devenu eponton gros comme une canne, et long de vingt pouces, dont la belle pointe acerée me demontroit qu'il n'étoit pas necessaire de vendre le fer acier pour parvenir à la faire, j'ai vu que je n'avois qu'à faire un trou dans le plancher sous mon lit. J'étois sûr que la chambre dessous ne pouvoit être que celle où j'avois vu M. Lavalli; j'étois sûr qu'on ouvroit cette chambre tous les matins, et j'étois sûr de pouvoir me couler facilement du haut en bas dès que le trou seroit prêt moyennant mes draps de lit, dont j'avois fait une espece de corde, en attachant le bout d'en haut à un chevalet de mon lit. Dans cette même chambre je me serois tenu caché sous la grande table du Tribunal, et le matin, d'abord que j'aurois vu la porte ouverte, j'en serois sorti, et avant qu'on eut pu me suivre je me serois mis en lieu de sureté. Je pensois qu'il étoit vraisemblable que Lauvent laissât dans cette chambre un de ses archers pour garde, et pour celui là je l'avois d'abord tué en lui enfonçant mon eponton dans le gozier. Tout étoit bien imaginé; mais le plancher pouvant être double, et triple, l'ouvrage auroit pu m'occuper un, et deux mois, je trouvois très difficile le moyen d'empecher les archers de balayer le cachot pour un aussi longtems. Si je le leur avois defendu je leur avois donné des soupçons, d'autant plus que pour me delivrer le balai même des puces j'avois exigé qu'ils balayassent tous les jours: ~~ils auroient~~ leur auroit découvert le trou: j'avois ~~trouvé le trou avec le balai, et j'avois~~ besoin de la plus grande cer-

titude que ce malheur ne m'arriveroit pas. En attendant j'ai ~~défendu qu'on balaye sans dire pourquoi~~ je le défendois ~~une raison~~. Huit à dix jours après Lauvent m'en demanda la raison ~~qui j'avois défendu de balayer~~: je lui ai dit que c'étoit parce que la poussiere qui s'élevoit du plancher m'alloit au poumon

et pouvoit me causer des tubercules — Nous jetterons de l'eau sur le me repondit-il
plancher — point du tout car l'humidité peut produire la pléthore

Mais une semaine après, il ordonna qu'on balayat; il fit porter le lit
lors du cachot, et sous prétexte de faire nettoyer par tout il alluma une
chandele. J'ai vu que le moyen animoit cette demarche, mais je
me suis montré indifferent. J'ai alors pensé au moyen de fortifier mon
projet. Le matin du lendemain, j'ai enveloppé dans mon mouchoir une
piquant un doigt, et j'ai attendu Laurent dans mon lit. Latour m'a
pris, lui dis-je, avec tant de violence qu'une veine de ma poitrine s'est
rompue, et m'a fait rendre tout le sang que vous voyez: faites moi ve-
nir le medecin. Le docteur vint, m'ordonna une saignée, et m'écrivit
un recipe. Je lui ai dit que Laurent étoit la cause de mon malheur a-
yant voulu balayer: il lui en fit des reproches, et il conta qu'un jeune
perruquier venoit de mourir de la poitrine par cette même raison, car,
selon lui la poussiere aspirée ne s'expulsoit jamais. Laurent jusqu'il
crut de me rendre un service, et qu'il ne feroit plus balayer de toute
sa vie. Je riois en moi même de ce que le docteur n'avoit pas pu imbu
passer étant concerté par moi. Les archers presens à ce doctrinal, furent
enchantés de l'apprendre, et mirent entre les actes de leur charité ce-
lui de ne plus balayer que les cachots de ceux qui les maltraiteroient.

Après le depart du medecin, Laurent me demanda pardon, et
m'assura que tous les autres prisonniers se portoient bien, malgré
qu'il fallut balayer leurs chambres tous les jours. Il les appelloit
chambres. Mais l'article, dit il, est important, et je vais les eclairer
la dessus, car je vous regarde tous comme mes enfans.

La saignée d'ailleurs m'étoit necessaire: elle m'a rendu le
sommeil, et m'a guéri des contractions spasmodiques qui m'épouventoient.

J'avois gagné un grand point; mais le tems d'entamer mon ou-
vrage n'étoit pas encore arrivé. Le froid étoit fort, et mes mains ne
pouvoient empoigner l'eponton sans geler. Mon entreprise exigeoit
un esprit prevoyant, determiné à eviter tout-ce qui pouvoit être preju-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

facilement, et hardi, et intrepide pour se livrer au hazard dans tout
ce qui malgré que mieux pouvoit ne pas arriver. Ma situation de l'hom=
me, qui doit en agir ainsi est fort malheureuse; mais un juste cal=
cul politique instruit que pour le tout expedit risquer le tout.
Les nuits trop longues de l'hiver me desolerent. J'etois obligé de
passer dix neuf mortelles heures positivement dans les tenebres; et
dans les jours de brouillard, qui à Venise ne sont pas rares, la lu=
miere qui entroit par la fenetre, et par le trou de la porte n'é=
claireit pas assez mon livre pour que je puisse y lire. Ne pouvant pas
lire je tombois dans la pensée de mon evasion, et une cervelle tou=
jours fixe à une même pensée peut donner dans la follie. La pos=
session d'une lampe à l'huile m'auroit rendu heureux; j'y ai pensé,
et je me suis beaucoup rejoui lorsque j'ai cru d'avoir trouvé le mo=
yen de l'obtenir par ruse. Pour la creation de cette lampe, j'avois
besoin des ingrediens qui devoient la composer. Il me falloit un
vase, des lumignons de fil ou de coton, de l'huile, une pierre à
fusil, briquet, alumettes, et amadou. Le vase pouvoit être une
petite casserole de terre, et j'avois celle où on me cuisoit des oeufs
au beurre. Je me suis fait acheter de l'huile de luques sous pre=
texte que la salade accommodée avec l'ordinaire me faisoit mal.
J'ai extrait de ma couche-pointe assez de coton pour me faire des
lumignons. J'ai fait semblant d'etre tourmenté par une forte dou=
leur de dents; et j'ai dit à Laurent qu'il me falloit de la pierre ponce;
il ne la connoissoit pas, et j'ai substitué une pierre à fusil en lui
disant qu'elle faisoit le même effet ayant été mise pour un jour
dans du fort vinaigre, et appliquée ensuite sur la dent: elle m'auroit
soulagé de la douleur. Laurent me dit que mon vinaigre étoit excellent,
et que je pouvois y mettre une pierre moi même, et il m'en jeta là trois
ou quatre. Une boucle d'acier que j'avois à la ceinture de mes ca=
leçons devoit me servir de briquet; il ne me restoit à obtenir que du soufre,
et de l'amadou, dont la provision me mettoit aux champs. Mais

voila comment je l'ai trouvée à force d'y penser, et comment la Fortune i'en mêla.

J'avois eu une espece de rougeole, qui après s'être derachée m'avoit laissé sur les bras des dartres qui me couvroient une demangeaison qui m'incommodoit; j'ai dit à Laurent de demander au medecin un remede. Le Lendemain il me porta un billet que le secretaire avoit lu, dans lequel le medecin avoit écrit: un jour de diete, et quatre onces d'huile d'amandes douces, et la peau guerira: ou une onction d'onguent de fleur de soufre; mais ce topique est dangereux. Je me moque, dis-je à Laurent, du danger, acheter moi de cet onguent, et porter le moi demain; ou donner moi du soufre, j'ai ici du beure, et je me ferai l'onguent moi même: avez vous des allumettes? Donnez m'en. — Il tira de sa poche toutes celles qu'il avoit, et il me les donna. Qu'il est aisé d'avoir de la consolation quand on est dans la detresse!

J'ai passé deux ou trois heures pensant à ce que je pouvois substituer à l'amadou seul ingredient qui me manquoit, et que je ne savois sous quel pretexte me procurer; lorsque je me mis souvenu d'avoir recommandé à mon tailleur de me doubler d'amadou mon habit de taffetas sur les aisselles, et de le couvrir avec de la toile cirée pour empêcher la tache de venir qui principalement dans l'été gâte tout habit. J'avois mon habit devant moi, qui étoit tout neuf; et mon coeur palpitoit; mon tailleur avoit pu oublier mon ordre, et j'étois entre l'espoir, et la crainte. Je n'avois qu'à faire deux pas pour m'en assurer, et je n'osois pas. J'avois peur de ne pas trouver l'amadou, et de devoir abandonner un si cher espoir. Je m'y resous à la fin: je m'approche à l'air où mon habit étoit, et tout d'un coup me trouvant indigne de cette grace je me jette à genoux priant Dieu que le tailleur n'ait pas oublié mon ordre. Après cette chaude priere, je deploye mon habit, je decouvre la toile cirée, et je trouve l'amadou. Ma joye fut grande. Il étoit naturel que je remerciasse Dieu, puisque j'avois été chercher l'amadou confiant en sa bonté; et ce fut ce

que j'ai fait avec effusion de coeur.

A l'examen de cette action de grace je ne me suis pas trouvé sot, comme je me suis découvert fat, reflechissant à la priere que j'ai fait au maitre de tout en allant chercher l'amadou. Je ne l'aurois pas faite avant que d'aller sous les plombs, je ne la ferois aujourd'hui; mais la privation de la liberté du corps hébète les facultés de l'ame. On doit prier Dieu d'accorder des graces, et non pas de bouleverser la nature par des miracles. Si le tailleur n'avoit pas mis l'amadou sous le aisselles, je devois être censé de ne pas le trouver; et s'il l'avoit mis je devois etre sûr de le trouver. Que voulois-je donc du maitre de la nature? L'esprit de ma premiere priere ne pouvoit être que celui de dire Seigneur faites que je trouve l'amadou quand même le tailleur l'auroit oublié, et s'il l'a mise de faites par disparoitre. Quelque theologien cependant pourroit trouver ma priere pieuse, sainte, et tres raisonnable, car il la diroit fondée sur la force de la foi; et il auroit raison, comme j'ai raison moi meme non theologien, de la trouver absurde. Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'etre sublime theologien pour trouver mon action de grace louable. J'ai remercié Dieu de ce que le tailleur n'a pas manqué de memoire, et ma reconnoissance fut juste selon les regles d'une saine philosophie.

D'abord que je me suis vu maitre de l'amadou j'ai mis l'huile dans une casserole, et un lumignon, et j'ai vu une lampe. Quelle satisfaction que celle de ne devoir reconnoitre ce bienfait que de moi même, et de transgresser un ordre ~~de bien reconnoitre par le plus~~ des plus circonstanciés! ~~cruel~~! Il n'y avoit pour moi plus de nuits. Adieu salade: je l'aimois beaucoup; mais je ne la regrettois pas: il me sembloit que l'huile n'étoit faite que pour nous éclairer. J'ai decidé de commencer à rompre le plancher le premier lundi de careme, car dans les desordres du carnaval je craignois tous les jours des visites; et j'ai bien prevu. Le dimanche gras à midi j'ai entendu le bruit des verroux, et j'ai vu entrer mes amis d'un tres gros homme que j'ai d'abord reconnu pour le juif Gabriel Schalon celebre dans l'habileté de faire trouver de l'argent aux jeunes gens par de mauvaises affaires: nous nous

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

connoissions, ainsi nos complimens furent ceux de raison. La compagnie de cet homme n'étoit pas faite pour me faire plaisir; mais il me falloit avoir patience: on l'enferma. Il dit à Laurent d'aller chez lui pour prendre son dîner, un lit, et tout ce qu'il lui falloit; et il lui répondit qu'il pourroient de cela le lendemain.

Ce juif, qui étoit un evaporé, ignorant, bavard, et bête excepté dans son metier, commença par me féliciter de ce qu'on m'avoit preferé à tout autre pour me donner la compagnie. Je lui ai offert pour toute reponse la moitié de mon dîner qu'il refusa en me disant qu'il ne mangeoit que du pur; et qu'il attendroit à bien souper chez lui — Quand? — Ce soir. Vous voyez que quand j'ai demandé mon lit, il me dit que nous parlerons de cela demain. Il est evident que cela veut dire que je n'en aurai pas besoin. Trouvez vous vraisemblable qu'on puisse laisser sans manger un homme comme moi? — On m'a traité de même — C'est bon; mais entre nous il y a quelque difference; et, cela soit dit entre vous et moi, les inquisiteurs d'état ont fait un faux pas en me faisant arreter, et ils doivent se trouver embarrassés actuellement à reparer leur faute — Ils vous feront peut être une pension, car vous etes un homme à menager — Vous raisonnez fort juste: il n'y a point de courtier à la bourse plus utile que moi au commerce interieur, et les cinq sages ont beaucoup profité des avis que je leur ai donnés. Ma detention est un evenement singulier, qui par hazard aura fait votre bonheur — Mon bonheur? Comment? — Il ne passera pas un mois que je vous ferai sortir d'ici. Je sais à qui je dois parler, et de quelle façon — Je compte donc sur vous. — Ce fripon imbecille se croyoit quelque chose. Il a voulu m'informer de ce qu'on disoit de moi; et ne me rapportant que ce qu'on pouvoit dire dans les entretiens des plus grands lots de la ville, il m'a ennuyé. J'ai pris un livre, et il eut l'effronterie de me prier de ne pas lire. Sa passion étoit celle de parler, et toujours de lui même.

Je n'ai pas osé allumer ma lampe, et la nuit approchant il s'est determiné à accepter du pain, et du vin de Chypre, et ma paillasse qui étoit devenue le lit de tous les nouveaux arrivés. Le lendemain on lui porta à manger de chez lui, et un lit. J'ai eu ce fardeau sur le corps lui à rendre pendant trois mois, car le secretaire du Tribunal eut besoin avant que de le condamner aux quatre

de lui parler plusieurs fois pour tirer au clair ses fripponeries, et pour le forcer à defaire des contracts illiciter qu'il avoit fait. Il me confera lui meme d'avoir acheté de M. Dominico Micheli des rentes qui ne pouvoient appartenir à l'acheteur qu'après la mort du chevalier Antoine son pere. C'etoit vrai, me dit il, que le vendeur y perdoit cent pour cent, mais il faut considerer que l'acheteur auroit perdu tout, si le fils étoit mort avant le pere. Lorsque j'ai vu que ce mauvais camarade ne s'eraffoit pas je me suis determiné à allumer ma Lampe: il me promit d'être dis: cret, mais il ne le fut que tant qu'il resta avec moi; car, quoique sans consequence, souvent l'a eu. Cet homme enfin m'étoit à charge, et m'empechoit de travailler à ma fuite.

Il m'empechoit aussi de m'amuser à lire; exigeant, ignorant, superstitieux, fantasque, timide, de Rome en Rome desesperé fondant et larmoyant il pretendoit de me faire faire les haut cris d'accord avec lui en me demontrant que cette detention le perdoit de reputation: je l'ai assuré que pour sa reputation il n'avoit rien à craindre, et il prit mon hasard pour un compliment. Il ne vouloit pas convenir d'être avare, et pour l'en convaincre je lui ai demontré un jour que si les inquisiteurs d'etat lui donnoient cent ecquis par jours, en lui ouvrant en même tems la porte de la prison, il n'en sortiroit plus pour ne pas perdre les cent ecquis. Il dut en convenir, et il en fit

Il étoit Talmudiste comme tous les juifs qui existent aujourd'hui; et il affectoit de me faire voir qu'il étoit tres attaché à sa religion en consequence de son savoir. Etant fils d'un Rabbi il étoit docte dans le ceremonial; mais en examinant dans la suite mon genre humain, j'ai vu que la plus grande partie des hommes croit que le plus essentiel de la Religion consiste dans la discipline.

Le juif extremement gras ne sortoit jamais de son lit, et dormoit dans le jour, il lui arrivoit de ne pas pouvoir dormir dans la nuit tandis qu'il entendoit que je dormois assez bien. Il m'arriva une fois de me reveiller sur lui dis-je le plus beau de mon repos — Eh bien par Dieu, que voulez vous? pourquoi m'avez vous reveillé: il vous mouvra je vous pardonne — Helas! mon cher ami, je ne peux pas dormir, ayez pitié de moi, et

B 54

causons un peu — Et vous m'appeller cher ami? homme execrable!
Je crois que votre insomnie ait un vrai tourment, et je vous plains; mais
si une autre fois, pour vous soulager de votre peine, vous vous aviseriez
de me priver du plus grand bien, dont la nature ~~me permettre~~ me permet de
jouir dans le grand malheur qui m'accable, je sortirai de mon lit pour
venir vous etrangler — Pardonner de grace, et soyez sûr que je ne vous
reveillerai plus à l'avenir.

Il se peut que je ne l'aurois pas etranglé, mais il est certain qu'il m'
en fit venir la tentation. Un homme en prison qui est entre les bras
d'un doux sommeil n'est pas en prison, et l'esclave qui dort ne sent pas le
chaines de l'esclavage, tout comme les rois ne regnent pas alors. Le
prisonnier donc doit regarder l'indiscret qui le reveille comme un
fourneau qui vient le priver de sa liberté pour le replonger dans
la misere: ajoutons qu'ordinairement le prisonnier qui dort reve
d'être en liberté, et que cette illusion lui tient lieu de realité. Je
me felicitois bien de n'avoir pas commencé mon travail avant l'arrivée
de cet homme. Il demanda qu'on balaye; les archers servants me firent
rire lorsqu'ils lui ~~dire~~ divent que cela me feroit mourir: il l'exigea. J'ai fait sem-
blant d'en être malade, et les archers n'auroient pas executé son ordre
si je m'y etois opposé; mais mon interet me vouloit complaisant.

Le Mecredi saint, Laurent nous dit qu'après Vespres M. le Circos-
petto Secretaire monteroit pour nous faire la visite de coutume
à l'occasion des fetes de Paques qui sert à mettre la tranquillité dans
l'ame de ceux qui veulent bien recevoir le Saint Sacrement, comme
pour savoir s'ils n'ont rien à dire contre l'administration du geolier. Ain-
si, Messieurs, nous dit-il si vous avez à vous plaindre de moi, plaignez vous en.
Habillez vous completement, car telle est l'etiquette. J'ai ordonné à
Laurent de me faire venir un confesseur pour le lendemain.

Je me suis donc habillé en tout point, et le juif en fit de même
en prenant congé de moi, parcequ'il se sentoit sûr que le circospetto
l'envoyoit en liberté d'abord qu'il lui auroit parlé: il me dit que son

pressentiment etoit de l'espece de ceux qui ne l'avoient jamais trompé.
Je l'en ai felicité. Le secretaire arriva, on ouvrit le cachot, le juif sor-
tit, et se jetta à genoux: je n'ai entendu que des pleurs, et des cris, qui du-
rerent quatre ou cinq minutes sans que le secretaire dise le mot. Il ren-
tra, et Laurent me dit de sortir. Avec ma barbe de huit mois, et un ha-
bit composé par l'amour fait pour les chaleurs du mois de Juillet dans
ce jour là, ou le froid etoit fort, j'étois un personnage qui devoit exciter à
rire, et non pas inspirer la pitié. Ce terrible froid me faisoit trembler
comme le bord de l'ombre causée par le Soleil qui va se coucher, ce
qui me deplaisoit, par la seule raison que le secretaire pouvoit croire que je tremblois
de peur. Comme je fus sorti du cachot incliné, la reverence etoit
deja faite: je me fus dressé, je l'ai regardé sans orgueil, et sans bas-
sesse sans me mouvoir, et sans parler: le cirouette immobile aussi gar-
da le silence: cette scene muette de part, et d'autre dura deux minutes.
Voyant que je ne lui disois rien, il me fit une inclination de tete d'un
demi pouce, et s'eratta. Je fus rentré, je me fus deshabillé, et je
me fus mis au lit pour ranimer ma chaleur naturelle. Le juif fut
etonné de ce que je n'avois pas parlé au secretaire autant que mon silence lui
avoit dit beaucoup plus de ce qu'il croyoit lui avoir dit avec ses lâches
cris. Un prisonnier de mon espece en presence de son juge ne devoit
ouvrir la bouche que pour répondre à des interrogations.

Le jour suivant un jesuite vint me confesser, et le Samedi saint
un pretre de S.t Marc vint m'administrer la sainte Eucaristie. Ma
confession paroissant trop laconique au missionnaire qui l'ecouta, il bon-
na bon de me faire plusieurs remontrances avant de m'absoudre —
Prier vous bien? — me dit il — Je le prie depuis le matin jusqu'au soir, et depuis
le soir jusqu'au matin, même lorsque je mange, et que je dors,
puisque dans la situation ou je suis tout ce qui se passe en moi
jusqu'à mes agitations, à mes impatiences, et aux egarements
de mon esprit ne peut être que priere devant la divine sagesse,
qui seule voit mon coeur.

Le jesuite accompagna d'un petit sourire mon doctrinal

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

specieux sur la prière, et le paya par un discours metaphysique d'un acabit qui ne quadroit aucunement avec celui du mien. J'ai vu refuter tout, si habile dans son metier il n'eut pas eu le talent de m'étonner, et de me rendre plus petit qu'une puce par une espece de prophetie qui m'en imposa. Puisque, dit il, c'est de nous que vous avez appris la religion que vous professez, exercez la comme nous, et priez Dieu comme nous vous l'avons appris, et sachez que vous ne sortirez jamais d'ici que le jour dedié au Saint dont vous portez le nom. Après ces paroles il me donna l'absolution, et il partit. L'impression qu'elles me firent est incroyable; j'ai eu beau faire, mais je n'ai jamais pu les faire sortir de ma tête. J'ai parcouru en revue tous les saints que j'ai trouvé sur l'almanac.

Ce jesuite étoit le directeur de la conscience de Monsieur Mocenigo Cornaro vieux senateur alors actuel inquisiteur d'état. Ce senateur étoit homme de lettres celebre, grand politique, tres devot, et auteur d'ouvrages tous pieux, et tous extraordinaires écrits en latin. Sa reputation etoit sans tache.

Informé que je devois sortir de là le jour du saint mon patron par un homme qui pouvoit peut être le savoir, je me mis resolu d'avoir vu d'en avoir un, et de savoir que je l'interrogerois; mais etant en devoir de le prier je devois le connoitre. Qui est il? Le jesuite même n'avoit pas pu me le dire: il l'avoit vu, car il avoit vidé le secret: mais voyons, me mis je dit, si je peux le deviner. Ce ne pouvoit pas être S. Jacques de Compostelle, dont je portois le nom, car ce fut proprement dans le jour de sa fête que Mr. Grande avoit abatu ma porte. J'ai pris l'almanac, et examinant le plus voisin j'ai trouvé S.t George, saint de quelque renommée, mais au quel je n'avois jamais pensé. Je me mis donc attaché à S. Marc qui venoit au vingt cinq du mois, et dont en qualité de venitien je pouvois

reclamer la protection: je lui ai donc adressé mes vœux, mais en
vain: sa fête passa, et j'étois là. J'ai pris l'Ave
de S. C., qui
vient avec S.t Philippe, mais je me suis aussi trompé, et pour lors
je me suis attaché à S.t Antoine, qui fait, à ce qu'on dit à Padoue,
treize miracles par jour; mais en vain aussi. Je suis passé ainsi
d'un autre à un autre, et inévitablement je me suis accoutu-
mé à espérer en vain dans la protection des saints, et fus con-
vaincu que le saint dans lequel je devois mettre étoit mon
verre et mon étonton. Malgré cela la prophétie du jésuite s'avera.
Je suis sorti de là le jour de la Toussaint, comme le lecteur verra,
et il est certain, que s'il j'en avois un, mon protecteur devoit être
choisi dans ce jour là, puisqu'ils y sont tous.

Deux ou trois semaines après Pâques on me délivra du juif;
on le condamna
mais ce pauvre homme ne fut pas renvoyé chez lui; aux
aux quatre, où il resta deux ans, et après il est allé terminer ses jours à
Mirabeau.

D'abord que je me suis retrouvé seul, je me suis mis à mon ouvrage
avec le plus grand empressement. J'avois besoin de me hâter avant
l'arrivée de quelque nouvel hôte qui auroit voulu qu'on balayât.
J'ai retiré mon lit, j'ai allumé ma lampe, et je me suis jeté sur le
plancher mon étonton à la main après avoir étendu une ser-
viette près de moi pour recueillir les petits débris du bois que
je rongeois avec la pointe du verrou: il s'agissoit de détruire la
planche à force d'y enfoncer le fer: ces fragmens au commen-
cement de mon travail n'étoient pas plus grands qu'un grain de
froment; mais dans la suite il devinrent des gros éclats. La plan-
che étoit de bois de Mélèze de seize pouces de largeur; j'ai
commencé à l'entamer à la connexion à l'autre planche; il
n'y avoit ni clou, ni lame de fer, et mon ouvrage étoit tout uni.
Après six heures de travail j'ai noué ma serviette, et je l'ai placée

de coté pour aller la vider le lendemain dernier le tas de cahiers qui etoit dans le fond du galetas. Les fragmens de la rupture formoient un volume quatre à cinq fois plus grand que la cavité d'où je l'avois tiré: la courbe pouvoit etre de trente degrés d'un cercle; son diametre etoit de dix pouces à peu près. J'ai remis mon lit à sa place, et le lendemain en vidant ma seriette, j'ai reconnu que je n'avois pas mettit de craindre que mes fragmens fussent tous.

Le second jour j'ai trouvé sous la premiere planche, qui avoit une epaisseur de deux pouces, une seconde planche que j'ai jugé pareille à la premiere. N'ayant jamais eu le malheur d'avoir des rivales, et etant toujours tourmenté par la crainte d'en avoir je me suis promis en trois semaines à la parfaite dissolution de trois planches sous lesquelles j'ai trouvé le pavé incrusté de petites pieces de marbre qu'on nomme à Venise terazzo marmorin. C'est le pavé ordinaire des appartemens de toutes les maisons de Venise, qui n'appartiennent pas à de pauvres gens. Les grands seigneurs mêmes preferent le terazzo au parquet. Je me suis trouvé consterné lorsque j'ai vu que mon ciseau n'y mordoit pas: j'avois beau appuyer, et pousser; ma pointe glissoit. Cet incident m'abatoit l'esprit. Je me ressouvenu d'Annibal qui selon Tite-Live s'étoit formé un passage à travers les alpes en broiant à coups de hache le roc qu'il rencontroit rendu à force de vinaigre: chose que j'avois toujours trouvée incroyable, non pas pour la force de l'acide, mais par la prodigieuse quantité de vinaigre qu'il auroit fallu avoir. Je croyois qu'Annibal avoit recours à cela non pas aceto, mais acceta qui dans le Latin de Padoue pouvoit etre le même qu'ascia, et que l'erreur pouvoit etre des copistes. J'ai tout de meme versé dans ma concavité une bouteille de fort vinaire que j'avois; et le lendemain soit l'effet du vinaigre, ou d'une plus grande patience j'ai vu que j'en viendrois à bout, car il ne s'agissoit pas de briser les petits morceaux de marbre, mais de pulveriser par la pointe de mon outil le ciment qui les unissoit: et je fus bien content lorsque j'ai vu que la grande difficulté ne se trouvoit que sur la surface. En quatre jours j'ai detruit tout ce pavé sans que la pointe de mon ciseau s'endomageat. Le lustre de ses surfaces etoit meme plus beau

Sous le pavé marmorin j'ai trouvé une autre planche comme je m'y attendois: ce devoit être la dernière; c'est à dire la première dans l'ordre de comble de tout appartement dont les poutres soutiennent le plafond: j'ai entamé cette planche avec quelque difficulté majeure à cause que mon trou étoit devenu de dix pouces de profondeur. Je me recommandois sans cesse à la miséricorde de Dieu. Les esprits forts qui disent que la prière ne sert à rien ne savent pas ce qu'ils disent. Je sais qu'après avoir prié Dieu, je me trouvai toujours plus fort; et c'est alors pour en prouver l'utilité, soit que l'augmentation de vigueur vienne immédiatement de Dieu, soit qu'elle soit une conséquence physique de la confiance qu'on a en lui.

Le vingt cinq du mois de Juin, jour dans lequel la république de Venise célèbre la prodigieuse apparition de l'évangéliste S.t Marc sous la forme emblématique d'un lion ailé dans l'église ducale vers la fin du onzième siècle, événement qui démontra à la sagesse du sénat qu'il étoit temps de remercier S.t Théodore, dont le crédit n'étoit plus assez fort pour l'aider dans le vœu d'agrandissement, et de prendre pour son patron ce saint disciple de S.t Paul, ou de S.t Pierre selon Eusèbe, que Dieu lui envoyoit. Dans cette même jour trois heures après midi, lorsque tout me fondant en sueur, étendu sur mon ventre je travaillois dans le trou, où pour y voir j'avois mis ma lampe allumée, j'entendis avec un effroi mortel l'horrible craquement du canon de la porte du premier corridor. Quel moment! Je souffle la lampe; je laisse dans le trou mon esponton, j'y jette dedans ma serviette, je me lève, je mets à la hâte les chevalets, et les planches du lit dans l'alcove; j'y jette dessus la paillasse, et les matelas; et n'ayant pas le temps d'y mettre les draps, j'y tombe dessus comme mort dans le moment que Laurent ouvroit déjà mon cachot. Un seul moment plus tôt on m'auroit surpris: Laurent alloit me marcher sur le corps sans un cri, qui le fit reculer courbé sous la porte, en disant que j'avois fait avec emphase hélas! mon Dieu! je vous plains, monsieur, car on brûle de chaleur ici comme dans une fournaise. Levez vous, et remerciez Dieu qui vous envoye une excellente compagnie. — Entrez entrez illustrissime seigneur. Ce butor ne prend pas garde à ma nudité, et voilà l'illustrissime qui entre en m'arquant, tandis que ne sachant pas ce que je ferois, je sors: mais ne trouvant nulle part une chemise, que la décence m'obligeoit à me passer. Ce nouveau arrivé crut d'entrer dans l'enfer. Il s'écria où suis je! où me met-on! Quelle chaleur! Quelle puanteur!

Dit il au malheureux qui le suivoit.

Avec qui suis-je. Laurent l'appella alors dehors en me priant de me mettre une chemise, et de sortir dans le galetas; il lui dit qu'il avoit ordre d'aller chez lui pour lui porter un lit, et tout ce qu'il ordonneroit, et que jusqu'à son retour il pouvoit se promener dans le galetas, et qu'en attendant le cachot avec la porte ouverte le purgeroit de la puanteur qui n'étoit que d'huile. Quelle surprise pour moi en l'attendant dire que la puanteur étoit d'huile! Effectivement elle venoit de la lampe que j'avois eteinte sans la moucher. Laurent ne me faisoit la dessus aucune question; il savoit donc tout! le juif lui avoit tout dit. Que je me suis trouvé heureux qu'il n'ait pas pu lui dire d'avantage! J'ai conçu dans ce moment là quelque consideration pour Laurent.

Après avoir pris vîte une autre chemise, et une robe de chambre je suis sorti. Le nouveau prisonnier écrivoit avec du crayon ce qu'il vouloit avoir. Ce fut lui qui dit le premier en me voyant voila Casanova. J'ai d'abord reconnu l'abbé comte Menardo Grecian, agé de cinquante ans, homme aimable, riche, et chéri dans toutes les belles compagnies. Il vint m'embrasser, et lorsque je lui ai dit que j'avois cru de voir là tout le monde excepté il ne put pas retenir ses larmes, qui exciterent les miennes.

D'abord que nous restames seuls je lui ai dit que lorsque son lit arriveroit je lui offrirois l'alcove, mais qu'il me feroit le plaisir de la refuser, et qu'il ne demanderoit pas qu'on balayat le cachot, me reservant de lui en dire les raisons à loisir. Je lui ai dit la raison de la puanteur d'huile, et après m'avoir assuré du secret sur tout, il s'appella heureux d'avoir été mis avec moi. Il me dit que tout le monde ignoroit mon crime, et que par conséquent tout le monde vouloit le deviner. On disoit que j'étois chef d'une nouvelle religion: d'autres disoient que Madame Memmo avoit convaincu le Tribunal que j'enseignois l'athéisme à ses fils. On disoit que M. Antonio Condulmer inquisiteur d'état m'avoit fait enfermer en qualité de perturbateur du repos publique, puisque je séduisois les comédiennes de l'abbé Chiari; et que je voulois aller à Padoue exprès pour le tuer.

Toutes ces accusations avoient quelque fondement qui les rendoient vraisemblables; mais elles étoient toutes controuvées. Je n'étois pas assez soucieux de religion pour penser à en batir une nouvelle. Les trois fils de Madame Memmo remplis d'esprit étoient plus faits pour seduire que pour être seduits, et M. Condulmer auroit eu trop à faire s'il avoit voulu faire enfermer tous ceux qui séduisoient l'abbé Chiari. Pour ce qui regarde

cet abbé, qui avoit été jesuite, je lui avois pardonné. Le fameux pe=
re Origo, aussi jesuite, m'avoit apris à me venger en disant du bien de lui
dans les grandes compagnies. Mes eloges excitoient les auditeurs à pro=
noncer des satires, et je me voyois vengé sans m'incommoder.

Vers le soir on porta lit, fauteuil, linge, eaux de senteur, un bon
diner, et des bons vins. L'abbé n'a pu rien prendre; mais je ne l'ai pas
imité. On mit son lit sans deplacer le mien, et on nous enferma

J'ai commencé par tirer hors du trou ma lampe, et ma cafetiere qui
tombée dans la cassette s'étoit imbibée d'huile. J'en ai beaucoup ri.
Un accident de peu de consequence, arrivé par des raisons qui pouvoient
en avoir des Bagigues a droit de faire rire: j'ai mis tout en bon ordre;
et j'ai rallumé ma lampe, dont l'histoire a bien fait rire l'abbé. Nous pas=
sames la nuit sans dormir, non pas tant à cause d'un million de puces qui nous
devoient, comme à cause de cent discours interessans qui ne finissoient jamais.
Voila l'histoire de sa detention comme il me l'a narrée lui même

" Hier à vingt heures nous montames dans une gondole Madame
" Alessandri, le comte Paul Martinengo, et moi; nous arrivames à Fusine à
" vingt une, et à Padoue à vingtquatre pour voir l'opera, et retourner ici
" d'abord après. Au second acte mon mauvais Genie me fit aller dans la
sale du jeu où j'ai vu le comte de Rosemberg ambassadeur de Vienne à masque
levé, et à dix pas de lui Madame Ruzzini, dont le mari est sur son depart pour
aller en qualité d'ambassadeur de la Republique à la meme cour. J'ai fait
ma reverence à l'un et à l'autre, et j'allois sortir, lorsque l'ambassadeur
me dit tout haut vous etes bien heureux de pouvoir faire votre cour à une
si aimable dame: ce n'est que dans ces momens que le personage que je
represente fait que le plus beau païs du monde devient ma galere. Dites
lui, je vous prie, que les lois qui m'empechent de lui parler ici n'auront pas
de force à Vienne, où je la verrai l'année prochaine, et où je lui ferai la guerre.
Madame Ruzzini, qui vit qu'on parloit d'elle, me demanda ce que le comte
avoit dit, et je lui ai rendu tout mot pour mot: repondez lui, me dit elle que j'ac=
cepte la declaration de guerre, et que nous verrons qui de nous deux saura
la faire mieux. Je n'ai pas cru de commettre un crime en rendant cet=
te reponse qui n'étoit qu'un compliment. Après l'opera nous mangea=
mes un poulet, et nous fumes de retour ici à quatorze heures. J'allois me cou=
cher pour dormir jusqu'à vingt, lorsqu'un sbire me remit un billet, qui m'
ordonnoit d'être à la Bussola à dix neuf heures pour entendre ce que le circo=
spetto Buzinello secretaire du conseil de dix avoit à me dire. Etonné par cet ordre

» toujours de mauvais augure, et fort fache de devoir y obéir, je me mis rendu
» à l'heure prescrite à la presence du ministre, qui sans me dire le moindre
» mot ordonna qu'on me deposa ici.

Rien n'étoit si innocent que cette faute; mais il y a au monde des Lois qu'
on peut violer innocemment, et dont les transgresseurs ne sont pas moins coupables.
Je lui ai fait compliment sur ce qu'il savoit son crime, sur son crime, et sur la forme de
sa detention; et comme la faute étoit fort legere je lui ai dit qu'il ne resteroit
avec moi que huit jours, et qu'ensuite on lui diroit d'aller demeurer chez lui à
Breste pour six mois. Il me repondit sincerement qu'il ne croyoit pas qu'on le
laissera là huit jours; et voila l'homme qui ne se sentant pas coupable, ne
peut pas concevoir qu'on puisse le punir. J'ai laissé qu'il se flatte; mais ce que je
lui ai dit lui est arrivé. Je me suis bien determiné à lui tenir bonne compa:
gnie pour soulager de tout mon pouvoir la grande sensibilité que lui connoit
sa detention. Je me suis approprié son malheur au point d'oublier la sien:
lement le mien dans tout le tems qu'il a passé avec moi.

Le lendemain à la pointe du jour Laurent porta du café, et dans un grand
panier le dîner du comte abbé, qui ne concevoit pas comment on pût supposer
qu'un homme auroit envie de manger à cette heure là. On nous laissa promener
une heure, et après on nous enferma. Les puces qui nous tourmentoient furent
la cause qu'il me demanda pourquoi je ne faisois pas balayer. Je lui dis pour:
sir ni qu'il me croye un cochon, ni qu'il pense que ma peau fut plus dure que
la sienne; je lui ai tout dit, et même fait voir. Je l'ai vu surpris, et même mortifié
de m'avoir d'une certaine façon forcé à lui faire cette importante confidence.
Il m'encouragea à travailler, et à terminer l'ouverture dans la journée, si
cela étoit possible pour me descendre lui même, et retirer ma corde,
puisque pour lui il ne se souciait pas de rendre son affaire plus grave par une
fuite. Je lui ai fait voir le modele d'une machine par la quelle j'étois sûr que
lorsque je me serois descendu, je tirerai à moi le drap qui m'auroit servi de corde:
c'étoit une petite baguette attachée par un bout à une longue ficelle.
Mon drap ne devoit être attaché au chevalet de mon lit que par cette baguette,
qui devoit entrer dans la corde par dessous le chevalet des deux côtés: la ficelle
maîtresse de la baguette devoit aller jusqu'au plancher de la chambre des
inquisiteurs où d'abord que je me serois mis debout je l'aurois tirée à moi. Il
ne douta pas de cet effet, et il m'en felicita, d'autant plus que cette precaution m'
étoit indispensablement necessaire, puisque si le drap avoit dû rester là, il eut été
le principal objet qui auroit frappé la vue de Laurent qui ne pouvoit monter où
nous étions sans passer par cette chambre: il m'auroit d'abord cherché, trouvé, et arrêté.
Mon noble compagnon fut persuadé que je devois suspendre mon travail, car je

devoit craindre la surprise d'autant plus que j'avois encore besoin de quelques jours pour achever ce trou qui devoit coûter la vie à Laurent. Mais la pensée d'acheter ma liberté aux dépens de ses jours pouvoit elle ralentir mon empressement à me procurer ma liberté ! J'en aurois agi de même quand la conséquence de ma fuite auroit été la mort de tous les archers de la République, et même de l'état. L'amour de la patrie devient un vain phantome devant l'esprit d'un homme ~~esprit~~ animé par celui

Ma bonne humeur n'empêchoit pas cependant mon cher camarade de tomber dans des quarts d'heure de tristesse. Il étoit amoureux de Madame Alexandri qui avoit été chanteuse, et qui étoit maîtresse, ou épouse de son ami Martinengo, et il devoit être heureux ; mais plus l'amant est heureux plus il devient malheureux si on l'arrache des bras de l'objet qu'il aime. Il soupiroit, les larmes sortoient de ses yeux ; et il convenoit qu'il aimoit une femme qui assembloit en elle toutes les vertus. Je le plaignois sincèrement, sans m'aviser de lui dire pour le consoler que l'amour n'est que bagatelle, consolation derisoire, que les sots donnent aux amoureux : il n'est pas même vrai que l'amour ne soit que bagatelle.

Les huit jours que j'avois prédit paroient bien vite : j'ai perdu cette chère compagnie ; mais je ne me suis pas laissé le tems de la regreter. Je n'ai jamais eu garde de recommander à cet honnête homme la discrétion ; le moindre mais en garde de me mes doutes auroit insulté sa belle ame !

Le trois de Juillet Laurent lui dit de se tenir prêt à sortir à Nerza, qui dans ce mois coûte à douze heures. Par cette raison il ne lui porta pas son dîner. Dans ces huit jours il ne se nourrit que de soupe, de fruits, et de cris de Canaries. Ce fut moi qui fit chere exquise, à la grande satisfaction de mon ami qui admiroit mon heureux tempérament. Nous passames les trois dernieres heures dans les protestations de la plus tendre amitié. Laurent partit, descendit avec lui, et reparut un quart d'heure après pour emporter tout ce qui appartenoit à cet aimable homme.

BnF MSS

Le lendemain Laurent me rendit compte des dépenses du mois de Juin, et je l'ai vu attendri, lorsqu'ayant trouvé qu'il me restoit quatre sequins, je lui dis que j'en faisois présent à sa femme. Je ne lui ai pas dit que c'étoit le loyer de ma lampe ; mais il l'a peut être pensé.

Entièrement adonné à mon travail, j'ai vu mon ouvrage reduit à la perfection le vingt trois d'Août. Cette longueur fut causée par un incident très naturel. En creusant la derniere planche toujours avec la plus grande circonspection pour ne la rendre que fort mince ; parvenu très près de la surface opposée, j'ai mis l'œil à un petit trou par lequel je devois voir la chambre

des inquisiteurs, comme effectivement je l'ai vue; mais en même tems j'ai vu très peu distante du même petit trou, qui n'étoit pas plus grand qu'une mouche une surface perpendiculaire d'environ huit pouces. C'étoit ce que j'avois toujours craint; c'étoit une des poutres, qui soutenoient le plat-fond. Je me mis en force à rendre le trou plus étendu du côté opposé à la poutre; car elle rendoit le passage si étroit que ma personne d'assez riche taille n'auroit jamais pu y passer. J'ai dû augmenter l'ouverture d'un quart craignant encore tou-jours que l'espace entre les deux poutres ne fut pas suffisant. Après l'am-pliation, un second petit trou du même calibre me fit voir que Dieu avoit béni mon ouvrage. J'ai bouché les petits trous pour empêcher que les pe-tits fragmens ne tombassent dans la chambre des inquisiteurs; ou qu'un ra-yon de lumière de ma lampe en y passant ne donnât indice de mon éva-sion à quelqu'un qui auroit pu s'apercevoir.

J'ai fixé le moment de mon evasion dans la nuit precedente la fête de S.t Augustin, parceque je savois que dans cette fête le grand Conseil s'assem-bloit, et que par conséquent il n'y auroit pas de monde à la Burrola con-tigue à la chambre par la quelle je devois necessairement passer en me sauvant. J'ai donc fixé de sortir dans la nuit du vingt sept.

La journée du vingt cinq à midi il m'arriva ce qui me fait frissonner en-core dans ce moment où je l'écris. A midi precis j'ai entendu le glapissement des verroux: j'ai cru de mourir. Un violent battement de coeur qui frappoit trois ou quatre pouces plus bas que la region me fit craindre mon dernier moment. Je me suis jeté épuisé sur mon fauteuil. Laurent en entrant dans le galetas, mit sa tête à la grille, me disant avec un ton de jouissance je vous felicite, Monsieur de la bonne nouvelle que je viens vous porter. Ayant d'abord cru que c'étoit celle de ma liberté, car je n'en connoissois pas d'autre qui pût être bonne, je me voyois perdu. La decouverte du trou auroit fait revoquer ma grace.

Laurent entre, et me dit d'aller avec lui — Attendez que je m'habille — N'im-porte, puisque vous ne faites que passer de ce vilain cachot à un autre clair, et tout neuf, où par deux fenêtres vous verrez la moitié de Venise, où vous pourrez vous tenir de bout, ou..... Alors je n'en pouvois plus; je me sen-tois mourir. — Donnez moi du vinaigre. Allez dire à M. Le Secretaire que je re-mercie le tribunal de cette grace, et que je le supplie au nom de Dieu de me laisser ici — Vous me faites rire. Etes vous devenu fou? On veut vous tirer de l'enfer pour vous placer au Paradis, et vous refuser? Allons, allons, il faut obéir, le-vez vous. Je vous donnerai le bras, et je vous ferai porter votre lit, et vos livres.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Etonné, et en devoir de ne plus repliquer le moindre mot, je me mis Levé, je mis sorti du cachot, et j'ai dans l'instant ressenti un petit soulagement en attendant ordonner à un des siens de le suivre avec mon fauteuil. Mon esponton etoit caché comme toujours dans la paille, et c'etoit tout ce jeune quelque chose. J'avois voulu aussi me voir suivi par le bourreau que j'avois fait avec tant de peine, et que je devois abandonner; mais c'etoit impossible. Mon corps alloit, mais mon ame restoit là.

Le bras appuyé sur l'epaule de cet homme, qui par ses mines croyoit d'exciter mon courage, j'ai passé deux etroits corridors, et après avoir descendu trois degrés je me suis entré dans une grande salle tres claire, et à son extremité dans le coin à ma main gauche je me suis entré par une petite porte dans un corridor qui avoit deux pieds de large et douze de long, et deux fenetres grillées à ma droite par où on voyoit distinctement le haut de toute la partie de la grande ville qui etoit de ce coté là jusqu'au Lido. Mais je n'etois pas en situation de me corider par une telle vue.

La porte du cachot étoit au coin de ce corridor: j'ai vu une fenêtre grillée qui etoit vis à vis d'une des deux qui eclairoient le corridor, de sorte que le prisonnier quoiqu'enfermé pouvoit jouir en bonne partie de cette agreable perspective. Le plus important etoit que cette meme fenetre

étant ouverte laissoit entrer un vent doux, et frais, qui tem=
peroit l'insoutenable chaleur, et qui étoit un vrai bonheur
pour la pauvre créature qui devoit respirer là dedans pen=
dant toute cette saison.

Je n'ai pas fait ces observations dans ce moment là, com=
me le Lecteur peut bien se le figurer. D'abord que Laurent
me mit dans le cachot, il y fit placer mon fauteuil, ~~dans~~
dessus;
où y mis d'abord jeté, puis il s'en alla en me disant qu'il alloit
me faire porter dans l'instant mon lit avec tout ce qui m'
appartenoit.

Le Stoycisme de Zenon, l'Ataraxie des Pyrrhoniens offrent
au jugement des images fort extraordinaires. On les admire,
on les met en dérision, on les admire, on s'en moque, et les
juges n'accordent leur possibilité qu'avec des restrictions.
Tout homme appellé à juger d'impossibilité, ou de possibilité
morale a raison de ne partir jamais que de lui même, car
étant de bonne foi il ne peut admettre une force intérieure dans
quelque soit à moins qu'il n'en sente le germe en soi même.
Ce que je trouve en moi sur cette matière est que l'homme par
une force gagnée moyennant une grande étude peut par=
venir à se défendre de crier dans les douleurs, et à se maintenir
fort contre l'impulsion des premiers mouvemens. C'est là
le tout. L'abstine, et le sustine caractérisent un bon philosophe,
mais les douleurs matérielles qui affligent le stoycien, ne

seront par moindres que celles qui tourmentent l'epicurien; et les chagrins seront plus cuisans pour celui qui les dissimule que pour l'autre qui se procure un soulagement réel en se plaignant. L'homme qui veut paroitre indifferent à un evenement qui decide de son état n'en a que l'air, à moins qu'il ne soit imbecille, ou enragé. Celui qui se vante de tranquillité parfaite ment, et j'en demande mille pardons à Horace. Je croirai tout à Zenon lorsqu'il me dira d'avoir trouvé le secret d'empecher la nature de palir, de rougir, de rire, et de pleurer.

Je me tenois sur mon fauteuil comme un homme extasié: fait: immobile comme une statue je voyois que j'avois pour de toutes les peines que je m'étois données, et je ne pouvois pas m'en repentir. Je me trouvois heritier d'espoir, et je ne voyois autre soulagement que celui que je pouvois me procurer en ne pensant pas à l'avenir.

Ma pensée ~~i~~ devant jusqu'à Dieu, ~~et~~ l'état où j'étois me sembloit une punition vengeante immediatement de lui, de ce que m'ayant laissé le tems d'achever mon operation, j'avois abusé de sa grace en tardant trois jours à me sauver. Il étoit vrai que j'aurois pu descendre trois jours plus tôt, mais il ne me paroissoit pas de meriter une pareille punition pour avoir differé en grace de la plus prudente de toutes les reflexions; et adoptant une precaution qui m'étoit presente par une prevoyance, qui au contraire meritoit recompense, puisque si j'avois dû suivre toute ma impatience naturelle j'aurois bravé tous les dangers.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

B 68

pour trouver la raison qui m'avoit fait differer ma fuite jusqu'au
vingt sept du mois d'Aoust il m'auroit fallu une revelation; et la lec=
ture de Marie d'Agreda ne m'avoit pas fait devenir fou

Bd IV

Chap. XIV. XV.

(Original Chap. XV)

BnF MSS

[Chap. XVI puis Bd V]

5 FEB. 1908

Au Feuilleton

p. 369-408

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Chapitre XV

Ma sortie de la prison par le toit du palais ducal

Une minute après, deux sbires me portèrent mon lit, et s'en allèrent pour revenir d'abord avec toutes mes hardes, mais deux heures s'écoulèrent sans que je visse personne, malgré que les portes de mon cachot fussent ouvertes. Ce retard me causoit une foule de pensées; mais je ne pouvois rien deviner. Devant tout craindre, je tachois de me mettre dans un état de tranquillité fait pour résister à tout ce qui pouvoit m'arriver de désagréable.

Outre les plombs, et les quatre, les inquisiteurs d'état possèdent aussi dix-neuf autres prisons affreuses sous terre dans le même palais ducal, où ils condamnent des criminels qui ont mérité la mort. Tous les juges souverains de la terre ont toujours cru qu'en laissant la vie à celui qui a mérité la mort on lui fait grâce quelque soit l'horreur de la peine qu'on lui substitue. Il me semble que ce ne puisse être une grâce que paroissant telle au coupable; mais ils la lui font sans le consulter. Elle devient injustice.

Ces dix-neuf prisons souterraines ressemblent parfaitement à des tombeaux; mais on les appelle puits, parce qu'ils sont tous jours inondés par deux pieds d'eau de la mer qui y entre par le même trou grillé par où ils reçoivent un peu de lumière; ces trous n'ont qu'un pied carré d'extension. Le prisonnier est obligé, à moins qu'il n'aime d'être toute la journée dans un bain d'eau salée jusqu'aux genoux, de se tenir assis sur un treteau, où il a aussi sa paillasse, et où l'on met au point du jour son eau, sa soupe, et son pain de munition qu'il doit manger d'abord, car, s'il tarde, des rats de mer fort gros iroient le lui arracher des mains. Dans cette horrible prison, où ordinairement les détenus sont condamnés pour tout le reste de leurs jours, et avec une pareille nourriture plusieurs vivent jusqu'à leur extrême vieillesse. Un Sicilien qui mourut dans ce tems

1770 là, y avoit été mis à l'age de quarante quatre ans. Persuadé
d'avoir merité la mort, il se peut que cette prison lui ait paru une
grace. Il y a des gens qui ne craignent que la mort. L'homme
dont je parle s'appelloit Beguelin: il étoit françois. Il avoit ser-
vi en qualité de capitaine dans les troupes de la republique dans
la derniere guerre qu'elle avoit soutenue contre le Turc l'an 1716,
et dans Corfou sous les ordre du Marechal comte de Schulenbourg,
qui obligea le grand Visir à en lever le siege. Ce Beguelin ser-
voit d'espion au marechal, se deguisant en turc, et allant har-
diment dans l'armée ennemie; mais en même tems il ~~devoit~~ savoit
d'espion au grand Visir. Ayant été reconnu coupable de ce
double espionage il merita la mort, et il est certain que l'en-
voyant mourir dans les puits on lui fit grace, et c'est si vrai
qu'il y vecut trente sept ans. Il ne pouvoit que s'être ennuyé, et
avoir eu toujours faim. Il pouvoit avoir dit Dum vita superest bene
est. Mais les prisons que j'ai vu à Spilberg en Moravie, où
la clemence mettoit des coupables de mort, et où le celerat ne
pouvoit jamais parvenir à y rencontrer un an sont telles que la
mort qu'elles causent Siculi non invenere tyranni.

Dans les deux heures d'attente, je n'ai pas manqué de me
figurer qu'on alloit peut être me transporter aux puits. Dans
un endroit où le malheureux se nourrit d'esperances chimeriques,
il doit aussi avoir des craintes paniques deraisonnées. Le tribunal,
maître de l'eminence, et des souterrains du grand palais, auroit fort
bien pu envoyer à l'enfer quelqu'un qui auroit tenté de deserter
du purgatoire.

J'ai enfin entendu les pas furieux de quelqu'un qui venoit où j'étois.
J'ai vu Laurent que la colere defiguroit. Ecumant de rage, blasphe-
mant Dieu, et tous les saints, il commença par m'ordonner de lui
donner la hache, et les outils que j'avois employés pour percer
le plancher, et de lui dire quel étoit celui de ses sbires qui me les avoit
portés. Je lui ai répondu, sans bouger, que je ne savois pas de quoi il me
parloit. Il m'ordonne alors qu'on me fouille. Mais à cet ordre
je me leve vite, je menace les coquins, et me mettant tout

me je leur ai dit de faire leur metier. Il fit visiter mes matelas, et vider ma paillasse, et il fit chercher jusque dans la carriolette pu: ante. Il prit entre ses mains le coussin de mon fauteuil, et n'y ayant trouvé rien de resistant, il le jeta par depit contre terre.
— Vous ne voulez pas, me dit-il, me dire où sont les instrumens avec lesquels vous avez fait l'ouverture, mais vous serez forcé à parler pour quelqu'un — S'il est vrai que j'aye fait un trou dans le plancher, je dirai que j'ai reçu les instrumens de vous même, et que je vous les ai rendus. = A cette reponse que ses gens, qu'il avoit apparemment invités, applaudirent, il heurla, il donna de la tete contre la cloison, il jetta des pieds; j'ai cru qu'il devenoit furieux. Il sortit, et ses gens me porterent mes Lardes, mes livres, mes bouteilles, et tout excepté ma lampe, et ma plume. Après cela avant de quiter il ferma les vitres des deux fenetres par où je recevois un peu d'air. Par là je me suis trouvé enfermé dans un petit lieu, où l'air ne pouvoit entrer par aucune autre ouverture. J'avoue qu'après son depart je me suis trouvé quite à bon marché. Mal: gré l'esprit de son metier, il n'a pas pensé à renverser le fauteuil, se trouvant encore posé de mon revers, j'ai adoré la providence, et j'ai vu que je pouvois encore y compter deux jours Le rendre l'instrument de ma fuite

La grande chaleur, et le bouleversement arrivé dans la journée m'em: pecherent de dormir. Le lendemain de bonne heure il me porta du vin qui étoit devenu vinaigre, de l'eau puante, de la salade pour: rie, de la viande gatée, et du pain tres dur: il ne fit point nettoyer, et lorsque je l'aimé d'ouvrir les fenetres, il ne m'a pas seulement répondu. Une ceremonie extraordinaire qu'on commença à exercer ce jour là fut celle d'un archer qui avec une barre de fer faisoit le tour de mon cachot en frappant par tout le plancher, et les parois, et principale: ment sous le lit. J'ai observé que l'archer qui donnoit ces coups de barre ne frappoit jamais le plafond. Cette observation me fit enfanter le projet de sortir de là par le toit; mais pour rendre le projet meur il fallait des combinaisons qui ne dependoient pas de moi; car je ne

pouvoit n'en faire qui ne fut exposé à la vue. Le cachot étoit tout neuf; la moindre egratignure auroit sauté aux yeux de chacun des archers à leur entrée ~~dans le cachot~~.

J'ai passé une cruelle journée. La forte chaleur commença vers midi. Je croyois positivement d'etouffer. Je me trouvois dans une veritable etuve. Il me fut impossible de manger, ou de boire, car tout étoit corrompu. La foiblesse causée par la chaleur, et par la sueur qui sortoit de tout mon corps à grosses gouttes, ne me permettoit ni de manger, ni de boire. Mon dîner le lendemain fut le même; la pourvoyeur du vaisseau qu'il me porta vint d'abord à mon odorat. Je lui ai demandé s'il avoit ordre de me faire mourir de faim, et de chaud, et il s'en alla sans me répondre. Il fit la même chose le jour suivant. Je lui ai dit de me donner du crayon, car je voulois écrire quelque chose au secretaire, et sans me répondre il s'en alla. J'ai mangé la soupe par dépit, et trempé du pain dans du vin de Chypre pour me conserver en force, et pour le tuer le lendemain en lui enfonçant mon estomac dans la gorge; cela étoit devenu si sérieux que je savois que je n'avois point d'autre parti à prendre; mais le lendemain au lieu d'executer mon projet, je me suis contenté de lui jurer de le tuer lorsqu'on me remettroit en liberté: il en a ri, et sans me répondre il s'en alla. J'ai commencé à croire qu'il en agissoit ainsi par ordre du secretaire, au quel il avoit peut être declaré la facture. Je ne savois que faire: ma patience s'usoit avec le desespoir; je me sentois mourir d'inanition

Ce fut le huitième jour que d'une voix foudroyante, et en presence de ses archers, je lui ai demandé compte de mon argent en l'appellant infame bourreau. Il me repondit que j'aurois le compte le lendemain; mais avant qu'il fermat le cachot, j'ai pris avec violence le baquet des immondices, et je lui ai fait voir par ma posture que j'allois le verser dans le corridor: il dit alors à un archer de le prendre, et l'air etant devenu infecté il ouvrit une fenetre; mais après que l'archer me le changea il la referma en-

core; il partit mepriant mes cris. Telle étoit ma situation; mais ayant vu que ce que j'avois obtenu étoit en conseguence des injures que je lui avois dit, je me mis disposé à le traiter encore plus mal le lendemain.

~~Mais~~ Le lendemain ma fureur se calma. Avant que de me presenter mon compte, il me donna un panier de citrons que M. de Bragadin m'envoyoit, et j'ai vu une grande bouteille d'eau que j'ai jugé bonne, et dans mon diner un poulet qui avoit bonne mine: outre cela un archer ouvrit les deux fenetres. Lorsqu'il m'a presenté mon compte je n'ai jeté les yeux que sur la somme, et je lui ai dit de donner le reste à la femme, excepté un sequin que je lui ai ordonné de distribuer à ses gens, qui étoient là, et qui me remercierent. Etant resté seul avec moi, voici le discours qu'il me tint d'un air assez serein.

Vous m'avez deja dit, Monsieur, que c'est de moi même que vous avez reçu la necessaire pour faire l'enorme trou que vous avez fait à l'autre cachot, ainsi je n'en suis plus curieux. Mais pourrai-je à titre de grace savoir qui vous a donné le necessaire pour vous faire une lampe? — Vous meme. — Pour le coup je ne croyois pas que l'esprit comtat dans l'effronterie. — Je ne mens pas. C'est vous qui m'avez donné avec vos propres mains tout ce qui m'étoit necessaire, plume à fusil, et allumettes; huile j'avois tout le reste — Vous avez raison. Souffrez vous me convaincre avec cette même facilité que je vous ai donné aussi le necessaire pour faire le trou? — Oui; avec cette même facilité. Je n'ai rien reçu ici que de vous. — Dieu ayez misericorde de moi. Qu'entens-je! Dites moi donc comment je vous ai donné une hache — Je vous dirai tout si vous voulez, mais en presence du Secretaire — Je ne veux plus rien savoir, et je vous

crois. Taisez vous, et songez que je suis un pauvre homme, et que j'ai des enfans. Il s'enalla tenant sa tete entre ses mains.

Je suis resté bien content d'avoir trouvé le moyen de me faire craindre de ce maraud, au quel il estoit decidé que je devois couter la vie. J'ai alors connu que son propre interest le força à ne rien dire au ministre de tout ce que j'avois fait

J'avois ordonné à Laurent de m'acheter tous les oeuvres du Marquis Maffei: cette depense lui deplaisoit, et il n'osoit pas me le dire. Il me demanda quel besoin je pouvois avoir de tant de livres. Je lui dis que j'en avois beaucoup — J'ai tout lu, et il me faut du nouveau — Je vous ferai prester des livres par quelqu'un qui est ici, si vous voulez aussi en prester des vôtres, et par là vous epargnerez votre argent — Ces livres seront des romans, que je n'aime pas — Ce sont des livres scientifiques; et si vous croyez d'être la seule bonne tete qui se trouve ici, vous vous trompez — Je le veux bien. Nous verrons. Voici un livre que je prete à la bonne tete. Portez m'en un aussi: Je lui ai donné le rationarium de Petau, et quatre minutes après il me porta le premier tome de Wolff. Assez content je lui ai revoqué l'ordre de m'acheter Maffei; et fus satisfait de m'avoir fait entendre raison sur cet important article, il s'enalla.

Mon seul but de m'amuser à cette savante lecture que de saisir une occasion d'entamer une correspondence avec quelqu'un qui auroit pu m'aider au projet de fuite que j'avois deja ebauché dans ma Tête, j'ai trouvé en arrivant le livre un papier sur lequel j'ai lu ces dix bonnes vers la paraphrase de ces mots de Seneque cala mitatus et animus futuri anxius. J'en ai fait d'abord six autres. J'avois laissé croitre l'ongle de mon petit doigt de la main droite pour me netoyer l'oreille, je l'ai coupé en pointe, et j'en ai fait une plume, et au lieu d'encre je me suis servi du suc de mures noires, et j'ai ecrit mes dix vers sur le même papier. Outre cela j'ai ecrit le

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

catthalogue des livres que j'avois, et je l'ai mis dans le dossier du même
formant
livre. Tous les livres reliés en carton en Italie ~~ont~~ sont la
reliure par derriere une espece de poche. Au dos du meme livre
là où l'on met le titre j'ai ecrit Cabet ~~gore~~. Impatient de
recevoir une reponse j'ai dit à Laurent, d'abord le lendemain,
que j'avois déjà lu tout le livre, et que la meme personne me fe:
roit plaisir m'en envoyant un autre. Il me porta sur le champ le
second tome.

Un billet volant entre les feuilles du livre, écrit en latin ~~enfoncé dans la cavité de la reliure~~ portoit ainsi. Nous
deux, qui sommes ensemble dans cette prison, ressentons le plus grand plai:
sir que l'ignorance d'un avare nous procure un privilege sans exemple.
Moi, qui écris, suis Marin Balbi noble venitien, regulier Somasque.
Mon compagnon est le comte André Asquin d'Udine capitale du Frioul.
Il m'ordonne de vous dire que vous etes le maitre de disposer de tous
ses livres, dont vous ~~voyez~~ trouverez le catthalogue dans le creux de la reliure.
Nous avons besoin, Monsieur, de toutes les precautions pour cacher à
Laurent notre petit commerce.

L'uniformité de notre idée de nous envoyer le catthalogue, et l'
autre de placer un ecrit dans la cavité ~~dernière la~~ au dos du livre ne me
surprit pas, car la chose me parut dependante du sens commun; mais
la recomandation de la precaution me parut singuliere tandis que
la lettre qui disoit tout étoit volante. Laurent non seulement pou:
voit, mais devoit ouvrir le livre, et ~~voir~~ voyant la lettre, et ne sachant
pas lire il ~~devoit la mettre~~ l'avoit mise dans sa poche pour se la faire lire en ita:
lien par le premier pretre qu'il auroit trouvé dans la rue, et tout
auroit été decouvert dans sa naissance. J'ai d'abord decidé que ce
pere Balbi devoit etre un franc étourdi.

J'ai lu le catthalogue, et sur la moitié de la feuille je leur ai écrit
qui j'étois, comment j'avois été arreté, l'ignorance dans la quelle j'étois
de mon crime, et l'esperance que j'avois d'être bien tot renvoyé chez
moi. A la reception d'un nouveau livre le pere Balbi m'écrivoit

une Lettre de seize pages. Le comte Asquin ne m'a jamais ecrit. Ce moine s'est amusé à m'écrire toute l'histoire de son infortune. Il étoit sous les plombs depuis quatre ans parcequ'ayant eu de trois pauvres filles toutes pucelles trois bâtards il les avoit fait baptiser en leur donnant son nom. Le pere son superieur l'avoit corrigé la premiere fois, mena: ce la seconde, et à la troisieme il avoit porté plainte au Tribunal, qui l'avoit fait enfermer, et le pere Superieur lui envoyoit son dîner tous les matins. Sa defense occupoit la moitié de la Lettre, où il disoit cent pauvretés. Son superieur me disoit il également que le Tribunal n'etoient que des vrais tyrans, car ils n'avoient aucun droit sur sa conscience. Il me disoit qu'étant sûr que ses bâtards lui appartenoient, il ne pouvoit se voir ~~par~~ les frustrer des avantages qu'ils pouvoient retirer de son nom; et que leurs meres étoient respectables quoique pauvres, car elles n'avoient connu, avant lui, aucun homme. Il concluoit que sa conscience l'obligeoit à reconnoitre publiquement pour siens les enfans que ces honnêtes filles lui avoient donné pour empecher la calomnie de les attribuer à d'autres, et que d'ailleurs il ne pouvoit pas dementir sur la nature, et les entrailles de pere qu'il se sentoit en faveur de ces pauvres innocens. Il n'y a pas de risque, me disoit il, que mon successeur devienne coupable de ma meme faute, puisque sa tendresse pieuse ne se declare que vis à vis de ses écoliers.

Il ne m'a pas fallu d'avantage pour connoitre mon homme: original, sensuel, mauvais raisonneur, mechant, sot, imprudent, ingrat. Après m'avoir dit dans sa Lettre qu'il seroit fort malheureux sans la compagnie du comte Asquin qui avoit soixante et dix ans, des cheveux, et de l'argent, il employoit deux pages à m'en dire du mal en me peignant ses defauts, et se ridiculer. Hors de prison je n'aurois pas repondu à un homme de ce caractere; mais là haut j'avois besoin de tirer parti de tout. J'ai trouvé dans le dossier du livre du crayon, des plumes, et du papier, ce qui me mit en état d'ecrire avec toute ma comodité.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Tout le reste de sa longue lettre contenoit l'histoire de tous les prisonniers qui étoient sous les plombs, et qui y avoient été depuis les quatre ans qu'il y étoit lui même. Il me dit que Nicolas etoit l'archer qui en secret lui achetoit tout ce qu'il vouloit, et qui lui disoit le nom de tous ceux qu'on arrettoit, et de tout ce qui arrivoit dans les autres cachots, et pour m'en convaincre il me disoit tout ce qu'il savoit du trou que j'avois fait. On vous a tiré de là, me disoit il, pour y loger le patricien Priuli Gran Can, et Laurent a employé deux heures à faire boucher l'ouverture que vous aviez faite par un menuisier, et un serrurier aux quels il a intimé le silence sous peine de la vie, comme à tous les archers. Nicolas m'a assuré qu'un seul jour plus tard vous vous en seriez evadé par un moyen qui auroit fait beaucoup parler, et qu'on auroit fait etrangler Laurent parceque il étoit tout simple que quoiqu'il ait voulu paroitre surpris à la vue du trou, et qu'il ait fait semblant d'être faché contre vous ce ne pouvoit être que lui qui vous eut donné les instrumens pour rompre le plancher, que vous devez lui avoir vendus. Nicolas m'a aussi dit que M. de Bragadin lui a promis mille sequins s'il peut vous procurer le moyen de vous evader, et que Laurent se flatte de pouvoir gagner les sans perdre son emploi ma= jesuant la protection de Monsieur Diedo ami de sa femme. Il m'a aussi dit qu'aucun archer n'a osé rapporter au secretaire ce qui étoit ar= rivé de crainte que Laurent venant à se tirer d'affaire ne se vengeat du rapporteur en le faisant chasser. Je vous prie d'avoir confiance en moi et de me dire en detail l'histoire de cet evenement, et surtout comment vous avez fait pour avoir les instrumens necessaires. Je vous promets que ma discretion sera egale à ma curiosité.

Je ne doutois pas de la curiosité, mais beaucoup de la discretion, puisque la demande même le declaroit pour le plus indiscret des hom= mes. J'ai cependant vu que je devois le menager, car un être dans ce gout là me paroissoit fait exprès pour executer tout ce que je lui dirois, et qui me serviroit à regagner ma liberté. J'ai passé toute la journée à lui re= pondre; mais un fort soupçon me fit differer à lui envoyer ma reponse: j'ai vu que ce commerce epistolaire auroit pu être un artifice de Laurent pour parvenir à savoir qui m'avoit donné les instrumens pour rompre, et ou je les avois. Je lui ai

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

écrit en peu de mots qu'un grand couteau avec lequel j'avois fait le trou se trou=
voit sous la hauteur d'appui de la fenetre du corridor du cachot où j'étois,
où en entrant je l'avois placé là moi même. Cette fausse confidence mit
en moins de trois jours mon esprit en paix, car Laurent n'a pas visité la hau=
teur d'appui; et il l'auroit visitée s'il avoit intercepté ma Lettre
Le pere Balbi m'ecrivit qu'il savoit que je pouvois avoir ce gros couteau,
car Nicolas lui avoit dit qu'avant de m'enfermer on ne m'avoit pas
fouillé: c'étoit ce que Laurent avoit vu, et cette circonstance auroit
peut être sauvé Laurent si ma fuite m'avoit réussi, car il pretendoit
qu'en recevant un Lavement de mains de Mercier Grande il devoit le vi=
poser deja visité. Mercier Grande auroit dit que m'ayant vu sortir de
mon lit il étoit sûr que je n'avois point d'armes sur moi. Il finissoit sa
Lettre par me prier de lui envoyer mon couteau par Nicolas dont je
pouvois me fier.

La legereté de ce moine me surprenoit. Lorsque je me suis assûré
que mes Lettres n'étoient pas interceptées je lui ai écrit que je ne me
sentois pas la force d'avoir quelque confiance dans un Nicolas, et que
je ne pouvois pas même confier mon secret au papier. Ses Lettres ce=
pendant m'ennuyoient. Il m'informa dans une de la raison qu'on re=
noit sous les plombs le comte Arquin qui ne pouvoit pas se mouvoir, car
outre qu'il étoit agé de soixante, et dix ans, il étoit incommodé par un
gros ventre, et par une jambe jadis cassée, et mal raccommodée après.

Il me disoit que ce comte, n'étant pas riche, exerçoit à Udine
le metier d'avocat, et qu'il defendoit l'ordre des paisans dans le
conseil de la ville contre la noblesse qui vouloit le priver du droit
de suffrage dans les assemblées provinciales. Les pretentions des paisans
troublant la paix publique, les nobles eurent recours au Tribu=
nal des inquisiteurs d'état qui ordonnerent au comte Arquin d'aban=
donner ses clients. Le comte Arquin repondit que le code municipal l'au=
torisoit à defendre la constitution, et il desobéit; mais les inquisiteurs le
firent enlever malgré le code, et mettre sous les plombs, où il se trou=
voit depuis cinq ans. Il avoit comme moi cinquante sous par jour;
mais il avoit le privilege de manger son argent. Ce moine qui n'avoit

jamais le roi, me disoit à ce propos beaucoup de mal de son commandeur par rapport à son avarice. Il me dit que dans le cachot à l'autre côté de la salle il y avoit deux gentilshommes des sept communes, qui étoient aussi detenus par desobeïssance, dont l'aîné étoit devenu fou, et qu'on le tenoit lié. Dans un autre cachot il y avoit deux notaires.

Dans ces jours là un marquis Veronois de la famille Pindemonte avoit été enfermé pour n'avoir pas obéi à l'ordre qu'il reçut de se presenter. Ce seigneur avoit eu des grandes distinctions, jusqu'à celle qu'on avoit permis à ses domestiques de lui consigner ses lettres en mains propres. Il n'est resté là que huit jours.

Lorsque mes rapports furent dissipés, l'état de mon ame me fit raisonner ainsi. Je voulois me procurer la liberté. L'apparition que j'avois étoit excellent; mais il étoit impossible que je m'en servisse, parceque tous les matins mon cachot étoit frappé par des coups de hache à tous les coins excepté au plafond. Je ne pouvois donc penser à sortir que par le plafond en le faisant rompre par dehors. Celui qui l'auroit rompu auroit pu se sauver avec moi en m'aidant à faire un trou dans le grand toit du palais dans la même nuit. Je pouvois me flatter d'en venir à bout ayant un compagnon à l'ouverture. Lorsque j'aurois été sur le toit j'aurois vu ce qu'il y avoit à faire; il falloit donc se rendre, et y aller. Je n'ai vu que ce moine, qui à l'age de trente huit ans, quoique non pourvu d'un bon jugement auroit pu exécuter mes instructions. Je devois donc me déterminer à lui confier tout, et premier au moyen de lui envoyer mon rosaire, et si il se sentoit disposé à tout faire pour se la procurer en me sauvant avec moi. Il me repondit que tant lui que son camarade seroient prets à tout faire pour briser leurs chaines; mais qu'il étoit inutile de penser à ce qui étoit impossible: il me faisoit ici un long detail de difficultés dont il remplissoit quatre pages, et que je n'aurois jamais fini, si j'avois

voulu Les aplanir. Je lui ai repondu que les difficultés generales ne m'occupoient pas; et qu'ayant fait mon plan je n'avois perdu qu'à la solution des particulieres que je ne pouvois pas confier au papier. Je lui ai promis La liberté s'il me donnoit parole d'honneur d'executer aveuglement mes ordres. Il m'a promis de faire tout.

Je lui ai alors ~~dit~~ écrit que j'avois une barre de fer pointue de La longueur de vingt pouces, qui devoit lui servir a percer Le plafond de son cachot, pour en sortir; et qu'étant sorti il devoit percer Le mur qui nous separoit, ~~et par l'ouverture du mur par~~ passer par cette ouverture pour venir par dessus, et me tirer dehors. D'abord que vous aurez fait tout cela Lui disois-je, vous n'aurez plus rien à faire, puisque ce sera moi qui fera Le reste. Je vous tirerai dehors vous, et Le comte Asquin.

Il me repondit que Lorsqu'il m'aura tiré dehors du cachot je serai tout de même en prison qui ne differera de La premiere que dans La grandeur. Nous nous trouverons, m'écrivoit il, dans Les galetas sujets encore à trois portes à clefs — Je Le sais, mon reverend pere, lui répondis-je; et aussi ce n'est pas par Les portes que je veux que nous nous sauvions. Mon plan est fait, et j'en suis sûr, et je ne vous demande plus qu'exactitude dans l'execution, et point d'objections. Pour seulement au moyen fait pour faire passer entre vos mains ma barre Longue de vingt pouces sans que celui qui vous La remettra sache qu'il vous La remet; et communiquez moi vos pensées La dessus. En attendant faites acheter par Laurent quarante à cinquante images de saints aller grander pour tapisser toute La surface intérieure de votre cachot. Toutes ces estampes analogues à La religion ne laisseront pas soupçonner à Laurent qu'elles ne vous servent qu'à couvrir l'ouverture que vous ferez au plafond, et par où vous sortirez. Vous aurez besoin de quelques jours pour faire cette ouverture; et Laurent Le matin ne pourra pas voir l'ouvrage que vous aurez fait La veille, puisque vous remettrez l'estampe à La place où elle étoit, et votre travail ne sera pas apperçu. Je ne peux pas faire cela, car je suis suspect, et on ne me croiroit pas devot d'estampes. Traitez cela, et pensez au moyen d'avoir ma barre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

En y pensant aussi j'ai ordonné à Laurent de m'acheter une bible in folio qu'on avoit nouvellement imprimé, ou il y avoit la vulgate, et la version des septante, J'ai pensé à ce livre dont le volume me faisoit esperer de pouvoir placer au dernier de la reliure mon estampon, et de l'envoyer ainsi au moine; mais lorsque je l'ai reçu j'ai vu que le verrou avoit deux pouces de longueur plus que la bible, qui avoit un pied et demi juste. Le moine m'avoit écrit que son cachet étoit deja tapissé d'estamper; et je lui avois communiqué ma pensée sur la bible, et la forte difficulté dependante de la longueur de ma barre qu'il m'étoit impossible de raccourcir sans la forge. Il me repondit en se moquant de l'infecondité de mon imagination, que je n'avois qu'à lui envoyer le verrou dans ma petite de Renards. Il me disoit que Laurent leur avoit dit que j'avois cette belle petite, et que le comte Arquin ne pouvoit causer aucun soupçon en demandant de la voir pour en faire acheter une pareille. Je n'avois qu'à la leur envoyer pliée; mais me disoit-il j'étois sûr que Laurent la déployeroit chemin faisant, car une petite pliée embarrassoit plus celui qui la portoit qu'étant déployée; mais pour ne pas le decourager, et le convaincre en même tems que j'étois moins étourdi que lui, je lui ai écrit qu'il n'avoit qu'envoyer prendre la petite. Laurent vint le matin suivant me la demander, et je la lui ai donnée pliée, mais sans le verrou. Un quart d'heure après il me la rendit, en me disant qu'on l'avoit trouvée belle

Le moine m'écrivit le lendemain une lettre dans laquelle il s'avouoit coupable d'un mauvais conseil; mais il me disoit aussi que j'avois eu tort de le suivre. L'estonton selon lui étoit perdu, car Laurent avoit porté la petite deja déployée, et il avoit dû avoir mis la barre dans sa poche. Tout espoir étoit donc perdu. Je l'ai consolé en le debarrassant, et en le priant d'être moins hardi à l'avenir dans ses conseils. Je me mis alors determiné d'envoyer au moine mon verrou dans la bible en employant un moyen sûr pour empêcher Laurent de regarder les extremités du gros volume. Je lui ai donc dit

1682. que je voulois célébrer le jour de S. Michel avec deux grands plats de macaroni au beurre, et au fromage parmesan: j'en voulois deux plats, parce que je voulois en faire present d'un à La respectable personne qui me prestoit des livres. A ce propos Laurent me dit que la même respectable personne desiroit de lire le gros livre qui couvroit trois ecquins. Je lui ai répondu que je le lui enverois avec un plat de macaroni; mais je lui ai dit que je voulois le plus grand plat qui il eût à la maison, et que je voulois les arranger moi même: il me promit de faire tout à la lettre. En attendant j'ai enveloppé le vernis dans du papier, et je l'ai mis dans le dos de la reliure de la Bible. J'ai partagé les deux pouces: chaque extremité du vernis sortoit de la Bible d'un pouce. En posant sur la Bible un grand plat de Macaroni rempli de beurre j'etois sur que les yeux de Laurent s'attacheroient au beurre de crainte de le verser sur la Bible, et qu'ainsi il n'auroit pas le tems de regarder aux extremités des coins du volume. J'ai averti le pere Balbi de tout, en lui recommandant d'etre adroit en recevant les macaroni de crainte de Laurent, et de prendre bien garde à ne pas prendre le plat, et la Bible ayrez, mais l'un et l'autre ensemble, car en prenant le plat il auroit découvert la Bible, et Laurent auroit pu facilement alors voir les deux exceden.

Le jour de S.t Michel Laurent parut de grand matin avec une grande chaudiere où les macaroni bouillonnoient: j'ai d'abord mis le beurre sur un rechaud pour le fondre, et j'ai preparé mes deux plats avec le fromage parmesan qu'il m'avoit porté tout rapé. J'ai pris la cuillere percée, et j'ai commencé à les remplir, en y mettant dessus à chaque main beurre, et fromage, et ce ne finissant que lorsque le grand plat destiné au moine ne pouvoit pas ~~plus~~ en contenir d'avantage. Il nageoient dans le beurre qui tomboit jusqu'aux extremités de ses bords. Le diametre de ce plat étoit quasi le double de la largeur de la Bible. Je l'ai pris, et je l'ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

369 383 533

placé sur le grand livre que j'avois à la porte de mon cachot, et en le prenant au dessus de mes mains avec le dossier tourné vers Laurent, je lui ai dit d'allonger ses bras, et d'étendre ses mains, et je lui ai consigné le tout en toute diligence, et lentement pour que le beure sortant du plat ne coulât pas sur la bible. En lui consignant cet important fardeau, je tenois mes yeux fixés contre les siens qu'avec le plus grand plaisir je ne voyois pas se détourner de dessus le beure qu'il craignoit de verser. Il vouloit porter les macaroni, et revenir prendre la bible après; mais je lui ai dit en riant que mon present perdroit alors toute sa beauté. Il le prit enfin en se plaignant que j'avois mis trop de beure, et pro- testant que s'il coulait sur la bible ce ne seroit pas sa faute. Je me tiens sur de la victoire d'abord que j'ai vu la bible sur ses bras, car de ces deux bouts de l'esponton qui etoient eloignés de mes yeux tout le la largeur du livre, etoient devenus invisibles pour lui lorsqu'il le tenoit: ils se trouvoient attenans à ses epaules, et il n'y avoit au cune raison qui put lui faire detourner les yeux pour regarder ni l'un ni l'autre de ces coins qui ne pouvoient l'interesser en rien. Son seul empressement devoit être celui de tenir son plat parallele. Je l'ai suivi des yeux jusqu'à ce que je l'ai vu descendre trois marches pour entrer dans l'avant-cachot du moine, qui sa- chant à trois reprises me donna le signal concerté que le tout étoit arrivé en bon ordre entre ses mains. Laurent est retourné me dire que le tout avoit été duement consigné

Le pere Babi employa huit jours pour faire une ouverture dans son plafond, qu'il marqua facilement tous les jours a- vec une estampe qu'il decoloit, et recoloit avec de la mie de pain. Le huit d'octobre il m'ecrivit qu'il avoit passé toute la nuit en travaillant dans le mur qui nous separoit, et qu'il n'étoit parve- nu a en extraire qu'un seul carreau: il m'exageroit la difficulté de deraciner des briques unies par un ciment si solide: il me promettoit de poursuivre, et il me regretoit dans toutes ses Lettres que nous allions rendre notre condition plus mauvaise, car nous ne réussirions pas. Je lui repondois que j'étois sûr du contraire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Helas! je n'étois sûr de rien; mais il falloit en agir ainsi ou abandonner le tout. Comment auroit-je pu lui dire ce que je ne savois pas moi meme? Je voulois sortir de là: voilà tout ce que je savois; et je ne pensois qu'à faire des pas, et aller en avant pour ne m'arrêter que lorsque je trouverois l'insurmontable. J'avois lu et appris sur le grand livre de l'experience qu'il ne falloit pas consulter les grandes entreprises mais les executer sans conter à la fortune l'empire qu'elle a sur tout ce que les hommes entreprennent. Si j'avois communiqué ces hauts mysteres de la philosophie morale au pere Babi, il auroit dit que j'étois fou.

Son travail fut difficile dans la seule premiere nuit; mais dans les suivantes plus il tiroit des lignes plus il trouvoit de facilité à en extraire d'autres. Il trouva à la fin de son travail qu'il avoit fait du mur trente six lignes.

Le seize d'octobre à dix huit heures dans le moment que je m'amusois à traduire une ode d'Horace, j'ai entendu un craquement au dessus de mon cachot, et trois petits coups de poignet: j'ai d'abord repondu avec trois coups pareils: c'étoit le signal concerté pour nous assurer que nous ne nous étions pas trompés. Il travailla jusqu'au soir, et le lendemain il m'écrivit que si mon toit n'étoit que de deux rangs de planches son travail seroit fini dans le meme jour, puisque la planche n'avoit qu'un pouce d'epaisseur. Il m'ajouta qu'il feroit le petit canal en cercle comme je l'avois instruit, et qu'il auroit grand soin dans la matinée à venir à bout de faire tomber la derniere planche; c'étoit ce que je lui avois beaucoup recommandé, parceque la moindre petit ligne de fraction au dedans de mon cachot auroit fait soupçonner la fraction exterieure. Il m'ajoutoit que l'excavation seroit poussée au point qu'elle se trouveroit en état d'etre achevée dans un quart d'heure. J'avois deja fixé ce moment au surlendemain pour sortir de mon cachot la nuit, et pour n'y retourner plus, car ayant un compagnon je me croyois sûr de faire en trois ou quatre heures une ouverture dans le grand toit du palais ducal, et d'y monter de nuit, et pour lors d'employer le meilleur des moyens que le hazard me presente: soit pour descendre.

Dans ce même jour, c'étoit un lundi, deux heures après midi dans le temps meme que le pere Babi travailloit, j'ai entendu ouvrir la porte de la sale contigue à mon cachot: mon sang se gela; mais je n'ai

par perdu la force de frapper deux coups, marque concertée d'allarme, à laquelle le pere Babbi devoit vite reparer le trou de mon, et rentrer dans son cachot. Une minute après j'ai vu Laurent qui me demandoit pardon s'il mettoit en ma compagnie un grand mauvais sujet. J'ai vu un homme de quarante à cinquante ans petit, maigre, laid, mal vetu, en perruque noire, et ronde que deux archers degageoient. Je n'ai pas douté que ce ne fût un coquin, puisque Laurent me l'a annoncé pour tel en sa presence sans que ce titre ait rebuté le personage. J'ai répondu à Laurent que le Tribunal étoit le maitre; après lui avoit fait porter une paillasse, il j'en alla lui disant que le Tribunal lui donnoit dix sous par jour. Mon nouveau camarade lui répondit Dieu les lui rende.

Désolé par ce fatal contretems j'ai regardé ce coquin que sa physionomie dacelait. Je pensois à le faire parler, lorsqu'il commença lui même par me remercier de la paillasse que je lui avois fait porter. Je lui ai dit qu'il mangera avec moi, et il me baisa la main en me demandant s'il pouvoit tout de meme se faire donner les dix sous que le Tribunal lui passoit, et je lui ai dit qu'oui. Il se mit alors à genoux, et il tira de sa poche un chapelet en regardant tout les endroits du cachot — Que cherchez vous mon ami? — Je cherche, vous me pardonnerez, quelqu'image dell'immacolata Vergine Maria, car je suis Chretien, ou au moins quelque chetif crucifix, car je n'ai jamais me recomander à en tant besoin de prier S.t François d'Assise, dont je porte le nom indigne: ment, comme dans le moment present.

J'ai eu de la peine à retenir un eclat de rire, non pas à cause de la pieté chretienne que je revérois, mais à cause de la remontrance: la demande de pardon me fit croire qu'il me prenoit pour juif; je me mis hasté de lui donner l'office de la sainte vierge, dont il baisa l'image, en me le rendant, me disant modestement que son pere argonin de galere avoit negligé de lui faire apprendre à lire. Il me dit qu'il étoit devot du tres saint Rosaire, dont il me narra une quantité de miracles que j'ai ecouté avec une patience d'ange, et il me demanda la permission de le dire en mettant devant ses yeux la sainte image qui étoit sur le frontispice de mon livre d'Heures. Après le Rosaire que j'ai recité avec lui, je lui ai demandé

il avoit dîné, et il me dit qu'il mouroit de faim. Je lui ai donné tout ce que j'avois; il devora tout avec une faim canine, but tout le vin que j'avois, et lorsqu'il fut gris, il commença à pleurer, et en suite à parler de tout à tort, et à travers. Je lui ai demandé la cause de son malheur, et voici sa narration

Mon unique passion dans ce monde, mon cher maitre, fut toujours la gloire de cette sainte Republique, et l'exacte obéissance à ses Lois: toujours attentif aux malversations des fripons, dont le metier est celui de tromper, et frustrer de ses droits leur prince, et de tenir cachées leurs demarches, j'ai taché de decouvrir leurs secrets, et j'ai toujours fidelement rapporté à Mesrs Grande tout ce que j'ai pu decouvrir: il est vrai qu'on m'a toujours payé; mais l'argent qu'on m'a donné ne m'a jamais fait tant de plaisir comme la satisfaction que j'ai ressenti de me voir utile au glorieux evangeliste S.t Marc. Je me suis toujours moqué du préjugé de ceux qui attachent une mauvaise idée au nom d'espion: ce nom ne sonne mal qu'aux oreilles de ceux qui n'aiment pas le gouvernement, car l'espion n'est autre chose que l'ami du bien de l'etat, le fleau des criminels, et le fidele sujet de son prince. Lorsqu'il s'est agi de mettre en activité mon zele, le ressentiment de l'amitié, qui peut avoir quelque force sur d'autres, n'en a jamais eu sur moi, et encore moins ce qu'on appelle reconnoissance, et j'ai souvent jusé de me taire pour arracher à quelqu'un un important secret que d'abord sur j'ai relevé ponctuellement, assuré par mon confesseur que je pouvois le reveler non seulement parceque je n'avois pas eu intention d'observer le jurement de silence, lorsque je l'avois fait; mais parceque en n'agissant du bien public il n'y a pas de serment qui tienne. Je sens qu'en declarant mon zele j'aurois trahi mon pere, et j'aurois mis faire taire la nature.

Il y a donc trois semaines que j'ai observé à Isola, petite ile. ou je demeurois, une grande union entre quatre, ou cinq personnes notables de la ville que je connoissois mecontentes du gouvernement à cause d'une contrebande surprise, et confisquée, que les miserjaux avoient dû expier par la prison. Le premier chapelain de la paroisse né sujet de l'imperatrice reine étoit de ce complot, dont je me suis determiné à developper le mystere. Ces gens là s'assembloient le soir dans une chambre du cabaret, ou il y avoit un lit; et après qu'ils avoient bu

et parlé ensemble, ils i'en alloient. Je me suis courageusement determiné à me cacher sous ce lit, un jour que sûr de n'être pas observé, j'ai trouvé la chambre ouverte, et vide. Vers le soir mes gens vinrent, et parlerent de la ville de Isola qu'ils disoient n'être pas de la juridiction de S.t Marc, mais de celle de la principauté de Trieste, car elle ne pouvoit aucunement être regardée comme une partie de l'Istrie venitienne. Le chapelain dit au principal du complot qui s'appelloit Pietro Paolo que s'il vouloit signer un écrit, et si les autres vouloient en faire de même, il iroit en personne chez l'ambassadeur impérial, et que l'impératrice non seulement s'emparoit de la ville, mais les recompenseroit. Ils dirent tous au chapelain qu'ils étoient prêts, et il s'engagea de porter le lendemain l'écriture, et de partir d'abord pour venir ici la porter à l'ambassadeur. J'ai decidé de faire aller en fumée cet infame projet, malgré qu'un des conjurés étoit mon compere de S.t Jean, parentée spirituelle qui lui donnoit sur moi un titre inviolable, et plus sacré que s'il avoit été mon propre frere.

Après leur depart j'ai eu tout le loisir de m'evader jugeant inutile de m'exposer à un nouveau risque en me cachant de nouveau le lendemain sous le même lit. J'avois assez découvert. Je suis parti à minuit dans un bateau, et le lendemain avant midi je fus ici, où je me suis fait écrire les noms des six rebelles que j'ai porté au secretaire des inquisiteurs d'état en lui narrant le fait. Il m'a ordonné d'aller le lendemain de bonne heure chez Mercer, qui me donneroit un homme avec lequel j'irois à Isola pour lui faire connaître la figure du chapelain, qui apparemment ne seroit pas encore parti, et qu'après cela je ne devois plus me mêler de rien. J'ai executé son ordre. Mercer me donna l'homme, je l'ai mené à Isola, je lui ai montré le chapelain, et je suis allé à mes affaires.

Après dîner mon compere de S. Jean me fit appeller pour aller le raser, car je suis barbier. Après que je lui ai fait la barbe il m'a donné un excellent verre de vernaccia, et quelques tranches de saucisson à l'ail, et goûta avec moi en bonne amitié. Mon affection pour cette pere s'en est alors emparée de mon ame, je l'ai pris par la main, et pleurant de bon cœur je l'ai conseillé à quitter la connoissance du chapelain, et sur tout de se garder de signer l'écriture qu'il savoit; il me dit

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

538 I.a.6

388 alors qu'il n'étoit pas ami du chapelain plus que d'un autre, et il me jura qu'il ne savoit pas de quelle ecriture je voulois lui parler. Je me mis alors mi à rire, je lui ai dit que j'ai badiné, et je l'ai quité repenti d'avoir ecouté la voix de mon coeur.

Le lendemain je n'ai vu ni l'homme ni le chapelain, et huit jours après j'ai quité Isola pour venir ici. Je fus alle faire une visite à Mellor Grande qui sans façon me fit enfermer et me voila avec vous, mon cher maitre. Je remercie St François de me voir en compagnie d'un bon chretien qui est ici pour des raisons que je ne me soucie pas de savoir, car je ne suis pas curieux. Mon nom est Sorodaci, et ma femme est Legrenzi fille d'un secretaire du conseil de dix, qui se moquant du préjugé voulut m'epouser. Elle sera un desespoir de ne pas savoir ce que je fus devenu, mais j'espere de ne rester ici que pour peu de jours: je ne peux y être que pour la comodité du secretaire qui apparemment aura besoin de mi exa= miner.

Après cette narration effrontée qui me fit connoitre de quelle es= pece étoit ce monstre, j'ai fait semblant de le plaindre, et faisant l'eloge de son patriotisme je lui ai predit sa liberté dans peu de jours. Une demie heure après il s'est endormi, et j'ai tout écrit au pere Balbi lui remontrant et la necessité où nous étions de suspendre notre travail pour attendre ~~l'occasion~~ la favorable opportunité.

Le lendemain j'ai ordonné à Laurent de m'acheter un crucifix de bois, une estampe de la sainte vierge, et de me porter un flacon d'eau de= vie. Sorodaci lui demanda dix sous, et Laurent avec un air mépris lui en donna vingt. Je lui ai ordonné de me porter quatre fois plus de vin, et de l'ail, car il savoit les delices de mon ca= marade. Après son depart j'ai adroitement tiré hors du livre la lettre du pere Balbi qui me peignoit sa frayeur. Il étoit rentré dans son cachot plus mort que vivant, et il avoit cité remis l'estampe sous le si Laurent se fut avisé ~~à tout~~ de mettre trou. Il reflechissoit que tout étoit perdu Sorodaci dans son galetas au lieu de le mettre avec moi. Il ne l'ou= vroit pas en dans le cachot, et il auroit vu l'ouverture.

Le recit que Sondaci me fit de son affaire m'a fait juger qu'
il devoit certainement subir des interrogatoires ; car le secretaire
ne pouvoit l'avoir fait enfermer que par soupçon de salomnie,
ou par obscurité de rapport. J'ai donc decidé de lui confier
deux Lettres, que s'il avoit porté à ceux auxquels elles seroient
adressées elles ne m'auroient fait ni bien ni mal, et qui m'au-
roient fait du bien, il le trahir les remettoit au secretaire
ne pour lui donner une marque de sa fidelité. J'ai passé
deux heures à écrire ces Lettres avec du crayon. Le Gende-
main Laurent me porta le Crucifix, l'image de la Vierge,
la bouteille d'eau benite, et tout ce que je lui avois ordonné.
Après avoir bien nourri ce coquin, je lui ai dit que j'avois be-
soin de lui demander un plaisir dont dependoit mon bonheur.
Je compte, mon cher Sondaci, sur votre amitié, et sur votre
courage. Voici deux Lettres que je vous prie de porter à leurs
adresses d'abord que vous serez sorti de Liberté. Mon bonheur
depend de votre fidelité ; mais vous avez besoin de le cacher,
car il on vous les trouve en sortant d'ici nous sommes perdus
tous les deux. Il faut que vous me juriez sur ce crucifix, et
sur cette sainte vierge que vous ne me trahirez pas — Je suis
prêt, mon maître, à jurer tout ce que vous voudrez : je vous
ai trop d'obligation pour que je puisse vous trahir.

Il se mit alors à pleurer, et a s'appeller malheureux de ce
que je pouvois supposer sa trahison vraisemblable. Après lui
avoir fait present d'une chemise, et d'un bonnet, j'ai été
le mien, j'ai arrosé le cachot d'eau benite, et devant les
deux saintes images j'ai prononcé une formule de serment
avec des conjurations qui n'avoient pas de bon sens mais qui
etoient epouventables, et après plusieurs signes de croix je l'
ai fait mettre à genoux, et je l'ai fait jurer avec des impre-
cations à faire trembler qu'il porteroit les Lettres. Je les lui ai

Journées après cela, et ce fut lui même qui voulut les coudre au
dos de sa veste entre le dessus, et la doublure

J'étois mortellement sûr qu'il les remettroit au secretaire: aussi
j'ai employé tout l'art pour qu'on ne puisse jamais par mon style
reconnoître ma ruse. Elles étoient faites pour me concilier l'indul-
gence du Tribunal et même son estime. J'écrivois à M. Bragadin,
et à M. l'abbé Grimani, et je leur disois de se tenir tranquilles, et
de ne s'affliger nullement sur mon sort, puisque j'avois lieu d'
espérer bientôt mon élargissement. Je leur disois qu'ils trou-
veroient à ma sortie que cette punition m'a fait plus de bien
que de mal, puisque personne à Venise n'avoit eu plus que moi
besoin de réforme. Je priois M. de Bragadin de m'envoyer
des bottes doublées pour l'hiver, mon cachot étant
haut pour que je puisse m'y tenir debout, et m'y promener.
Je n'ai pas voulu que Soradaki sache que mes lettres étoient si
innocentes, car il auroit pu lui venir le caprice de faire une
action d'honnête homme, et de les porter

Deux ou trois jours après Laurent monta à Mora, et lit
Soradaki
descendre avec lui. Ne le voyant pas revenir j'ai cru
de ne plus le revoir; mais on me l'a reconduit vers la fin du
jour, ce qui m'a un peu surpris. Après le départ de Laurent
il me dit que le Secretaire le soupçonnoit d'avoir averti le cha-
pelain, puisque secretaire n'avoit jamais été chez l'ambassadeur, et on
n'avoit trouvé sur lui aucune écriture. Il me dit qu'après
un long interrogatoire on l'avoit mis tout seul dans une très
petite prison où on l'avoit laissé sept heures, et qu'après on l'a-
voit gardé pour une seconde fois, et on l'avoit ainsi reconduit de-
vant le secretaire, qui vouloit qu'il confessa d'avoir dit à quelqu'un
à Pola que le prêtre ne retourneroit plus là; ce qu'il n'avoit pas
pu confesser, car il n'avoit dit cela à personne. Le secretaire enfin
avoit sonné, et on l'avoit reconduit avec moi.

J'ai couru dans l'amertume de mon ame qu'il étoit possible qu'on le laissat avec moi pour long tems. J'ai ecrit dans la nuit au pere Babi tout cet evenement. Ce fut là dedans que je me suis accoutumé à ecrire à l'obscur.

Le lendemain après avoir avalé mon bouillon, j'ai voulu me rassurer de ce dont je me doutois deja. Je veux dis-je à l'espion ajouter quelque chose à la lettre que j'ai écrit à M. Brugadin; donnez la moi: vous la recacherez après — C'est dangereux, me repondit il on pourroit venir dans ce moment, et nous surprendre — Laissez qu'on vienne. Rendez moi mes Lettres.

Ce monstre alors se jeta à genoux devant moi, et me jura qu'à la seconde apparition devant le redoutable secretaire, il lui prit un grand tremblement, et une peur au dos insoutenable dans l'endroit meme où les Lettres étoient, et que le secretaire lui ayant demandé ce que c'étoit, il n'avoit pu s'empecher de lui declarer la verité. Il avoit assassonné, et Laurent l'ayant degarotté, et de la vente, il avoit decouvert les Lettres, que le secretaire avoit mis dans un tiroir après les avoir lues. Il m'ajouta que le secretaire lui avoit dit que s'il avoit porté ces Lettres, on l'auroit pendu, et que la fourche lui auroit coûté la vie

BnF MSS

J'ai fait alors semblant de me trouver mal. J'ai porté mes mains devant mon visage, je me suis jeté sur le lit à genoux devant le Crucifix, et la Vierge, et je leur ai demandé vengeance du monstre qui m'avoit trahi en violant le plus sacré de tous les sermens. Après cela je me suis couché sur mon coté avec le visage tourné vers la cloison, et j'ai eu la constance de me tenir ainsi sans articuler le moindre mot pour toute la journée, feignant semblant de ne pas entendre les pleurs, les cris, et les protestations de repentir de cet infame. J'ai joué mon role à merveille pour une comedie, dont j'avois deja tout le canevas dans la tête. J'ai

ecrit dans la nuit au pere Babi de venir à dix neuf heures pre=
cises, pas une minute avant ni après pour achever son travail, et
de ne travailler que quatre heures, de sorte que sans nulle fau=
te il devoit partir precisement lorsqu'il entendroit sonner vingt
trois heures. Je lui ai dit que notre liberté dependoit de cette
fidele exactitude, et qu'il n'y avoit rien à craindre.

Nous étions au vingt cinq d'Octobre, et les jours s'approchoient
dans lesquels je devois executer mon projet, ou l'abandon=
ner pour toujours. Les inquisiteurs d'etat, et même le secre=
taire alloient tous les ans passer les trois premiers jours de
Novembre dans quelque village de la Terreferme. Tous ceux
dans ces trois jours de vacance de leur maitre se couloit le
jour, dormoit jusqu'à Mezza nuit, et paroissoit que fort tard jour
les plombs. Il y avoit deja un an que j'avois appris tout cela.
Je devois par prudence, voulant m'enfuir, choisir une de ces
trois nuits pour être sûr que ma fuite n'auroit été decou=
verte que le matin assez tard. Une autre raison de cet em=
pressement, qui me fit prendre cette resolution dans un
sens où je ne pouvois plus douter de la celerité de mon
commande fut tres pressante, et elle merite, ce me sem=
ble, d'être ecrite.

Le plus grand soulagement qu'un homme qui est dans la peine
puisse avoir est celui d'esperer d'en sortir bientot: il contemple
l'heureux instant dans lequel il verra la fin de son malheur, il
se flatte qu'elle ne tardera pas beaucoup à arriver, et il feroit
tout au monde pour savoir le tems precis dans lequel elle arri=
vera; mais il n'y a personne qui puisse savoir dans quel instant
un fait qui depend de la volonté de quelqu'un arrivera, à moins que
ce quelqu'un ne l'ait dit. L'homme neanmoins devenu impa=
tient, et foible pretend à croire que l'on puisse par quelque
moyen occulte decouvrir ce moment. Dieu, dit il, doit le savoir, et
Dieu peut permettre que l'epoque de ce moment me soit revelée

par le sort. D'abord que le curieux à raisonné ainsi, il n'hesite pas
a consulter le sort, dispose ou non à croire infaillible tout ce qu'il peut
lui dire - Tel étoit l'esprit de ceux qui consultoient jadis les oracles ; tel
est l'esprit de ceux qui interroyent encore aujourd'hui les cabales,
et qui vont chercher ces revelations dans un verset de la bible,
ou dans un vers de Virgile ce qui a rendu il celebres les sorts
virgiliens dont tant d'auteurs nous portent.

Ne sachant pas de quelle methode me servir pour obliger la par la bible
destinée à me reveler, le moment dans le quel je recouvrerois ma
liberté, je me suis determiné a consulter le divin poeme de Roland
furieux de Messer Lodovico Ariosto, que j'avois lu cent fois, et qui
faisoit encore la haut mes delices. J'idolatrois son Genie, et je le
croyois beaucoup plus propre que Virgile à me predire mon bonheur.

Dans cette idée j'ai couché une courte question, dans la
quelle je demandois à la supposée intelligence dans quel chant
de l'Ariosto se trouvoit la prediction du jour de ma delivrance.
Après cela j'ai formé une piramide à rebours composée des
nombres resultans des paroles de mon interrogation, et par
la sustraction du nombre neuf de chaque couple de chiffres j'
ai trouvé pour dernier nombre le neuf. J'ai donc fixé que la
prediction que je cherchois se trouvoit dans le neuvième chant.
J'ai suivi la même methode pour savoir dans quelle stance la
même prediction se trouvoit, et le nombre resultant fut le sept.
Curieux à la fin de savoir dans quel vers de la même stance se
trouvoit l'oracle, la meme methode me donna le nombre un.
Ayant donc les nombres 9. 7. 1, j'ai pris le poeme, et avec
le coeur palpitant j'ai trouvé dans le chant neuvieme à la stan-
ce septième au premier vers

Non il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre

La precision de ce vers, et l'à propos me parurent si admirables
que je ne dirai pas d'y avoir entierement ajouté foi mais le lec-
teur me pardonnera si je me suis disposé de mon coté à faire tout
ce qui dependoit de moi pour aider à la verification de l'oracle. Le

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

singulier de ce fait est que tra il fin d'ottobre, e il capo di novembre il n'y
a que minuit, et que ce fut positivement au son de la cloche de minuit
du trente un d'octobre que je suis sorti de là comme le lecteur va voir.
Je le prie de ne pas vouloir d'après cette fidele narration m'expedier
pour homme plus superstitieux qu'un autre, car il se tromperoit. Je parle
si je n'y avois pas fait
la chose parce qu'elle est vraie, et extraordinaire, et parce que ~~à cause de~~
je ne me serois pas
attention que ~~je y avois fait~~ ~~pas~~ peut être sauvé. Ce fait instruira tous ceux
sans
qui ne sont pas encore devenus savans que ~~certains~~ les predictions
plusieurs faits qui arrivent ne seroient jamais arrivés. Le fait rend
~~fort~~ ~~ce fait~~ ~~ce fait pas arrivant~~ à la prediction
Le service de la verifier. Si le fait n'arrive pas la prediction devient nulle;
mais je renvoye mon Lecteur debonnaire à l'histoire generale, où il trouvera
beaucoup d'evenemens, qui ne seroient jamais arrivés s'ils n'avoient pas
été predits. Pardon à la digression

Voici comment j'ai passé la matinée jusqu'à dix neuf heures pour sa=
per l'esprit de ce mechant tot animal, pour porter la confusion dans sa
fole raison par des images etonnantes, et pour le rendre par là impui=
sant à me nuire. Le matin après que Lauvent nous quita, j'ai dit à Sora=
dou de venir manger la soupe. L'infame etoit couché, et il avoit dit à Lau=
vent qu'il etoit malade; et il n'avoit pas osé venir à moi si je ne l'avois
~~pas~~ appellé. Il se leva et etendu sur son ventre à mes pieds, me les baisa,
et me dit fondant en larmes qu'à moins que je ne lui pardonnasse, il se vo=
yoit mort dans la journée, et qu'il sentoit deja le commencement de la ma=
ledition dependente de la vengeance de la Sainte vierge que j'avois con=
juree contre lui: il sentoit des tranchées qui lui dechiroient les entrailles,
et sa langue etoit couverte d'ulceres: il me la montra, et je l'aimerve=
illement couverte d'aphtes: je ne sais pas s'il les avoit la veille. Je ne
me mis pas beaucoup soucié de l'examiner pour voir s'il me disoit la
verité; mon interet etoit celui de faire semblant de le croire, et mê=
me de lui faire esperer pardon. Il falloit alors le faire manger et boire.
Le traitre avoit peut etre intention de me tromper; mais deter=
miné comme j'etois à le tromper lui meme, il s'agissoit de voir lequel
de nous deux seroit le plus habile. Je lui avois preparé une attaque con=
tre laquelle j'etois sûr qu'il ne pourroit pas se defendre.

J'ai emprunté dans l'instant une physionomie d'impitoyable, et je lui
ai ordonné de s'asseoir. Mangeons ce potage, lui dis-je, et après je vous

annoncerai votre bonheur. Sachez que la sainte Vierge du Rosaire m'est
apparue à la pointe du jour, et m'a ordonné de vous pardonner. Vous
ne mourrez pas, et vous sortirez d'ici avec moi. Tout ebahi, il mangea la
soupe avec moi se tenant à genoux parcequ'il n'y avoit pas de sieges, puis
il s'assit sur la paillasse pour m'ecouter. Voici mon discours:

Le chagrin que votre trahison m'a causé m'a fait passer toute la
nuit sans dormir, puisque mes lettres que vous avez donné au secre-
taire, ayant été lues par les inquisiteurs d'etat, devoient me faire
condamner à passer ici tout le reste de ma vie. Mon unique
consolation, je le confesse, etoit celle d'être certain que vous mour-
riez en trois jours sous mes yeux. Ayant la tête pleine de ce sen-
timent indigne d'un chretien, car Dieu nous commande de pardonner,
un accomplissement à la pointe du jour me prouva une veritable
vision. J'ai vu cette sainte vierge, dont vous voyez l'image, devenir
vivante, se mouvoir, se mettre devant moi, ouvrir la bouche, et me
parler en ces termes. Soradaci est devot de mon saint Rosaire, je
le protege, je veux que tu lui pardonnes; et la malediction qu'il s'est
attiré cessera d'abord d'operer. En recompense de ton acte gene-
reux, j'ordonnerai à un de mes anges de prendre la figure d'
un homme, de descendre d'abord du ciel pour venir rompre
le toit de ce cachot, et de te tirer dehors dans cinq à six jours. Cet
ange commencera son ouvrage aujourd'hui à dixneuf heures,
et il travaillera jusqu'à une demieheure avant que le Soleil se
couche; car il doit remonter au ciel en plein jour. En sortant d'ici
accompagné de mon ange tu conduiras Soradaci, et tu auras soin de lui
sous condition qu'il quitera le metier d'espion. Tu lui diras tout. Le
Le discours terminé, la sainte vierge disparut, et je me trouvai veuillé.
En gardant mon plus grand serieux, j'observai la physionomie
de ce traitre qui paroissoit petrifié. J'ai alors pris ma montre d'heures,
j'ai arrosé d'eau benite le cachot, et j'ai commencé à faire sem-
blant de prier Dieu en faisant de tems en tems l'image de la croix.
Une heure après, cet animal qui n'avoit jamais dit le mot, me de-
manda de bout en blanc à quelle heure l'ange devoit descendre du ciel,
et il nous l'entendrions lorsqu'il rompera le cachot. — Je suis sûr qu'il vi-
endra à dixneuf heures, que nous l'entendrons travailler, et qu'il en ira
à vingt trois; et il me semble qu'un travail de quatre heures soit assez pour
un ange — Vous pouvez avoir revé — Je suis sûr que non. Vous serez

vous déterminé à me jurer de quitter le metier d'espion ?

Au lieu de me répondre, il s'endormit, et ne se reveilla que deux heures après pour me demander s'il pouvoit differer à me prêter serment qu'il quitteroit son metier — Vous pouvez differer, lui répondis-je jusqu au moment que l'ange entrera ici pour me conduire avec lui ; mais je vous avertis, que si vous ne renoncez par par serment à votre mauvais metier, je vous laisserai ici, car tel est l'ordre que j'ai de la sainte Vierge.

J'ai alors observé la satisfaction, car il se sentoit sûr que l'ange ne viendroit pas. Il avoit l'air de me plaindre. Il me tardoit d'entendre sonner l'heure dixneuvieme ; et cette comedie m'amusoit infiniment, car j'etois sûr que l'arrivée de l'ange devoit donner des vertiges à la miserable raison de cet animal. Sa chose ne pouvoit manquer à mon grand regret que dans le seul cas que Lauvent eut oublié de porter le vin.

A dixhuit heures j'ai voulu dîner, et j'ai bu de l'eau. Soudain il but tout le vin, et mangea au dessert tout l'ail que j'avois ; c'étoit sa confiture. Lorsque j'ai entendu dixneuf heures, je me suis jetté à genoux en lui ordonnant d'en faire autant d'un ton de voix qui le fit trembler. Il m'obéit en me regardant comme un imbecille avec des yeux egarés. Lorsque j'ai entendu le petit bruit qui m'indiquoit le passage du mur, l'Ange vient lui dis-je ; et alors je me mis, couché sur mon ventre, en lui donnant en même tems un coup aux epaules qui le fit tomber aussi dans la même position. Le bruit de la fraction étoit fort, et je suis resté là ainsi prosterné pour un bon quart d'heure : n'y avoit y pas de quoi rire en remarquant que le coquin s'étoit tenu immobile dans la même position ? Mais je ne riois pas : il s'agissoit de l'oeuvre meritoire de le faire devenir fou, ou au moins energumene. Sa maudite ame ne pouvoit devenir l'image qu'en energumene dans la terreur. J'ai passé trois heures et demie à rire, la croyant dans la terreur. J'ai passé trois heures et demie à rire, et lui à dire le Rosaire en s'endormant de tems en tems n'osant jamais ouvrir la bouche, regardant seulement le plafond lorsqu'il entendoit le bruit de la planche que le moine dechiroit. Dans la stupeur il faisoit des gestes de tête à l'image de la sainte vierge dont rien n'étoit plus comique. Au son de vingt trois heures je lui ai dit de m'imiter, car l'ange devoit partir : nous nous sommes prosternés, le Pere Barbi partit, et nous n'ouimes plus le moindre bruit. J'ai vu, en me levant, sur la physionomie de ce mechant homme le trouble, et

l'effroi plus que le raisonnable étonnement.

Je me mis un peu assuré à lui parler pour entendre comme il raisonnoit. Il tenoit des propos, toujours en pleurant, dont la liaison alloit à l'extravagance : c'étoit un assemblage d'idées, dont aucune n'avoit une suite. Il parloit de ses péchés, de ses dévotions particulières, de son zele pour S.t Marc, de ses devoirs ici à ici de son prince, et il attribuoit à ce mérite la grace qu'il recevoit ~~ignorant~~ alors de la Sainte vierge ~~du Rosaire~~, et j'ai dû souffrir ici une longue narration des miracles du Rosaire que la femme, dont le confesseur étoit un dominicain, lui avoit contés. Il me disoit qu'il ne pouvoit pas deviner ce que je pouvois faire de lui ignorant comme il étoit — Vous serez à mon service, et vous aurez tout ce qui vous sera necessaire sans plus faire le dangereux, et vilain metier d'espion — Mais nous ne pouvons plus rester à Venise — Non certainement. L'ange nous conduira dans un état qui n'appartiendra pas à S. Marc. Etes vous disposé à me jurer de quitter ce metier ? Et si vous jurez, viendrez vous parjure une autre fois ? — Si je jure, je ne manquerai plus à mon serment, cela est sûr ; mais convenez que sans mon parjure vous n'auriez pas obtenu de la sainte vierge la grace qu'elle vous a fait. Mon manque de foi est la cause de votre bonheur. Vous devez donc m'être obligé, et aimer ma trahison — Aimez vous Judas qui a trahi Jesus Christ ? — Non — Vous voyez donc qu'on déteste la traitre, et qu'on adore en même tems la Providence qui sait faire sortir le bien du mal. Vous avez été un scelerat, mon cher, jusqu'à present : Vous avez offensé Dieu, et la Sainte vierge, et actuellement je ne veux plus accepter votre service à moins que vous ne fassiez une expiation à votre peché. — Quel peché ai-je fait ? — Vous avez peché d'orgueil en supposant que je doive vous être obligé de ce que vous avez remis mes Lettres au secretaire — Quel est donc l'expiation de mon peché ? — La voici. Demain lorsque Laurent viendra vous dire vous tenir immobile sur votre paillasse, le visage tourné vers le mur, sans jamais regarder Laurent. S'il vous parle, vous devez lui ré-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pondre sans le regarder que vous n'avez pas pu dormir. Me promettez vous d'être obéissant ? — Je vous promets que je ferai tout ce que vous me direz — Promettez cela à cette sainte image. Vite — Je vous promets très sainte vierge qu'à l'instant de couvent je ne le regarderai pas, et que je ne bougerai pas de ma paillasse. — Et moi, très sainte Vierge, je vous jure par les entrailles de Jesus Christ votre Dieu, et fils, que d'abord que je verrai Sondaci tourné vers Laurent je courrerai sur le champ à lui, et je l'étranglerai à votre honneur, et gloire.

Je lui ai demandé s'il avoit quelqu'opposition à mon serment, et il me repondit qu'il étoit content. Je lui ai alors donné à manger, et je lui ai dit de se coucher, car j'avois besoin de dormir. J'ai passé deux heures à écrire au moins toute cette histoire, et je lui ai dit que si l'ouvrage étoit à la perfection il n'avoit plus besoin de venir sur le toit de mon cachot que pour abattre la planche, et y entrer. Je lui dirai que nous sortirions la nuit du trente un octobre, et que nous serions quatre en comptant ma camarade, et le mien. Nous étions au vingt huit. Le lendemain de bonne heure le moine m'avertit que le petit canal étoit fait, et qu'il n'avoit plus besoin de monter sur mon cachot que pour l'ouvrir, ce qu'il étoit sûr de faire en quatre minutes. Sondaci executa la leçon à merveille. Il fit semblant de dormir, et Laurent ne lui adressa pas même la parole. Je lui aitenu les yeux dessus, et je crois que je l'aurois exactement etranglé si je l'avois entourner la tete vers Laurent, car pour me trahir il n'avoit en besoin que de lui faire un clin d'oeil. &c.

J'ai passé la journée en lui faisant des discours sublimes qui inspiroient le fanatisme, et ne le faisant en paix que lorsque je le voyois prêt à s'endormir, ou sur le point de tomber en convulsion par la force d'une metaphysique tout à fait

étrangere, et neuve à la tete qui n'avoit jamais exercé ses facultés
que pour inventer des ruses d'espion

Il m'embarrassa en me disant qu'il ne concevoit pas comment
un ange pouvoit avoir besoin d'un si long travail pour ouvrir
mon cachot; mais je me tirai d'abord debarassé en lui disant
qu'il ne travailloit pas en qualité d'ange mais en qualité
d'homme, et au reste plus je lui ai dit que sa pensée malhon-
se avoit dans l'instant offensé la sainte vierge, et vous
verrez, lui dis-je qu'à cause de ce peché l'ange ne vien:
dra pas aujourd'hui. Vous pleurez toujours non comme un
homme honete, pieux, et devot, mais comme un malin
pecheur qui croit de traiter avec Meliar-Grande, et des
sbires.

Il se mit alors à pleurer, et je fus enchanté de le voir
desesperé lorsque dix neuf heures sonnerent, et qu'on vien:
rendit par l'amitié de l'ange. J'ai fait alors des plein:
tes qui le desolerent, et je l'ai laissé passer dans l'affliction
toute la journée. Le lendemain il ne manqua pas à
l'obeissance, et interrogé de l'état de sa santé pour tout
vent il me repondit sans le regarder. Il en fut ainsi le
jour suivant jusqu'à ce qu'enfin j'ai vu Laurent pour la
derniere fois le trente un au matin lui ayant donné le livre
dans lequel j'avertissois le moine de venir abattre l'ouver:
ture à dix sept heures. Pour le coup je ne craignois plus aucun
contretems, ~~et~~ ayant vu de Laurent meme que non seulement les
inquisiteurs, mais que la secretaire aussi etoient allés à la cam:
pagne. Je ne pensois pas avoir peur de l'amitié de quelque
nouvel Lote; et je n'avois plus besoin ~~plus~~ de menager
cet infame coquin.

Mais voici une apologie qui m'est necessaire peut etre qu'a vis de quelque lecteur qui pourroit juger sinistrement de ma religion et de ma morale par rapport à l'abus que j'ai fait de nos saints mys: teres, et au serment que j'ai exigé de cet imbecille, et aux men: songes que je lui ai dit touchant l'apparition de la sainte Vierge.

Mon but etant celui de narrer l'histoire de mon evasion avec toutes les veritables circonstances qui l'ont accompagnée je me suis cru en devoir de ne rien cacher. Je ne peux pas dire de me confesser, car je ne me sens mortifié par aucun repentir, et je ne peux pas dire non plus de me vanter, car ce fut à contrecoeur que je me suis servi de l'imposture. Si j'avois eu des meilleurs moyens je leur aurois donné certainement la preference. Pour regagner ma liberté je sens que je ferois encore aujourd'hui la même chose, et peut être beaucoup d'avantage.

La nature m'ordonnoit de me sauver, et la religion ne pouvoit pas me le defendre: je n'avois pas de tems à perdre: il falloit mettre un espion que j'avois avec moi, et qui m'avoit donné un exemple evident de la perfidie dans la morale imputative: ce fut ce qui m'avertit Laurent qu'on soupçonnoit le toit du cachot. Que devois-je faire? Je n'avois que deux moyens, et il falloit opter. Ou faire ce que j'ai fait en ~~toi~~ enchainant l'ame de ce malheureux par la terreur, ou l'etouffer en l'etranglant, comme tout autre homme raisonnable, et plus cruel que moi auroit fait. Cela m'auroit été beaucoup plus facile, et même sans rien craindre, car j'avois dit qu'il etoit mort de la mort naturelle, et on ne se seroit pas donné beaucoup de peine pour savoir si c'etoit vrai, ou non. Or quel est le lecteur qui pourra penser que j'aurois mieux fait à l'etrangler. S'il y en a un, Dieu veuille l'eclairer: sa religion ne sera jamais la mienne. Je crois d'avoir fait mon devoir, et la victoire qui a couronné mon exploit peut être une preuve, que mes moyens ne furent pas desapprouvés par la Providence eternelle. Pour ce qui regarde le serment que je lui ai fait d'avoir toujours soin de lui, il m'en a delivré, Dieu merci, lui même, car il n'a pas eu le courage de se sauver avec moi; mais quand même il l'auroit eu, je

confie au lecteur que je ne me serois pas cru parjure si je ne le lui avois pas tenu. Je me serois debarassé de ce monstre à la premiere occasion opportune quand même je me serois vu obligé à le pendre à un arbre. Lorsque je lui ai juré une assistance eternelle je savois que sa foi ne duureroit qu'autant que l'exaltation de son fanatisme qui devoit disparoitre d'abord qu'il auroit vu que l'ange étoit un moine. Non mentat qui non la sorba altrui. L'homme a beaucoup plus de raison d'immoler tout à la propre conservation que les circonstances n'en ont jamais conserver l'état

Après le depart de Laurent j'ai dit à Sorabaci que l'Ange vient de faire une ouverture dans le toit de mon cachot à dix sept heures; il portera des ciseaux, lui dis-je, et vous nous coupera la barbe à moi, et à l'ange — Et ce que l'ange a la barbe? — Oui: vous le verrez. Après cela nous sortirons, et nous descendrons rompre le toit du palais; et dans la nuit nous descendrons à la place de S.t Marc, et nous irons en Allemagne.

Il ne me repondit pas; il mangea tout seul, car j'avois le coeur, et l'esprit trop occupé de l'affaire pour avoir la faculté de manger. Je n'avois pas meme pu dormir

Dix sept heures sonnent, et voila l'Ange. Sorabaci vouloit le prosterner, mais je lui dis que ce n'étoit plus necessaire. En moins de trois minutes il entonça le canal, et le morceau de se coula planche tel, et rond tomba à mes pieds, et le pere Balbi entre mes bras. Voila, lui dis-je en l'embrassant, vos travaux terminés: les miens vont commencer. Il me consigna l'eponton, et il me donna des ciseaux, que j'ai remis à Sorabaci pour qu'il nous fasse d'abord la barbe. Pour le corps je n'ai pas vu me tenir de rire en observant cet animal qui tout etonné regardoit l'ange, qui avoit l'air d'un diable. Hors de lui même il nous fait la barbe à tous les deux à la pointe des ciseaux à la perfection.

Impatient de voir Le Local, j'ai dit au moine de rester avec So:
radaci, car je ne voulois pas Le Laisser seul; je suis sorti, et j'ai trou:
vé Le trou du mur étroit, mais j'y ai passé: je me suis Lancé sur
Le toit du cachot du comte, j'y suis entré, et j'ai cordialement em:
brassé ce malheureux vieillard. J'ai vu une taille d'homme qui
n'étoit pas fait pour aller au devant des difficultés, et des dangers,
aux quels une pareille fuite devoit nous exposer sur un vaste toit
panchant tout-couvert de plaques de plomb. Il me demanda d'a:
bord quel étoit mon projet en me disant qu'il croyoit que j'avois
des pas trop Legerement. Je ne demande, lui repondis je, que de
faire des pas en avant jusqu'à ce que je trouve la liberté ou la
mort. Il me dit en me serrant la main que il j'epensois de passer
Le toit, et d'aller chercher en marchant sur Les plombs un che:
min pour descendre, il ne Le croyoit pas, à moins que j'n'eusse des ai:
Je n'ai pas, m'ajouta-t-il, Le courage de vous accompagner: je res:
terai ici — j'prier Dieu pour vous.

Je suis alors sorti pour visiter Le grand toit, ~~et~~ me approchant
~~et~~ tout que j'ai pu des bords Lateraux du grenier. Parvenu
à toucher Le dessus du toit, au plus etroit de l'angle
je me suis assis entre Les ouvertures de
comble, dont Les greniers de tous Les grands palais sont remplis.
J'ai tatè Les planches avec la pointe de mon ressort, et je Les
ai trouvées comme pourries. A chaque coup d'epingle tout a
que je percois tomboit en poussiere. ~~Le~~ Me voyant ~~voyoit~~ sur de faire
une ouverture assez ample en moins d'une heure, je suis
~~Le~~ retourné dans mon cachot où j'ai employé quatre heu:
res à couper draps, serviettes, matelas, et tout ce que j'avois
pour faire corde. J'ai voulu nouer Les morceaux ensem:
ble moi même avec des nœuds de pêcheur, car un nœud mal
fait auroit pu se delacer, et l'homme qui dans l'instant se seroit
trouvé suspendu à la corde se seroit precipité. Je me suis mis en moi:
tre de cent brasses de corde. Il y a dans Les grandes entreprises des
articles qui decident de tout, et sur Les quels Le chef qui merite de

revenir et celui qui ne se fie à personne.

Après avoir fait la corde, j'ai fait un paquet de mon habit, de mon manteau de bout de raye, de quelques chemises, de bas, et de mouchoir, et nous sommes allés tous les trois dans le cachot du comte en portant avec nous tout ce bagage. Le comte fit d'abord compliment à Sondaci de ce qu'il avoit eu le bonheur d'être mis avec moi, et d'être dans le moment de ma mine. Son air interdit me donnoit la plus grande envie de rire. Je me mangeois plus j'avois envoyé à tous les diables le masque de Tartuffe que je gardois toute la journée depuis une semaine pour empêcher ce double coquin de me trahir. Je le voyois convaincu que je l'avois trompé, mais il n'y comprenoit rien; car il ne pouvoit pas deviner comment je pouvois avoir une correspondance avec le prétendu ange pour le faire venir, et aller à l'heure que je voulois. Il entendoit le comte qui nous disoit que nous allions nous exposer au risque le plus evident de perir, et poltron comme il devoit être, il voulait dans la tête le dessein de se dispenser de ce dangereux voyage. J'en dit un mot à Sondaci pendant que j'~~avois~~ finis le trou au bord du grenier.

Mon ouverture sans que j'eusse eu besoin d'aucun secours se trouva parfaite à deux lignes de nuit. J'avois pratiqué les planches. Ma mystère étoit deux fois plus ample qu'il ne falloit, et je touchois la plaque de plomb toute entière. La moine m'a aidé pour la soulever parce qu'elle étoit rivée, ou courbée sur le bord de la gouttière de marbre; mais à force de ramer l'ayant entre la gouttière, et la plaque je l'ai détachée, et puis avec nos épaules nous l'avons pliée au point où il fallait pour que l'ouverture par laquelle nous devions passer fut suffisante. En mettant la tête hors du trou j'ai vu avec bien de douleur la grande clarté du croissant qui devoit être à son dernier quartier le lendemain. C'étoit un contretems qu'il falloit souffrir en patience; et attendre à sortir jusqu'à minuit, terme où la Lune seroit allée éclairer nos antipodes. Dans une nuit sombre, où tout le monde du bourg devoit se promener dans la place de St Marc, je ne pouvois pas m'exposer à être vu me promener là haut. On auroit vu mon ombre fort allongée sur le pavé

de la place; on auroit aleve les yeux, et nos personnes auroient offert un spectacle fort extraordinaire, qui auroit excité la curiosité, et principalement celle de Mercer Grande, dont les fenêtres ~~sont toute la nuit~~ veillent toute la nuit, seule garde de la grande ville de Venise. Il auroit d'abord trouvé le moyen d'en envoyer là haut une bonde, qui auroit derangé tout mon beau projet. J'ai donc decidé impetueusement que nous ne sortirions de là qu'après le coucher de la Lune. J'invoquois l'aide de Dieu, et je me demandois par des miracles. Exposé aux caprices de la fortune, je devois lui donner moins de prise que je pouvois. Si mon entreprise echouoit je ne devois pas pouvoir me reprocher le moindre faux pas. La Lune devoit infailliblement se coucher à cinq heures, et le Soleil devoit se lever à trois et demie; il nous restoit sept heures de parfaite obscurité dans les quelles nous aurions pu agir.

J'ai dit au pere Balbi que nous passerions trois heures à causer avec le comte Algarotti; et d'aller d'abord tout seul le prevenir que j'avois besoin qu'il me prêtat trente cequins, qui pourroient me devenir necessaires autant que mes esperances ne l'avoient été pour faire tout ce que j'avois fait. Il fit ma commission et quatre minutes après il vint me dire d'y aller tout seul, car il vouloit me parler sans temoins. Ce pauvre vieillard commença par me dire avec douceur que pour m'enfuir je n'avois pas besoin d'argent, qu'il n'en avoit pas, qu'il avoit une nombreuse famille, que il se pendroit l'argent qu'il me donneroit seroit perdu, et beaucoup d'autres raisons toutes faites pour marquer l'avarice. Ma reponse dura une demie heure. Raisons excellentes; mais que depuis que le monde existe n'auront jamais de force, parceque l'orateur ne peut pas deraciner la passion. C'est le cas de *violenti baculus*; mais je n'étois pas assez cruel pour employer la violence ni à l'egard de ce malheureux vieillard. J'entendois pour lui dire que s'il vouloit s'enfuir avec moi je le porterois sur mes epaules comme Enée Anchise; mais que s'il vouloit rester pour prier Dieu de nous conduire je l'avertissois que sa priere seroit inconsequente, puisqu'il prieroit Dieu de faire reussir une chose à laquelle il n'auroit pas contribué par les moyens ordinaires. Le ton de la voix me fit voir les larmes qui m'enervoient: il me

demanda si deux cequins me suffiroient; et je lui ai repondu que tout devoit me suffire. Il me les donna en me priant de les lui rendre, si après avoir fait un tour sur le toit du grand palais j'eusse pris le sage parti de rentrer dans mon cachot. Je lui ai promis cela un peu surpris de ce qu'il supposoit que je pouvois me determiner à retourner sur mes pas. J'etois sûr de ne y retourner plus.

J'ai appellé mes compagnons, et nous mimes prêt du tout tout notre equipage. J'ai reparé en deux paquets les cent brasses de corde; et nous passames deux heures à causer, et à rappeller, non sans plaisir, toutes nos vicissitudes. La premier essai que le pere Balbi me donna de son joli caractere fut celui de me repeter dix fois que je lui avois manqué de parole, puisque je l'avois averti dans mes lettres que mon plan etoit fait, et sûr, tandis qu'il n'en etoit rien; et il me disoit effrontément que s'il avoit prevu cela il ne m'auroit pas tiré hors du cachot. Le comte avec une gravité de soixante et dix ans me disoit que mon plus sage parti etoit celui de ne pas aller en avant, car l'impossibilité de descendre du toit etoit evidente, comme le danger qui pouvoit me coûter la vie. Je lui ai dit avec une voix douce que ces deux evidences ne me paroissoient pas evidentes; mais comme il etoit avocat de son metier, voila la harangue par laquelle il me tendit de me convaincre. Ce qui l'animoit étoient les deux cequins que j'aurois dû lui rendre s'il m'avoit persuadé à rester. (BnF MSS)

Me dit-il

La declivité du toit garni de plaques de plomb ne vous permettra pas d'y marcher, car à peine pourrez vous vous y tenir de bout. Ce toit est garni de sept à huit lucarnes, mais elles sont toutes grillées de fer, et inaccessibles pour s'y tenir devant de pied ferme, puisqu'elles sont toutes eloignées des bords. Les cordes que vous avez vous seront inutiles, parceque vous ne trouverez pas un endroit propre à y attacher ferme un bout; et quand même vous le trouveriez, un homme descendant d'une si grande eminence ne peut pas se tenir suspendu sur ses bras, ni s'accompagner jusqu'au bas. Un de vous trois devroit donc lier à travers un à la fois les deux, et les descendre comme on descend un seau dans un puit; et celui qui feroit cet ouvrage devroit rester, et retourner dans son cachot. Quel est celui de vous trois qui se sente porté à faire cette charitable action? Et supposant qu'un de vous ait l'heroïsme de se contenter de rester dites moi de quel côté vous descendrez. Non pas

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

406 556

du coté de la place vers les colonnes, car on vous verroit. Non pas du coté de l'eglise, car vous vous trouveriez enfermé ÷ Non pas du coté de la cour du palais, car la garde des Arsenalotti y fait continuellement la ronde. Vous ne pouviez donc descendre que du coté du canal. Vous n'avez par là une gondole, ni un bateau qui vous attende; vous seriez donc obligés de vous jeter à l'eau, et de nager jusqu'à S.te Appolonie, ou vous arriveriez dans un état deplorable, ne sachant ~~aller~~ où aller dans la nuit pour vous mettre en état de prendre d'abord la fuite. Songez que sur les plombs on glisse, et que si vous tombez dans le canal vous ne pouvez pas esperer d'eviter la mort même en sachant nager, car l'eminence est si elevée, et le canal a si peu de profondeur que la chute vous feroit mourir ecra= sés avant que noyés. Trois ou quatre pieds d'eau ne forment pas un co= lume fluide assez fort pour moderer la violence du plongeon du corps so= lide qui y tombe. Votre moindre malheur seroit celui de vous trouver avec les jambes ou les bras cassés.

J'ecoutai ce discours, imprudent par rapport à l'exigeance du cas, avec une patience qui ne me ressembloit pas. Les reproches du moine forcés sans aucun menagement m'indignoient, et m'excitoient à les repousser vivement; mais j'avois ruiné mon edifice, car j'avois à faire à un la= che capable de me répondre qu'il n'étoit pas assez desespéré pour defier la mort, et que par consequent je n'avois qu'à m'en aller tout seul; et tout seul je ne pouvois pas me flatter de reussir. J'ai menagé ces mauvais esprits avec la douceur. Je leur ai dit que j'étois sûr de nous sauver malgré que je n'étois pas en état de leur communiquer mes moyens en detail. J'ai dit au comte Asquin que son sage raisonnement feroit que je me reglerois avec prudence, et que la confiance que j'avois en Dieu etoit si grande qu'elle me feroit bien de tout.

J'allongeois souvent les mains pour savoir si Soradaci étoit là, car il ne disoit jamais le mot: je riois en songeant à ce qu'il pouvoit rouler dans sa mechante cervelle qui devoit connoitre que je l'avois trompé. A quatre heures et demi je lui ai dit d'aller voir dans quel endroit du ciel étoit le croissant. Il me dit en revenant que dans une demie heure on ne le verroit plus; et qu'un brouillard fort épais devoit rendre les plombs fort dangereux — Il me suffit, mon cher, que le brouillard ne soit pas de l'huile. Mettez votre manteau en paquet avec une partie de nos cordes,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

que nous devons egalement partager.

Je fus alors fort surpris de sentir cet homme à mes genoux prendre mes mains, les baiser, et me dire en pleurant qu'il me supplioit de ne pas vouloir sa mort. Je suis sûr, me dit-il, de tomber dans le canal: je ne peux vous être d'aucune utilité. Helas! laissez moi ici, et je passerai toute la nuit à prier S.t François pour vous - Vous etes le maître de me tuer; mais je ne me determinerai jamais à venir avec vous.

Le lot ne savoit pas que je croyois que la compagnie me porteroit malheur. Vous avez raison, lui dis-je, restez; mais sous condition que vous prierez S.t François, et allez d'abord prendre tous mes livres, que je veux laisser à M. le comte. Il m'obéit dans l'instant. Mes livres valoient cent ecus pour le moins. Le comte me dit qu'il me les rendroit à mon retour. Soyez sûr, lui repondis-je que vous ne me reverrez plus ici, et que je suis bien aise que ce lache n'ait pas le courage de me suivre. Il m'embarrassoit, et d'ailleurs le lache n'est pas digne de partager avec le pere Balbi, et moi l'honneur d'une si belle fuite. N'est ce pas? mon brave camarade, dis-je au moine autre lache que je voulois piquer d'honneur. C'est vrai, me repondit il, pourvu que demain il n'ait pas raison de se feliciter

J'ai alors demandé au comte plume, encre, et papier qu'il possedoit malgré la défense, car les lois prohibitives n'etoient rien pour l'argent, qui pour un ecu auroit rendu S.t Marc. J'ai alors écrit cette lettre que j'ai laissée à Sorodaci sans que j'aie pu la relire, car je l'ai ecrite à l'obscur - Je l'ai commencée par une devise de tête sublimée, qui dans la circonstance me parut tres à propos

Non moriar sed vivam, et narrabo opera domini

" Nos seigneurs les inquisiteurs d'état doivent tout faire pour de-
" mir par force dans une prison un coupable: le coupable heu-
" reux de n'être pas prisonnier sur sa parole, doit aussi tout faire

" pour se procurer la liberté. Leur droit a pour base la justice
" celui du coupable la nature. Tout comme ils n'auront pas besoin
" du consentement de celui ci pour l'enfermer, il ne peut pas avoir
" besoin du leur pour se sauver.
" Jacques Casanova qui écrit ceci dans l'ouverture de son coeur, sait
" qu'il peut lui arriver le malheur qu'avant qu'il sorte de l'état on
" le rattrappe, et on le reconduise entre les mains de ceux mêmes dont
" il se dispose à fuir la gloire, et dans ce cas il supplie à genoux l'hu-
" manité de ses generaux juges à ne vouloir pas rendre son sort plus
" cruel en le punissant de ce qu'il n'a fait que force par la raison, et
" par la nature. Il supplie qu'on lui rende, s'il est remis, tout ce qui
" lui appartient, et qu'il laisse dans le cachot qu'il a violé. Mais, s'il a le
" bonheur de se sauver, il fait present de tout ce qu'il laisse ici à François
" Soradaci qui reste prisonnier parcequ'il craint les dangers aux quels
" je veux m'exposer, et n'aime pas comme moi sa liberté plus que sa
" vie. Casanova supplie la vertu magnanime de L. L. E. E. de ne pas contes-
" ter à ce miserable le don qu'il lui fait. Ecrit une heure avant minuit
" sans lumiere dans le cachot du comte Asquin ce 31 Août 1756.

Castigans castigavit me Dans, et morti non tradidit me.

Je lui ai donné cette lettre l'avertissant de ne pas la donner à faire, mais au secretaire même qui certainement ne manqueroit pas de monter. Le comte lui dit que l'effet de cette lettre étoit immanquable, mais qu'il devoit me rendre tout si je reparoissois. Il lui répondit qu'il desiroit de me revoir, et de me rendre tout.

Mais il étoit tems de partir. On ne voyoit plus la lune. J'ai lié au cou du pere Balbi la moitié des cordes d'un côté, et le paquet de ses pouces nippes sur son autre epaule. J'en ai fait de même sur moi. Nous les deux en gilé; nos chapeaux sur la tête; nous at-
tames à l'ouverture

E quindi uscimmo a rimirar le stelle — Dante

BD IV-V

Chap. XVI du Tome IV
et " I " " V
} Lafrique

(Origine du Chap. XVI
Fin du Tome troisième.)

p. 409- 444

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

~~mon cher ami~~ Mon cher, et mon bon ami arrivé à Paris

Je suis sorti le premier ; le père Balbi vint après moi. J'ai dit à Sonadaci de remettre la plaque comme elle étoit, et je l'ai envoyé prier son ~~la~~ S.t François. En me tenant à genoux, et à quatre pattes j'ai empoigné mon aiguillon, et en allongeant le bras je l'ai poussé obliquement entre la connexion des plaques de l'une à l'autre, de sorte que saisissant avec mes quatre doigts le bord de la plaque que j'avois élevé, j'ai pu m'aider à monter jusqu'au sommet du toit. Le moine pour me mettre à portée mis les quatre doigts de la main droite dans la ceinture de mon cuir lier à l'endroit de la boucle ; moyennant quoi j'avois le malheureux sort de la bête qui porte, et traîne ; et qui plus est en montant une declivité mouillée par le brouillard.

A la moitié de cette montée assez dangereuse, le moine me dit de m'arrêter, parceque un de ses paquets s'étant detaché de son cou étoit allé en roulant peut être pas plus loin que sur la gouttiere. Mon premier mouvement fut une tentation de lui songer une vuade : il ne falloit pas d'avantage pour l'envoyer vite vite rejoindre son paquet ; mais Dieu m'a donné la force de me retenir : la punition auroit été trop grande de part et d'autre, car tout ient je n'aurois absolument jamais pu me sauver. Je lui ai demandé si c'étoit le paquet des cordes, mais lorsqu'il me dit que c'étoit celui où il avoit sa redingote noire, deux chemises, et un precieux manuscrit qu'il avoit trouvé sous les plombs, qui à ce qu'il pretendoit devoit faire la fortune, je lui ai dit tranquillement qu'il falloit avoir patience, et aller notre chemin. Il soupira, et toujours accroché à mon dernier il me suivit

Après avoir passé par dessus à quinze ou seize toises je me suis trouvé sur la plus haute eminence du toit, où en ~~allongeant~~ écartant mes jambes, je me mis commodement ainsi à califourchon. Le moine en fit autant derriere moi. Nous avions le dos tourné à la petite

île de S. George Majeur, et nous avions à deux cent pas vis à vis de nous les nombreux couples de l'eglise de S.t Marc, qui fait partie du palais ducal: c'est la chapelle du Doge: nul monarque sur la terre peut se vanter d'en avoir une pareille. Je me mis d'abord déchargé de mes rames, et j'ai dit à mon associé qu'il pouvoit en faire autant. Il plaça son tricorne entre les cuisses assez bien, mais son chapeau qu'il voulut y placer aussi, perdit l'equilibre, et après avoir fait toutes les culbutes necessaires pour pouvoir à la gouttière, il tomba dans le canal. Voilà mon compagnon de= venu mauvais augure, dit il, me voilà dans le commencement de l'entreprise sans chemise, sans chapeau, et sans un ma= nuscrit, qui contenoit l'histoire precieuse, et inconnue à tout le monde de toutes les fêtes du palais de la Republique: Moins feroce alors que quand je grimpois, je lui ai dit tranquil lement que les deux accidens qui venoient de lui arriver n'avoient rien d'extraordinaire pour qui un superstitieux peut leur donner le nom d'augures, que je ne les prenois pas pour tels, et qu'ils ne me decourageoient pas; mais qu'ils devoient lui servir de derniere instruction pour être prudent et sage, et pour reflechir que si son chapeau au lieu de tomber à sa droite etoit tombé à sa gauche nous aurions été perdus; puisqu'il seroit tombé dans la cour du palais où les archers conjecturoient qu'il devoit y avoir
fêtes l'auroient ramassé, et ~~avoient jugé qu'il y avoit~~ du moin de leur le toit du palais ducal ~~fenêtre~~ ils n'auroient pas manqué de faire leur devoir en trouvant le moyen de nous faire une visite.

Après avoir passé quelques minutes à regarder à droite et à gauche, j'ai dit au moine de rester là immobile avec les paquets jusqu'à mon retour. Je suis parti de cet endroit n'ayant que mon epouton à la main, et marchant sur mon derriere toujours à cheval de l'angle sans nulle difficulté. J'ai employé presqu'une heure à aller par tout, à visiter, à observer, à examiner, et ne co= yant dans aucun des bords rien où je pusse soupçonner un bout de

ma corde pour me descendre dans un lieu où je ne serois vu sûr j'à
fois dans la plus grande perplexité. Il ne falloit plus penser ni au
canal, ni à la cour du palais. La dessus de l'eglise n'offroit à ma
vue que des precipices entre les corniches qui n'aboutissoient à
aucun endroit non fermé. Pour aller au dela de l'eglise vers
la Canonica j'aurois du gravir sur des declivités courbes: il é=
toit naturel que je desespérasse pour impossible tout ce que je ne
concevois pas faisable. J'étois dans la necessité d'être sensé=
saire sans imprudence. C'étoit un point de milieu dont la
morale ne connoit pas, à ce que je crois, le plus imperceptible.

J'ai arreté ma vue, et ma pensée sur une lucarne, qui
étoit du coté du rio de palazzo à deux tiers de la pente. Elle étoit
assez eloignée de l'endroit d'où j'étois sorti pour me rendre
certain que le grenier qu'elle eclairoit n'appartenoit pas à
l'enclos des prisons que j'avois brisées. Elle ne pouvoit eclairer
que quelque galetas, habité, ou non, au dessus de quelqu'ap=
partement du palais, ou au commencement du jour j'au=
rois trouvé les portes naturellement ouvertes. Les serru=
riers du palais, ou ceux de la famille du doge qui auroient pu
nous voir j'étois moralement sûr qu'ils se
seroient hatés de nous faire sortir, et auroient fait
tout leur mis que nous remettre entre les mains de la justice
inquisitoriale, quand même ils nous auroient reconnus pour les plus grands
criminels de l'état. Dans cette idée je devois viser le devant de
la lucarne; et je m'y mis d'abord en levant une jambe, et
en me faisant glisser jusqu'à ce que je m'y sois trouvé comme assis
sur son petit toit parallele, dont la longueur étoit de trois pieds,
et la largeur d'un et demi. Je me mis alors bien inclinée en te=
nant mes mains fermes sur les bords, et en y approchant ma
tête en l'avançant. J'ai vu, et mieux senti en tatonnant une
mince grille de fer ~~avec mince~~, et derriere elle une fenetre de vitres
rondes joints les uns aux autres par des petites coulisses de plomb.
Je n'ai fait aucun cas de la fenetre quoique fermée; mais la
grille toute mince qu'elle étoit demandoit la lime, et je ne pos=
sedois autre outil que mon asperon.

1/ Canal du palais

Pensif, triste, et confus, je ne savois que faire, lorsqu'un evenement tres naturel fit sur mon ame etonnée l'effet d'un veritable prodige. J'espere que ma sincere confession ne me degradera pas dans l'esprit de mon Lecteur bon philosophe, s'il reflechira que l'homme en état d'inquietude, et de détresse n'est que la moitié de ce qu'il peut être en état de Tranquillité. La cloche de S. Marc qui sonna minuit dans ce moment là fut le phenomene qui frappa mon esprit, et qui par une violente secousse le fit sortir de la dangereuse ambiguité qui l'accabloit. Cette cloche me rappella que le jour qui alloit commencer dans ce moment là étoit celui de la Toussaints, où mon patron, si j'en avois un, devoit se trouver; mais ce qui elevoit encore plus de force mon courage, et augmenta prodigieusement mes facultés physiques fut l'oracle profane que j'avois reçu de mon cher Aristote [illegible] d'Octobre, et il cayo di Novembre. Si un grand malheur fait qu'un esprit fort devienne devot, il est presqu'impossible que la superstition ne le mette de la partie. Selon de cette cloche me parla, me dit d'agir, et me promit la victoire. Etendu sur mon ventre jusqu'au cou la tete penchée vers la petite grille, j'ai poussé mon cervau dans le chant qui entouroit la grille, et je me mis determiné à le briser pour enlever la grille toute entiere. Je n'ai employé qu'un quart d'heure à mettre en morceaux tout le bois qui composoit les quatre couches. La grille étoit arrachée toute entiere entre mes mains et je l'ai placée à coté de la lucarne. Je n'ai eu mon plus aucune difficulté à rompre toute la fenetre vitrée en mettant le sang qui sortoit de ma main gauche legerement blessée par un vitre que j'ai arraché.

A l'aide de mon cervau j'ai suivi ma premiere methode pour retourner à monter à cheval du toit, et je me mis acheminé à l'endroit, où j'avois laissé mon compagnon. Je l'ai trouvé desesperé, furieux, atroce: il me dit des injures, parceque je l'avois laissé là tout seul deux

grandes heures. Il m'assura qu'il n'attendoit que sept heures pour retourner à la prison — Que pensiez vous de moi? — Je vous croyois tombé dans quelque precipice — Et vous ne vous rejouissiez pas en voyant que je n'y suis pas tombé? — Qu'avez vous donc fait si long tems? — Vous le verrez. Suivez moi.

J'ai relié à mon corps mon equipage, et me voici acheminé vers la lucarne. Lorsque nous fumes à l'endroit où nous l'avions à notre main droite, je lui ai rendu un compte exact de tout ce que j'avois fait, en le consultant sur le moyen d'entrer dans le grenier tous les deux. Je voyois cela facile pour un de nous deux qui moyennant la corde pourroit être descendu par l'autre; mais je ne savois par quel devoir le moyen que l'autre pouvoit employer pour descendre aussi, car je ne voyois pas comment j'aurois pu attacher la corde pour m'y attacher. En m'introduisant, et me laissant tomber je pouvois me casser une jambe, car je ne savois pas la mesure de ce saut trop hardi. A ce discours tout sage, et prononcé avec le ton de l'amitié, le moine me répondit que je n'avois qu'à le descendre, et qu'après j'aurois tout le tems de penser au moyen d'aller le rejoindre dans l'endroit où je l'aurois descendu. Je me mis alors en prieres pour ne pas succomber à la tentation de reprocher toute la cachette de cette réponse, mais non pas assez pour différer à le mettre hors d'embarras. J'ai d'abord defait mon paquet de cordes; je lui ai ceint par dessous les aisselles la poitrine, je l'ai fait coucher sur le ventre, et je l'ai fait descendre à reculon jusque sur le petit toit de la lucarne, ou me tenant à cheval du comet toujours maitre de la corde, je lui ai dit de s'introduire par les jambes jusqu'aux hanches, en le soutenant sur ses coudes appuyés sur le toit. Il me mit alors gliser sur la pente comme j'avois fait la premiere fois, et couché sur ma poitrine je lui ai dit d'abandonner son corps sans rien craindre, car je tenois fermement la corde. Lorsqu'il parvint sur le plancher du grenier il se delia, et tirant la corde à moi j'ai trouvé que la distance de la lucarne au plancher etoit de dix longueurs de mon bras. C'etoit trop pour risquer

414 561

le haut. Il me dit que je pouvois jeter de dans les cordes; mais je n'ai eu garde de suivre ce bon conseil.

Je me retournai sur le comet, et ne sachant quel parti prendre je me mis acheminé vers un endroit près d'une coupole que je n'avois pas visité. J'ai vu une terrasse en plate forme pavée de plaques de plomb jointe à une grande lucarne fermée par deux battans de volets, et j'ai vu dans une cuve un tas de chaux vive, outre cela une truelle, et une echelle assez longue pour pouvoir me servir à descendre là où étoit mon compagnon: cette echelle m'interessa uniquement. J'ai passé sous le premier echellon ma corde, et m'étant remis à cali[fourchon] du toit, je l'ai trainée jusqu'à la lucarne. Il s'agissoit alors de l'introduire. La longueur de cette echelle étoit de douze de mes pas.

Les difficultés que j'ai rencontré pour venir à bout de cette introduction furent si grandes que je me suis bien repenti de m'etre privé du secours du moine. J'avois poussé l'echelle vers la gouttière d'une façon que son bout touchoit à l'embouchure de la lucarne, et son autre bout étoit au delà de la gouttiere avec un tiers de l'echelle, qui avançoit dehors. Je me mis alors glisser sur le toit de la lucarne, j'ai traîné l'echelle de coté, et la tirant à moi j'ai arrivé la corde à l'huitième echellon. Après cela je l'ai repoussée en bas, et je l'ai remise de nouveau parallele à la lucarne; puis j'ai tiré à moi la corde; mais l'echelle n'a jamais pu entrer que jusqu'au cinquième echellon: son bout touchoit le toit de la lucarne, et nulle force auroit pu la faire entrer d'avantage. Il falloit absolument l'elever à l'autre bout: l'elevation pour lors auroit causé l'inclination ~~de l'echelle~~ du coté opposé, et l'echelle auroit pu etre entierement introduite. J'aurois pu placer l'echelle de travers à l'embouchure, y lier ma corde, et me descendre sans aucun risque; mais l'echelle seroit restée dans le meme endroit, et le matin elle auroit montré aux sbires, et à Laurent l'endroit où je me serois trouvé peut etre encore.

Il falloit donc introduire dans la lucarne toute l'echelle, et n'ayant personne je devois me determiner a aller moi même sur la gouttiere pour elever son bout. C'est ce que j'ai fait ~~objet~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

m'exposant
~~me suis exposé~~ à un risque qui sans un secours extraordinaire
de la providence m'auroit coûté la vie. J'ai osé abandonner l'
echelle en lachant la corde sans craindre qu'elle tombât dans le
canal, puisque son troisieme echellon l'accrochoit à la gouttiere
Je me suis glissé tout doucement tenant mon esponton
à la main jusque sur la gouttiere à coté de l'echelle: j'ai de=
posé l'esponton, et je me suis adroitement tourné de façon
que j'avois la lucarne vis à vis, et ma main droite sur l'echelle.
La gouttiere de marbre fesoit front aux pointes de mes pieds,
puisque je n'étois pas de bout, mais couché sur mon ventre.
Dans cette posture j'ai eu la force de soulever l'echelle un demi
pied en la poussant en même tems en avant. J'ai eu la sa=
tisfaction de la voir entrer un bon pied. Le lecteur voit que son
poid a dû se diminuer de beaucoup. Il s'agissoit de la soulever
encore deux pieds pour la faire entrer autant, et pour lors je
j'étois sûr de la faire ~~me suis arrangé de la faire~~ entrer entierement, en tour=
nant d'abord sur le toit de la lucarne, et en tirant à moi la
corde que j'avois liée à l'echellon. Pour lui donner l'elevation
mais
de deux pieds, je me suis dressé sur mes genoux, et la force que
j'ai voulu employer pour la lui donner fit glisser les pointes
de mes deux pieds de façon que mon corps tomba dehors jusqu'
à la poitrine suspendu à mes deux coudes. Ce fut dans le
même epouvantable instant que j'ai employé toute ma vi=
gueur à m'aider des coudes pour m'appuyer, et m'arreter sur
mes côtes; et j'y ai reussi. Attentif à ne pas m'abandonner, je
suis parvenu à m'aider de tout le reste de mes bras jusqu'aux poi=
gnets pour me rendre ferme sur la gouttiere avec tout mon ven=
tre. Je n'avois rien à craindre pour l'echelle qui étant entrée
aux deux efforts plus de trois pieds étoit là immobile. Me
trouvant donc sur la gouttiere positivement sur mes poignets,
et sur mes aines entre le bas ventre, et la haut de mes cuisses,
j'ai vu qu'en elevant ma cuisse droite pour parvenir à mettre sur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

la gouttiere un genoux, puis l'autre, je me trouverois tout à fait
hors du grand danger. L'effort que je fis pour executer mon dessein
me causa une contraction nerveuse, dont la douleur est faite pour
abattre le plus fort des hommes. Elle me prit dans le moment que
mon genoux droit touchoit deja la gouttiere; mais non seule=
ment cette douloureuse contraction, qu'on appelle crampe, me ren=
dit comme perclus de tous mes membres, mais en devoir de me
tenir immobile pour attendre qu'elle s'en allat d'elle même,
comme j'en avois fait l'experience autrefois. Terrible moment!
Deux minutes après, j'ai tenté, et j'ai, Dieu-merci, oppose à la
gouttiere mon genoux, puis l'autre, et d'abord que j'ai cru d'a=
voir recouvré assez d'haleine, tout droit, quoiqu'à genoux, j'ai ou=
vert l'echelle tant que j'ai pu, et j'ai pu aller pour la faire pas=
sant parallele à l'embouchure de la lucarne. ~~Dès-lors~~ suffisant
connoissant des lois du levier, et de l'equilibre, j'ai alors mis mon
dessein, et suivant ma methode ordinaire, je me suis glissé à la
lucarne, où j'ai très facilement fini d'y introduire l'echelle, dont
mon compagnon saisit le bout entre ses bras. J'ai jetté dans le
grenier les cordes, mes hardes, et tous les debris des fractures,
et je suis entré dans le grenier bien accueilli par le moine qui
eut soin de retirer l'~~escalier~~ echelle. Nous tenant bras à bras, nous avons
fait le tour de l'endroit tenebreux ou nous etions, qui pou=
voit avoir trente pieds de longueur, et dix de largeur.
A un de ses bouts nous avons trouvé une porte à deux battans composée de
barreaux de fer ~~à deux battans~~: en tournant le loquet qu'elle
avoit au milieu je l'ai ouverte. Nous fimes à tatons le tour des
cloisons, et en voulant traverser le lieu nous trouvames une grande
table, entourée de tabourets, et de fauteuils. Nous retournа=
mes là, où nous avions touché des fenêtres; j'en ai ouvert une,
puis les volets, et à la lueur des etoiles, nous avons vu des
precipices entre des coupoles. Je ne me suis pas arrêté un seul
instant sur l'idée de descendre; je voulois savoir où j'allois, et

je ne connoissois pas ces lieux là. J'ai referme les volets ; nous continuâmes de la valle, et nous retournames à l'endroit où nous avions laissé nos bagages. Las à'i en pouvois plus, je me suis laissé tomber sur le plan= cher, je me suis etendu mettant sous ma tête un paquet de cordes, et dans une destitution totale de force de corps, et d'esprit, un tres doux assoupissement s'est emparé de tout mon individu : je me suis si insen= siblement endormi que j'ai cru de consentir à la mort, et quand me= me j'aurois été sûr que c'étoit elle, je ne m'y serois pas refusé, car le plaisir que j'ai ressenti en m'endormant est incroyable.

Mon sommeil dura ~~quatre heures~~ trois heures et demie. Les cris perçans, et les forts secous= ses moins furent celles qui me reveillerent. Il me dit que deux heu= res venoient de sonner, et que mon sommeil dans notre situation étoit inconcevable. Il l'étoit pour lui ; mais mon sommeil n'avoit pas été volontaire : c'étoit ma nature aux abois qui la l'avoit procuré, et l'inanition procedente de n'avoir ni mangé, ni dormi depuis deux jours. Mais ce sommeil m'avoit rendu toute ma vigueur, et j'étois enchanté de voir un peu diminuée l'obscurité du grenier.

Je me suis levé en disant, ce lieu n'est pas une prison, il doit avoir une issue, ~~elle doit être facile, il faut la trouver~~. Nous nous acheminames alors au bout opposé à la porte de fer, et dans un recoin fort obscur j'ai cru de sentir une porte. Je vers un trou de serrure, j'y enfonce mon canon, devinant que ce ne soit pas une armoire. Après trois ou quatre secousses je l'ouvre, et je vois une petite chambre, et je trouve une clef sur une table. J'arrange la clef à la porte, et je vois que je la referme. Je l'ouvre, et je dis au moine d'aller vite prendre nos pa= quets, et d'abord ~~que partout~~ qu'il me les remit je referme la petite porte, et je remets la clef là où elle étoit. Je vois de cette petite chambre, et je trouve dans une galerie à niches remplie de cahiers. C'étoit des archives. Je trouve un escalier de pierre court, et étroit, je le descends : j'en trouve un autre qui avoit au bout une porte de fer : je l'ouvre, et je me vois à la fin dans une sale que je connoissois : nous étions dans la chancellerie ducale. J'ouvre une fenêtre, et je vois qu'il me seroit facile de descendre, mais je me savois trouvé dans le labyrinthe des petites cours qui entourent l'eglise de S. Marc. Dieu m'en garde. Je vois sur un bureau un outil de fer à manche de bois à pointe arrondie, la même dont les secretaires de la chancellerie se servent pour percer les parchemins, aux quels ils attachent avec une ficelle les sceaux de

plomb: je le pris. J'ouvre le bureau, et je trouve la copie d'une
lettre qui annonce au Roi du Directeur Général à Corfou trois mille ecquins
pour la restauration de la vieille forteresse. Je regarde si je trouve
la somme, mais elle n'y étoit pas. Dieu sait avec quel plaisir que je
m'en serois emparé, et comme je me serois moqué du monde, s'il avoit
osé me dire que c'étoit un vol. Je l'aurois pris pour un don de la Pro-
vidence, et outre cela je m'en serois emparé en force du droit de conquête.

Je vais à la porte de la chancellerie, je mets mon ventre dans la ser-
rure mais en moins d'une minute me trouvant je me trouve certain que mon expé-
dient ne pourroit pas tarder à me forcer je me détermine à faire usage
trou dans un des deux battans. Je choisis l'endroit où la planche
avoit le moins de noeuds. J'entame la planche à la fente que la
connexion à l'autre battant m'offre, et cela va bien. J'ai fait enfoncer
par le moine l'outil à manche de bois dans les fentes que j'ouvrois avec
l'espontoon, puis en le poussant tant que je pouvois à droite, et à
gauche, je rompois, je fendois, je crevois le bois, mesurant le
bruit encore que ce moyen de rompre feroit: le moine tremblait
car on devoit l'entendre de loin. Je connoissois ce danger, mais
j'étois dans la nécessité de le braver.

Le trou dans une demi Lieue fut assez grand, et tant mieux
pour nous qu'il le fut assez, car il m'auroit été bien difficile de le
faire plus ample. Des noeuds à droite, à gauche, en haut, et en
bas m'auroient rendu nécessaire une scie. Le circuit de ce trou
feroit peur, car il étoit tout hérissé de pointes, fait pour déchirer
les habits, et écorcher la peau. Il étoit à la hauteur de cinq
pieds: j'y avois mis un tabouret dessous, sur lequel le moine monta.
Il introduisit dans l'ouverture ses bras joints, et sa tête, et moi de-
mande lui sur un autre tabouret le soutenant aux cuisses, puis aux
jambes, je l'ai poussé dehors où il faisoit très sombre; mais je
ne m'en souciois pas car je connoissois le local. Lorsque mon
compagnon fut dehors je lui ai jeté tout ce qui m'appartenoit,
en ne laissant dans la chancellerie que les cordes.

J'ai alors mis deux tabourets l'un à côté de l'autre sous le trou,
en y ajoutant
et j'ai monté un troisième dessus; et j'y suis monté: de cette fa-

con le trou se trouva vis à vis de mes cuisses. Je m'y mis pour le trouver jusqu'à mon bas ventre avec difficulté, et me déchirant car il étoit étroit, et n'ayant personne derrière qui put m'aider à m'avancer à avantage, j'ai dû au moins de me prendre à travers, et de me tirer de bas impitoyablement, et par morceaux, il étoit nécessaire. Il exécuta mon ordre, et j'ai devoré en silence toute la douleur que ma peau déchirée aux flancs, et aux cuisses me fit ressentir.

D'abord que je me suis vu dehors j'ai remarqué à la mer basse, j'ai descendu deux escaliers, et j'ai ouvert sans nulle difficulté la porte qui donne dans l'allée où il y a la grande porte de l'escalier royal, et à son côté le cabinet du Savio alla scrittura. Cette grande porte étoit fermée comme celle de la sala aux quatre portes. La porte à l'escalier étoit grosse comme celle d'une ville: je n'ai eu besoin que du corps d'oeil pour voir que dans le mouton, ou le petard elle étoit inébranlable: mon genou dans ce moment là pouvoit me dire hic finis posuit, tu n'as plus que faire de moi: instrument de ma chere liberté digne d'être mis pendu ex voto sur l'autel de la divinité tutelaire. Serein et tranquille, je me suis assis, en disant au moine que mon ouvrage étoit fini, et que c'étoit à Dieu ou à la fortune à faire le reste. Je ne sais pas, lui dis-je, si les balayeurs du palais s'aviseront de venir ici aujourd'hui, jour de la Toussaints, ni demain dédié aux Morts. Si quelqu'un vient, je me sauverai d'abord que je verrai cette porte ouverte, et vous me suivrez à la piste; mais si personne ne vient je ne bouge pas d'ici; et si je meurs de faim je ne sais qu'y faire.

A ce discours ce pauvre homme se mit en fureur. Il m'appella fou, desespéré, traître, séducteur, menteur, et que sais-je. Ma patience fut héroïque: deux heures, depuis le moment de mon ressentiment. Depuis le moment de mon réveil dans le grenier sous la cathédrale jusqu'à ce moment où il s'étoit passé qu'une heure. L'affaire importante qui m'occupa d'abord fut celle de me changer de tout. Le pere Balbi avoit l'air d'un paysan, mais il étoit intacte: on ne le voyoit ni en lambeaux ni en rang: son gilé de flanelle rouge, et ses culottes de peau violette n'étoient pas déchirés. Mais ma personne feroit pitié, et horreur.

Abbia chi legge il cielo cura del resto,
Fortuna
O la [illegible] se non

ccccc

j'étois tout dechiré, et tout en sang. J'ayant arraché mes bas de soye
de deux playes que j'avois, une à chaque genoüe; et elles saignoient.
La gouttiere, et les plaques de plomb m'avoient mis dans cet état. Le
trou de la porte de la chancelerie m'avoit dechiré gilet, chemise, cu=
lotte, chanches, et cuisses: j'avois par tout des ecorchures effroyables.
J'ai dechiré des mouchoirs, et je me suis fait des bandages comme j'ai
pu en les liant avec de la ficelle, dont j'avois un peloton dans ma
poche. J'ai mis mon joli habit qui dans ce jour là auroit froid de=
voit comique; j'ai arrangé comme j'ai pu mes cheveux que j'ai
mis dans la bourse. j'ai mis des bas blancs: une chemise à dentelle,
n'en ayant
~~cravate n'ayant~~ par d'autres, et deux autres chemises, des mou=
choirs, et des bas dans ma poche, et j'ai jetté dessus un fauteuil
mes culotes, et ma chemise dechirée, et tout le reste. J'ai mis mon
beau manteau sur les epaules du moine qui lui donnoit l'air
de l'avoir volé. J'avois l'assurance d'un homme qui après avoir été au
bal, avoit été dans un lieu de debauche ou on l'avoit echevelé.
Les bandages qu'on voyoit à mes genoux etoient ce qui gâtoit tou=
te l'elegance de mon personage.

Ainsi paré, mon beau chapeau à point d'Espagne d'or, et à plu=
met blanc sur la tête, j'ai ouvert une fenetre. Ma figure fut d'abord
remarquée pour des fainéans qui étoient dans la cour du palais,
qui ne comprenant pas comment quelqu'un fait comme moi
pouvoit se trouver de si bonne heure à cette fenêtre allerent aver=
tir celui qui avoit la clef de ce lieu. L'homme crut qu'il pouvoit y
aller entrer quelqu'un la veille sans s'en appercevoir, et sortit
alla prendre les clefs
~~l'alla prendre les clefs~~ il vint. Je n'ai vu cela que cinq ou six mois après.
J'étois fort fâché de m'être fait voir à la fenêtre, je m'étois allé pres
du moine qui me disoit des impertinences, lorsque j'ai entendu un bruit
de clefs, et de quelqu'un qui montoit l'escalier royal. Tout emu je me leve,
je regarde par une fente de la grande porte, et je vois un homme
vêtu, en perruque noire, et sans chapeau qui montoit à son aise Re=
nard entre ses mains un cahier. J'ai dit au moine du ton le
plus serieux de ne pas ouvrir la bouche, de le tenir derriere moi, et
de suivre mes pas. J'ai empoigné mon espontor, le Renard caché
sous mon habit, et je me suis porté à l'endroit de la porte, ou d'a=
bord ouverte j'aurois pu prendre l'escalier. J'envoyois des vœux à

390 571 4/11

Dieu pour obtenir que cet homme ne fit aucune resistance, car dans
le cas contraire je me voyois en devoir de ~~l'égorger~~. J'y etois determiné.
je l'ai vu à mon aspect
D'abord que la porte fut ouverte ~~je me suis levé~~ comme je
fritiai à ~~mon aspect~~. Sans m'arreter, et sans lui dire le moindre mot,
je suis descendu avec la plus grande celerité suivi par le moine. Sans
aller lentement, et sans courir, j'ai pris le magnifique escalier qu'on
appelle des géants, meprisant la voix du pere Babi qui me suivoit
de me dire, et de me repeter. Allons dans l'eglise. La porte de l'e=
glise etoit à main droite vingt pas loin de l'escalier.

Les eglises à Venise ne jouissent de la moindre immunité pour
assurer un coupable quelconque, soit pour le criminel, soit pour
le civil; aussi n'y a-t-il plus personne qui aille s'y retirer pour
mettre un obstacle aux archers qui auroient ordre de le saisir de
~~la personne~~ d'elle. Le moine savoit cela; mais cela n'avoit pas eu la
force d'eloigner de son esprit cette tentation. Il me dit après que
ce qui le pouvoit à recourir à l'autel etoit un sentiment de religion
que je devois respecter. — Pourquoi n'y etes vous pas allé tout droit? —
Parceque je n'ai pas eu le coeur de vous abandonner.

L'immunité que je cherchois etoit au dela des confins de la Seré=
nissime Republique: je commençoi deja dans ce moment là à m'
y acheminer: j'y etois avec mon esprit; il falloit y transporter
mon corps. Je pas tout droit à la porte de la Carte, qui est la
royale du palais ducal; et sans regarder personne (moyen d'
être moins regardé) j'ai traversé la piazetta, je suis allé au
rivage, et je suis entré dans la premiere gondole que j'ai trouvé
là, en disant tout haut au gondolier qui etoit sur la poupe:
je veux aller à Fusina appellé ville un autre homme. L'autre
homme entre d'abord; je me jette nonchalamment sur le coussin du
milieu, le moine se met sur la banquette, et la gondole se detache
d'abord du rivage. La figure de ce moine sans chapeau avec mon
manteau contribua beaucoup à me faire croire un charlatan, ou
un astrologue.

A peine doublée la Douane, mes gondoliers commencerent à
fendre avec vigueur les eaux du grand canal de la Giudecca par

laquel il faut passer tant pour aller à Turine comme pour aller à Mestre, où effectivement je voulois aller. Lorsque je me suis vu à la moitié du canal, j'ai mis la tête dehors, et j'ai dit au barcarol de poupe croi tu que nous serons à Mestre avant quatorze heures? — Vous m'avez dit d'aller à Turine — Mais tout; je t'ai dit à Mestre. ~~Le barcarol de poupe me dit que~~ L'autre barcarol me dit que j'avois tort; et le pere Balbi bon chretien, zelé pour la verité me dit aussi que j'avois tort. Je donne alors dans un eclat de rire convenant que ~~je croyois~~ je pouvois ~~le penser~~ m'être trompé; mais ~~que mon intention étoit d'ordonner à Mestre, dans~~ que mon intention étoit d'ordonner à Mestre.

On ne replique pas. Mon gondolier me dit qu'il est prest à me conduire en Angleterre. Nous irons à Mestre, me dit il, dans trois quarts d'heure, car nous allons à seconde d'eau, et de vent.

J'ai alors regardé derriere moi tout le beau canal, et ne voyant pas un seul bateau, admirant la plus belle journée qu'on pût souhaiter, les premiers rayons d'un superbe Soleil qui sortoit de l'Horizon, les deux jeunes barcarols qui ramoient à vogue forcée, et reflechissant en même tems à la cruelle nuit que j'avois passé, à l'endroit où j'étois dans la journée precedente, et à toutes les combinaisons qui me furent encore favorables, le sentiment i ait emparé de mon ame, qui s'eleva à Dieu mi: sericordieux ; ecoutant les voeux de ma reconnoissance, m'attendrissant avec une force extraordinaire, et tellement que mes larmes s'ouvrirent soudain le chemin le plus ample pour soulager mon coeur, que la joye excessive etouffoit: je sanglotois, je pleurois comme un enfant qu'on mene par force à l'ecole.

Mon adorable compagnon, qui jusqu'alors n'avoit parlé que pour donner raison aux gondoliers, se crut en devoir de calmer mes pleurs, dont il ne connoissoit pas la belle source; et la façon dont il s'y prit me fit effectivement passer tout d'un coup des pleurs à un rire d'une espece singuliere, que n'y comprenant rien il m'avoua quelques jours après qu'il me crut devenu fou. Ce moine étoit bête, et la mechanceté venoit de la bêtise. Je me suis vu à la dure condition de devoir en tirer parti; mais il m'a presque perdu, sans cependant en avoir l'intention, car il étoit bête. Il n'a jamais voulu croire que j'ai ordonné d'aller à Turine avec intention d'aller à Mestre: il disoit que cette pensée ne pouvoit m'être venue que lorsque j'étois sur le grand canal.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

Nous arrivames à Mestre. Je n'ai pas trouvé de chevaux à la poste; mais il y avoit à l'auberge de la Campana assez de voituriers qui servent aussi bien que la poste. Je mi entré dans l'ecurie, et ayant vu que les chevaux étoient bons, j'ai accordé au voiturier ce qu'il me demanda pour être en cinq quarts d'heure à Treviso. En trois minutes les chevaux furent mis, et pendant le pere Babbi derriere moi, je ne me mi tour= né que pour lui dire montons; mais je ne l'ai pas vu. Je le cherche des yeux; je demande où il est; on n'en sait rien. Je dis au garçon d'ecurie d'aller le chercher, determiné à le reprimander quand même il seroit allé sa= tisfaire à des necessités naturelles; car nous étions dans le cas de de= voir differer cette besogne aussi. On vient me dire qu'on ne le trou= ve pas. J'étois comme un damné. Je pense à partir tout seul; et je le devois; mais j'ecoute un sentiment foible de preference à ma faute raison, et je cours dehors, je demande, toute la place me dit de l'avoir vu; mais personne ne sait me dire où il peut être allé; je parcours les arcades de la grande rue, je m'avise d'introduire ma tête dans un caffé, et je le vois au comptoir debout prenant du cho= colat, et causant avec la servante. Il me voit, il me dit qu'elle est gentille, et il m'excite à prendre aussi une tasse de chocolat: il me dit de payer parceque il n'avoit pas le sou. Je me posade, et je lui reponds que je n'en veux pas; en lui disant de se depecher, et lui serrant le bras de façon qu'il a cru que je le lui avois cassé. J'ai payé; il me suivit. Je tremblois de colere. Je m'achemine à la voiture qui m'attendoit à la porte de l'auberge; mais à peine faits dix pas, je rencontre un citoyen de Mestre nommé Babbo Momasi, bon homme mais qui avoit la reputation d'être un confident du Tribunal des inquisiteurs. Il me voit, il m'approche, et il s'ecrie comment ici, Monsieur, je suis bien charmé de vous voir. Vous de= vez donc de vous sauver. Comment avez vous fait? — Je ne me suis pas sauvé, Monsieur, mais on m'a donné mon congé — Cela n'est pas possible, car hyer au soir j'etois à la maison Grimani à S.t Pola, et je l'aurois su.

Le Lecteur peut se figurer l'etat de mon ame dans ce moment

là: je me voyois deconvert par un homme que je croyois payé pour me faire arreter, et qui pour cela n'avoit besoin que de cligner l'oeil au premier shire, dont Mestre etoit plein. Je lui ai dit de parler tout bas, et de venir avec moi derriere l'auberge. Il y vint, et lorsque j'ai vu que personne ne nous voyoit, et que je me suis vu au coin d'un petit fossé, au de là duquel il y avoit la vaste campagne, j'ai mis vite ma main droite à mon arçonton, et ma gauche à son collet; mais avec teste il m'echapa, il sauta le fossé, et il se mit à courir de toute sa force en direction opposée à la ville de Mestre, se tournant de tems en tems, et me faisant des baisemains qui vouloient dire bon voyage, bon voyage, soyez Bonquille. Je l'ai perdu de vue; et j'ai remercié Dieu que cet homme ayant pu sortir de ma main m'avoit empeché de commettre un crime, car j'allois l'egorger; et il n'avoit pas de mauvaises intentions. Mais situation etoit terrible. J'etois seul, et en guerre declarée contre toutes les forces de la Republique. Je devois tout sacrifier à la prevoyance, et à la precaution. J'ai remis mon arçonton dans la poche.

Morne comme un homme qui venoit d'echaper à un grand danger, j'ai donné un coup d'oeil de mepris au lache qui avoit eu à moi il m'avoit reduit, et je me suis mis dans la caleche. Il se mit auprès de moi; et il n'osa jamais me parler. Je pensois au moyen de me delivrer de ce malheureux. Nous arrivames à Mantio, où j'ai ordonné au maitre de la poste de me tenir deux chevaux prets pour partir à dix-sept heures; mais mon intention n'etoit pas de poursuivre mon voyage en poste; premierement parceque je n'avois pas d'argent; et en second lieu parceque je craignois d'etre suivi. L'aubergiste me demanda si je voulois dejeuner, et j'en avois besoin pour me conserver en vie, car je mourois d'inanition; mais je n'ai pas eu le courage d'accepter. Un quart d'heure de perdu pouvoit me devenir fatal. Je craignois d'etre rattrapé, et de devoir en rester honteux pour toute la vie de ma vie, car un homme sage en pleine campagne doit defier quatre cent mille hommes à le devancher. S'il ne sait pas se cacher, c'est un sot.

392 575 4 NS

Je suis sorti de la porte de S.t Thomas comme un homme qui
alloit se promener, et après avoir marché un mille sur le grand
chemin je me suis jetté aux champs avec intention de ne plus en
sortir tant que je me trouverois dans l'état vénitien. Le plus court
chemin pour en sortir étoit celui de Barcan, mais j'ai pris le plus
long, parce qu'au débouché le plus voisin on pouvoit m'attendre, et
j'étois sûr qu'on ne s'imagineroit pas que pour sortir de l'état je pren-
drois le chemin de Feltre, qui pour aller sur la juridiction de l'é-
vêque de Trente étoit le plus éloigné.

Après avoir marché trois heures, je me suis laissé tomber sur
la dure n'en pouvant positivement plus. J'avois besoin de
prendre quelque nourriture, ou de me disposer à mourir là.
J'ai dit au moine de mettre pres de moi le manteau et d'al-
ler à une maison de fermier que je voyois pour se faire donner en
payant quelque chose à manger, et de me porter tout là où j'étois.
Je lui ai donné l'argent necessaire. Après m'avoir dit qu'il me
croyoit plus courageux, il alla faire ma commission. Ce malheureux
étoit plus vigoureux que moi. Il n'avoit pas dormi; mais il s'étoit
bien nourri la veille, il avoit pris du chocolat, il étoit maigre,
la prudence, et l'honneur ne tourmentoient pas son ame, et il
étoit moine.

Malgré que cette maison ne fut pas une auberge, la bonne
fermiere m'envoya par une paisanne un suffisant dîner qui ne
me coûta que trente sous. Lorsque j'aisenti le sommeil qui venoit
m'assaillir, je me suis remis en chemin assez bien orienté. Au-
bout deux heures après je me suis arrêté dans un hameau, et j'
ai su que j'étois vingt quatre milles loin de Trente. J'étois
rendu; j'avois les chevilles enflées, et mes souliers déchirés. Le
jour alloit finir dans une heure. Je me suis ~~couché~~ assis au milieu
d'un bouquet d'arbres, et j'ai fait asseoir près de moi le moine.

Nous devons aller, lui dis-je, à Borgo di Valsugana première
ville qu'on trouve au delà des confins de l'état de Venise.
Nous serons là aussi sûrs qu'à Londres, et nous nous reposerons.

mais pour parvenir à cette ville qui appartient au prince evêque de Orente nous avons besoin de prendre des precautions essentielles, dont la premiere est celle de nous separer. Vous irez par le bois du Mantello, moi par des montagnes, vous par la plus facile, et plus courte, moi par la plus difficile, et plus longue, vous avec de l'argent, moi sans le sou. Je vous fais present de mon manteau, que vous troquerez contre une capotte, et un chapeau, et tout le monde alors vous prendra pour un paisan, car vous en avez la figure. heureusement

Voila tout l'argent qui me reste de deux cequins que j'ai mis du com= de Arquin, ce sont dix sept livres, prenez les, vous irez à Borgo après main au soir; moi vingt quatre heures après vous. Vous m'attendrez à la premiere auberge à main gauche. J'ai besoin de dormir cette nuit dans un bon lit, et la providence me le fera trouver, mais j'ai besoin d'y etre tranquillement, et avec vous je ne peux pas y être tranquille. Je suis sûr qu'on nous cherche actuellement par tout, et que nos signalemens sont si bien donnés, que l'on nous arreteroit dans tout auberge ou nous oserions entrer ensemble. Vous voyez mon etat deplorable, et le besoin indispensable que j'ai de me reposer dix heures. Adieu donc. Allez vous en, et laissez que j'aille tout seul dans ces alentours pour me trouver un gite — Je m'attendois me repondit il
deja à tout ce que vous venez de me dire; mais pour toute re= ponse je ne vous rapelle que ce que vous m'avez promis lorsque je me suis laissé persuader à rompre votre cachot. Vous m'avez promis que nous ne nous separerions plus, ainsi n'esperez pas que je vous quitte, votre destinée sera la mienne, la mienne sera la votre. Nous trouverons un bon gite pour notre argent, et nous n'irons pas aux auberges: on ne nous arretera pas — Vous etes donc determiné à ne pas suivre le bon conseil que je vous ai donné — Mais determiné — Nous verrons.

Je me mis alors levé, non sans effort: j'ai pris la mesure de la taille, et je l'ai marquée sur le terrein, puis j'ai tiré de ma poche l'eperon, je me suis couché sur mon coté gauche,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

et j'ai commencé une petite escavation avec le plus grand sang froid, et ne répondant rien à toutes les questions qu'il me feroit. Après un quart d'heure d'ouvrage je lui ai dit en le regardant fixement qu'en qualité de chrétien je me croyois obligé de l'avertir qu'il devoit se recommander à Dieu ~~car je~~ lui dis-je, je vais vous enterrer ici tout vivant, et il vous sera plus fort que moi ce sera vous même qui m'y enterrera. C'est à cette extrémité que votre brutale opiniâtreté me reduit. Vous pouvez cependant vous sauver car je ne couvrirai pas après vous.

Voyant qu'il ne me repondoit pas j'ai poursuivi mon travail. J'ai commencé à avoir peur de me voir poussé à bout par cet animal, dont ~~il m'obligeoit~~ j'etois determiné à me defaire

Enfin soit reflexion, soit peur, il se jeta près de moi. Ne sachant pas ses intentions je lui ai presenté la pointe de mon verrou; mais il n'y avoit rien à craindre. Il me dit qu'il alloit faire tout ce que je voulois. Je l'ai alors embrassé; je lui ai donné tout l'argent que j'avois, et je lui ai confirmé la promesse d'aller le rejoindre à Borgo. Malgré que nous fussions dans le bon, et en devoir de passer deux rivieres je me suis bien felicité d'avoir eu une deliverance de la compagnie d'un homme de ce caractere. Pour lors je me suis trouvé sûr de pouvoir à sortir de l'etat.

Suite d'Allegretti Dr 4e Ed. en Franç.

J'ai observé sur une colline à cinquante pas de moi un berger qui conduisoit un troupeau de dix à douze brebis, et je m'y suis adressé pour prendre des informations qui m'étoient necessaires. Je lui ai demandé comment s'appelloit ce village, et il me dit que j'étois à Val de piadene; ce qui me surprit à cause du chemin que j'avois fait. Je lui ai demandé les noms de maisons de cinq à six maisons que je voyois de loin, et à la ronde, et j'ai trouvé que tous ceux qu'il me nomma étoient des personnes de ma connoissance; mais chez les quelles je ne devois pas alors paroître le trouble par mon apparition. J'ai vu un palais de la famille Grimani, ou Le Doyen qui étoit alors inquisiteur d'etat devoit se trouver, et je ne devois pas me laisser voir.

478

J'ai demandé au berger à qui appartenoit une maison rouge, que je voyois à quelque distance, et ma surprise fut grande lorsque j'ai su que c'étoit la maison du nommé capitaine de campagne qui est le chef des rebiers. J'ai dit adieu au païsan, et machinalement j'ai descendu la colline. Il est incontestable que je me soye acheminé à cette terrible maison, dont raisonnablement, et naturellement je devois m'éloigner. J'y suis allé en droite ligne; et en vérité je sais que je n'y suis pas allé de volonté determinée. S'il est vrai que nous possédions tous une existence invisible bienfaisante qui nous pousse à notre bonheur comme

1 / sepe revocans / raro impellens

me il arrivoit quelque rarement à Socrate, je dois croire que ce qui me fit aller là ait été cette existence. Je conviens que dans toute ma vie je n'ai jamais fait une demande plus hardie.

J'entre dans cette maison sans heurter, et même d'un air fort libre. Je vois dans la cour un jeune enfant qui joue à la toupie; je lui demande où est son père; et au lieu de me répondre il va appeller sa mere. Je voir dans un instant paroître devant moi une très jolie femme enceinte, qui me demande fort poliment ce que je veux de son mari qui n'y étoit pas — Je suis fachè, Madame, que mon compere ne soit pas de connoitre dans ce moment autant que charmé la belle moitié — Votre compere. Je parle donc à Son Excellence [redacted] Vettori. Il m'a dit que vous avez eu la bonté de lui promettre d'être la marrein de l'enfant dont je suis grosse. Je suis bien enchantée de vous connoître, et mon mari sera au desespoir de ne s'être pas trouvé chez nous. — J'espere qu'il ne tardera pas à arriver car je veux lui demander un lit pour cette nuit. Je n'irai ora aller nulle part dans l'état ou vous me voyez — Vous aurez un lit tout de même, et un parfable soper, et mon mari ira vous remercier à son retour de l'honneur que vous nous avez fait. Il y a une heure qu'il est sorti à cheval avec tous ses hommes, et je ne l'attens de retour que dans trois ou quatre jours — Et pourquoi restera-t-il si long tems — Vous ne savez donc

pas que deux prisonniers se sont echapés de plomb[s]? Un est patricien, et l'autre est un particulier qui s'appelle Casanova. Il reçut une Lettre de Messer Grande de les chercher: s'il les trouve, il les conduira à Venise, et s'il ne les trouve pas il retournera à la maison; mais il les cherchera au moins trois jours.

—J'en suis fachè, ma chere comere, mais je ne voudrois pas vous gener, d'autant plus que je voudrois me coucher d'abord— Cela sera fait dans l'instant, et vous serez servi par ma mere. Qu'avez vous aux genoux? —Je suis tombé à la chasse sur la montagne: ce sont des fortes ecorchures; et j'ai perdu du sang— Sauve seigneur! Mais ma mere vous guerira.

Elle appella, ~~torrere et elle les~~ et après lui avoir dit tout ce dont j'avois besoin ~~et elle me~~ s'en alla. Cette fille femme d'auberge n'avoit pas l'esprit de son metier, car n'en n'avoit plus l'air d'une voleuse que l'histoire que je lui avois faite. A cheval avec des bas blancs! A la chasse en habit de taffetas! Sans manteau, sans domestique. Son mari à son retour se sera bien moqué d'elle. Sa mere aussi n'a pas voulu de moi avec toute la politesse que j'aurois pu pretendre chez des personnes de la plus grande distinction. Elle mit un ton de mere, et en soignant mes blessures elle mi donna toujours son fils. Si mon ame eut été tranquille, je lui aurois donné des marques non equivoques de ma gratitude, et de ma reconnoissance; mais l'endroit où j'étois, et le role dangereux que je jouois m'occupoient trop serieusement.

Après avoir visité mes genoux, et mes bancs, elle me dit qu'il me falloit un peu souffrir; mais que le lendemain je ne trouverois guere: je devois seulement tenir des serviettes imbibées, qu'elle appliqua sur mes playes, pour toute la nuit, et dormir sans jamais bouger. J'ai bien soupé, et après, je l'ai laissée faire: je me suis endormi pendant qu'elle m'opéroit, car je ne me suis jamais souvenu de l'avoir vue me quitter: elle dut m'avoir debarbouillé comme un enfant: je ne parlois, et je ne pensois pas. J'ai mangé

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

pour suppléer à la necessité que j'avois de nourriture, et j'ai dormi cedant
à un besoin auquel je ne pouvois pas resister. J'ignorois tout ce qui de=
pendoit d'un certain raisonnement. Il etoit une heure de nuit,
lorsque j'ai fini de manger, et le matin en me reveillant, et en en=
tendant sonner treize heures, j'ai cru que c'étoit un enchantement,
car il me sembloit que je ne m'étois endormi que dans ce moment là:
Il m'a fallu plus de cinq minutes pour recouvrer mes sens, pour rappeller mon ame à sa fonc=
tion, pour m'assurer que ma situation étoit réelle, pour passer en
un mot du sommeil au vrai reveil; mais d'abord que je me suis re=
connu, je me suis vite debarassé des serviettes, etonné de voir mes pla=
ces tout à fait sechés. Je me suis habillé dans moins de quatre mi=
nutes; j'ai mis moi même mes cheveux dans la bourse, et je suis sor=
ti de ma chambre qui étoit toute ouverte: j'ai descendu l'escalier,
traversé la cour, et quité cette maison sans faire nulle attention qu'
il y avoit là deux hommes debout, qui sans aucun doute ne pouvoient
etre que bons. Je me suis eloigné de cet endroit, où j'ai trouvé poli=
tesse, bonne chere, santé, et tout le rechauffement de mes forces, avec
un sentiment d'horreur qui me faisoit frissonner, car je voyois que je
m'étois exposé très imprudemment au plus evident de tous les risques.
d'avoir pu
Je m'etonnois d'etre entré dans cette maison, et plus encore d'en
sortir, et il me paroissoit impossible d'en être poursuivi. J'ai marché
cinq heures de suite par bois, et montagnes sans jamais rencontrer
que quelques païsans, sans jamais regarder derriere moi.

Il n'étoit pas encore midi, lorsqu'allant mon chemin j'ai entendu
le son d'une cloche. Regardant au bas de l'eminence où j'étois, j'ai
vu la petite eglise d'où le son venoit, et voyant du monde qui y en=
troit, j'ai cru que c'étoit une messe; il me vint envie d'aller en=
tendre. Lorsque l'homme est dans la detresse tout ce qu'il lui vient dans
l'esprit lui semble inspiration. C'étoit la fête des Trepassés. Je descen=
dis, j'entre dans l'eglise, et je fus surpris d'y voir M. Marc-Antoine Grimani
neveu de l'inquisiteur d'état avec madame Marie Pisani son e=
pouse. Je les vis sans étonnés. Je leur fis la reverence, et j'ai en=
tendu la messe. A ma sortie de l'eglise, Monsieur me suivit, madame
y resta. Il m'approche, et il me dit que faites vous ici, où est votre

compagnon?— Je lui ai donné dix sept livres que j'avois pour qu'il aille se sauver par un autre côté plus facile, tandis que je vais aux confins par celui-ci qui est le plus difficile; et je n'ai pas le sou. Si V. E. vouloit bien me donner quelque secours je me tirerois d'affaire plus facilement— Je ne peux vous rien donner; mais vous trouverez des Hermites qui ne vous laisseront pas mourir de faim. Mais conter moi comment vous avez pu venir à bout de percer les plombs— C'est très interessant; mais c'est long, et les Hermites pourroient en attendant tout manger.

En lui disant cela, je lui ai tiré ma reverence. Malgré mon extreme besoin, ce refus d'aumone me fit plaisir. Je me suis trouvé beaucoup plus gentilhomme que ce monsieur. J'ai vu à Paris, que lorsque la femme met la chose elle lui dit des injures. Il n'est pas douteux, que le sentiment loge chez les femmes plus souvent que chez les hommes.

J'ai marché jusqu'au Soleil couchant, et las, et affamé je me suis arrêté à une maison solitaire qui avoit bonne mine. J'ai demandé de parler au maitre, et la concierge me dit qu'il étoit allé à une noce au delà de la riviere, qu'il passeroit la nuit; mais qu'elle avoit ordre de faire bon accueil à ses amis. Par conséquent elle me donna un excellent souper, et un très bon lit. Je me mis apperçu par plusieurs adresses de lettres que j'étois chez M. Rombenchi consul je ne me souviens pas de quelle nation. Je lui ai écrit, et j'ai laissé là ma lettre cachetée. Après avoir bien dormi je me mis vite habillé, et j'ai payé la note en promettant de payer à mon retour, et après cinq heures de marche j'ai dîné à un couvent de capucins. Après le dîner j'ai marché jusqu'à vingt deux heures pour aller à une maison, dont le maitre étoit mon ami. Ce fut d'un paisan que j'ai su cela. J'entre, je demande si le maitre y est, et on me montre la porte de la chambre où il étoit tout seul attentif à écrire. Je cours pour l'embrasser; mais d'abord qu'il me voit, il recule, et il me dit de m'en aller sans le moindre delai en me rendant des raisons frivoles, et outrageantes. Je lui représente mon cas, mon

besoin, et je lui demande soixante sequins sur mon billet qui l'
assuroit que M. de Brayadin les lui remettroit, et il me repond
qu'il ne peut pas me reconnoir, et par même m'offrir un verre
d'eau, puisqu'en me voyant chez lui il tremblott de peur d'en=
courir la disgrace du Tribunal. C'etoit un homme de soixante
ans courtier de changes qui m'avoit des obligations. Son cruel
refus fit en moi un effet different de celui que me fit M. Grimani.
Soit colere, soit indignation, soit droit de raison, ou de nature, je l'ai
pris au collet, lui presentant mon esponton, et lui menaçant la
mort s'il elevoit la voix. Mort tremblant il tira de sa poche une
clef, et il me dit en me montrant un secretaire, qu'il y avoit là
de l'argent, et que je n'avois qu'à prendre ce que je voulois; mais
je lui ai dit d'ouvrir lui même. Il fit cela, et il m'ouvrit un tiroir
ou il y avoit de l'or: je lui ai dit alors de me compter six sequins—
Vous m'en avez demandé soixante — Oui, quand je les voulois
de l'amitié; mais de la violence je n'en prens que six, et je ne
le ferai pas de billet. Un de ces matins je vous rendrai à Venise, où j'ecrirai
demain ce que tu m'as forcé à faire, homme lache, et indigne de
vivre — Pardon, je vous supplie, prenez tout — Non. Je m'en vais,
et je te conseille à me laisser aller tranquille, ou crain que je ne
revienne mettre le feu à ta maison.

J'ai marché deux heures, et voyant la nuit, je me suis arreté
à une maison de paisan, où après avoir fait un mauvais souper j'ai
dormi sur la paille. Le matin j'ai acheté une vieille redingote,
et je me suis mis à cheval, après avoir acheté pour de Zeltner une
paire de botes. C'est ainsi que j'ai passé la bicoque qu'on ap=
pelle la Scala. Un garde qui etoit là ne m'a pas seulement
demandé mon nom. J'ai pris une chaise à deux chevaux,
et je suis arrivé de bonne heure à Borgo de Valsugana, où j'ai tou=
vé à l'auberge que je lui avois indiquée le Pere Balbi. S'il ne m'
avoit pas approché je ne l'aurois pas reconnu. Une redingote
verte, et un chapeau rabatu au dessus d'un bonnet de coton
le deguisoient tout à fait. Il me dit qu'un fermier lui avoit
donné tout cela pour mon manteau, et encore un sequin; et
qu'il etoit arrivé là le matin, et fait bonne chere. Il termina

sa narration me disant fort noblement qu'il ne m'attendoit pas,
car il ne supposoit pas que je lui eusse promis avec intention de lui te=
nir parole. J'ai passé dans cette auberge toute la journée à m'=
amuser écrivant sans sortir du lit plus de vingt lettres à Venise,
dont dix à douze circulaires où je narrois ce que j'avois à faire
pour me faire donner six sequins. Le moine écrivit des lettres
impertinentes au Père Barbarigo son supérieur, aux patri=
ciens ses frères, et des lettres galantes aux servantes causes
de sa ruine. J'ai degalonné mon habit, et j'ai vendu mon
chapeau, car ce luxe me faisoit trop observer.

Le lendemain j'ai dormi à Fusine où un jeune comte
d'Alberg vint me voir, ayant su que j'en n'ai jamais su comment,
que nous étions des gens qui se savoient de l'état de Venise.
J'ai passé à Mestre, et de là à Bolzan, où ayant besoin
d'argent pour m'habiller, et pour m'acheter des chemises,
je me suis présenté à un vieux banquier nommé Mench, qui
me donna un homme sûr, que j'ai envoyé à Venise avec
une lettre à M. Bragadin, qui l'accréditoit. Le négociant
Mench me mit à un auberge où j'ai passé au lit tous les
six jours que l'homme employa pour aller et revenir.
Il revint avec une lettre de change de cent sequins ré=
vée sur le même Mench. Avec cet argent je me suis
habillé; mais auparavant je me suis acquitté de ce
devoir envers mon camarade, qui me donnoit tous les jours
quelque nouvelle raison pour trouver la société insupportable. Il
me disoit que sans lui je ne me serois jamais sauvé, et qu'en for=
ce de ma promesse je lui devois la moitié de toute ma for=
tune éventuelle. Il étoit amoureux de toutes les servantes,
et n'ayant ni taille, ni figure pour les rendre bonnes, et
appliquant
tournées, elles recevoient ses galanteries en lui ~~rendant des~~
des bons soufflets qu'il prenoit avec une patience exemplaire.
C'étoit mon seul amusement.

Le troisieme jour
Nous avons pris la poste, et ~~n'étant point ignorés~~ nous arri=
vames à Munick ~~dans la soirée du soir~~. Je fus me loger
au cart, où j'ai d'abord vu que deux jeunes freres veni=
tiens de la famille Contarini etoient là depuis quel=
que tems accompagnés du comte Pompei Veronois;
mais n'etant pas connu d'eux, et n'ayant plus besoin
de rencontrer des hermites pour vivre je ne me mis
pas en peine d'aller leur faire ma reverence. Je fus la
faire à la comtesse de Coronini que j'avois connue à
au couvent de S.te Justine
Venise, et qui etoit fort bien en cour.

Cette illustre dame agée alors de soixante et dix ans m'
a très bien reçu, et m'a promis de parler d'abord à l'
Electeur pour me faire obtenir la sureté de l'asile;
~~Elle me dit~~ le lendemain, ne s'étant acquittée de sa promesse, elle me dit que
le souverain n'avoit aucune
difficulté sur moi, et que je pouvois me tenir pour sûr à
Munick, et en toute la Baviere; mais qu'il n'y avoit point de
sureté pour le pere Babi, qui en qualité de Romaque, et
de fugitif pouvoit être reclamé par les romaques de Mu=
nick, et qu'il ne voulut pas avoir des demelés avec les
moines. La comtesse donc me conseilla de le faire sortir
de la ville tout au plus tot pour aller se recouvrer ailleurs
et eviter ainsi quelque mauvais tour que les moines ses
confreres pourroient lui jouer.

Me sentant en conscience, et en honneur obligé à avoir
soin de ce malheureux je fus allé chez le confesseur de l'
Electeur pour lui demander quelque recommandation pour
le mener dans quelque ville de la Suabe. Ce confesseur
qui etoit un jesuite me reçut on ne peut pas plus mal.
Il me dit, par maniere d'acquit, qu'à Munick on me con=
noissoit à fond. Je lui ai demandé d'un ton ferme s'il me

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

dont soit cet avis comme une borne, ou comme une mau-
vaise nouvelle; et il ne m'a pas repondu. Il m'a laissé là; et
un prêtre me dit qu'il s'étoit allé pour ressiter son miracle,
dont tout Munich parloit. L'impératrice, me dit il, veu-
ve de Charles VII, dont le cadavre est encore dans la
salle exposé à la vue du public, à les pieds chauds tou-
te morte qu'elle est; il me dit que je pouvois aller voir a pro-
dige moi même. Mais curieux de pouvoir à la fin me
vanter d'avoir été témoin d'un miracle, et d'ailleurs
très intéressant pour moi, car j'avois toujours les pieds
gelés, je vais voir l'auguste morte, qui effectivement
avoit les pieds chauds; mais c'étoit en conséquence d'un
poele ardent qui étoit très près de sa Majesté impériale
morte. Un danseur qui étoit là, et qui me connoissoit
beaucoup, m'approcha, et me fit compliment sur mon
bonheur, dont on parloit déjà par toute la ville. Ce
danseur me prie à dîner, et j'ai accepté avec plaisir:
il s'appelloit Michel de l'Agata, et sa femme étoit la
même Gardela que seize ans avant cette époque j'avois
connu chez le vieillard Matteucci qui m'avoit donné
les petits coups de canne à canne que je badinois avec
Mlle Gardela qui étoit devenue célèbre danseuse,
et toujours
et fort jolie elle fut enchantée de me voir, et de savoir
de ma bouche même toute l'histoire de ma fuite. Elle
s'intéressa pour le moine, et elle m'offrit une lettre de
recommandation à Augsbourg. au chanoine Bassi Bolo-
gnois, son ami, et doyen du chapitre de S.t Maurice.
Elle écrivit la lettre sur le champ, et elle m'assura en me
la donnant que je n'avois plus besoin de penser au moine,
puisque elle étoit sûre que le doyen s'en chargeroit même
pour accommoder son affaire à Venise.
Enchanté de me défaire de lui d'une façon si honorable,

je cours à l'auberge, je lui narre le fait, je lui donne la lettre, et je lui promets de ne pas l'abandonner dans le cas que le doyen ne le reçoive pas bien. Je l'ai fait partir le lende= main à la pointe du jour dans une bonne voiture.

Il m'écrivit quatre jours après que le doyen l'avoit reçu on ne peut pas mieux, l'avoit logé chez lui, l'avoit habil= lé en abbé, l'avoit présenté au prince evêque qui étoit un d'Armstat, et l'avoit fait assurer par la ville. Le doyen outre cela lui avoit promis de le garder chez lui jus= qu'à ce qu'il eut obtenu de Rome sa sécularisation expre= tre, et la liberté de retourner à Venise, car d'abord qu'il n'étoit plus moine il cessoit d'être comptable vis à vis du Tribunal des inquisiteurs d'état. Le père Balbi finissoit la lettre par me dire de lui envoyer quelques sequins pour ses menus plaisirs, car il étoit trop noble, me disoit il, pour de= mander de l'argent au doyen qui ne l'étoit pas assez pour lui en offrir. Je ne lui ai pas répondu.

Resté seul, et tranquille, j'ai pensé à rétablir ma santé; car les fatigues, et les peines inquiétes m'avoient donné des contractions ~~[illegible]~~ nerfs, qui pouvoient devenir très sérieuses. Un bon régime me rendit en moins de trois semaines ma parfaite santé. Dans ces mêmes jours Madame Riviere vint de Dresde avec son fils, et ses deux filles, dont elle alloit ma= rier l'aînée à Paris. Le fils avoit fait ses études, et étoit à tou= égards très accompli, et sa fille aînée qu'elle alloit marier à un comedien joignoit à la figure la plus jolie qu'on peut voir le talent de la danse; elle touchoit le clavecin à la perfection, et elle avoit l'esprit de la société accompagné de toutes les graces de la jeunesse. Toute cette famille fut en= chantée de me voir, et je me suis trouvé très heureux, lors=

que Madame Riviere prevenant mes vœux, me fit com=
prendre que ma compagnie jusqu'à Paris, lui seroit agrea=
ble. Il n'y a pas eu question de me faire payer ma part, et
elle me fit comprendre que je devois j'ai dû recevoir le cadeau en
entier. Mon projet etant celui d'aller m'établir à Paris,
ce coup de Fortune me fit prevoir que mon bonheur m'at=
tendoit dans la carriere d'aventurier sur laquelle j'allois
me mettre dans la seule ville de l'univers où l'aveugle
deesse dispensoit ses faveurs à ceux qui s'abandonnoient
à elle. Je ne me suis pas trompé, comme le Lecteur le
verra à tems et lieu, mais les graces de la Fortune furent
inutiles; j'ai abusé de tout par ma folle conduite. Les
plombs en guise de mots me donnerent le tems de connoître
toutes les maladies de mon esprit; mais il m'auroit été
necessaire d'y demeurer d'avantage pour me fixer à des
maximes faites pour les guerir.

Madame Riviere me vouloit bien avec elle; mais elle
ne pouvoit pas differer son depart, et je devois attendre une
reponse de Venise, et de l'argent, qui d'ailleurs ne pou=
voit pas beaucoup tarder. M. Duvant arrivé qu'elle mes=
seroit huit jours à Strasbourg, je me mis flatté de
la rejoindre, et je l'ai me partir de Munick le dix huit de
Decembre.

J'ai reçu de Venise la Lettre de change que j'attendois,
deux jours après son depart, j'ai payé mes petites dettes, et
je mis d'abord parti pour me rendre à Augsbourg non
pas tant pour voir le pere Balbi que pour connoitre l'ai=
mable Doyen Barri qui en avoit agi en pere avec lui à mon
de lui. Depart arrivé à Augsbourg
Seize heures après mon depart de Munick je mis
arrivé à Augsbourg et je mis d'abord allé chez le Doyen.

#138 Le doyen n'y etoit pas: j'ai ~~l'ai~~ trouvé le pere Balbi habillé en abbé, coeffé en cheveux, poudré en blanc, ce qui faisoit paroitre la peau encore plus noire ~~noire un effet terrible de sa~~. C'est homme qui n'avoit pas encore quarante ans etoit non seule: ment laid, mais il avoit une physionomie qui indiquoit fausseté, lacheté, insolence, et malice. Je l'ai trouvé bien logé, bien servi, je lui ai vu des livres, tout ce qui lui etoit necessaire pour écrire; je lui ai fait com: pliment, je l'ai appellé heureux, et heureux moi même d'avoir pu lui procurer tous les avantages avec l'espoir de devenir bientot proche voisin. Bien loin de me remercier il me dit que je m'étois de: trompé de lui, et ayant appris que j'allois à Paris il me dit qu'il iroit beaucoup plus volontiers avec moi car ~~procher~~ à Augsbourg — il s'ennuyoit à perir — Que voudriez vous faire à Paris? — Qu'y feriez vous vous meme? — Je mettrai à profit mes talens — Et moi les miens — Vous n'avez donc pas besoin de moi. Aller y. Les personnes qui m'y conduisent ne voudroient pas de moi, peut être, si j'étois accompagné de vous — Vous m'avez promis de ne pas m'abandonner — Appeller vous abandonner quelqu'un lorsqu'on le laisse avec tout ce qui lui est necessaire? — Tout le necessaire? Je n'ai pas besoin — Vous n'avez pas besoin d'argent. Et si vous croyez en avoir besoin pour vos plaisirs, demander en à votre frere — Ils

n'en ont pas — A vos amis — Je n'ai pas d'amis — Tant pis : c'est une marque que vous n'avez jamais été l'ami de personne — Vous me laisserez quelques capitaux — Je n'en ai pas de reste — Attendez le doyen ; il viendra demain. Parlez lui ; persuadez le à me prêter de l'argent. Dites lui que je le lui rendrai — Je ne l'attendrai pas, car je pars d'abord, et je ne serois jamais assez effronté pour lui dire de vous donner de l'argent.

Après cet aigre dialogue je l'ai quitté ; je suis allé à la poste, et je suis parti très peu content d'avoir procuré un si grand bonheur à un homme qui ne le méritoit pas. A la fin de Mars j'ai reçu à Paris une lettre du noble, et honnête doyen Bartl dans laquelle il me rendoit compte que le père Balbi s'étoit evadé de chez lui avec une de ses servantes en lui enlevant une somme d'argent, une montre d'or, et douze couverts d'argent ; il ne savoit pas où il étoit allé.

Vers la fin de l'an j'ai su qu'il étoit allé avec la ~~Cuisinière~~ servante du doyen d'~~Augsbourg~~ à Coire capitale des Grisons, où il demanda d'être agregé à l'eglise des calvinistes, et d'être reconnu pour mari legitime de la dame qui étoit avec lui, mais lorsqu'on sut qu'il ne savoit n'en faire pour soutenir sa vie, on n'a plus voulu de lui, lorsqu'il n'eut plus d'argent, la servante qu'il avoit trompée, l'a quitté après l'avoir battu plusieurs fois. Le père Balbi alors ne sachant ni où aller, ni comment faire pour vivre

prit le parti d'aller à Breisse, ville appartenante à la Republi=
que, où il se presenta au gouverneur, lui dit son nom, sa fuite,
et son repentir, et le pria de le prendre sous sa protection pour
obtenir son pardon. La protection du ~~gouverneur~~ podesta commença
par faire mettre en prison le pt recourant ; puis il écrivit
au tribunal, lui demandant ce qu'il devoit en faire ; et en
consequence des ordres qu'il a reçu, il l'envoya enchaîné à
Mestre grande qui le consigna au tribunal, qui le fit me=
mettre sous les plombs, où il ne trouva plus le comte Arquin,
qu'on avoit envoyé aux quatre vingt dix de son age trois
mois après mon evasion. J'ai eu cinq ou six ans après
après avoir gardé le pere Balbi sous les plombs
que le tribunal, ~~avoit envoyé le pere Balbi~~ ~~monique~~
deux ans, l'avoit envoyé à son couvent où
son superieur qui l'avoit relegué dans le couvent de l'ins=
titution prés de Mestre bati sur une eminence, mais le pere
Balbi n'y demeura que six mois. Il prit la fuite, et il est
allé à Rome se jeter aux pieds du Pape Rezzonico qui l'absout
de ses voeux monastiques, et il retourna alors à la patrie
en qualité de prestre, où il vecut toujours miserablement,
parcequ'il n'eut jamais de conduite. Il mourut dans la
~~mi~~ miere l'année 1785.

• J'ai rejoint à Strasbourg à l'auberge de l'Esprit Ma=
dame Riviere avec la charmante famille, qui me reçut
avec les demonstrations du vrai plaisir. Nous y passames
quelques jours, et nous partimes pour Paris dans une

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

bonne Berline où je me mis en en devoir de payer de ma
personne pour l'employ de tenir la compagnie toujours gaye.
Les charmes de Mademoiselle Riviere ravissoient mon ame;
mais j'etois humilié, et j'avois cru de manquer à la
mere, et à ce que je devois à ma reputation si j'avois fait
paroitre la moindre inclination amoureuse. Malgré
que trop jeune pour cela je me plaisois à jouer le role
de pere, et avoir tous les soins qu'il est necessaire d'avoir
quand on voyage avec toutes ses aises, et qu'on veut pas-
ser les nuits dans des bons lits.

Nous sommes arrivés à Paris le matin du 5e de Jan-
vier 1757 jour de Mercredi, et je fus descendre chez mon
ami Balletti, qui me reçut à bras ouverts, m'assurant
que malgré que je ne les avois pas donné de mes nouvelles
il m'attendoit, car ma fuite ayant pour conséquence
necessaire mon eloignement de Venise, et même mon ex-
xile, il ne concevoit pas que je puisse choisir autre ex-
xile, il ne concevoit pas que je puisse choisir autre
jour qu'une ville, ou j'avois vecu deux années de suite
jouissant de tous les agremens de la vie. La joye fut dans
toute la maison d'abord qu'on sut mon arrivée, et j'ai
embrassé la mere, et son pere qu'à mon egard j'ai
trouvés tels que je les avois laissés l'an 1754
à mon egard car il [illegible] par rapport
physique. Mais ce qui me frappa fut Mademoiselle Bal-
letti sœur de mon ami. Elle avoit quinze ans, elle étoit
devenue fort jolie, la mere l'avoit elevée en lui donnant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (3)

tout ce qui une tendre mere, et pleine d'esprit peut don:
ner à sa fille et tout ce qui a du rapport aux Relens, auxga:
ces, à la sagesse, et à tout au savoir vivre. Après avoir loué
une chambre dans la même rue, je suis allé à l'Hotel de Bourbon
pour me presenter à M. l'abbé de Bernis, qui étoit
chef du departement des affaires etrangeres, et j'avois des
bonnes raisons pour esperer de lui ma fortune. J'y vais:
on me dit qu'il étoit à Ver:
sailles; j'impatient de le voir je vais au pont ro:
yal, je prens une voiture qu'on appelle pot de chambre,
et j'y arrive à six heures. On me dit qu'il étoit retou:
né à Paris avec le comte de Castillana ambassadeur
de Naples, et je n'ai eu autre parti à prendre que celui
de faire la même chose. Je retourne donc dans ma
même voiture; mais à peine arrivé à la grille je vois une
grande quantité de monde courir de tous côtés dans la
plus grande confusion; et j'entens crier à droite, et à gau:
che le roi est assassiné; on vient de tuer Sa Majesté.
Mon cocher effrayé ne pense qu'à mettre son chemin;
mais on arrête ma voiture, on me fait descendre, et on me met
dans le corps de garde, où je vois entrer trois ou quatre mil:
liers plus de cinq personnes arrêtées toutes etonnées, et

aussi coupable que moi. Je ne savoit que penser, et ne croyant pas aux enchantemens, je croyois de rever. Nous étions là, et nous nous regardions sans oser nous parler; la surprise nous tenoit tous accablés, chacun quoiqu'innocent avoit peur.

Mais quatre ou cinq minutes après un officier entra, et après nous avoir demandé fort poliment excuse, il nous dit que nous pouvions nous en aller. Le roi, dit il, est blessé, et on l'a porté dans son appartement. L'assassin que personne ne connoit est arrêté. On cherche par tout Monsieur de la Martiniere.

Remonté dans ma voiture, et me trouvant fort bien aux de m'y voir, un jeune homme fort bien mis, et d'une figure faite pour persuader me pria de le prendre avec moi moyennant qu'il payeroit ~~cinq~~ la moitié; mais malgré les lois de la politesse je lui refusa ce plaisir. Il y a des moments où il ne faut pas etre poli.

Dans les trois heures que j'ai employé pour retourner à Paris, car les postes de Chambre vont fort lentement, deux cent courriers pour le moins, qui alloient vers à terre me devancerent. A chaque minute j'en voyois un nouveau, et chaque courier crioit, et publioit à l'air la nouvelle qu'il portoit. Les premiers dirent ce que je savois; un quart d'heure après j'ai su qu'on avoit saigné le roi, j'ai su après que la blessure n'étoit pas mortelle, et

444 ~~591~~

une heure après, que la blessure étoit si légère que Sa M.
pouvoit même aller à Trianon si elle vouloit.

Avec cette interessante nouvelle je suis allé chez Silvia, et
j'ai trouvé toute la famille à table, car il n'étoit pas en:
core onze heures. J'entre, et je vois tout le monde cons:
terné. J'arrive, leur di-je, de Versailles. — Le Roi est
assassiné — Point du tout; il pourroit aller à Trianon, s'il en
avoit envie. Monsieur de La Martiniere l'a saigné, l'assassin
est arreté, et il sera brulé après qu'on l'aura tenaillé, et
ecartellé vif. A cette nouvelle que les domestiques de Silvia
publierent d'abord, tous les voisins vinrent pour m'enten:
dre, et ce fut à moi que tout le quartier eut l'obligation
d'avoir bien dormi cette nuit là. Dans ce tems là les
françois s'imaginoient d'aimer leur roi, et ils en faisoient ~~ils veulent le voir~~ [illegible]
toutes les grimaces: aujourd'hui ~~ils sont devenus d'insulte~~, leur
on est parvenu à les connoître un peu mieux
~~premier factionnaire, et ils~~ [illegible] ~~si plus pour~~
~~lui autre sentiment que celui qu'un maitre~~ [illegible]
~~le plus décrié de tous ses~~ [illegible]. Mais dans le fond les
françois sont toujours les mêmes. Cette nation est faite pour
être toujours dans un état de violence: rien n'est vrai chez
elle: tout n'est qu'apparent. C'est un vaisseau qui ne de:
mande que d'aller, et qui veut du vent, et le vent qui
souffle est toujours bon. Aussi un navire est il les armes de Paris
Fin du tome ~~quatrième~~ troisième ~~cinquième~~